HISTOIRE D'HÉRODOTE, TRADUITE DU GREC, AVEC DES REMARQUES...



HISTOIRE D'HÉRODOTE.

ÉDITION EN NEUF VOLUMES.

HISTOIRE D'HÉRODOTE,

TRADUITE DU GREC,

Avec des Remarques Historiques et Critiques, un Essai sur la Chronologie d'Hérodote, et une Table Géographique.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE,

A laquelle on a joint la Vie d'Homère, attribuée à Hérodote, les Extraits de l'Histoire de Perse et de l'Inde de Ctésias, et le Traité de la Malignité d'Hérodote : le tout accompagné de Notes.

TOME VI.

DE L'IMPRIMERIE DE C. CRAPELET.

A PARIS,

Chez { GUILLAUME DEBURE l'aîné, Libraire de la Bibliothèque Nationale, rue Serpente, n° 6 ; THÉOPHILE BARROIS père, Libraire, rue Hautefeuille, n° 22.

AN XI — 1802.

HISTOIRE D'HÉRODOTE.

LIVRE NEUVIÈME.

CALLIOPE.

I. Sur cette réponse des Athéniens, les Envoyés de Lacédémone retournèrent à Sparte, et Alexandre en Thessalie. Ce Prince ne l'eut pas plutôt communiquée à Mardonius, que celui-ci partit de Thessalie, faisant marcher ses troupes à grandes journées vers Athènes, et emmenant avec lui, des lieux où il passoit, tous les hommes (1) en âge de porter les armes. Les Princes de Thessalie, loin de se repentir de leur conduite précédente, animoient encore plus (a) Mardonius qu'auparavant; et Thorax (2) de Larisse, qui avoit accompagné Xerxès dans sa fuite, livroit alors ouvertement le passage à ce Général pour entrer en Grèce.

(a) Dans le grec : *Le Perse.*

II. Lorsque l'armée Perse fut en Béotie, les Thébains tâchèrent de réprimer (3) l'ardeur de Mardonius, en le dissuadant d'aller plus avant. Ils lui représentèrent qu'il n'y avoit pas de lieu plus commode pour camper, et que s'il vouloit y rester il se rendroit bien maître de la Grèce entière, sans coup férir : car il étoit bien difficile même à tous les hommes d'en venir à bout par la force, tant qu'elle resteroit unie, comme ils l'avoient éprouvé par le passé. « Si vous suivez » notre conseil, ajoutoient-ils, vous déconcerterez » sans peine leurs meilleurs projets. Envoyez de » l'argent à ceux d'entr'eux qui ont le plus de cré- » dit dans chaque ville; la division se mettra dans » toute la Grèce, et, avec le secours de ceux qui » prendront votre parti, vous subjuguerez faci- » lement ceux qui n'épouseront pas vos intérêts ».

III. Tel fut le conseil que lui donnèrent les Thébains. Mais le desir ardent de se rendre une seconde fois maître d'Athènes, l'empêcha (4) de le suivre. Il en fut encore détourné par sa folle présomption, et par l'espérance de faire connoître au Roi, qui étoit encore à Sardes, la prise d'Athènes, par le moyen de (5) torches allumées dans les îles. A son arrivée dans l'Attique, il n'y trouva pas même alors les Athéniens; la plupart étoient, comme il l'apprit, à Salamine et sur leurs vaisseaux. Il s'empara pour (6) la seconde fois de cette ville déserte, dix mois après que Xerxès l'eut prise pour la première fois.

IV. Tandis qu'il étoit à Athènes, il dépêcha en Salamine Murichides Hellespontien, avec les mêmes propositions qu'Alexandre de Macédoine avoit déjà portées de sa part aux Athéniens. Il leur faisoit cette seconde députation, quoiqu'il sût d'avance qu'ils étoient mal intentionnés ; mais il se flattoit qu'en voyant l'Attique subjuguée et réduite sous sa puissance, ils se relâcheroient de leur obstination.

V. Murichides ayant été admis dans le Sénat, s'acquitta de la commission dont Mardonius l'avoit chargé. Un Sénateur, nommé Lycidas, dit qu'il lui paroissoit avantageux de recevoir les propositions de l'Envoyé, et d'en faire le rapport au peuple. Il fut de cet avis, soit que cet avis lui plût, ou qu'il eût reçu de l'argent de Mardonius. Incontinent, les Athéniens indignés, tant ceux du Sénat que ceux du dehors, s'attroupèrent autour de lui, et le (7) lapidèrent : on renvoya ensuite l'Hellespontien Murichides, sans lui faire aucun mal. Le tumulte arrivé à Salamine au sujet de Lycidas, étant venu à la connoissance des femmes d'Athènes, elles s'animèrent les unes les autres, coururent à sa maison, et lapidèrent aussi sa femme et ses enfans.

VI. Voici les raisons qui engagèrent les Athéniens à passer à Salamine. Tant qu'ils espérèrent des secours du Péloponnèse, ils restèrent dans l'Attique. Mais la lenteur, la nonchalance des alliés, et l'approche de Mardonius, qu'on disoit

déjà en Béotie, les déterminèrent à transporter en Salamine tous leurs effets, et à y passer ensuite eux-mêmes. Ils envoyèrent (8) une députation aux Lacédémoniens, en partie pour se plaindre de ce qu'au lieu d'aller avec eux en Béotie au-devant du Barbare, ils l'avoient laissé entrer dans l'Attique par leur négligence, et en partie pour leur rappeler les promesses de Mardonius, en cas qu'ils voulussent changer de parti, et pour leur dire que s'ils ne les secouroient pas, ils trouveroient eux-mêmes le moyen de se soustraire aux maux qui les menaçoient. On célébroit alors à Sparte la fête (*a*) d'Hyacinthe, et les Lacédémoniens s'en faisoient un devoir indispensable. Ils étoient encore occupés à la muraille de l'Isthme, et déjà on en élevoit les créneaux.

VII. Les Députés d'Athènes étant arrivés à Lacédémone avec ceux de Mégares et de Platées qui les avoient accompagnés, s'adressèrent aux Ephores, et leur tinrent ce discours :

« Les Athéniens nous ont envoyés pour vous » dire que le Roi de Perse nous rend notre pays, » qu'il veut traiter avec nous d'égal à égal, sans » fraude, sans tromperie, et qu'outre notre pro- » pre pays, il consent à nous en donner un autre » à notre choix. Nous cependant, pleins de res- » pect pour (9) Jupiter Hellénien, et persuadés » que nous ne pourrions sans crime trahir la

(*a*) Voyez note 16.

» Grèce, nous (10) avons rejeté ces offres, quoi-
» que abandonnés et trahis par les Grecs. Nous
» n'ignorons pas qu'un traité avec le Roi nous
» seroit beaucoup plus avantageux que la guerre,
» toutefois nous n'en ferons jamais avec lui de
» notre plein gré.

» Telle est la manière franche et sincère dont
» nous nous sommes conduits à l'égard des Grecs;
» mais vous, Lacédémoniens, qui craigniez tant
» alors notre accommodement avec le Roi, depuis
» que la noblesse de nos sentimens vous est par-
» faitement connue; depuis que vous êtes per-
» suadés que jamais nous ne trahirons la Grèce;
» enfin, depuis que la muraille qui ferme l'Isthme,
» est (11) presque achevée, vous n'avez plus
» aucun égard pour les Athéniens; et quoique
» vous fussiez convenus avec nous d'aller en
» Béotie au-devant de Mardonius, vous l'avez
» laissé entrer, par votre négligence, dans l'Atti-
» que, et vous nous avez abandonnés. Les Athé-
» niens sont irrités de ce que dans les circon-
» stances actuelles, vous ayez manqué à vos en-
» gagemens. Maintenant ils vous exhortent à
» leur envoyer au plutôt des troupes, afin de
» recevoir l'ennemi dans l'Attique. En effet,
» puisque nous n'avons pu nous rendre en Béo-
» tie, du moins la plaine de Thria, dans notre
» pays, est très-commode pour livrer bataille ».

VIII. Les Ephores remirent leur réponse au
lendemain; le lendemain au jour suivant, et ainsi

de suite pendant dix jours, renvoyant les Athéniens d'un jour à l'autre. Pendant ce temps, les Péloponnésiens travailloient tous avec ardeur à fermer l'Isthme d'un mur, et ce mur étoit près d'être achevé. Mais pourquoi les Lacédémoniens montrèrent ils, à l'arrivée d'Alexandre de Macédoine à Athènes, tant d'empressement à détourner les Athéniens d'épouser les intérêts des Perses, et qu'alors ils n'en tinrent aucun compte? Je n'en puis donner d'autre raison que celle-ci. L'Isthme étant fermé, ils croyoient n'avoir plus besoin des Athéniens; mais lorsqu'Alexandre vint à Athènes, le mur n'étoit pas encore achevé; et les Lacédémoniens, effrayés de l'arrivée des Perses, y travailloient sans relâche.

IX. Mais enfin voici comment les Spartiates répondirent et se mirent en campagne. La veille du jour où l'on devoit s'assembler à ce sujet pour la dernière fois, Chiléus de Tégée, qui jouissoit à Lacédémone d'un plus grand crédit que n'en avoient tous les autres étrangers, ayant appris de l'un des Ephores les représentations des Athéniens, leur parla en ces termes : « Ephores, tel est l'état des » affaires. Si les Athéniens, au lieu de rester unis » avec nous, s'allient avec le Barbare, une forte » muraille a beau régner d'un bout de l'Isthme » à l'autre, le Perse trouvera toujours des portes » pour entrer dans le Péloponnèse. Prêtez donc » l'oreille à leurs demandes, avant qu'ils aient » pris quelque résolution funeste à la Grèce ».

X. Les Ephores ayant réfléchi sur ce conseil, firent partir sur le champ, quoiqu'il fût encore nuit, et sans en rien communiquer aux Députés (*a*) des villes, cinq mille Spartiates, accompagnés chacun de sept Hilotes, sous la conduite de Pausanias (12), fils de Cléombrote. Le commandement appartenoit à Plistarque (13), fils de Léonidas ; mais il étoit encore enfant, et Pausanias étoit son tuteur et son cousin : car (14) Cléombrote, fils d'Anaxandrides et père de Pausanias, étoit mort peu de temps après avoir ramené de l'Isthme l'armée qui avoit construit le mur. Il l'avoit, dis-je, ramenée, parce qu'il étoit arrivé une (15) éclipse de soleil pendant qu'il sacrifioit pour savoir s'il attaqueroit le Perse. Pausanias choisit pour son Lieutenant Euryanax, fils de (*b*) Doriée, de la même maison que lui.

XI. Ces troupes étoient parties de Sparte avec Pausanias. Les Députés, qui n'en avoient aucune connoissance, allèrent trouver les Ephores, dès que le jour parut, dans l'intention, sans doute, de retourner chacun chez soi. « Lacédémoniens, » leur dirent-ils, tandis que vous passez ici le » temps à célébrer la fête (16) d'Hyacinthe et à » vous réjouir, vous trahissez la cause de vos » alliés. Mais votre injustice à l'égard des Athé-

(*a*) Athènes, Mégares et Platées. *Voyez* §. VII.

(*b*) Doriée, fils de la première femme d'Anaxandrides, Roi de Lacédémone. *Voyez* liv. V, §. XLI et suivans, et liv. VII, §. CCV.

» niens, et le petit nombre de leurs confédérés, » vont les déterminer à faire la paix avec le Roi, » aux conditions qu'ils pourront en obtenir. De- » venus ses alliés, ne doutez pas que nous ne » marchions par-tout où nous conduiront ses » Lieutenans, et vous apprendrez alors ce qui » en résultera pour vous ». Les Députés ayant ainsi parlé, les Ephores leur dirent avec serment, que les troupes de Sparte étoient en marche contre les étrangers (tel étoit le nom qu'ils donnoient aux (17) Barbares), et qu'ils les croyoient déjà arrivées à Orestium. Les Députés n'étant point instruits de ce qui s'étoit passé, leur demandèrent une explication. Quand on la leur eut donnée, ils furent fort surpris, et partirent en diligence pour les joindre. Cinq mille Lacédémoniens des villes voisines de Sparte, tous hommes choisis et pesamment armés, les accompagnèrent.

XII. Tandis qu'ils se hâtoient de gagner l'Isthme, les Argiens, qui avoient promis précédemment à Mardonius d'empêcher les Spartiates de se mettre en campagne, dépêchèrent à ce Général le meilleur courier (*a*) qu'ils purent trouver, aussi-tôt qu'ils surent la nouvelle que Pausanias étoit parti de Sparte avec un corps de troupes. Lorsque le courier fut arrivé à Athènes: « Mar-

(*a*) Dans le grec : *Un Héraut, le meilleur Hémérodrome, &c.*

» donius, dit-il, les Argiens m'ont envoyé vous » dire qu'il est sorti des (*a*) troupes de Lacédé- » mone, sans qu'ils aient pu l'empêcher. Profitez » de cet avis pour prendre une bonne résolu- » tion ». Ayant ainsi parlé, il s'en retourna.

XIII. Cette nouvelle fit perdre à Mardonius l'envie de demeurer plus long-temps dans l'Attique. Il y étoit resté avant que de l'avoir apprise, parce qu'il vouloit savoir à quoi se détermineroient les Athéniens. Il n'avoit pas encore ravagé leurs terres, et n'y avoit fait aucun dégât, espérant toujours (*b*) qu'ils s'accommoderoient avec lui. Mais n'ayant pu les y engager, instruit de tous leurs desseins, il se retira avant que Pausanias fût arrivé avec ses troupes à l'Isthme. En sortant d'Athènes, il y mit le feu, et fit abattre tout ce qui subsistoit encore, murs et édifices, tant sacrés que profanes. Il en partit, parce que l'Attique n'est pas commode pour la cavalerie, et parce que, dans le cas où il auroit été vaincu, il n'auroit pu se retirer que par des défilés, où un petit nombre d'hommes auroient suffi pour l'arrêter. Il résolut donc de retourner à Thèbes, afin de combattre près d'une ville amie, et dans un pays commode pour la cavalerie.

XIV. Il étoit déjà en marche, lorsqu'un cou-

(*a*) Dans le grec : *De la jeunesse.*

(*b*) Dans le grec : *Pendant tout le temps ;* c'est-à-dire, pendant tout le temps qu'il resta dans l'Attique.

rier vint à toutes jambes lui annoncer qu'un autre corps de mille Lacédémoniens alloit du côté de Mégares. Aussi-tôt il délibéra sur les moyens de l'intercepter, comme il le desiroit. Il rebroussa chemin avec son armée, et la conduisit vers Mégares, faisant prendre les devants à la cavalerie, qui parcourut toute la (18) Mégaride. Cette armée ne pénétra pas plus avant en Europe du côté de l'Occident.

XV. Un courier étant ensuite venu lui apprendre que les Grecs étoient assemblés à l'Isthme, il retourna sur ses pas, prenant sa route par Décélée. Les (*a*) Bœotarques avoient mandé les voisins des Asopiens pour lui servir de guides. Ceux-ci le conduisirent à Sphendalées, et de-là à Tanagre, où il passa la nuit. Le lendemain ayant tourné vers Scolos, il arriva sur les terres des Thébains, et les ravagea, quoiqu'ils fussent dans les intérêts des Perses. Aussi ne fut-ce pas par haine contr'eux, mais parce qu'il étoit dans la nécessité de fortifier son camp, afin d'y trouver un asyle en cas qu'il livrât bataille, et que l'événement ne répondît pas à ses espérances. Le camp des Perses commençoit à Erythres, passoit près (19) d'Hysies, et s'étendoit jusqu'au territoire de Platées, le long de (20) l'Asope. Le mur (21) qu'il fit élever n'occupoit pas toute cette étendue, mais environ dix stades en quarré.

(*a*) Les Magistrats des Béotiens.

Tandis que les Barbares étoient occupés à ce travail, Attaginus de Thèbes, fils de (22) Phrynon, fit les apprêts d'un grand (23) festin, auquel il invita Mardonius, avec cinquante Perses des plus qualifiés, qui se rendirent à Thèbes, où le repas se donna.

XVI. Quant (*a*) à ce qui s'y passa, je le tiens de Thersandre, l'un des principaux citoyens d'Orchomène. Il me raconta que lui-même avoit été invité à ce repas par Attaginus; que cinquante Thébains en avoient été aussi priés; qu'à table on n'étoit point séparément; mais que sur chaque lit il y avoit un Perse et un Thébain; que le repas fini, comme on buvoit (24) à l'envi l'un de l'autre, le Perse, qui étoit avec lui sur le même lit, lui demanda en grec de quel pays il étoit, et que lui ayant répondu qu'il étoit d'Orchomène, le Perse lui dit alors : « Puisque nous sommes à » la même table, et que nous avons part aux » mêmes libations, je veux vous laisser un témoi- » gnage de mes sentimens qui me rappelle à votre » souvenir, afin qu'instruit vous-même aussi de » ce qui doit arriver, vous puissiez prendre le » parti qui vous sera le plus avantageux. Voyez- » vous ces Perses qui sont à table, et cette armée » que nous avons laissée campée sur les bords » du fleuve? Eh bien! de tous ces hommes, il

---

(*a*) Le grec porte : *Ces choses-ci qui restent, je les ai apprises, &c.*

» n'en restera dans peu qu'un très-petit nombre».

En disant cela, le Perse répandoit beaucoup de larmes. Thersandre, étonné de ce discours, lui dit : « Ne faudroit-il point communiquer cela » à Mardonius, et aux Perses les plus distingués » après lui? Non, mon cher hôte, répondit le » Perse; ce que Dieu a résolu, l'homme ne peut » le détourner : car personne n'ajoute foi aux » meilleurs avis. Grand nombre de Perses sont » instruits de ce que je vous apprends; cepen» dant, enchaînés par la nécessité, nous suivons » Mardonius. Le plus cruel chagrin pour l'hom» me, c'est de voir que le Sage n'a pas la moindre » autorité ». Voilà ce que je tiens de Thersandre d'Orchomène, à qui j'ai ouï dire aussi qu'il avoit raconté la même chose à plusieurs autres personnes avant la bataille de Platées.

XVII. Pendant que Mardonius campoit en Béotie (*a*), tous les Grecs de ce pays, attachés aux intérêts des Perses, lui donnèrent des troupes, et firent une irruption avec lui dans l'Attique, excepté les Phocidiens, qui ne se trouvèrent point à cette expédition : car s'ils avoient pris avec chaleur (*b*) le parti des Mèdes, c'étoit moins

---

(*a*) Il s'agit du premier campement, qui ne fut pas long. *Voyez* ci-dessus, §. II.

(*b*) Cela ne contredit point ce qu'il a raconté liv. VIII, §. XXX, &c. Il y a grande apparence que ce furent les Phocidiens qu'ils surprirent près des montagnes. *Voyez* même livre, §. XXXIII.

volontairement que par nécessité. Ils vinrent, quelques jours après le retour de Mardonius à Thèbes, avec mille hommes pesamment armés, commandés par Harmocydes, un de leurs plus illustres citoyens. Lorsqu'ils furent aussi arrivés à Thèbes, Mardonius leur envoya dire, par des cavaliers, de camper en leur particulier dans la plaine. Ils le firent, et aussi-tôt parut toute la cavalerie Perse. Le bruit courut ensuite parmi les Grecs campés avec les Perses, que cette cavalerie alloit les tuer à coups de javelots. Ce même bruit s'étant aussi répandu dans le camp des Phocidiens, Harmocydes, leur Commandant, les anima par ce discours : « Phocidiens, leur dit-il, » les Thessaliens nous ont calomniés, comme je » le soupçonne, et notre perte est assurée. C'est » maintenant qu'il faut que chacun de nous mon- » tre sa valeur : car il vaut mieux mourir en » attaquant et en se défendant avec courage, que » de se laisser tuer honteusement. Que les Perses » apprennent qu'ils ne sont que des Barbares, et » que ceux dont ils ont tramé la perte, sont des » Grecs ».

XVIII. Ce fut ainsi qu'Harmocydes anima les siens. Lorsque la cavalerie les eut investis, elle fondit sur eux, comme si elle eût voulu les exterminer. Déjà les traits étoient prêts à partir, et peut-être y en eut-il quelques-uns de lancés. Alors les Phocidiens serrèrent (25) extrêmement leurs rangs, et firent face de tous côtés. A cette vue,

les Barbares tournèrent bride et se retirèrent. Je ne puis assurer si cette cavalerie étoit venue dans le dessein de massacrer les Phocidiens à la prière des Thessaliens, ni si les Barbares, voyant ces mille hommes se mettre en défense, et craignant d'en recevoir quelque échec, se retirèrent, comme s'ils en avoient reçu l'ordre du Général, ou si le Général vouloit éprouver leur courage. Quoi qu'il en soit, la cavalerie s'étant retirée, Mardonius leur fit dire par un héraut : « Soyez tran-
» quilles, Phocidiens; vous vous êtes montrés
» gens de cœur, et non point tels qu'on me
» l'avoit dit. Conduisez-vous maintenant avec
» ardeur dans cette guerre; vos services ne l'em-
» porteront jamais sur la générosité du Roi, ni
» sur la mienne ». Voilà ce qui se passa à l'égard des Phocidiens.

XIX. Les Lacédémoniens ne furent pas plutôt arrivés à (26) l'Isthme, qu'ils y assirent leur camp. Sur cette nouvelle, les peuples du Péloponnèse les mieux intentionnés pour la patrie, se mirent en marche, ainsi que ceux qui avoient été témoins du départ des Spartiates; les uns et les autres ne voulant pas que les Lacédémoniens eussent en cela quelque avantage sur eux. Les sacrifices étant favorables, ils sortirent tous de l'Isthme, et arrivèrent à Eleusis. On renouvela en cet endroit les sacrifices; et comme ils ne présageoient rien que d'heureux, ils continuèrent leur marche, accompagnés des Athéniens, qui, ayant passé de Sala-

mine sur le continent, les avoient joints à Eleusis. Ayant appris à leur arrivée à Erythres en Béotie, que les Barbares campoient sur les bords de l'Asope, ils tinrent conseil là-dessus, et allèrent se poster vis-à-vis d'eux, au pied du mont Cithéron.

XX. Comme ils (27) ne descendoient pas dans la plaine, Mardonius envoya contr'eux toute sa cavalerie, commandée par Masistius, homme de grande distinction parmi les Perses. Ce Général, que les Grecs appellent Macisius, étoit monté sur un cheval Niséen, dont la bride étoit d'or, et le reste du harnois magnifique. La cavalerie s'étant approchée des Grecs en bon ordre, fondit sur eux, et leur fit beaucoup de mal, leur reprochant en même temps qu'ils n'étoient que des femmes.

XXI. Les Mégariens se trouvoient par hasard placés dans l'endroit le plus aisé à attaquer, et d'un plus facile accès pour les chevaux. Pressés par la cavalerie, ils envoyèrent un héraut aux Généraux Grecs, qui leur parla ainsi :

« Les Mégariens vous disent : Alliés, nous ne » pouvons pas soutenir seuls (28) le choc de la » cavalerie Perse, dans le poste où l'on nous a » d'abord placés : quoique fort pressés, nous » avons jusqu'ici résisté avec fermeté et cou- » rage ; mais si vous n'envoyez des troupes pour » nous relever, nous quitterons notre poste, et » nous nous retirerons ». Le héraut ayant fait ce rapport, Pausanias sonda les Grecs, pour voir

s'il ne s'en trouveroit point qui s'offrissent volontairement pour défendre ce poste en la place des Mégariens. Tous le refusèrent, excepté les trois cents Athéniens d'élite, commandés par Olympiodore, fils de Lampon, qui se chargèrent de ce soin.

XXII. Ce corps de troupes, qui prit sur lui la défense de ce poste, préférablement au reste des Grecs campés à Erythres, emmena aussi des gens de trait. Le combat ayant duré quelque temps, il se termina comme je vais le rapporter. La cavalerie Perse fit son attaque en ordre et par escadrons; mais Masistius (29) l'ayant devancée, son cheval fut atteint d'un coup de flèche aux flancs: il se cabra de douleur, et jeta Masistius par terre. Les Athéniens fondirent incontinent sur lui, se saisirent du cheval, et tuèrent le cavalier malgré sa résistance. Ils ne le purent d'abord, à cause de la cuirasse d'or en écailles qu'il avoit sous son habit de pourpre; et c'étoit en vain qu'ils lui portoient des coups. Mais quelqu'un s'en étant apperçu, le frappa (30) à l'œil, et il mourut. La cavalerie ne fut pas d'abord informée du malheur arrivé à son Général. Comme tantôt elle revenoit à la charge, et tantôt elle se battoit en retraite, elle ignoroit ce qui s'étoit passé; car on n'avoit pas vu Masistius tomber de cheval, on ne l'avoit pas vu périr. Mais les Barbares s'étant arrêtés, et voyant que personne ne leur donnoit l'ordre, ils en furent sur-le champ affligés; et ayant

ayant appris que leur Général n'étoit plus, ils s'exhortèrent mutuellement, et poussèrent leurs chevaux à toutes jambes, pour enlever le corps de Masistius.

XXIII. Les Athéniens, les voyant accourir tous ensemble, et non plus par escadrons, appelèrent à eux le reste de l'armée. Pendant que l'infanterie venoit à leur secours, il y eut un combat très-vif pour le corps de Masistius. Tant que les trois cents Athéniens furent seuls, ils eurent un très-grand désavantage, et ils abandonnèrent le corps. Mais lorsque le secours fut arrivé, la cavalerie ne put en soutenir le choc; et loin d'enlever le corps de son Général, elle perdit beaucoup de monde. Les cavaliers s'étant éloignés d'environ deux stades, délibérèrent sur ce qu'ils devoient faire; et comme ils n'avoient plus personne pour les commander, il fut décidé qu'on retourneroit vers Mardonius.

XXIV. La cavalerie étant arrivée au camp, toute l'armée témoigna la douleur qu'elle ressentoit de la perte de Masistius, et Mardonius encore plus que les autres. Les Perses se coupèrent la barbe et les cheveux; ils coupèrent les (31) crins à leurs chevaux, et le poil à leurs bêtes de charge, et poussèrent des cris lugubres, dont retentit toute la Béotie : ils venoient de perdre un homme qui, du moins après Mardonius, étoit le plus estimé et des Perses et du Roi. Ce fut ainsi

que les Barbares rendirent à leur manière les derniers honneurs à Masistius.

XXV. Les Grecs ayant soutenu le choc de la cavalerie, et l'ayant repoussée, cet avantage leur inspira beaucoup plus de confiance. D'abord ils mirent sur un char le corps de Masistius, et le firent passer de rang en rang. Il méritoit d'être vu, et par sa grandeur, et par sa beauté; et ce fut par cette raison qu'on le porta de tous côtés, et que chacun quitta son rang, et courut pour le voir. On fut ensuite d'avis d'aller à Platées, dont le territoire paroissoit beaucoup plus commode pour camper, que celui d'Erythres, par plusieurs raisons, et entr'autres à cause de l'abondance de ses eaux. Il fut donc résolu de s'y rendre, et d'y camper en ordre de bataille, près de la fontaine de Gargaphie. Les Grecs ayant pris leurs armes, marchèrent par le pied du mont Cithéron, passèrent près d'Hysies, et se rendirent dans le territoire de Platées. Lorsqu'ils y furent arrivés, ils se rangèrent par nations près de la fontaine de Gargaphie, et du Temple consacré au héros (32) Androcrates, les uns sur des collines peu élevées, les autres dans la plaine.

XXVI. Quand les troupes voulurent prendre en cet endroit le rang qu'elles devoient occuper, il s'éleva de grandes contestations entre les Tégéates et les Athéniens; les uns et les autres soutenant qu'ils devoient avoir le commandement de l'une des (33) deux ailes, et rapportant, pour

appuyer leurs prétentions, les belles actions qu'ils avoient faites, tant dans les derniers temps que dans les siècles les plus reculés. « Tous les alliés, dirent » les Tégéates, nous ont toujours jugés dignes de » ce poste, dans les expéditions que les Péloponnésiens ont faites ensemble au-dehors, soit dans » les premiers temps, soit dans les derniers. Lorsqu'après la mort d'Eurysthée, les Héraclides » (34) tentèrent de rentrer dans le Péloponnèse, » nous obtînmes cet honneur, par les services que » nous rendîmes en cette occasion. Nous marchâmes à l'Isthme au secours de la patrie, avec » les Achéens et les Ioniens qui habitoient (*a*) » alors dans le Péloponnèse, et nous campâmes » vis-à-vis des Héraclides. On dit qu'alors Hyllus » représenta, qu'au lieu d'exposer les deux armées » au danger d'une action, il falloit que les Péloponnésiens choisissent parmi eux celui qu'ils » jugeroient le plus brave, pour se battre seul » avec lui à de certaines conditions. Les Péloponnésiens furent d'avis d'accepter cette proposition. On s'engagea par serment, et l'on » convint que les Héraclides rentreroient dans » l'héritage de leurs pères, si Hyllus remportoit » la victoire sur le chef des Péloponnésiens, et » que s'il étoit vaincu, les Héraclides se retireroient au contraire avec leur armée, et que de » cent ans ils ne chercheroient point à rentrer

(*a*) Voyez liv. I, §. CXLV.

» dans le Péloponnèse. (35) Echémus, fils d'Aé-
» ropus, et petit-fils de (36) Céphée, notre Géné-
» ral et notre Roi, fut choisi volontairement par
» tous les alliés. Il se battit contre Hyllus et le (37)
» tua. Cette action nous valut parmi les Pélopon-
» nésiens de ce temps-là, entr'autres honneurs
» que nous conservons encore actuellement, celui
» de commander une des ailes de l'armée, dans
» toutes les expéditions qu'ils font ensemble.
» Quant à vous, Lacédémoniens, nous ne vous
» disputons point le premier rang; commandez
» celle des deux ailes que vous voudrez, nous
» vous en laissons le choix; mais le commande-
» ment de l'autre nous (38) appartient, de même
» que nous l'avons eu par le temps passé. Indé-
» pendamment de l'action que nous venons de
» raconter, nous méritons mieux ce poste que
» les Athéniens, et par le grand nombre de com-
» bats que nous avons livrés pour vous et pour
» d'autres peuples, et par les heureux succès
» dont ils ont été couronnés. Il est donc (39) juste
» que nous ayons le commandement d'une des
» deux ailes, préférablement aux Athéniens, qui
» n'ont fait, ni dans les derniers temps, ni dans
» les anciens, d'aussi belles actions que nous ».
Ainsi parlèrent les Tégéates.

XXVII. « Nous savons, répondirent les Athé-
» niens, que les alliés sont ici assemblés pour
» combattre le Barbare, et non pour discourir.
» Mais puisque les Tégéates se sont proposé de

» parler des exploits, tant anciens que récens,
» des deux peuples, nous sommes forcés de vous
» montrer d'où nous vient ce droit que nous ont
» transmis nos pères, d'occuper toujours le pre-
» mier rang, plutôt que des Arcadiens, tant que
» nous nous conduirons en gens de cœur. Les
» Héraclides, dont les Tégéates se vantent d'avoir
» tué le chef près de l'Isthme, chassés autrefois
» par tous les Grecs, chez qui ils se réfugioient,
» pour éviter la servitude dont les menaçoient
» les Mycéniens, furent accueillis par nous seuls,
» et nous repoussâmes l'injure d'Eurysthée, en
» remportant avec eux une victoire complète sur
» les peuples qui occupoient alors le Pélopon-
» nèse. Les (40) Argiens, qui avoient entrepris
» une expédition contre Thèbes avec Polynices,
» ayant été tués, et leurs corps restant sans sépul-
» ture, nous marchâmes contre les Cadméens,
» nous enlevâmes ces corps, et nous leur donnâ-
» mes la sépulture dans notre pays, à Eleusis (41).
» Nous avons fait aussi de belles actions contre
» les (42) Amazones, ces redoutables (43) guer-
» rières qui, des bords du Thermodon, vinrent
» attaquer l'Attique. A Troie, nous ne nous
» sommes pas moins distingués que les autres
» alliés. Mais qu'est-il besoin de rappeler ces
» exploits? Les mêmes peuples, qui pour lors
» étoient braves, pourroient être aujourd'hui
» des lâches, et ceux qui alors étoient des lâches,
» pourroient avoir maintenant du courage. C'en

» est donc assez sur les temps anciens. Nous pourrions citer beaucoup d'autres belles actions, et en aussi grand nombre qu'aucun autre peuple de la Grèce ; mais quand nous n'aurions pour nous que la journée de Marathon, elle seule (44) nous rendroit dignes de cet honneur et de bien d'autres encore. Cette bataille, où, seuls d'entre les Grecs, nous combattîmes avec nos seules forces contre les Perses ; où, malgré les difficultés d'une telle entreprise, nous fûmes victorieux de quarante-six Nations, ne fait-elle pas assez voir que nous méritons ce poste ?

» Mais dans les circonstances actuelles, il ne convient pas de contester sur les rangs. Nous sommes prêts, Lacédémoniens, à vous obéir, quel que soit le poste que vous jugiez à propos de nous assigner, et quels que soient les ennemis que nous ayons en tête. Par-tout où vous nous placerez, nous tâcherons de nous comporter en gens de cœur. Conduisez-nous donc, et comptez sur notre obéissance ».

XXVIII. Telle fut la réponse des Athéniens. Toute l'armée des Lacédémoniens s'écria qu'ils méritoient mieux que les Arcadiens de commander (*a*) une des ailes de l'armée. Les Athéniens eurent donc ce poste, et l'emportèrent sur les Tégéates. Toutes les troupes se rangèrent ensuite en cet ordre, tant celles qui étoient arrivées dès

(*a*) Voyez la note 34.

le commencement, que celles qui depuis étoient survenues. A l'aile droite étoient dix mille Lacédémoniens, parmi lesquels il y avoit cinq mille Spartiates, soutenus par trente-cinq mille Hilotes armés à la légère, chaque Spartiate ayant sept Hilotes autour de soi. Quinze cents Tégéates, pesamment armés, venoient immédiatement après eux; les Spartiates les avoient choisis pour remplir ce poste, tant à cause de leur courage, que pour leur faire honneur. Après les Tégéates étoient cinq mille Corinthiens, et après ceux-ci les trois cents Potidéates, venus de la presqu'île de Pallène; honneur que Pausanias leur avoit accordé à la prière des Corinthiens. Venoient ensuite six cents Arcadiens d'Orchomène, suivis de trois mille Sicyoniens, et ceux-ci de huit cents Epidauriens, qui avoient après eux mille Trézéniens. Après les Trézéniens venoient deux cents Lépréates, et quatre cents hommes, tant de Mycènes que de Tirynthe. On voyoit ensuite mille Phliasiens, trois cents Hermionéens, six cents, tant Erétriens que Styréens; et immédiatement après ceux-ci, quatre cents Chalcidiens. Après eux se trouvoient cinq cents Ampraciates, huit cents Leucadiens et Anactoriens, deux cents Paléens de Céphallénie, et cinq cents Eginètes. Ils étoient suivis de trois mille hommes de Mégares et de six cents de Platées. Les Athéniens, au nombre de huit mille hommes, commandés par Aristides, fils de Lysimachus, occupoient l'aile gau-

che de l'armée, et se trouvoient les derniers, et en même temps les premiers.

XXIX. Ces troupes, rassemblées contre les Barbares, si l'on excepte les sept Hilotes par Spartiate, étoient pesamment armées, et montoient en tout à trente-huit mille sept cents hommes. Quant aux troupes légères, celles qui étoient auprès des Spartiates alloient à trente-cinq mille hommes, chaque Spartiate ayant sept hommes autour de soi, tous bien armés. Celles qui accompagnoient le reste des Lacédémoniens et des Grecs, étoient de (45) trente-quatre mille cinq cents; c'étoit un soldat légèrement armé par chaque (*a*) Hoplite. Ainsi le nombre des soldats armés à la légère, alloit en tout à soixante-neuf mille cinq cents.

(*b*) Les troupes grecques assemblées à Platées, tant celles qui étoient pesamment armées que celles qui l'étoient à la légère, montoient en tout à cent huit mille deux cents hommes. Mais en ajoutant le (46) reste des Thespiens qui se trouvoit à l'armée, et qui alloit à dix-huit cents hommes, on avoit le nombre complet de cent dix mille. Les Thespiens n'étoient pas (47) armés

---

(*a*) Voyez ma traduction de la Retraite des Dix-Mille, liv. I, note 17.

(*b*) Ici commence un nouveau paragraphe dans l'édition de M. Wesseling : j'ai mieux aimé suivre la division de Gronovius.

pesamment. Ces troupes campoient sur les bords de l'Asope.

XXX. Mardonius et les Barbares ayant cessé de pleurer Masistius, se rendirent aussi sur l'Asope, qui traverse le territoire de Platées, où ils avoient appris que les Grecs étoient campés. Lorsqu'ils y furent arrivés, Mardonius les rangea de cette manière en face des ennemis. Il plaça les Perses vis-à-vis des Lacédémoniens; et comme ils étoient en beaucoup plus grand nombre que ceux-ci, il les disposa en plusieurs rangs, et les étendit jusqu'aux Tégéates. Ainsi il opposa, suivant le conseil des Thébains, toutes ses meilleures troupes aux Lacédémoniens, et ses plus foibles, aux Tégéates.

Il rangea les Mèdes immédiatement après les Perses, en face des Corinthiens, des Potidéates, des Orchoméniens et des Sicyoniens. Attenant les Mèdes étoient les Bactriens, vis-à-vis des Epidauriens, des Trézéniens, des Lépréates, des Tirynthiens, des Mycéniens et des Phliasiens. Venoient ensuite les Indiens, contre les Hermionéens, les Erétriens, les Styréens et les Chalcidiens. Les Saces furent placés auprès des Indiens, vis-à-vis des Ampraciates, des Anactoriens, des Leucadiens, des Paléens et des Eginètes. Immédiatement après les Saces, il opposa aux Athéniens, aux Platéens et aux Mégariens, les Béotiens, les Locriens, les Méliens, les Thessaliens

et les mille (*a*) Phocidiens : car les Phocidiens ne s'étoient pas tous déclarés pour les Perses. Quelques-uns fortifioient le parti des Grecs : enfermés sur le Parnasse, ils en sortoient pour (48) piller et pour harceler l'armée de Mardonius, et ceux d'entre les Grecs qui s'étoient joints à lui. Ce Général plaça aussi les Macédoniens et les Thessaliens vis-à-vis des Athéniens.

XXXI. Les peuples que je viens de nommer, et que Mardonius rangea en bataille, étoient les plus considérables, et en même temps les plus célèbres, et ceux dont on faisoit le plus de cas. Des hommes de nations différentes étoient aussi mêlés et confondus avec ces troupes : il y avoit des Phrygiens, des Thraces, des Mysiens, des Pæoniens et autres ; on y voyoit pareillement des Ethiopiens et de ces Egyptiens guerriers, qu'on appelle (49) Hermotybies et Calasiries, et qui sont les seuls qui fassent profession des armes. Ces Egyptiens étoient sur la flotte des Perses, et Mardonius les en avoit tirés, tandis qu'il étoit encore à Phalère ; car ils ne faisoient pas partie des troupes de terre que Xerxès mena avec lui à Athènes. L'armée des Barbares étoit, comme je l'ai déjà dit plus (*b*) haut, de trois cent mille hommes ; mais personne ne sait le nombre des Grecs alliés de Mardonius ; car on ne les avoit

(*a*) Voyez ci-dessus, §. XVII, et liv. VIII, §. XXX, &c.
(*b*) Livre VIII, §. C, CI, CXIII.

pas comptés. Mais si l'on peut former là-dessus des conjectures, je pense qu'ils alloient à cinquante (*a*) mille. Tel étoit l'ordre de bataille de l'infanterie; la cavalerie occupoit des postes séparés.

XXXII. Les Grecs et les Barbares s'étant ainsi rangés par nations et par bataillons, offrirent le lendemain les uns et les autres des sacrifices. Tisamène (50), fils d'Antiochus, qui avoit suivi l'armée des Grecs en qualité de devin, sacrifioit pour eux. Quoique Eléen, et de la famille des (51) Clytiades, qui sont une branche des Jamides (52), les Lacédémoniens l'avoient admis au nombre de leurs citoyens, à l'occasion (*b*) que je vais rapporter. Tisamène ayant consulté l'oracle de Delphes, sur sa postérité, la Pythie lui répondit qu'il remporteroit la victoire dans cinq grands combats. N'ayant pas saisi d'abord le sens de l'oracle, il s'appliqua aux exercices gymniques, comme s'il eût dû être victorieux dans ces sortes de combats. S'étant exercé au pentathle, il remporta tous les prix, excepté celui de (53) la lutte, qu'il disputa à Hiéronyme d'Andros. Les Lacédémoniens ayant reconnu que la réponse de l'oracle ne regardoit pas les combats gymniques, mais ceux de Mars, tâchèrent de l'engager, par

(*a*) Voyez la note 1 sur ce livre.

(*b*) J'ai ajouté cela pour servir de liaison. Il y a seulement dans le grec : *Car*.

l'attrait des récompenses, à accompagner les Rois des Héraclides dans leurs guerres, en qualité de (54) conducteur. S'étant apperçu que les Spartiates recherchoient avec empressement son amitié, il la mit à un haut prix, et leur déclara que s'ils vouloient lui accorder la qualité de citoyen, et lui faire part de tous leurs priviléges, il consentiroit à leur demande; mais qu'il ne le feroit pas, quelqu'autre récompense d'ailleurs qu'on dût lui offrir. Les Spartiates, indignés, ne pensèrent plus du tout à (*a*) se servir de lui. Mais enfin la terreur de l'armée des Perses étant suspendue sur leurs têtes, ils l'envoyèrent (55) chercher, et lui accordèrent sa demande. Tisamène les voyant changés, leur dit qu'il ne s'en contentoit plus, qu'il falloit encore que son frère Hégias fût fait citoyen de Sparte aux mêmes conditions que lui.

XXXIII. Mais s'il est permis de comparer (56) la dignité royale au droit de citoyen, en faisant une pareille demande, Tisamène prit Mélampus (57) pour modèle. Les (*b*) femmes d'Argos étant devenues furieuses, les Argiens offrirent à celui-ci une récompense pour l'attirer de Pylos, et l'engager à les guérir. Mélampus exigea la moitié du Royaume. Les Argiens rejetèrent sa demande, et s'en retournèrent chez eux. Mais

---

(*a*) Voyez la note 20 de M. Wesseling.

(*b*) Les filles de Prœtus, Roi d'Argos.

comme le mal croissoit, et que le nombre des femmes qui en étoient atteintes, augmentoit de jour en jour, ils subirent la loi qu'il leur avoit imposée, et retournèrent à Pylos, dans l'intention de lui accorder les conditions qu'il exigeoit. Mélampus les voyant changés, ses desirs augmentèrent, et il leur dit, que s'ils ne donnoient point aussi à son frère Bias le tiers du Royaume, il ne feroit point ce qu'ils souhaitoient de lui. Les Argiens, réduits à la dernière extrémité, consentirent encore à cette demande.

XXXIV. Il en fut de même des Spartiates. Ils accordèrent à Tisamène tout ce qu'il avoit exigé, à cause de l'extrême besoin qu'ils avoient de lui : il n'y a jamais eu que lui et son frère Hégias (58), que les Spartiates aient admis au nombre de leurs citoyens. Tisamène étant par cette concession devenu Spartiate, d'Eléen qu'il étoit, les aida, en qualité de devin, à remporter la victoire dans cinq grands combats. Le premier se donna à Platées ; le second à Tégée, contre les Tégéates et les Argiens ; le troisième à Dipæa, contre tous les Arcadiens, excepté les Mantinéens ; le quatrième à (59) Ithome, contre les Messéniens, et le cinquième et dernier, à (60) Tanagre, contre les Athéniens et les Argiens.

XXXV. Ce Tisamène, que les Spartiates avoient mené avec eux à Platées, servoit alors de devin aux Grecs. Les victimes leur annonçoient des succès, s'ils se tenoient sur la défensive, et

une défaite, s'ils traversoient l'Asope et commençoient le combat.

XXXVI. Mardonius desiroit ardemment commencer la bataille; mais les sacrifices n'étoient pas favorables, et ne lui promettoient des succès, que dans le cas où il se tiendroit sur la défensive: car il se servoit pour sacrifier, à la manière des Grecs, du devin Hégésistrate d'Elée, le plus célèbre des (61) Telliades. Cet Hégésistrate avoit fait autrefois beaucoup de mal aux Spartiates, et ceux-ci l'avoient arrêté et mis dans les fers, pour le punir de mort. Comme dans cette situation fâcheuse il s'agissoit non-seulement de sa vie, mais encore de souffrir avant la mort des tourmens très-cruels, il fit une chose au-dessus de toute expression. Il avoit les pieds dans des entraves de bois garnies de fer. Un fer tranchant ayant été porté par hasard dans sa prison, il s'en saisit, et aussi-tôt il imagina l'action la plus courageuse dont nous ayons jamais ouï parler; car il se coupa la partie du pied (62) qui est avant les doigts, après avoir examiné s'il pourroit tirer des entraves le reste du pied. Cela fait, comme la prison étoit gardée, il fit un trou à la muraille, et se sauva à Tégée, ne marchant que la nuit, et se cachant pendant le jour dans les bois. Il arriva en cette ville la troisième nuit, malgré les recherches des Lacédémoniens en corps, qui furent extrêmement étonnés de son audace, en voyant la moitié de son pied dans les entraves,

sans pouvoir le trouver. Ce fut ainsi qu'Hégésistrate, après s'être alors échappé des Lacédémoniens, se sauva à Tégée, qui n'étoit pas en ce temps-là en bonne intelligence avec Sparte. Lorsqu'il fut guéri, il se fit faire un pied de bois, et devint ennemi déclaré des Lacédémoniens. Mais la haine qu'il avoit conçue contr'eux ne tourna pas, du moins à la fin, à son avantage: car ayant été pris à Zacynthe, où il exerçoit la divination, ils le firent mourir; mais sa mort est postérieure à la bataille de Platées.

XXXVII. Ce devin, à qui Mardonius donnoit des sommes considérables, sacrifioit alors sur les bords de l'Asope avec beaucoup de zèle, tant par la haine qu'il portoit aux Lacédémoniens, que par l'appât du gain. Mais les entrailles des victimes ne permettant pas de donner bataille, ni aux Perses ni aux Grecs qui étoient avec eux, et qui avoient en leur particulier un devin nommé Hippomachus de Leucade, et l'armée grecque grossissant cependant tous les jours, (63) Timégénidas de Thèbes, fils d'Herpys, conseilla à Mardonius de faire garder les passages du Cithéron, lui représentant que les Grecs accouroient en foule à l'armée ennemie, et qu'il en enleveroit un grand nombre.

XXXVIII. Il y avoit déjà huit jours qu'ils étoient campés les uns vis-à-vis des autres, lorsqu'il donna ce conseil à Mardonius. Ce Général, qui en connut la sagesse, envoya, dès que la nuit

fut venue, la cavalerie aux passages du Cithéron, qui conduisent à Platées; les Béotiens les appellent les Trois Têtes, et les Athéniens les Têtes de Chêne. Elle n'arriva point inutilement : elle enleva un convoi de cinq cents bêtes de charge, avec des voitures et leurs conducteurs, qui débouchoit dans la plaine, et qui apportoit des vivres du Péloponnèse au camp des Grecs. Lorsqu'ils les eurent en leur puissance, les Perses massacrèrent impitoyablement, et les hommes et les bêtes, sans rien épargner ; et lorsqu'ils se furent rassasiés de carnage, ils chassèrent devant eux le reste, et retournèrent au camp vers Mardonius.

XXXIX. Après cette action, ils furent deux autres jours sans commencer de part et d'autre le combat. Les Barbares s'avancèrent jusques sur les bords de l'Asope, pour tâter les ennemis; mais ni l'une ni l'autre armée ne voulut passer la rivière. La cavalerie de Mardonius ne cessoit d'inquiéter et de harceler les Grecs; car les Thébains, extrêmement zélés pour les Perses, faisoient la guerre avec ardeur, et s'approchoient continuellement sans cependant engager l'action. Ils étoient ensuite relevés par les Perses et les Mèdes, qui se distinguèrent beaucoup.

XL. Il ne se fit rien de plus pendant dix jours de suite; mais le onzième, depuis que les deux armées étoient campées à Platées en présence l'une de l'autre, comme les Grecs avoient reçu des renforts considérables, et que Mardonius s'ennuyoit

s'ennuyoit beaucoup de ce retardement, il conféra avec Artabaze, fils de Pharnaces, que Xerxès distinguoit parmi le petit nombre de Perses qu'il honoroit de son estime. Celui-ci fut d'avis de lever au plutôt le camp, et de s'approcher des murs de Thèbes, où l'on avoit fait porter des vivres pour les troupes et des fourrages pour les chevaux ; que dans cette position, on termineroit tranquillement la guerre, en s'y prenant de la manière suivante : qu'on avoit beaucoup d'or monnoyé et non monnoyé, avec une grande quantité d'argent et de vases à boire ; qu'il falloit, sans rien épargner, envoyer toutes ces richesses aux Grecs, et sur-tout à ceux qui avoient le plus d'autorité dans les villes, qu'ils ne tarderoient pas à livrer leur liberté, et qu'on ne seroit pas dans le cas de courir les risques d'une bataille. Les Thébains se rangèrent de cet avis, le croyant le plus prudent. Celui de Mardonius fut violent, insensé. Il ne voulut point céder. Son armée étoit, disoit-il, de beaucoup supérieure à celle des Grecs : il falloit incessamment livrer bataille, sans attendre que les ennemis, dont le nombre augmentoit tous les jours, eussent reçu de nouveaux renforts ; il falloit abandonner les auspices d'Hégésistrate, ne point violer (64) les loix des Perses ; et combattre selon leurs usages.

XLI. Tel fut l'avis de Mardonius. Il prévalut, personne ne s'y opposant, parce que le Roi lui avoit donné le commandement de l'armée, et non

point à Artabaze. Il convoqua donc les principaux Officiers de son armée, et des troupes grecques qu'il avoit avec lui, et leur demanda s'ils avoient connoissance de quelque oracle qui prédît aux Perses qu'ils devoient périr dans la Grèce. Ceux qu'il avoit mandés n'ouvrant point la bouche, les uns parce qu'ils n'avoient aucune connoissance des oracles, les autres par crainte, Mardonius prit la parole, et leur dit : « Puisque » vous ne savez rien, ou que vous n'osez rien » dire, je vais parler en homme qui est bien ins» truit. Suivant un oracle, il est prescrit par les » destins que les Perses pilleront, à leur arrivée » en Grèce, le temple de Delphes, et qu'après » l'avoir pillé, ils périront tous. Mais puisque » nous avons connoissance de cette prédiction, » nous ne dirigerons point notre marche vers ce » temple, nous n'entreprendrons point de le » piller, et nous ne périrons point pour ce sujet. » Que tous ceux d'entre vous qui ont de l'in» clination pour les Perses, se réjouissent donc » dans l'assurance que nous aurons l'avantage » sur les Grecs ». Lorsqu'il eut cessé de parler, il ordonna de faire les préparatifs nécessaires, et de tenir tout en bon ordre, comme si la bataille eût dû se donner le lendemain au point du jour.

XLII. Je sais que cet oracle, que Mardonius croyoit regarder les Perses, ne les concernoit pas, mais les (65) Illyriens et l'armée des Enchéléens.

Voici celui de (*a*) Bacis sur cette (*b*) bataille. « Les rives du Thermodon et les pâturages de » l'Asope sont couverts des bataillons Grecs; j'en- » tends les cris des Barbares; mais quand le jour » fatal sera venu, les Mèdes y périront en grand » nombre, malgré les destins ». Cet oracle et plusieurs autres semblables de Musée, ont été rendus au sujet des Perses. Quant au Thermodon, il coule entre Tanagre et Glisante.

XLIII. Après que Mardonius eut interrogé les Officiers de son armée sur les Oracles, et qu'il les eut exhortés à faire leur devoir, la nuit vint, et l'on posa des sentinelles. Elle étoit déjà bien avancée, un profond silence régnoit dans les deux camps, et les troupes étoient plongées dans le sommeil, lorsqu'Alexandre, fils d'Amyntas, Général et Roi des Macédoniens, se rendit à cheval vers la garde avancée des Athéniens, et demanda à parler à leurs Généraux. La plupart des sentinelles restèrent dans leur poste; les autres coururent les avertir qu'il venoit d'arriver du camp des Perses un homme à cheval, qui s'étoit contenté de leur dire, en nommant les Généraux par leurs noms, qu'il vouloit leur parler.

XLIV. Là-dessus, les (66) Généraux les suivirent sur-le-champ au lieu où étoit la garde avancée; et lorsqu'ils y furent arrivés, Alexandre

---

(*a*) Voyez liv. VIII, §. XX, note 21.

(*b*) La bataille de Platées.

leur parla en ces termes : « Athéniens, je vais dé-
» poser dans votre sein un secret que je vous prie
» de ne révéler qu'à (67) Pausanias, de crainte
» que vous ne me perdiez. Je ne vous le confierois
» pas, sans le vif intérêt que je prends à la Grèce
» entière. Je suis Grec; mon origine tient aux
» temps les plus reculés, et je serois fâché de voir
» la Grèce devenir esclave. Je vous apprends donc
» que les victimes ne sont point favorables à Mar-
» donius et à son armée; sans cela la bataille se
» seroit donnée il y a long-temps. Mais sans s'em-
» barrasser des sacrifices, il a maintenant pris la
» résolution de vous attaquer demain à la pointe
» du jour : car il craint, comme je puis le con-
» jecturer, que votre armée ne grossisse de plus
» en plus. Préparez-vous en conséquence. Si
» cependant Mardonius diffère le combat, restez
» ici avec constance; car il n'a de vivres que pour
» peu de jours. Si cette guerre se termine selon
» vos souhaits, il est juste de songer aussi à re-
» mettre en liberté un homme qui, par zèle et
» par amour pour les Grecs, s'expose à un très-
» grand danger, en venant vous avertir des des-
» seins de Mardonius, de crainte que les Barbares
» ne tombent sur vous à l'improviste; je suis
» Alexandre de Macédoine ». Ayant ainsi parlé,
il s'en retourna (*a*) au poste qu'il occupoit dans
le camp.

(*a*) Le terme grec indique qu'il étoit à cheval.

XLV. Les Généraux Athéniens passèrent à l'aile droite, et rapportèrent à Pausanias ce qu'ils avoient appris d'Alexandre. Sur cette nouvelle, Pausanias, qui redoutoit les Perses, leur dit: « Puisque la bataille doit se donner demain au » point du jour, il faut, Athéniens, vous placer » vis-à-vis des Perses, et nous contre les Béotiens » et les Grecs qui vous sont opposés. Voici mes » raisons. Vous connoissez les Perses et leur façon » de combattre; vous en avez fait l'épreuve à la » journée de Marathon; nous autres nous ne » nous sommes (68) point essayés contre eux, et » nous ne les connoissons pas, aucun Spartiate » ne s'étant mesuré avec eux; mais nous avons » acquis de l'expérience au sujet des Béotiens et » des Thessaliens. Prenez donc vos armes, et » passez à l'aile droite, tandis que nous irons à la » gauche. Vous (69) nous prévenez, répondirent » les Athéniens; cette pensée nous étoit aussi » venue il y a long-temps, et dès que nous eûmes » vu les Perses en face de vous. Nous n'osions » vous en parler, de crainte de vous déplaire. » Mais puisque vous nous en faites vous-même la » proposition, nous l'acceptons avec plaisir, et » nous sommes disposés à l'exécuter ».

XLVI. Cette proposition ayant été goûtée des deux côtés, les Spartiates et les Athéniens changèrent de poste au lever de l'aurore. Les Béotiens l'ayant remarqué, en donnèrent avis à Mardonius. Il n'en eut pas plutôt eu connoissance, qu'il

essaya aussi de changer son ordre de bataille, en faisant passer les Perses vis-à-vis des Lacédémoniens. Pausanias, instruit par ce mouvement, que l'ennemi l'avoit pénétré, ramena les Spartiates à l'aile droite, et Mardonius, à son exemple, les Perses à l'aile gauche.

XLVII. Lorsqu'ils eurent repris leurs anciens postes, Mardonius envoya un hérant aux Spartiates. « Lacédémoniens, leur dit-il, on vous » regarde dans ce pays-ci comme des gens très- » braves; on admire que vous ne fuyiez jamais » du combat; que vous n'abandonniez jamais vos » rangs, et que, fermes dans votre poste, vous » donniez la mort, ou la receviez : rien cepen- » dant n'est plus éloigné de la vérité; car même » avant de commencer la bataille et d'en venir » aux mains, nous vous voyons quitter vos rangs » pour prendre la fuite; et laissant aux Athéniens » le soin de se mesurer les premiers contre nous, » vous allez vous placer vis-à-vis de nos esclaves. » Cette action n'est point celle d'hommes géné- » reux. Nous nous sommes bien trompés à votre » sujet; nous nous attendions, d'après votre ré- » putation, que vous nous enverriez défier au » combat par un héraut, que vous seuls vous vous » battriez contre les Perses; et quoique nous » soyons dans cette disposition, bien loin de vous » entendre tenir ce langage, nous vous trouvons » tremblans. Mais puisqu'au lieu de nous pré- » senter les premiers le défi, nous vous le pré-

» sentons, que ne combattons-nous en nombre » égal, vous pour les Grecs, puisque vous passez » pour très-braves, et nous pour les Barbares ? » Si vous êtes d'avis que le reste des troupes com- » batte aussi, qu'elles combattent, mais après » nous. Si, au lieu de goûter cette proposition, » vous croyez qu'il suffise que nous combattions » seuls, nous y consentons ; mais que le parti » victorieux soit censé avoir vaincu toute l'ar- » mée ennemie ».

XLVIII. Le héraut ayant ainsi parlé, attendit quelque temps ; et comme personne ne lui répondit, il s'en retourna, et fit son rapport à Mardonius. Ce Général s'en réjouit, et fier d'une victoire (*a*) imaginaire, il envoya contre les Grecs sa cavalerie, qui, étant très-habile à lancer le javelot et à tirer de l'arc, les incommoda d'autant plus, que, ne se laissant point approcher, il étoit impossible de la combattre de près. Elle s'avança jusqu'à la fontaine de Gargaphie, qui fournissoit de l'eau à toute l'armée Grecque, la troubla (70) et la boucha. Il n'y avoit que les Lacédémoniens qui campassent près de cette fontaine ; les autres Grecs en étoient éloignés suivant la disposition de leurs quartiers. L'Asope se trouvoit dans leur voisinage ; mais la cavalerie les repoussant à coups de traits, et les empêchant d'y puiser de l'eau, ils alloient en chercher à cette fontaine.

(*a*) Dans le grec : *D'une froide victoire.*

XLIX. Dans ces circonstances, comme les Grecs manquoient d'eau, et que la cavalerie ennemie les incommodoit beaucoup, les Généraux se rendirent à l'aile droite, pour délibérer avec Pausanias sur ce sujet et sur d'autres : car, malgré leur triste situation, il y avoit encore d'autres choses qui les inquiétoient davantage. Ils manquoient de vivres, et leurs valets, qu'ils avoient envoyés chercher des provisions dans le Péloponnèse, ne pouvoient pas retourner au camp, parce que la cavalerie leur en fermoit le passage.

L. Les Généraux furent d'avis d'aller dans (71) l'île, si les Perses différoient encore ce jour-là le combat. Cette île est vis-à-vis de Platées, à dix stades de l'Asope et de la fontaine de Gargaphie, auprès de laquelle ils campoient alors. On pourroit la regarder comme une île dans le continent. La rivière descend du mont Cithéron dans la plaine, se partage en deux bras, éloignés l'un de l'autre d'environ trois stades, et réunit ensuite ses eaux dans un même lit : cette île se nomme Œroë. Les habitans de ce pays disent qu'Œroë est fille (72) d'Asope. Ce fut dans cette île que les Grecs résolurent de passer, tant pour avoir de l'eau en abondance, que pour ne plus être incommodés par la cavalerie, comme ils l'étoient, quand ils se trouvoient vis-à-vis d'elle. Ils prirent la résolution de décamper la nuit, à la seconde (73) veille, de crainte que les Perses, venant à s'appercevoir de leur départ, ne les suivissent et ne

les inquiétassent dans leur marche. Ils étoient aussi convenus qu'arrivés au lieu qu'Œroë, fille d'Asope, coulant du Cithéron, enferme de ses bras, ils enverroient cette même nuit la moitié de l'armée au Cithéron, pour ouvrir les passages à leurs valets, qui avoient été chercher des vivres, et que l'ennemi tenoit enfermés dans les gorges de la montagne.

LI. Cette résolution prise, on fut fort incommodé toute cette journée par les attaques de la cavalerie. Mais lorsqu'elle se fut retirée à la fin du jour, et quand la nuit fut venue, ainsi que l'heure à laquelle on étoit convenu de partir, la plupart levèrent le camp, et se mirent en marche, sans avoir cependant intention d'aller à l'endroit où l'on avoit décidé qu'on se rendroit. Dès qu'ils se furent mis en mouvement, ils se sauvèrent avec plaisir du côté de Platées, afin d'échapper à la cavalerie ennemie. L'ayant évitée, ils arrivèrent au temple de Junon qui est devant cette ville, à vingt stades de la fontaine de Gargaphie, et y posèrent (74) leur camp.

LII. Tandis qu'ils étoient campés aux environs de ce temple, Pausanias, qui les avoit vus partir, et qui les croyoit en marche pour se rendre au lieu convenu, ordonna aussi aux Lacédémoniens de prendre les armes, et de les suivre. Les Commandans étoient tous disposés à lui obéir, excepté Amopharète, fils de Poliades, Capitaine de la

compagnie (75) des Pitanates, qui dit qu'il ne fuiroit pas devant les (a) étrangers, et que, de son plein gré, il ne feroit point à Sparte ce déshonneur. Comme il ne s'étoit pas trouvé au conseil précédent, il étoit étonné de la conduite des Généraux. Pausanias et Euryanax, fâchés de ce qu'il refusoit d'obéir à leurs ordres, l'auroient été encore bien plus d'abandonner les Pitanates, à cause (76) du sentiment d'Amopharète, de crainte qu'en voulant exécuter la résolution prise en commun avec les autres Grecs, il ne pérît avec sa compagnie. Ces réflexions les engagèrent à rester tranquilles avec les troupes de Lacédémone; et pendant ce temps-là, ils tâchèrent de l'engager à changer de conduite.

LIII. Amopharète étoit le seul parmi les Lacédémoniens et les Tégéates, qui voulût rester. Pendant qu'on l'exhortoit à obéir, les Athéniens, qui connoissoient le caractère des Lacédémoniens, et que ces peuples (76*) pensoient d'une façon et parloient d'une autre, se tenoient tranquilles dans leurs quartiers. Mais l'armée ayant commencé à s'ébranler, ils dépêchèrent un de leurs cavaliers, pour voir si les Spartiates se mettoient en devoir de partir, ou s'ils n'y songeoient pas, et pour demander à Pausanias ses ordres.

LIV. Le héraut trouva à son arrivée les Lacédémoniens dans leurs postes, et leurs principaux

---

(a) Voyez ci-dessus, §. XI.

Officiers disputant contre Amopharète. Pausanias et Euryanax tâchoient, mais en vain, de l'engager à ne pas exposer au péril les Lacédémoniens, qui étoient restés seuls au camp; enfin on en étoit venu à se quereller, lorsque le (77) héraut des Athéniens arriva. Dans la chaleur de la dispute, Amopharète prit une pierre des deux mains, et la mettant aux pieds de Pausanias : Avec (*a*) cette balotte, dit-il, je suis d'avis de ne point fuir devant les (*b*) étrangers; c'est ainsi qu'il appeloit les Barbares. Pausanias traita Amopharète de fou, d'insensé : s'adressant ensuite au héraut des Athéniens, qui lui exposoit ses ordres, il lui dit de rapporter aux Athéniens l'état actuel des choses, et qu'il les prioit de venir les trouver, et de sé conduire, au sujet du départ, comme eux.

LV. Le héraut s'en retourna vers les Athéniens, et le jour surprit les Généraux Lacédémoniens et Amopharète se disputant encore. Pausanias étoit demeuré jusqu'alors ; mais enfin persuadé que si les (*c*) Lacédémoniens partoient, Amopharète ne les abandonneroit pas, comme en effet la chose arriva, il donna le signal du départ, et mena le reste de ses troupes par les hauteurs. Les Tégéates le suivirent aussi; mais les Athéniens

---

(*a*) On se servoit de petits cailloux pour les suffrages.

(*b*) Voyez ci-dessus, §. XI.

(*c*) Le grec dit : *Le reste des Lacédémoniens*, par opposition à ceux qui étoient avec Amopharète.

marchèrent en ordre de bataille par une route différente des Lacédémoniens : car ceux-ci, de crainte de la cavalerie, prirent par la hauteur, et vers le pied du Cithéron, et les Athéniens par la plaine.

LVI. Amopharète, s'imaginant que Pausanias n'oseroit jamais l'abandonner, ni lui ni les siens, faisoit (*a*) tous ses efforts pour contenir les troupes, et les empêcher de quitter leur poste. Mais lorsqu'il les vit s'avancer avec Pausanias, jugeant alors qu'il en étoit ouvertement (78) abandonné, il fit prendre les armes à sa compagnie, et la mena au petit pas vers le reste de l'armée. Quand Pausanias eut fait environ (79) dix stades, il s'arrêta sur les bords (80) du Moloéis, au lieu nommé Argiopius, où est un temple de Cérès Eleusiniène : il y attendit Amopharète, dans l'intention de retourner à son secours, en cas qu'il se fût obstiné à rester dans son poste avec sa compagnie ; enfin, Amopharète arriva avec les siens. Toute la cavalerie ennemie pressa vivement les Grecs, selon leur coutume. Les Barbares ayant remarqué que le camp que les Grecs avoient occupé les jours précédens, étoit abandonné, poussèrent leurs chevaux toujours en avant, et ne les eurent pas plutôt atteints, qu'ils se mirent à les harceler.

(*a*) Voyez, sur cette manière de rendre l'imparfait, liv. I, §. LXVIII, note 190.

LVII. Quand Mardonius eut appris que les Grecs s'étoient retirés pendant la nuit, et qu'il eut vu leur camp désert, il manda Thorax de Larisse, avec Eurypile et Thrasydeius, ses frères, et leur parla ainsi : « Fils d'Aleuas, que direz-» vous encore en voyant ce camp abandonné? » Vous autres qui êtes voisins des Lacédémo-» niens, vous souteniez qu'ils ne fuyoient jamais » du combat, et qu'ils étoient les plus braves de » tous les hommes. Vous les avez vus néanmoins » changer d'abord de poste, et maintenant nous » voyons tous qu'ils ont pris la fuite la nuit der-» nière. Quand il leur a fallu combattre contre » des hommes vraiment braves, ils ont fait voir » que, n'étant dans le fond que des lâches, ils ne » se distinguoient que parmi des Grecs, qui sont » aussi lâches qu'eux.

» Comme vous n'aviez point encore éprouvé » la valeur des Perses, et que vous connoissiez » aux Lacédémoniens quelque courage, je vous » pardonnois les éloges que vous leur donniez. » J'étois beaucoup plus surpris qu'Artabaze re-» doutât les Lacédémoniens, et qu'il fût lâche-» ment d'avis de lever le camp, et de s'enfermer » dans la ville de Thèbes, pour y soutenir un » siége. J'aurai soin dans la suite d'informer le » Roi de ce conseil ; mais nous en parlerons une » autre fois. Maintenant il ne faut pas souffrir » que les Grecs nous échappent ; poursuivons-les » jusqu'à ce que nous les ayons atteints, et punis-

» sons-les ensuite de tout le mal qu'ils nous ont
» fait ».

LVIII. Ayant ainsi parlé, il fit passer l'Asope aux Perses, et les mena contre les Grecs, en (81) courant sur leurs traces, comme si ceux-ci prenoient véritablement la fuite. Il n'étoit occupé que des Lacédémoniens et des Tégéates, parce que les hauteurs l'empêchoient d'appercevoir les Athéniens qui avoient pris par la plaine. Dès que les autres Généraux de l'armée des Barbares virent les Perses s'ébranler pour courir après les Grecs, ils arrachèrent aussi-tôt les étendards, et les suivirent à toutes jambes, confusément et sans garder leurs rangs, poussant de grands cris (82) et faisant un bruit épouvantable, comme s'ils alloient les enlever.

LIX. Pausanias, se voyant pressé par la cavalerie ennemie, dépêcha un cavalier aux Athéniens. « Athéniens, leur dit-il, dans un (*a*) com-
» bat de cette importance, où il s'agit de la liberté
» ou de la servitude de la Grèce, nous avons été
» trahis, et vous aussi, par nos alliés; la nuit der-
» nière ils ont pris la fuite. Nous n'en avons pas
» moins résolu de nous défendre avec vigueur, et
» de nous secourir mutuellement. Si la cavalerie
» vous eût attaqués les premiers, il eût été de
» notre devoir de marcher à votre secours, avec

(*a*) Allusion aux jeux de la Grèce, où l'on propose des prix.

» les Tégéates qui sont restés avec nous fidèles à » la patrie. Mais puisqu'elle fond toute entière sur » nous, et que nous en sommes accablés, il est » juste que vous veniez nous défendre. Mais s'il » vous est impossible de nous secourir, du moins » faites-nous le plaisir de nous envoyer des gens » de trait. L'ardeur que vous avez montrée dans » cette guerre, et à laquelle nous nous empressons » de rendre témoignage, nous fait espérer que » vous écouterez favorablement notre demande».

LX. Là-dessus les Athéniens se mirent en mouvement pour aller à leur secours, et les défendre avec vigueur. Ils étoient déjà en marche, lorsqu'ils furent attaqués par les Grecs de l'armée du Roi, qui leur étoient opposés. Cette (83) attaque, qui les affligeoit beaucoup, les empêcha de secourir les Lacédémoniens. Ceux-ci avec les Tégéates, leurs inséparables alliés, quoique dépourvus de ce renfort, alloient avec les troupes légères, les premiers (84) à cinquante mille hommes, les autres à trois mille. Ils sacrifioient, dans l'intention de livrer bataille à Mardonius et aux troupes qu'il avoit avec lui. Mais les sacrifices n'étoient pas favorables; et pendant qu'on en étoit occupé, il périssoit beaucoup (85) de Grecs, et il y en eut un plus grand nombre de blessés: car les Perses s'étant fait un rempart (86) de leurs (87) boucliers, leur lançoient une quantité si prodigieuse de flèches, que les Spartiates en étoient accablés. Les sacrifices continuant à ne

point être favorables, Pausanias tourna ses regards vers le temple (*a*) de Junon, près de Platées, implora la Déesse, et la supplia de ne pas permettre que les siens se vissent frustrés de leurs espérances.

LXI. Il l'invoquoit encore, lorsque les Tégéates se levant les premiers, marchèrent aux Barbares. Il eut à peine achevé sa prière, que les sacrifices devenant enfin (88) favorables, les Lacédémoniens marchèrent aussi aux Perses; et ceux-ci quittant leurs arcs, en soutinrent le choc. Le combat se donna d'abord près du rempart (*b*) de boucliers. Lorsqu'il eut été renversé, l'action devint vive, et dura long-temps près du temple même de Cérès, jusqu'à ce qu'on fût venu à les en chasser; car les Barbares saisissoient les lances des Grecs, et les brisoient entre leurs mains. A cette journée, les Perses ne cédèrent aux Grecs ni en force ni en audace; mais étant armés à la légère (89), et n'ayant d'ailleurs ni l'habileté ni la prudence de leurs ennemis, ils se jetoient un à un, ou dix ensemble, ou même tantôt plus, tantôt moins, sur les Spartiates qui les tailloient en pièces.

LXII. Les Perses pressoient vivement les Grecs du côté où Mardonius, monté sur un cheval blanc, combattoit en personne à la tête des (*c*) mille

---

(*a*) Voyez le paragraphe LI.

(*b*) Dans le grec : *Près des boucliers*. Voyez §. LX.

(*c*) Voyez liv. VII, §. XL; liv. VIII, §. CXIII.

mille Perses d'élite. Tant qu'il vécut, ils soutinrent l'attaque des Lacédémoniens ; et en se défendant vaillamment, ils en tuèrent un grand nombre. Mais après sa mort, lorsque ce corps, le plus fort de l'armée, au milieu duquel il combattoit, eut été renversé, le reste tourna le dos, et abandonna la victoire aux Lacédémoniens. Les Perses avoient deux désavantages ; leur habit (89*) long et embarrassant, et leurs armes légères. Celui-ci étoit d'autant plus grand, qu'ils avoient à combattre des hommes pesamment armés.

LXIII. A cette journée, les Spartiates vengèrent sur Mardonius la mort de Léonidas, comme l'avoit prédit (90) l'oracle ; et Pausanias, fils de Cléombrote, et petit-fils d'Anaxandrides, y remporta la plus belle victoire dont nous ayons connoissance. Nous avons (*a*) parlé des ancêtres de ce Prince, en faisant mention de ceux de Léonidas ; ce sont les mêmes pour l'un et pour l'autre. Mardonius fut tué par Aïmnestus, citoyen distingué de Sparte, qui, quelque temps après la guerre contre les Perses, périt avec trois cents hommes qu'il commandoit, en se battant à (91) Sténycläre contre tous les (92) Messéniens.

LXIV. Battus est mis en fuite à Platées par les Lacédémoniens ; les Perses se sauvèrent en désor-

(*a*) Livre VII, §. CCIV. Mais sur-tout dans l'Essai sur la Chronologie d'Hérodote, tom. VII, chap. XVII, pag. 494 et suiv. et pag. 512 et suiv.

dre dans leur camp, et en dedans du mur de bois (*a*) qu'ils avoient construit sur le territoire de Thèbes. Le combat s'étant donné près du bocage consacré à Cérès, je suis étonné qu'on n'ait vu aucun Perse s'y réfugier, ou mourir autour du temple de la Déesse, et que la plupart périrent dans un lieu profane. S'il est permis de dire son sentiment sur les choses divines, je pense que la Déesse leur en interdit l'entrée, parce qu'ils avoient brûlé son (93) temple à Eleusis. Telle fut l'issue de cette bataille.

LXV. Artabaze, fils de Pharnaces, qui, dès les commencemens, n'avoit point été d'avis que le Roi laissât Mardonius en Grèce, voyant que malgré toutes les raisons qu'il alléguoit pour dissuader ce Général de donner bataille, il n'avançoit en rien, prit les mesures suivantes, parce que ses opérations ne lui plaisoient pas. Il commandoit un corps considérable de troupes, qui montoit à quarante mille hommes. Pendant qu'on se battoit, comme il savoit parfaitement bien quelle devoit être l'issue du combat, il marcha en avant, leur ordonnant de le suivre tous en un seul et même corps par-tout où il les conduiroit, quand ils le verroient doubler le pas. Ces ordres donnés, il les mena d'abord comme s'il eut voulu aller à l'ennemi. Mais lorsqu'il se fut avancé quelque peu, s'étant apperçu que les Perses

(*a*) Voyez ci-dessus, paragraphe xv.

étoient en déroute, il n'observa plus le même ordre dans sa marche, et s'enfuit de toutes ses forces, non (*a*) vers le mur de bois, ou vers la ville de Thèbes, mais du côté des Phocidiens, dans l'intention d'arriver le plutôt possible à l'Hellespont. Ces troupes tournèrent donc de ce côté.

LXVI. Les Béotiens combattirent long-temps contre les Athéniens; mais tous les autres Grecs du parti du Roi se conduisirent lâchement de dessein prémédité. Ceux des Thébains qui tenoient le parti des Mèdes, loin de fuir, se battirent avec tant d'ardeur, que trois cents des principaux et des plus braves d'entr'eux, tombèrent sous les coups des Athéniens. Mais ayant aussi tourné le dos, ils s'enfuirent à Thèbes, et non du même côté que les Perses, et que cette multitude d'alliés qui, loin d'avoir fait aucune action éclatante, avoit pris la fuite, sans même avoir combattu.

LXVII. Cela prouve l'influence des Perses sur les Barbares: et en effet, si ceux-ci se sauvèrent, même avant que d'en être venus aux mains avec l'ennemi, ce fut parce que les Perses leur en donnèrent l'exemple. Ainsi toute l'armée prit la fuite, excepté la cavalerie, et particulièrement celle des Béotiens. Celle-ci favorisa les Perses dans leur fuite, s'approchant continuellement des enne-

(*a*) Voyez paragraphe xv.

mis, et protégeant leurs amis contre les Grecs qui, après leur victoire, poursuivoient les Perses et en faisoient un grand carnage.

LXVIII. Tandis que les Barbares fuyoient de toutes parts, on vint dire aux Grecs, campés (*a*) autour du temple de Junon, et qui ne s'étoient point trouvés au combat, que la bataille s'étoit donnée, et que Pausanias étoit vainqueur. Là-dessus, les Corinthiens, les Mégariens et les Phliasiens, pêle-mêle et sans observer aucun ordre, prirent les premiers par le bas de la montagne et le chemin des collines, pour aller droit au temple de Cérès, et les autres par la plaine, c'est-à-dire, par le chemin le plus uni. Lorsque les Mégariens et les Phliasiens furent près des ennemis, la cavalerie des Thébains, commandée par Asopodore, fils de Timandre, les ayant vus se hâter sans garder leurs rangs, tomba sur eux, en coucha six cents par terre, et poursuivit le reste jusqu'au Cithéron, où elle les poussa : ce fut ainsi qu'ils périrent sans gloire.

LXIX. Les Perses et toute la multitude des Barbares ne se furent pas plutôt réfugiés dans leurs (*b*) retranchemens, qu'ils se hâtèrent de monter sur les tours avant l'arrivée des Lacédémoniens, et de fortifier la muraille le mieux qu'ils purent. Les Lacédémoniens s'en étant ap-

(*a*) Voyez ci-dessus, §. LI.

(*b*) Dans le grec : *Dans leur mur de bois.*

prochés, l'attaque du mur fut très-vive; la défense des Perses ne le fut pas moins; et même ceux-ci eurent de très-grands avantages avant l'arrivée des Athéniens, parce que les Lacédémoniens ignoroient l'art d'attaquer les places. Mais les Athéniens s'étant joints aux assiégeans, l'attaque fut rude et longue. Enfin, leur valeur et leur constance les rendirent maîtres du mur; et en ayant abattu une partie, les Grecs se jetèrent en foule dans le camp. Les Tégéates y étant entrés les premiers, pillèrent la tente de Mardonius, et entr'autres choses, la mangeoire de ses chevaux, toute de bronze, et remarquable par sa beauté. Ils la consacrèrent dans le temple de Minerve Aléa (*a*). Quant (94) au reste du butin, ils le portèrent au même endroit que les Grecs.

Le mur renversé, les Barbares se débandèrent, et pas un ne se rappela son ancienne valeur. Dans cet état de stupeur où se trouve une multitude d'hommes effrayés de se voir renfermés dans un petit espace, ils se laissèrent tuer avec si peu de résistance, que de trois cent mille hommes qu'ils étoient, il n'y en eut pas (95) trois mille qui échappèrent, si l'on excepte les quarante (*b*) mille avec lesquels Artabaze s'étoit sauvé. Les (96) Lacédémoniens de Sparte ne perdirent en tout que quatre-vingt-onze des leurs, les Tégéates

(*a*) Voyez sur cette Minerve, liv. I, §. LXVI, note 184.

(*b*) Il faut sous-entendre μυριάδων, qui précède.

seize, et les (97) Athéniens cinquante-deux (98).

LXX. L'infanterie Perse, la cavalerie Sace et Mardonius se signalèrent le plus parmi les Barbares. Du côté des Grecs, les Tégéates et les Athéniens se comportèrent en gens de cœur; mais les Lacédémoniens les surpassèrent, et voici la preuve que je puis en apporter. Les Tégéates et les Athéniens vainquirent ceux qu'ils avoient en tête; mais les Lacédémoniens attaquèrent les meilleures troupes de l'ennemi et les battirent. Aristodémus se distingua, à mon avis, beaucoup plus que les autres. Il étoit (*a*) le seul des trois cents Spartiates qui se fût attiré des reproches, et qui se fût déshonoré en se sauvant des Thermopyles. Posidonius, Philocyon et le Spartiate Amopharète firent après lui les plus belles actions. Cependant lorsqu'on s'entretenoit de ceux qui s'étoient le plus signalés à cette journée, les Spartiates, qui s'y étoient trouvés, répondoient qu'Aristodémus, voulant mourir à la vue de l'armée, afin de réparer sa faute, étoit sorti de son rang comme un furieux, et avoit fait des prodiges de valeur; que Posidonius fit de très-belles actions, sans avoir dessein de mourir, et que cela n'en étoit que plus glorieux pour lui; mais l'envie a peut-être beaucoup de part à ces discours. On rendit de grands honneurs à tous ceux que j'ai nommés, et qui avoient été tués à

(*a*) Voyez liv. VII, §. CCXXIX, CCXXX et CCXXXI.

cette bataille, excepté à Aristodémus. Celui-ci n'en reçut point, parce qu'il avoit voulu mourir pour (*a*) effacer la honte dont il s'étoit couvert.

LXXI. Tels sont ceux qui se distinguèrent à Platées. Callicrates, le plus bel homme (99) qui fût à l'armée, non-seulement parmi les Lacédémoniens, mais encore parmi le reste des Grecs, ne périt point dans l'action. Assis à son rang, il fut blessé d'une flèche au côté, tandis que Pausanias faisoit des sacrifices; et comme on l'emportoit pendant le combat, il témoignoit à (100) Arimneste de Platées ses regrets, non qu'il se plaignît de perdre la vie pour la Grèce, mais parce qu'il ne s'étoit point servi de son bras, et qu'il n'avoit fait aucune action digne de lui, et du courage dont il étoit animé.

LXXII. On dit que Sophanès, fils d'Eutychides, du bourg de (101) Décelée, se couvrit de gloire parmi les Athéniens. Les habitans de cette bourgade, comme le racontent les Athéniens eux-mêmes, tinrent autrefois une conduite qui leur a été utile dans tous les temps. Les Tyndarides (*b*) étant entrés dans l'Attique avec une armée considérable, afin de recouvrer (102) Hélène, dont ils ignoroient l'asyle, chassoient les peuples de leurs anciennes demeures. On assure

(*a*) Dans le grec : *Pour le sujet dont je viens de parler.* Hérodote venoit de dire qu'il s'étoit déshonoré en se sauvant des Thermopyles.

(*b*) Castor et Pollux, fils de Tyndare.

qu'alors ceux de Décelée, ou Décélus lui-même, indignés du rapt commis par Thésée, et craignant pour l'Attique entière, découvrirent tout aux Tyndarides, et les conduisirent à (103) Aphidnes, que (104) Titacus, originaire du pays, leur livra. Cette action mérita aux Décéléens (*a*) d'être exempts, à perpétuité dans Sparte, de toute contribution, et d'y avoir la première place dans les assemblées. Ils jouissent encore maintenant de ces priviléges; en sorte que dans la guerre du Péloponnèse, qui s'est allumée bien des (105) années après le temps dont je parle, l'armée des Lacédémoniens épargna (106) Décelée, et ravagea le reste de l'Attique.

LXXIII. On rapporte de deux façons la manière dont Sophanès de Décelée se signala alors parmi les Athéniens : la première, qu'il portoit une ancre de fer, attachée avec une chaîne de cuivre à la ceinture de sa cuirasse; que toutes les fois qu'il s'approchoit des ennemis, il la jetoit à terre, afin qu'ils ne pussent pas l'ébranler en fondant sur lui, et que lorsqu'ils s'enfuyoient, il la reprenoit, et les poursuivoit. Telle est la première manière de raconter cette histoire, qui est contredite par la seconde : car on dit aussi qu'il portoit, non une ancre réelle de fer à la ceinture de sa cuirasse, mais la figure (107) d'une ancre

(*a*) Cela doit s'entendre des Décéléens qui auroient voulu s'établir à Sparte.

à son bouclier, qu'il tournoit continuellement et sans jamais se reposer.

LXXIV. Il y a aussi de Sophanès une autre action brillante. Tandis que les Athéniens faisoient le siége d'Egine, il défia à un combat singulier, Eurybatès (108) d'Argos, qui avoit été vainqueur au (*a*) Pentathle, et le tua. Mais quelque (109) temps après la bataille de Platées, comme il commandoit les Athéniens avec (110) Léagrus, fils de Glaucon, il fut tué lui-même à Datos par les Edoniens, en combattant courageusement pour les mines d'or.

LXXV. Les Grecs ayant battu les Barbares à Platées, une femme transfuge (111) vint les y trouver. C'étoit une concubine de (112) Pharandates, fils de Téaspis, Seigneur Perse. Lorsqu'elle eut appris la défaite totale des Perses, et la victoire des Grecs, elle arriva sur un (*b*) char, toute brillante d'or, ainsi que ses suivantes, et vêtue des habits les plus superbes, mit pied à terre, et se rendit au quartier des Lacédémoniens, qui étoient encore occupés au carnage. Elle reconnut Pausanias aux ordres qu'elle lui voyoit donner; et comme elle en avoit souvent entendu parler, elle savoit depuis long-temps et son nom et sa patrie. Elle s'approcha de lui, et tenant ses ge-

---

(*a*) Voyez liv. VI, §. XCII, note 152.

(*b*) Dans le grec : *Sur un harmamaxe.* Voyez liv. VII, §. XLI, note 77.

noux embrassés, elle lui dit : « Roi (113) de » Sparte, délivrez de la servitude une humble » suppliante à qui vous avez déjà rendu service » en exterminant ces Barbares, qui ne respec- » toient ni les Dieux ni les Génies. Je suis de » l'île de Cos, et fille d'Hégétorides, fils d'Anta- » goras. Un Perse m'ayant enlevée de ma patrie, » m'a gardée avec lui. Femme, répondit Pau- » sanias, prenez confiance en moi, et comme sup- » pliante, et, si d'ailleurs vous dites la vérité, » comme fille d'Hégétorides de Cos, le principal » hôte que j'aie dans cette île ». Ayant ainsi parlé, il la remit entre les mains de ceux d'entre les Ephores qui étoient présens ; et dans la suite (113*) il l'envoya à Egine, où elle avoit dessein d'aller.

LXXVI. Les Mantinéens arrivèrent après l'action, et incontinent après le départ de cette femme. Affligés d'apprendre qu'ils étoient venus après la bataille, ils dirent qu'il étoit juste qu'ils s'en punissent eux-mêmes. Ayant su que les (114) Mèdes, commandés par Artabaze, avoient pris la fuite, ils voulurent (*a*) les poursuivre jusqu'en Thessalie; mais les Lacédémoniens les en dissuadèrent; et lorsqu'ils furent de retour dans leur pays, ils bannirent leurs Généraux. Après les Mantinéens arrivèrent les Eléens : ils s'en retour-

(*a*) Voyez sur la vraie signification de l'imparfait, liv. I, §. LXVIII, note 190.

nèrent aussi affligés que les Mantinéens; et aussitôt après leur arrivée, ils bannirent aussi leurs Capitaines; mais en voilà assez sur les Mantinéens et les Eléens.

LXXVII. Lampon (115), fils de Pythéas, le citoyen le plus (116) distingué d'Egine, alors au camp des Eginètes à Platées, vint en diligence trouver Pausanias, et lui donna un conseil impie. « Fils de Cléombrote, lui dit-il, vous avez fait » une action (117) admirable, et par sa grandeur » et par son éclat. En délivrant la Grèce, Dieu » vous a accordé une gloire, où jamais n'a pu » atteindre aucun des Grecs que nous connois- » sions. Achevez cet ouvrage, afin que votre ré- » putation aille en augmentant, et que désormais » les Barbares craignent de se permettre contre » les Grecs des actions atroces. Léonidas ayant » été tué aux Thermopyles, Mardonius et Xerxès » lui firent couper la tête, et attacher son corps » à une croix. En traitant de même Mardonius, » vous serez loué, non-seulement de tous les » Spartiates, mais encore du reste des Grecs; car » en le faisant mettre en croix, vous vengerez » Léonidas, votre oncle paternel ». Ainsi parla Lampon, croyant que Pausanias lui en sauroit gré.

LXXVIII. « Mon hôte d'Egine, répondit ce » Prince, j'estime votre bienveillance et votre » prudence; mais votre avis pèche contre la » droite raison: car après m'avoir élevé fort haut, » moi, mes actions, ma patrie, vous me rabaissez

» jusqu'à terre, en me conseillant d'outrager un » mort. Vous ajoutez qu'en suivant ce conseil, » ma réputation ira en augmentant. Mais une » pareille conduite convient mieux à des Bar- » bares qu'à des Grecs, et même nous la blâ- » mons dans eux. Aux Dieux ne plaise que je » veuille, à ce prix, complaire aux Eginètes, et à » ceux qui approuveroient une telle action. Il » me suffit de mériter l'estime des Spartiates, en » ne faisant et en ne disant rien que d'honnête. » Quant à Léonidas, que vous voulez que je » venge, je pense qu'il l'est suffisamment, et qu'il » tire un assez grand lustre de cette multitude » innombrable de morts, lui et le reste de ceux » qui ont péri aux Thermopyles. Au reste, ne » vous (118) adressez plus à moi pour me tenir » de pareils discours, ou pour me donner de » semblables conseils, et sachez-moi gré de ce » que je les laisse impunis ». Là-dessus Lampon se retira.

LXXIX. Pausanias fit publier une défense de toucher au butin, et ordonna aux Hilotes de l'apporter dans un même lieu. Ils se répandirent dans le camp, trouvèrent des tentes tissues d'or et d'argent, des lits dorés, des lits argentés, des cratères, des coupes, et autres vases à boire qui étoient d'or; et sur des voitures des chaudières d'or et d'argent dans des sacs. Ils enlevèrent aux morts leurs bracelets, leurs colliers et leurs cimeterres qui étoient d'or, sans s'embarrasser de

leurs habits de diverses couleurs. Les Hilotes volèrent beaucoup d'effets qu'ils vendirent aux Eginètes, et ne montrèrent que ce qu'ils ne purent cacher. Telle fut la source des grandes richesses des Eginètes, qui achetoient des Hilotes l'or, sans doute comme si c'eût été du cuivre (119).

LXXX. Lorsqu'on eut porté toutes ces richesses dans un même lieu, on en préleva la dixième partie pour les Dieux. On en fit faire au Dieu de Delphes le trépied (120) d'or, soutenu par un serpent d'airain à trois têtes, qu'on voit près de l'autel : au Dieu d'Olympie, un Jupiter de bronze de (121) dix coudées de haut, et au Dieu de l'Isthme, un Neptune de bronze de sept coudées de haut. Le dixième du butin mis à part, on distribua le reste à chacun, selon son mérite, les concubines des Perses, les bêtes de sommes, l'or, l'argent et autres effets précieux. Personne ne dit ce qui fut donné, par manière de distinction, à ceux qui se signalèrent à la journée de Platées. Je crois cependant qu'on leur accorda quelque récompense particulière : on mit à part, pour Pausanias, le dixième de tout, femmes, chevaux, talens, chameaux, et semblablement de toutes les autres richesses, et on lui en fit (122) présent.

LXXXI. On dit aussi que Xerxès en s'enfuyant de Grèce, avoit laissé à Mardonius son ameublement, qui consistoit en vaisselle d'or et d'argent, et en tapis de diverses couleurs ;

que Pausanias, voyant toutes ces richesses, ordonna aux boulangers et aux cuisiniers de Mardonius de lui préparer un repas, comme si c'eût été pour leur maître. Cet ordre exécuté, Pausanias vit des lits d'or et d'argent richement couverts, des tables d'or et d'argent, et l'appareil d'un festin splendide. Surpris d'une si grande magnificence, il ordonna, pour se divertir, à ses serviteurs de lui apprêter à manger à la manière de Lacédémone. Comme la différence entre ces deux repas étoit prodigieuse, Pausanias ne put s'empêcher de rire : il envoya chercher les Généraux Grecs; et lorsqu'ils furent arrivés, il leur dit, en leur montrant l'appareil des deux repas : « Grecs, je vous ai mandés, pour vous rendre » témoins de la folie du Général des Perses, qui, » ayant une si bonne table, est venu pour nous » enlever celle-ci qui est si misérable ». Tel fut, à ce qu'on dit, le langage de Pausanias aux Généraux des Grecs.

LXXXII. On trouva encore long-temps après (123) cette action, des coffres pleins d'or et d'argent, et d'autres richesses; et lorsque les cadavres eurent été dépouillés de leur chair, on reconnut un crâne d'homme sans suture (124) et d'un seul os, parmi les ossemens que les Platéens transportèrent dans un même endroit. On vit aussi les deux mâchoires, l'inférieure et la supérieure, dont les dents, quoique distinguées, étoient (125) toutes d'un seul os, tant les molaires que

les autres, et les ossemens d'un homme de cinq coudées (*a*).

LXXXIII. Le lendemain de la bataille, le corps de Mardonius fut enlevé secrètement; mais par qui le fut-il? C'est ce que je ne puis assurer. J'ai ouï dire que plusieurs personnes et même de différentes nations, lui avoient donné la sépulture, et je sais qu'il y en eut beaucoup qui furent magnifiquement récompensés de cette action par Artontès, fils de Mardonius. Mais je n'ai pu savoir avec certitude quel est celui d'entr'eux qui l'enleva furtivement, et lui rendit les derniers devoirs. Il court cependant un bruit que ce fut (126) Dionysiophanès d'Ephèse.

LXXXIV. Lorsqu'on eut partagé le butin fait à Platées, les Grecs donnèrent la sépulture à leurs morts, chaque nation (127) aux siens à part. Les Lacédémoniens firent trois fosses : dans l'une, ils enterrèrent les (128) Irènes, au nombre desquels étoient Posidonius, Amopharète, Philocyon et Callicrates; dans la seconde, ils mirent le reste des Spartiates, et dans la troisième les Hilotes. Les Tégéates furent enterrés à part, mais tous pêle-mêle. Les Athéniens mirent leurs morts ensemble. Les Mégariens et les Phliasiens en agirent de même à l'égard de ceux d'entr'eux qui (*b*) avoient été tués par la cavalerie. Il y avoit des

(*a*) C'est-à-dire, 6 pieds 10 pouces et demi.

(*b*) Voyez ci-dessus, §. LXVIII.

corps dans les tombeaux de toutes ces nations : mais les autres peuples, dont on montre la sépulture à Platées, honteux, comme je l'ai appris, de ne s'être pas trouvés au combat, érigèrent chacun des cénotaphes de terre amoncelée, afin de se faire honneur dans la postérité. L'élévation de terre qu'on appelle la sépulture des Eginètes, fut faite, comme je l'ai ouï dire, dix ans après cette bataille, à la prière de ceux d'Egine, par Cléadas de la ville de Platées, fils d'Autodicus, leur (129) hôte.

LXXXV. Dès que les Grecs eurent rendu à Platées les derniers devoirs aux morts, ils résolurent, après une mûre délibération, de marcher contre Thèbes, et d'en sommer les habitans de leur livrer (130) ceux d'entr'eux qui avoient pris les intérêts des Perses, spécialement Timégénidas et Attaginus, chefs de ce parti, et de leur signifier que si on ne les leur remettoit pas, on ne lèveroit point le siége qu'on n'eût détruit la place. Cette résolution prise, ils arrivèrent devant la ville le onzième jour après la bataille, et en formèrent le siége. Ils firent aussi-tôt sommer les Thébains de leur livrer ceux dont on vient de parler ; et sur leur refus, on fit le dégât sur leurs terres, et on se mit à battre les murailles.

LXXXVI. Comme les ravages ne cessoient point, le vingtième jour Timégénidas dit aux Thébains : « Thébains, puisque les Grecs ont » résolu de ne point lever le siége de cette place

» qu'ils

» qu'ils ne l'aient détruite, ou que vous ne nous
» ayez remis entre leurs mains, que la Béotie ne
» soit pas pour l'amour de nous plus long-temps
» (131) accablée de maux. Si la demande de nos
» personnes est un prétexte pour exiger de l'ar-
» gent, il faut leur en donner du trésor public,
» puisque nous ne sommes pas les seuls qui nous
» soyons déclarés pour les Perses, et que nous
» l'avons fait conjointement avec la Républi-
» que. Mais s'ils n'assiégent Thèbes que pour
» nous avoir en leur puissance, nous nous pré-
» senterons devant eux pour y plaider notre
» cause ». Ce discours ayant paru juste et fort à propos, les Thébains envoyèrent sur-le-champ dire à Pausanias, par un héraut, qu'ils étoient dans l'intention de lui livrer ceux qu'il demandoit.

LXXXVII. Cette convention faite, Attaginus prit la fuite; mais ses enfans ayant été amenés à Pausanias, ce Prince les renvoya absous, disant qu'à cet (132) âge ils ne pouvoient avoir eu aucune part au crime de ceux qui avoient épousé les intérêts des Perses. Quant aux autres que les Thébains remirent au Général Lacédémonien, ils croyoient qu'il leur seroit permis de plaider leur cause; et d'ailleurs ils se persuadoient qu'avec de l'argent, ils viendroient à bout de se justifier. Pausanias s'en étant douté, congédia toute l'armée des alliés, aussi-tôt qu'il eut ces traîtres en sa puissance, et les emmena à Corinthe, où il les

fit punir du dernier supplice. Voilà ce qui se passa, tant à Platées qu'à Thèbes.

LXXXVIII. Artabaze, fils de Pharnaces, qui s'étoit enfui de Platées, étoit déjà bien loin. Quand il fut en Thessalie, les Thessaliens lui rendirent tous les devoirs de l'hospitalité ; et comme ils ignoroient ce qui étoit arrivé à Platées, ils lui demandèrent des nouvelles du reste de l'armée. Artabaze savoit qu'en disant la vérité, il courroit risque de périr avec toutes ses troupes ; car il étoit persuadé que tous ceux qui apprendroient ce qui s'étoit passé, ne manqueroient pas de l'attaquer. Ces réflexions l'avoient détourné de communiquer aux Phocidiens ce qu'il savoit ; mais il dit aux Thessaliens : « Je me hâte, comme » vous voyez, d'arriver au plutôt en Thrace, où » l'on m'a envoyé du camp avec ces troupes pour » une affaire importante. Mardonius lui-même » nous suit de près avec son armée, et ne se fera » pas long-temps attendre. Ayez soin de le bien » recevoir, et de lui rendre de bons offices. Vous » n'aurez pas sujet dans la suite de vous en re- » pentir ». Ayant ainsi parlé, il traversa en diligence la Thessalie et la (133) Macédoine avec ses troupes, alla droit en Thrace, comme un homme véritablement pressé, et coupant ensuite par le milieu des terres, il arriva à Byzance, après avoir perdu dans sa marche un grand nombre de soldats, qui furent taillés en pièces par les Thraces, ou qui moururent (134) de faim

et de fatigue. De Byzance il traversa l'Hellespont, et retourna ainsi en Asie.

LXXXIX. Le même jour que les Barbares furent battus à Platées, ils le furent aussi à Mycale en Ionie. Tandis que la flotte (*a*) grecque étoit à Délos, sous les ordres de Léotychides de Lacédémone, les Samiens y députèrent Lampon, fils de Thrasyclès, Athénagoras, fils d'Archestratidès, et Hégésistrate, fils d'Aristagoras, à l'insu de (135) Théomestor, fils d'Androdamas, leur Tyran, et des Perses, qui lui avoient donné la Tyrannie de Samos. S'étant adressés aux Généraux, Hégésistrate, entre beaucoup de raisons qu'il allégua, leur dit qu'ils n'auroient qu'à se montrer pour faire révolter l'Ionie; que les Barbares ne les attendroient pas, ou que s'ils le faisoient, ils ne pourroient jamais trouver une plus riche proie. Invoquant ensuite les Dieux qui leur étoient communs, il les exhorta à les délivrer de la servitude, eux qui étoient Grecs aussi, et à les venger des Barbares. Il leur représenta la facilité de cette entreprise; que les vaisseaux des Perses voguoient mal, et qu'ils n'étoient pas si propres pour les combats que les leurs; que s'ils les soupçonnoient de vouloir les jeter frauduleusement dans quelque péril, ils consentoient à monter sur leurs vaisseaux pour leur servir d'ôtages.

XC. Comme le Samien faisoit beaucoup d'ins-

(*a*) Livre VIII, §. CXXXI et CXXXII.

tances, Léotychides lui demanda son nom, soit qu'il voulût en tirer un présage, soit par un coup (135*) de la fortune que Dieu dirigeoit. Mon hôte de Samos, quel est votre nom? Hégésistrate, répondit-il. J'accepte (136) ce présage, reprit Léotychides, sans lui laisser achever son discours, en cas qu'il eût encore quelque chose à dire. Mettez à la voile sur-le-champ, après nous avoir promis avec serment (137), vous et ceux qui vous accompagnent, que les Samiens feront alliance avec nous, et qu'ils nous secourront avec zèle.

XCI. Il parloit encore, et le traité étoit déjà bien avancé. Sur-le-champ, les Samiens engagent leur foi, promettent l'alliance avec serment, et remettent ensuite à la voile. Hégésistrate, dont le nom avoit été regardé comme un présage, reçut ordre de monter sur la flotte.

XCII. Les Grecs ne démarèrent point ce jour-là. Le lendemain les sacrifices se trouvèrent favorables. Ils avoient pour devin Déiphonus d'Apollonie, sur le golfe Ionien, fils d'Evénius, à qui arriva l'aventure que je vais rapporter. Il y a dans cette ville d'Apollonie des (138) troupeaux consacrés au soleil. Le jour ils paissent sur les bords d'un fleuve qui, coulant du mont Lacmon, traverse le territoire d'Apollonie, et se jette dans la mer, près du port d'Oricum. Mais la nuit ils sont gardés par un homme choisi tous les ans parmi les citoyens de cette ville les plus distingués

par leur bien et par leur naissance : car les Apolloniates font, suivant l'avertissement d'un certain oracle, beaucoup de cas de ces troupeaux. Ils passent la nuit dans un antre éloigné de la ville. Evénius, choisi à son tour pour veiller sur ce troupeau, employa à dormir le temps qu'il auroit dû consacrer à le garder. Pendant son sommeil, des loups entrèrent dans l'antre, et en tuèrent environ soixante bêtes. Evénius s'étant apperçu de ce dégât, tint la chose secrète, et n'en dit rien à personne, dans le dessein d'acheter d'autres bêtes pour remplacer celles qui avoient été tuées. Cette aventure n'échappa point aux Apolloniates. Ils ne l'eurent pas plutôt apprise, qu'ayant traîné Evénius en justice, ils le condamnèrent à perdre la vue, pour le punir d'avoir dormi pendant le temps de sa garde. Aussi-tôt après qu'on lui eut crevé les yeux, les troupeaux cessèrent d'engendrer, et la terre également de produire des fruits. Ce fléau leur avoit été prédit à Dodone et à Delphes. Les Prophètes, interrogés dans la suite sur la cause de ce malheur, répondirent que c'étoit une punition de l'injustice qu'ils avoient commise, en privant de la vue Evénius, garde des troupeaux sacrés ; qu'ils avoient eux-mêmes envoyé les loups, et qu'ils ne cesseroient pas de le venger, jusqu'à ce que les Apolloniates lui eussent donné la satisfaction qu'il trouveroit juste d'exiger, et que lorsqu'on la lui auroit faite, ils lui accorderoient

eux-mêmes un don qui le feroit regarder de beaucoup de personnes comme un homme heureux. Telle fut la réponse des oracles.

XCIII. Les Apolloniates ayant tenu cette réponse secrète, ordonnèrent à quelques-uns de leurs citoyens de transiger avec Evénius. Voici comment ils s'y prirent. Ils allèrent le trouver; il étoit assis sur un siége; s'étant assis auprès de lui, ils s'entretinrent de choses (*a*) indifférentes, et peu à peu ils firent tomber la conversation sur son malheur, auquel ils prirent beaucoup de part. L'ayant trompé par cette feinte douleur, ils lui demandèrent quelle satisfaction il souhaiteroit, si les Apolloniates étoient dans l'intention de lui en promettre une. Evénius, qui n'avoit point entendu parler de la réponse de l'oracle, dit que si on vouloit lui donner des terres, il choisiroit celles de deux citoyens d'Apollonie qu'il nomma, et qu'il savoit être les meilleures de tout le pays, et qu'il vouloit, outre cela, une maison qu'il regardoit comme la plus belle de la ville; qu'à ces conditions il seroit content, et cesseroit d'être irrité contre ses concitoyens. « Evé» nius, lui répondirent les Députés assis auprès » de lui, les Apolloniates vous accordent, suivant » les ordres de l'oracle, la réparation que vous » exigez pour la perte de vos yeux ». Evénius,

(*a*) Dans le grec : *D'autres choses*; c'est-à-dire, des choses différentes du sujet qui les amenoit.



ayant tout appris par ce discours, fut bien fâché d'avoir été trompé. Les Apolloniates achetèrent des propriétaires les biens qu'il avoit choisis, et lui en firent présent. Aussi-tôt après, les Dieux lui accordèrent le don de la divination; et par ce moyen, il acquit beaucoup de célébrité.

XCIV. Déiphonus étoit fils de cet Evénius: les Corinthiens l'avoient mené avec eux; il faisoit dans l'armée les fonctions de devin. J'ai pourtant ouï dire aussi que Déiphonus s'étoit emparé du nom d'Evénius, et que parcourant (139) la Grèce, il rendoit des oracles à prix (140) d'argent, quoiqu'il ne fût pas son fils.

XCV. Les sacrifices que fit Déiphonus pour les Grecs étant favorables, la flotte partit de Délos, et cingla vers Samos. Quand ils furent arrivés aux Calames (141) dans cette île, ils jetèrent l'ancre près de l'Héræum, ou temple de Junon, et se disposèrent à un combat naval. Les Perses ayant appris que la flotte des Grecs venoit à eux, mirent aussi à la voile pour s'approcher du rivage, et permirent aux Phéniciens de se retirer : car il avoit été résolu, dans un conseil, de ne point livrer bataille sur mer, parce qu'ils ne se croyoient pas égaux en forces aux Grecs. Ils naviguèrent donc vers le continent, afin de se mettre sous la protection des troupes de terre qui campoient à Mycale, et qui, faisant partie de l'armée, avoient été laissées en cet endroit, par ordre de Xerxès, pour garder l'Ionie. Elles mon

toient à soixante mille hommes, et étoient commandées par Tigranes, le plus bel homme et de la plus haute taille qu'il y eut parmi les Perses. Les Généraux de la flotte Barbare avoient résolu de tirer leurs vaisseaux sur le rivage, pour les mettre sous la protection de l'armée de terre, et de faire autour un rempart, tant pour les défendre, que pour s'en faire à eux-mêmes un lieu de retraite.

XCVI. Cette résolution prise, ils levèrent l'ancre. Lorsqu'ils furent arrivés près du temple des Euménides, sur le territoire de Mycale, et de l'embouchure du Gæson et du Scolopoéis, où il y a un temple de Cérès Eleusiniène, bâti par Philistus, fils de Pasiclès, qui avoit accompagné Nélée (142), fils de Codrus, quand celui-ci alla fonder Milet, ils tirèrent leurs vaisseaux à terre, les environnèrent d'un mur de pierres et de bois, coupant pour cet effet un grand nombre d'arbres fruitiers, enfoncèrent des pieux autour de ce rempart, et se disposèrent à soutenir un siége et à remporter la victoire : car, après y avoir bien réfléchi, ils se préparèrent à l'un et à l'autre.

XCVII. Les Grecs, ayant appris que les Barbares s'étoient retirés sur le continent, en furent d'autant plus affligés, qu'ils les croyoient échappés de leurs mains. Embarrassés sur le parti qu'ils devoient prendre, ils ne savoient s'ils s'en retourneroient, ou s'ils iroient vers l'Hellespont. Enfin ils résolurent de ne faire ni l'un ni l'autre,

mais de cingler vers le continent. S'étant donc préparés à un combat naval, et ayant disposé les (143) échelles et autres choses nécessaires pour une descente, ils naviguèrent vers Mycale. Comme ils étoient près du camp, et que bien loin qu'il vînt des vaisseaux ennemis à leur rencontre, ils les voyoient tous sur le rivage environnés d'un mur, avec une nombreuse armée de terre rangée sur le bord de la mer, alors Léotychides devança les autres, s'approcha du rivage le plus près qu'il put; et s'adressant aux Ioniens par un héraut, il leur dit : « Ioniens, que ceux » d'entre vous qui m'entendent, prêtent une » oreille attentive à mes paroles; car les Perses » assurément n'y comprendront rien. Que cha- » cun de vous se ressouvienne dans l'action, pre- » mièrement, de la liberté; secondement, du mot » du guet Hébé. Que celui qui m'entend fasse » part de ce que je dis à ceux qui ne peuvent » m'entendre ». Le but (*a*) de Léotychides étoit le même que celui de Thémistocles (*b*) à Artémisium; ce discours devant faire impression sur les Ioniens, s'il échappoit à la connoissance des Barbares, ou les rendre suspects aux Perses, s'il leur étoit rapporté.

XCVIII. Ce conseil donné, les Grecs approchèrent leurs vaisseaux du rivage, descendirent

(*a*) Dans le grec : *Le sens de cette affaire.*

(*b*) Voyez liv. VIII, §. XXII.

à terre, et se rangèrent en bataille. Les Perses les voyant se préparer au combat, et instruits des exhortations qu'ils avoient faites aux Ioniens, désarmèrent d'un côté les Samiens, qu'ils soupçonnoient d'intelligence avec les Grecs. Ces soupçons étoient d'autant mieux fondés, que les Samiens avoient racheté cinq cents Athéniens qui, ayant été laissés dans l'Attique, avoient été faits prisonniers par les Perses, et amenés sur leurs vaisseaux; et après les avoir rachetés, ils les avoient renvoyés à Athènes, et leur avoient fourni tout ce qui étoit nécessaire pour leur voyage, quoiqu'ils fussent ennemis de Xerxès. D'un autre côté, les Perses ordonnèrent aux Milésiens de garder les chemins qui conduisoient au sommet du mont Mycale, sous prétexte, sans doute, qu'ils connoissoient parfaitement le pays, mais en effet pour les éloigner du camp. Ce fut ainsi que les Perses se précautionnèrent contre ceux d'entre les Ioniens qu'ils croyoient dans le
(144) dessein de remuer, en cas qu'ils fussent assez forts pour l'entreprendre. Ils entassèrent (*a*) ensuite leurs boucliers les uns sur les autres, pour s'en faire un rempart.

XCIX. Lorsque les Grecs se furent mis en ordre de bataille, ils allèrent aux ennemis. Tandis qu'ils s'avançoient, il parut un caducée sur le rivage, et il courut un bruit par toute l'armée,

---

(*a*) Voyez ci-dessus, §. LX, note 86.

que les Grecs avoient remporté en Béotie la victoire sur Mardonius. Ce qui (145) arrive par la permission des Dieux, se reconnoît à bien des signes. En effet, le même (146) jour que les Perses furent battus à Platées, et qu'ils devoient l'être à Mycale, le bruit de leur défaite s'étant répandu parmi les Grecs à Mycale, inspira à ceux-ci encore plus de confiance, et leur fit affronter les dangers avec plus d'ardeur.

C. On (*a*) reconnut encore que cela étoit arrivé par la permission des Dieux, parce que les deux batailles se donnèrent près d'un temple de Cérès Eleusiniène : car on avoit combattu dans le territoire de Platées, auprès du temple même de Cérès, comme je l'ai dit plus (*b*) haut; et il devoit en être de même de la bataille de Mycale. Le bruit de la victoire remportée par les Grecs sous les ordres de Pausanias, se répandit fort à propos dans l'armée; car le combat de Platées se donna le matin, et celui de Mycale (147) l'après-midi. Peu de temps après, on sut avec certitude que les deux actions s'étoient passées le même jour et le même mois. Avant que la nouvelle de la victoire de Platées se fût répandue, les Grecs

---

(*a*) Dans le grec : *Il survint que cette autre chose-ci se passa.* Cela se rapporte à ce qu'il a dit paragraphe précédent : *Ce qui arrive par la permission des Dieux, se reconnoît à bien des signes.*

(*b*) §. LXI et LXIV.

qui étoient à Mycale, moins inquiets pour eux-mêmes que pour la Grèce, craignoient qu'elle n'échouât contre Mardonius. Mais dès que cette nouvelle fut venue à leur connoissance, ils marchèrent au combat avec encore plus d'ardeur. Les Barbares n'en témoignèrent pas moins; les uns et les autres regardant les îles et l'Hellespont comme un prix destiné au vainqueur.

CI. Les (148) Athéniens, qui faisoient avec ceux dont ils étoient (*a*) accompagnés, environ la moitié de l'armée, prirent le long du rivage et par un terrein uni, et les Lacédémoniens, par les ravins et par les montagnes, avec les troupes qui les suivoient. Mais pendant que ceux-ci les tournoient, les Barbares étoient déjà aux mains avec l'autre aile de l'armée grecque. Tant que subsista le rempart (*b*) de boucliers, les Perses se défendirent, et ne montrèrent pas moins de courage que les Grecs; mais lorsque les Athéniens, avec les troupes de leur suite, s'exhortant mutuellement à ne point laisser aux Lacédémoniens la gloire de cette journée, eurent redoublé d'efforts, le combat changea de face. Le rempart de boucliers renversé, ils se précipitèrent en foule sur les Perses; ceux-ci soutinrent le choc et se défen-

---

(*a*) C'étoient les Corinthiens, les Sicyoniens et les Trézéniens. *Voyez* un peu plus bas dans ce même paragraphe.

(*b*) Il y a dans le grec : *Tant que leurs boucliers restèrent debout.* Voyez ci-dessus, §. LX, LXI, XCVIII.

dirent long-temps; mais enfin ils s'enfuirent dans leurs (*a*) retranchemens. Les Athéniens, les Corinthiens, les Sicyoniens et les Trézéniens qui composoient cette aile, les suivirent et entrèrent en foule avec eux. La muraille emportée, les Barbares ne pensèrent plus à se défendre, et prirent tous la fuite, excepté les Perses. Quoiqu'en petit nombre, ils combattirent contre les Grecs, qui se jetoient perpétuellement dans leurs retranchemens. Les deux Commandans de la flotte, Artayntès et Ithamitrès, s'enfuirent; mais (149) Mardontès et Tigranes (*b*), qui commandoient l'armée de terre, périrent les armes à la main.

CII. Les Perses combattoient encore; les Lacédémoniens étant arrivés avec les Grecs qui les accompagnoient, les passèrent au fil de l'épée. Il périt aussi en cet endroit beaucoup de monde du côté des Grecs, et entr'autres quelques Sicyoniens avec leur Commandant (150) Périlas. Les Samiens, qui se trouvoient dans le camp des Perses, et qu'on avoit désarmés (*c*), n'eurent pas plutôt vu la victoire pencher dès le commencement du côté des Grecs, qu'ils les secondèrent de toutes leurs forces. Le reste des Ioniens se révolta à l'exemple des Samiens, et attaqua les Barbares.

(*a*) Voyez ci-dessus, §. xcv.

(*b*) Voyez liv. vii, §. lxxx; liv. ix, §. xcv.

(*c*) Voyez §. xcviii.

CIII. Les Perses avoient ordonné, pour leur propre sûreté, aux Milésiens de garder les chemins qui conduisoient aux sommets du mont Mycale, afin que s'il leur arrivoit quelque malheur, tel que celui qu'ils éprouvèrent, ils pussent, avec ces guides, s'y retirer comme dans un lieu sûr. On les avoit chargés de ce soin, et par la raison que je viens de dire, et pour les éloigner de l'armée, de crainte qu'ils ne formassent quelque entreprise contre elle. Ils firent tout le contraire de ce qu'on leur avoit ordonné; car ils conduisirent les fuyards par des chemins qui menoient aux ennemis, et même enfin ils s'acharnèrent encore plus que les autres à les tuer. Ce fut ainsi que l'Ionie se révolta pour la seconde fois contre les Perses (*a*).

CIV. Du côté des Grecs, les Athéniens se distinguèrent le plus, et personne parmi eux ne se signala davantage (151) qu'Hermolycus, fils d'Euthynus, qui avoit acquis de la célébrité au pancrace. Mais depuis cette action, la guerre étant survenue entre les (152) Athéniens et les Carystiens, il périt à une bataille qui se donna à Cyrne, sur le territoire de Caryste, et on l'enterra à Géræste. Les Corinthiens, les Trézéniens

---

(*a*) Les Ioniens furent subjugués par Harpage, liv. I, §. CLXIV, &c. Ils se révoltèrent, liv. V, §. XXVIII, XXIX, XXX, &c. et furent remis sous le joug, liv. VI, §. XXXII.

et les Sicyoniens, se distinguèrent le plus après les Athéniens.

CV. Les Grecs ayant tué la plupart des ennemis, ou dans le combat, ou dans leur fuite, et ayant porté sur le rivage tout le butin, parmi lequel il se trouva beaucoup d'argent, ils brûlèrent les vaisseaux et les retranchemens des Barbares. Lorsqu'ils furent réduits en cendres, ils remirent à la voile. Arrivés à Samos, ils agitèrent dans un conseil s'il n'étoit pas à propos d'abandonner l'Ionie aux Barbares, d'en transporter les habitans dans un autre pays, et l'on examina dans quelle partie de la Grèce soumise à leur puissance, il falloit les établir. En effet, il leur paroissoit impossible de protéger et de défendre continuellement les Ioniens, et ils voyoient bien que s'ils cessoient de le faire, ces peuples ne pourroient se flatter d'avoir abandonné impunément (153) le parti des Perses. Les personnes en place parmi les Péloponnésiens, opinèrent qu'il falloit chasser les nations qui avoient embrassé le parti des Perses, et donner leur pays et leurs villes de commerce aux Ioniens, pour y fixer leur demeure. Les Athéniens ne furent nullement d'avis de transporter les Ioniens hors de leur pays, et soutinrent qu'il ne convenoit pas aux Péloponnésiens de délibérer sur leurs colonies. Les Péloponnésiens les voyant persister dans le sentiment opposé, leur cédèrent volontiers. Ainsi les Grecs reçurent dans leur alliance

les Samiens, ceux de Chios, de Lesbos, et les autres insulaires qui les avoient aidés dans cette expédition, après qu'on leur eut fait promettre avec serment qu'ils demeureroient fermes dans cette alliance, et que jamais ils ne la violeroient. Quand on les eut liés par ce serment, les Grecs firent voile vers l'Hellespont pour rompre les ponts, croyant les trouver encore entiers.

CVI. Tandis qu'ils naviguoient vers l'Hellespont, le petit nombre de Barbares qui s'étoient sauvés de la déroute, et qui s'étoient retirés sur le sommet du mont Mycale, se rendirent à Sardes. Masistès, fils de Darius, qui s'étoit trouvé à la défaite des Perses, fit en route de vifs reproches au Général Artayntès, et entr'autres injures, il lui dit qu'en s'acquittant comme il avoit fait des fonctions de Général, il s'étoit montré plus lâche qu'une femme, et qu'il méritoit toutes sortes de châtimens, à cause du tort qu'il avoit fait à la Maison royale. Or, chez les Perses, dire à un homme qu'il est plus lâche qu'une femme, c'est le plus grand outrage qu'on puisse lui faire. Indigné de tant de reproches, Artayntès tira son cimeterre pour le tuer. Mais Xénagoras, fils de Praxilas d'Halicarnasse, qui étoit derrière lui, s'étant apperçu qu'il fondoit sur Masistès, le saisit par le milieu du corps, et l'enlevant, il le froissa contre terre. Les gardes de Masistès arrivèrent sur ces entrefaites. Cette action valut à Xénagoras les bonnes graces de Masistès et de

Xerxès.

Xerxès. Le Roi lui donna le Gouvernement de toute la Cilicie, pour le récompenser d'avoir sauvé la vie à son frère. Ils arrivèrent à Sardes sans avoir éprouvé d'autre accident sur la route. Le Roi y étoit depuis qu'il s'étoit sauvé d'Athènes, après la perte de la bataille navale.

CVII. Pendant le séjour de Xerxès à Sardes, ce Prince devint amoureux de la femme de Masistès, qui étoit aussi en cette ville. Il la fit (154), mais en vain, solliciter de répondre à sa passion, sans user cependant de violence, par égard pour son frère. Ces mêmes égards retenoient aussi cette femme, qui n'ignoroit pas qu'on ne lui feroit point de violence. Xerxès, n'ayant plus de ressources, résolut de marier Darius, son fils, à la fille de Masistès et de cette femme, croyant, par cette alliance, gagner plus aisément ses bonnes graces. Les ayant mariés avec toutes les cérémonies accoutumées, il partit pour Suses. Lorsqu'il y fut arrivé, il fit venir dans son palais la femme de Darius; il cessa alors d'aimer celle de Masistès; et sa passion changeant d'objet, il devint épris d'Artaynte, femme de Darius et fille de son frère.

CVIII. Ce mystère se découvrit avec le temps, ainsi que je vais le dire. (155) Amestris, femme de Xerxès, donna à ce Prince un habit magnifique de diverses couleurs, qu'elle avoit elle-même tissu. Xerxès le reçut avec joie, et s'en revêtit pour aller voir Artaynte. Touché des charmes de

cette Princesse, il la pressa de lui demander ce qu'elle souhaiteroit pour prix de ses faveurs, et l'assura qu'elle n'éprouveroit de sa part aucun refus. Comme il devoit arriver quelque grand malheur à toute la maison de Masistès, « Seigneur, lui dit Artaynte, m'accorderez-vous » ma demande »? Le Roi le lui promit avec serment, s'imaginant qu'elle exigeroit toute autre chose plutôt que son habit. Ce serment fait, Artaynte demanda hardiment ce vêtement. Xerxès employa tous les moyens possibles pour l'engager à se désister de sa demande. Son refus n'étoit fondé que sur la crainte qu'Amestris ne le convainquît d'un amour, dont elle se doutoit depuis long-temps. Il lui offrit en la place des villes, une immense quantité d'or, et une armée, dont elle seule auroit le (156) commandement : une armée est chez les Perses le plus grand don qu'on puisse faire. Mais comme ces offres ne la persuadoient pas, il lui donna cet habillement. Artaynte, enchantée de ce présent, se fit un plaisir de s'en parer.

CIX. Amestris ayant appris qu'elle portoit cet habit, découvrit ainsi la conduite du Roi. Au lieu de se fâcher contre Artaynte, elle résolut la perte de la mère de cette Princesse, la croyant coupable et la cause du désordre. Elle attendit le festin royal. Ce festin se fait une fois par an, le jour (157) de la naissance du Roi. On l'appelle Tycta en langue Perse, et le Parfait en grec.

C'est le seul temps de l'année où le Roi se fait frotter (*a*) la tête avec quelque chose de détersif, et où il fait des présens aux Perses. Amestris ayant observé ce jour, demanda à Xerxès la femme de Masistès.

CX. Ce Prince crut qu'il étoit d'autant plus horrible et d'autant plus criminel de livrer la femme de son frère, qu'elle n'étoit nullement coupable, et qu'il n'ignoroit pas le motif qui la lui faisoit demander. Mais enfin vaincu par ses pressantes sollicitations, et forcé (158) par la loi, qui ne permet pas au Roi (159) de refuser les graces qu'on lui demande le jour du festin royal, il la lui accorda malgré lui, et dit à la Reine en la lui remettant, d'en faire ce qu'elle voudroit. Il manda ensuite son frère. « Masistès, lui dit-il, » vous êtes fils de Darius et mon frère, et d'ailleurs » homme de bien. N'habitez plus avec votre » épouse; je vous donne ma fille en sa place; » acceptez-la pour femme, et renvoyez celle » que vous avez actuellement : telle est ma vo- » lonté.

» Quel étrange discours me tenez-vous, Sei- » gneur? répondit Masistès étonné. Vous vou- » lez que je me sépare d'une femme que j'aime, » et dont j'ai trois fils encore jeunes, et des filles

---

(*a*) Il faut sans doute entendre cela d'un soin particulier que les Rois prenoient en ce jour de leur chevelure, et peut-être se parfumoient-ils alors la tête.

» parmi lesquelles vous avez choisi une femme à
» votre fils : vous m'ordonnez de la renvoyer, et
» vous me donnez en sa place votre fille. J'estime,
» comme je le dois, l'honneur que vous me faites
» de me donner votre fille; mais je ne puis ni
» l'accepter ni renvoyer ma femme. Ne me faites,
» je vous prie, aucune violence (160), puisque rien
» ne vous y oblige, et laissez-moi vivre avec ma
» femme; vous trouverez pour votre fille un parti
» non moins avantageux ». Ainsi parla Masistès.
Xerxès irrité, répliqua en ces termes : « C'en est
» fait, Masistès, vous n'auriez point actuelle-
» ment ma fille, quand vous la voudriez, et
» vous ne conserverez pas plus long-temps votre
» femme, afin de vous apprendre une autre fois
» à accepter mes offres ». Là-dessus Masistès se
retira, et en sortant il se contenta de dire : « Sei-
» gneur, vous ne m'avez pas encore ôté la vie ».

CXI. Tandis que Xerxès parloit à son frère, Amestris manda les gardes du Roi, et fit mutiler la femme de Masistès. On lui coupa, par son ordre, les mamelles, qu'on jeta aux chiens; et après lui avoir fait aussi couper le nez, les oreilles, les lèvres et la langue, elle la renvoya chez elle ainsi mutilée.

CXII. Masistès ignoroit ce qui venoit de se passer; mais comme il s'attendoit à quelque chose de funeste, il accourt chez lui en diligence; et voyant sa femme traitée avec tant d'indignité, il délibère sur-le-champ avec ses enfans, et part

aussi-tôt avec eux, et quelques autres personnes, pour la Bactriane, dans l'intention de faire soulever cette province, et de faire au Roi tout le mal qu'il pourroit. Je suis persuadé qu'il y auroit réussi, s'il n'eût pas été prévenu avant son arrivée dans la Bactriane et chez les Saces : car les Bactriens, dont il étoit Gouverneur, l'aimoient beaucoup. Mais Xerxès ayant eu avis de ses desseins, envoya contre lui un corps d'armée, qui le massacra en chemin, avec ses enfans et les troupes qui l'accompagnoient. En voilà assez sur les amours de Xerxès et la mort de Masistès.

CXIII. Les Grecs partirent de Mycale pour l'Hellespont ; mais les vents contraires les obligèrent de s'arrêter d'abord aux environs du promontoire Lectum. De-là ils allèrent à Abydos, et trouvèrent rompus les ponts qu'ils croyoient encore entiers, et qui étoient le principal objet de leur voyage. Léotychides et les Péloponnésiens furent d'avis de retourner en Grèce. Mais les Athéniens résolurent, avec leur Général Xanthippe, de rester en cet endroit, et d'attaquer la Chersonèse. Les Péloponnésiens partirent : quant aux Athéniens, ils passèrent d'Abydos dans la Chersonèse, et firent le siége de Sestos.

CXIV. Comme Sestos étoit la plus forte place de tout le pays, on s'y rendit des villes voisines, aussi-tôt qu'on eut appris l'arrivée des Grecs dans l'Hellespont ; et il y vint aussi de Cardia un Perse, nommé Œobasus, qui y avoit fait porter

les agrès des vaisseaux qui avoient servi aux ponts. Cette ville étoit occupée par des Eoliens nés dans le pays ; il s'y trouvoit aussi des Perses, et un grand nombre d'alliés.

CXV. Artayctès, Perse de nation, homme cruel et impie, gouvernoit cette province sous les ordres de Xerxès. Sur un faux (*a*) exposé qu'il avoit fait à Xerxès, tandis que ce Prince marchoit à Athènes avec ses troupes, il avoit (161) enlevé d'Eléonte les trésors de (162) Protésilas, fils d'Iphiclus. On voit en cette ville, qui est de la Chersonèse, le tombeau de ce héros, avec sa chapelle, et la portion de terre qui lui est consacrée.

On y gardoit de grandes richesses, des vases d'or et d'argent, du cuivre, des habits et d'autres offrandes, dont Artayctès s'étoit emparé avec la permission du Roi, qui, trompé par ses discours artificieux, lui en avoit fait présent. « Seigneur, » lui avoit-il dit, il y a ici la maison d'un Grec, qui, » étant entré sur (163) vos terres avec des troupes, » a reçu par sa mort la juste punition de son » entreprise ; je vous prie de me donner sa maison, » afin qu'on apprenne à ne pas porter la guerre » dans vos Etats ». Xerxès n'ayant aucun soupçon de ses desseins, se laissa aisément persuader par ce discours de lui donner cette maison. Artayctès disoit que Protésilas étoit entré à main

(*a*) Hérodote dit qu'il trompa ce Prince ; et quelques lignes plus bas il explique quelle sorte de tromperie il lui fit.

armée sur les terres du Roi, parce que les Perses s'imaginent que l'Asie entière leur (*a*) appartient ainsi qu'au Roi, et à tous ses successeurs. Telle étoit sa pensée. Xerxès ayant donné ces trésors à Artayctès, celui-ci les transporta d'Eléonte à Sestos, fit labourer et ensemencer le champ consacré à Protésilas; et toutes les fois qu'il alloit à Eléonte, il (*b*) avoit commerce avec des femmes dans le Sanctuaire. Comme il ne s'attendoit pas à voir venir les Grecs, il ne s'étoit point préparé à soutenir un siége; et lorsque les Athéniens l'assiégèrent dans Sestos, ils tombèrent, en quelque sorte, à (164) l'improviste sur lui.

CXVI. L'automne vint pendant qu'on étoit occupé du siége. Les Athéniens, affligés de se voir éloignés de leur patrie, et de ne pouvoir prendre cette place, prièrent leurs Généraux de les ramener à Athènes. Ceux-ci leur répondirent qu'ils ne le feroient pas que la ville ne fût en leur pouvoir, ou que le peuple ne les rappelât, tant ils étoient ardens à pousser leur entreprise.

CXVII. Les assiégés furent réduits à un tel excès de misère, qu'ils firent bouillir les courroies qui soutenoient leurs lits, pour les manger. Ces courroies étant venues à leur manquer, Artayctès, Œobasus et les Perses descendirent, vers le commencement de la nuit, derrière la

(*a*) Voyez la note 163.

(*b*) Voyez liv. VII, §. XXXIII.

ville, à un endroit que les ennemis n'occupoient pas, et se sauvèrent. Dès que le jour parut, les Chersonésites apprirent, par les signaux qu'ils firent du haut des tours, aux assiégeans, la fuite des Perses, et leur ouvrirent les portes. La plupart des Athéniens les poursuivirent; les autres s'emparèrent de la ville.

CXVIII. Œobasus se sauva en Thrace, où il fut pris par des Thraces Apsinthiens, qui l'immolèrent, suivant leurs rits, à leur Dieu (165) Plistore. Quant à ceux qui l'accompagnoient, ils les firent mourir d'une autre manière. Artayctès et les siens, qui s'étoient sauvés les derniers, ayant été atteints un peu au-delà d'Ægos Potamos, les uns furent tués, après s'être long-temps défendus, les autres faits prisonniers. On chargea ceux-ci de chaînes, de même qu'Artayctès et son fils, et les Grecs les menèrent à Sestos.

CXIX. Il arriva à un de ceux qui gardoient les prisonniers, un prodige que je vais rapporter d'après les Chersonésites. Ce garde faisoit cuire des poissons salés. Dès que ces poissons furent sur le feu, ils sautèrent (166) et palpitèrent comme des poissons récemment pris. Les spectateurs furent étonnés de ce prodige; mais Artayctès ne l'eut pas plutôt vu, qu'appelant celui qui faisoit cuire ces poissons : « Athénien, lui dit-il, ne » t'alarme point de ce prodige, il ne te regarde » pas. Protésilas, qui est à Eléonte, m'apprend » que, quoique mort et (167) salé, les Dieux lui

» ont accordé le pouvoir de punir celui qui l'a » offensé. Je veux donc lui payer le prix de ma » rançon, et pour le dédommager des richesses » que j'ai enlevées de sa chapelle, je lui don- » nerai (*a*) cent talens, et (*b*) deux cents aux » Athéniens, s'ils veulent m'accorder la vie à » moi et à mon fils ». Ces offres ne touchèrent point Xanthippe. Ceux d'Eléonte demandoient la mort d'Artayctès, pour (168) venger Protésilas; et c'étoit aussi l'intention du (169) Général Athénien. On le mit en croix sur le rivage où Xerxès avoit fait construire le pont; d'autres disent que ce fut sur la colline au-dessus de la ville de Madytos. Son fils fut lapidé sous ses yeux.

CXX. Les Athéniens retournèrent, après cette expédition, en Grèce, avec un riche butin, et consacrèrent dans les temples les agrès des vaisseaux qui avoient servi aux ponts. Il ne se passa rien de plus cette année.

CXXI. Cet Artayctès qu'on mit en croix, étoit petit-fils d'Artembarès, qui tint aux Perses un discours qu'ils rendirent à Cyrus, et que voici. « Puisque Jupiter a donné l'empire aux Perses, » et qu'après avoir renversé Astyages de dessus le » trône, il vous y a élevé par préférence à tout » autre, quittons notre pays petit et montueux, » et occupons-en un meilleur. Il y en a plusieurs

(*a*) 540,000 liv. de notre monnoie.

(*b*) 1,080,000 liv.

» dans notre voisinage ; il y en a de plus éloi-
» gnés. Choisissons-en un pour nous y établir,
» et la plupart des peuples nous trouveront plus
» dignes de leur admiration. Cela convient à une
» nation qui a en main la puissance souveraine.
» Or, quand se présentera-t-il une plus belle
» occasion que celle où nous dominons sur un
» grand nombre de peuples et sur l'Asie en-
» tière » ? Cyrus ne goûta point ce discours. Il consentit cependant à leur demande ; mais en même temps il avertit les Perses de se préparer à devenir les esclaves des peuples auxquels ils commandoient : car, ajouta-t-il, les pays (170) les plus délicieux ne produisent ordinairement que des hommes mous et efféminés, et la même terre qui porte les plus beaux fruits, n'engendre point des hommes belliqueux. Les Perses, convaincus que le sentiment de Cyrus étoit le meilleur, s'en allèrent en condamnant le leur, et préférèrent un pays incommode avec l'empire, à un excellent avec l'esclavage.

FIN DU NEUVIÈME ET DERNIER LIVRE.

NOTES

SUR LE NEUVIÈME LIVRE D'HÉRODOTE.

(1) §. I. *Tous les hommes en âge de porter les armes.* Le grec dit seulement : *Il prenoit ceux des lieux où il passoit ;* mais il n'entend que les hommes propres à la guerre. « Indépendamment (*a*) des troupes que Xerxès » avoit données à Mardonius, ce Général avoit rassemblé » plus de deux cent mille hommes de la Thrace, de la » Macédoine et des autres villes alliées. Il (*b*) avoit cinq » cent mille hommes en tout ».

(2) §. I. *Thorax de Larisse.* Ce Thorax (*c*) étoit fils d'Aleuas. Il étoit très-attaché à Xerxès, de même que ses deux frères Eurypyle et Thrasydéius. *Voyez* sur les Aleuades, liv. VII, §. VI, note 12.

(3) §. II. *Tâchèrent de réprimer l'ardeur de Mardonius.* Ce Général marchoit à grandes journées vers l'Attique. Les Thébains, qui savoient que ce pays n'étoit pas propre aux évolutions de la cavalerie, font leurs efforts pour le dissuader d'en faire le théâtre de la guerre, et lui conseillent d'asseoir plutôt son camp dans leurs plaines. C'est ce que signifie cette expression : *οἱ Θηβαῖοι κατελάμβανον Μαρδόνιον.* J'ajoute encore que la force de l'imparfait, que j'ai remarquée liv. I, note 190 et ailleurs, est bien sensible ici ; car les Thébains ne réprimèrent pas l'ardeur de Mardonius, puisque sa folle présomption le rendit sourd aux sages conseils des Thé-

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. XXVIII, tom. I, pag. 427.
(*b*) Id. ibid. §. XXX, pag. 428.
(*c*) Herodot. lib. IX, §. LVII.

bains, et qu'il n'en continua pas moins sa route avec la même chaleur.

(4) §. III. *Empêcha de le suivre.* Diodore de Sicile rapporte cependant que tandis que (*a*) Mardonius étoit avec ses forces en Béotie, il envoya de l'argent aux principaux des villes du Péloponnèse, pour les détacher de la ligue commune. Cela paroît confirmer ce que disent Démosthènes et Plutarque d'Arthmius (*b*) de Zélia en Asie, qui, ayant apporté de l'argent de la part du Roi, pour corrompre ceux qui avoient du crédit dans les villes, fut déclaré par les Athéniens infâme (*c*), ennemi de la Grèce, lui et toute sa famille, et le décret en fut gravé sur une colonne d'airain qui étoit dans la citadelle, près de la statue de bronze de Minerve. Cependant un Commentateur de Démosthènes (*d*) avance sur la Philippique troisième, que cet Arthmius fut envoyé par Artaxerxès Longuemain, avec de l'argent, pour engager les Péloponnésiens à déclarer la guerre aux Athéniens. Mais j'ignore sur quel fondement. Il paroît au contraire que ce fut Xerxès. *Voyez* Plutarque, *in vitâ Themist. pag. 114, F.* Le dernier traducteur de Démosthènes s'y est trompé.

(5) §. III. *Des torches dans les îles.* Des hommes, placés de distance en distance, avertissoient de tout ce qui se passoit. Le premier qui s'appercevoit de quelque chose (*e*), en donnoit avis par des torches allumées qu'il élevoit. Le second élevoit autant de torches allumées qu'il en avoit vu. Le troisième, et ainsi de suite, en faisoit autant. De cette manière, un avis quelconque parvenoit en très-peu de temps à ceux à qui il importoit de le connoître.

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. XXVIII, tom. I, pag. 426.

(*b*) Demosth. in Philipp. III, pag. 91, C, D. Æschin. contrà Ctesiphontem, pag. 469, E. Plutarch. in Themistocle, pag. 114, F.

(*c*) Demosth. Phil. III, pag. 91, C, D; de falsâ Legat. pag. 336, D.

(*d*) Orationes Philippicæ. Dublini, 1754, *in*-8. tom. II, pag. 111.

(*e*) Onosandri Strategicus, cap. XXV, pag. 74.

(6) §. III. *Pour la seconde fois.* Mot à mot, *la prise du Roi*, ou plutôt *la prise de la ville par le Roi, fut le dixième mois jusqu'à la seconde expédition par Mardonius.* Tout le monde sait que ὑστεραῖος est pour ὕστερος ; mais tout le monde ne sait peut-être pas que ὕστερος est un terme relatif à πρότερος, exprimé ou sous-entendu. Πρότερος se dit de deux, et son corrélatif ὕστερος signifie le second. Ammonius y est précis : πρῶτος (*a*) μὲν ἐπὶ πολλῶν· πρότερος δὲ ἐπὶ δύο· καὶ τῷ μὲν πρώτῳ ἀκολουθός ἐστιν ὁ ὕστατος· τῷ δὲ προτέρῳ ὕστερος.

(7) §. V. *Le lapidèrent.* Il paroît que c'est à cette histoire que fait allusion (*b*) Lycurgue, lorsque s'adressant aux Juges : « Le décret fait au sujet de celui qui périt à Salamine, mérite votre attention. Il avoit seulement tâché, » par ses propos, de trahir la République ; et cependant le » Sénat lui ôta sa (*c*) couronne et le fit mourir ; décret noble » et digne de nos ancêtres. Ils avoient l'ame grande et élevée, » et s'empressoient de punir les coupables ».

Un certain (*d*) Cyrsile avoit eu, dix mois auparavant, un pareil sort, pour avoir conseillé au peuple de rester dans la ville et de recevoir Xerxès ; les femmes d'Athènes lapidèrent aussi sa femme. Cicéron, qui rapporte le même trait, probablement d'après l'Orateur Athénien, ajoute cette réflexion : *Atque ille utilitatem sequi videbatur : sed ea nulla erat repugnante honestate.* Cic. de Offic. lib. III, §. XI.

(8) §. VI. *Une députation.* Idoménée raconte (*e*) que ce fut Aristides qui fut Député, et il n'en nomme point d'autre.

(*a*) Ammon. de Differentiis voc. Græcar. pag. 119.

(*b*) Lycurg. advers. Leocrat. pag. 165, lin. 6, et pag. 237, ex Edit. Taylor.

(*c*) Ce traître étoit Sénateur, et portoit en cette qualité une couronne, lorsqu'il siégeoit.

(*d*) Demosth. pro Coronâ, pag. 507, D.

(*e*) Plutarch. in Aristid. pag. 324, F ; 325, A et B.

Cependant Plutarque assure (*a*) qu'on ne trouve point le nom d'Aristides dans le décret fait en cette occasion, mais ceux de Cimon, de Xanthippe et de Myronides.

(9) §. VII. *Jupiter Hellénien.* Jupiter Hellénien, le même que Jupiter Panhellénien. La Grèce étant (*b*) affligée d'une grande sécheresse, la Pythie répondit à ses Députés qu'il falloit appaiser Jupiter, et employer à cet effet la médiation d'Eacus. On envoya de toutes les villes des Députés à ce Prince, qui fit des sacrifices et des prières à Jupiter Panhellénien (commun à toute la Grèce), et l'on eut de la pluie. La montagne sur laquelle étoit placé ce temple, s'appeloit aussi le mont de Jupiter (*c*) Panhellénien. *Voyez* aussi liv. VIII, §. LXIV, et note 91, où je corrige un passage de Saint Clément d'Alexandrie.

(10) §. VII. *Nous avons rejeté ces offres.* Je lis avec la marge de Henri Etienne et les manuscrits *A* et *B* de la Bibliothèque du Roi, ἀλλ' ἀπειπάμεθα. On trouve dans toutes les éditions, excepté celle de M. Wesseling, ἀλλὰ πάντα τε ἀπειπάμεθα.

(11) §. VII. *Est presque achevée.* Je lis, avec les manuscrits *A*, *B* et *D* du Roi, et la marge de Henri Etienne, ἐν τέλεϊ ἐστὶ. La muraille n'étoit point encore achevée, mais elle tiroit à sa fin, comme on le verra au paragraphe suivant.

(12) §. X. *De Pausanias.* Pausanias (*d*) n'étoit pas Roi, mais tuteur de Plistarque.

(13) §. X. *Plistarque.* Ce Prince mourut au commencement de son règne. Plistoanax, fils de Pausanias, dont il est parlé dans la note précédente, lui succéda (*e*).

(14) §. X. *Cléombrote.* Voyez liv. VIII, §. LXXI.

(*a*) Plutarch. in Aristid. pag. 324, F; 325, A et B.

(*b*) Pausan. Corinth. sive lib. II, cap. XXIX, pag. 179.

(*c*) Id. ibid. cap. XXX, pag. 181.

(*d*) Pausan. Lacon. sive lib. III, cap. IV, pag. 214.

(*e*) Id. ibid. cap. V, pag. 214.

(15) §. x. *Arriva une éclipse.* Cette éclipse arriva, s'il faut en croire (*a*) le Père Pétau, la même année de la bataille de Salamine, le 2 Octobre, à une heure vingt-quatre minutes après midi. Elle fut à Athènes de sept doigts un huitième, et dura environ deux heures. Telle est l'opinion de ce Savant. Mais ayant consulté M. Pingré, de l'Académie des Sciences, et Chanoine Régulier de Sainte-Geneviève, ce Savant distingué me répondit qu'il y avoit eu une éclipse de six à sept doigts le 2 Octobre de l'an 479 avant l'ère vulgaire. C'est celle dont parle Hérodote, avec cette différence qu'Hérodote la met antérieurement à la bataille de Platées, tandis qu'elle est postérieure.

(16) §. xi. *La fête d'Hyacinthe.* Hyacinthe, fils d'Amyclas, étoit aimé d'Apollon. Ce Dieu jouoit au disque avec lui. A peine le disque avoit-il frappé la terre, que Hyacinthe (*b*) se pressa de le lever. Le disque fit un bond, le frappa au visage, et le tua.

Les Lacédémoniens célébroient en son honneur une fête au (*c*) mois Hécatombéon. « Polycrates (*d*) raconte dans » son Histoire de la Laconie, que les Lacédémoniens font » des sacrifices pendant trois jours à Hyacinthe, et qu'à » cause de la douleur que leur cause sa perte, ils ne portent » point de couronnes pendant leurs repas, et qu'on n'y sert » point de pains, mais des gâteaux. Ils ne chantent point » de pæan en l'honneur du Dieu, ne font rien de ce qui a » coutume de se pratiquer dans les autres fêtes, et après » avoir soupé modestement, ils se retirent. Le second jour » est destiné à des spectacles variés, où se trouve ce qu'il » y a de plus distingué. Des enfans, vêtus de tuniques

(*a*) Petavius de Doctrinâ tempor. lib. x, cap. xxv, tom. II, pag. 109, col. II.

(*b*) Ovid. Metamorph. lib. x, vers. 183.

(*c*) Hesychius voc. Ἑκατομβεὺς μὴν. Ce mois commence le 14 Juillet et finit le 11 Août.

(*d*) Athen. Deipnosoph. lib. IV, cap. VII, pag. 139, D.

» retroussées, jouent de la flûte et de la cithare, qu'ils » touchent rapidement, en l'accompagnant de leur voix. » D'autres parcourent le théâtre sur des chevaux magnifi- » quement enharnachés. Des chœurs de jeunes gens pa- » roissent sur la scène, et chantent des vers qui ont rap- » port à la solemnité; des danseurs mêlés avec eux, exécu- » tent des danses antiques au son de la flûte. Les jeunes » filles se rendent à ces jeux, les unes sur des chars de bois » magnifiques, les autres sur des chars propres aux com- » bats. Toute la ville est en joie; on sacrifie ce jour-là un » grand nombre de victimes. Tous les citoyens régalent » leurs amis et leurs esclaves. Ils assistent tous aux sacri- » fices, et la ville devient alors déserte ». Polycrates dit que Sparte étoit alors déserte, parce que cette fête se célébroit à Amycles.

(17) §. XI. *Tel étoit le nom qu'ils donnoient aux Barbares.* Il paroît que ce n'étoit pas à tous les Barbares indistinctement que les Lacédémoniens donnoient ce nom, mais à leurs ennemis. ξεῖνοι, οἱ πολέμιοι, dit Hésychius. ξεῖνοι, *les ennemis.* Chez les anciens Latins, *Hostis* signifioit un étranger, et ce ne fut que dans la suite que ce mot se prit pour un ennemi. *Hostis* (*a*) *apud antiquos peregrinus dicebatur, et qui nunc hostis perduellis.*

Varro de Linguâ latinâ, lib. IV, pag. 6, ex Edit. Henrici Stephani : *Multa verba aliud nunc ostendunt, aliud ante significabant, ut Hostis. Nam tum eo verbo dicebant peregrinum, qui sueis legibus uteretur : nunc dicunt eum quem tum dicebant perduellem.* Cicero de Officiis, lib. I, §. XII. *Equidem illud etiam animadverto, quod, qui proprio nomine perduellis esset, is hostis vocaretur, lenitate verbi tristitiam rei mitigante : Hostis enim apud majores*

(*a*) Sext. Pompeius Festus *Voc. Hostis, pag. 175.* On peut voir sur cet endroit les notes de Scaliger et de Dacier : le premier de ces Critiques cite le passage d'Hérodote comme étant d'Uranie, quoiqu'il soit de Calliope.

nostros

nostros is dicebatur, quem nunc peregrinum dicimus. Indicant duodecim tabulæ, aut status dies cum hoste: *itemque,* adversus hostem æterna auctoritas. *Quid ad hanc mansuetudinem addi potest? Eum, quîcum bella geras, tam molli nomine appellari? Quanquam id nomen durius jam effecit vetustas; a peregrino enim recessit, et proprie in eo, qui arma contra ferret, remansit.*

(18) §. XIV. *La Mégaride.* Les Mégariens n'étoient pas fort estimés; témoin l'oracle qui leur fut rendu, et qui est rapporté par (*a*) Suidas, le Scholiaste de (*b*) Théocrite et (*c*) Tzetzès :

Ὑμεῖς δ', ὦ Μεγαρεῖς, οὔτε τρίτοι, οὔτε τέταρτοι,
Οὔτε δυωδέκατοι, οὔτ' ἐν λόγῳ, οὔτ' ἐν ἀριθμῷ.

« Mégariens, vous n'êtes ni les troisièmes, ni les quatrièmes, ni les douzièmes; on ne fait aucun cas de vous; » on n'en tient aucun compte ».

Cet oracle étoit passé en proverbe; et l'on trouve dans une Epigramme de Callimaque, sur un certain Callignotus qui avoit abandonné sa maîtresse :

(*d*) Νῦν δ' ὁ μὲν ἄλλης δὴ θέρεται πυρὶ, τῆς δὲ ταλαίνης
Νύμφης, ὡς Μεγαρέων, οὐ λόγος, οὔτ' ἀριθμός.

« Il brûle maintenant d'un autre feu, et ne fait pas plus » de cas de sa malheureuse épouse, qu'on n'en fait des » Mégariens ».

(*a*) Suidas voc. ὑμεῖς, ὦ Μεγαρεῖς.

(*b*) Schol. Theocr. ad Idyll. XIV, vers. 48.

(*c*) Tzetz. Chil. IX, cap. CCXCI, vers. 890 et 891. Cet Auteur nomme les habitans d'Ægium en Achaïe en la place de ceux de Mégares.

(*d*) Callimach. Epigram. XXVI, vers. 5 et 6, tom. I, pag. 296. Le manuscrit du Vatican porte ἀρσενικῷ en la place de ἄλλης δή. Comme ce mot présentoit une idée sale, Planudes a bien fait de lui substituer l'autre.

On prétend cependant que cet oracle avoit été rendu à ceux d'Ægium. *Voyez* ci-dessus, liv. I, §. CXLV, note 355.

(19) §. XV. *Près d'Hysies.* Dacier met (*a*) ici Hyrie en la place d'Hysies, parce que cette dernière place étoit en-deçà de l'Asope, du côté du Cithéron, et Mardonius de l'autre côté, vers Thèbes. Mais si Hysies est corrompu par cette raison, il faut en dire autant d'Erythres et de Platées, qui sont aussi en-deçà de l'Asope. D'ailleurs, quand même Hysies seroit altéré, on ne pourroit lui substituer Hyrie, petite place près d'Aulis, comme le dit (*b*) Strabon, et par conséquent trop éloignée du camp de Mardonius. Le fait est, qu'il ne faut faire aucun changement. Hérodote voulant indiquer l'étendue du camp de Mardonius, et ne trouvant de l'autre côté de l'Asope aucune place qui pût fixer l'attention de ses lecteurs, l'a déterminée par des villes qui étoient en-deçà de ce fleuve, et vis-à-vis desquelles étoit campé Mardonius.

(20) §. XV. *Le long de l'Asope.* παρὰ τὸν Ασωπὸν ποταμὸν τεταγμένον. Feu M. Reiske lisoit τεταμένον, et cette conjecture paroissoit assez vraisemblable à feu M. Wesseling, d'après un passage de Plutarque, qu'on peut voir cité dans sa note. Le manuscrit *B* de la Bibliothèque du Roi lit, τετυγμένον, qui est une faute de copiste, pour τεταγμένον.

(21) §. XV. *Le mur qu'il fit élever.* Ce (*c*) camp, de forme quarrée, fermé d'un mur de dix stades à chaque face, étoit destiné aux équipages, au bagage et à ce qu'il y avoit de plus précieux.

(22) §. XV. *Phrynon.* Phrynon étoit probablement de Thèbes, puisque son fils Attaginus étoit de cette ville. Il ne faut pas le confondre avec un Athénien de ce nom, qui vivoit long-temps avant lui, lequel remporta le prix aux

(*a*) Vies des Hommes Illustres de Plutarque, tom. III, pag. 564.
(*b*) Strab. lib. IX, pag. 620, A.
(*c*) Plutarch. in Aristide, pag. 325, C.

jeux (*a*) Olympiques, et fut tué par Pittacus de Mytilène, un des sept Sages de la Grece. *Voyez* sur ce dernier Phrynon, liv. I, §. XXVII, note 66, pag. 224.

(23) §. XV. *D'un grand festin.* Ce festin, si l'on en croit (*b*) Athénée, consistoit en (*c*) Thrions, (*d*) Hepsètes, Aphyes, Encrasicholes, boudins, jambons et purées de légumes. Ce qui lui donne occasion de faire cette plaisanterie : Si les Perses eussent tous été régalés de même, ils seroient morts de faim avant la journée de Platées, et les Grecs n'auroient pas eu occasion de s'y signaler.

Il y a grande apparence qu'Athénée n'a imaginé ce festin que pour tourner en ridicule l'avarice des Thébains. Comment en effet concevoir que le citoyen le plus riche d'une ville opulente, et où l'on étoit dans l'usage de faire bonne chère, ait donné un si mauvais repas au Général de l'armée des Perses, qu'il savoit être accoutumé aux festins les plus splendides ?

(24) §. XVI. *Comme on buvoit à l'envi l'un de l'autre.* Les Perses étoient, dans le premier établissement de leur monarchie, extrêmement sobres, et même ils ne buvoient que de l'eau. *Voyez* le discours du Lydien Sandanis, liv. I, §. LXXI. Mais lorsqu'ils eurent fait la conquête de la plus grande partie de l'Asie, ils prirent les mœurs des peuples qu'ils avoient vaincus, et burent avec intempérance. Les Seigneurs Perses, Députés à Amyntas, Roi de Macédoine,

---

(*a*) Strab. lib. XIII, pag 895, B, C; 896, A.

(*b*) Athen. Deipnosoph. lib. IV, cap. XII, pag. 148, E, F.

(*c*) Le Thrion se fait avec de la farine de froment, du saindoux et du lait, que l'on fait cuire dans des feuilles de figuier.

(*d*) Les Hepsètes sont de petits poissons, que je ne connois pas. *Voyez* cependant ce qu'en dit M. Camus dans l'Histoire des Animaux d'Aristote, tom. II, pag. 681. — Les Aphyes étoient un petit poisson fort commun à Athènes, dont les pauvres gens faisoient leur nourriture. — Les Encrasicholes étoient probablement des anchois. *Voyez* M. Camus sur l'Histoire des Animaux d'Aristote, tom. II, pag. 101.

s'excitent mutuellement à boire dans le festin que leur donna ce Prince. *Voyez* liv. v, §. xviii. Ce n'est pas seulement dans ces occasions où la joie du repas fait quelquefois passer aux Sages mêmes les bornes de la tempérance, mais encore dans celles où l'on a besoin de toute sa raison. Car lorsqu'il falloit délibérer sur les affaires les plus sérieuses, ils ne le faisoient qu'après avoir bu avec excès. *Voyez* liv. i, §. cxxxiii. Quant à cette expression, ὡς δὲ ἀπὸ δείπνου ἔσαν, διαπινόντων, M. Wesseling l'a bien expliquée dans sa note, à laquelle je crois devoir renvoyer le lecteur.

(25) §. xviii. *Serrèrent leurs rangs.* συστρέψαντες ἑωϋτοὺς. *Serrant leurs rangs*, afin de soutenir le choc de l'ennemi, et non point *se retournant;* Gronovius, MM. Wesseling et Valckenaer en ont averti dans leurs notes.

(26) §. xix. *A l'Isthme.* « Lorsque (*a*) les Grecs furent » assemblés à l'Isthme, ils résolurent de faire un serment » qui resserrât leur union, et qui les forçât de soutenir » courageusement les dangers. Il étoit conçu en ces termes : » Je ne préférerai point la vie à la liberté ; je n'abandonnerai mes Généraux, ni vivans ni morts ; j'accorderai la » sépulture à tous les alliés qui auront péri dans le combat. » Après avoir vaincu les Barbares, je ne détruirai aucune » ville qui aura contribué à leur défaite ; je ne releverai » aucun des temples qu'ils auront brûlés ou renversés ; mais » je les laisserai dans l'état où ils sont, pour servir à la postérité de monument de l'impiété des Barbares ».

Consultez la note de M. Wesseling sur ce passage de Diodore de Sicile.

Lycurgue rapporte le même serment dans sa Harangue (*b*) contre Léocrate : s'il est réel, le récit de Lycurgue qui assure qu'il fut fait par tous les Grecs réunis à Platées,

(*a*) Diodor. Sicul. lib. xi, §. xxix, tom. i, pag. 427.

(*b*) Lycurg. contra Leocratem, pag. 158, lin. i, et pag. 206, ex Edit. Jo. Taylor. Cantabrigiæ, *in*-8.

est plus vraisemblable que celui de Diodore de Sicile, qui suppose qu'il fut fait à l'Isthme par les seuls Péloponnésiens. Comment en effet ces peuples, dont on n'avoit brûlé aucun temple, pouvoient-ils faire serment de ne jamais rebâtir les temples renversés et incendiés par les Perses? *Voyez* la note de M. Valckenaer.

Lycurgue rapporte le même serment, comme je viens de le remarquer, mais avec quelque différence. Le voici tel que je le trouve dans cet Auteur. « Je ne préférerai » point la vie à la liberté; je n'abandonnerai mes Généraux, ni vivans ni morts; j'accorderai la sépulture à tous » ceux d'entre les alliés qui auront péri dans le combat: » après avoir remporté la victoire sur les Barbares, je ne » détruirai aucune ville qui aura combattu pour la Grèce, » et je décimerai toutes celles qui ont pris les intérêts du » Barbare; je ne rebâtirai aucun des temples brûlés ou renversés par les Barbares; je les laisserai subsister dans » l'état où ils sont, pour servir à la postérité de monument » de leur impiété ».

Si Théopompe, cité dans la note de M. Wesseling sur le passage de Diodore de Sicile qu'on vient de lire, prétend que ce serment est imaginaire, on peut, à ce qu'il me semble, lui opposer l'autorité de Lycurgue, qui me paroît d'un grand poids.

(27) §. XX. *Comme ils ne descendoient pas, &c.* Plutarque raconte, avant ces événemens, des particularités qu'on ne sera pas fâché de voir.

Tandis (*a*) que la Grèce se trouvoit dans les conjonctures les plus critiques, quelques citoyens d'Athènes des meilleures maisons de la ville, se voyant ruinés par la guerre, et considérant qu'avec leurs biens ils avoient encore perdu leur crédit et leur autorité, tinrent des assemblées secrètes, et résolurent de détruire à Athènes le gouvernement popu-

(*a*) Plutarch. in Aristide, pag. 326, C.

laire; et si ce projet ne pouvoit réussir, de perdre l'Etat, et de livrer la Grèce aux Barbares.

Cette conjuration avoit déjà fait de grands progrès, lorsqu'elle vint à la connoissance d'Aristides. Il en fut d'abord effrayé, à cause des circonstances où l'on se trouvoit. Mais comme on ignoroit le nombre de ceux qui y étoient entrés, il crut qu'il feroit bien de ne pas négliger une affaire de cette conséquence, et de n'en pas faire une recherche trop exacte, afin de laisser lieu au repentir. Il se contenta de faire arrêter huit des conjurés, parmi lesquels il y en avoit deux qui étoient très-chargés. On leur fit leur procès; mais pendant qu'on l'instruisoit, ils se sauvèrent. Aristides donna aux six autres le moyen de se rassurer et de se repentir, et leur dit en les relâchant, que la bataille seroit le tribunal où ils pourroient se justifier, et faire voir qu'ils n'avoient jamais suivi que des conseils justes et utiles à la patrie.

(28) §. XXI. *Seuls.* Il est clair, par ma traduction, que je mets la virgule après μοῦνοι, et non point après δέκεσθαι. Je suis en cela les éditions d'Alde et de feu M. Wesseling. Cette ponctuation est confirmée par les manuscrits *A*, *B* et *D* du Roi, où l'on voit un point en haut après μοῦνοι; ce qui revient au même.

(29) §. XXII. *L'ayant devancée.* προέχων signifie ici *præ aliis longius provectus.* M. Bellanger n'a pas voulu profiter de cette remarque qui lui avoit été communiquée par un Savant dont j'ignore le nom, et que j'ai trouvée parmi ses papiers. Elle est cependant très-juste. M. Wesseling l'a faite pareillement, et l'a appuyée d'un passage d'Eustathe, qui explique ces mots de l'Iliade (*a*) ἵππον προὔχοντα par προελαύνοντα, *allant devant.* Henri Etienne n'a point oublié cette signification dans son Trésor de la Langue Grecque.

(30) §. XXII. *Le frappa à l'œil.* Plutarque raconte que ce fut à travers la visière (*b*) de son casque.

(*a*) Eustath. ad Iliad. pag. 1303, lin. 34.
(*b*) Plutarch. in Aristide, pag. 327, C.

(31) §. XXIV. *Coupèrent les crins à leurs chevaux*. On pourroit soupçonner que cette coutume ne s'observoit que parmi les Barbares. On la trouve cependant pratiquée chez les Grecs dès les temps les plus anciens. Lorsqu'Admète (*a*) apprend la mort d'Alceste, il ordonne que dans toute la Thessalie on coupe la crinière aux chevaux. Le même usage s'observa à la mort (*b*) de Pélopidas, et Alexandre le Grand le renouvela à celle d'Héphestion; mais peut-être voulut-il imiter les Perses.

(32) §. XXV. *Androcrates*. Androcrates (*c*) avoit été, dans les temps anciens, un chef des Platéens. Aristides (*d*) ayant envoyé consulter l'oracle de Delphes, le Dieu lui répondit que les Athéniens remporteroient la victoire, s'ils faisoient des vœux à Jupiter, à Junon, adorée sur le Cithéron, à Pan et aux Nymphes Sphragitides, et s'ils offroient des sacrifices aux héros Androcrates, Leucon, Pisandre, Democrates, Hypsion, Actéon et Polyidus, qui avoient été des chefs des Platéens. Le temple (*e*) du héros Androcratés, étoit environné d'un bois fort épais. Il étoit à droite (*f*) du chemin qui conduit de Platées à Thèbes.

(33) §. XXVI. *Le commandement de l'une des deux ailes*. Les Lacédémoniens commandoient de droit l'aile qui leur plaisoit. Ἔχειν, dont se sert ici Hérodote, est expliqué un peu plus bas par ἡγεμονεύειν.

(34) §. XXVI. *Les Héraclides tentèrent*. Les (*g*) Héraclides se retirèrent, après la mort d'Hercules, chez Céyx en Trachinie, afin d'éviter la fureur d'Eurysthée, Roi de Mycènes. Celui-ci fit dire à ce Prince de les chasser de ses

---

(*a*) Euripid. Alcest. vers. 429.
(*b*) Plutarch. in Pelopidâ, pag. 296, C, F.
(*c*) Id. in Aristide, pag. 325, D.
(*d*) Id. ibid. C et D.
(*e*) Id. ibid. F.
(*f*) Thucydid. lib. III, §. XXIV.
(*g*) Diodor. Sicul. lib. IV, §. LVII, LVIII, pag. 301, 302.

terres, avec les Arcadiens qui avoient accompagné Hercules dans ses expéditions, et le menaça de la guerre en cas de refus. Les Athéniens leur ayant donné une retraite à Tricorythe, bourgade de l'Attique dans la Tétrapole, Eurysthée marcha contr'eux à la tête d'une nombreuse armée. Il fut défait et tué avec tous ses fils. Les Héraclides rentrèrent dans le Péloponnèse; mais la peste ayant ravagé le pays, l'oracle répondit que c'étoit en punition de ce que les descendans d'Hercules étoient rentrés avant le temps prescrit par les destins. Atrée succéda à Eurysthée. Ce fut sous son règne qu'Hyllus se présenta avec ses troupes, et qu'il fut tué dans un combat singulier par Echémus, Roi des Tégéates. Une des conditions portoit, au rapport de Diodore de Sicile, de qui j'emprunte ce récit, que si Hyllus venoit à être tué, les Héraclides ne pourroient rentrer de cinquante ans dans le Péloponnèse. C'est une faute qui aura échappé à cet Auteur, étant certain, par Hérodote, qu'il faut lire cent ans. Thucydides (*a*) dit que les Héraclides rentrèrent quatre-vingts ans après la prise de Troie. Le second retour (*b*) des Héraclides arriva vingt ans avant la prise de Troie, et le dernier, quatre-vingts ans après la prise de cette ville, c'est-à-dire, suivant le calcul d'Hérodote, que le second retour fut l'an 3,424 de la période julienne, 1,290 ans avant notre ère, et le dernier, l'an 3,524 de la période julienne, 1,190 ans avant notre ère. *Voyez* sur le retour des Héraclides, mon Essai de Chronologie, chapitre XVI.

Le discours des Tégéates ne me paroît pas fort adroit. Il me semble qu'ils auroient dû passer fort légèrement sur leurs exploits contre les Héraclides, en présence des descendans de ces mêmes Héraclides qui, pour les punir de leur présomption, auroient dû adjuger la place d'honneur à

(*a*) Thucydid. lib. I, §. XII, pag. 11.

(*b*) Petavius de Doctrinâ Temporum, lib. IX, cap. XXXII, vol. II, pag. 37.

leurs rivaux, quand même la cause de ceux-ci n'auroit pas été aussi bonne.

(35) §. XXVI. *Echémus.* Sous (*a*) le règne d'Echémus, fils d'Aéropus, petit-fils de Céphée, et arrière-petit-fils d'Aléus, les Achéens remportèrent une grande victoire près de l'Isthme de Corinthe, sur Hyllus, fils d'Hercules, qui, à la tête d'une nombreuse armée de Doriens, vouloit rentrer dans le Péloponnèse. Echémus, provoqué par Hyllus à un combat singulier, le tua de sa main. C'est le sentiment de plusieurs Historiens, et je le crois plus probable que celui de quelques autres, qui disent qu'Orestes étoit pour lors Roi des Achéens, et que ce fut sous son règne qu'Hyllus tenta de rentrer dans le Péloponnèse. Orestes n'étoit pas encore né, lorsqu'Hyllus fut tué. *Voyez* mon Essai de Chronologie, chap. XV, sect. I, §. IV, pag. 404, et le Canon Chronologique, années 3,424—3,431. Echémus avoit épousé (*b*) Timandra, fille de Tyndare, et sœur de Clytemnestre. Il eut pour successeur (*c*) Agapénor, fils d'Ancée, et petit-fils de Lycurgue. Cet Agapénor (*d*) commandoit les Arcadiens au siége de Troie.

On voyoit (*e*) encore à Tégée du temps de Pausanias, c'est-à-dire, plus de 1,400 ans après, le tombeau de ce Prince avec une colonne où l'on avoit sculpté son combat avec Hyllus.

(36) §. XXVI. *De Céphée.* Toutes les éditions et tous les manuscrits portent Phégée; mais il paroît certain qu'il faut lire Céphée. *Voyez* Pausanias, *Arcadic. sive lib. VIII, cap. IV, pag. 606; cap. VIII, pag. 613. Apollodor. lib. I, cap. VIII, §. II, pag. 30; §. XVI, pag. 49.* Ce Céphée fut un des Argonautes. Il fut le grand-père d'Echémus.

(*a*) Pausan. Arcadic. sive lib. VIII, cap. V, pag. 607.
(*b*) Apollodor. lib. III, cap. X, §. VI, pag. 200.
(*c*) Pausan. Arcad. sive lib. VIII, cap. V.
(*d*) Homer. Iliad. lib. II, vers. 609. Pausan. loco laudato.
(*e*) Pausan. Arcadic. sive lib. VIII, cap. LIII, pag. 708.

(37) §. xxvi. *Le tua.* Hyllus fut tué (*a*) dans l'endroit où le territoire de Mégares confine à celui de Corinthe.

(38) §. xxvi. *Nous appartient.* Il y a dans le texte ἡμέας ἱκνέεσθαι ἡγεμονεύειν. Je pense que les copistes ont omis la préposition ἐς devant ἡμέας. Hérodote la met dans cette construction ἐς τὸν ἱκνέεται ἔχειν, lib. vi, §. lvii. *Voyez* la note de M. Valckenaer sur le liv. ii, §. xxxvi.

(39) §. xxvi. *Il est donc juste, &c.* Il faut sous-entendre μᾶλλον avec δίκαιον, par une sorte d'ellipse très-commune chez les Grecs, et même chez les Latins. ἐγὼ (*b*) γοῦν δεξαίμην ἂν πάσας τὰς ἀσπίδας ἐῤῥιφέναι, ἢ τοιαύτην γνώμην ἔχειν περὶ τὸν πατέρα. *J'aimerois mieux avoir jeté par terre tous les boucliers possibles, que d'avoir eu une telle pensée sur mon père.*

Eo (*c*) tacent, quia tacita bona'st mulier semper quam loquens.

(40) §. xxvii. *Les Argiens, &c.* Polynices ayant été chassé par son frère Etéocles, se réfugia à Argos (*d*), et vint (*e*) faire le siége de Thèbes avec Adraste et d'autres Argiens. Etéocles et Polynices (*f*) se tuèrent mutuellement; et la plupart des Argiens ayant péri devant les murs de cette ville, Créon, devenu (*g*) Roi, ou plutôt Régent de Thèbes, défendit de leur donner la sépulture. Adraste alla implorer la protection des Athéniens, Thésée fit le siége de Thèbes, la prit, enleva les morts, et les rendit à leurs proches pour les enterrer.

Plutarque, qui a pris à tâche de contredire Hérodote, prétend (*h*) que ce ne fut point par la force que Thésée

---

(*a*) Pausan. Attic. sive lib. i, cap. xliv, pag. 109.
(*b*) Lysias contra Theomn. i, pag. 118, lin. 4.
(*c*) Plaut. Rudens. Act. iv, Sc. iv, vers. 70.
(*d*) Apollodor. lib. iii, cap. vi, §. 1, pag. 172.
(*e*) Id. ibid. §. iii, vi, pag. 174 et 176.
(*f*) Id. ibid. §. viii, pag. 179.
(*g*) Id. ibid. cap. vii, §. 1, pag. 180 et 181.
(*h*) Plutarch. vit. Parallel. in Theseo, pag. 14, A.

recouvra les corps des Argiens, mais par la persuasion, par un traité. Euripides est de l'avis d'Hérodote dans les Suppliantes Ἱκέτιδες. Il dit que Thésée, après avoir battu les Thébains en bataille rangée, emporta les corps des Argiens, et leur rendit les derniers devoirs à Eleusis. *Voyez* cette Tragédie, depuis le vers 634 jusqu'à la fin de la pièce. Isocrates étoit de même sentiment dans le (*a*) Panégyrique; mais il en changea dans le (*b*) Panathénaïcus, où il dit que les Thébains se laissèrent persuader par les Ambassadeurs de Thésée, et leur permirent de faire enlever les cadavres des Argiens. Cependant il revient à son premier sentiment dans l'Eloge d'Hélène. (*c*) Τῷ δὲ τοὺς ὑπὸ τὴν Καδμείαν τελευτήσαντας, βίᾳ Θηβαίων, θάψαι παρέδωκε. « Thésée remit à » Adraste, malgré les Thébains, les corps des Argiens qui » avoient péri sous les murs de la citadelle de Thèbes, afin » de les faire inhumer ».

On pourroit croire que la raison de cette différence vient de ce que, lorsqu'Isocrates composa le Panathénaïcus, les Athéniens étoient alliés des Thébains, et qu'il ne voulut point consigner dans cet écrit un fait qui pouvoit d'autant plus les blesser, qu'ils disoient (*d*) avoir permis de leur plein gré qu'on enlevât les corps des Argiens, et qu'ils nioient d'avoir jamais livré de combat à ce sujet. Ce changement d'opinion n'avoit pas échappé à Isocrates lui-même; car dans le Panathénaïcus il convient au même endroit que les deux récits se contredisent; mais il assure qu'il se rend témoignage d'avoir écrit d'une manière honnête et conforme aux intérêts de la république. C'est dire assez clairement qu'un Ecrivain doit moins s'appliquer à dire la vérité que des choses qui flattent la vanité de sa patrie.

(41) §. XXVII. *A Eleusis.* Pausanias rapporte, de même

(*a*) Isocrat. tom. I, pag. 146.
(*b*) Id. in Panathenaico, tom. II, pag. 270.
(*c*) Id. in Helenæ Encomio, tom. II, pag. 129.
(*d*) Pausan. Attic. sive lib. I, cap. XXXIX, pag. 94.

qu'Hérodote, que ces corps furent enterrés dans le territoire d'Eleusis. « Sur le chemin (*a*) d'Eleusis à Mégares, » on trouve un puits, à quelque distance duquel on voit la » chapelle de Mégarina, et les tombeaux de ceux qui furent » tués devant Thèbes ». Au reste, Hérodote met τῆς ἡμετέρης ἐν Ἐλευσῖνι, *dans Eleusis de notre pays*, afin de distinguer cette ville de celles qui portoient le même nom en d'autres pays. Lysias a dit de même dans l'Oraison funèbre des Athéniens qui périrent dans la troisième année de la quatre-vingt-seizième Olympiade sous Iphicrates, en donnant du secours aux Corinthiens : ἔθαψαν (*b*) ἐν τῇ αὐτῶν Ἐλευσῖνι. Ils (nos ancêtres) les ont enterrés dans notre Eleusis, c'est-à-dire, dans Eleusis, ville de notre dépendance. Il s'agit dans ce passage des mêmes Argiens à qui les Thébains avoient refusé la sépulture, et qu'enterrèrent les Athéniens à Eleusis.

(42) §. XXVII. *Contre les Amazones*. Plutarque, après avoir parlé de la cause de la guerre des Amazones, dit (*c*) que cette guerre fut considérable, et non point une guerre de femme : car les Amazones auroient-elles pénétré jusques dans la ville, et livré bataille aux environs du Pnyx et du Musée, si elles ne s'étoient approchées sans crainte de nos murailles, après avoir soumis tous les environs ? Il est difficile de croire, avec Hellanicus, qu'elles vinrent par terre, et qu'elles passèrent sur la glace le Bosphore Cimmérien ; mais qu'elles aient campé dans Athènes même, c'est ce qui est confirmé par les noms des lieux, et par les tombeaux de celles qui furent tuées dans le combat. Quand les deux armées furent en présence, elles balancèrent long-temps à donner le signal ; mais enfin Thésée ayant sacrifié à la Peur, pour accomplir un oracle, commença l'attaque. Le combat

(*a*) Pausan. Attic. sive lib. I, cap. XXXIX, pag. 94.

(*b*) Lysias Epitaph. Logos, pag. 191, lin. 25.

(*c*) Plutarch. in Theseo, pag. 12, E. J'ai copié à peu de chose près la traduction de Dacier.

fut donné au mois Boëdromion, jour auquel on célèbre encore à présent les fêtes appelées *Boëdromia*. L'Historien Clidémus, qui n'a voulu omettre aucune particularité de cette journée, écrit que l'aile gauche des Amazones s'étendoit jusqu'à l'endroit qu'on appelle actuellement l'Amazonium, et que leur droite alloit jusqu'au Pnyx, à l'endroit où l'on voit aujourd'hui une statue d'or de (*a*) la Victoire: que l'aile droite des Athéniens, qui s'étoit formée près du Musée, donna sur l'aile gauche des Amazones, comme cela se voit encore par le tombeau de celles qui périrent en cette occasion....; que les Athéniens plièrent en cet endroit, et furent repoussés jusqu'au temple des Euménides; mais que leur aile gauche, qui occupoit les postes du Palladium, d'Ardette et du Lycée, marcha à l'aile droite des Amazones, les poussa jusques dans leur camp, et en fit un grand carnage; et que le quatrième mois il y eut un traité conclu, par le moyen d'Hippolyte; car cet Auteur appelle Hippolyte, et non pas Antiope, l'Amazone qui étoit avec Thésée.... Ce qu'il y a de constant, c'est que cette guerre fut terminée par un traité de paix; et cela est fondé, non-seulement sur le nom du lieu où cette paix fut jurée, qui s'appelle de-là Horcomosion (prestation de serment), qui est vis-à-vis du temple de Thésée; mais encore sur l'ancien sacrifice qu'on fait tous les ans aux Amazones la veille des fêtes de ce héros. Les Orateurs Athéniens prenoient plaisir à célébrer cet exploit. Lysias, dans son Oraison funèbre pour les Athéniens morts en secourant les Corinthiens, fait (*b*) un grand éloge de ces Amazones, et relève, par conséquent, la gloire de ceux qui les battirent.

Cimon (*c*) avoit décrit cette bataille avec le même soin

(*a*) Je suis la correction de feu M. Reiske, qui lisoit νίκην au lieu de ἥκειν.

(*b*) Lysias Epitaph. Logos, pag. 190, lin. 33, &c.

(*c*) Arriani Expod. Alex. VII, §. XIII, pag. 507.

qu'on avoit écrit les combats des Athéniens contre les Perses.

(43) §. XXVII. *Redoutables guerrières.* τὰς ἀποθήκας, qu'on lit dans le texte, ne faisant aucun sens, MM. Wesseling, Valckenaer et autres Savans, sont d'autant plus d'avis de le supprimer, qu'il ne se trouve point dans la plupart des manuscrits, et sur-tout dans les manuscrits *A* et *B* de la Bibliothèque du Roi. Gronovius met en la place de ce mot τὰς ἀποθήτας, que j'ai rendu dans ma traduction. Cette correction est appuyée par M. Toup (*a*), dont l'autorité sur ces matières est d'un grand poids. *Voyez* surtout les notes du savant et ingénieux M. Tyrwhitt sur l'ouvrage de M. Toup, tom. IV, pag. 489. Hésychius explique ἀποθήτας par μὴ φιλουμένας.

M. Coray propose sur ce passage une correction très-ingénieuse. Au lieu de ἐς Ἀμαζονίδας τὰς ἀποθήκας τὰς ἀπὸ Θερμώδοντος ποταμοῦ, ce Savant corrige, ἐς Ἀμαζονίδας τὰς ἀπὸ Θρηΐκης τὰς ἀπὸ Θερμώδοντος ποταμοῦ, et il s'appuie de ces vers de Virgile du livre XI, 659 :

Quales Threïciæ, cum flumina Thermodontis
Pulsant, et pictis bellantur Amazones armis.

Je ne puis approuver cette conjecture : 1°. Virgile n'a pu entendre par les Amazones de Thrace que celles de la Thrace Asiatique, puisqu'il n'y en a jamais eu dans la Thrace Européène. 2°. La Thrace Asiatique n'étant autre que la Bithynie, il faut nécessairement que Virgile ait donné à ce pays une extension que jamais il n'a eue en aucun temps, puisqu'il y place le Thermodon, qui étoit en Cappadoce. Un Historien, et sur-tout Hérodote, est plus exact. Je préfère par cette raison la correction de Gronovius qui lit τὰς ἀποθήτας, qu'on trouve dans Hésychius et dans

(*a*) Epistola critica ad Guillelmum Episcopum Glocestriensem, pag. 82; vel ex Editione 2da, tom. II, pag. 500, et tom. IV, pag. 489.

Lycophron. J'ai remarqué plus haut que M. Toup approuvoit aussi cette correction. On peut consulter l'ouvrage de ce Savant. Si la conjecture de Gronovius ne plaisoit pas, on pourroit donner la préférence à celle de M. Taylor (*a*), qui lit : ἐς Αμαζονίδας τὰς ἀπὸ Θεμισκύρας τῆς ἐπὶ Θερμώδοντος ποταμοῦ κ. τ. λ.

(44) §. XXVII. *Elle seule.* Cette bataille fut le sujet perpétuel de la gloire des Athéniens, parce qu'ils étoient seuls, et que le nom des Perses faisoit alors trembler toute la Grèce. Voyons l'Orateur Lycurgue. « C'est (*b*) en écoutant » ces vers (*c*), c'est en imitant de pareilles actions, que vos » ancêtres se sont comportés d'une manière si courageuse, » que non-seulement ils ont voulu mourir pour leur propre » patrie, mais encore pour toute la Grèce, comme étant la » commune patrie. Aussi vainquirent-ils à Marathon, en » bataille rangée, les forces de l'Asie entière, et par leurs » dangers particuliers, ils procurèrent à tous les Grecs une » sûreté commune. Ils s'enorgueillissoient moins de la gloire » en cette occasion, que d'avoir fait des actions qui en » étoient dignes, et d'être devenus les chefs des Grecs et les » maîtres des Barbares : car ce n'est point par des discours, » mais par des actions, qu'ils faisoient voir à tout le monde » leur vertu ».

(45) §. XXIX. *Trente-quatre mille hommes.* Toutes les troupes pesamment armées, montoient à trente-huit mille sept cents hommes. Il faut retrancher cinq mille Spartiates ; il reste par conséquent trente-trois mille sept cents hommes : mais comme ceux-ci étoient soutenus par trente-quatre mille cinq cents hommes armés à la légère, il faut nécessairement qu'il y ait eu des combattans qui aient eu plus d'un soldat légèrement armé. ὡς signifie quel-

---

(*a*) Taylor in Lectionibus Lysiacis, pag. 687.

(*b*) Lycurg. contra Leocratem. pars II, pag. 162, lin. 9.

(*c*) Des vers d'Homère où l'on fait l'éloge de ceux qui meurent pour la Patrie.

quefois *à-peu-près.* Je doute qu'il ait ici cette signification; j'aime mieux croire qu'il y a erreur quelque part dans les chiffres, et qu'il faut augmenter le contingent de quelque peuple. A cela près, le calcul se rapporte; mais les copistes peuvent l'avoir ajusté.

(46) §. XXIX. *Le reste des Thespiens.* Il restoit très-peu de Thespiens depuis leur défaite (*a*) au passage des Thermopyles. Leur ville ayant été brûlée (*b*) par les Barbares, ils s'étoient retirés dans le Péloponnèse. Dans la suite (*c*), ils tâchèrent de se rétablir, en accordant le droit de cité à d'autres Grecs. Thémistocles profita de cette occasion pour faire accorder à Sicinnus, Instituteur de ses enfans, le droit de cité à Thespies.

(47) §. XXIX. *Armés pesamment.* ὅπλα sont les armes des troupes armées pesamment. De-là vient le nom d'Hoplites qu'on leur donnoit. Ceux dont l'armure étoit légère, s'appeloient ψιλοὶ et γυμνῆτες. C'est une chose si connue, que je me serois bien gardé de faire une note à ce sujet, si M. Bellanger n'avoit point traduit ὅπλα δὲ οὐδ' οὗτοι εἶχον, *ils n'avoient point d'armes.*

(48) §. XXX. *Pour piller.* Il y a dans le grec, ἔφερόν τε καὶ ἦγον. φέρω, se dit de tout ce qu'on peut emporter; ἄγω, du bétail qu'on chasse devant soi, et peut-être aussi des prisonniers qu'on fait. Cette expression se trouve communément, lorsqu'il est question des ravages de l'ennemi. Une ligne plus haut, il faut ôter le point après αὐτέων, de même que dans le manuscrit *D* de la Bibliothèque du Roi, et lire, avec les manuscrits *A*, *B* et *D* de la même Bibliothèque, κατειλημένοι, sans redoubler la lettre μ.

(49) §. XXXI. *Qu'on appelle Hermotybies.* Il faut ôter la virgule après Καλασίριες, et la placer après καλεόμενοι. Les

(*a*) Herodot. lib. VII, §. CCXXII.
(*b*) Id. lib. VIII, §. L.
(*c*) Id. lib. VIII, §. LXXV.

manuscrits

manuscrits *A*, *B* et *D* du Roi, n'en mettent point du tout. Des gens, habiles d'ailleurs, s'y sont trompés, et ont pensé qu'on nommoit ces Egyptiens *Machærophores*, ou *Porte-épées*, comme si tous les guerriers Egyptiens ne portoient pas la sorte d'épée appelée Machæra. Ceux qui font profession des armes en Egypte, dit ailleurs (*a*) Hérodote, s'appellent Hermotybies et Calasiries.

(50) §. XXXII. *Tisamène.* Tisamène (*b*) eut pour fils Agélochus, et pour petit-fils Agias, qui prédit à Lysandre qu'il s'empareroit de la flotte des Athéniens, qui étoit à Ægos Potamos, excepté de dix trirèmes; ce qui arriva (*c*) la quatrième année de la quatre-vingt-treizième Olympiade.

(51) §. XXXII. *Des Clytiades.* Il paroît que les (*d*) Clytiades, les Jamides et les Telliades, sont trois différentes familles de devins. Cicéron distingue de même les Clytiades des Jamides : *Elis* (*e*) *in Peloponneso familias duas certas habet, Jamidarum unam, alteram Clytidarum, haruspicinæ nobilitate præstantes.* Le texte d'Hérodote me paroît altéré; mais comme nous n'avons point assez de Mémoires sur ces anciennes familles, j'ai cru devoir le laisser subsister tel qu'il se trouve dans toutes les éditions. Quoi qu'il en soit, cette maison descendoit de (*f*) Clytius, fils d'Alcméon et de la fille de Phégée. Il se retira en Elide, pour ne point habiter dans une même maison avec ses oncles maternels, qu'il savoit avoir tramé l'assassinat d'Alcméon. Voici sa généalogie. (*g*) Prométhée, Deu-

(*a*) Herodot. lib. II, §. CLXIV.
(*b*) Pausan. Laconic. sive lib. III, cap. XI, pag. 232.
(*c*) Diodor. Sicul. lib. XIII, §. CVI, tom. I, pag. 628.
(*d*) Philostrat. vit. Apollonii, lib. V, cap. XXV, pag. 208.
(*e*) Cicero de Divinat. lib. I, §. XLI.
(*f*) Pausan. Eliacor. poster. sive lib. VI, cap. XVII, pag. 494.
(*g*) Apollodor. lib. I, cap. VII, §. II, pag. 22, 23, 24; §. III, pag. 24.

calion, Hellen, Eolus, Créthéus, Amythaon (*a*), Mélampus, Mantius, Oiclès, Amphiaraüs, Alcméon, Clytius.

(52) §. XXXII. *Jamides.* On peut ajouter à ce que j'ai dit (*b*) sur Jamus, l'auteur de cette race, que sa mère en étant secrètement accouchée, le cacha parmi les joncs et (*c*) les violettes, et que de-là elle lui donna le nom de Jamus, ἴον signifiant violette.

Théoclus, qui faisoit les fonctions de devin parmi les Lacédémoniens, dans la guerre qu'ils firent aux Messéniens la troisième année de la vingt-quatrième Olympiade, sous l'Archontat de Lysias, troisième Archonte annuel, l'an 4,032 de la période julienne, 682 ans avant notre ère, descendoit (*d*) d'Eumantis d'Elée, de la famille des Jamides. *Voyez* sur cette guerre de Messénie, les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, vol. XLVI, pag. 52 et suiv.

(53) §. XXXII. *De la lutte.* Hérodote assure, comme on le voit, d'une manière très-positive, que Tisamène eut du dessous à la lutte. J'ignore pourquoi le savant P. Corsini (*e*) s'appuie du témoignage de notre Historien, pour prouver que ce devin avoit été vainqueur à la lutte. Pausanias s'accorde avec Hérodote, et confirme son récit. Tisamène (*f*), dit-il, eut de l'avantage à la course et au saut sur Hiéronyme d'Andros; mais il fut vaincu à la lutte. *Voyez* le Lexique Ionien d'Æmilius Portus, aux mots *παρὰ ἓν πάλαισμα ἔδραμε νικᾶν ὀλυμπιάδα.* *Voyez* aussi les excellentes notes de MM. Wesseling et Valckenaer.

(54) §. XXXII. *De conducteur.* Les anciens Grecs se servoient toujours d'un devin pour les conduire et les guider dans toutes leurs entreprises, même dans celles qui concer-

(*a*) Pausan. loco superius laudato.
(*b*) Hérodote, liv. V, §. XLIV, note 91.
(*c*) Pindar. Olymp. Od. VI, vers. 90, &c. pag. 65.
(*d*) Pausan. Messeniac. sive lib. IV, cap. XV, pag. 317.
(*e*) Fast. Attic. vol. III, pag. 159.
(*f*) Pausan. Lacon. sive lib. III, cap. XI, pag. 232.

noient la guerre. Homère dit, en parlant de Calchas, νήεσσι ἡγήσατο Ἴλιον εἴσω. *Il avoit servi de conducteur aux vaisseaux qui alloient à Ilion.* Iliad. lib. I, vers. 71. Faute d'avoir fait attention à cela, M. Bellanger avoit traduit : *à commander avec eux dans les expéditions militaires.*

(55) §. XXXII. *Ils l'envoyèrent chercher.* Je lis μετιόντες avec le manuscrit *B* de la Bibliothèque du Roi. Cette leçon se trouve pareillement dans un manuscrit de la Bibliothèque Impériale à Vienne, et M. Wesseling l'a admise dans le texte de son édition.

(56) §. XXXIII. *De comparer la dignité royale.* J'ai suivi la ponctuation de M. Wesseling, c'est-à-dire, que j'ôte la virgule après ὡς εἰκάσαι, et que je la mets après πολιτηΐην. Cette ponctuation est appuyée par les manuscrits *A* et *B* du Roi, qui ne mettent point de virgule après ὡς εἰκάσαι.

(57) §. XXXIII. *Mélampus.* J'ai parlé de ce Mélampus, liv. II, §. XLIX, note 183. On peut ajouter que les filles de Prœtus, Roi d'Argos (*a*), étant devenues furieuses, il les purifia, à condition qu'il auroit les deux tiers du Royaume, dont il donna la moitié à son frère Bias. Ainsi cet Etat fut partagé en trois parties, sur lesquelles régnèrent les Prœtides, les Mélampodides et les Biantides. Mélampus avoit donné auparavant une preuve non équivoque de l'amitié qu'il avoit pour Bias son frère. Celui-ci aimoit éperdument Péro, fille de Nélée. Ce Prince (*b*) ne vouloit la donner en mariage qu'à celui qui lui amèneroit de Phylacé les bœufs (c) d'Iphiclus. On s'exposoit, en voulant les enlever, à de très-grands dangers. L'amitié qu'avoit Mélampus pour son frère, les lui fit braver. Mais ayant été surpris par ceux qui gardoient ces bœufs, il fut mis en prison. Comme il

(*a*) Pindari Scholiast. ad Nem. Od. IX, vers. 30, pag. 401, col. 1, sub finem.

(*b*) Scholiast. Theocriti ad Idyll. III, vers. 43.

(c) Iphiclus régnoit à Phylacé en Thessalie : la Thessalie étoit renommée pour ses chevaux et pour son bétail.

étoit devin, il sut que cette prison étoit sur le point de tomber, et il en avertit. Iphiclus étonné le relâcha, et lui demanda quels moyens il pourroit employer pour avoir des enfans. Voici la cause qui l'empêchoit d'en avoir. Son père Phylacus voulant couper un arbre, et le jeune Iphiclus étant près de lui, au lieu de frapper l'arbre avec la coignée, il atteignit son fils aux parties de la génération. Mélampus fit chercher la hache, ordonna à Iphiclus d'en racler la rouille et de la boire. Iphiclus lui donna pour récompense ses bœufs. Mélampus en fit présent à Nélée, qui accorda à Bias sa fille Péro en mariage.

Ce récit se trouve en grande partie dans l'Odyssée d'Homère, liv. XI, vers 286 et suivans, et liv. XV, vers 226 et suivans. Il y avoit en Argolide une montagne (*a*) nommée Acri, Ἄκροι, sur laquelle Mélampus fit bâtir un temple à Diane, après avoir purifié les Prœtides, ou filles de Prœtus. Car je lis dans Hésychius καθήρας τὰς Προιτίδας, et je regarde ce qui suit comme appartenant à une autre glose.

Mélampus guérit les Prœtides en les faisant baigner dans la fontaine Clitorius. Tous ceux qui depuis ce temps burent des eaux de cette fontaine prirent le vin en aversion. C'est du moins ce que dit (*b*) Ovide, ainsi qu'une Epigramme Grecque, rapportée par (*c*) Vitruve. *Voyez* sur cette fontaine la Table Géographique, au mot AZANIE.

(58) §. XXXIV. *Et son frère Hégias.* Que faut-il donc penser de ce que dit Plutarque (*d*), que Tyrtée fut admis parmi les citoyens de Sparte? Meursius (*e*) prétend, il est vrai, qu'on permit seulement à Tyrtée de demeurer à Sparte; agrément qui ne s'accordoit à aucun étranger, mais qu'il n'eut aucun des autres priviléges des citoyens de Sparte. Il

(*a*) Vide Hesych. voc. Ἀκρουχεῖ.
(*b*) Ovid. Metamorph. lib. XV, 322.
(*c*) Vitruv. de Architecturâ, lib. VIII, cap. III, pag. 164.
(*d*) Plutarch. Lacon. Apophthegm. pag. 230, D.
(*e*) Miscellan. Laconic. lib. IV, cap. X.

en apporte pour preuve, l'Apophthegme de Pausanias, rapporté par Plutarque. Or, comme c'est le même passage que je cite, il est clair qu'il s'est trompé.

(59) §. XXXIV. *A Ithome.* Je lis ici πρὸς τῇ Ἰθώμῃ, au lieu de πρὸς τῷ ἰσθμῷ. Cette guerre s'étoit faite loin de l'Isthme. *Voyez* les notes de MM. Valckenaer et Wesseling.

(60) §. XXXIV. *A Tanagre, contre les Athéniens et les Argiens.* Ce combat se donna la troisième année de la quatre-vingtième Olympiade, c'est-à-dire, l'an 4,256 de la période julienne, 458 ans avant Jésus-Christ, et 22 ans après le passage de Xerxès en Grèce. Thucydides (*a*) parle de ce combat, et assure, avec Hérodote, que les Lacédémoniens remportèrent la victoire; mais Diodore de Sicile prétend qu'elle fut douteuse. « Les Athéniens, dit ce (*b*) » dernier Historien, marchèrent contre les Lacédémoniens, » avec les Argiens et les Thessaliens. Ils avoient cinquante » vaisseaux et quatorze mille hommes. Ils s'emparèrent des » passages aux environs de Géranée; mais sur cette nou- » velle, les Lacédémoniens allèrent à Tanagre en Béotie. » Les Athéniens s'y étant rendus en diligence, se mirent » en bataille et les attaquèrent. Quoique les Thessaliens » eussent passé du côté de l'ennemi, les Athéniens et les » Argiens ne s'en battirent pas avec moins de courage. Il » périt beaucoup de soldats de part et d'autre; mais la nuit » étant survenue, les deux armées se séparèrent. Peu après » et cette même nuit, les Thessaliens attaquèrent un convoi » de vivres qui venoit aux Athéniens. Comme ceux qui » étoient à la garde de ces vivres croyoient que les Thes- » saliens étoient amis, on les reçut d'abord; mais comme » ceux-ci tomboient dessus eux et les égorgeoient, le trouble » se mit parmi le convoi. Les Athéniens qui étoient dans

(*a*) Thucydid. lib. I, §. CVIII.
(*b*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. LXXX, tom. I, pag. 465.

» leur camp, ayant appris l'attaque des Thessaliens, accou-
» rurent en diligence au secours des leurs; et ayant rompu
» les Thessaliens à la première charge, ils en firent un grand
» carnage. Les Lacédémoniens marchèrent de leur côté au
» secours des Thessaliens; une action générale s'étant en-
» gagée, il y eut beaucoup de monde de tué des deux côtés.
» Mais enfin l'événement ayant été douteux, et les Lacé-
» démoniens étant en contestation avec les Athéniens au
» sujet de la victoire, ils s'envoyèrent réciproquement des
» Ambassadeurs, et firent ensemble une trève de quatre
» mois ».

(61) §. XXXVI. *Des Telliades.* Le chef de cette famille s'appeloit Tellias. *Voyez* ce que j'en ai dit liv. VIII, §. XXVII, note 29.

(62) §. XXXVI. *La partie du pied qui est avant les doigts.* Il y a dans le grec, *le tarse.* C'est la partie la plus large du pied, avant la jointure du gros et du petit orteil. Τοῦ (ποδὸς) (*a*) τὸ ἔμπροσθεν μετὰ τοὺς δακτύλους, ταρσός. « La » partie antérieure du pied après les doigts, s'appelle le » tarse ». La partie du milieu est la plus étroite; qu'on la serre dans les fers, le pied ne pourra jamais en sortir. Les fers ou entraves qui retenoient Hégésistrate, le serroient par le milieu du pied. En se coupant le pied depuis la jointure du gros orteil jusqu'à celle du petit, il pouvoit encore s'appuyer. La traduction latine *præcidit sibi plantam pedis*, n'est pas juste.

Si Hégésistrate s'étoit coupé ce que les anatomistes appellent aujourd'hui le tarse, c'est-à-dire, le coude-pied, il lui auroit été impossible de marcher, et par conséquent de se sauver.

(63) §. XXXVII. *Timégénidas.* Hérodote l'appelle Timégénides, parce qu'il suit le Dialecte Ionien. Pausanias dit

---

(*a*) Jul. Polluc. Onomast. lib. II, cap. IV, Segment. 197, tom. I, pag. 250.

que (*a*) Timégénidas et Attaginus, citoyens les plus distingués de Thèbes, trahirent leur patrie. On verra plus bas, §. LXXXVI et LXXXVII, le sort malheureux, mais justement mérité, de ce scélérat.

(64) §. XL. *Ne point violer les loix des Perses.* Il y a dans le grec τά τε σφάγια τὰ Ἡγησιστράτου ἐᾷν χαίρειν, μηδὲ βιάζεσθαι, ἀλλὰ νόμῳ τῷ Περσέων χρεωμένους συμβάλλειν. Le Traducteur Latin a très-mal rendu la seconde partie de cette phrase : *nec eis (auspiciis) vim afferre.* Il faut sous-entendre avec βιάζεσθαι le mot νόμους qui suit. Βιάζεσθαι νόμους, signifie *violer les loix.* Mardonius, attaché par principe aux usages de sa patrie, vouloit qu'on ne les violât point, et qu'on cessât de s'occuper des auspices des Grecs. Sophocles a employé la même expression dans l'Antigone, vers 663, édition de M. Brunck. ὅστις δ' ὑπερβὰς ἢ νόμους βιάζεται, « quiconque viole les loix ».

(65) §. XLII. *Mais les Illyriens et les Enchéléens.* Pausanias, qui décrit avec tant d'exactitude les antiquités de la Grèce, ne parle point (*in Phocic.*) ni de ce pillage du temple de Delphes, ni du malheur des peuples qui y eurent part. Appien dit que les (*b*) Autariens, qui étoient une nation Illyrienne, pillèrent ce temple, et qu'ils périrent de la peste ; mais l'on doit d'autant moins présumer que cet événement soit celui qu'avoit en vue l'oracle, qu'Appien associe dans cette expédition ceux des Celtes qui étoient Cimbres aux Autariens. On trouve quelque chose de plus clair dans (*c*) Euripides. Bacchus découvre à Cadmus un oracle de Jupiter, qui lui prédit que lorsqu'il se sera retiré chez les Illyriens et les Enchéléens, il régnera sur ces peuples, qu'ils détruiront un grand nombre de villes; mais qu'après avoir pillé l'oracle de Delphes (de

(*a*) Pausan. Achaic. sive lib. VII, cap. X, pag. 546.
(*b*) Appianus de Bellis Illyricis, pag. 1196.
(c) Euripid. Bacch. vers. 1333.

Loxias, c'est-à-dire, d'Apollon), ils auront un retour malheureux. Si nous avions l'oracle même, nous pourrions voir comment Mardonius en faisoit l'application aux Perses.

(66) §. XLIV. *Les Généraux.* Plutarque, qui parle aussi de cette entrevue, ne nomme qu'Aristides. Un homme à cheval, dit-il (*a*), s'approcha doucement du camp des Grecs, et s'adressant aux sentinelles, il leur dit de faire venir l'Athénien Aristides. Celui-ci vint promptement.

(67) §. XLIV. *Qu'à Pausanias.* Ce récit est beaucoup plus vraisemblable que celui de Plutarque (*b*) qui fait dire, par Alexandre, à Aristides, qu'il le prie de ne communiquer ce secret à personne.

(68) §. XLV. *Nous ne nous sommes point essayés contre eux.* Pausanias, dit M. Wesseling, auroit-il donc oublié la belle défense des trois cents Spartiates au passage des Thermopyles? et leur mort glorieuse avoit-elle donc rendu les Perses plus terribles? Je réponds que ces Spartiates ayant tous été tués, il ne s'en trouvoit aucun dans l'armée de Pausanias, qui se fût mesuré contre les Perses, et qui eût connoissance de leur manière de combattre.

Un Anglois, homme de mérite, m'a reproché d'avoir oublié qu'il y avoit dans l'armée de Pausanias un Spartiate qui s'étoit trouvé à la journée des Thermopyles. S'il s'y en étoit trouvé un, un seul homme auroit pu donner difficilement à ses compatriotes une idée de la manière de combattre des Perses. Mais je réponds directement que c'est l'Auteur de l'objection qui ne s'est pas rappelé le texte de notre Historien. Il s'agit d'Aristodémus, qui se distingua à Platées; mais à qui on ne rendit aucun honneur après sa mort, parce qu'il avoit voulu effacer la honte dont il s'étoit couvert. *Voyez* §. LXX, quelle étoit cette honte. Héro-

(*a*) Plutarch. in Aristide, pag. 327, D.
(*b*) Id. ibid. F.

dote nous l'apprend lui-même, liv. VII, §. CCXXIX et suiv. Les uns disent qu'il étoit détenu au lit à Alpènes pour un grand mal d'yeux, et que sous ce prétexte, il se sauva à Lacédémone ; d'autres assurent qu'ayant été député par l'armée, il pouvoit revenir à temps pour se trouver à la bataille, mais que ne l'ayant pas voulu, il demeura longtemps en route. A son arrivée à Lacédémone, il fut accablé de reproches et couvert d'opprobres.

Mais peut-être ce Savant veut-il parler de (*a*) Pantitès, qui étoit du corps des trois cents ; mais Hérodote remarque qu'il avoit été député en Thessalie avant le combat, et qu'à son retour à Sparte, il s'étrangla.

Il est donc certain, par le récit d'Hérodote, que Pantitès et Aristodémus ne s'étoient pas trouvés au combat des Thermopyles, et qu'il n'y avoit dans l'armée de Pausanias aucun Spartiate qui eût connoissance de la manière de combattre des Perses.

(69) §. XLV. *Vous nous prévenez.* Les Officiers (*b*) généraux des Athéniens trouvèrent insolente cette conduite de Pausanias, si l'on en croit Plutarque : ils croyoient qu'en les faisant ainsi changer de poste à son gré, ce Prince les traitoit en esclaves ; mais sur les remontrances d'Aristides, ils changèrent de pensée.

(70) §. XLVIII. *La troubla et la boucha.* « συνετάραξαν καὶ » συνέχωσαν. Pausanias dit la même chose. *Beotic.* (ou » *lib.* IX,) *cap.* IV, *pag.* 718 ; Mardonius *la gâta, la* » *troubla,* συνέχεεν. M. l'Abbé Gédoyn (dans sa traduc- » tion françoise de Pausanias, tome II, page 246), lui fait » dire que Mardonius infecta l'eau de cette fontaine ; ce » qu'Hérodote et Pausanias ne disent point. *Infecter*, ap- » proche bien d'*empoisonner*. Or, les anciens Auteurs ne » disent rien de semblable, mais seulement que Mardonius

---

(*a*) Herodot. lib. VII, §. CCXXXII.

(*b*) Plutarch. in Aristide, pag. 328, A.

» troubla cette eau, qu'il la détourna, qu'il boucha la fon-
» taine; et Pausanias ajoute, *ibid*, que dans la suite, les
» Platéens la firent nettoyer, la rétablirent, y firent re-
» venir l'eau, la débouchèrent. En guerre, il est permis
» d'affamer les ennemis, et de détourner les eaux, pour les
» réduire, si l'on peut, sans coup férir; mais est-il permis
» d'*infecter*, d'empoisonner les eaux? N'est-ce pas violer
» barbarement le droit des gens et les droits les plus sacrés
» de l'humanité? Les Perses, tout barbares qu'ils étoient,
» respectoient le droit des gens; ce n'étoient pas des em-
» poisonneurs. M. l'Abbé Gédoyn ne ménage pas la réputa-
» tion des gens ».

BELLANGER.

(71) §. L. *Dans l'Ile.* L'Ile d'Œroë étoit sans doute connue, dans ce temps-là, sous cette dénomination, sans qu'il fût besoin de rien ajouter, pour la distinguer de toute autre; de même qu'à Paris, lorsque nous disons l'*Ile*, nous entendons l'Ile Saint-Louis. Quant à ce qu'ajoute l'Auteur, que cette île est éloignée de dix stades de l'Asope, il faut entendre la partie de l'Asope auprès de laquelle campoit l'armée grecque; autrement l'expression seroit ridicule : mais *voyez* la note suivante.

(72) §. L. *Fille d'Asope.* Diodore de Sicile (*a*) qui fait mention de douze filles d'Asope, et Apollodore (*b*) qui en nomme vingt, ne parlent point de cette Œroë.

WESSELING.

Le premier parle d'Ægine, ainsi que le dernier, et celui-ci remarque qu'Ægine est la même qu'Œnone. Peut-être y a-t-il une faute dans le texte d'Hérodote, et faut-il lire Œnone. Je me fonde, comme on le voit, sur le passage d'Apollodore, ci-dessus cité. Ce passage ne se trouve pas, il est vrai, dans un manuscrit d'Oxford, et sur cette au-

(*a*) Diodor. Sicul. lib. IV, §. LXXII, tom. I, pag. 316.
(*b*) Apollodor. lib. III, cap. XI, §. VI, pag. 213.

torité, M. Heyne n'a pas balancé à le retrancher de son édition. Ce Savant croit (*a*) qu'Ægius, le premier éditeur d'Apollodore, l'a introduit dans le texte de cet auteur d'après les Scholies de Lycophron, sur le vers 175. Cependant je ne vois rien dans ces Scholies qui autorise cette opinion.

Mais après y avoir mûrement réfléchi, je ne crois pas ce sentiment soutenable. La solution de cette difficulté se trouve dans Pausanias, et je suis étonné que personne n'y ait fait jusqu'à présent la plus légère attention. La rivière dont parle Hérodote, est l'Asope; elle descend du Cithéron, et se sépare en deux bras un peu au-dessus de Platées : ces deux bras se réunissent un peu au-dessous de la même ville. L'île que forment ces deux bras, se nomme Œroë. Ecoutons maintenant (*b*) Pausanias : « Sur la route de Platées » à Thèbes, on rencontre le fleuve Péroë. On dit que Péroë » est fille d'Asopus ». L'Œroë d'Hérodote est manifestement la Péroë de Pausanias. Je soupçonne même qu'il faut lire Œroë dans ce dernier écrivain, et que Péroë est une faute des copistes. Puisqu'il n'y avoit pas sur la route de Platées à Thèbes, d'autre rivière que l'Asope, il est évident que Pausanias comprend l'Asope sous ce nom. Cela posé, je pense que l'Asope prenoit à sa source, au pied du Cithéron, le nom d'Œroë; qu'un peu au-dessus de Platées, il se séparoit en deux branches qui se réunissoient un peu au-dessous de cette ville. Ces deux bras formoient par leur réunion, l'île d'Œroë. Dix stades au-dessous de la réunion de ces deux bras, la rivière changeoit de nom, et prenoit celui d'Asope jusqu'à la mer d'Eubée, où elle se jetoit près de Delphinium. On conçoit par-là très-aisément que l'île d'Œroë étoit à dix stades de l'Asope, c'est-à-dire à dix stades de l'endroit où cette rivière changeoit de nom pour

(*a*) In notis ad Apollodor. pag. 769.
(*b*) Pausan. Bœot. sive lib. IX, cap. IV, pag. 718.

prendre celui d'Asope. Comme cette rivière parcouroit un très-grand pays sous le nom d'Asope, et un très-petit sous celui d'Œroë, il n'est pas étonnant que le premier nom ait prévalu. Il en est à-peu-près de même du Danube et de l'Ister. Ce fleuve n'est plus connu que sous le premier nom.

(73) §. L. *Seconde veille.* Environ quatre heures après le coucher du soleil. Les Grecs partageoient la nuit en trois veilles. *Voyez* ma traduction de la Retraite des Dix-Mille, liv. IV, note 3.

(74) §. LI. *Y posèrent leur camp.* ἔθεντο τὰ ὅπλα. Cette expression signifie trois choses, comme l'ont très-bien remarqué les Commentateurs. La première, *ils se revêtirent de leurs armes ;* la seconde, *ils mirent bas les armes*, et la troisième, *ils campèrent.* On peut voir les notes de MM. Wesseling et Valckenaer, qui rapportent des exemples de ces trois significations : on peut y joindre la note de M. Wesseling sur Diodore de Sicile, liv. XII, §. LXVI, tome I, page 524, note 45; Paul Léopard, *Emendat. lib. XI, cap. XX, pag. 230 et 231;* et Henri de Valois sur Harpocration, au mot Θέμενος, *page 89.*

Ce mot se prend ici dans la dernière acception, et je crois qu'elle dérive de la seconde. Quand les Grecs campoient quelque part, ils posoient leurs armes dans un endroit du camp, et ne les reprenoient que lorsqu'il s'agissoit de combattre. De-là *mettre bas les armes*, signifie très-souvent *camper* dans Hérodote, Thucydides et Xénophon. Je pense qu'on pourroit prouver par la Retraite des Dix-Mille, que les Grecs déposoient leurs armes dans un endroit du camp qu'on appeloit, pour cette raison, τὰ ὅπλα; mais je n'ai pas le temps de chercher les passages qui le prouveroient.

(75) §. LII. *Compagnie des Pitanates.* Pitane étoit une bourgade de la Laconie sur l'Eurotas; mais il y a grande apparence que ce n'est point elle qui a donné nom au corps dont il est ici question. Il peut se faire cependant que

lorsqu'on transféra les habitans de la Laconie dans la capitale, ceux de Pitane conservèrent leur nom. Ce qu'il y a de très-sûr, c'est qu'un quartier de Lacédémone le portoit, comme on le voit dans Plutarque. « Les Athéniens (*a*) n'habitent pas tous le Colyttus, ni les Corinthiens le Cranée, » ni les Lacédémoniens le Pitane ». Le Colyttus et le Cranée étant l'un un quartier d'Athènes, et l'autre un quartier de Corinthe, il s'ensuit que Pitane est un quartier de Lacédémone. Mais le passage suivant de Pausanias, lève, à mon avis, toute difficulté. « Il y a (*b*) un quartier de Sparte, » qu'on nomme les Théomélides, où l'on voit les tombeaux » des Rois Agides. Tout près est le lieu où s'assemblent les » Crotanes. Les Crotanes sont le corps de troupes nommé les » Pitanates ». Ce passage constate l'existence de ce corps de troupes, et le suivant sert à l'appuyer. Antonin (*c*) fit venir des jeunes gens de Sparte, dont il composa une compagnie qu'il appeloit Lacédémonienne ou Pitanate. S'il n'y avoit jamais eu de corps de troupes qui eût anciennement porté ce nom à Sparte, pourquoi ce Prince l'eût-il donné à celui qu'il avoit composé de Spartiates ? Remarquons que Pausanias ne paroît faire aucune distinction entre le Λόχος et le Μόρα. Cependant le Lochos étoit la quatrième partie du Mora, suivant le témoignage exprès de Xénophon (*d*), qui dit positivement que chaque Mora a un Polémarque et quatre Lochagues ou chefs de Lochus. Le Mora, ou, comme disoient les Lacédémoniens, le Moira, avec un accent circonflexe sur la première syllabe, étoit de sept cents, de cinq cents ou de trois cents hommes, suivant le Scholiaste (*e*) de Démosthènes, ou même de

---

(*a*) Plutarch. de Exsilio, pag. 601, B.

(*b*) Pausan. Lacon. sive lib. III, cap. XIV, pag. 240.

(*c*) Herodian. lib. IV, §. XIV, pag. 155.

(*d*) Xenoph. Lacedæm. Polit. cap. XI, §. IV, pag. 87.

(*e*) Scholiast. Demosthen. in Aristocrat. pag. 435, ex Edit. Morellii. Cette Scholie a été omise dans l'édition de Wolf.

neuf cents hommes, selon quelques autres Auteurs, du nombre desquels est (*a*) Polybe. Ephorus prétendoit qu'il étoit de cinq cents hommes, et Callisthènes de sept cents.

Malgré ces autorités, M. l'Abbé Gédoyn (*b*) confond le Mora avec le Lochus. M. Bellanger (*c*) s'y est trompé pareillement, parce qu'il s'appuie sur un passage corrompu d'Hésychius.

Mais pour en revenir aux Pitanates, Thucydides assure (*d*) positivement qu'il n'y a jamais eu à Lacédémone de compagnie de ce nom. Cet Historien, jaloux d'Hérodote, et qui ne laisse échapper aucune occasion de le contredire, « le chicane peut-être ici, dit (*e*) M. Bellanger, » parce qu'il a appelé par son nom de nation ou de tribu, » la compagnie des Pitanates, au lieu de la compagnie des » Crotanes (*voyez* Pausanias ci-dessus cité), qui étoit pro- » prement son nom de guerre, chicane sur les mots » qu'Hésychius aura copiée de Thucydides ».

(76) §. LII. *A cause du sentiment d'Amopharète.* Je lis avec le manuscrit de Sancroft, κείνου ταῦτα νενωμένου, qui paroît la véritable leçon. MM. Wesseling et Valckenaer l'ont adoptée dans leur édition. Si cependant on s'en tient à la leçon ordinaire, κείνου ταῦτ' ἀναινομένου, il faudra traduire, parce qu'Amopharète refusoit de les suivre.

(76*) §. LIII. *Pensoient d'une façon et parloient d'une autre.* On a reproché dans tous les temps aux Lacédémoniens la fausseté de leur caractère. Andromaque, adressant la parole à Ménélas, s'exprime ainsi : « (*f*) Habitans de » Sparte, vous êtes les plus odieux de tous les mortels ; » dans vos conseils, vous tramez des perfidies, vous êtes

(*a*) Plutarch. in Pelopidâ, pag. 286, E.
(*b*) Pausan. traduit en françois, tom. 1, pag. 281, note 1.
(*c*) Essais de Critique, pag. 315.
(*d*) Thucydid. lib. 1, §. XX, pag. 17.
(*e*) Essais de Critique, pag. 316.
(*f*) Euripid. Androm. vers. 445, ex Edit. Brunck.

» des artisans de mensonges, de maux; vos pensées tor-
» tueuses n'ont rien de sain et ne contiennent que des dé-
» tours ». *Voyez* les notes de MM. Wesseling et Valckenaer.

(77) §. LIV. *Lorsque le héraut des Athéniens arriva.* παρίσταται σφι ἀπιγμένος, *survint arrivant à eux.* Quoiqu'à la rigueur cela puisse se souffrir, il me paroît cependant que ce n'est point la leçon d'Hérodote. M. Wesseling propose dans les variantes σφὶ ἀπιγμένους, comme étant de M. Reiske, et donne des louanges à cette correction. J'avoue que je ne l'entends pas. Je soupçonne cependant que c'est une faute d'impression, et qu'il faut lire σφὶ ἀπιγμένοις, en sous-entendant ἐς νείκεα; ce qui est le même tour dont Hérodote s'est servi une ligne plus haut ἐς νείκεα.... ἀπικέατο. Il est vrai que c'est une répétition; mais pour peu qu'on se soit familiarisé avec notre Historien, on aura remarqué qu'il se répète souvent, sur-tout quand il s'agit d'éviter l'obscurité.

(78) §. LVI. *Ouvertement.* J'ai suivi l'explication que donne de ἰδείῃ τέχνῃ M. Hoogeveen, dans ses Notes sur les Idiotismes du P. Viger, page 149 de la troisième édition. M. Wesseling interprète ce même passage, *par la connoissance qu'il avoit de l'art militaire.* Je doute fort de la justesse de cette interprétation. Il n'étoit pas nécessaire qu'Amopharète fût fort habile dans l'art militaire pour s'appercevoir qu'on l'abandonnoit.

(79) §. LVI. *Dix stades.* L'Ile d'Œroë, où se rendoit Pausanias, n'étoit qu'à dix stades du camp, comme on l'a vu §. L; mais en prenant par les hauteurs, pour éviter la cavalerie Perse, ce Prince alongeoit beaucoup son chemin.

(80) §. LVI. *Sur les bords du Moloëis.* Il faut nécessairement une virgule après λόχος; sans cela on feroit rapporter ἱδρυμένον à ce substantif, au lieu qu'il faut le joindre à τὸ δὲ (*nempè* ἄλλο στῖφος,) qui commence la phrase. La ponctuation est vicieuse dans toutes les éditions que j'ai

consultées. Dans les manuscrits *B* et *D* du Roi, il y a un point en haut après λόχον; ce qui fait à-peu-près le même effet que la virgule.

(81) §. LVIII. *En courant.* Je mets la virgule après δρόμῳ, et non point après Πέρσας,.avec le manuscrit *B* de la Bibliothèque du Roi. Les manuscrits *A* et *D* n'en mettent ni après Πέρσας, ni après δρόμῳ.

(82) §. LVIII. *Poussant de grands cris.* Il y a dans le grec : καὶ ὁμίλῳ ἐπήϊσαν. Il étoit inutile de remarquer que les Perses n'observoient aucun ordre, puisqu'Hérodote venoit de le dire. Cette raison fait soupçonner à M. Valckenaer, qu'il faut lire καὶ κόμπῳ ἐπήϊσαν. Cette correction me paroît juste, et je l'ai suivie. Ce Savant l'appuie d'un passage de Plutarque, qu'on peut voir dans sa note sur cet endroit.

(83) §. LX. *Cette attaque.* πρόσκειμαι signifie je m'attache à quelqu'un, je l'attaque continuellement, je le presse incessamment. De-là τὸ προσκείμενον, où il faut sous-entendre τῶν Ἑλλήνων τῶν μετὰ βασιλῆος.

(84) §. LX. *Les premiers à cinquante mille.*

Spartiates	5000
Sept Hilotes par Spartiate	35000
Lacédémoniens	5000
Un homme armé à la légère par chaque Lacédémonien	5000
Tégéates	1500
Troupes légères des Tégéates	1500
TOTAL	53000

Voyez ci-dessus, §. XXVIII et XXIX.

(85) §. LX. *Il périssoit beaucoup de Grecs.* Plutarque entre ici dans de plus grands détails, qu'on ne sera pas fâché de voir.

Comme les sacrifices (*a*) n'étoient pas favorables, Pau-

(*a*) Plutarch. in Aristide, pag. 329, B, C.

sanias

sanias ordonna aux Lacédémoniens de mettre leurs boucliers à leurs pieds, de se tenir tranquillement assis, et de ne s'occuper que de lui, sans se défendre contre les ennemis. Il continuoit à immoler des victimes, tandis que la cavalerie ennemie avançoit à grands pas. Elle étoit déja à la portée du trait, et il y eut plusieurs Spartiates de blessés, et entr'autres Callicrates, le plus bel homme, à ce qu'on dit, et le plus grand qui fût dans toute l'armée. Atteint d'une flèche, il s'écria en mourant, qu'il n'étoit pas fâché de mourir, étant sorti de sa maison dans le dessein de donner sa vie pour le salut de la Grèce, mais de ce qu'il mouroit sans avoir fait aucun exploit.

(86) §. LX. *Un rempart.* Je crois, dit un Savant que les égards qui lui sont dûs ne me permettent point de nommer, « que cela signifie qu'ils se serrèrent boucliers » contre boucliers; en sorte que les boucliers faisoient » ainsi une espèce de rempart. Ensuite par τὰ γέῤῥα ἐπεπτώκεε, j'entends que ce premier rang de Perses, dont les » boucliers étoient si serrés, fut culbuté; et ici par ἄνοπλοι, » j'entends les autres armes défensives, casques, cuirasses ».

M. Bellanger a mieux expliqué ce passage. Voici ses propres paroles : « Φράξαντες τὰ γέῤῥα : j'entends par cette » expression, qu'ils se firent un rempart de leurs boucliers » détachés de leurs bras, et rangés devant eux. Cette ma- » nœuvre militaire n'est guère connue; mais Hérodote nous » avertit de prendre son expression dans ce sens : 1°. Il ajoute » que le combat se donna d'abord près de cette sorte de » rempart que les Perses avoient fait avec leurs boucliers, » περὶ τὰ γέῤῥα, §. LXI, et que ces boucliers furent renver- » sés par les Grecs, ὡς ταῦτα ἐπεπτώκεε; 2°. Il détermine à » ce sens par une autre expression ci-dessous, §. XCVIII, » συνεφόρησαν τὰ γέῤῥα ἕρκος εἶναί σφι. Ils portèrent leurs bou- » cliers et les mirent l'un sur l'autre, pour s'en faire une » sorte de rempart. C'est en parlant de la bataille de My- » cale; et par un autre §. CI, où il dit que les Perses se

» défendirent, et ne cédèrent en rien aux Grecs, tant que » leurs boucliers restèrent debout, que les Grecs renver- » sèrent ce rempart de boucliers, &c. » BELLANGER.

(87) §. LX. *De leurs boucliers.* Ces boucliers des Perses étoient d'osier et revêtus de peau. *Voyez* Taylor sur Démosthènes (*a*).

(88) §. LXI. *Devenant enfin.* La version latine n'est pas exacte. χρόνῳ ne signifie pas ici *aliquanto post*, mais *tandem*, comme dans ce vers des (*b*) Guêpes d'Aristophanes :

ἆρ' ἐμέλλομέν ποθ' ὑμᾶς ἀποσοβήσειν τῷ χρόνῳ.

que M. Brunck a parfaitement bien rendu : *Eramus ergo vos abacturi* tandem.

(89) §. LXI. *Etant armés à la légère.* Il y a dans le grec ἄνοπλοι δὲ ἐόντες. Le Traducteur latin traduit *inermes erant;* du Ryer, *ils étoient mal armés*, et M. Bellanger, *ils n'avoient point d'armes défensives.* J'ai remarqué plus haut, §. XXIX, note 47, que ὅπλα étoient les armes des soldats pesamment armés, et que de-là venoit le terme de ὁπλίτης, pour désigner un soldat armé de la sorte. Il s'ensuit de-là qu'ἄνοπλος indique un homme qui n'a point cette sorte d'armure, un homme armé à la légère. Je sais qu'ἄνοπλος signifie aussi un homme sans armes; mais on ne pourra jamais se persuader que les Perses aient été au combat sans armes. Si on les voit prendre avec les mains les lances de leurs ennemis, c'est que leurs armes étoient beaucoup plus courtes. D'ailleurs Hérodote explique ce mot au paragraphe suivant, par γυμνῆτες : πρὸς γὰρ ὁπλίτας ἐόντες γυμνῆτες, ἀγῶνα ἐποιεῦντο.

(89*) §. LXII. *Leur habit long et embarrassant.* Quand Hérodote parle du désavantage de l'habillement des Perses, il entend sa longueur. J'ai cru par cette raison devoir l'ex-

(*a*) Demosth. in Næeram, tom. III, pag. 620, ex Edit. Jo. Taylor.
(*b*) Aristoph. Vesp. vers. 460.

primer, quoique le texte n'en dise rien. On ignore quelle étoit originairement la manière de se vêtir des Perses; mais l'on sait que lorsqu'ils eurent subjugué les Mèdes, Cyrus, qui avoit observé que l'habillement de ceux-ci avoit plus de grace que celui de sa nation, l'adopta, et engagea (*a*) les grands à l'imiter, parce que cet habillement (*b*) cache les défauts du corps, donne de la grace, et fait paroître les hommes plus grands. Cependant c'étoit moins celui des Mèdes que celui qu'avoit imaginé (*c*) Sémiramis. Il étoit flottant, comme nous l'apprenons (*d*) de Justin, *vestis perlucida ac fluida*. Cela est confirmé par (*e*) Ammian Marcellin : *Indumentis plerique eorum ita operiuntur lumine colorum fulgentibus vario, ut licet sinus lateraque dissuta relinquant flatibus agitari ventorum, inter calceos tamen et verticem nihil videatur intectum.* Cet habit passa dans la suite des Perses (*f*) aux Parthes. Ceux-ci, en effet, vouloient passer pour Perses.

On conçoit aisément qu'une robe flottante au gré des vents devoit être incommode en voyage et à la guerre. Si l'habillement des Grecs étoit long, du moins il ne flottoit pas, et comme ils le retroussoient aux genoux, et qu'ils l'attachoient avec une ceinture, ils n'en étoient gênés ni en voyage, ni à la guerre. Ils ne connoissoient pas encore le chlamys et le sagus. Il n'est donc pas étonnant que les Grecs eussent du côté de l'habillement un grand avantage. Celui qu'ils avoient du côté des armes étoit encore plus grand. *Voyez* aussi le Traité de la Malignité d'Hérodote, note 149, où j'ai dit deux mots là-dessus.

(90) §. LXIII. *Comme l'avoit prédit l'oracle.* Il n'y a

(*a*) Herodot. lib. I, §. CXXXV; lib. VII, §. LXII. Xenoph. Cyripæd. lib. VIII, cap. I.

(*b*) Xenoph. Cyripæd. lib. VIII, cap. I, §. XIV, pag. 475.

(*c*) Diodor. Sicul. lib II, §. VI.

(*d*) Justini Histor. Philippic. lib. XLI, cap. II, pag. 681.

(*e*) Ammian. Marcellin. lib. XXIII, cap. VI, pag. 298.

(*f*) Juliani Imperator. Orat. de rebus gestis Constantii Imperatoris, pag. 63, A.

pas d'apparence que ce fût un de ces oracles que rapporta Mys, parce que Mardonius n'en donna aucune connoissance. *Voyez* liv. VIII, §. CXXXIV et suiv. Si Hérodote a eu en vue ce qu'il a dit liv. VIII, §. CXIV, c'est plutôt un présage qu'un oracle; mais peut-être veut-il parler de la vision qu'eut dans le temple d'Amphiaraüs, l'esclave envoyé par Mardonius pour consulter le Dieu. *Voyez* Plutarque *de Defectu Oraculorum*, *pag.* 412, *A. B.*

(91) §. LXIII. *Stényclare.* Hérodote écrit Stényclère, parce qu'il suit le dialecte Ionien, qui change l'alpha de la troisième syllabe en êta. Strabon (*a*) écrit Stényclare: Pausanias met toujours Stényclère, ainsi qu'Etienne de Byzance. Mais le nom possessif étant Στενυκλάριος, *Stenyclarius*, prouve qu'il faut écrire Stényclare avec Strabon.

(92) §. LXIII. *Contre tous les Messéniens.* Ce fut dans la troisième guerre de Messénie, qui dura dix ans; elle commença 14 ans après la bataille de Platées, l'an 465 avant notre ère, et finit l'an 455.

(93) §. LXIV. *Son temple à Eleusis.* τὸ ἱρὸν τὸ ἐν Ἐλευσῖνι ἀνάκτορον. M. Valckenaer a très-bien vu que τὸ ἱρὸν étoit une glose des copistes, qui avoit passé de la marge dans le texte. Le même Savant a remarqué aussi avec beaucoup de justesse, que Ἀνάκτορον se disoit des temples de la plupart des Dieux. Je crois devoir ajouter que ce mot s'emploie proprement, lorsqu'il est question du temple de Cérès Eleusinienne.

(*b*) Τίνων γόων ἤκουσα, καὶ στέρνων κτύπον,
νεκρῶν τε θρήνους, τῶν δ' ἀνακτόρων ἄπο
ἠχοῦς ἰούσης;

« Quels gémissemens, quels coups, quelles lamentations » funèbres n'ai-je point entendu sortir de ce temple »?

Or ce temple étoit celui de Cérès à Eleusis.

(*a*) Strab. Geograph. lib. VIII, pag. 555, A.
(*b*) Euripid. Supplic. 87.

(94) §. LXIX. *Quant au reste du butin.* Le siége de Mardonius, dont les pieds étoient d'argent, avec son cimeterre qui valoit 300 dariques, à-peu-près 300 louis, échurent aux Athéniens, qui les placèrent dans la citadelle, comme un monument de leur victoire. Glaucétès, Questeur (*a*) ou Garde du Trésor National, les enleva dans la suite. *Voyez* la Harangue de Démosthènes contre Timocrates, page 466 vers la fin.

(95) §. LXIX. *Il n'y en eut pas trois mille qui échappèrent.* Il n'est guère vraisemblable qu'il ne se soit échappé que ce petit nombre d'ennemis. Quoi qu'il en soit, Perdiccas (*b*) tailla en pièces ce reste de Barbares. Démosthènes ajoute que ce Prince régnoit alors en Macédoine. Il se trompe. C'étoit Alexandre; Perdiccas lui succéda longtemps après.

(96) §. LXIX. *Les Lacédémoniens.* Les Grecs (*c*) perdirent en tout 1,360 hommes.

(97) §. LXIX *Les Athéniens.* Ils étoient (*d*) tous, suivant Clidémus, de la tribu Aïantide, qui combattit avec le plus de courage. Cette tribu faisoit, suivant les ordres d'Apollon, aux frais de la République, des sacrifices aux Nymphes Sphragitides (*e*).

(98) §. LXIX. *Cinquante-deux.* Plutarque fait ici des reproches à Hérodote. Il est étonnant (*f*), dit-il, qu'Hérodote avance que ce soient là les seuls Grecs qui en soient venus aux mains avec l'ennemi, et qu'aucun autre ne com-

---

(*a*) Les Grecs l'appellent Ταμίας. Si je me fusse servi de ce mot, on ne m'auroit pas entendu.

(*b*) Demosthen. περὶ Συντάξεως, pag. 100, lin. 27.

(*c*) Plutarch. in Aristide, pag. 330, E.

(*d*) Id. ibid.

(*e*) Ces Nymphes rendoient anciennement des Oracles dans un antre du mont Cithéron appelé Sphragidium. Cet antre leur étoit consacré. Pausan. Bœtic. sive lib. IX, cap. III, sub finem.

(*f*) Plutarch. in Aristide, pag. 330, E.

battît. Le nombre des morts, et les monumens élevés en leur honneur, attestent que la victoire fut commune à toute la Grèce. D'ailleurs, s'il n'y eût eu que ces trois peuples qui eussent combattu, et que les autres eussent été tranquilles spectateurs de la bataille, on n'auroit pas mis cette inscription sur l'autel : « C'est ici l'autel de Jupiter » Eleuthérien, commun à la Grèce libre, que les Grecs » ont élevé après avoir chassé les Perses, et après avoir » remporté sur eux une victoire signalée ».

Hérodote, qui étoit presque contemporain de cet événement, me paroît plus croyable que Plutarque, qui vivoit plusieurs siècles après. D'ailleurs, il donne de très-bonnes raisons de l'absence des autres Grecs. Les uns ne se trouvèrent point à la bataille, parce que lorsqu'on décampa pour aller à Platées, les troupes (*a*) se débandèrent, excepté les Lacédémoniens, les Tégéates et les Athéniens, qui furent attaqués dans leur marche ; les autres ne purent venir à leur secours, et peut-être même, ignorèrent-ils l'attaque. Les Corinthiens et les Mégariens n'en eurent connoissance (*b*) qu'après la déroute des Perses. Ils s'avancèrent pour y avoir part ; mais ils furent coupés par la cavalerie des Thébains, qui leur tua beaucoup de monde, et les força de se retirer. Quant aux tombeaux qu'on voyoit à Platées, les Platéens pouvoient les avoir élevés longtemps après, pour flatter certains peuples qui rougissoient de n'avoir rien fait à cette bataille. Enfin, l'inscription de l'autel de Jupiter, ne prouve point le sentiment de Plutarque. La journée de Platées assuroit la liberté de la Grèce ; c'est le seul sens que présente cette inscription.

(99) §. LXXI. *Le plus bel homme.* Κάλλιστος doit se prendre au propre, et non au figuré. Plutarque l'appelle (*c*)

(*a*) Herodot. lib. IX, §. LI.
(*b*) Id. ibid. §. LXVIII.
(*c*) Plutarch. in Aristide, pag. 329, C.

ἰδέᾳ κάλλιστον Ἑλλήνων, l'homme le plus beau de visage qu'il y eût parmi les Grecs.

(100) §. LXXI. *A Arimneste de Platées.* Arimneste étoit le commandant des Platéens. Plutarque (*a*) le dit positivement dans la Vie d'Aristides. Dans le temple (*b*) de Minerve Ἀρεία ou Guerrière, à Platées, on voyoit une statue de Minerve, ouvrage de Phidias. Aux pieds de la statue étoit le portrait d'Arimneste. Il avoit commandé les Platéens non-seulement à la journée de Platées, mais encore à celle de Marathon. Lacon, son fils, qui étoit (*c*) le proxène des Lacédémoniens, c'est-à-dire, celui qui étoit chargé des intérêts des Lacédémoniens à Platées, fut mis à mort par les Lacédémoniens, lorsqu'ils se furent emparés de cette ville. Il est vrai que tous les exemplaires de Thucydides portent qu'il étoit fils d'Aïmnestus; mais je ne doute pas qu'il ne faille lire fils d'Arimneste, τὸν Ἀριμνήστου.

(101) §. LXXII. *Du bourg de Décélée.* Σωφάνης ὁ Εὐτυχίδεω ἐκ δήμου Δεκελεῆθεν. Ou il faut retrancher la préposition ἐκ avec le manuscrit de Sancroft, ou lire ἐὼν δήμου, suivant l'usage d'Hérodote.

(102) §. LXXII. *De recouvrer Hélène.* Hélène étoit, comme tout le monde sait, fille de Tyndare, et sœur de Castor et Pollux. Elle fut enlevée par Thésée qui avoit alors cinquante ans, selon Hellanicus (*d*). Elle n'étoit pas encore nubile, οὐ καθ' ὥραν. Elle pouvoit avoir alors dix ans. Ce rapt se fit par conséquent plusieurs années avant que Ménélas l'épousât et avant que Pâris l'enlevât. Les Grecs furent dix ans à assembler des troupes pour aller assiéger Troie, et le siège dura dix ans : *Voici la vingtième année de mon arrivée à Troie,* dit Hélène en la dixième

(*a*) Plutarch. in Aristide, pag. 325, E.
(*b*) Pausan. Bœot. sive lib. IX, cap. IV, pag. 718.
(*c*) Thucydid. lib. III, §. LII, sub finem.
(*d*) Plutarch. in Theseo, pag. 14, E.

année du siége de Troie (*a*). Hélène devoit avoir alors trente-six ans. Cependant elle étoit encore d'une grande beauté : les Troyens et les Grecs n'ont pas tort de se battre pour une si belle femme, disent les vieillards Troyens (*b*) assemblés avec Priam ; elle ressemble aux Déesses immortelles.

(103) §. LXXII. *A Aphidnes.* Aphydnus régnoit alors à Aphydne ; il blessa (*c*) Castor à la cuisse droite. Les Dioscures n'ayant point trouvé Thésée dans cette bourgade, ils la pillèrent. J'écris Aphydnus et Aphydne par un y, parce que le Pseudo-Didyme, de qui j'ai emprunté cette particularité, s'est servi de l'upsilon.

Plutarque est ici contraire à Hérodote. Il dit (*d*) qu'Académus ayant su, on ne sait comment, qu'Hélène étoit cachée à Aphidnes, l'apprit aux Dioscures ; qu'en récompense Castor et Pollux lui rendirent beaucoup d'honneur pendant sa vie, et qu'après sa mort les Lacédémoniens ayant souvent fait des incursions dans l'Attique, et l'ayant entièrement ravagée, ils épargnèrent l'Académie à cause de cet Académus. Le même Plutarque ajoute que Dicæarque raconte que dans l'armée des Tyndarides, il y avoit deux Arcadiens, Echédémus, qui donna son nom d'Echédémie, au lieu qu'on appelle actuellement Académie ; et Marathus, de qui le bourg de Marathon tire son nom, en mémoire de ce qu'il s'étoit offert volontairement, afin d'être immolé à la tête des troupes, pour accomplir un certain oracle.

Les Athéniens, effrayés (*e*) de la prise d'Aphidnes, cherchèrent à se concilier les Dioscures. Ceux-ci ne se montrèrent pas fort difficiles. Ils demandèrent seulement à être initiés aux Mystères d'Eleusis. Comme on n'admettoit alors

---

(*a*) Homer. Iliad. lib. XXIV, vers. 765.
(*b*) Id. lib. III, vers. 156, 157 et 158.
(*c*) Pseudo-Didym. ad Homer. Iliad. III, vers. 242.
(*d*) Plutarch. in Theseo, pag. 15, D.
(*e*) Id. ibid. pag. 15, F ; 16, A.

à ces Mystères que des Athéniens, Aphidnus les adopta pour ses fils, et ils furent initiés à Agres près d'Athènes et du Lycée.

(104) §. LXXII. *Titacus.* Il y avoit dans l'Attique une bourgade appelée (*a*) Titacidæ, qui avoit pris sans doute son nom de ce Titacus.

(105) §. LXXII. *Bien des années.* La bataille de Platées se donna 479 ans avant l'ère vulgaire, la seconde année de la soixante-quinzième Olympiade, et la guerre du Péloponnèse commença au printemps de l'an 431 avant notre ère, la première année de la quatre-vingt-septième Olympiade, c'est-à-dire, près de quarante-huit ans après la bataille de Platées.

(106) §. LXXII. *Epargna Décélée.* Cela doit s'entendre de la première année de la guerre du Péloponnèse, où Archidamus (*b*) ravagea l'Attique, c'est-à-dire, de la seconde année de la quatre-vingt-septième Olympiade, la guerre du Péloponnèse ayant commencé au printemps précédent, c'est-à-dire, à la fin de la première année de la quatre-vingt-septième Olympiade. Ceux qui rapportent cela au temps où Agis, fils d'Archidamus, s'empara de Décélée et la fortifia, se trompent, y ayant une grande différence entre épargner un pays, une ville, et fortifier cette ville pour en faire une place d'armes. *Voyez* la note de M. Wesseling.

(107) §. LXXIII. *La figure d'une ancre.* Je lis avec le manuscrit de Sancroft, ἐφόρει ἐπίσημον ἄγκυραν, ce qui rend la narration claire et nette.

(108) §. LXXIV. *Eurybates d'Argos.* Ce fut (*c*) à Némée qu'il remporta la victoire du Pentathle. Pausanias rapporte de même la manière dont il fut tué. *Voyez* aussi Hérodote, liv. VI, §. XCII.

(*a*) Suidas, voc. Τιτακίδαι.

(*b*) Thucydid. lib. II, §. XIX, pag. 111.

(*c*) Pausan. Attic. sive lib. I, cap. XXIX, pag. 71.

Il ne faut pas confondre cet Eurybates avec Eurybates qui trahit Crésus, et dont le nom passa depuis en proverbe, pour désigner un traître. Celui-ci étoit d'Ephèse, et l'autre d'Argos. J'en ai parlé liv. 1, §. LXIX, note 192.

(109) §. LXXIV. *Quelque temps après.* Ce doit être sous l'Archontat de Lysicrates, c'est-à-dire, la quatrième année de la quatre-vingt-unième Olympiade, 453 ans avant notre ère, s'il faut en croire un fragment d'un Scholiaste sur Eschines, rapporté par (*a*) Dodwell, qui change le mot Λεωγόρου du Scholiaste en Λεάγρου. Si cette correction est vraie, comme elle le paroît, le Père Corsini a eu tort de placer (*b*) sa mort dans la soixante-quinzième Olympiade. Il y a grande apparence que lorsqu'il composa ses dissertations sur les quatre principaux jeux de la Grèce, il n'avoit pas encore lu l'ouvrage du savant Dodwell.

(110) §. LXXIV. *Léagrus, fils de Glaucon.* Ce Léagrus (*c*) eut un fils de même nom que son père. Pausanias raconte que Léagrus avoit le (*d*) principal commandement des troupes qui furent taillées en pièces par les Edoniens. Ce combat se donna l'an 4,261 de la période julienne, 453 ans avant notre ère. Voyez *Dodwell de Cyclis, pag. 742.*

On voyoit son monument, ainsi que celui de Sophanès de Décélée, sur les bords du chemin qui conduisoit à l'Académie. *Pausanias loco laudato.*

(111) §. LXXV. *Une femme transfuge.* L'Abbé Gédoyn dans son Pausanias françois, tom. 1, pag. 255, dit que *Pausanias trouva cette belle personne dans la tente de Pharandates;* circonstance qui n'est point dans Pausanias, et qui est détruite par le récit d'Hérodote.

(*a*) De veteribus Græcorum Romanorumque Cyclis, pag. 742.

(*b*) Edw. Corsini Dissertationes IV Agonisticæ, pag. 150, col. 2.

(*c*) Thucydid. lib. 1, §. LI, pag. 57.

(*d*) Pausan. Attic. sive lib. 1, cap. XXIX, pag. 71.

(112) §. LXXV. *Pharandates.* Il commandoit (*a*) les troupes des Mares et des Colchidiens.

(113) §. LXXV. *Roi de Sparte.* « Cléomènes (*b*) n'ayant » point laissé d'enfans mâles, le Royaume passa à Léonidas, » fils d'Anaxandrides, et frère de Doriée. Léonidas fut tué » aux Thermopyles. Après lui Pausanias, fils de Cléom- » brote, gouverna en qualité de tuteur de Plistarque, fils » de Léonidas. Cette femme l'appelle Roi, parce qu'il en » faisoit les fonctions ».

BELLANGER.

Voyez Pausanias Lacon. sive lib. III, cap. IV, pag. 214.

(113*) §. LXXV. *Il l'envoya à Egine.* Pausanias *ibid.* dit qu'il l'envoya à l'île de Cos avec toutes ses richesses.

(114) §. LXXVI. *Les Mèdes commandés par Artabaze.* Artabaze commandoit un corps de quarante mille hommes, Parthes et Chorasmiens. *Voyez* liv. VII, §. LXVI. Hérodote les appelle ici Mèdes, suivant son usage de donner ce nom aux Perses et aux nations dépendantes de leur Empire.

(115) §. LXXVII. *Lampon.* Ce Lampon étoit d'une famille non moins illustre par les prix qu'elle avoit remportés aux jeux Isthmiques et Néméens, que par sa naissance. Il étoit fils de Pythéas, qui avoit remporté le prix du Pancrace aux jeux Néméens. Nous avons une Ode de Pindare qui lui est adressée et où il est célébré. Elle est la cinquième des Néméènes.

Ce Pythéas étoit fils d'un autre Lampon, et frère aîné (*c*) de Phylacides, qui s'étoit distingué aux jeux Néméens et Isthmiques. Phylacides avoit eu le prix (*d*) du Pancrace aux jeux Néméens, et deux fois (*e*) le prix du Pancrace

---

(*a*) Herodot. lib. VII, §. LXXIX.

(*b*) Pausan. Lacon. sive lib. III, cap. IV, pag. 213 et 214.

(*c*) Pindar. Isthm. VI, vers. 9.

(*d*) Id. Isthm. V, vers. 22.

(*e*) Id. ibid. vers. 21.

aux jeux Isthmiques. La cinquième et la sixième des Isthmiques de Pindare lui sont adressées.

Pythéas étoit petit-fils (*a*) de Cléonicus. Euthymènes, son oncle maternel, avoit remporté plusieurs (*b*) victoires au Pugilat. Thémistius, son aïeul (*c*) maternel, s'étoit aussi distingué à différens jeux (*d*).

Voici maintenant la généalogie de cette maison.

CLÉONICUS.
|
LAMPON.
|
PYTHÉAS.————Phylacides.
|
LAMPON, dont parle Hérodote.

(116) §. LXXVII. *Le citoyen le plus distingué.* Il y a dans le texte, Ἀιγινητέων τὰ πρῶτα. Voyez la note de M. Valckenaer, et sur-tout celle de M. Hemsterhuis sur le Timon de Lucien, §. 35, tom. 1, pag. 147. Les Latins ont dit, à l'imitation des Grecs, *prima virorum*, comme Lucrèce, liv. 1, vers 87. On trouve dans Ovide, *summa ducum Atrides*. Amor. lib. 1, Éleg. IX, vers. 37.

(117) §. LXXVII. *Admirable, &c.* Comme ὑπερφυὴς signifie aussi *qui surpasse la nature,* j'ai été tenté de traduire : « Vous avez exécuté une action d'autant plus belle et d'au- » tant plus grande, qu'elle paroissoit surpasser les forces de » la nature ».

(118) §. LXXVIII. *Ne vous adressez plus.* Pausanias changea totalement dans la suite. Il donna dans la magnificence et dans le luxe, devint fier, colère, aspira à la Tyrannie, et voulut donner des fers à sa Patrie. Ce fut la vraie cause de sa mort, et non celle qu'a imaginé un auteur

(*a*) Pindar. Isthm. v, vers. 71.
(*b*) Id. Nem. v, vers. 75, &c. Isthm. VI, vers. 85, 89, &c.
(*c*) Schol. Pindari ad Nem. v, vers. 91.
(*d*) Pindar. Nem. v, vers. 91, &c. Isthm. VI, vers. 95.

très-moderne. *Voyez* Thucydides, liv. I, §. CXXVIII, CXXIX, CXXX, &c.

(119) §. LXXIX. *Comme si c'eût été sans doute du cuivre.* Tout le monde sait qu'après la bataille de Granson, les Suisses prirent la vaisselle d'argent du Duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, pour de l'étain, et le diamant de ce Prince, un des plus beaux qu'il y eût alors en Europe, fut vendu un florin. *Voyez* les Mémoires de Philip. de Comines, liv. V, chap. II.

(120) §. LXXX. *Le trépied d'or.* Les Chefs (*a*) des Phocidiens en firent usage dans le temps de la guerre sacrée; mais le serpent d'airain subsistoit encore du temps de Pausanias. Gronovius a fait graver, dans son édition d'Hérodote, un serpent qui ne répond point à la description qu'en donne Hérodote. Chez le Père de l'Histoire, c'est un serpent à trois têtes; et chez Gronovius, ce sont trois serpens entortillés ensemble. On avoit fait graver sur ce trépied l'inscription suivante : « Les Sauveurs (*b*) de la Grèce ont » consacré ce trépied, après avoir délivré les villes d'une » odieuse servitude ».

(121) §. LXXX. *Un Jupiter de bronze de dix coudées de haut.* « Cette statue regarde (*c*) le levant. Elle a été dédiée » par tous les peuples de la Grèce qui combattirent à Platées contre les Perses, commandés par Mardonius. On a » gravé sur la face du piédestal, qui est à main droite, les » noms des villes qui eurent part à cette action. Les Lacé» démoniens sont les premiers, ensuite les Athéniens, puis » les Corinthiens, en quatrième lieu les Sicyoniens, et en » cinquième lieu les Eginètes. Après les Eginètes viennent » les Mégariens et les Epidauriens; parmi les Arcadiens, » les Tégéates et les Orchoméniens. Après ceux-là sont les » Phliasiens, ceux de Trézène et d'Hermione, &c. ».

(*a*) Pausan. Phocic. sive lib. X, cap. XIII, pag. 830.
(*b*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. XXXIII, tom. I, pag. 430.
(*c*) Pausan. Eliac. Prior. sive lib. V, cap. XXIII, pag. 436, &c.

(122) §. LXXX. *Et on lui en fit présent.* Je vais ajouter ici quelques particularités que j'emprunte de Plutarque.

« Cette (*a*) bataille se donna le 4 du mois Boëdromion, » (14 Septembre), suivant la manière de compter des Athé- » niens, qui répond au (*b*) 27 du mois de Panémus chez les » Béotiens. On fait encore actuellement en ce jour une » assemblée générale de toute la Grèce à Platées, et l'on y » offre des sacrifices à Jupiter Eleuthérien.... Les Athéniens » ne voulurent point après la bataille, céder le prix de la » valeur aux Spartiates, et leur permettre d'élever un tro- » phée. Ces divisions survenant pendant qu'ils avoient les » armes à la main, peu s'en fallut qu'elles ne ruinassent les » affaires des Grecs, et sans doute qu'elles l'auroient fait, si » Aristides, par ses conseils et par ses remontrances, n'eût » arrêté l'ardeur de ses collègues, et sur-tout celle de Léo- » crates et de Myronides, et s'il ne leur eût persuadé de » remettre aux Grecs la décision de cette affaire. Dans le » conseil tenu par les Grecs à ce sujet, Théogiton de Mé- » gares fut d'avis d'adjuger le prix de la valeur à une autre » ville, à moins qu'on ne voulût exciter une guerre civile. » Là-dessus Théocrite de Corinthe se levant, fit croire » qu'il alloit demander le prix pour ses compatriotes, car » Corinthe occupoit le premier rang après Sparte et Athènes; » mais il harangua d'une manière admirable et qui plut à » tout le monde, en faveur des Platéens, et conseilla d'é- » teindre ces querelles, en leur adjugeant le prix, dont » aucun des contendans ne seroit fâché. Aristides approuva » le premier cet avis pour les Athéniens, et après lui Pau-

(*a*) Plutarch. in Aristide, pag. 330, F. Le même Plutarque dit dans la Vie de Camille, pag. 138, B, et dans le Traité *de Gloria Atheniensium, pag. 349, F,* que cette bataille se donna le trois. Dans ce partage d'opinions, on ne peut dire quelle est au juste la véritable date; mais la différence est légère et peu importante.

(*b*) Dacier a mis le 24, faute d'avoir fait attention à la manière dont les Grecs comptoient leurs mois.

» sanias pour les Lacédémoniens. Lorsqu'ils furent d'ac-
» cord, on mit à part (*a*) quatre-vingts talens pour les Pla-
» téens, dont ceux-ci bâtirent le temple de Minerve, qu'ils
» ornèrent d'une statue de la Déesse, et de tableaux qui
» conservent encore à présent (*b*) leur fraîcheur. Les Lacé-
» démoniens érigèrent un trophée en leur particulier, et
» les Athéniens un autre. Pour ce qui est du sacrifice, ils
» interrogèrent le Dieu de Delphes, qui leur répondit
» d'élever un autel à Jupiter Eleuthérien (Libérateur),
» mais de ne point y sacrifier qu'ils n'eussent éteint le feu
» dans tout le pays, parce qu'il avoit été souillé par les
» Barbares, et qu'ils n'en eussent allumé un pur, qu'ils
» viendroient prendre à Delphes dans le foyer commun.
» Les Généraux Grecs parcoururent tout le pays, forçant
» chacun d'éteindre les feux, et Euchidas partit de Platées
» pour Delphes, avec promesse d'apporter le feu sacré avec
» toute la diligence possible. Il se purifia d'abord, s'aspergea
» d'eau sacrée, se couronna de laurier, prit sur l'autel le
» feu sacré, et reprit à toutes jambes le chemin de Platées,
» où il arriva avant le coucher du soleil, ayant fait le même
» jour mille (*c*) stades. Il salua ses concitoyens en leur re-
» mettant le feu, tomba sur-le-champ, et un instant après
» il rendit l'esprit. Les Platéens l'enlevèrent et l'enter-
» rèrent dans le temple de Diane Eucléia (de la bonne
» Renommée). On mit sur son tombeau ce tétramètre :

(*a*) 432,000 liv. de notre monnoie.

(*b*) Plus de cinq cent cinquante ans après. Car la bataille de Platées se donna la seconde année de la soixante-quinzième Olympiade, c'est-à-dire, quatre cent soixante-dix-neuf ans avant notre ère, et Plutarque fleurissoit environ cent ans après Jésus-Christ.

(*c*) Ces stades sont des dix au mille, comme on comptoit alors. Le mille est de sept cent cinquante-six toises. Il faut par conséquent trois mille et demi ou environ pour une lieue françoise de deux mille cinq cents toises. Ainsi les mille stades font trente lieues, et non point quarante, comme l'avance Dacier.

» *Euchidas courut à Delphes, et revint ici le même* » *jour.*

» Quant à Eucléia, la plupart croient que c'est Diane, » et donnent à la Déesse ce nom; mais d'autres pensent » qu'elle étoit fille d'Hercules et de Myrto, fille de Ménœ- » tius et sœur de Patrocles, et qu'étant morte vierge, elle » fut honorée des Béotiens et des Locriens : car dans toutes » les places publiques, on lui a élevé une statue et un autel, » sur lequel sacrifient, avant leur mariage, les personnes » qui vont se marier.

» Dans l'assemblée générale de la Grèce qui se tint en- » suite, Aristides fit ce décret : Que tous les ans on enver- » roit de toute la Grèce, à Platées, des Députés et des » Théores pour y délibérer ensemble, et que tous les cinq » ans on y célébreroit les Jeux Eleuthériens; qu'on leve- » roit par toute la Grèce dix mille hommes de pied, mille » chevaux, et qu'on équiperoit cent vaisseaux pour la » guerre contre les Barbares; que les Platéens seroient in- » violables et consacrés au Dieu, et qu'ils lui offriroient des » sacrifices pour les Grecs.

» Ce décret approuvé, les Platéens se chargèrent de faire » tous les ans des sacrifices en l'honneur des Grecs tués en » cette bataille. Cet usage subsiste encore à présent, et voici » la manière dont il s'observe. Le 16 du mois Mæmacté- » rion (24 Novembre), qui répond au mois Alalcoménius, » chez les Béotiens, on fait à la pointe du jour une pro- » cession précédée par un trompette qui sonne un air guer- » rier. Ce trompette est suivi de chars chargés de cou- » ronnes et de branches de myrte. Après ce char vient un » taureau noir, et ensuite des jeunes gens de condition » libre; car il n'est point permis aux esclaves de faire aucune » fonction à cette fête, à cause que ces hommes sont morts » pour la défense de la liberté. Ces jeunes gens portent des » cruches de vin et de lait pour faire des libations, et des » phioles d'huile et de parfums. Cette marche est fermée

» par

» par l'Archonte des Platéens, qui en tout autre temps ne » peut ni toucher le fer, ni porter d'autre habit qu'un habit » blanc. Mais en cette cérémonie, il est vêtu de pourpre, » ceint d'une épée, et tenant dans ses mains un vase qu'il » a pris dans le Greffe public, il traverse la ville pour se » rendre au lieu où sont les tombeaux. Il puise ensuite » avec ce vase de l'eau dans la fontaine, lave lui-même les » colonnes de ces tombeaux, les frotte d'huile parfumée, » égorge le taureau sur le bûcher; et après avoir invoqué » Jupiter et Mercure infernal, il invite à ce sang et à ce » repas funèbre ces braves gens qui sont morts pour la » Grèce. Il mêle ensuite du vin dans un cratère, et le ré- » pand à terre en disant : J'offre ces libations à ces vaillans » hommes qui ont versé leur sang pour la liberté de la » Grèce. Les Platéens observent encore de nos jours cette » cérémonie ».

Platées éprouva de grands malheurs. Cette ville fut détruite cinquante-deux ans après cette bataille, 93 ans après qu'elle (*a*) se fut mise sous la protection des Athéniens, la cinquième année de la guerre du Péloponnèse, la seconde année de la quatre-vingt-huitième Olympiade, quatre cent vingt-sept ans avant notre ère. Elle fut rétablie (*b*) à la paix d'Antalcidas, en la quatre-vingt-dix-huitième Olympiade, et détruite de nouveau (*c*) la troisième année de la cent unième Olympiade; mais Pausanias met cet événement malheureux l'année suivante, sous l'Archontat d'Astéius, trois ans avant la bataille de Leuctres. Philippe la rebâtit (*d*) après la bataille de Chéronée, si l'on en croit le même Pausanias. Plutarque raconte dans la

(*a*) Thucydid. lib. III, §. LXVIII; Pausan. Bœotic. sive lib. IX, cap. I, pag. 712.

(*b*) Pausan. ibid.

(*c*) Pausan. ibid. pag. 713; Diodor. Sicul. lib. XV, §. XLVI, tom. II, pag. 57.

(*d*) Pausan. ibid. pag. 714.

Vie (*a*) d'Alexandre, que ce Prince écrivit en particulier aux Platéens de rebâtir leur ville, parce que leurs pères avoient donné leur pays aux Grecs, afin d'y combattre pour la liberté.

(123) §. LXXXII. *Long-temps après cette action.* Je lis avec M. Wesseling : ἐφάνη δὲ καὶ τόδε ὕστερον ἔτι τουτέων τῶν νεκρῶν περιψιλωθέντων τὰς σάρκας.

(124) §. LXXXII. *Sans sutures.* « Aratus (*b*) dit quelque » part dans ses livres de médecine : J'ai vu des têtes de cette » sorte, au haut desquelles il n'y avoit qu'une seule ligne; » il y en a un très-grand nombre sans sutures ». Les os des sutures du crâne humain sont dentelés comme des peignes, et emboîtés l'un dans l'autre. (*c*) *Ossa.... serratis pectinatim structa compagibus.* Le Père Hardouin rapporte dans une note sur ce passage de Pline, qu'Albert, Marquis de Brandebourg, surnommé l'Achilles d'Allemagne, né en 1414, avoit la tête sans sutures.

(125) §. LXXXII. *Etoient d'un seul os.* Pyrrhus (*d*), Roi des Epirotes, avoit aussi des dents d'un seul os, quoique bien distinctes. Il en étoit de même d'Euryphyès de Cyrène et de beaucoup d'autres. *Prusiæ (e), Regis Bithyniæ, filius eodem nomine quo pater, pro superiori ordine dentium unum os æqualiter extentum habuit, nec ad speciem deforme, neque ad usum ullâ ex parte incommodum.*

(126) §. LXXXIII. *Dionysiophanès d'Ephèse.* Pausanias s'accorde en partie avec Hérodote : « Au pied (*f*) du Cithæ-

(*a*) Plutarch. in Alexandro, pag. 685, C.

(*b*) Jul. Polluc. Onomast. lib. II, cap. IV, Segm. XXXVIII, tom. I, pag. 171. Sur Aratus, *voyez* Fabricius Biblioth. Græc., tom. XIII, pag. 78.

(*c*) Plin. Hist. Nat. lib. XI, cap. XXXVII, tom. I, pag. 615.

(*d*) Jul. Polluc. Onomast. lib. II, cap. IV, Segm. XCIV, tom. I, pag. 201.

(*e*) Valer. Maxim. lib. I, cap. VIII, Extern. XII, pag. 112 et 113.

(*f*) Pausan. Bœotic. sive lib. IX, cap. II, pag. 714.

» ron, dit-il, dans le territoire de Platées, on voit près du » grand chemin qui conduit d'Eleuthères à Platées, un » monument qu'on dit être celui de Mardonius. Tout le » monde convient que son corps disparut après la bataille, » mais on ne s'accorde pas sur le nom de celui qui lui » donna la sépulture. Il paroît cependant qu'Artontès, fils » de Mardonius, fit de riches présens à Dionysiophanès » d'Ephèse et à quelques autres Ioniens, parce qu'ils avoient » pris soin de faire donner la sépulture à son père ».

(127) §. LXXXIII. *Chaque nation aux siens.* Les Lacédémoniens et les Athéniens avoient une sépulture particulière, et les autres Grecs une commune. *Pausan. Bœotic. sive lib. IX, cap. II, pag. 715.*

(128) §. LXXXIV. *Les Irènes.* Toutes les éditions et tous les manuscrits d'Hérodote portent *τοὺς ἱρέας*, *les Prêtres.* Les Lacédémoniens avoient dans leur armée, de même que les autres peuples de la Grèce, un devin qui étoit chargé d'examiner les entrailles des victimes; mais on ne trouve nulle part ailleurs dans l'Histoire, que les Prêtres se soient trouvés dans les armées, et qu'ils aient été exposés aux dangers inséparables des combats. M. Valckenaer a substitué à ce mot, qui ne faisoit ici aucun sens, Ἰρένας ou Εἰρένας, conjecture heureuse, qui étoit venue à l'esprit de Corneille de Pauw, et que M. Wesseling adoptoit d'autant plus volontiers, que ce terme se rencontre dans le Lexique des mots d'Hérodote, comme étant du neuvième livre de cet Auteur. Or, il est certain qu'il n'y a point d'autre endroit où il puisse convenir. « Les (*a*) Lacédémoniens appellent Irènes ceux » qui sont sortis de la classe des enfans depuis deux ans, et » Mellirènes les enfans les plus avancés en âge. Lorsque » l'Irène a atteint vingt ans, il commande sa cohorte dans » les combats ».

M. Valckenaer ajoute dans sa note, qu'on aimera peut-

(*a*) Plutarch. in Lycurgo, pag. 50, E.

être mieux lire τοὺς ἱππέας, les Cavaliers, ou plutôt les Chevaliers, qui composoient un corps de trois cents Spartiates choisis (*a*). Mais il ne paroît pas qu'Amopharète (*b*), qui commandoit la cohorte des Pitanates, et (*c*) Callicrates fussent de cet ordre. D'ailleurs l'autorité du Lexique d'Hérodote, dont l'Auteur avoit sûrement lu Εἴρην au neuvième livre, est ici d'un grand poids.

(129) §. LXXXV. *Leur hôte.* ξένος, l'hôte d'un particulier; πρόξενος, celui d'une ville, d'un Etat, qui prenoit soin de leurs intérêts, et chez qui alloient loger les Ambassadeurs de cette ville. Les harangues de Démosthènes sont pleines d'exemples de cette façon de parler.

(130) §. LXXXV. *De leur livrer ceux d'entr'eux.* Il n'auroit pas été juste en effet de comprendre dans la punition le gros des habitans. Le gouvernement de Thèbes, de démocratique qu'il avoit été, étoit devenu oligarchique. Ce fut le parti oligarchique qui prit les intérêts des Perses, et ce fut le seul qui méritoit d'être puni.

(131) §. LXXXVI. *Accablée de maux.* μὴ ἀναπλήσῃ. Telle est la leçon des deux manuscrits de la Bibliothèque du Roi, que Gronovius a adoptée d'après le manuscrit de Médicis. On trouve dans le même sens, liv. VI, §. XII, τίνα δαιμόνων παραβάντες, τάδε ἀναπίμπλαμεν; « quel Dieu avons-» nous donc offensé, pour souffrir de telles choses » ? *Voyez* le Lexique Ionien d'Æmilius Portus au mot ἀνακιμπλάναι. Pausanias a imité cette façon de parler, lorsqu'il dit, ἐν ᾅδου κακὰ ἀναπίμπλησι (*d*), « il souffre des maux en enfer ».

(132) §. LXXXVII. *Qu'à cet âge, ils ne pouvoient, &c.* Ce seroit une injustice criante, de rendre les enfans responsables des fautes de leurs pères. *Ferret ne* (*e*) *civitas ulla*

(*a*) Herodot. lib. VIII, §. CXXIV.
(*b*) Id. lib. IX, §. LII, &c.
(*c*) Id. ibid. §. LXXI.
(*d*) Pausan. Phocic. sive lib. X, cap. XXVIII, pag. 867.
(*e*) Cicero de Naturâ Deorum, lib. III, §. XXXVIII.

latorem istiusmodi legis, ut condemnaretur filius aut nepos, si pater aut avus deliquisset?

Cette loi étoit sage et dérivoit de la loi divine. Dieu dit dans le (*a*) Deutéronome : *Non occidentur patres pro filiis, nec filii pro patribus, sed unusquisque pro peccato suo morietur.* Ezéchiel s'exprime ainsi, chap. XVIII, vers. 20: *Anima, quæ peccaverit, ipsa morietur : filius non portabit iniquitatem patris, et pater non portabit iniquitatem filii : justitia justi super eum erit, et impietas impii erit super eum.*

(133) §. LXXXVIII. *La Macédoine.* Démosthènes (*b*) attribue cette défaite aux Macédoniens. Avoit-il donc sur ces temps-là d'autres Mémoires que ceux qui étoient connus de notre Historien? J'aimerois d'autant mieux croire qu'il y a ici une méprise de sa part, qu'il suppose que Perdiccas régnoit alors. Or il est très-certain qu'Alexandre étoit à cette époque sur le trône de Macédoine.

(134) §. LXXXVIII. *Morts de faim.* λιμῷ συστάντας. Resserrés par la faim, desséchés par la faim. *Fame contractos.* Hésychius interprète συνεστηκὼς par συνηγμένος.

(135) §. LXXXIX. *De Théomestor.... leur Tyran.* On peut voir, liv. VIII, §. LXXXV, les raisons qui engagèrent les Perses à lui donner la Tyrannie de Samos.

(135*) §. XC. *Soit par un coup de la fortune que Dieu dirigeoit.* Il y a dans le texte, εἴτε κατὰ συντυχίην, Θεοῦ ποιεῦντος, qu'on pourroit rendre littéralement, *forte fortuna, Deo rem dirigente.* Cette expression prouve clairement que notre Historien croyoit à la providence, et que dans le siècle où il vivoit, on n'avoit pas encore élevé en Grèce des autels à la Fortune. Cette superstition avoit commencé en Orient; tous les peuples en étoient infectés, et même elle avoit passé chez les Hébreux. Il en est parlé

(*a*) Deuteron. cap. XXIV, vers. XVI.
(*b*) Demosth. de Republ. ordinandâ, pag. 120, E.

dans la Genèse sous le nom de Gad, chap. xxx, vers. 11. On posoit en son honneur une table chargée de différens mets, et l'on répandoit sur cette table des libations. *Et vos.... qui ponitis Fortunæ mensam et libatis super eam*, dit Isaïe, chap. LXV, vers. 11. On peut voir sur ce passage S. Jérôme, qui nous apprend que cet ancien usage s'observoit encore dans toutes les villes, et sur-tout à Alexandrie en Egypte. Les Romains, qui avoient adopté les dieux des peuples qu'ils avoient vaincus, n'eurent garde d'oublier cette aveugle divinité. On sait les honneurs qu'on lui rendoit à Antium, à Præneste, où elle avoit un superbe temple.

(136) §. XC. *J'accepte ce présage.* Il y a dans le grec: *J'accepte Hégésistrate pour présage.* Hégésistrate est un mot composé, qui signifie conducteur d'armée, général d'armée.

(137) §. XC. *Promis avec serment.* δοὺς πίστιν.... ἦ μὴν. ἦ μὴν, μὴ μὴν, sont des formules usitées dans les sermens, lorsqu'on affirme ou qu'on nie quelque chose; et c'est par cette raison que j'ai ajouté *avec serment*, afin de rendre la force de ἦ μὴν. Les Ioniens disoient en la place ἦ μὲν et μὴ μὲν, suivant la remarque de Grégoire, Archevêque de Corinthe, dans son Traité des Dialectes. Il faut donc lire ici ἦ μὲν, et attribuer ἦ μὴν, à l'inattention ou à l'ignorance des copistes. J'ai parlé plus haut de cette élégance, liv. IV, §. CLIV, note 277. Mais l'on fera bien de consulter la savante note de M. Koen, sur le Traité des Dialectes de Grégoire, Archevêque de Corinthe, pag. 222, note 73.

(138) §. XCII. *Des troupeaux.* Le mot πρόβατα se prend dans un sens étendu, pour du bétail. Nous en avons fait la remarque plusieurs fois.

(139) §. XCIV. *Parcourant la Grèce.* Il y a dans le texte ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα, contre la Grèce. Il ne paroît pas que Déiphonus ait jamais fait pour de l'argent les fonctions de devin contre les Grecs. Cette raison m'a fait adopter la

conjecture de M. Reiske, qui lit ἐπιὼν τὴν Ἑλλάδα. M. Wesseling la trouve plausible.

(140) §. XCIV. *Il rendoit des oracles à prix d'argent.* ἐξελάμϐανε..... ἔργα. Il entreprenoit cet ouvrage pour de l'argent, c'est-à-dire, qu'il rendoit des oracles pour de l'argent. Les interprètes n'ont point entendu ce passage, comme l'ont très-bien remarqué MM. Wesseling et Valckenaer. Les anciens ont dit de celui qui donne (*a*) un ouvrage à faire, qui afferme un bien à quelqu'un, ἐκδιδόναι ou ἐργοδοτεῖν, et de celui qui entreprend un ouvrage pour de l'argent, ou qui prend un bien à ferme, ἐργολαϐεῖν. φατέον (*b*) δὲ, ἐπὶ μὲν τοῦ ἐκδιδόντος ἔργον ὁτιοῦν, τὸ ἐργοδοτεῖν· ἐπὶ δὲ τοῦ ἐργαζομένου, τὸ ἐργολαϐεῖν. On sépare aussi les mots comme a fait Hérodote, ou même ἐκλαμϐάνειν, pris absolument, signifie la même chose.

Quoique cette expression ne soit pas commune, on en trouve cependant plusieurs exemples en divers Auteurs. M. Wesseling en cite deux de Plutarque, auxquels on peut joindre celui-ci de Saint Basile. Ἀμπελὼν (*c*) ἡ Βασιλεία τοῦ Θεοῦ εἴρηται, ὡς ὁ Κύριος παρέστησε διὰ τῆς Παραϐολῆς τῶν γεωργῶν τῶν ἐκλαϐόντων μὲν τὸν ἀμπελῶνα, τοὺς δὲ καρποὺς μὴ ἀποδιδόντων. « Le royaume de Dieu est dit une vigne, » comme le Seigneur en a averti dans la Parabole des vigne- » rons, qui avoient pris la vigne à ferme, mais qui n'en » avoient pas payé les fruits ».

(141) §. XCV. *Aux Calames.* Il y a dans le texte, πρὸς Καλαμίσοισι. M. Wesseling, qui étoit alors occupé à des choses plus importantes, laisse à d'autres le soin de découvrir quel étoit cet endroit, dont aucun Géographe ne parle. Alexis (*d*) de Samos rapporte qu'il y avoit dans cette

(*a*) Jul. Polluc. Onomast. lib. VII, cap. XXXIII, Segm. CLXXXII, tom. II, pag. 820 et 821.

(*b*) Id. ibid. Segm. CC, tom. II, pag. 838.

(*c*) Sancti Basil. Opera, tom. I, pag. 612, D.

(*d*) Athen. Deipnosoph. lib. XIII, cap. IV, pag. 572, F.

île un temple de Vénus, que les uns appeloient la Vénus parmi les Roseaux, ἐν Καλάμοις, et les autres, la Vénus dans les Marais. τὴν ἐν Σάμῳ Ἀφροδίτην, ἣν οἱ μὲν ἐν Καλάμοις καλοῦσιν, οἱ δὲ ἐν Ἑλειατικοῖς. Ce passage met hors de doute qu'il y avoit à Samos un lieu qu'on appeloit Κάλαμοι, *les Roseaux*, et par conséquent qu'il faut substituer Καλάμοισι à Καλαμισοισι, ce qui fait un changement très-léger. J'en ai fait la remarque dans mon Mémoire sur Vénus, pag. 146 et 147.

(142) §. XCVI. *Nélée, fils de Codrus*. Voyez sur la Migration Ionière, liv. I, §. CXLV, note 353, et mon Essai de Chronologie, chap. XV, sect. III, §. III, pag. 424 et suiv.

On trouvera la généalogie de Codrus, liv. I, §. CXLVII, note 362. Tout le monde sait que ce Prince, qui se dévoua (*a*) pour le salut de sa patrie, fut le dernier Roi d'Athènes. On lui éleva une (*b*) statue après la bataille de Marathon, qu'on envoya au temple de Delphes. Elle étoit de la main de Phidias. Les Athéniens abolirent à sa mort le titre de Roi; mais ils en conservèrent les honneurs et l'autorité à des Magistrats perpétuels qu'ils nommèrent Archontes, dont le premier fut Médon, fils de Codrus. Cette dignité passa à ses descendans, que l'on appela Médontides. Le dernier de ces Archontes perpétuels, dont on peut voir la liste dans Eusèbe, fut Alcmæon. Le peuple d'Athènes, qui acquéroit tous les jours de la force, ne voulut plus être gouverné que par des Archontes décennaux, dont le premier fut Charops, fils d'Æschyle, l'avant-dernier Archonte perpétuel. Le quatrième de ces Archontes décennaux s'appeloit Hippomènes, et étoit de la famille de Codrus. Eschines semble louer dans sa harangue contre Timarque, la manière barbare dont cet Hippomènes punit sa fille, qui avoit eu de la foiblesse pour un jeune homme.

(*a*) Pausan. Achaic. sive lib. VII, cap. XXV, pag. 588.
(*b*) Id Phoc. sive lib. X, cap. X, pag. 821.

« Nos ancêtres, dit-il (*a*), étoient si sévères contre l'infamie, et si jaloux de la sagesse de leurs enfans, qu'un » citoyen ayant trouvé que sa fille s'étoit laissé séduire et » n'avoit pas conservé sa virginité jusqu'à son mariage, il » l'enferma dans une maison déserte avec un cheval qui, » pressé par la faim, devoit vraisemblablement la dévorer. » Le sol de cette maison subsiste encore maintenant dans » votre ville, et on l'appelle Parippon Kai (*b* Coré, la place » du Cheval et de la Fille ». Suidas (*c*) nous apprend que ce citoyen, dont Eschines ne dit point le nom, étoit Hippomènes, de la race de Codrus. Il paroît que le peuple d'Athènes porta de cette action un jugement plus sain qu'Eschines. Révolté de ce cruel châtiment, il déposséda Hippomènes, si l'on en croit le même Suidas au mot Ἱππομένης. Voyez aussi sur Codrus, liv. v, §. LXXVI, note 199.

(143) §. XCVII. *Ayant disposé les échelles.* C'est une espèce de pont fait avec des cordages que l'on abat sur le rivage, afin de faire la descente. Ce pont sert également à monter sur le vaisseau. Quand tous les passagers sont montés, on le retire dans le vaisseau. Julius Pollux, en parlant de tout ce qui sert à un vaisseau, ne l'a point oublié : (*d*, ἀποβάθρα καὶ διαβάθρα, ἣν σκάλαν καλοῦσιν. σκάλα est un terme latin, tel qu'il s'en trouve beaucoup dans l'Onomasticon de Jul. Pollux.

(144) §. XCVIII. *Dans le dessein de remuer.* τοῖσι et ἐπιλαβομένοισι manquent de régime. Je lis avec M. Valckenaer τοῖσι καὶ κατεδόκεον ἐνεὸν νεοχμὸν ἄν τι ποιέειν δυνάμιος ἐπιλαβομένοισι. νεοχμὸν τὶ ποιέειν, c'est entreprendre des nouveautés, remuer.

(145) §. XCIX. *Ce qui arrive, &c.* Il est presque inutile d'avertir qu'on reconnoît ici l'écrivain superstitieux. Dio-

---

(*a*) Æsch. in Timarch. pag. 288, E, F.

(*b*) Ἵππος signifie cheval, et Κόρη fille.

(*c*) Suidas voc. Πάριππον καὶ Κόρη.

(*d*) Jul. Pollucis Onomastic. lib. 1, Segm. XCIII, pag. 64.

dore de Sicile est bien plus sage, lorsqu'il dit (*a*) que Léotychides et ceux qui étoient avec lui ne savoient rien de la victoire de Platées, mais qu'ils imaginèrent ce stratagême pour encourager leurs troupes. Polyen (*b*) regarde aussi cela comme une ruse de guerre.

(146) §. XCIX. *Le même jour, &c.* τῆς ἀυτῆς ἡμέρης. Tout le monde voit qu'il faut sous-entendre ἐπὶ. συμπιπτούσης ne peut subsister. M. Wesseling corrige συμπίπτοντος, τοῦ τι.... τρώματος, φήμη τοῖσι.... J'ai suivi cette correction.

(147) §. C. *L'après-midi.* περὶ δείλην n'est pas le soir, comme l'a rendu l'interprète latin, mais l'après-midi. Hésychius dit très-bien (*c*) Δείλην ὀψίαν· ἀπὸ μεσημβρίας μέχρι δύσεως. Δείλη signifie le temps depuis midi jusqu'au coucher du soleil. Mais voyez sur-tout, liv. II, §. CLXXIII, note 577; liv. VII, §. CCXXIII, note 344; liv. VIII, §. IX, note 13.

(148) §. CI. *Les Athéniens.... qui faisoient la moitié de l'armée.* Ils étoient (*d*) commandés par Xanthippe, fils d'Ariphron, Archonte Eponyme. Léotychides, Roi de Lacédémone de la seconde branche, le seconda dans le combat de Mycale. L'Abbé Gédoyn dit qu'il le seconda dans son entreprise sur Mycalé. Mycale est une montagne de Carie et le nom d'un canton fourré, célèbre par la victoire éclatante que les Grecs remportèrent sur les Perses.

(149) §. CI. *Mais Mardontès.* Mardontès commande, liv. VII, §. LXXX, des troupes de terre; liv. VIII, §. CXXX, il commande des troupes destinées à monter sur les vaisseaux. Mais ce corps de troupes avoit été probablement mis à terre.

(150) §. CII. *Avec leur commandant Périlas.* Je lis avec

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XI; §. XXXV, tom. I, pag. 431.
(*b*) Polyæni Strategem. lib. I, cap. XXXIII, pag. 69.
(*c*) Hesych. voc. Δείλην ὀψίαν, tom. I, pag. 997, post. Δίλαξ.
(*d*) Pausan. Lacon. sive lib. III, cap. VII, pag. 221.

Valla et le manuscrit *A* de la Bibliothèque du Roi, Περίλεως, que je rends Périlas, de même que Μενέλεως se traduit Ménélas.

(151) §. CIV. *Hermolycus.* On lui avoit (*a*) élevé une statue dans la citadelle d'Athènes.

(152) §. CIV. *Entre les Athéniens et les Carystiens.* Thucydides dit un mot de cette guerre. « (*b*) Les Athéniens » eurent aussi la guerre avec les Carystiens, à laquelle le » reste de l'Eubée ne prit aucune part. Elle finit enfin par » un traité ». Cet Historien place cette guerre après la prise d'Eion sur le Strymon, et de l'île de Scyros, et avant la réduction de l'île de Naxos. D'après ces données, Dodwell (*c*) la met la seconde année de la soixante-dix-huitième Olympiade, sous l'Archontat de Lysistrate, qui répond à l'an 467 avant notre ère, et 4,247 de la période julienne.

(153) §. CV. *Impunément.* J'ai expliqué cela plus haut, liv. III, §. XXIX, note 59.

(154) §. CVII. *Il la.... fit solliciter.* οἱ προσπέμποντι. Ce verbe se dit de ceux qu'un homme envoie à une femme pour la solliciter de répondre à sa passion. *Voyez* le Lexique de Phavorin, au mot ἐπιπέμπειν, pag. 209, et M. Hemsterhuis sur les Ephésiaques de Xénophon d'Ephèse, *in Miscell. Observ. Novis*, tom. III, pag. 7, ainsi que la note de M. Valckenaer.

(155) §. CVIII. *Amestris.* Plusieurs Savans, et Scaliger entr'autres (Emendat. Tempor. lib. VI), prétendent que cette Princesse est la même que la Reine Esther. Une vaine conformité de nom, la cruauté d'Amestris, dont Hérodote rapporte plusieurs exemples, et la manière dure, quoique juste, dont Esther traita les dix enfans d'Haman et les

(*a*) Pausan. Attic. sive lib. I, cap. XXIII, pag. 56.

(*b*) Thucydid. lib. I, §. XCVIII, pag. 64.

(*c*) Annales Thucydid. pag. 74 et 75.

ennemis des Juifs, l'ont fait sans doute présumer. Mais Esther étoit de race Juive, et Amestris d'une maison de Perse. Le père de celle-ci étoit Satrape, et s'appeloit Onophas, selon (*a*) Ctésias, et Otanes, suivant (*b*) Hérodote. Si l'on s'appuyoit sur un vain rapport de nom, on pourroit dire aussi qu'Esther est la même qu'Atossa, femme de Darius; car elle s'appeloit aussi Haadassa. Mais il me semble qu'on ne doit point en conclure que Darius soit le même qu'Assuérus.

(156) §. CVIII. *Dont elle seule auroit le commandement.* Evelthon, Roi de Cypre, étoit plus sage. Il donnoit à Phérétime toute chose, plutôt qu'une armée. *Voyez* liv. IV, §. CLXII.

(157) §. CIX. *Le jour de la naissance du Roi.* M. Wesseling a corrigé dans la note le Traducteur latin qui avoit mal rendu ce passage. M. Bellanger en avoit aussi très-bien vu le sens. ἡμέρῃ τῇ ἐγένετο Βασιλεὺς est une expression parallèle à celle-ci de notre Historien. (*c*) ἡμέρην.... μάλιστα ἐκείνην τιμᾷν νομίζουσι τῇ ἕκαστος ἐγένετο. Chacun a coutume de célébrer particulièrement le jour de sa naissance. Le même M. Bellanger apporte encore ce passage de Platon : Βασιλέως (*d*) γενέθλια πᾶσα θύει καὶ ἑορτάζει ἡ Ἀσία. Toute l'Asie célèbre par des sacrifices et des festins, la fête de la naissance du Roi.

Le festin que faisoit aux Grands de ses Etats le Roi de Perse, s'appeloit Tycta en langue Perse. Ce mot signifie, selon (*e*) Scaliger, le trône. De-là il est aisé d'imaginer que ce repas se donnoit à l'anniversaire de l'avénement du Roi au trône. Telle étoit aussi l'opinion du savant Reland, comme nous l'apprenons de M. Wesseling. Mais les passages

(*a*) Ctesias in Persicis, vid. Phot. Cod. LXXII, pag. 116, lin. 31.
(*b*) Herodot. lib. VII, §. LXI.
(*c*) Id. lib. I, §. CXXXIII.
(*d*) Plat. Alcibiad. I, tom. II, pag. 121, G.
(*e*) Scaliger Canonum Isagogicorum, lib. III, pag. 260.

ci-dessus rapportés prouvent, à mon avis, que ce repas se donnoit le jour de l'anniversaire de la naissance de ce Prince, et il paroît que c'étoit l'opinion de M. Wesseling. Cependant il peut se faire qu'il y ait eu deux festins royaux, dans lesquels le Roi ne refusoit aucune des graces qu'on lui demandoit, l'un le jour de sa naissance, l'autre le jour de son avénement au trône, et que ces deux festins portassent le même nom.

(159) §. cx. *De refuser les graces qu'on lui demande.* *ἀτυχῆσαι τὸν χρήζοντα. Orantem veto excidere.* J'ai suivi une autre tournure.

(160) §. cx. *Puisque rien ne vous y oblige.* Il y a dans le grec : *Ne me faites aucune violence, comme si vous aviez besoin de cette chose-ci ;* c'est-à-dire, comme si vous aviez besoin que je renvoie ma femme et que j'épouse votre fille.

(161) §. cxv. *Enlevé d'Eléonte.* Il faut lire ὑπελόμενος, ioniquement. J'ai parlé de cet ionisme, liv. II, §. XLIV, note 163.

(162) §. cxv. *De Protésilas.* Protésilas étoit Thessalien. Il alla au siége de Troie à la tête des troupes (*a*) de Phylacé, de Pyrrhasus, d'Iton, &c. Il fut tué par un Dardanien en débarquant. Le Scholiaste d'Homère rapporte plusieurs sentimens là-dessus. Quelques-uns prétendent, dit-il, que ce Dardanien étoit Enée ; quelques autres que ce fut Euphorbe ; et l'on en trouve aussi qui attribuent la mort de Protésilas, les uns à Hector, et les autres à Achates.

(163) §. cxv. *Sur vos terres.* Les Perses regardoient l'Asie, non-seulement comme étant à eux, mais même comme leur ayant toujours appartenu ; probablement parce qu'ils pensoient avoir succédé aux droits des Princes qu'ils avoient vaincus. On a vu plus haut (*b*) Xerxès avancer que Pélops le Phrygien avoit été esclave de ses ancêtres,

---

(*a*) Homeri Ilias, lib. II, vers. 695—699.
(*b*) Herodot. lib. VII, §. XI.

quoique la Phrygie ne fût pas sous la puissance des Mèdes, lorsque les Perses s'emparèrent de la Médie, et que, même auparavant, elle n'y eût jamais été. Du moins telle est l'opinion d'Hérodote.

Cependant, si l'on en croit (*a*) Platon, l'Asie entière avoit été soumise aux Assyriens. Les Mèdes avoient succédé aux Assyriens, et les Perses aux Mèdes. De-là les prétentions des Perses. Ils en étoient tellement infatués, qu'Artaxerxès, qui vainquit les Parthes en trois batailles rangées, et rétablit l'empire des Perses dans l'Orient l'an 233 de notre ère, « fit des incursions dans la Mésopotamie, » menaça la Syrie, et voulut rendre à l'empire des Perses » tout le continent opposé à l'Europe, et qui en est séparé » par la mer Egée, et le détroit de la Propontide, et l'Asie » entière, comme étant le patrimoine de ses ancêtres, qu'il » étoit dans l'intention de recouvrer ». (*b*) Μεσοποταμίαν τε κατατρέχει, κ̀ Σύροις ἀπειλεῖ· πᾶσάν τε τὴν ἀντικειμένην ἤπειρον Εὐρώπῃ, κ̀ διαιρουμένην Αἰγαίῳ τε κ̀ τῷ πορθμῷ τῆς Προποντίδος, Ἀσίαν τε πᾶσαν καλουμένην, προγονικὸν κτῆμα ἡγούμενος, τῇ Περσῶν ἀρχῇ ἀνακτήσασθαι βούλεται. Voyez aussi liv. I, §. IV.

(164) §. CXV. *A l'improviste.* Je lis avec les manuscrits de Sancroft et de Vienne, ἀφυλάκτῳ. Dans le manuscrit *D* de la Bibliothèque du Roi, on lit en marge, et d'une écriture plus récente, ἀφυλάκτῳ τί κως....

(165) §. CXVIII. *Leur Dieu Plistore.* Cette Divinité, aussi barbare que le peuple qui l'adoroit, est tout-à-fait inconnue. Les sacrifices qu'on lui faisoit, me font conjecturer que c'étoit le Dieu de la guerre, que les Thraces représentoient sous la forme d'une épée. Les Scythes (*c*) égorgeoient sur un vase le centième de leurs prisonniers,

---

(*a*) Plato de Legibus, lib. III, tom. II, pag. 685, D.
(*b*) Herodian. lib. VI, §. VI, pag. 207.
(*c*) Herodot. lib. IV, §. LXII.

et arrosoient cette épée de son sang. Le même usage se retrouvoit chez les Huns. *Nec (a) templum apud eos visitur aut delubrum..... sed gladius barbarico ritu humi figitur nudus, eumque ut Martem..... colunt.* Les Ciliciens rendoient au Dieu de la guerre un culte aussi barbare. Ils suspendoient (b) la victime, soit que ce fût un homme, ou un animal, à un arbre, et s'éloignant à une certaine distance, ils la tuoient à coups de javelots. Quand ils atteignoient la victime, ils croyoient que le Dieu agréoit le sacrifice.

(166) §. CXIX. *Sautèrent et palpitèrent.* Le bon (c) Archevêque de Thessalonique rapporte, dans ses Commentaires sur Homère, ce conte, afin d'en appuyer un autre que fait Ulysses aux Phéaciens, comme si une fable pouvoit en justifier une autre.

(167) §. CXIX. *Salé.* Je ne me suis point servi ici du terme d'embaumer, dont j'ai toujours fait usage en pareille occasion, parce qu'on n'auroit pas vu comment ces poissons salés pouvoient concerner Artayctès.

(168) §. CXIX. *Pour venger Protésilas.* Ce héros étoit fils d'Iphiclus. Il régnoit dans la Phthiotide près de Thèbes, sur les peuples de (d) Phylacé, d'Antron, de Ptéléum, de Pyrrhasus et d'Iton. Les Grecs étant arrivés à Troie, il fut le premier qui descendit à terre : un Dardanien le tua. On l'enterra à Eléonte dans la Chersonèse, vis-à-vis la ville de Troie. On éleva dans la suite une chapelle à ce héros sur le lieu de sa sépulture : *Sunt (e) Protesilai ossa con-*

(a) Ammian. Marcell. lib. XXXI, cap. II, pag. 478.

(b) Xenophon Ephes. de Amoribus Anthiæ et Abrocomæ, lib. II, pag. 35 et 36.

(c) Eustath. Comment. ad Odyss. lib. XII, tom. III, pag. 1728, lin. 34 et seq.

(d) Homeri Iliad. lib. II, vers. 695 et seq.

(e) Pompon. Mela, lib. II, cap. II, pag. 144; Plin. Hist. Nat. lib. IV, cap. XI, tom. I, pag. 207, lin. 1.

secrata delubro. Il y avoit aussi près de cette chapelle un bois qui lui étoit consacré. Depuis le temps de Protésilas jusqu'à celui de Pline, à peine du haut des branches de ces arbres pouvoit-on appercevoir la ville de Troie, qu'elles se desséchoient, et qu'elles reverdissoient alternativement: *Sunt* (*a*) *hodie ex adverso Iliensium urbis juxta Hellespontum in Protesilai sepulchro arbores, quæ omnibus ex eo ævis cum in tantum accrevêre ut Ilium adspiciant, inarescunt, rursusque adolescunt.* C'est ainsi que Saumaise (*b*) a corrigé ce passage, et Vossius l'a (*c*) trouvé ainsi écrit dans un manuscrit. On ne voit pas la raison pour laquelle le Père Hardouin a supprimé *ex eo,* puisqu'il avoit connoissance non-seulement de la correction de Saumaise, mais encore qu'il n'ignoroit pas que ces mots se trouvoient dans le manuscrit de Vossius. La même pensée se retrouve dans une épigramme de Philippe de Thessalonique qui vivoit sous Auguste: « Illustre (*d*) Protésilas, tu as le premier » fait éprouver à Ilium le poids des armes des Grecs, et les » arbres qui croissent autour de ton tombeau enfantent la » colère contre Ilium : car à peine du haut de leurs branches » peut-on l'appercevoir, que ces branches se dessèchent » et perdent l'ornement de leurs feuilles. Elle fut donc bien » grande ta colère contre Troie, puisque tes arbres s'irritent » même encore à sa vue ».

(169) §. CXIX. *Et c'étoit aussi l'intention du Général Athénien.* Que l'on déplore tant qu'on voudra les funestes effets de la superstition; qu'on dise qu'il n'y a pas d'injustice, ou même d'atrocité, où ne se porte, dans l'accès de ce mal, l'homme le plus équitable et le plus humain, j'en conviendrai sincèrement; mais je ne puis m'empêcher d'avouer

---

(*a*) Plin. Hist. Nat. lib. XVI, cap. X, tom. II, pag. 40, lin. 19.
(*b*) Plinianæ Exercitat. in Solinum, pag. 610, col. 2, E, F.
(*c*) Pompon. Mela, tom. II, pag. 684.
(*d*) Analecta veterum Poetarum Græcorum, tom. II, pag. 233.

aussi

aussi qu'il faut respecter les temples, ou autres monumens, élevés par la piété des peuples en l'honneur de la Divinité, et qu'Artayctès ne fût un grand scélérat, lui qui se jouoit, de la manière la plus odieuse, de la religion reçue dans le pays.

(170) §. cxxi. *Les pays les plus délicieux ne produisent ordinairement, &c.* Le Père de la Médecine confirme ce que dit Hérodote. Après avoir décrit les avantages qu'a sur la Grèce la partie tempérée de l'Asie, il ajoute que (*a*) les hommes n'y sont point naturellement courageux, audacieux, qu'ils ne supportent pas volontiers les fatigues, le travail. Ce sentiment est encore appuyé par l'expérience. La Grèce subjugua l'Asie, les Romains conquirent la Grèce et l'Asie; et s'ils assujettirent les Gaulois, les Germains et autres peuples du Nord, c'est que ces nations ignoroient l'art militaire et qu'elles n'étoient pas disciplinées. Quand elles le furent, elles vainquirent à leur tour les maîtres du monde et démembrèrent leur Empire. Les Francs s'emparèrent des Gaules, les Lombards de l'Italie, les Visigots de l'Espagne. En un mot, l'on verra toujours les peuples septentrionaux l'emporter sur ceux qui habitent au midi.

C'est une vérité constante qu'ont plus ou moins développé quelques-uns des plus illustres Ecrivains de l'antiquité. On peut consulter les notes de MM. Wesseling et Valckenaer sur ce passage d'Hérodote, et sur-tout Gataker, *ad Marcum Antoninum, lib. IV, §. XXXIX, pag. 123*, où entr'autres passages curieux, il en cite un de Polybe, qui confirme merveilleusement cette observation. Ce judicieux Historien, voulant rendre compte de la dureté du caractère des Arcadiens, s'exprime ainsi : « Le climat (*b*) triste et » froid de la plupart des cantons de l'Arcadie, donne aux

(*a*) Hippocrat. de Aeribus, Aquis, Locis, §. XXXIII, vol. I, pag. 347.

(*b*) Polyb. Historiar. lib. IV, §. XXXI.

» Arcadiens un caractère dur, parce qu'il est dans la nature » que nous ressemblions nécessairement au climat. Car telle » est la cause, et il n'y en a pas d'autre, de la variété que » nous observons entre les diverses nations; de sorte que » celles qui sont les plus éloignées diffèrent le plus par » leurs mœurs, leur figure, leur couleur, et par la plupart » de leurs institutions ».

Le Président de Montesquieu, qui avoit profondément médité sur la nature de l'homme, sur celle de ses institutions, et qui s'étoit convaincu dans ses voyages, par ses lectures et par ses observations, de l'influence du climat sur les caractères des nations, étoit tellement pénétré de la vérité de cette maxime, qu'il a consacré plusieurs livres de l'Esprit des Loix à la prouver. Il est fâcheux cependant que cet ingénieux et profond Ecrivain n'ait pas observé que la Religion Chrétienne, qui s'adapte à tous les climats, a beaucoup modifié cette influence. Il s'est cependant élevé un homme qui a cru (*a*) se faire un nom en réfutant Montesquieu; mais sa fastidieuse diatribe prouve qu'il n'a pas entendu l'état de la question. Je craindrois, en lui répondant, d'abuser de la patience de mes lecteurs.

(*a*) Voyage en Syrie et en Egypte, par Chassebœuf, tom. II, pag. 423 et suiv.

FIN DES NOTES SUR LE NEUVIÈME ET DERNIER LIVRE.

VIE D'HOMÈRE

ATTRIBUÉE A HÉRODOTE.

I. HÉRODOTE d'Halicarnasse, ne cherchant que la vérité, a composé cette histoire de la naissance et de la vie d'Homère.

Lorsque l'on bâtit anciennement la ville de Cyme en Æolie, il s'y rendit des hommes de différentes nations de la Grèce, et entr'autres, il y en vint de la Magnésie. Parmi ceux-ci, se trouva Ménalopus, fils d'Ithagènes et petit-fils de Crithon. Loin d'être riche, il n'avoit pas même d'aisance. Arrivé à Cyme, il épousa la fille d'Omyrétis. De ce mariage, il eut une fille qu'il nomma Crithéis. Le mari et la femme moururent tous deux, laissant leur fille en bas âge. Le père, avant que de mourir, en avoit confié la tutèle à Cléanax d'Argos, avec qui il avoit eu de très-grandes liaisons.

II. Dans la suite des temps, cette jeune fille, ayant eu un commerce secret avec un homme, se trouva enceinte. Cette aventure fut d'abord ignorée; mais Cléanax s'en étant apperçu, en fut très-fâché, et l'ayant prise en particulier et sans témoins, il lui reprocha sa faute et le déshonneur dont elle se couvroit aux yeux de ses

concitoyens. Pour la réparer, voici le parti qu'il prit. Les Cyméens construisoient alors une ville dans l'enfoncement du (1) golfe Herméen. Thésée (2), voulant éterniser la mémoire de son épouse, donna à cette ville le nom de Smyrne. Il étoit Thessalien, et l'un des personnages les plus distingués de cette contrée. Il descendoit d'Eumélus, fils d'Admète, et jouissoit d'une fortune considérable. Cléanax la conduisit secrètement dans cette ville, et la confia à Isménias de Béotie, l'un de ses grands amis, sur qui le sort étoit tombé pour aller en cette colonie.

III. Crithéis étant près de son terme, sortit un jour avec d'autres femmes pour se rendre à une fête que l'on célébroit sur les bords du Mélès, les douleurs de l'enfantement la surprirent : elle accoucha d'Homère qui, loin d'être aveugle, avoit d'excellens yeux. Elle lui donna le nom de Mélésigènes, parce qu'il étoit né sur les bords de ce fleuve. Crithéis demeura quelque temps avec Isménias, mais dans la suite, elle le quitta, et se nourrissant elle et son fils du (3) travail de ses mains et de celui que lui procuroient quelques personnes, elle l'éleva comme elle put.

IV. Il y avoit alors à Smyrne, un homme nommé Phémius, qui enseignoit les belles-lettres et la musique; comme il n'étoit pas marié, il prit à ses gages Crithéis, afin qu'elle lui filât les laines qu'il recevoit de ses disciples pour le prix de ses soins. Elle s'en acquitta avec beau-

coup d'adresse, et se conduisit avec tant de sagesse et de modestie, qu'elle lui plut. Il lui proposa de l'épouser, et entr'autres discours qu'il lui tint pour l'y engager, et qu'il crut les plus propres à l'amener à son but, il lui promit d'adopter son fils, lui faisant espérer que cet enfant, élevé avec soin et instruit par lui, deviendroit un jour un homme de mérite; car il appercevoit déjà dans cet enfant, de la prudence et un heureux naturel. Crithéis, touchée de ses offres, consentit à l'épouser.

V. Les soins et l'excellente éducation, secondant les heureuses dispositions qu'il tenoit de la nature, Mélésigènes surpassa bientôt tous ses condisciples, et lorsqu'il fut devenu grand, il ne fut pas moins habile que son maître. Phémius (4) mourut, et lui laissa tous ses biens; sa mère Crithéis ne survécut pas long-temps à son mari. Mélésigènes, devenu son maître, présida à l'école de Phémius. Tout le monde avoit les yeux sur lui. Il excita l'admiration, non-seulement des habitans de Smyrne, mais encore des étrangers, que le commerce y attiroit en grand nombre, et surtout celui du bled qu'on y transportoit abondamment des environs. Les étrangers, ayant terminé leurs affaires, fréquentoient son école (5).

VI. Il y avoit parmi ces étrangers un maître de navire, nommé Mentès. Il étoit venu de Leucade pour le commerce du bled; le vaisseau qu'il montoit lui appartenoit en propre; il étoit ins-

truit dans les lettres et savant pour ce temps-là. Mentès persuada à Mélésigènes de quitter son école et de l'accompagner dans ses voyages. Il lui proposa, pour l'y engager, de le défrayer de tout, de lui donner des honoraires, et lui fit entendre que tandis qu'il étoit jeune, il étoit nécessaire qu'il vît par lui-même les villes et les pays dont il auroit dans la suite occasion de parler. Ces motifs le déterminèrent, à mon avis, d'autant plus aisément qu'il avoit peut-être dès ce temps-là le dessein de se donner à la Poésie. Il quitta son école, et s'embarquant avec Mentès, il examina par lui-même toutes les particularités des pays où il abordoit, et s'en instruisit avec le plus grand soin par les questions qu'il faisoit aux uns et aux autres. Il est même naturel d'imaginer qu'il mit (6) par écrit ce qui lui parut de plus digne de remarque.

VII. Après avoir voyagé en Tyrrhénie (7) et en Ibérie, ils arrivèrent dans l'île d'Ithaque. Mélésigènes, qui avoit déjà eu mal aux yeux, s'en sentit alors beaucoup plus incommodé. Mentès, pressé d'aller à Leucade, sa patrie, le laissa dans l'île d'Ithaque, afin qu'il s'occupât de sa guérison, et le remit à un de ses intimes amis, à Mentor, fils d'Alcimus d'Ithaque, en le priant d'en prendre tout le soin possible. Il promit aussi à Mélésigènes de le reprendre à son retour. Mentor lui donna avec beaucoup de zèle tous les secours imaginables. Il avoit de la fortune, et jouissoit éminem-

ment de la réputation d'un homme juste et ami de l'hospitalité. Ce fut dans cette île que sur (8) les questions que fit Mélésigènes, il s'instruisit parfaitement de tout ce qui regardoit Ulysse. Les habitans d'Ithaque prétendent qu'il devint aveugle dans leur pays. Quant à moi, je pense qu'il y guérit de son mal d'yeux, et que ce ne fut que dans la suite qu'il perdit la vue à Colophon. Les Colophoniens sont aussi de ce sentiment.

VIII. Mentès s'étant rembarqué à Leucade, revint à Ithaque. Trouvant à son retour Mélésigènes guéri, il le prit sur son bord, fit avec lui beaucoup de voyages de côté et d'autre, et arriva enfin à Colophon. Ce fut dans cette ville que Mélésigènes fut de nouveau attaqué de son mal d'yeux; son mal empira, et il perdit la vue. Ce malheur le détermina à quitter Colophon, et à retourner à Smyrne, où il s'appliqua à la Poésie.

IX. Quelque tems après, le mauvais état de ses affaires le disposa à aller à Cyme. S'étant mis en route, il traversa la plaine de l'Hermus, et arriva à Néon-Tichos, colonie de Cyme. Elle fut fondée huit ans après Cyme. On raconte qu'étant en cette ville chez (9) un armurier, il y récita ces vers, les premiers qu'il ait faits : « O vous, » citoyens de l'aimable (10) fille de Cyme, qui » habitez au pied du mont Sardène, dont le som- » met est ombragé de bois qui répandent la fraî- » cheur, et qui vous abreuvez de l'eau du divin » Hermus, qu'enfanta Jupiter, respectez la mi-

» sère d'un étranger qui n'a pas une maison où il » puisse trouver un asyle ».

L'Hermus coule près de Néon-Tichos, et le mont Sardène domine l'un et l'autre. L'armurier s'appeloit Tychius. Ces vers (11) lui firent tant de plaisir, qu'il se détermina à le recevoir chez lui. Plein de commisération pour un aveugle réduit à demander son pain, il lui promit de partager avec lui ce qu'il avoit. Mélésigènes étant entré dans son atelier, prit un siége, et en présence de quelques citoyens de Néon-Tichos, il leur montra un échantillon de ses poésies. C'étoit l'expédition d'Amphiaraüs contre Thèbes, et les hymnes en l'honneur des Dieux. Chacun en dit son sentiment, et Mélésigènes ayant porté là-dessus son jugement, ses auditeurs en furent dans l'admiration.

X. Tant qu'il fut à Néon-Tichos, ses poésies lui fournirent les moyens de subsister. On y montroit encore de mon temps le lieu où il avoit coutume de s'asseoir quand il récitoit ses vers. Ce lieu qui étoit encore en grande vénération, étoit ombragé par un peuplier qui avoit commencé à croître dans le temps de son arrivée.

XI. Mais dans la suite, forcé par le besoin, et trouvant à peine de quoi se nourrir, il résolut d'aller à Cyme, pour voir s'il y jouiroit d'une meilleure fortune. Prêt à se mettre en route, il récita ces vers : « Puissent mes pieds me porter » sur-le-champ dans cette ville respectable, dont

» les habitans n'ont pas moins de prudence que
» de sagacité ». S'étant mis en route pour aller à Cyme, il passa par Larisse, qui étoit le chemin le plus commode. Ce fut dans cette ville, comme le disent les Cyméens, qu'il fit l'épitaphe de (12) Midas, fils de Gordius, Roi de Phrygie, à la prière du beau-père et de la belle-mère de ce Prince. Elle est gravée sur le cippe du monument de Gordius; on l'y voit encore à présent.

« Je suis (13) vierge et représentée en bronze.
» Placée sur le monument de Midas, tant qu'on
» verra les eaux couler dans les plaines et les
» arbres refleurir au printemps; tant qu'on verra
» le soleil réjouir à son lever les humains, et la
» lune dissiper, par l'éclat de sa lumière, l'obs-
» curité de la nuit; tant que les fleuves continue-
» ront leur course rapide, et que la mer couvrira
» le rivage de ses vagues, on me verra constam-
» ment sur ce triste tombeau annoncer aux pas-
» sans que Midas est inhumé en ces lieux ».

XII. Lorsque Mélésigènes fut à Cyme, il se rendit dans les assemblées des vieillards, et leur récita ses vers. Enchantés de leur beauté, ils furent saisis d'admiration. Ravi de l'accueil que les Cyméens faisoient à ses poëmes, et de la douce habitude qu'ils avoient prise de les lui entendre réciter, il leur témoigna un jour que s'ils vouloient le nourrir aux dépens du public, il rendroit la ville de Cyme très-célèbre. Ses auditeurs approuvèrent sa demande et l'enga-

gèrent à se présenter au Sénat, lui promettant de l'appuyer de leur crédit. Mélésigènes, encouragé par leurs conseils, se rendit au Sénat un jour d'audience, et s'adressant à celui qui étoit chargé d'admettre ceux qui avoient quelque demande à faire, il le pria de l'introduire. Cet officier ne manqua pas de le présenter aussi-tôt qu'il en eut trouvé l'occasion. Mélésigènes n'eut pas plutôt été admis, qu'il adressa au Sénat la même prière qu'il avoit déjà faite dans les assemblées des vieillards. Son discours fini, il se retira pendant que les Sénateurs délibéroient sur la réponse qu'ils devoient lui faire.

XIII. Celui qui l'avoit introduit, et tous ceux d'entre les Sénateurs qui avoient assisté aux assemblées où il récitoit ses vers, appuyèrent sa demande. On prétend qu'un (14) seul s'y opposa, et qu'entr'autres choses, il dit que s'ils étoient d'avis de nourrir des *Homères*, ils se trouveroient accablés par une multitude de gens inutiles. C'est de là, je veux dire du malheur qu'eut Mélésigènes d'avoir perdu la vue, que le nom d'Homère prévalut; car les (15) Cyméens appellent dans leur dialecte, les aveugles des homères. Les étrangers ne manquèrent pas de se servir de ce nom toutes les fois qu'ils eurent occasion de parler de ce Poète.

XIV. L'Archonte conclut, en finissant son discours, qu'il ne falloit pas nourrir l'homère. Cet avis fit revenir les autres Sénateurs, et l'em-

porta. L'officier qui l'avoit introduit, lui donna communication des différens avis sur sa demande, et du décret du Sénat à ce sujet. Déplorant alors son malheur, il prononça ces vers :

« A quelle triste destinée le père Jupiter a-t-il » permis que je fusse en proie, moi qui ai été » nourri délicatement sur les genoux d'une mère » respectable, dans le temps que les peuples » du (16) Phricium, habiles à dompter les che- » vaux, et ne respirant que la guerre, élevèrent » sur les bords de la mer, par les ordres de Ju- » piter, la ville Æoliène, la respectable Smyrne, » que traversent les eaux sacrées du Mélès. Les » illustres filles de Jupiter vouloient, en partant » de ces lieux, immortaliser par mes vers cette (a) » ville sacrée ; mais sourds à ma voix, ses habi- » tans (17) insensés dédaignèrent mes chants » harmonieux. Non, non, il n'en sera pas ainsi : » quiconque dans sa folie aura accumulé sur ma » tête des outrages, ne l'aura pas fait impuné- » ment. Je supporterai courageusement le sort au- » quel le Dieu m'a condamné dès ma naissance. » C'en est fait, je ne demeurerai plus à Cyme. » Mes pieds brûlent d'en sortir, et mon grand » cœur me presse de me rendre dans une terre » étrangère, et de me fixer dans un autre lieu, » quelque petit qu'il soit ».

XV. En sortant de Cyme pour se retirer à

(a) L'auteur veut parler de la ville de Cyme.

Phocée, il fit cette imprécation qu'il ne naquît jamais à Cyme, de Poète qui pût la rendre célèbre et lui donner de l'éclat. Arrivé à Phocée, il y vécut de la même manière qu'il l'avoit fait ailleurs, fréquentant assidûment les lieux d'assemblée où il récitoit ses vers. Il y avoit en ce temps-là à Phocée un nommé (18) Thestorides, qui instruisoit les jeunes gens dans les lettres. Cet homme étoit sans probité. Ayant reconnu les talens d'Homère pour la poésie, il lui offrit de le nourrir et de prendre soin de lui, s'il vouloit lui permettre d'écrire ses vers, et s'il vouloit lui apporter tous ceux qu'il composeroit dans la suite. Homère avoit besoin du ministère de quelqu'un dans les choses les plus nécessaires à la vie; il accepta ces offres.

XVI. Pendant son séjour à Phocée, chez Thestorides, il composa la (19) petite Iliade, dont voici les deux premiers vers :

« Je chante Ilion et la Dardanie abondante » en excellens chevaux, et les maux qu'ont souf- » fert dans ses campagnes les Grecs, serviteurs » de Mars ».

Il y composa (20) la Phocæide, et c'est le sentiment des Phocæens. Quand Thestorides eut écrit ce poëme, et tous ceux qu'il tenoit d'Homère, il le négligea, et résolu de s'approprier ses ouvrages, il quitta Phocée. Homère lui adressa ces vers :

« Thestorides, de mille choses qui sont cachées

» aux mortels, la plus impénétrable est l'esprit
» humain ».

Thestorides, au sortir de Phocée, se rendit à Chios, où il établit une école de littérature. Ayant récité les vers d'Homère, comme s'il en eut été l'auteur, on lui donna de grandes louanges, et il en retira un profit considérable. Quant à Homère, il continua le même genre de vie, et ses vers lui procurèrent le moyen de subsister.

XVII. Peu de temps après des marchands étant venus de Chios à Phocée, se rendirent aux assemblées où se trouvoit Homère. Surpris de lui entendre réciter des Poëmes qu'ils avoient souvent entendu déclamer à Thestorides dans l'île de Chios, ils l'avertirent qu'il y avoit à Chios un Professeur en Littérature, qui s'attiroit de grands applaudissemens en chantant ces mêmes Poëmes. Homère, comprenant aussi-tôt que c'étoit Thestorides, se hâta de se rendre à Chios. Etant allé au port, il ne trouva pas de navire prêt à mettre à la voile pour cette île, mais il en rencontra un que l'on appareilloit pour aller chercher du bois à (21) Erythrée. Comme cette ville lui parut commode pour passer à Chios, il aborda civilement les nautoniers, les pria de le recevoir parmi leurs compagnons de navigation, et pour les y engager, il leur tint les propos les plus flatteurs. Ils agréèrent sa demande, et le prièrent de monter sur leur vaisseau. Homère y monta après leur

avoir donné de grandes louanges, et lorsqu'il se fut assis, il leur adressa ces vers :

« Soyez favorable à mes vœux, puissant Nep- » tune, qui régnez sur les vastes campagnes (22) » d'Hélice ; envoyez-nous un vent favorable, et » un heureux retour à ces nautoniers, compa- » gnons de mon voyage, et au maître de ce vais- » seau. Puissai-je aborder au pied du sourcilleux » Mimas, et rencontrer des hommes pieux et res- » pectables ! Puissai-je aussi me venger de cet » homme qui, par ses tromperies, a irrité contre » lui Jupiter, qui préside à l'hospitalité, et qui, » m'admettant à sa table, a violé en ma personne » l'hospitalité ».

XVIII. Arrivés à Erythrée par un vent favorable, Homère demeura le reste du jour dans le vaisseau ; mais le lendemain il pria les matelots de lui donner quelqu'un d'entr'eux pour le conduire à la ville. On lui accorda sa demande. Il se mit en route, et étant arrivé à Erythrée, qui est située sur un terrein rude et montueux, il récita ces vers :

« Terre sacrée, qui dispensez aux hommes vos » richesses ; prodigue envers ceux que vous favo- » risez, vous ne donnez qu'un terrein rude et » stérile à ceux contre qui vous êtes irritée ».

Il ne fut pas plutôt arrivé à la ville, qu'il s'informa de la navigation à Chios. Quelqu'un qui l'avoit vu à Phocée l'aborde et l'embrasse. Homère le prie de lui chercher un vaisseau qui pût le mener à l'île de Chios.

XIX. N'en ayant point (23) rencontré dans le port, il se rendit au lieu où se tenoient les bâteaux des pêcheurs, et par hasard il en trouva quelques-uns prêts à mettre à la voile pour aller à Chios. Le conducteur d'Homère les pria de le prendre sur leur bord; mais, sans daigner faire attention à ses prières, ils levèrent l'ancre. Homère fit là-dessus ces vers :

« Nautoniers, qui traversez les mers, toujours » en butte aux tristes malheurs, et qui, tels que » les timides plongeons, tirez une subsistance » pénible de cet élément, respectez l'auguste » Jupiter Hospitalier, qui règne sur nous. Sa » vengeance est terrible; craignez qu'elle n'éclate » sur la tête de ceux qui l'offensent ».

Les pêcheurs ayant levé l'ancre furent contrariés par les vents, et se virent forçés de revenir au lieu d'où ils étoient partis. Homère étoit encore assis sur le rivage. Apprenant leur retour, il leur adressa ces paroles : « Vous avez été con- » trariés par les vents; recevez-moi sur votre » bord, vous en aurez un favorable ». Les pêcheurs, touchés de leur faute, l'engagent à monter sur leur navire, et lui promettent de ne le point abandonner.

XX. Ils le reçoivent sur leurs vaisseaux, lèvent l'ancre, et déjà ils touchent au rivage. Aussi-tôt ils se mettent à l'ouvrage. Homère passa la nuit sur le bord de la mer; mais le jour ne commença pas plutôt à paroître, qu'il se mit

en route; et comme il erroit de côté et d'autre, il arriva à un lieu (24) nommé Pitys, où il passa la nuit. Pendant qu'il y prenoit son repos, le fruit d'un pin tomba sur lui. Les uns appellent ce fruit (25) strobilus et les autres cône. Homère fit là-dessus ces vers :

« Sur les sommets de l'Ida, toujours agité par » les vents, est une espèce de pins, différente des » tiens et dont les fruits sont plus agréables. Du » sein de cette montagne sortira le fer, consacré » au Dieu de la guerre, lorsqu'elle sera occupée » par les Cébréniens ».

Des Cyméens se disposoient alors à bâtir (26) Cébrénies au pied du mont Ida, à l'endroit d'où l'on tire le fer.

XXI. Homère étant parti de ces lieux, se mit en route vers un troupeau de chèvres, dont les cris l'avoient attiré. Les chiens, le voyant approcher, aboyèrent après lui, il cria. Glaucus, c'étoit le nom du pasteur, entendant ses cris, accourt en diligence, rappelle ses chiens, et les écarte par ses menaces. Ce berger, surpris de ce qu'un aveugle étoit venu seul en ces lieux, et ne sachant quel motif l'y avoit attiré, en fut long-temps émerveillé. L'ayant donc abordé, il lui demanda comment il a pu venir dans des lieux inhabités, où l'on ne trouve aucun sentier, et de quel guide il s'est servi? Homère lui raconta ses malheurs. Glaucus avoit le cœur sensible; il en fut touché. Il le mène dans sa cabane, allume du feu, pré-

pare

pare son repas, et lorsqu'il l'eut servi, il l'invita à manger.

XXII. Les chiens, au lieu de manger, ne discontinuant pas, selon leur usage, d'aboyer après Homère, celui-ci adressa ces vers à Glaucus :

« Glaucus, pasteur (27) de ce troupeau, mettez-
» vous dans l'esprit ce que je vais vous dire. Don-
» nez à manger à vos chiens devant la porte du
» vestibule. Ce conseil vous sera avantageux. Ils
» entendront plus facilement l'approche d'un
» homme, ou celle d'une bête qui dirigera sa
» marche vers le parc où est renfermé votre
» troupeau ».

Glaucus goûta ce conseil, le loua, et n'en eut que plus de vénération pour celui qui l'avoit donné. Lorsqu'ils eurent pris leur repas, la conversation s'anima de part et d'autre. Homère lui raconta les aventures qu'il avoit eues dans ses voyages et dans les villes qu'il avoit parcourues. Glaucus étoit ravi d'admiration ; mais comme il étoit l'heure de se coucher, il prit son repos.

XXIII. Le lendemain Glaucus fut d'avis d'aller rendre compte à son maître de l'heureuse rencontre qu'il avoit faite. Ayant confié son troupeau à son compagnon d'esclavage, et laissé Homère dans sa cabane, il l'assura, en le quittant, qu'il ne tarderoit pas à revenir. Etant arrivé à (28) Bolissus, petite bourgade peu éloignée de la ferme, il raconta à son maître tout ce qu'il savoit d'Homère, lui parla de son arrivée comme d'une

chose étonnante, et lui demanda ses ordres à ce sujet. Le maître ne goûta pas beaucoup ce discours, et même il blâma Glaucus et le traita d'insensé, parce qu'il donnoit l'hospitalité et admettoit à sa table des aveugles. Cependant il lui ordonna de le lui amener.

XXIV. Glaucus de retour raconta à Homère l'entretien qu'il venoit d'avoir avec son maître, et le pria de le suivre, l'assurant que sa fortune et son bonheur en dépendoient. Homère y consentit. Glaucus le lui présenta. Cet homme de Chios lui trouvant de l'esprit et beaucoup de connoissances, l'engagea à demeurer chez lui, et le chargea de l'éducation de ses enfans. Ils étoient dans (29) la première jeunesse. Homère accepta ces conditions. Ce fut à Bolissus et chez ce citoyen de Chios qu'il composa (30) *les Cercopes, la Batrachomyomachie, les* (31) *Epicichlides*, et tous ces autres Poëmes amusans qui lui acquirent une grande réputation. Thestorides n'eut pas plutôt appris qu'Homère étoit sur les lieux, qu'il quitta l'île de Chios.

XXV. Quelque temps après Homère ayant prié ce citoyen de Chios de le mener à la ville de ce nom, il y établit une école, où il donnoit à la jeunesse des règles de Poésie. Il s'en acquitta avec tant d'habileté, au jugement des habitans, que la plupart l'eurent en grande vénération. Ayant acquis par ce moyen une fortune honnête, il se maria et eut deux filles; l'une mourut avant que

d'avoir été mariée; l'autre épousa un habitant de Chios.

XXVI. Il témoigna dans ses Poëmes sa reconnoissance à ceux qui l'avoient obligé; premièrement à Mentor d'Ithaque dans l'Odyssée, parce qu'il avoit pris un soin particulier de lui pendant son mal d'yeux. Il inséra son nom dans son Poëme, le mit au nombre des compagnons d'Ulysses, et raconta que ce Prince, à son départ pour Troie, lui remit le soin de sa maison et de son bien, le regardant comme le plus juste et le plus homme de bien qu'il y eut à Ithaque. Homère en fait souvent une honorable mention dans quelques autres endroits de son Poëme, et lorsqu'il introduit Minerve s'entretenant avec quelqu'un, il lui donne la figure de Mentor.

Il témoigna aussi sa reconnoissance à Phémius, qui, non content de l'instruire dans les Belles-Lettres, l'avoit encore nourri à ses dépens. C'est ce que l'on peut voir sur-tout dans ces vers :

« Un héraut (32) met une superbe lyre entre » les mains de Phémius, le plus habile des élèves » d'Apollon ; il la prend malgré lui, contraint de » chanter parmi ces amans. Parcourant la lyre » de ses doigts légers, il préludoit par d'heu- » reux accords, et entonnoit des chants mélo- » dieux ».

Il célébra aussi le patron du navire, avec qui il avoit parcouru tant de villes et de pays. Ce patron s'appeloit Mentès, et voici les vers où il

en parle : « (33) Mon nom est Mentès ; né d'An-
» chiale, illustre par sa valeur, je règne sur les
» Taphiens qui s'honorent de l'aviron ».

Il témoigna aussi sa reconnoissance à (34) l'armurier Tychius, qui lui avoit donné l'hospitalité à Néon-Tichos, lorsqu'il se présenta à son atelier. C'est dans l'Iliade qu'il a placé les vers qu'il a faits en son honneur.

« Déjà (35) le fils de Télamon le serre de près,
» portant un bouclier énorme semblable à une
» tour. Tychius, qui vivoit dans Hylé, et dont
» nul armurier n'égaloit l'industrie, lui fit ce
» bouclier, où éclata son art, de la dépouille en-
» tière de sept taureaux vigoureux qu'il couvrit
» ensuite d'une forte lame d'airain ».

XXVII. Ces Poésies rendirent Homère célèbre en Ionie, et sa réputation commençoit déjà à se répandre en Grèce. Elle lui attira un grand nombre de visites pendant son séjour à Chios, et on lui conseilla d'aller en Grèce. Ce conseil fut tellement de son goût, qu'il desira ardemment de s'y rendre.

XXVIII. Il avoit fait en beaucoup d'endroits de grands éloges de la ville d'Argos ; mais ayant reconnu qu'il n'avoit rien dit de celle d'Athènes, il inséra ses louanges dans la grande Iliade, et parla d'Erechthée dans les termes les plus flatteurs et les plus magnifiques. C'est dans le Catalogue des Vaisseaux.

« La cité (36) du généreux Erechthée que la

» terre féconde, et que la fille de Jupiter, Mi-
» nerve, éleva ».

Il fait ensuite le plus grand éloge de Ménesthée. Il excelloit, dit-il, à ranger en bataille les chars et les gens de pied. C'est dans les vers suivans :

« Le fils de Petéus, Ménesthée, conduit ces
» troupes. Entre tous les mortels que nourrit la
» terre, nul n'égala ce chef dans l'art de ranger
» en bataille les chars et les combattans ».

Il place près des Athéniens Ajax, fils de Télamon, qui commandoit les Salamiens. C'est dans ces vers :

« (37) Ajax, fils de Télamon, a conduit douze
» vaisseaux de Salamine, et les a placés auprès des
» phalanges d'Athènes ».

Enfin dans l'Odyssée il feint que Minerve, après un entretien qu'elle eut avec Ulysses, se rendit à Athènes, qu'elle honoroit plus que toutes les autres villes.

« (38) Prenant son vol vers les plaines de Ma-
» rathon, elle se rend à la superbe ville d'Athènes,
» séjour fameux de l'antique Erechthée ».

XXIX. Après avoir inséré ces vers dans son Poëme, et s'être préparé à son voyage, il se rendit à Samos dans l'intention de passer en Grèce. Les Samiens célébroient la fête des Apaturies (39). Un habitant (39*) de Samos, qui avoit vu Homère à Chios, l'ayant reconnu à la descente du vaisseau, courut en diligence faire part à ses com-

patriotes de l'arrivée de ce Poète, dont il leur fit le plus grand éloge. Les Samiens lui ordonnèrent de le leur amener. Incontinent il retourne sur ses pas, et l'ayant rencontré, il lui dit : « Mon hôte, » les Samiens célèbrent en ce jour la fête des Apa- » turies : nos citoyens vous invitent à la célébrer » avec eux ». Homère y consentit, et se mit en marche avec celui qui l'avoit invité.

XXX. Il rencontra sur sa route des femmes qui offroient dans un carrefour un sacrifice (40) à Courotrophos. La prêtresse, l'ayant apperçu, lui dit d'un air chagrin : « Homme, éloigne-toi » de nos sacrifices ». Homère, ayant réfléchi sur ces paroles, demanda à son conducteur, quel étoit celui qui les lui avoit adressées, et à quel dieu il sacrifioit. Le Samien lui répondit que c'étoit une femme qui offroit un sacrifice à Courotrophos. Là-dessus, il fit ces vers :

« Exaucez mes vœux, Courotrophos; puisse » cette femme avoir en horreur les caresses de » l'aimable jeunesse ! qu'elle ne se plaise qu'avec » des vieillards blanchis par l'âge, dont le cœur » est brûlant et les sens sont (41) émoussés ».

XXXI. Lorsqu'il fut au lieu où là (42) Phratrie étoit dans l'usage de prendre ses repas, il s'arrêta sur le seuil de la porte, et tandis qu'on allumoit le feu dans la salle, il lui récita ces vers; d'autres disent qu'on n'alluma le feu, qu'après qu'il les eut récités.

« Un homme s'enorgueillit de ses enfans, une

» ville de ses remparts, une campagne de ses che-» vaux, la mer des vaisseaux qui la couvrent; les » richesses sont l'ornement d'une maison; de res-» pectables magistrats, assis sur un tribunal, font » un spectacle admirable; mais le plus beau spec-» tacle, à mon avis, est celui du feu qui brille » dans une maison (43), un jour d'hiver, lorsque » le fils de Saturne répand sur la terre la neige » avec les frimats ».

Il entra, et s'étant mis à table avec ceux de la Phratrie, ils lui témoignèrent de grands égards et beaucoup de respect. Il passa la nuit en ces lieux.

XXXII. Le lendemain il sortit. Des potiers de terre l'ayant apperçu tandis qu'ils faisoient chauffer leur four, ils l'invitèrent d'autant plus volontiers à entrer chez eux, qu'ils n'ignoroient pas qu'il étoit plein de talens. Ils le prièrent de leur chanter quelques-unes de ses Poésies, et lui promirent de reconnoître sa complaisance, en lui faisant présent de quelques-uns de leurs vases, ou de toute autre chose qui seroit en leur pouvoir. Il leur chanta donc ces vers qu'on appelle (44) le Fourneau.

« Potiers, si vous m'accordez la récompense » promise, je vous chanterai ces vers. Accourez » à ma voix, Pallas, protégez ce fourneau. Que » tous les cotyles, que toutes les (45) corbeilles se » couvrent d'un beau noir, soient cuits à propos » et rapportent à leur maître un prix considé-» rable. Qu'il s'en vende beaucoup au marché,

» beaucoup dans les rues; que le profit en soit » grand. Puissiez-vous, Déesse, m'accorder de » croître ainsi en sagesse !

» Mais si, sans pudeur, vous cherchez à me » tromper, j'invoque sur votre fourneau toutes » les pestes (46) Syntrips, Smaragos, Asbetos, » Abactos et Omodamos, qui portent à cet art les » coups les plus funestes. Que le fourneau, que la » maison soient la proie des flammes, et que dans » le trouble occasionné par l'incendie, on n'en- » tende que les gémissemens et les cris plaintifs » des potiers. Tel le frémissement du cheval, tel » soit celui du fourneau, lorsque les vases volent » en éclats. Fille du soleil, Circé, célèbre par vos » enchantemens, répandez vos poisons sur les » potiers et sur leurs ouvrages. Et vous aussi, » Chiron, amenez avec vous grand nombre de » Centaures, et ceux qui ont échappé aux coups » d'Hercules, et ceux qui ont péri en combattant » contre lui, puissent-ils briser tous ces ouvrages! » Puisse le fourneau tomber sous vos (47) coups, » et les potiers, en se lamentant, être témoins de » cet affreux spectacle! Je me réjouirai cepen- » dant de leur triste malheur. Quiconque se bais- » sera pour considérer de plus près cet incendie, » qu'il ait le visage (48) saisi par la flamme, afin » que tout le monde apprenne à ne point com- » mettre d'injustices ».

XXXIII. Il passa l'hiver à Samos. Dans les Néoménies ou Nouvelles Lunes, il se rendoit aux

maisons des riches, où il chantoit ces vers qu'on appelle (49) Eirésioné, et dont il tiroit quelque récompense. Dans ces visites, il étoit toujours accompagné des enfans des plus illustres habitans du pays.

« Nous avons dirigé nos pas vers la demeure » d'un homme puissamment riche, dont la mai- » son regorge de biens. Portes, déployez vos » battans ! Plutus se présente, accompagné de » l'aimable gaîté et de la douce paix. Que les » vases ne désemplissent pas, que le (49*) feu soit » toujours allumé dans le foyer et la table tou- » jours chargée de pain ! Que la femme du fils de la » maison vienne vous trouver portée sur un char » attelé de mules ! que cette femme, assise sur un » siége (50) orné d'ambre, travaille en toile ! Je » reviendrai, oui, je reviendrai tous les ans, » comme l'hirondelle. Je suis debout ici à votre » porte. Soit que vous me fassiez quelque pré- » sent, soit que vous me refusiez, je n'y resterai » pas ; je ne suis pas venu dans l'intention de » demeurer avec vous ».

Les enfans chantoient à Samos ces vers toutes les fois qu'ils faisoient (51) la quête en l'honneur d'Apollon. Cet usage subsista long-temps dans cette île.

XXXIV. Au commencement du printemps, Homère voulut partir de Samos pour se rendre à Athènes. Il mit à la voile avec quelques Samiens, et aborda à l'île d'Ios. Ils ne débarquèrent pas à

la ville, mais sur le rivage. Homère se voyant attaqué d'une maladie grave, se fit porter à terre. Les vents contraires ne permettant pas de continuer la navigation, on resta plusieurs jours à l'ancre. Homère reçut la visite de quelques habitans de l'île d'Ios, qui ne l'eurent pas plutôt entendu parler, qu'ils furent pénétrés d'admiration.

XXXV. Pendant que les matelots et quelques-uns des habitans de la ville s'entretenoient avec Homère, des enfans de pêcheurs abordèrent en ces lieux, et étant descendus sur le rivage, ils leur adressèrent ces paroles : « Ecoutez-nous, étran» gers : expliquez, si vous le pouvez, ce que nous » allons vous proposer ». Alors quelqu'un de ceux qui étoient présens les engagea à parler. « Nous » laissons, dirent-ils, ce que nous prenons, et » nous emportons ce que nous ne prenons pas ». Ne pouvant rien comprendre à cette énigme, les enfans des pêcheurs la leur expliquèrent. Notre pêche ayant été malheureuse, leur dirent-ils, nous nous sommes assis sur le rivage, et comme nous étions tourmentés par la (52) vermine, ce que nous avons pris, nous l'avons laissé en ces lieux, et nous remportons chez nous ce que nous n'avons pu prendre. Homère fit là-dessus ces vers: « Enfans, vos pères ne possèdent ni d'amples » héritages, ni de nombreux troupeaux ».

XXXVI. Homère mourut de cette maladie à Ios, et non du chagrin de n'avoir pu comprendre

l'énigme des enfans, comme quelques auteurs l'ont écrit. Il fut enterré sur les bords de la mer par ses compagnons de voyage et par ceux des habitans d'Ios qui l'avoient fréquenté pendant sa maladie. Long-temps après, et lorsque ses Poëmes, devenus publics, furent admirés de tout le monde, les habitans d'Ios inscrivirent sur sa tombe ces vers élégiaques : certainement ils ne sont pas d'Homère.

« La terre (53) recèle ici dans son sein la tête » sacrée du divin Homère, dont la Poésie a illustré » les héros ».

XXXVII. On a vu par ce que je viens de dire, qu'Homère n'étoit ni Dorien ni de l'île d'Ios, mais Æolien. On peut encore le conjecturer sur ce qu'un aussi grand Poète n'a pu parler dans ses Poëmes que des plus beaux usages, ou de ceux de sa patrie. Vous en pourrez juger par ces vers :

« Ils (54) lèvent la tête des taureaux vers le » ciel, les égorgent et les dépouillent : ils séparent les cuisses, les couvrent deux fois de » graisse et des lambeaux sanglans de toutes les » parties de la victime ».

Il n'est point parlé des reins dans ces vers, parce que les Æoliens sont les seuls d'entre les Grecs qui ne les brûlent pas. Homère fait voir aussi dans les vers suivans qu'étant Æolien, il suit les usages de son pays.

« Le vieillard (55) fait brûler la victime sur le

» bois de l'autel, et verse dessus des libations de » vin. Des jeunes gens à côté de lui, tenoient » des broches (56) à cinq rangs ».

Les Æoliens sont les seuls peuples de la Grèce qui fassent cuire les entrailles des victimes avec des broches à cinq rangs; celles des autres Grecs n'en ont que trois. Les Æoliens disent aussi πέμπε pour πέντε, *cinq*.

XXXVIII. J'ai rapporté ce qui regarde la naissance, la vie et la mort d'Homère. Il me reste à parler du temps où il a vécu. Il sera aisé de le déterminer avec exactitude et sans crainte de se tromper, si on l'examine de cette manière-ci. L'île de Lesbos n'avoit point encore (57) de villes; on y en fonda cent trente ans après l'expédition de Troie, où commandoient Agamemnon et Ménélas. Cyme, ville Æoliène, appelée aussi Phriconis, fut fondée vingt ans après Lesbos, et dix-huit ans ensuite Smyrne le fut par les Cyméens. Ce fut (58) en ce temps-là qu'Homère vint au monde. De la naissance de ce Poète jusqu'au passage de Xerxès en Grèce, il y a 622 ans. Il est aisé de calculer la suite des temps par les Archontes. Il est donc prouvé qu'Homère est né 168 ans après la prise de Troie.

FIN DE LA VIE D'HOMÈRE.

NOTES

SUR LA VIE D'HOMÈRE.

(1) §. II. *Du golfe Herméen.* C'est le même qu'on a appelé depuis golfe de Smyrne. *Voyez* la Table Géographique au mot HERMUS.

(2) §. II. *Thésée.* Aristides (*a*) nomme Thésée parmi les fondateurs de Smyrne, sans nous apprendre qui il étoit. Tacite est en suspens sur le fondateur de cette ville : *At* (*b*) *Smyrnæi, repetitâ vetustate, seu Tantalus Jove ortus, illos, sive Theseus, divinâ et ipse stirpe, sive una Amazonum condidisset...* Il paroît que Tacite pensoit que Thésée, fondateur de Smyrne, étoit l'illustre Roi d'Athènes de ce nom, puisqu'il le suppose de race divine. Ce Prince en effet reconnoissoit, selon la Mythologie, Neptune pour son père. On ne conçoit pas comment ce savant et judicieux Historien a pu confondre Thésée de Thessalie avec Thésée, Roi d'Athènes. Quoique celui-ci prétendît être fils de Neptune, il n'en descendoit pas moins de Cécrops, premier Roi de l'Attique. Il vint au monde vers l'an 3,368 de la période julienne, 1,346 ans avant notre ère, et mourut l'an 3,421 de la même période, 1,293 ans avant Jésus-Christ, âgé de 53 ans, dont il en avoit régné vingt-neuf.

Thésée, fondateur de la ville de Smyrne, descendoit d'Eumélus, fils d'Admète, et remontoit par Phérès et Cré-

(*a*) Aristid. Monodia de Smyrnâ, fol. 64, in aversâ parte, lin. 5 à fine. Orat. de Smyrnâ, fol. 65, in aversâ parte, lin. 21. Palinodia de Smyrnâ, pag. 66, in aversâ parte, lin. 9.

(*b*) Taciti Annal. lib. IV, §. LVI.

thée à Æole, fils d'Hellen et petit-fils de Deucalion. Ces deux généalogies prouvent que ces deux personnages sont bien différens l'un de l'autre, et qu'ils ne sont pas de la même maison. Bien plus, Thésée, Roi d'Athènes, est mort, comme on l'a observé, l'an 1,293 avant notre ère, et Thésée, fondateur de Smyrne, fleurissoit l'an 1,102 avant la même ère, puisque ce fut l'année de la fondation de cette ville. Ainsi il y a eu 191 ans entre la mort du premier Thésée et le temps où a fleuri le second.

Quoique Thésée de Thessalie fût d'une naissance distinguée, je ne doute pas cependant que les habitans de Smyrne n'aient voulu se donner pour fondateur un personnage encore plus illustre, et qu'ils n'aient imaginé la fable de la fondation de leur ville par Thésée, Roi d'Athènes. Cette fable flattoit trop la vanité des Athéniens pour qu'ils ne cherchassent pas à l'accréditer. Les Poètes la propagèrent, et l'on trouve dans (*a*) l'Anthologie une épigramme ou inscription pour la statue de Pisistrate, où il en est fait mention. La voici de la traduction du célèbre Grotius.

DE IMAGINE PISISTRATI.

Ter dominum populi dicit de Cecrope, ter me
Exegit, populus, ter revocavit item,
Magnum consilio Pisistraton : ille ego feci
Mæonidæ lacerum corpus ut esset opus.
Civis enim noster fuit aureus ille Poeta,
Si Smyrnam nos gens Attica condidimus.

Quoi qu'il en soit, les Commentateurs de Tacite n'ont pas eu connoissance de ce passage de l'Auteur de la Vie d'Homère.

(3) §. III. *Se nourrissant elle et son fils du travail de ses mains.* Les anciens Commentateurs d'Homère, tels qu'Eustathe (*b*), prétendent qu'Homère, voulant conserver

---

(*a*) Anthologia, lib. IV, Titul. IV, pag. 298.

(*b*) Eustath. Commentar. ad Iliad. lib. XII, pag. 913, lin. 2.

la mémoire de sa mère et transmettre à la postérité la vie juste et laborieuse qu'elle menoit, l'avoit eue en vue dans ces vers du livre douzième de l'Iliade, vers 433—435. « Comme une femme laborieuse, équitable, tient la balance » et pèse la laine qui la fait subsister; attentive à égaliser » les bassins, afin de pouvoir donner à ses enfans, un foible » secours, prix d'un pénible travail ».

Je me sers de la traduction de M. Bitaubé.

(4) §. v. *Phémius mourut.* Homère, qui avoit en partage toutes les qualités morales, a célébré la mémoire de son bienfaiteur en plusieurs endroits de l'Odyssée, et surtout, liv. I, vers 154, 155, 325 et suivans; liv. XVII, vers 261 et suivans, et liv. XXII, depuis le vers 330 jusqu'au 356.

(5) §. v. *Fréquentoient son école.* Ce passage prouve, à mon avis, deux choses; la première, qu'on n'enseignoit pas dans ces écoles à lire et à écrire, mais la littérature; la seconde, qu'on donnoit dès ce temps-là une excellente éducation aux jeunes gens, et que, quels que fussent les divers états qu'ils embrassassent dans la suite, ils conservoient toute leur vie du goût pour la littérature, et ne manquoient pas de le cultiver, quand ils avoient quelques momens de loisir.

(6) §. VI. *Qu'il mit par écrit.* Si cela est, comme il est très-vraisemblable et comme il est difficile d'en douter, que devient l'assertion d'un Savant, qui a prétendu depuis peu qu'Homère n'avoit pas écrit ses Poëmes, quoique l'écriture fût connue plusieurs siècles avant la naissance de ce Poète? Un Savant, si distingué par la supériorité de ses connoissances, doit suivre les grandes routes et laisser les opinions singulières et bizarres à ces minces Littérateurs qui n'ont pas d'autre ressource pour se faire connoître.

M. de Sainte-Croix a supérieurement réfuté ce paralogisme littéraire dans un de nos journaux.

Que diroit cet illustre Savant, s'il avoit lu dans la Préface

d'un gros livre imprimé à Halle en Saxe en 1796, qu'il n'y a jamais eu d'Homère, que l'Iliade est l'ouvrage de plusieurs Poètes anciens, qu'on a recueilli leurs Poëmes épars et qu'on les a cousus ensemble? Ne penseroit-il pas que l'esprit de vertige qui s'est emparé de la France, commence à se répandre dans une partie de l'Allemagne?

(7) §. VII. *Après avoir voyagé en Tyrrhénie et en Ibérie.* M. Wesseling jette quelques doutes sur ces voyages, et pour appuyer ces doutes il cite Hérodote, liv. I, §. CLXIII, et liv. VIII, §. CXXXII. Le premier est fondé sur ce que les Phocéens sont les premiers qui aient fait connoître aux Grecs la Tyrrhénie et l'Ibérie. Cela n'est pas étonnant. Ils faisoient dans ces pays des voyages fréquens, qui leur donnoient occasion d'en acquérir une parfaite connoissance; au lieu que celle qu'eurent de ces mêmes pays les négocians qui alloient du temps de la jeunesse d'Homère y porter du bled de Leucade, ou d'Ithaque, devoit être d'autant plus foible qu'ils se bornoient à de certains parages. Le second doute qu'a fait naître le §. CXXXII du livre VIII me paroît encore moins solide, puisque si les Grecs, dans le temps de la bataille de Salamine, ne connoissoient pas ce qui étoit au-delà de l'île de Délos, on pourroit en inférer aussi non-seulement que les Phocéens devoient encore moins connoître l'Ibérie cent soixante ans auparavant, mais encore que les Grecs n'étoient point passés en Asie pour faire le siége de Troie, et qu'ils n'y avoient pas fondé de colonies. Le fait est que les Grecs, qui, du temps de Xerxès, ne connoissoient pas ce qui étoit au-delà de l'île de Délos, étoient du continent de la Grèce et nullement marins. L'Odyssée me paroît une réfutation complète du sentiment de M. Wesseling.

(8) §. VII. *Que sur les questions.* Il y a dans le texte, ἐξιστορῆσαι καὶ πυθέσθαι. Corneille de Pauw corrige, ἐξιστορήσαντι πυθέσθαι. M. Wesseling approuve cette correction, et la confirme par un passage de l'Auteur de cette Vie et par un autre d'Hérodote.

(9)

(9) §. IX. *Chez un armurier.* Σκυτεύς signifie proprement un ouvrier en cuir. Ces sortes d'ouvriers faisoient les boucliers, parce qu'on les revêtoit en cuir. Il s'appeloit Tychius. Homère lui a donné de la célébrité en le plaçant dans l'Iliade, livre VII, vers 220. M. Bitaubé lui a donné en cet endroit le titre d'armurier. Ce terme étant plus noble que celui d'ouvrier en cuir, j'ai cru devoir suivre son exemple, quoique ce ne soit pas le terme propre. L'auteur de cette Vie en fait encore mention, §. XXVI.

(10) §. IX. *Citoyens de l'aimable fille de Cyme.* Je lis avec Corneille de Pauw, Κύμης ἐριώπιδα κούρην. M. Wesseling approuve cette correction et l'appuie d'un passage d'Isaïe, cap. XXIII, vers. 12, qui appelle la ville de Tyr fille de Sidon, parce que Tyr en étoit une colonie, et d'un autre de S. Paullin, Evêque de Nole, qui dit en parlant de la ville de Marseille, *Massilia, Graium filia.*

M. Ernesti a admis la leçon des éditions d'Hérodote :

> Οἳ πόλιν αἰπεινὴν, Κύμην, ἐριώπιδα κούρην
> Ναίετε.

Ce Savant l'explique par cette note : *refer* ἐριώπιδα κούρην, *ad Cymen, à quâ urbs nomen habuit, non ad urbem.* Ainsi Cyme est une jeune fille *qu'habitent* ceux à qui le Poète adresse la parole. J'avoue franchement que je n'entends pas cela.

Ces vers se trouvent parmi les hymnes attribués à Homère dans l'édition de Florence, dans celle d'Alde sans date, et dans quelques autres. Au troisième vers, on y lit: ναίετ' ἐς ἄδην, ἧς πόδα. Bernard Martin (*a*) corrige ainsi cette absurde leçon : ναίετε Σαιδήνης πόδα. Cette correction est d'autant plus heureuse, qu'on trouve le mont Sædène dans Etienne de Byzance. Mais comme on trouve Sardène dans toutes les éditions d'Hérodote, j'ai cru devoir conserver ce mot. Au surplus, il s'agit seulement de savoir

(*a*) Var. Lect. lib. IV, cap. XXVII, pag. 239.

quel étoit le vrai nom de la montagne au pied de laquelle Cyme étoit bâtie.

(11) §. IX. *Ces vers lui firent tant de plaisir.* C'est une nouvelle preuve de la bonne éducation que l'on donnoit alors à la jeunesse. *Voyez* ce que j'en ai dit note 5.

(12) §. XI. *Il fit l'épitaphe de Midas.* Ce Midas étoit, selon (*a*) M. le Président Bouhier, le second Prince de ce nom. Sa femme s'appeloit Démodice; elle étoit (*b*) fille d'Agamemnon, Roi de Cyme. Héraclides (*c*) nomme cette Princesse Hermodice. Il assure qu'elle n'étoit pas moins sage que belle, et qu'elle fut la première qui frappa de la monnoie à Cyme.

(13) §. XI. *Je suis vierge.* Cette épitaphe se trouve dans le Phèdre de (*d*) Platon. Simonides (*e*) en a fait une critique qui me paroît manquer de justesse. Cette critique n'en a pas imposé à (*f*) Dion Chrysostôme, qui rapporte cette épitaphe après l'avoir fait précéder de ces sages réflexions :

« Ignorois-je donc que, selon leur dédicace, ces statues » doivent être immortelles? et cependant elles sont toutes » détruites, les unes d'une manière, les autres d'une autre. » Juste et commune destinée, que le temps amène sur tous » les êtres! En vain s'est glorifié le Poète, auteur de cette » épitaphe, qu'on dit avoir été gravée sur le tombeau de » Midas. Nous apprenons de lui, ô Vierge, que vous devez » annoncer aux passans la mort de Midas; mais nous vous » cherchons et nous ne vous trouvons pas; le tombeau de » ce Roi a même disparu. Ces eaux coulent encore et ces » arbres refleurissent; mais, ainsi que Midas et la Vierge » posée sur son monument, ils disparoîtront dans la suite » des siècles ».

(*a*) Recherches et Dissertations sur Hérodote, pag. 83.
(*b*) Julii Pollucis Onomastic. lib. IX, Segm. LXXXIII, pag. 1063.
(*c*) Heraclid. de Politiis, pag. 521.
(*d*) Plat. in Phædro, tom. III, pag. 264, D.
(*e*) Analecta Veterum Poetar. Græcor. tom. I, pag. 122, X.
(*f*) Dio Chrysostom. Oratio Corinthiaca, pag. 465, A.

Ces sages réflexions sur la fragilité et l'instabilité des choses humaines me rappellent une estampe ingénieuse qui est en tête d'une édition de l'Essai sur l'Homme, publiée à Londres en 1754, *in*-8°. dont le sujet est de l'invention de M. Pope. Cette estampe représente des ruines. On voit sur un Cippe la moitié de la statue d'un héros, avec ces mots gravés sur le Cippe en lettres capitales, VIRO IMMORTALI : près de-là est une colonne brisée, avec cette inscription sur la base : CAPITOLI IMMOBILE SAXUM ; plus loin sont des ruines de palais avec ces mots, ROMA ÆTERNA : au-dessous est un Philosophe assis sur des ruines, qui, avec un chalumeau et de l'eau de savon, s'amuse à faire des bulles d'air.

Mais pour en revenir à l'épitaphe de Midas, l'Auteur de la Vie d'Homère est, je crois, le seul écrivain qui l'attribue à Homère. Diogène de Laerte, qui la rapporte aussi, prétend (*a*) qu'elle est de Cléobule de Linde. C'est sans doute sur l'autorité de ce Biographe que M. Brunck l'a publiée (*b*) sous le nom de ce Poète. Les autres écrivains n'en nomment pas l'auteur. Je ne parlerai pas des variantes ; on peut les voir dans les éditions de la Vie d'Homère par MM. Reinolds et Wesseling. Je me contente d'observer que dans le troisième vers

Ἠέλιος τ' ἀνιὼν λάμπῃ, λαμπρά τε Σελήνη,

M. Brunck a substitué φαίνῃ à λάμπῃ, sans nous apprendre s'il a fait ce changement de lui-même, parce que son oreille, quelquefois un peu trop délicate, étoit choquée de la rencontre de ces deux mots, λάμπῃ λαμπρά, ou s'il y a été autorisé par quelque manuscrit. Je me crois d'autant plus en droit de faire ce léger reproche à ce Savant, qu'un Littérateur a prétendu depuis peu qu'on lisoit φαίνῃ dans Platon, Dion Chrysostôme et Diogène de Laerte, quoique dans ces

(*a*) Diogen. Laert. lib. 1, Segm. LXXXIX, pag. 55.

(*b*) Analecta veterum Poetarum Græcorum, tom. 1, pag. 76.

deux premiers auteurs ce vers ne se trouve pas, et que dans Diogène il y ait λάμπῃ.

Le second vers est rapporté par Longin dans son Traité du Sublime, section XXXVI, page 120 de l'édition *in*-4°. de M. Toup. Boileau, qui l'a traduit, a mis en note, Epitaphe de *Midias*. Cette faute de typographie s'est perpétuée dans toutes les éditions, et même dans celle de Didot, qui ne surpasse pas moins les autres par son exactitude que par la beauté de son exécution.

Grotius l'a publiée avec son élégance ordinaire en autant de vers latins qu'il y a de vers grecs. Comme la partie de son Anthologie, qui est imprimée, ne paroît que depuis peu de temps, je crois faire plaisir à plus d'un lecteur en la faisant réimprimer.

(*a*) Sto sacrata Midæ tumulum super ænea virgo,
Dum fons mittet aquas, dum frondes arbor habebit,
Ætheris in templo dum sol et luna micabunt,
In statione manens super hoc miserabile bustum,
Omnibus hoc edico, Midam hîc esse sepultum.

(14) §. XIII. *Qu'un seul s'y opposa.* Il y a grande apparence que ce Sénateur étoit celui qui présidoit le Sénat. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Auteur de cette Vie l'appelle plus bas Ἄρχων, nom qui ne convient pas, je crois, à tous les Sénateurs indistinctement. D'ailleurs, il faut bien qu'il ait eu la prépondérance dans sa compagnie pour la faire revenir à son avis.

(15) §. XIII. *Car les Cyméens appellent dans leur Dialecte....* L'Auteur de la Vie d'Homère, attribuée à Plutarque, dit (*b*) d'après Ephore, que les Cyméens et les Ioniens nomment aussi dans leur Dialecte les aveugles des *homères*, et il en cite cette étymologie qui est très-vraisem-

(*a*) Anthologia græca cum versione latinâ Hugonis Grotii, tom. II, pag. 91.

(*b*) Homeri Vita apud Homerum ex Edit. Ernesti, tom. V, pag. 144.

blable : παρὰ τὸ δεῖσθαι τῶν ὁμηρευόντων, ὅ ἐστι ἡγουμένων, « parce qu'ils ont besoin de conducteurs ».

(16) §. XIV. *Les peuples du Phricium.* Mot à mot les peuples du Phricon. Le mont Phricium est une montagne de la Locride au-dessus des Thermopyles. Il en sortit une colonie qui bâtit la ville de Cyme. Cette ville prit de-là le nom (*a*) de Phriconis.

(17) §. XIV. *Ses habitans insensés.* Il y a dans le texte :

> Οἱ δ' ἀπανηνάσθην ἱερὴν ὄπα, φημὶ ἀοιδήν.
> Ἀφραδίην τῶν μέν τε παθών τις φράσσεται αὖθις
> Ὅς σφιν κ. τ. λ.

M. Ernesti trouve le mot φημὶ du premier vers bien languissant : quant à moi, je tranche le terme, je le trouve d'une platitude insupportable. Scaliger le change en Φήμι', et prétend que le Poète s'adresse à Phémius ; mais il y avoit long-temps qu'il étoit mort. Je ne sais que substituer à ce mot. Je supprime le point après ἀοιδὴν, et je le mets après ἀφραδίην, que je change en ἀφραδίῃ ; je fais rapporter ce mot à οἱ δ' ἀπανηνάσθην. Comme dans les manuscrits on met l'*iota* souscrit à côté, ceux qui n'ont pas su lire ces manuscrits en ont fait un *nu*. J'en ai apporté plusieurs exemples dans mes notes sur Hérodote. Il y a dans ce qui suit quelque chose de corrompu. Je laisse le soin de le corriger à des gens plus habiles que moi.

(18) §. XV. *Un nommé Thestorides.* Thestorides est un nom patronymique, qui signifie, fils de Thestor. Calchas, ce fameux devin qui accompagna les Grecs à l'expédition de Troie, étoit aussi surnommé Thestorides, parce qu'il étoit fils de Thestor, et c'est ainsi que le nomme souvent Homère.

(19) §. XVI. *Il composa la petite Iliade.* On appelle ce Poëme la petite Iliade, afin de le distinguer de l'Iliade que

---

(*a*) Strab. lib. XIII, pag. 922, A et B. Herodot. lib. I, §. CXLIX. Stephanus Byzant. voc. Κύμη.

nous avons. Pausanias (*a*) en parle, ainsi que (*b*) Saint Clément d'Alexandrie, sans cependant en nommer l'auteur. Il paroît certain que c'est Leschès de Lesbos, qui l'a composé, sur lequel on peut consulter Saumaise, *in Exercitationibus Plinianis, pag. 847 et seq.* L'Auteur de cette Vie nomme le Poëme connu sous le nom d'Iliade la grande Iliade.

(20) §. XVI. *Il y composa la Phocœide.* Fabricius (*c*) conjecturoit qu'il falloit lire la Phæacide. Il s'appuyoit sur ces vers d'Ovide du quatrième livre de ses Epîtres, écrites du Pont, Epître XII, vers 27.

Dignam Mæoniis Phæacida condere chartis
Cum te Pierides perdocuere tuæ.

Mais le savant Cardinal Quirini (*d*) a prouvé qu'il ne falloit pas changer le texte; qu'Homère, demeurant à Phocée, devoit plus naturellement écrire un Poëme en l'honneur de cette ville qu'en celui de Corcyre, qui en étoit prodigieusement éloignée. Quant au passage d'Ovide, il faut l'entendre de la partie de l'Odyssée où Ulysses raconte son arrivée dans l'île des Phæaciens, et ce qui lui arriva à la cour d'Alcinoüs. *Voyez* M. Wernsdorf, *de Homeristis Latinis*, §. *x*, *tom. IV, pag. 584*, *Poetarum Latinorum minorum.*

(21) §. XVII. *A Erythrée.* C'est la même ville que celle d'Erythres en Ionie.

(22) §. XVII. *Les vastes campagnes d'Hélice.* Il y a dans le texte :

Ἐυρυχόρου πεδίων ἠδὲ ξανθοῦ Ἑλικῶνος.

On pensera peut-être que j'aurois dû traduire les vastes

(*a*) Pausan. Laconic. seu lib. III, cap. XXVI, pag. 278.
(*b*) Clement. Alexandrini Stromat. lib. I, pag. 381, lin. 18.
(*c*) Biblioth. Græc. lib. II, cap. II, pag. 284.
(*d*) De Primordiis Corcyræ, pag. 19 et 20.

campagnes de l'Hélicon. Mais voyez la note 364 sur le §. CXLVIII du premier livre d'Hérodote.

(23) §. XIX. *N'en ayant point rencontré.* Il faut sous-entendre πλοῖον avec ἀπόστολον. Voyez la note de M. Ruhnken sur le Lexique de Timée, page 43 de la seconde édition, et ma note 52 sur le premier livre d'Hérodote.

(24) §. XX. *Il arriva à un lieu nommé Pitys.* Πίτυς signifie un pin. Ce lieu étoit planté de pins; ce qui lui avoit fait donner ce nom.

(25) §. XX. *Les uns appellent ce fruit strobilus.* M. Wesseling prouve par deux passages de Galien que les anciens nommoient *cône* le fruit du pin, et les modernes *strobile.* C'est le pignon de la pomme de pin. Voici le second passage de Galien (*a*). Εὔχυμος καὶ παχύχυμος καὶ τρόφιμός ἐστιν ὁ τοῦ κώνου καρπὸς, οὐ μὴν εὔπεπτος· καλοῦσι δὲ οἱ νῦν Ἕλληνες, οὐ κώνους, ἀλλὰ στροβίλους αὐτούς. « Le pignon, ou fruit du cône, » fournit un suc de bonne qualité, épais et nourrissant; » mais il n'est pas facile à digérer. Les Grecs d'à présent ne » l'appellent pas cône, mais strobile ».

M. Wesseling conclut de-là que cette Vie d'Homère n'est pas d'Hérodote. Je suis persuadé, ainsi que cet illustre Savant, qu'elle n'est pas de cet Historien. Mais si la preuve qu'il en donne étoit concluante, il faudroit croire que cette Vie est des derniers temps de la Grèce, puisqu'on y trouve non-seulement le mot strobile, mais encore ceux de χρήμη et de συμφοραίνειν, qui se trouvent §. XIV. Ces termes d'un siècle très-récent ne prouvent rien. Homère a fait dans tous les temps la base de l'éducation de la jeunesse. On y joignoit communément la Vie de ce grand Poète. La langue ayant peu à peu changé, il s'y trouva quelques termes difficiles à entendre. On leur substitua à la marge des expressions usitées. Les copistes, à qui ces nouvelles expressions étoient plus familières que les anciennes, les firent passer de la

(*a*) Galen. de Alimentorum facultate, tom. IV, pag. 325.

marge dans le texte. Je ne me persuaderai jamais qu'un ouvrage, qui respire par-tout le goût de la saine antiquité, soit la production d'un siècle barbare.

(26) §. xx. *A bâtir Cébrénies au pied du mont Ida.* Si l'on n'a commencé à exploiter les mines de fer du mont Ida qu'après la fondation de Cébrénies, que devient la tradition qui attribue cette exploitation aux Dactyles Idéens? Cette remarque du savant M. Wesseling est très-juste. Le même Savant pense qu'Ephore ayant écrit sur la colonie des Cyméens, l'Auteur de la Vie d'Homère a puisé dans son ouvrage cette particularité. De-là il est aisé, dit-il, de conclure que cet écrivain est au moins postérieur à Ephore. Il est permis de douter de cette assertion et de la justesse de cette conclusion: Ephore a dû nécessairement emprunter ce fait de quelque auteur qui lui étoit antérieur. Pourquoi ne veut-on pas que l'écrivain de la Vie d'Homère, quel qu'il soit, ait puisé à la même source qu'Ephore? S'il ne l'a point fait, comment peut-on le prouver, puisqu'il ne nous reste qu'une très-petite partie des écrits des Grecs?

(27) §. xxii. *Pasteur de ce troupeau.* L'édition d'Homère de Florence, celle d'Alde sans date, l'édition d'Hérodote de Henri Etienne 1570, portent:

Γλαῦκε πέπων ἐπιὼν τὰ ἔπος τὰ ἐνὶ φρεσὶ θήσω.

Mais Suidas rapporte ainsi ce vers au mot Ὅμηρος:

Γλαῦκε βροτῶν ἐπιόπτα, ἔπος τί σοι ἐν φρεσὶ θήσω.

Je lis βοτῶν avec Kuster dans ses notes sur Suidas. C'est la leçon que j'ai suivie dans ma traduction.

(28) §. xxiii. *Bolissus.* C'est une bourgade de l'île de Chios. Thucydides (*a*) la met près de Cardamyle. Elle doit se trouver par conséquent dans la partie septentrionale de cette île.

(*a*) Thucydid. lib. viii, §. xxiv.

(29) §. XXIV. *Ils étoient dans la première jeunesse.* Παῖδες ἐν ἡλικίῃ sont des enfans qui n'ont pas encore atteint l'âge de puberté. Dans les bons siècles on disoit οἱ τῆς ἡλικίης ἐντὸς γεγονότες. Dans ces mêmes siècles, cette expression οἱ ἐν τῇ ἡλικίῃ signifioit ceux qui étoient en âge de porter les armes, parce que l'on sous-entend στρατεύσιμῃ. *Voyez* M. Taylor, *in Lysiæ Orat. Funeb. pag. 55.* Cette observation prouve que l'Auteur de cette Vie ne peut être Hérodote.

(30) §. XXIV. *Les Cercopes.* Suidas (*a*) et Proclus (*b*) mettent aussi les Cercopes au nombre des ouvrages d'Homère. Ce Poëme n'est pas venu jusqu'à nous. Ces Cercopes étoient des hommes méchans, trompeurs. De-là le proverbe κερκωπίζειν qui signifie (*c*) agir frauduleusement.

(31) §. XXIV. *Les Epicichlides.* Les Epicichlides étoient un Poëme destiné à l'amusement des enfans. Comme ils prenoient un singulier plaisir à le lui entendre chanter, ils lui faisoient présent de grives, ainsi que nous l'apprenons (*d*) de Ménæchmus dans un ouvrage sur les Artistes. Les Grecs nommoient en leur langue une grive κίχλη. Ce Poëme rouloit en grande partie sur l'amour, au rapport de Cléarque (*e*) dans le second livre des Erotiques.

(32) §. XXVI. *Un héraut met une superbe lyre.* Ces trois vers sont les 153, 154 et 155 du premier livre de l'Odyssée :

Κήρυξ δ' ἐν χερσὶν κίθαριν περικαλλέα θῆκε
Φημίῳ, ὅς ῥ' ἤειδε παρὰ μνηστῆρσιν ἀνάγκῃ.
Ἤτοι ὁ φορμίζων ἀνεβάλλετο καλὸν ἀείδειν.

(*a*) Suidas voc. Homerus, tom. II, pag. 684.

(*b*) Proclus in vitâ Homeri, pag. XIII, ex Edit. Josuæ Barnes.

(*c*) Eustath. Commentar. in Odyss. lib. II, pag. 1430, lin. 35; lib. X, pag. 1669, lin. 60; lib. XIX, pag. 1864, lin. 23.

(*d*) Athen. Deipnosoph. lib. II, cap. XXIV, pag. 65, A et B.

(*e*) Id. lib. XIV, cap. IX, pag. 639, A.

L'Auteur de la Vie d'Homère a substitué au second vers celui-ci :

Φημίῳ, ὃς δὴ πολλὸν ἐκαίνυτο πάντας ἀείδων.

« Phémius qui excelloit dans l'art du chant ».

Il lie ensuite ce second vers avec le troisième par ces mots καὶ πάλιν, comme si ce troisième vers étoit fort éloigné des deux premiers, quoiqu'il les suive immédiatement. M. Wesseling ignore où l'Auteur de cette Vie a pris ce second vers, dont Eustathe ne fait aucune mention dans son Commentaire. Je crois qu'il est naturel de supposer avec M. Ernesti que cet écrivain citoit de mémoire. Josué Barnes lui a donné place dans son édition. Les Editeurs d'Homère, qui sont venus après lui, ont bien fait de ne le pas imiter en cela.

Ces trois vers sont de la traduction de M. Bitaubé. Ceux qui prendront la peine de les comparer avec celle de Madame Dacier, s'appercevront au premier coup-d'œil des raisons qui m'ont engagé à donner la préférence à celle de ce Savant.

(33) §. XXVI. *Mon nom est Mentès.* Ces vers sont de l'Odyssée, lib. 1, vers. 180. J'ai encore préféré la traduction de M. Bitaubé à celle de Madame Dacier.

(34) §. XXVI. *L'armurier Tychius.* J'ai parlé de Tychius, note 9. M. Pope lui donne le titre d'armurier, et c'est sans doute d'après cet illustre Poète que M. Bitaubé s'est déterminé à admettre ce terme dans sa traduction. Quoi qu'il en soit, voici la note de M. Pope : « J'ai appelé Tychius un armurier, plutôt qu'un corroyeur ou un ouvrier » en cuir. Le bouclier d'Ajax autorise la première expression aussi bien que l'autre; et quoique celle dont se sert » Homère n'ait rien de bas en grec, on ne doit pas l'admettre » dans un vers héroïque anglois ».

(35) §. XXVI. *Déjà le fils de Télamon.* C'est le vers 219 et suivans du livre VII de l'Iliade. La traduction de M. Bitaubé, quoique un peu verbeuse, m'a paru mériter la pré-

férence. Celle de M. Pope est en six vers, et c'est la plus poétique, celle en un mot qui approche le plus de l'original. Je crois faire plaisir à ceux qui entendent l'Anglois en la mettant ici :

Stern Telamon behind his ample shield,
A from a brazen tow'r, o'erlook'd the field.
Huge was its orb, with sev'n thick folds o'ercast,
Of tough bull-hides; of solid brass the last.
The work of Tychius, who in Hyle dwell'd,
And all in arts of armoury excell'd.

(36) §. XXVIII. *La cité du généreux Erechthée.* La ville d'Athènes. Ces deux vers sont du second livre de l'Iliade, vers 547. Les trois suivans sont du même livre, vers 552.

(37) §. XXVIII. *Ajax, fils de Télamon.* Iliad. lib. II, vers. 577.

(38) §. XXVIII. *Prenant son vol.* Odyss. lib. VII, vers. 81.

(39) §. XXIX. *La fête des Apaturies.* Cette fête avoit été instituée à Athènes l'an 3,524 de la période julienne, 1,190 ans avant notre ère, et par conséquent 60 ans avant l'envoi de la colonie Ionienne. Tous les Ioniens, originaires de l'Attique, célébroient cette fête, excepté les Ephésiens et les Colophoniens, qui en avoient (*a*) été exclus pour un meurtre. Il n'est donc pas étonnant de la voir célébrée par les Samiens, qui étoient Ioniens. *Voyez* sur les Apaturies ma note 363 sur le premier livre d'Hérodote.

(39*) §. XXIX. *Un habitant de Samos.* M. Wesseling remarque sur ce passage que l'Auteur de cette Vie auroit dû saisir cette occasion pour célébrer la reconnoissance d'Homère pour Créophyle de Samos qui lui avoit donné l'hospitalité. Le Poète, voulant lui témoigner sa gratitude, lui avoit fait présent du Poëme intitulé *la Prise d'Œchalie*, et avoit voulu qu'il portât le nom de son bienfaiteur. Quelques écrivains prétendent cependant qu'il est de Créo-

(*a*) Herodot. lib. I, §. CXLVII.

phyle, et que si on l'a attribué à Homère, c'est parce que ce Poète avoit demeuré chez lui. Aussi Callimaque, voulant montrer que Créophyle en mettant ce Poëme sous le nom d'Homère, s'étoit fait beaucoup plus d'honneur qu'au Poète même, rapporte l'épigramme suivante :

« Je suis l'ouvrage du Samien, qui reçut anciennement » le divin Homère dans sa maison. Je déplore le sort funeste » d'Eurytus et de la blonde Iole. On m'attribue actuel- » lement à Homère. O Jupiter, c'est un grand honneur » pour Créophyle ».

Voyez Eustathe sur Homère, page 330, ligne 44 et page suivante. Cette Epigramme, ou plutôt cette Inscription, est la sixième de Callimaque, et se trouve page 280 de l'édition de M. Ernesti. Ce Savant a très-bien expliqué le dernier vers. Le Père Politi, Clerc Régulier des Ecoles Pies, l'avoit prévenu dans cette explication. Strabon (*a*) rapporte cette épigramme en parlant de l'île de Samos. On la trouve dans Sextus Empiricus (*b*) contre les Mathématiciens. Panyasis d'Halicarnasse, oncle d'Hérodote, s'étoit attribué ce Poëme, si l'on en croit (*c*) Saint Clément d'Alexandrie. Le savant Potter n'avoit sans doute aucune connoissance, ni sur ce Poëme ni sur Créophyle son auteur, puisqu'il n'a pas fait de note sur ce passage, et qu'il a laissé subsister dans le texte la leçon vicieuse de Κλεοφύλου, qu'il falloit corriger Κρεωφύλου.

Voyez aussi sur Créophyle et sur le Poëme de la Prise d'Œchalie, M. Harles dans la seconde édition de la Bibliothèque Grecque de Fabricius, tom. I, lib. I, cap. IV, pag. 17 et seq.

(40) §. XXX. *Un sacrifice à Courotrophos.* Le Père Politi prouve très-bien que Courotrophos est la même divinité

(*a*) Strab. lib. XIV, pag. 946, B.
(*b*) Sextus Empiric. adversus Mathemat. lib. I, cap. II, pag. 225.
(*c*) Clement. Alexandr. Stromat. lib. VI, pag. 751.

que Lucine. *Voyez* l'édition de la Vie d'Homère publiée par ce Savant, page XIII de l'édition des Commentaires d'Eustathe.

(41) §. XXX. *Et les sens sont émoussés.* Sophocles, étant devenu amoureux sur le retour de l'âge, de la courtisane Théoris, s'appliqua (*a*) ces vers avec quelques changemens. On lit au dernier vers dans Athénée, ἰσχὺς ἀπήμβλυνται, dans l'Auteur de la Vie d'Homère, ὧν ὥρη μὲν ἀπάμβλυνται, dans Suidas au mot Ὅμηρος, et dans (*b*) Eustathe τῶν γερόντων οὐραὶ μὲν ἀπήμβλυνται, θυμὸς δὲ μενοινᾷ. Cette dernière expression est trop libre, pour avoir été employée par ce Poète.

M. le Febvre-Villebrune dans sa traduction (*c*) d'Athénée ne s'est pas apperçu que Courotrophos étoit le nom d'une divinité. Il a pris ce terme adjectivement et l'a traduit: *Toi, qui fais briller la jeunesse,* quoique ce mot composé signifie, « qui donne la croissance aux enfans », *puerorum altor vel altrix.* Le reste de sa traduction n'est pas plus exact. Il a, sans en rien dire, emprunté de Casaubon la note suivante, et pour achever de dépayser son lecteur, il la finit par vomir des injures contre ce Savant, dont la mémoire est et sera toujours en vénération dans la République des Lettres. *Il est donc absurde,* dit-il, *de rapporter ici le Poète Stasime, comme le fait Casaubon.* On lisoit ce passage d'Athénée de deux manières : τῆς δὲ Θεωρίδος μνημονεύει λέγων ἔν τινι Στάσιμος οὗτος, ou bien λέγων ἔν τινι στασίμῳ οὕτως. Si l'on entend ce passage de la dernière manière, il s'agit d'une espèce de Poëme Lyrique, que les anciens Grammairiens appellent Στάσιμος, parce qu'on le chantoit debout et sans danser. Si au contraire on l'entend de la première manière, ce sera un passage du Poète Stasimus,

(*a*) Athenæi Deipnosoph. lib. XIII, cap. VII, pag. 592, A.
(*b*) Eustath. Comment. ad Odyss. lib. XXIV, pag. 1968, lin. 41.
(*c*) Le Banquet des sept Sages, tom. V, pag. 112.

ou plutôt Stasinus, gendre d'Homère, à qui on attribue les Cypriaques. C'est au lecteur savant à décider : *De quo an hæc sint intelligenda, esto eruditi lectoris arbitrium.* C'est cette expression modeste du savant et judicieux Casaubon que M. le Febvre-Villebrune traite d'absurde.

(42) §. XXXI. *La Phratrie.* Tous les citoyens étoient partagés en Tribus, et chaque Tribu en trois Phratries. On inscrivoit les enfans (*a*) à l'âge de trois ou quatre ans non-seulement sur le registre de leur Tribu, mais encore sur celui de leur Phratrie. Sans ces formalités, ils n'étoient pas reconnus pour citoyens. Les Phratries s'assembloient de temps en temps pour régler leurs affaires particulières, ou pour inscrire sur leurs registres les enfans nouveaux-nés, quoique cela se fît plus communément le troisième jour de la fête des Apaturies, que l'on appeloit Κουρεῶτις. Aristophanes (*b*) raille un certain Archédémus, homme très-puissant en ce temps-là, et qui occupoit dans la République des postes importans, quoiqu'il n'eût pas été inscrit sur les registres de sa Phratrie à l'âge de sept ans. On peut consulter sur cet Archédémus les Helléniques de Xénophon, lib. I, cap. VII, et la note de M. Schneider. Ces assemblées se terminoient toujours par un repas.

(43) §. XXXI. *Un jour d'hiver.* Dans l'ouvrage intitulé *Dispute* (*c*) *entre Homère et Hésiode*, le troisième vers manque; mais en revanche il y a un vers de plus, qui me paroît compléter le sens : j'ai cru devoir par cette raison en donner la traduction. Le voici :

Ἤματι χειμερίῳ, ὁπότ' ἂν νίφησι Κρονίων.

Au surplus, il est dit dans l'ouvrage que je viens de citer que cette scène se passa à Athènes, chez Médon, Roi du

(*a*) Proclus in Timæum Platonis.

(*b*) Aristoph Ran. vers. 418.

(*c*) Certamen Homeri et Hesiodi, pag. 15; ex Edit. Henr. Steph. vel, pag. XXVIII; ex Edit. Josuæ Barnes.

pays. Comme il faisoit froid, on avoit allumé du feu dans la salle du festin. Ce fut à cette occasion qu'Homère fit cet impromptu, qui est plus ample d'un vers dans la Dispute. Je l'ai traduit, comme s'il se fut trouvé dans la Vie d'Homère. Médon n'étoit pas Roi d'Athènes, mais Archonte perpétuel et fils de Codrus. Il gouverna 27 ans; son Archontat commença l'an 3,582 de la période julienne, 1,132 ans avant notre ère. La migration Ionìène est postérieure de deux ans à l'avénement de Médon. Son fils Acastus lui succéda l'an 3,609 de la période julienne, 1,105 ans avant notre ère. Trois ans après naquit Homère, comme l'avance (*a*) l'Auteur de la Vie de ce Poète. L'Auteur de la Dispute s'est donc trompé en plaçant cet événement sous l'Archontat de Médon, ou il pensoit qu'Homère étoit antérieur au temps où l'Auteur de sa Vie place sa naissance.

(44) §. XXXII. *Le Fourneau.* Cette petite pièce de vers est intitulée dans la Vie d'Homère, *le Fourneau;* mais elle étoit aussi connue sous le nom de Κεραμεῖς, les Potiers de terre. C'est ainsi que la cite (*b*) Julius Pollux. Ce Grammairien observe qu'il y a des écrivains qui l'attribuent à Hésiode. *Voyez* la savante note de M. Hemsterhuis.

(45) §. XXXII. *Que les corbeilles se couvrent d'un beau noir.* Les Potiers de terre faisoient des vases qui ressembloient à des corbeilles et auxquels on donnoit par cette raison le même nom.

(46) §. XXXII. *J'invoque toutes les pestes, Syntrips, &c.* Homère personnifie tous ces noms, et non content de leur donner de la vie, il en fait autant de divinités pernicieuses aux Potiers: peut-être même étoient-ce des dieux particuliers aux Potiers; chaque profession avoit les siens. Syntrips signifie le broyement des vases de terre en se froissant

---

(*a*) Vita Homeri vers. finem.

(*b*) Jul. Polluc. Onomastic. lib. X, Segm. LXXXV, pag. 1284.

les uns contre les autres; Smaragos est le bruit que font ces mêmes vases en se brisant; Asbetos est un incendie inextinguible qui met l'atelier en feu; Abactos est l'étonnement et la stupeur causés par cet incendie; Omodamos signifie qui dompte tout.

(47) §. XXXII. *Sous vos coups.* Cæteri Centauri figlina opera malè verberent, fundant; ipsum caminum dux eorum Chiron. *Voyez* la note de M. Reinolds, page 31 de son édition de la Vie d'Homère. Dans le vers précédent on lit πεῖθε πυραίθουσαν. Barnes corrige πέρθε πύρ' αἴθουσαν. Cette correction a été suivie par M. Reinolds. Je ne vois pas ce qui régit πέρθε : j'aimerois mieux lire περθέμεν αἴθουσαν, en le faisant rapporter à συγκαλέω qui est plus haut; συγκαλέω Σύντριβα, Σμάραγον.... περθέμεν αἴθουσαν.

(48) §. XXXII. *Qu'il ait le visage saisi par la flamme.* Il y a dans le texte :

> Ὃς δὲ χ' ὑπερκύψει, περὶ τούτου πᾶν τὸ πρόσωπον
> Φλεχθείη, ὡς πάντες ἐπίσταιντ' αἴσιμα ῥέζειν.

Περὶ doit se joindre à φλεχθείη, περιφλεχθείη. C'est une tmèse familière à Homère. Josué Barnes la connoissoit très-bien. Aussi suis-je très-étonné qu'il ait corrigé πυρὶ τούτου.... M. Reinolds a rétabli la bonne leçon.

(49) §. XXXIII. *Il chantoit ces vers qu'on appelle Eirésioné.* L'Eirésioné étoit (*a*) une branche d'olivier, et quelquefois, quoique assez rarement, de laurier, revêtue de bandelettes de laine, dont elle étoit entrelacée. On attachoit à ces bandelettes des figues, des pains, du miel, de l'huile et du vin, comme on peut le voir dans ces vers que nous ont conservé (*b*) Plutarque, le Scholiaste (*c*) d'Aristophanes et

(*a*) Scholiast. Aristophan. ad Plutum, vers. 1055; ad Equites, vers. 725.

(*b*) Plutarch. in Theseo, pag. 10, B.

(*c*) Scholiast. Aristophan. ad Plut. vers. 1055. Idem ad Equit. vers. 725.

le

le (a) grand Etymologique. Les deux premiers sont aussi cités par (b) Saint Clément d'Alexandrie.

Εἰρεσιώνη σῦκα φέρει, καὶ πίονας ἄρτους,
Καὶ μέλι ἐν κοτύλῃ, καὶ ἔλαιον ἀνεψήσασθαι,
Καὶ κύλικ' εὔζωρον, ὡς ἂν μεθύουσα καθεύδῃ.

« L'Eirésioné porte des figues, des pains, du miel dans » une cotyle, de l'huile pour s'en oindre, et du vin, dont » la vapeur enivrante procure un doux sommeil ».

Quelques autres substituoient aux pains de l'orge en grains, et ajoutoient au vin des grappes de raisins. C'est ce qu'on remarque dans un fragment du Polyidus de Sophocles que nous a conservé (c) Saint Clément d'Alexandrie, et plus exactement encore (d) Porphyre.

Ην μὲν γὰρ οἰὸς μαλλὸς, ἦν δὲ καμπέλου
Σπονδή τε, καὶ ῥὰξ εὖ τεθησαυρισμένη·
Ἐνῆν δὲ συμμιγὴς ὀλαῖς παγκαρπία,
Λῖπός τ' ἐλαίας, καὶ τὸ ποικιλώτατον
Ξανθῆς μελίσσης κηρόπλαστον ὄργανον.

« On y voyoit la laine de la brebis, la liqueur de la vigne, » des grappes de raisins, de l'orge en grains, de l'huile et » des rayons de miel artistement travaillés par l'abeille ».

Grotius a traduit (e) ainsi ce fragment :

Vesti inerat ovium vellus : inerat vitium
Latex et uva cui suus perstat vigor,
Et omnigenerum fructuum collectio,
Et pinguis oleæ sudor, et flavens apis
Quod multiforme fluxit e ceris opus.

Grotius a mis au troisième vers :

Ἐν τῷδε παγκάρπεια συμμιγὴς στολαῖς.

(a) Etymologic. Magn. voc. Εἰρεσιώνη, pag. 303, lin. 25.
(b) Clement. Alexandr. Stromat. lib. IV, pag. 566.
(c) Id. ibid. pag. 565.
(d) Porphyr. de Abstinentiâ, lib. II, §. XIX, pag. 154.
(e) Excerpta ex Tragœdiis et Comœdiis Græcis, pag. 138.

De-là sont venues ces expressions de sa traduction, *vesti inerat.... omnigenerum fructuum collectio.* J'ignore si c'est une leçon qu'il a trouvée quelque part, ou s'il a fait ce changement de lui-même. Quoi qu'il en soit, M. Brunck, qui a publié ce fragment dans son édition de Sophocles, y a joint la version de Grotius; mais comme il a fait imprimer ce fragment tel que nous venons de le rapporter, et qu'il ne l'a point accompagné de notes, cette version devient inintelligible pour ceux qui n'ont sous les yeux que le texte imprimé.

Le mot ὄργανον du dernier vers se prend pour ἔργον, *opus.* Triclinius l'explique très-bien sur le vers 601 de l'Ajax Furieux de Sophocles : τὸ ὄργανον ἀντὶ τοῦ ἔργου, ἀπὸ τοῦ ποιοῦντος τὸ ποιούμενον, ὡς τὸ,

Λαϊνέοις Ἀμφίονος ὀργάνοις.

Qui est le vers 116 des Phéniciènes d'Euripides, sur lequel le Scholiaste rapporte le vers même de ce fragment : Ὀργάνοις, τοῖς ἔργοις, ἐκ τοῦ ποιοῦντος τὸ ποιούμενον· καὶ Σοφοκλῆς,

Ξουθοῦ μελίσσης κηρόπλαστον ὄργανον,
Ἀντὶ τοῦ ἔργον.

M. Brunck a observé cette signification dans ce fragment du Polyidus.

Revenons à la fête des Apaturies. Elle se célébroit le sept du mois (*a*) Pyanepsion, qui répondoit au 16 Octobre, afin de rappeler la mémoire du bienfait de Thésée, qui avoit ramené dans leur patrie sains et saufs les enfans des plus illustres familles d'Athènes. On sait qu'on en tiroit au sort tous les ans pour être envoyés en Crète, et que c'étoit (*b*) une espèce de tribut que Minos avoit exigé

(*a*) Theophrasti Charact. Ethici, cap. III, pag. XVI. Harpocrat. voc. Ἀπατούρια. Auctor Etymologici Magni, pag. 118, lin. 56.

(*b*) Plutarch. in Theseo, pag. 10.

des Athéniens, pour les punir du meurtre de son fils Androgée.

(49*) §. XXXIII. *Que le feu soit toujours allumé.* Il y a dans le texte :

Κυρβαίη δ' αἰεὶ κατὰ καρδόπου ἕρποι μάζα.

Et dans Suidas, au mot Ὅμηρος :

Κυρκαίη δ' αἰεὶ κατὰ δόρπου ἕρπεο μάζα.

Je ne m'arrêterai pas aux conjectures des Critiques; on peut les voir dans la note de M. Wesseling. Je me contente de celle de Jean-Corneille de Pauw qu'approuve ce Savant, et que je crois d'autant plus certaine, qu'elle suit la trace des lettres.

Πῦρ καίῃ δ' αἰεὶ, κατὰ δόρπου ἕρπῃ μάζα.

(50) §. XXXIII. *Sur un siége orné d'ambre, travaille en toile.* Les femmes riches et de qualité se faisoient honneur dans ces siècles heureux de travailler de leurs mains. *Voyez* sur l'*Electrum* des anciens, dont ce siége étoit orné, M. Gesner, *de Electro veterum. in Commentar. Societatis Regiæ Gottingensis, tom. III, pag. 85.*

(51) §. XXXIII. *La quête en l'honneur d'Apollon.* L'usage de quêter en l'honneur des Dieux est, comme on le voit, très-ancien. Hérodote en parle liv. IV, §. XXXV, où l'on peut consulter la note 72.

(52) §. XXXV. *Tourmentés par la vermine.* Après avoir long-temps balancé, si je ne proscrirois pas ce terme, j'ai pensé qu'on pouvoit recevoir dans une traduction une expression que l'usage ne permettroit pas dans un ouvrage original. Si par délicatesse on vient aussi à proscrire ces expressions dans les traductions, on n'aura plus que des équivalens ; le génie des langues anciennes, le caractère de ceux qui les parloient, disparoîtront, ainsi que le naturel des expressions, pour faire place à des termes qui ne doi-

vent leur existence qu'à nos mœurs efféminées. Quoi qu'il en soit, voici une traduction de cette énigme en vers latins attribuée à (*a*) Lactance.

Est nova notarum cunctis captura ferarum:
Ut, si quid capias, id tu tibi ferre recuses;
Et, quod non capias, tecum tamen ipse reportes.

(53) §. XXXVI. *La terre recèle ici dans son sein.* Cette épitaphe se trouve aussi dans (*b*) l'Anthologie. Je crois faire plaisir au lecteur en lui communiquant la traduction qu'en a fait Grotius.

Ista tegit tellus sacrum caput illud Homeri,
Cantibus Heroum qui res cœlestibus æquat.

(54) §. XXXVII. *Ils lèvent la tête des taureaux.* Ces vers sont du premier livre de l'Iliade, vers 459, &c. On les trouve encore livre II, vers 422, &c.

(55) §. XXXVII. *Le vieillard fait brûler.* Ces vers sont de l'Iliade, livre I, vers 463 et suivans.

(56) §. XXXVII. *Tenoient des broches à cinq rangs.* On ne faisoit point tourner ces broches devant le feu comme les nôtres; on les tenoit au-dessus des charbons ardens. Les viandes étoient plutôt grillées que rôties. Je me suis vu obligé, quoiqu'à regret, de ne point faire usage ici de la traduction de M. Bitaubé. Cet estimable écrivain a craint sans doute que le terme de *broche* ne parût trop bas aux lecteurs. Il a substitué cette phrase : « Des jeunes gens à côté de lui » tenoient de longs *dards* dans leurs mains ». C'est pousser la délicatesse un peu trop loin. Le lecteur ne devinera jamais ce que c'étoit que ces dards et à quel usage ils étoient destinés. Un dard est une arme offensive. On pourra soupçonner que ces jeunes gens étoient armés pour la défense du sacrificateur et de ceux qui assistoient au sacrifice.

(*a*) Lactantii Symposium, tom. II, pag. 255.
(*b*) Anthologia, lib. III, cap. XXV, pag. 268.

Quand il s'agit des usages d'un pays, il vaut mieux se servir quelquefois de termes peu nobles, que de s'exposer à donner de fausses idées de ces usages, en employant des termes plus relevés.

(57) §. XXXVIII. *L'île de Lesbos n'avoit point encore de villes.* Cette île n'étoit pas destituée d'habitans, lorsque les Æoliens s'en emparèrent 1,140 ans avant l'ère vulgaire. Elle étoit alors occupée par des (*a*) Pélasges que Deucalion avoit chassés de la Thessalie 1,541 ans avant l'ère chrétienne. Ces Pélasges demeuroient dans cette île depuis 400 ans, et il est étonnant que pendant un si long espace de temps, ils ne fussent pas devenus assez forts pour repousser l'invasion des Æoliens. Mais comme ils vivoient dispersés à la campagne, et qu'ils n'avoient aucune ville où ils pussent se rallier, ils furent subjugués et chassés de l'île, avant que d'avoir pu se reconnoître.

(58) §. XXXVIII. *Ce fut en ce temps-là qu'Homère vint au monde.* Ce passage prouve évidemment qu'Hérodote n'est pas l'Auteur de la Vie d'Homère. Ce Poète est né, selon (*b*) Hérodote, 400 ans avant lui. Cet Historien étant venu au monde l'an 4,230 de la période julienne, 484 ans avant notre ère, Homère doit être né l'an 3,830 de la période julienne, 884 ans avant Jésus-Christ. Selon l'Auteur de la Vie d'Homère, il est né l'an 3,612 de la période julienne, 1,102 ans avant notre ère. Cela fait une différence de 218 ans. Il est donc évident que le même écrivain n'a pu composer ces deux ouvrages. M. le Président Bouhier répond (*c*) qu'il faut corriger le texte de l'Histoire sur celui de la Vie d'Homère. Cela seroit per-

(*a*) Dionys. Halicarn. Antiquit. Roman. lib. I, §. XVIII. Essai sur la Chronologie d'Hérodote, chap. VIII, §. V, pages 234, 239 et suivantes.

(*b*) Herodot. lib. II, §. LIII.

(*c*) Recherches et Dissertations sur Hérodote, pag. 124.

mis, s'il avoit démontré qu'Hérodote est l'Auteur de cette Vie.

J'ai discuté, livre II, note 202, les différentes opinions sur l'époque de la naissance d'Homère; je prie le lecteur de vouloir bien y recourir.

FIN DES NOTES SUR LA VIE D'HOMÈRE.

EXTRAIT

DE L'HISTOIRE DE PERSE DE CTÉSIAS,

PAR PHOTIUS.

I. L'Histoire de Perse de Ctésias de Cnide contient vingt-trois livres. Les six premiers traitent de l'Histoire d'Assyrie et de tout ce qui a précédé l'empire des Perses. Il commence au septième à raconter l'Histoire de ce peuple. Dans ce livre, dans les huitième, neuvième, dixième, onzième, douzième et treizième livres, il (1) parcourt l'Histoire de Cyrus, de Cambyses, du Mage, de Darius et de Xerxès. Dans presque tous ces livres, non-seulement il dit le contraire d'Hérodote, mais encore il l'appelle menteur en beaucoup de choses et (2) inventeur de fables : car il a vécu (3) après lui. Il dit qu'il a été lui-même témoin oculaire de la plupart des choses qu'il écrit, ou qu'il a appris (4) des Perses même celles dont il n'a pu être témoin, et qu'il n'a entrepris de composer son Histoire qu'après s'en être instruit de la sorte. Hérodote n'est pas le seul écrivain qu'il contredise; il est contraire aussi en quelque chose à Xénophon, fils de Gryllus. Il florissoit du temps de Cyrus, fils de (5) Darius et de Parysatis. Cyrus étoit frère d'Artaxerxès, qui fut dans la suite Roi de Perse.

II. Il parle d'abord d'Astyages, qu'il appelle Astyigas. Il dit que Cyrus ne le reconnoissoit point pour son (6) parent : qu'Astyigas s'enfuit à Ecbatanes, et qu'Amytis sa fille et Spitamas son gendre le cachèrent dans les (7) Criscranes du Palais-Royal. Cyrus étant venu à ce palais, commanda qu'on donnât la question non-seulement à Spitamas et à Amytis, mais encore à Spitacès et à Mégabernes leurs enfans, pour les obliger à dire où étoit leur père. Astyigas voulant épargner la torture à ses enfans, se découvrit lui-même. On le saisit à l'instant, et Œbaras le fit mettre dans de fortes entraves; mais peu de temps après, Cyrus le mit en liberté, et l'honora comme son père. Il rendit d'abord à Amytis, fille d'Astyigas, les mêmes honneurs qu'à sa propre mère. Il la prit ensuite pour femme, après que Spitamas son mari eut été puni de mort pour avoir menti, en disant qu'il ne connoissoit pas Astyigas, au sujet duquel on l'interrogeoit.

« Voilà ce que Ctésias raconte de Cyrus. Son » récit, comme on le voit, diffère (8) de celui » d'Hérodote ».

Ctésias ajoute que Cyrus fit la guerre (9) aux Bactriens, et qu'il leur livra des combats où l'avantage fut égal de part et d'autre : mais que lorsque les Bactriens eurent appris qu'Astyigas étoit devenu le père de Cyrus, qu'Amytis étoit devenue sa mère, et qu'ensuite il l'avoit épousée, ils se rendirent d'eux-mêmes à Amytis et à Cyrus.

III. Cyrus fit ensuite (10) la guerre aux Saces, et fit prisonnier Amorgès leur Roi, époux de Sparéthra. Cette Princesse ayant appris la captivité de son mari, leva une armée de trois cent mille hommes et de deux cent mille femmes, et les ayant menés au combat, elle (11) battit Cyrus, et le fit prisonnier avec beaucoup d'autres, parmi lesquels étoit Parmisès, frère d'Amytis, avec ses trois fils. Il se fit ensuite un échange des prisonniers, et lorsqu'on les eut rendus, Amorgès fut remis en liberté.

IV. Cyrus ayant fait alliance avec Amorgès, marcha contre Crésus et la ville de Sardes. Les Perses ayant mis par le conseil d'Œbaras des (12) figures d'hommes de bois le long des murs de la ville, les habitans furent saisis d'une si grande frayeur, aussi-tôt qu'ils les eurent apperçus, que sur-le-champ ils se rendirent. Ce fut ainsi que la ville fut prise. Avant qu'elle le fut, Crésus, trompé par un spectre divin qui lui apparut, donna son fils en otage. Mais Crésus ayant usé de supercherie, son fils fut mis à mort sous ses yeux, et la mère du jeune Prince ne voulant pas survivre à un si triste spectacle, se précipita de dessus les murailles, et (13) se tua. La ville ayant été prise, Crésus se réfugia dans le temple d'Apollon, et ne périt pas. Cyrus le fit lier trois fois dans ce temple, et trois fois il fut délié, sans qu'on pût ni voir ni savoir par quelle main il l'avoit été, quoiqu'on eût mis le scellé sur la porte du temple

et qu'on en eût confié la garde à Œbaras. On coupa la tête à ceux qui étoient dans les fers avec Crésus, parce qu'on les soupçonna de l'avoir délié. On fit conduire et enfermer ce Prince dans le Palais-Royal, et on le lia plus fort qu'auparavant. Mais le (14) tonnerre ayant grondé et la foudre étant tombée, il se trouva encore délié. Cyrus prit alors, quoiqu'avec peine, le parti de le mettre en liberté. Mais depuis ce temps-là il le traita avec beaucoup d'humanité, et lui assigna pour son séjour (15) Barène, ville considérable près d'Ecbatanes, dans laquelle il y avoit une garnison de cinq mille hommes de cavalerie et de dix mille (16) Peltastes armés d'arcs et de javelots.

V. Ctésias raconte que Cyrus envoya (17) en Perse l'eunuque Pétisacas, qui avoit beaucoup de crédit en cour, pour amener Astyigas de (18) Barcanie, parce qu'Amytis avoit grande envie de revoir son père, et qu'il ne le desiroit pas moins. Œbaras conseilla à Pétisacas de conduire Astyigas dans un lieu désert, et de l'y laisser mourir (19) de faim et de soif. L'eunuque suivit son conseil. Un songe découvrit son crime. Amytis demanda avec instance qu'on lui livrât le coupable. Enfin Cyrus le lui remit entre les mains, pour qu'elle le fît punir. Lorsqu'elle l'eut en son pouvoir, elle lui fit arracher les yeux, et par ses ordres on l'écorcha vif, et on le mit en croix. Œbaras, craignant qu'on ne lui fît le même traitement, quoi-

que Cyrus lui eût promis qu'il ne le permettroit jamais, fut dix jours sans manger, et se laissa mourir de faim. On fit de superbes funérailles à Astyigas. Son corps fut trouvé entier dans le désert, sans que les bêtes y eussent touché; il y fut gardé par des (20) lions, jusqu'au moment que Pétisacas (21) y retourna pour l'enlever.

VI. Cyrus marcha ensuite contre les (22) Derbices; Amoræus étoit leur Roi. Les Derbices placèrent des éléphans dans une embuscade. Lorsqu'il en fut temps, ils les firent sortir à l'encontre de la cavalerie, qui, par ce moyen, fut mise en déroute. Cyrus étant tombé de cheval, aussi-tôt un Indien, qui le poursuivoit, le frappa d'un coup de dard à la cuisse, au-dessous de la jointure; car les Indiens, alliés des Derbices, se trouvèrent à cette bataille, et ce furent eux qui leur fournirent des éléphans. Cyrus mourut peu de temps après de cette blessure. Les siens le relevèrent tandis qu'il respiroit encore, et se retirèrent avec lui dans leur camp. Il périt dans ce combat un grand nombre de Perses, et la perte des Derbices ne fut pas moins considérable; puisqu'il en coûta dix mille hommes aux uns et aux autres.

VII. Amorgès, Roi des Saces, ayant appris ce qui étoit arrivé à Cyrus, se mit promptement en marche à la tête de vingt mille Saces à cheval. Le combat recommença entre les Perses et les Derbices. Les premiers, renforcés par les Saces,

se battirent avec tant de résolution, qu'ils remportèrent une victoire complète. Amoræus, Roi des Derbices, fut tué dans cette bataille avec ses deux fils; il y périt aussi trente mille de ses sujets. Les Perses n'y perdirent que neuf mille hommes, et Cyrus se rendit maître des terres de ses ennemis.

VIII. Cyrus voyant approcher l'heure de sa mort, nomma pour son successeur à la couronne Cambyses, l'aîné de ses fils. Quant à Tanyoxarcès (23) le cadet, il l'établit Despote des Bactriens, des (24) Choramniens, des Parthes et des Carmaniens, et ordonna qu'il gouverneroit toutes ces provinces, sans payer au Roi aucune redevance. Il donna à (25) Spitacès, fils de Spitamas, la Satrapie des Derbices, et à Mégabernes, l'autre fils de Spitamas, celle des Barcaniens, et leur recommanda en même temps d'obéir en toutes choses à leur mère. Il voulut aussi qu'ils se liassent entr'eux et avec (26) Amorgès de la plus étroite amitié, et les obligea de se donner mutuellement la main, comme un gage de cette amitié. Il souhaita toutes sortes de prospérités à ceux qui la garderoient inviolablement, et fit des imprécations contre ceux qui la violeroient les (27) premiers par quelque entreprise injuste. Ayant achevé ces paroles, il mourut le troisième jour de sa blessure, après un règne (28) de trente ans.

« C'est par-là que finit l'onzième livre de Cté-

» sias de Cnide. Le douzième commence par le » règne de Cambyses ».

IX. Ce Prince étant parvenu à la couronne, envoya le corps de son père en Perse par l'eunuque Bagapates, avec ordre de lui faire rendre tous les honneurs funèbres. Il administra les affaires de l'empire de la manière que l'avoit réglé Cyrus. Artasyras d'Hyrcanie jouissoit auprès de Cambyses du plus grand crédit; les eunuques Ixabates, Aspadates et Bagapates n'en avoient pas moins. Celui-ci avoit été en grande faveur sous le règne de Cyrus. Ce fut lui qui, après la mort de Pétisacas, marcha en Egypte contre (29) Amyrtée, Roi des Egyptiens, et qui le vainquit par l'intelligence de l'eunuque Combaphée. Cet eunuque, qui avoit beaucoup de pouvoir auprès du Roi d'Egypte, lui livra les ponts et trahit les intérêts des Egyptiens, à condition qu'on le feroit (30) Hyparque des Egyptiens. Il le fut en effet. Cambyses le lui avoit promis d'abord par l'entremise d'Ixabates, cousin de Combaphée, et ensuite il lui réitéra lui-même cette promesse de vive voix. Amyrtée ayant été fait prisonnier, Cambyses ne lui fit point d'autre mal que de le (31) reléguer à Suses avec six mille Egyptiens, qu'il choisit lui-même pour l'y accompagner. Au reste il subjugua toute l'Egypte, et dans le combat qui décida de la liberté de ce pays, il périt cinquante mille Egyptiens et vingt mille Perses.

X. Un certain Mage, nommé (32) Sphendadates, ayant commis quelque faute, Tanyoxarcès le condamna au fouet. Le Mage vint trouver Cambyses. Il ne fut pas plutôt arrivé qu'il accusa Tanyoxarcès, frère du Roi, de lui dresser des embûches; et pour marque qu'il s'étoit révolté, il ajouta que si on le mandoit en Cour, il n'y viendroit pas. Sur cette accusation, Cambyses manda son frère. Tanyoxarcès, retenu dans son gouvernement par des affaires importantes, différa quelque temps de se rendre auprès du Roi. Ce délai rendit le Mage plus hardi à l'accuser. Amytis, mère du Roi et de Tanyoxarcès, ayant quelque soupçon des menées secrètes du Mage, avertit Cambyses, son fils, de ne pas ajouter foi à ses propos. Cambyses lui répondit qu'il ne les croyoit pas, et cependant il en étoit fortement persuadé. Il manda son frère pour la troisième fois. Tanyoxarcès se rendit enfin à ses ordres. Le Roi l'embrassa, bien résolu cependant de le faire mourir; mais il vouloit que ce fût à l'insu d'Amytis. Ce projet fut exécuté, et voici de quelle manière il s'y prit par les conseils du Mage. Sphendadates ressembloit parfaitement à Tanyoxarcès. Il conseilla à Cambyses de le condamner publiquement à avoir la tête tranchée pour avoir accusé faussement le frère du Roi, de faire mourir cependant secrètement Tanyoxarcès et de revêtir le Mage des habits de ce Prince, afin qu'on le prît à la vue de ces ornemens pour Tanyo-

xarcès. Ce pernicieux (33) conseil s'exécuta. On fit boire à Tanyoxarcès du (34) sang de taureau; il en mourut. Le Mage se revêtit des habits de ce Prince; on le prit pour Tanyoxarcès. La méprise dura long-temps; personne n'en eut connoissance, excepté Artasyras, Bagapates et Ixabates, les seuls à qui le Roi avoit confié ce secret.

XI. Cambyses ayant mandé Labyze, le premier des eunuques de Tanyoxarcès et les autres eunuques de ce Prince, leur fit voir le Mage revêtu des habits de son frère, et assis: « Ne croyez-» vous pas, leur dit-il, que c'est là Tanyoxarcès ». Labyze, surpris de cette question: « Oui, dit-il, » nous le croyons, et pour quel autre pourrions-» nous le prendre »? tant le Mage ressembloit à Tanyoxarcès, et tant il étoit difficile de ne s'y point tromper! Le Roi l'envoya dans la Bactriane, et il gouverna cette province, comme l'auroit pu faire Tanyoxarcès lui-même. Mais enfin cinq ans après, Amytis découvrit tout le mystère par l'eunuque Tibéthée, que le Mage avoit maltraité de coups. Elle demanda Sphendadates à Cambyses; mais ce Prince n'ayant pas voulu le lui livrer, elle fut si irritée de ce refus, qu'après avoir fait contre lui plusieurs imprécations, elle s'empoisonna et mourut ainsi.

XII. Cambyses offrit ensuite des sacrifices: on égorgea des victimes: leur sang ne coula point: il en fut alarmé. Peu de temps après Roxane accoucha d'un enfant (35) sans tête: Cambyses

encore plus alarmé de ce nouveau prodige, consulta les Mages : ceux-ci lui répondirent que ces prodiges l'avertissoient qu'il ne laisseroit pas d'héritier de sa couronne. Sa mère lui ayant apparu, lui annonça que son fratricide ne demeureroit pas impuni. Cette menace redoubla ses inquiétudes; il en fut de plus en plus abattu. Etant allé à Babylone, tandis qu'il s'amusoit pour passer le temps à doler un morceau de bois avec un couteau, il se blessa le muscle de la cuisse. Il en mourut le onzième jour, après un règne de (36) dix-huit ans.

XIII. Bagapates et Artasyras avoient résolu avant la mort de Cambyses de mettre le Mage sur le trône. Ils y réussirent, et le Mage (37) régna après la mort de ce Prince. Ixabates (38) fit transporter le corps de Cambyses en Perse. Trouvant à son retour le Mage sur le trône sous le nom de Tanyoxarcès, il répandit cette nouvelle dans l'armée, et après l'avoir (39) diffamé, il se réfugia dans le temple. On l'en arracha, et il eut la tête tranchée.

XIV. Sept Seigneurs des plus illustres d'entre les Perses (40), Onuphas, Idernes, Norondabates, Mardonius, Barissès, Artaphernes et Darius, fils d'Hystaspes, conspirèrent contre le Mage. Après s'être mutuellement donné la foi, ils prirent (41) pour adjoints Artasyras même et Bagapates. Celui-ci avoit en sa garde toutes les clefs du Palais-Royal. Il leur en ouvrit les portes. Etant

entrés

entrés par son moyen, ils trouvèrent le Mage couché avec une courtisane de Babylone. Dès qu'il les apperçut, il sauta à bas du lit, et ne trouvant point d'armes sous ses mains, parce que Bagapates avoit eu la précaution d'enlever secrètement tout ce qu'il y en avoit dans les appartemens, il brisa un (42) siége d'or, en prit un pied, avec lequel il se défendit; sa résistance ne fut pas longue. Les sept conjurés le percèrent de plusieurs coups, sous lesquels il expira, après un règne de sept mois.

XV. Après la mort du Mage, Darius, l'un des sept conjurés, monta sur le trône, suivant la convention faite entr'eux. Son cheval lui acquit la couronne, parce qu'il eut l'industrie de le faire (43) hennir le premier au lever du soleil. Les Perses célèbrent encore aujourd'hui la fête (44) de la Magophonie, le même jour que le Mage Sphendadates fut tué.

Darius se fit faire un tombeau (45) sur le mont à deux cimes. Lorsqu'on l'eut achevé, il lui prit envie de le voir : mais il en fut dissuadé par les Chaldéens, et par son père et par sa mère. Quant à ceux-ci, ils voulurent contenter leur curiosité. Il leur en coûta la vie. Les prêtres, qui les guindoient au haut de la montagne, ayant apperçu (46) des serpens, en furent si effrayés, qu'ils lâchèrent les cordes. Le Prince et la Princesse se tuèrent en tombant. Cet accident causa beaucoup de chagrin à Darius. Il fit couper la tête aux

quarante personnes chargées de guinder au haut de la montagne son père et sa mère.

XVI. Darius ordonna à Ariaramnès (47), Satrape de Cappadoce, de marcher contre les Scythes, et de les réduire en servitude, hommes et femmes. Ariaramnès passa en Scythie sur trente bâtimens à cinquante rames. Il fit (48) les Scythes prisonniers, suivant les ordres qu'il en avoit reçus, et même il se saisit de Marsagétès, frère (49) du Roi des Scythes, que ce Prince avoit fait mettre dans les fers, pour quelque sujet de mécontentement.

XVII. Scytharcès, Roi des Scythes, en fut fort irrité. Il (50) écrivit à Darius en termes injurieux, et celui-ci lui fit réponse sur le même ton. Enfin Darius mit sur pied une armée (51) de huit cent mille hommes; et ayant fait construire des ponts de bateaux sur le Bosphore et sur l'Ister, il passa dans le pays des Scythes, et marcha contr'eux pendant quinze jours. Ces deux Rois s'envoyèrent réciproquement des arcs. Ceux des Scythes (52) étoient les plus forts. Cette raison fit prendre la fuite à Darius. Il repassa sur les ponts de bateaux, et les fit rompre en diligence, avant même que toute son armée eût repassé; de sorte que Scytharcès fit égorger quatre-vingt mille hommes qu'il avoit laissés en Europe. Darius ayant repassé le Bosphore, fit brûler les maisons et les temples des Chalcédoniens, parce qu'ils avoient tenté de rompre la partie du pont qui

étoit de leur côté, et parce qu'ils avoient renversé l'autel qu'il avoit fait élever à (53) Jupiter Diabatérien, pendant qu'il étoit en route.

XVIII. Datis, commandant la flotte des (54) Mèdes, passa du Pont dans les îles de la Grèce et sur le continent. Il porta le ravage par-tout; mais Miltiades étant allé à sa rencontre à Marathon, les Perses furent battus; Datis (55) lui-même périt dans le combat, et l'on refusa de rendre son corps aux Perses qui le redemandèrent avec instance.

XIX. Darius étant retourné en Perse, et ayant offert des sacrifices aux Dieux, il fut attaqué d'une maladie, dont il mourut au bout de douze jours. Il avoit (56) douze ans lorsqu'il monta sur le trône, et il en régna trente et un (57). Artasyras mourut aussi. Quant à (58) Bagapates, il vécut encore sept ans, pendant lesquels il demeura toujours auprès du tombeau de Darius.

XX. Xerxès succéda à Darius son père. (59) Artapanus, fils d'Artasyras, n'eut pas moins de crédit auprès de ce Prince, que son père et Mardonius l'ancien n'en avoient eu auprès de Darius. Natacas fut le plus puissant de tous les Eunuques; il jouissoit de la plus grande faveur. Xerxès épousa (60) Amestris, fille d'Onophas. Il en eut d'abord un fils, nommé Dariæus; deux ans après, il en eut un second, qu'on appela Hystaspes; puis un troisième, qui fut nommé Artoxerxès. Il eut aussi deux filles, dont l'une s'appela Amy-

tis du nom (61) de sa grand'mère, et l'autre (62) Rhodogune.

XXI. Xerxès entreprit une expédition contre les Grecs, parce que les (63) Chalcédoniens, comme je l'ai dit plus haut, avoient tenté de rompre le pont du Bosphore, qu'ils avoient renversé l'autel que Darius avoit élevé, et parce que les Athéniens, ayant tué (64) Datis à la journée de Marathon, avoient refusé de rendre son corps aux Perses. Il alla d'abord à Babylone, et voulut voir le tombeau de (65) Bélitanas. Il le vit en effet par le moyen de Mardonius; mais il ne put remplir le cercueil d'huile, comme l'exigeoit l'inscription.

XXII. Il se rendit ensuite à Ecbatanes, où il reçut la nouvelle de la révolte (66) des Babyloniens et de la mort de Zopyre, son général, qu'ils avoient tué.

« C'est ainsi (*a*) que Ctésias raconte toutes ces » choses; et en cela il s'éloigne d'Hérodote. Car, » à l'exception du prodige de la mule (67), qui » mit bas un poulain, ce que celui-ci dit de » Zopyre, Ctésias l'attribue à Mégabyze, qui » étoit gendre de Xerxès, dont il avoit épousé la » fille Amytis ».

Babylone fut donc prise par Mégabyze; Xerxès lui fit plusieurs présens, et entr'autres celui d'une meule d'or du poids de six talens: ce qui

(*a*) C'est Photius qui parle.

est, chez les Perses, le don (68) le plus précieux que le Roi puisse faire.

XXIII. Xerxès ayant levé une armée de huit cent mille combattans, sans compter les chars armés en guerre, et ayant équipé mille trirèmes, il passa en Grèce sur un pont de bateaux, qu'il avoit fait construire à Abydos. Ce fut dans ce temps-là que (69) Démarate, Roi de Lacédémone, vint le trouver pour la première fois, et il passa d'Asie en Europe avec ce Prince. Démarate le détourna (70) par ses discours d'attaquer Lacédémone. Xerxès étant arrivé au pas des Thermopyles, envoya contre Léonidas, Général des Lacédémoniens, (71) Artapane, qui commandoit un corps de dix mille hommes. Ce corps de troupes fut complètement battu; il périt beaucoup de monde du côté des Perses, et les Lacédémoniens ne perdirent du leur (72) que deux ou trois hommes. Xerxès livra un second combat avec vingt mille hommes. Ces troupes furent encore vaincues. Pour les animer au combat, il les y fit ramener à grands coups (73) de fouet. Elles n'en furent pas moins défaites. Le lendemain, il ordonna à cinquante mille hommes de recommencer le combat; cet effort fut aussi inutile que les précédens: il cessa pour-lors les attaques.

XXIV. Thorax (74) de Thessalie, Calliades et Timaphernes, les hommes les plus puissans qu'il y eut parmi les Trachiniens, étoient alors au camp des Perses avec leurs troupes. Xerxès les

manda près de lui avec (75) Démarate et Hégias (76) d'Ephèse, afin d'avoir leurs avis dans les circonstances présentes. Ils lui répondirent qu'on ne vaincroit jamais ce corps de troupes lacédémoniennes, à moins qu'on ne les enveloppât. Il fit donc marcher quarante mille Perses sous la conduite de ces deux Trachiniens. Ils pénétrèrent par des chemins très-difficiles; et ayant tourné les Lacédémoniens, ils les prirent à dos. Ceux-ci, quoiqu'enveloppés de tous les côtés, ne s'en défendirent pas avec moins de courage. Ils périrent tous en combattant vaillamment.

XXV. Xerxès envoya ensuite contre les Platéens cent vingt mille hommes, commandés par Mardonius, à la sollicitation et par le conseil des Thébains, qui l'avoient animé contre eux. Pausanias de Lacédémone (77) vint à la rencontre de Mardonius avec (78) trois cents Spartiates, mille (79) Lacédémoniens des villes voisines de Sparte, et six mille hommes des autres parties de la Grèce. Les Perses furent battus; et Mardonius, ayant été blessé, prit la fuite. Xerxès envoya ensuite ce Général pour piller (80) le temple de Delphes; mais il périt, accablé par une grêle d'une grosseur prodigieuse. Xerxès fut très-affligé de sa mort.

XXVI. Le Roi marcha ensuite contre (81) Athènes. Les Athéniens ne jugèrent pas à propos de l'attendre. Ils armèrent (82) cent dix trirèmes, sur lesquelles ils embarquèrent ce qu'ils avoient de plus précieux, et se retirèrent à Salamine.

Xerxès ayant trouvé la ville sans habitans, la prit et la brûla, excepté la citadelle, qui tint quelque temps. Elle fut défendue par un petit nombre de citoyens qu'on y avoit laissés. Mais ceux-ci (83) ayant pris la fuite pendant la nuit, la citadelle fut enfin prise, et les Perses y mirent aussi le feu.

Xerxès partit d'Athènes, et se rendit (84) au temple d'Hercules, l'endroit le plus étroit de l'Attique. Il essaya d'y faire une chaussée, et de la pousser (85) jusqu'à Salamine, dans le dessein de passer par terre dans cette île. Mais, par le conseil de Thémistocles et d'Aristides d'Athènes, on fit venir (86) de Crète des archers. Il y eut (87) ensuite un combat naval entre les Perses et les Grecs. Les Perses (88) avoient plus de mille vaisseaux commandés par Onophas, et les Grecs n'en avoient que sept cents. Ceux-ci néanmoins remportèrent la victoire, et les Perses perdirent cinq cents vaisseaux. Xerxès prit la fuite par les (89) conseils artificieux d'Aristides et de Thémistocles. Dans tous les autres combats, il périt du côté des Perses cent vingt mille hommes.

XXVII. Xerxès étoit repassé en Asie, et déjà en route pour se rendre à Sardes, lorsqu'il commanda à Mégabyze d'aller piller le temple de Delphes. Sur le refus de Mégabyze, Xerxès chargea l'eunuque Matacas de cette expédition, avec ordre d'insulter Apollon et de mettre tout au pillage. Celui-ci exécuta les ordres du Roi, et

bientôt après il revint le trouver, après avoir (90) tout pillé.

XXVIII. Xerxès s'étant rendu en Perse au sortir de Babylone, Mégabyze accusa d'adultère Amytis sa femme, qui étoit fille du Roi, comme on l'a déjà (91) dit. Son père lui ayant fait une sévère réprimande, elle promit de se conduire avec plus de sagesse.

XXIX. Artapanus, qui (92) jouissoit d'un grand crédit auprès de Xerxès, conspira contre la personne du Roi, de concert avec l'eunuque Spamitrès, qui n'en avoit pas moins. Ils tuèrent ce Prince, et persuadèrent ensuite à Artoxerxès qu'il avoit été mis à mort (93) par son frère Dariæus. Artapanus arrêta ce jeune Prince par les ordres d'Artoxerxès, et le conduisit au palais du Roi. Dariæus ne cessoit de crier en chemin qu'il étoit innocent du crime qu'on lui imputoit. Arrivé au palais, on le fit mourir malgré ses protestations.

XXX. Artoxerxès prit possession de la couronne par les intrigues d'Artapanus. Mais peu de temps après, celui-ci chercha à attenter à la vie du Roi, et communiqua son projet (94) à Mégabyze, qui étoit déjà mécontent, et qui se plaignoit d'Amytis sa femme, qu'il (95) soupçonnoit d'adultère. Ils s'engagèrent mutuellement à se garder le secret, et se lièrent par des sermens réciproques. Mais Mégabyze, violant le sien, dénonça son complice. Artapanus fut arrêté, et

puni du même (96) genre de mort dont il avoit voulu faire périr Artoxerxès. On découvrit en même temps toute la trame d'Artapanus contre Xerxès et Dariæus. (97) Aspamitrès, qui étoit complice de la mort de Xerxès et de Dariæus, fut condamné à un supplice très-cruel, celui (98) des auges.

Après la mort d'Artapanus, il se livra un rude combat entre les conjurés et le reste des (99) troupes fidelles au Roi. Les (100) trois fils d'Artapanus furent tués. Mégabyze lui-même fut blessé dangereusement. Artoxerxès en fut très-affligé, ainsi qu'Amytis, Rhodogune et Amistris, mère de ces deux Princesses. Il fut enfin guéri, quoiqu'avec bien de la peine, par les soins assidus d'Apollonides, Médecin de Côs.

XXXI. Les Bactriens se révoltèrent contre les Perses, ayant à leur tête Artapanus, leur satrape, différent du précédent. Dans un premier combat, l'avantage fut égal de part et d'autre. Il y en eut un second. Le vent, qui souffloit en face des Bactriens, les incommodant beaucoup, les partisans d'Artoxerxès en profitèrent. La victoire se déclara pour eux, et la Bactriane entière rentra dans le devoir.

XXXII. L'Egypte se souleva : Inaros, Roi (101) de Libye, excita ce soulèvement de concert avec un autre Egyptien. On se disposa à la guerre. Inaros demanda des vaisseaux aux Athéniens ; ils lui (102) en envoyèrent quarante. Artoxerxès

vouloit marcher en personne contre les Egyptiens ; mais ses amis l'en ayant dissuadé, il y envoya (103) Achæménides, son frère, avec une armée de terre de quatre cent mille hommes et une flotte de quatre-vingts vaisseaux. Inaros lui présenta la bataille, et remporta une victoire complète. Achæménides fut blessé de la main même d'Inaros, et mourut, peu de temps après, de sa blessure. Son corps fut renvoyé à Artoxerxès. Inaros remporta aussi (104) sur mer une victoire éclatante. Charitimidès, qui commandoit les quarante vaisseaux Athéniens, se distingua beaucoup dans ce combat. Les Perses eurent vingt vaisseaux de pris avec les troupes qui les montoient; les trente autres furent brisés, ou coulés à fond.

XXXIII. Mégabyze fut ensuite envoyé contre (105) Inaros avec une armée de deux cent mille hommes, sans compter les troupes qui restoient de la première. On équipa aussi trois cents vaisseaux commandés par Oriscus. Ainsi, sans y comprendre la flotte, l'armée étoit en tout de cinq cent mille hommes : car de quatre cent mille hommes qu'Achæménides avoit menés en Egypte, cent mille avoient été taillés en pièces avec lui.

Le combat fut des plus sanglans; la perte fut considérable des deux côtés; mais de celui des Egyptiens, elle fut plus forte. Mégabyze blessa Inaros à la cuisse, et le mit en fuite; les Perses remportèrent une victoire complète. Inaros se

sauva (106) à Byblos, ville forte en Egypte. Tous les Grecs qui n'avoient pas péri dans le combat, s'y retirèrent aussi avec le général Charitimides (107).

XXXIV. L'Egypte se soumit à Mégabyze, excepté Byblos. Comme cette place paroissoit imprenable, le Général Perse traita avec Inaros et avec les Grecs, qui étoient encore plus de six mille hommes. Il promit à Inaros le pardon de la part du Roi, et qu'il ne lui seroit fait aucun mal, et il permit aux Grecs (108) de retourner dans leur patrie quand ils le voudroient.

XXXV. Il établit Sarsamas Satrape d'Egypte, et prenant avec lui Inaros et les Grecs, il s'en retourna vers Artoxerxès. Il trouva ce Prince extrêmement irrité contre Inaros, à cause de la mort d'Achæménides (109), son frère, qu'il avoit tué. Mégabyze lui raconta toutes les particularités de cette expédition; et ayant ajouté qu'il ne s'étoit rendu maître de Byblos qu'après avoir engagé sa foi à Inaros et aux Grecs, il le pria instamment de leur accorder la vie. Il l'obtint, et la nouvelle en fut sur-le-champ portée à l'armée.

XXXVI. Amytis, inconsolable de la mort de son fils Achæménides, ne cessoit de solliciter la mort d'Inaros et des Grecs que l'on avoit fait prisonniers avec lui. Sur le refus du Roi, elle le pria de lui abandonner Mégabyze. Elle ne fut pas plus écoutée qu'auparavant. Ces refus ne l'ayant pas rebutée, elle obtint enfin au bout de cinq

ans, à force d'importunités, qu'on lui abandonneroit Inaros avec les Grecs. Elle fit attacher Inaros à (110) trois croix, et trancher la tête à cinquante Grecs, n'ayant pu en trouver davantage.

XXXVII. Mégabyze, outré de ce manque de foi, demanda au Roi la permission de se retirer en Syrie, dont il étoit gouverneur, et où il avoit fait passer secrètement les Grecs qui avoient échappé à la vengeance d'Amytis. Il s'y rendit ensuite lui-même; et dès qu'il fut arrivé, il leva une armée de cent cinquante mille hommes, tant infanterie que cavalerie, et se révolta contre le Roi. Artoxerxès envoya contre lui Ousiris avec une armée de deux cent mille hommes. Il y eut un combat sanglant: les deux Généraux se blessèrent mutuellement. Ousiris porta à Mégabyze un coup de dard dans la cuisse, et le lui enfonça de deux doigts. Mégabyze blessa aussi Ousiris d'un coup de dard à la cuisse et ensuite à l'épaule. Ousiris tomba de cheval; Mégabyze l'ayant saisi, le fit relever, et ordonna de le garder avec soin sans lui faire aucun mal. Il périt dans cette bataille un grand nombre de Perses. Zopyre (111) et Artyphius, tous deux fils de Mégabyze, s'y distinguèrent; la victoire de leur père fut complète. Mégabyze prit grand soin d'Ousiris; et lorsqu'il fut guéri, il le renvoya à Artoxerxès, qui le lui avoit fait demander.

XXXVIII. Le Roi envoya contre Mégabyze une autre armée sous la conduite de Ménostanès,

fils d'Artarius, Satrape de Babylone, et frère d'Artoxerxès. Les deux armées ne furent pas plutôt en présence, qu'il se donna un furieux combat. Les Perses furent encore battus : Ménostanès, d'abord blessé à l'épaule par Mégabyze, le fut encore par le même d'un coup de flèche à la tête; mais la blessure ne fut pas mortelle. Il prit la fuite ; ses troupes suivirent son exemple : la victoire de Mégabyze fut des plus éclatantes.

XXXIX. Artarius lui envoya un homme de confiance pour l'engager à faire sa paix avec le Roi. Mégabyze répondit qu'il y étoit disposé ; mais que ce seroit à condition qu'il ne se rendroit pas auprès du Roi, et qu'il resteroit dans son gouvernement. Ces conditions ayant été portées à Artoxerxès, l'eunuque Artoxarès de Paphlagonie, et Amistris, appuyèrent avec vivacité ces demandes, et conseillèrent au Prince de les accepter. On lui envoya Amytis sa femme, Artarius, Artoxarès, qui avoit déjà vingt ans, Pétisas, (112) fils d'Ousiris et père de Spitamas. Enfin, après beaucoup de pourparlers et un grand nombre de sermens, ils parvinrent, quoiqu'avec peine, à le persuader de se rendre auprès du Roi. Mégabyze se mit en route. Il ne fut pas plutôt arrivé, qu'Artoxerxès l'envoya assurer de son pardon.

XL. Quelque temps après, Artoxerxès étant à la chasse, un lion vint à lui; et dans le temps

que cet animal, s'étant dressé sur ses jambes de derrière, s'élançoit sur ce Prince, Mégabyze le perça d'un coup de dard et le renversa mort sur la place. Le Roi, irrité de ce que Mégabyze avoit (113) frappé la bête avant lui, ordonna qu'on lui tranchât la tête. Mais Amytis et Amistris ayant joint leurs prières à celles de plusieurs personnes de distinction, la peine de mort fut commuée en (114) un exil. On le relégua en la ville (115) de Cyrtes sur la mer Rouge. L'eunuque Artoxarès fut exilé en Arménie, parce qu'il avoit souvent parlé un peu trop librement en faveur de ce Seigneur.

XLI. Après avoir passé cinq ans dans le lieu de son exil, Mégabyze s'enfuit déguisé en pisague. C'est ainsi que les Perses nomment les lépreux en leur langue, et personne n'ose en approcher. S'étant donc sauvé par ce stratagême, il revint chez lui; Amytis, sa femme, eut de la peine à le reconnoître. Quand elle se fut assurée que c'étoit son mari, elle alla trouver sa mère Amistris. Elles intercédèrent toutes deux pour lui avec tant de chaleur auprès du Roi, que ce Prince lui rendit ses bonnes graces, et même qu'il l'admit à sa table comme auparavant. Mégabyze mourut âgé de soixante et seize ans. Lorsque le Roi apprit sa mort, il en fut très-affligé.

XLII. Amytis fréquenta, après la perte de son mari, les sociétés où se trouvoient des hommes.

Sa mère Amistris lui en avoit donné l'exemple. Apollonides de Côs exerçoit alors la médecine en Perse. Amytis étant tombée malade, elle l'envoya chercher, quoique ce fût plutôt une indisposition qu'une véritable maladie. Comme il se sentoit de l'inclination pour elle, il lui dit qu'elle étoit attaquée d'une maladie hystérique, et qu'elle n'en pourroit guérir qu'en ayant commerce avec des hommes. Ce stratagême lui réussit. Mais s'étant apperçu que la maladie dégénéroit en marasme, il s'abstint de la voir. Cependant le mal ayant fait des progrès, Amytis, se voyant prête à mourir, découvrit le tout à sa mère, et la pria de la venger d'Apollonides. Amistris raconta à Artoxerxès tout ce qui s'étoit passé : que ce Médecin avoit trompé Amytis ; qu'il avoit eu commerce avec sa fille ; qu'il ne l'avoit quittée qu'aprés cet outrage ; enfin, que sa fille lui avoit recommandé de l'en venger. Artoxerxès l'ayant laissée la maîtresse de traiter ce Médecin comme elle le voudroit, il fut arrêté par son ordre, chargé de chaînes ; et après qu'on lui eut fait souffrir mille tourmens pendant deux mois consécutifs, il fut enterré vif, dans le même temps qu'Amytis mourut.

XLIII. Zopyre, fils de Mégabyze et d'Amytis, ayant perdu son père et sa mère, (116) se révolta contre le Roi. Il alla à Athènes, où il fut bien reçu en considération des services importans que sa mère avoit rendus aux Athéniens.

De-là il fit voile à Caune avec des troupes qu'ils lui donnèrent, et somma la ville de se rendre. Les Cauniens répondirent qu'ils la lui remettroient volontiers, à condition que les Athéniens, dont il étoit accompagné, n'y entreroient pas. Tandis que Zopyre escaladoit le mur, un Caunien, nommé Alcides, lui lança une pierre; la pierre l'atteignit à la tête et le tua. Amistris, sa grand'mère, fit mettre en croix ce Caunien. Quelque temps après, elle mourut fort âgée. Artoxerxès mourut aussi, après avoir régné (117) quarante-deux ans. « Ainsi finit le dix-» septième livre de l'histoire de Ctésias. Le dix-» huitième commence ainsi »:

XLIV. Artoxerxès étant mort, Xerxès, son fils, lui succéda. C'étoit le seul enfant légitime qu'il eût. Il l'avoit eu de Damaspie, qui mourut le jour même de son décès. Bagoraze fut chargé de faire transporter en Perse le corps du Roi et celui de la Reine. Artoxerxès avoit dix-sept enfans naturels, au nombre desquels étoient (118) Sécyndianus qu'il avoit eu d'Alogune de Babylone. Ochus et Arsitès étoient deux autres de ses enfans naturels. Le dernier avoit pour mère Cosmartidène, qui étoit aussi de Babylone. Ochus (119) fut Roi dans la suite. Outre ces trois fils, dont je viens de parler, il eut encore Bagapæus et Parysatis d'une Babylonienne nommée Andia. Parysatis fut mère d'Artoxerxès (120) et de (121) Cyrus le jeune. Ochus fut fait, du vivant de son

père,

père, satrape d'Hyrcanie, et le Roi lui fit épouser une princesse, appelée aussi Parysatis, qui étoit fille de (122) Xerxès et sa sœur.

XLV. L'eunuque Pharnacyas occupoit le premier rang après Bagoraze, Ménostanes (123) et quelques autres. Sécyndianus se les étant attachés, ils entrèrent un certain jour de fête dans l'appartement du palais où reposoit Xerxès après une débauche de table et le tuèrent (124) quarante-cinq jours après la mort de son père. Le corps du fils et celui du père furent transportés ensemble en Perse par un événement bien singulier. Les mules, attachées au char où l'on avoit mis le corps du père, ne voulurent point le traîner, comme si elles eussent attendu aussi celui du fils. Lorsqu'on l'eut apporté, elles marchèrent avec beaucoup d'ardeur.

XLVI. Sécyndianus, étant monté sur le trône, créa Ménostanes (125) Azabarites. Il couvoit depuis long-temps dans le fond du cœur de la haine contre Bagoraze. Celui-ci étant revenu à la cour sans sa permission, il lui fit un crime d'avoir quitté le corps de son père, et sous ce prétexte il le fit lapider. Les troupes furent très-affligées du supplice de Bagoraze, et quoique Sécyndianus leur eût fait distribuer des sommes considérables, ce meurtre et celui de son frère Xerxès le leur rendirent très-odieux.

XLVII. Ce crime commis, il manda Ochus. Ce Prince promit de se rendre incessamment à la

cour; cependant il ne se pressa pas de venir. Sécyndianus lui réitéra plusieurs fois les mêmes ordres; mais il n'en tint aucun compte. Enfin Ochus leva des troupes nombreuses, et l'on ne douta plus qu'il n'eût intention de s'emparer du trône. Arbarius, Général de la cavalerie, s'étant révolté contre Sécyndianus, vint le trouver. Bientôt après, Arxanès, satrape d'Egypte, passa aussi de son côté, ainsi qu'Artoxarès, qui vint exprès d'Arménie. Ils ne furent pas plutôt arrivés, qu'ils lui mirent, malgré lui, la (126) cidare sur la tête.

XLVIII. Ochus monta donc sur le trône, et changeant de nom, il se fit appeler (127) Dariæus. Il tâcha d'attirer Sécyndianus auprès de lui, et par les conseils de Parysatis, il se servit, pour parvenir à ses fins, de toutes sortes d'artifices, et même il y employa les sermens. Ménostanes faisoit, de son côté, tout ce qu'il pouvoit pour empêcher Sécyndianus d'ajouter foi à ces sermens, et pour le détourner de traiter avec des gens qui cherchoient à le tromper. Malgré de si sages avis, Sécyndianus se laissa persuader. Il fut arrêté et (128) jeté dans de la cendre, où il périt, après un règne (129) de six mois et quinze jours.

XLIX. Sécyndianus étant mort, Ochus, qu'on appeloit aussi Dariæus, régna seul. Trois eunuques jouirent auprès de lui du plus grand crédit. Artoxarès tenoit le premier rang, Artibazanès le second, Athoüs le troisième. Il con-

sultoit principalement sa femme sur toutes les affaires. Il en avoit eu deux enfans avant que de monter sur le trône: une fille nommée Amistris et un fils appelé Arsacas, qui dans la suite changea de nom et prit celui (130) d'Artoxerxès. Quand elle fut reine, elle lui donna un autre fils, qu'elle appela (131) Cyrus, du nom du Soleil. Elle nomma le troisième Artostès; celui-ci fut suivi de plusieurs autres, jusqu'au nombre de treize. « Notre historien ajoute qu'il (132) tenoit » ces particularités de Parysatis (133) elle-même ».

La plupart de ces enfans ne vécurent pas longtemps. Il ne resta en vie que ceux dont nous venons de parler, auxquels il faut ajouter un quatrième, nommé (134) Oxendras.

L. Arsitès, frère de (135) père et de mère d'Ochus, se révolta avec Artyphius, fils de Mégabyze. Artasyras fut envoyé contre eux. Il livra deux batailles à Artyphius et fut vaincu dans ces deux actions. Il en donna ensuite une troisième, où il remporta une victoire complète. Il avoit auparavant attiré par ses libéralités tous les Grecs qui accompagnoient le rebelle, de sorte qu'il ne lui en étoit resté que trois, qui étoient de Milet. Enfin Artyphius, se voyant abandonné de tout le monde et qu'Arsitès ne paroissoit pas, se rendit au Roi, après qu'Artasyras lui eut engagé sa parole et qu'il lui eut promis avec serment qu'il ne seroit pas recherché pour sa révolte.

LI. Le roi vouloit faire mourir Artyphius;

mais Parysatis lui conseilla de patienter. Elle lui représenta que l'indulgence, dont il useroit à son égard, seroit une amorce pour attirer Arsitès; que celui-ci, trompé par cet appât, ne tarderoit pas à se rendre lui-même, et que lorsqu'il les auroit tous les deux en sa puissance, il faudroit alors les faire mourir. Ce conseil réussit parfaitement selon les vues de Parysatis. Arsitès se rendit. A peine fut-il arrivé, qu'on le jeta (136) dans la cendre avec Artyphius. Le Roi desiroit lui faire grace, et ce ne fut pas sans se faire une grande violence qu'il consentit à la mort de son frère. Parysatis l'y détermina par ses sollicitations, ses prières et ses vives importunités. On fit lapider Pharnacyas, qui avoit tué Xerxès de concert avec Sécyndianus. Ménostanes (137) fut aussi arrêté; mais il se tua lui-même et prévint par sa mort le supplice qu'on lui destinoit.

LII. Pisouthnès (138) se révolta aussi contre le Roi. On envoya contre lui Tissaphernes avec Spithradates et Parmisès pour le réduire. Pisouthnès marcha à leur rencontre avec Lycon et les Grecs que commandoit cet Athénien. Ces Généraux débauchèrent à force d'argent Lycon et les Grecs qu'il avoit à ses ordres, et parvinrent à les détacher du parti de Pisouthnès. Celui-ci se voyant sans ressource traita avec eux, et après qu'ils lui eurent engagé leur foi, ils le menèrent au Roi, qui le fit jeter dans la cendre. Son gouvernement fut donné à Tissaphernes, et Lycon

eut pour prix de sa trahison des villes avec leur territoire.

LIII. Artoxarès, enivré de la faveur du Roi, se mit en tête de se faire souverain, et forma le dessein de se défaire de Darius. Comme il étoit eunuque, il ordonna à sa femme de lui faire une barbe et des moustaches postiches. Il fut arrêté sur la dénonciation de sa femme, et ayant été remis entre les mains de Parysatis, cette Princesse le fit mourir.

Arsacès (139), fils du Roi, qui dans la suite fut appelé Artoxerxès, épousa Statira, fille d'Idernès, et Téritouchmès, fils d'Idernès, épousa Amistris, fille du Roi. Idernès étant mort, Darius donna au fils le gouvernement dont avoit joui le père.

LIV. Téritouchmès avoit du côté de son père une sœur, nommée Roxane, d'une grande beauté, qui excelloit à tirer de l'arc et à lancer le javelot. Epris de ses charmes, il conçut pour elle une passion criminelle, et prenant Amistris sa femme en aversion, il résolut de l'enfermer dans un sac et de la faire percer de traits par trois cents hommes, avec lesquels il songeoit à se révolter. Mais un certain Oudiastès, qui avoit un grand crédit auprès de Téritouchmès, ayant reçu des lettres du Roi, par lesquelles ce Prince lui promettoit de grandes récompences s'il pouvoit réussir à sauver sa fille, attaqua ce traître, le vainquit et le tua. Cette victoire lui coûta cher.

Téritouchmès se défendit courageusement contre ceux qui l'attaquoient, et l'on dit même qu'il en tua jusqu'à trente-sept de sa main.

LV. Mitradates, fils d'Oudiastès, et écuyer de Téritouchmès, ne s'étoit pas trouvé à cette action. Quand il l'eut apprise, il fit mille imprécations contre son père, et s'étant emparé de la ville de (140) Zaris, il la garda pour la remettre au fils de Téritouchmès. Cependant Parysatis fit enterrer (141) toute vive la mère de Téritouchmès, ses deux frères Métrostès et Hélicos et deux sœurs qu'il avoit, outre Statira. Quant à Roxane, elle la fit (142) couper par morceaux, et cet ordre barbare fut exécuté.

LVI. Le Roi ordonna à Parysatis de faire souffrir le même supplice à Statira, femme d'Arsacès son fils. Mais Arsacès, se frappant la poitrine et poussant d'affreux gémissemens, fléchit la colère de son père et de sa mère. Parysatis étant appaisée, Darius lui accorda la vie de Statira, mais en même temps, il lui dit qu'elle auroit un jour à s'en repentir.

C'est ainsi que finit le dix-huitième livre de l'histoire de Ctésias. Dans le dix-neuvième il raconte que Darius mourut de maladie à Babylone, après avoir régné trente-cinq ans (143).

LVII. Arsacès étant monté sur le trône, changea de nom et se fit appeler (144) Artoxerxès. On coupa la langue à Oudiastès, en la lui tirant, non pas en devant, mais (145) en arrière; il en



mourut. Son fils Mitradates fut établi satrape en sa place. Cela se fit à l'instigation de Statira; Parysatis en conçut beaucoup de chagrin (146). Cyrus, accusé par Tissaphernes auprès d'Artoxerxès, eut recours à sa mère, et par ce moyen il parvint à se (147) faire absoudre. Déshonoré, il se retira dans son gouvernement, pour se disposer à la révolte. Satibarzanès accusa Orontes de privauté criminelle avec Parysatis, quoique la conduite de cette Princesse fût irréprochable. Il en coûta la vie à Orontes. La Reine mère, indignée contre le Roi, fit empoisonner le fils (148) de Téritouchmès.

« Ctésias fait ici mention de celui qui, contre la » loi, ensevelit le corps de son père par le feu, et » de-là il conclut qu'Hellanicus et (149) Hérodote » sont convaincus de mensonge ».

LVIII. Cyrus s'étant révolté contre son frère, il leva des troupes chez les Grecs et parmi les Barbares. Cléarque (150) commandoit les Grecs; Syennésis, Roi de Cilicie, donna des secours (151) à Cyrus et à Artoxerxès. Ctésias passe ensuite aux harangues que firent à leurs propres troupes ces deux Princes pour les animer à faire leur devoir. Ménon de Thessalie étoit toujours en différend avec Cléarque de Lacédémone, qui commandoit les troupes Grecques, parce que Cyrus suivoit (152) en tout les conseils de Cléarque, et qu'il ne faisoit aucun cas de ceux de Ménon. On voyoit tous les jours arriver au camp

de Cyrus, beaucoup de transfuges, qui abandonnoient le parti d'Artoxerxès, et du côté de Cyrus, il n'en (153) passoit point dans le camp du Roi. Ce fut pour empêcher cette désertion que le Roi fit jeter dans la cendre un barbare qui songeoit à passer du côté de son frère. Ctésias raconte ensuite comment Cyrus attaqua l'armée du Roi, la victoire qu'il remporta, et comment il périt, pour n'avoir pas suivi les conseils de Cléarque. Il ajoute ensuite les traitemens indignes que fit le Roi au corps de son frère, qu'il lui (154) coupa lui-même la tête et la main dont il l'avoit frappé, et les porta (155) comme en triomphe. Cléarque de Lacédémone se retira la nuit avec les Grecs qu'il commandoit, et s'étant emparé de l'une des villes (156) qui appartenoient à Parysatis, le Roi traita avec lui.

LIX. Parysatis partit pour Babylone, pleurant la mort de Cyrus, et ayant recouvré, quoiqu'avec bien de la peine, la tête et la main de ce Prince, elle les envoya à Suses, où elle leur fit donner la sépulture. Bagapates (157) avoit coupé, par l'ordre du Roi, la tête à Cyrus. Ce Prince jouant un jour aux dés avec sa mère à de certaines (158) conditions, elle gagna et reçut Bagapates. Lorsqu'elle l'eut en son pouvoir, elle le fit écorcher et mettre en croix. Enfin, cédant aux prières d'Artoxerxès, elle cessa de pleurer la mort de son fils. Le Roi récompensa celui qui lui avoit apporté la tiare de son frère, et traita

avec distinction le Carien qui prétendoit l'avoir blessé. Parysatis le fit mourir (159) dans les tourmens. Mitradates (160) s'étant vanté à table d'avoir tué Cyrus, la mère de ce Prince le demanda au Roi, et l'ayant obtenu, elle le fit aussi expirer dans les supplices. « Tels sont les sujets » des dix-neuvième et vingtième livres ».

LX. « Les vingt-unième, vingt-deuxième et » vingt-troisième livres terminent cette histoire, » et renferment ces faits » : Tissaphernes tend des embûches aux Grecs par l'entremise de (161) Ménon de Thessalie, qu'il s'étoit attaché. Il se rendit, par son moyen, maître (162) de Cléarque et des autres chefs, quoiqu'ils se tinssent sur leurs gardes. Mais il usa de tant d'artifices et de sermens, que les troupes, trompées par Ménon, forcèrent Cléarque d'aller trouver Tissaphernes. Proxène (163) de Béotie, qui avoit été abusé comme les autres, l'y exhortoit aussi. Cléarque fut envoyé, avec les autres chefs, à Artoxerxès à Babylone, les fers aux pieds. A son arrivée, toute la ville accourut pour le voir. Ctésias lui-même, qui étoit Médecin de Parysatis, lui rendit (164) tous les services qu'il put, et tâcha de lui adoucir la rigueur de sa prison. Parysatis lui auroit rendu la liberté, et lui auroit même permis de retourner en son pays, si la Reine Statira n'eût déterminé le Roi à lui ôter la vie. Cléarque fut mis à mort, et il parut à cette occasion un prodige autour de son corps. Un vent violent (165) s'étant élevé,

porta sur le corps de Cléarque une grande quantité de terre, dont il lui fit un tombeau. On fit périr aussi les autres Grecs qui avoient été envoyés avec lui à Babylone, excepté (166) Ménon.

LXI. Ctésias raconte ensuite les insultes (167) que fit Parysatis à Statira, l'empoisonnement de cette dernière Princesse qui se fit de cette manière, quoiqu'elle fût continuellement sur ses gardes contre ce genre de mort. Parysatis étant à table avec elle, se servit d'un couteau dont la lame étoit d'un côté frottée de poison, et de l'autre ne l'étoit pas. Elle partagea en deux avec ce couteau un de ces petits oiseaux que les Perses nomment Rhindaces, et qui ne sont pas plus gros qu'un œuf. Parysatis prend pour elle (168) la partie de l'oiseau qui n'avoit pas touché au poison, la mange, et présente en même temps à Statira l'autre moitié, qui étoit empoisonnée. Statira voyant la Reine mère manger la moitié de cet oiseau, mangea l'autre moitié sans se défier de rien; mais le poison fit son effet, et elle en mourut. Le Roi irrité, fit mettre à la torture les eunuques de sa mère, et les fit mourir. Gingé, qui avoit toute sa confiance, fut aussi arrêtée. Traduite en justice, elle fut absoute; mais le Roi la condamna à expirer dans les tourmens (169): ce qui acheva de rendre la mère et le fils irréconciliables.

LXII. Ctésias raconte ensuite que le tombeau de terres amoncelées que (170) Parysatis avoit fait

élever secrètement à Cléarque par ses eunuques, parut pendant huit ans tout couvert de palmiers.

LXIII. Ctésias parle ensuite de la cause qui brouilla Artoxerxès avec Evagoras, Roi (171) de Salamine; des envoyés que celui-ci lui dépêcha à lui, Ctésias, afin que par son moyen ils eussent des lettres (172) d'Abulitès; de la lettre de Ctésias à Evagoras, où il lui parle de sa réconciliation avec (173) Anaxagoras, Roi de Cypre; et des autres lettres que ce même Ctésias écrivit à ce Prince, et qui lui furent rendues. Il rapporte ensuite la harangue de Conon à (174) Evagoras, dans laquelle il persuade à ce Prince d'aller trouver le Roi; la lettre d'Evagoras, sur les honneurs qu'il avoit reçus du Roi; celle de Conon à Ctésias, et la soumission d'Evagoras, qui consent à payer un tribut au Roi; plusieurs dépêches du Roi de Salamine à Ctésias; le discours de Ctésias au Roi, au sujet de Conon, et la lettre qu'il lui écrivit; les présens que fit Evagoras à Satibarzanès, et l'arrivée de ses envoyés en Cypre; une lettre de Conon au Roi de Perse, et une autre du même à Ctésias; la détention des députés de Lacédémone; une lettre du Roi à Conon et aux Lacédémoniens, que Ctésias reçut ordre de leur porter lui-même; le commandement de la flotte du Roi donné à Conon, et dans lequel il fut installé par Pharnabaze.

LXIV. Ctésias raconte ensuite son arrivée à Cnide, sa patrie. De-là il passe à Lacédémone, et

de cette ville à Rhodes, où il a une dispute avec les envoyés de Lacédémone. Il part d'Ephèse pour Bactres, et se rend dans l'Inde, où il marque le nombre des stathmes ou mansions, des journées, des parasanges. Enfin, il termine son ouvrage par le catalogue des Rois, depuis (175) Ninus et Sémiramis jusqu'à Artoxerxès.

« Le style (176) de Ctésias est clair et simple, » ce qui lui donne beaucoup d'agrément. Il em- » ploie le dialecte ionien, non pas perpétuelle- » ment comme Hérodote, mais seulement en quel- » ques expressions; et il ne s'écarte pas de son su- » jet par des (177) digressions à contre-temps, » comme cet historien. Quoiqu'il reproche à Hé- » rodote beaucoup de fables, il n'est pas exempt » (178) lui-même de ce défaut, sur-tout dans son » Histoire de l'Inde. Le principal agrément de son » histoire consiste dans la manière dont il raconte » les événemens, tantôt en surprenant le lecteur » par des récits auxquels on ne s'attendoit pas; » tantôt en émouvant les passions, et beaucoup » plus encore en se servant du fabuleux pour l'em- » bellir. Quant à sa diction, elle est le plus sou- » vent décousue, et il se sert fréquemment d'ex- » pressions basses; bien éloigné en cela d'Hérodote, » dont la narration claire, vive et variée, se sou- » tient également par-tout, et sert de règle et de » modèle du dialecte ionien ».

FIN DE L'HISTOIRE DE PERSE.

NOTES

SUR L'HISTOIRE DE PERSE DE CTÉSIAS.

(1) §. I. *Il parcourt l'Histoire de Cyrus, &c.* Hérodote n'a écrit que l'Histoire de ces quatre Princes. Ctésias y a ajouté celle des cinq autres.

(2) §. I. *Et inventeur de fables.* Hérodote avoit prévenu une partie de ces calomnies. Par exemple, il dit, livre I, §. xcv, que n'ignorant pas les différentes manières dont on racontoit l'Histoire de Cyrus, il s'étoit attaché à celle qui lui avoit paru la plus vraisemblable.

(3) §. I. *Car il a vécu après lui.* Ctésias étoit contemporain de Xénophon : car il se trouva à l'expédition du jeune Cyrus contre son frère Artaxerxès Mnémon. Ayant été fait prisonnier, ses connoissances en médecine lui acquirent une grande considération à la Cour de ce Prince. Il y vécut dix-sept ans. Ce fut pendant cet espace de temps qu'il consulta, si l'on en croit (*a*) Diodore, les plus habiles hommes d'entre les Perses. Lucien n'en avoit pas si bonne opinion, lui qui s'exprime ainsi dans son Traité (*b*) sur la Manière dont on doit écrire l'Histoire. « Le devoir d'un Historien, » dit-il, est de raconter les faits comme ils sont arrivés ; » mais il ne le pourra pas, s'il redoute Artaxerxès, dont il est » le médecin, ou s'il espère en recevoir la robe de pourpre » des Perses, un collier d'or et un cheval Niséen pour le » salaire des éloges qu'il lui donne dans son Histoire ».

(4) §. I. *Qu'il a appris des Perses mêmes.* Diodore de

(*a*) Diodor. Sicul. lib. II, §. XXXII.

(*b*) Lucian. Quomodo Historia Scribenda sit, §. XXXIX, tom. II, pag. 52.

Sicile, voulant sans doute concilier à Ctésias la bienveillance de ses lecteurs, prétend (*a*) que cet Historien avoit consulté les Archives Royales; mais Photius, plus véridique, ne fait pas mention de ces Archives, mais seulement des Perses qui l'avoient instruit des faits dont il n'avoit pu être témoin oculaire.

(5) §. I. *Fils de Darius.* Ctésias l'appelle Dariæus, §. XLVIII.

(6) §. II. *Cyrus ne le reconnoissoit pas pour son parent.* Tzetzès dit (*b*) que « le médecin Ctésias, fils de Ctésiochus, » étant parti de la ville de Cnide (*c*) en Cypre, se rendit à » l'armée de Cyrus et fut fait prisonnier par Artaxerxès. » Il passa dix-sept ans chez les Perses, dont il a écrit l'His- » toire en vingt-trois livres. Il dit dans cette Histoire » qu'Astyages ayant été détrôné par Cyrus, ce Prince lui » donna le gouvernement de la Barcanie ». On ne peut inférer de ce récit ni que Cyrus reconnût Astyages pour son parent, ni qu'il ne le reconnût pas.

(7) §. II. *Dans les Criscranes du Palais-Royal.* Je ne connois qu'Hédéricus qui ait expliqué ce terme dans son Lexique. Il le rend par *Scrinia*, je ne sais sur quelle autorité. Si son explication est juste, les Criscranes seroient le lieu où l'on gardoit les Archives de la nation. Je soupçonne que ce mot est de l'ancienne langue des Perses. La seule chose qui pourroit m'en faire douter, c'est que lorsque les Grecs se servent d'un terme étranger et qui n'est pas généralement connu, ils ont soin de l'expliquer. Je soupçonne par cette raison que ce terme a été altéré par les copistes. L'Abbé Gédoyn a traduit : Dans un coin du palais.

Mais voici ce que m'écrit M. Sylvestre de Sacy, mon confrère à l'Académie des Belles-Lettres, qui joint à une

---

(*a*) Diodor. Sicul. lib. II, §. XXXII.

(*b*) Tzetzes, Chiliad. I, vers. 82.

(*c*) Voyez l'article CNIDE dans la Table Géographique.

profonde connoissance des Langues Orientales la plus rare modestie. « Le mot κρίσκρανα peut être formé de deux mots » persans, *ghiriz fuga* et *khanch domus*. *Ghiriz-khanch* » signifiera *domus* ou *cubiculum refugii*, comme on dit en » Persan, *ghiriz-ghiah*, *locus refugii*, *asylum*. Dans le mot » *ghiriz*, le premier *i* doit à peine se prononcer; ainsi il est » bien rendu par la syllabe κρις. Quant au mot *khanch*, la » consonne par laquelle il commence, répond au mouve- » ment que l'on fait pour cracher en approchant la racine » de la langue du palais supérieur. Il n'est pas étonnant » qu'on l'ait rendue par κρ, puisque nous exprimons ce » même jeu des organes par *cr* dans le mot *cracher*, et les » Latins aussi dans le mot *screare*. Le mot *khanch* entre » dans la composition d'un nombre infini de mots persans, » tels que Scherbet-Khanch, Mirch-Khanch, Kahreh- » Khanch, Magasin des sorbets, des fruits, du café. Kitab- » Khanch, Bibliothèque, Top-Khanch, Arsenal de l'artil- » lerie, &c. On pourroit trouver quelqu'autre étymologie » du mot κρίσκρανα, mais celle-ci me paroît la plus na- » turelle ».

(8) §. II. *Diffère de celui d'Hérodote.* Si le récit de Ctésias est différent de celui d'Hérodote, il ne l'est pas moins de celui de Xénophon. Mais l'on ne peut disconvenir que la Cyropédie ne soit plutôt un Roman qu'une véritable Histoire, et que cet écrivain s'étoit proposé de développer dans cet ouvrage les principes de la Philosophie de Socrates, et de montrer l'influence que pouvoient avoir ces principes dans l'éducation d'un grand Prince. *Voyez* aussi Hérodote, liv. I, §. XCV et note 268.

(9) §. II. *Cyrus fit la guerre aux Bactriens.* Hérodote dit (*a*) que Cyrus résolut de marcher en personne contre les Babyloniens, les Bactriens, les Saces et les Egyptiens. Il est certain qu'il n'attaqua pas l'Egypte. Il prit la ville de

---

(*a*) Herodot. lib. I, §. CLIII.

Babylone, et Hérodote s'étend beaucoup sur cette conquête; mais il passe sous silence celle des Bactriens et des Saces. On doit se rappeler que cet Historien ne donne qu'un abrégé très-succinct des principaux événemens et même qu'il n'a choisi parmi ceux-ci que ceux qui lui ont paru les plus piquans, ceux, en un mot, qui intéressoient plus particulièrement les Grecs. On ne doit jamais perdre de vue qu'il ne s'étoit pas proposé d'écrire l'histoire des différens peuples dont il a parlé, mais seulement celle des guerres des Perses contre les Grecs. Xénophon (*a*) raconte que Cyrus gouverna les Bactriens et les Saces. Mais dans la suite de son histoire, il ne nous apprend pas s'il les avoit subjugués, ou s'ils s'étoient soumis volontairement à son empire.

(10) §. III. *Cyrus fit ensuite la guerre aux Saces.* Strabon (*b*) raconte que Cyrus ayant été vaincu, se sauva dans le camp où étoient les bagages de l'armée, avec une grande abondance de provisions de bouche et sur-tout de vin. Son armée s'y étant un peu refaite, il se retira sur le soir, comme s'il eut pris la fuite, laissant les tentes pleines de provisions. Ne s'étant éloigné qu'autant qu'il l'avoit jugé nécessaire à ses desseins, il s'arrêta. Les Saces, qui le poursuivoient, ayant trouvé le camp abandonné, et que les vivres et surtout le vin y étoient en abondance, se livrèrent à l'intempérance de la table. Cyrus revint sur ces entrefaites, et les surprit, les uns ivres, les autres hébétés par le vin. Les uns furent massacrés dans le sommeil occasionné par l'ivresse; les autres sans armes, dansant et chantant des chansons bacchiques, tombèrent entre les mains d'hommes armés; en un mot, il y en eut peu qui échappèrent.

Les Saces étoient, à proprement parler, des Scythes Amyrgiens. Les Perses (*c*) donnoient le nom de Saces à tous

(*a*) Xenoph. Cyripædia, lib. I, cap. I, §. IV.
(*b*) Strab. lib. XI, pag. 780, A.
(*c*) Herodot. lib. VII, §. LXIV.

les

les Scythes en général, parce qu'ils étoient voisins des Scythes Amyrgiens. *Voyez* la Table Géographique aux mots SACES et SCYTHES AMYRGIENS.

(11) §. III. *Elle battit Cyrus.* Les femmes des Saces étoient guerrières ; elles alloient à la guerre avec leurs maris, et partageoient avec eux tous les dangers. Zarine, leur Reine, les surpassoit toutes en beauté, et se distinguoit par son audace et ses grandes actions. C'est ainsi qu'en parle (*a*) Diodore de Sicile probablement d'après Ctésias. Nicolas de Damas (*b*) raconte les amours de Stryangæus et de la Princesse Zarine; mais il y a une lacune qui rend son récit imparfait. Démétrius de Phalère, ou l'Auteur, quel qu'il soit, du Traité de l'Elocution, nous apprend (*c*) que c'est dans Ctésias que Nicolas de Damas avoit puisé cette historiette.

(12) §. IV. *Des figures d'hommes de bois.* Tzetzès raconte (*d*) qu'Œbarès, le grand Général de Cyrus, fit mettre pendant la nuit le long des murailles de Sardes des têtes de bois sur de longues perches revêtues d'habits, et que les Lydiens furent tellement effrayés à cette vue que Cyrus s'empara de cette ville.

L'Abbé Gédoyn, qui a adopté le récit de Ctésias préférablement à celui d'Hérodote, qu'il ne connoissoit peut-être pas, dit : « Cet endroit (*e*) paroît un peu étrange ; » mais c'est la faute de Photius, qui a ici trop serré son » extrait; car Libanius nous a conservé les propres termes » de Ctésias, qui portent que les Perses, avec de longues

---

(*a*) Diodor. Sicul. lib. II, §. XXXIV.

(*b*) Nicol. Damascen. in Excerptis Valesianis, &c. pag. 437 et 438.

(*c*) Demetrius Phal. de Elocutione, §. CCXVIII et CCXIX, pag. 140; ex Edit. Glasguensi.

(*d*) Tzetzes, Chiliad. I, vers. 89.

(*e*) Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. XIV, Mém. pag. 251.

» perches, avancèrent pendant la nuit par-dessus les murs » de la ville des fantômes de soldats en bois, et que le lendemain au petit jour, les Lydiens, trompés par ces fantômes qu'ils voyoient de loin, crurent que les Perses » étoient déjà maîtres de la ville, et qu'ils le seroient bientôt de la citadelle; ce qui leur causa tant d'épouvante, » qu'ils se rendirent à discrétion ».

L'Abbé Gédoyn ne cite pas l'endroit de Libanius où se trouve ce passage, et je l'ai cherché inutilement dans cet Auteur. Je soupçonne Gédoyn d'avoir confondu Tzetzès avec Libanius. Quoi qu'il en soit, ce stratagême est d'une absurdité inconcevable. Le récit d'Hérodote ne pèche en aucune manière contre la vraisemblance.

(13) §. IV. *Et se tua.* Il y a dans le texte une négation tout-à-fait déplacée. Si on la laissoit subsister, il faudroit traduire, *elle ne se tua pas ;* ce qui est contre toute vraisemblance. Deux lignes plus bas, il est dit que Crésus mourut dans un temple où il s'étoit réfugié. C'est ici où il faut placer la négation, puisque la suite de la narration prouve qu'il n'y mourut pas.

(14) §. IV. *Mais le tonnerre ayant grondé, &c.* Crésus est délié quatre fois, selon Ctésias, quoiqu'il fût renfermé dans une étroite prison, dont les portes étoient scellées et probablement gardées par des soldats. Ainsi voilà quatre prodiges. Le récit d'Hérodote est bien plus simple. Crésus est placé sur un bûcher. On y met le feu. Un orage survient et l'éteint. Cyrus prend alors des sentimens d'humanité pour son prisonnier. Il est vrai qu'Hérodote raconte qu'Apollon avoit envoyé cet orage pour récompenser la piété de ce Prince. Mais la superstition de cet Historien ne peut changer en prodige un événement purement naturel. Et cependant l'Abbé Gédoyn nous dit sérieusement qu'Hérodote sauve Crésus d'une manière encore plus miraculeuse.

(15) §. IV. *Lui assigna pour son séjour Barène.* Barène est, selon Etienne de Byzance, une ville de Médie près

d'Ecbatanes. Ce Géographe est le seul auteur qui en parle, et probablement il n'en fait mention que d'après Ctésias. L'Abbé Gédoyn l'appelle Baréné.

(16) §. IV. *Peltastes.* Les Peltastes étoient des troupes armées à la légère. On les appeloit ainsi, parce que le Pelte, dont elles se couvroient, étoit un bouclier d'osier échancré, plus petit et plus léger que celui des Hoplites, qui étoient les troupes pesamment armées. *Voyez* ma traduction de la Retraite des Dix-Mille, liv. 1, note 17.

(17) §. v. *Envoya en Perse l'eunuque.* Astyigas avoit donc été envoyé en Perse, et on lui avoit fait quitter le séjour de Barène.

(18) §. v. *Pour amener Astyigas de Barcanie.* Ctésias venoit de dire que Cyrus avoit envoyé Pétisacas en Perse pour lui amener Astyigas. La Barcanie étoit donc en Perse. Etienne de Byzance assure que les Barcaniens sont voisins des Hyrcaniens. S'il a raison, Ctésias entendoit sous le nom de Perse, tous les pays soumis aux Perses. Mais comme le nom de ce peuple ne se trouve nulle part ailleurs, et qu'Etienne de Byzance ne paroît en avoir parlé que d'après Ctésias, je soupçonne ce nom d'avoir été altéré dans l'exemplaire que ce Géographe avoit sous les yeux. Je pense qu'il faut lire la Carmanie; 1°. parce que ce pays (*a*) faisoit partie de la Perse proprement dite; 2°. parce qu'Astyigas fut conduit dans un lieu désert, et qu'il y avoit dans cette province des déserts immenses qui avoient fait donner à cette partie le nom de Carmanie déserte.

C'est sans doute d'après Ctésias que M. d'Anville a placé les Barcaniens dans sa Carte à l'est de la mer Caspiène et au nord des Dahæ. Je pense que c'est un peuple imaginaire.

(19) §. v. *Mourir de faim et de soif.* Hérodote (*b*) raconte

(*a*) Herodot. lib. 1, §. CXXV.
(*b*) Id. ibid. §. CXXX.

que Cyrus retint auprès de lui Astyages, sans lui faire aucun mal. Isocrates (*a*) prétend, dans l'Oraison funèbre d'Evagoras, que Cyrus fit mourir Astyages, son grand-père maternel. Il avoit lu sans doute Ctésias, et citant ce trait de mémoire, il attribuoit à Cyrus le crime de Pétisacas : peut-être aussi le faisoit-il de propos délibéré, pour relever davantage l'humanité d'Evagoras. Mais que dirons-nous de l'Abbé Fraguier, qui, dans le second volume des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, page 46, dit qu'Astyages mourut poignardé par celui même que Cyrus lui avoit député? Tzetzès (*b*) raconte d'après Ctésias le supplice de Pétisacas.

(20) §. v. *Il y fut gardé par des lions.* Je ne doute pas que ces contes puériles n'aient acquis à Ctésias la réputation de menteur.

(21) §. v. *Pétisacas y retourna pour l'enlever.* Il faut nécessairement qu'il y soit retourné de lui-même, ou sur de nouveaux ordres de Cyrus, avant qu'on l'eût soupçonné du crime dont il s'étoit souillé. Quoi qu'il en soit, le récit de Ctésias, ou la manière dont l'a présenté Photius, feroit croire qu'il y étoit retourné après son supplice; ce qui est une absurdité révoltante.

(22) §. vi. *Les Derbices.* Ptolémée (*c*) les place dans la Margiane, près de l'embouchure de l'Oxus dans la mer Caspiène; Strabon dans (*d*) l'Hyrcanie. Mais peut-être que du temps de Strabon la Margiane ne s'étendoit pas autant à l'est de la mer Caspiène que du temps de Ptolémée. L'Oxus, qui est le Gihon, traverse le pays des Derbices, selon (*e*) Pline.

(*a*) Isocrat. in Evagorâ, tom. II, pag. 87.
(*b*) Tzetzes Chiliad. lib. I, vers. 99.
(*c*) Ptolemæi Geograph. lib. VI, cap. X, pag. 183.
(*d*) Strab. lib. XI, pag. 782.
(*e*) Plin. Hist. Nat. lib. VI, cap. XVI, pag. 314.

(23) §. VIII. *Quant à Tanyoxarcès il l'établit Despote.* Tanyoxarcès est le même Prince qu'Hérodote nomme toujours Smerdis. La qualité de Despote des Bactriens me fait présumer que Cyrus l'établit souverain de la Bactriane, à condition cependant qu'il reconnoîtroit Cambyses comme son Seigneur; à-peu-près comme les Seigneurs qui partageoient anciennement la France, reconnoissoient le Roi pour leur souverain, quoiqu'ils fussent maîtres chacun dans leurs Etats. *Voyez* le §. x, où vous trouverez la preuve que Tanyoxarcès étoit dans la dépendance de son frère.

(24) §. VIII. *Des Choramniens.* Etienne de Byzance (*a*) les nomme Choramnæens. « Les Choramnæens sont, dit-il, » des peuples sauvages de Perse, ainsi que le raconte Ctésias » dans le dixième livre de son Histoire de Perse. Ces hom- » mes sauvages sont si légers, qu'ils prennent les cerfs à la » course. Cet Historien raconte beaucoup d'autres parti- » cularités de ce peuple ».

Sans ces particularités que rapporte Etienne de Byzance, j'aurois cru que les Choramnæens de Ctésias étoient les mêmes que les Chorasmiens des autres auteurs. Je suis encore d'autant plus tenté de le soupçonner, que ces particularités ne sont pas infirmées par les écrivains qui ont parlé des Chorasmiens. D'ailleurs les Chorasmiens sont voisins des Bactriens, des Parthes et des Carmaniens que Cyrus avoit mis dans le gouvernement de Tanyoxarcès. Ainsi si les Choramnæens ne sont pas le même peuple que les Chorasmiens, ils ne doivent pas en être fort éloignés.

(25) §. VIII. *A Spitacès.* Ctésias le nomme ici Spitadès; mais comme il l'avoit appelé Spitacès, §. II, j'ai cru devoir adopter ce dernier nom, afin de conserver l'uniformité. Spitacès et Mégabernes étoient fils de Spitamas, gendre d'Astyages, selon Ctésias, §. II.

(26) §. VIII. *Et avec Amorgès.* Amorgès, Roi des Saces,

(*a*) Stephan. Byzant. voc. Χωραμναῖοι.

fut d'abord l'ennemi de Cyrus. Ayant été fait prisonnier par ce Prince, il fut relâché. Ce bienfait fit une telle impression sur son cœur, qu'il lui voua l'amitié la plus tendre. Quelque temps après il vint au secours de Cyrus, et contribua beaucoup à la victoire que remporta ce Prince sur les Derbices. *Voyez* les paragraphes III, IV et VII.

(27) §. VIII. *Fit des imprécations contre ceux qui la violeroient les premiers.* ἐπηρᾶτο δὲ τοῖς χειρῶν ἄρξουσιν ἀδίκων. *Il fit des imprécations contre les agresseurs injustes.* C'est une expression dont se sont servis les Auteurs qui ont écrit le plus purement. On la trouve dans l'Oraison (*a*) de Démosthènes contre Aristocrates, ἄν τις τύπτῃ τινά, φησιν, ἄρχων χειρῶν ἀδίκων. « Si l'on frappe quelqu'un injustement » et qu'on soit l'agresseur ». On supprime quelquefois le substantif χειρῶν, et l'on en voit des exemples dans Paul Léopard, *Emendation. lib.* x, *cap.* XII. Mais dans ceux qui sont empruntés d'Ælien, Hist. Anim. lib. v, cap. XXXIV; lib. XVII, cap. XXIV, il faut sous-entendre ἔργων avec ἀδίκων, puisqu'il y est question de Cygnes et que les oiseaux n'ont pas de mains.

(28) §. VIII. *Après un règne de trente ans.* Hérodote donne à Cyrus vingt-neuf ans de règne accomplis. Ainsi Ctésias ne s'écarte pas du récit de cet Historien en lui en donnant trente. Il régna sans doute vingt-neuf ans et quelques mois. Ctésias lui aura assigné trente ans de règne, afin de faire un compte rond. C'est l'usage des Historiens.

L'Abbé Gédoyn dit (*b*) que selon le Canon des Rois d'Assyrie, Cyrus n'a régné que neuf ans. Mais il ajoute que le Canon n'a compté que les années de la monarchie de Cyrus, c'est-à-dire, depuis qu'à l'empire des Perses il avoit joint celui des Mèdes. Il se trompe. Le Canon ne parle que des

(*a*) Demosth. advers. Aristocrat. pag. 410, lin. 10.

(*b*) Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. XIV, Mém. pag. 253, note.

Rois d'Assyrie. Cyrus ne fut Roi d'Assyrie que par la prise de Babylone, qui est de l'an 538 avant notre ère. Il périt dans une bataille contre les Massagètes, l'an 530 avant la même ère. Ainsi il régna en Assyrie huit ans et quelques mois. Le Canon a mis, selon l'usage, neuf ans, afin de faire un compte rond.

(29) §. IX. *Marcha en Egypte contre Amyrtée.* Ctésias donne ici une preuve si évidente de son ignorance, qu'elle suffit pour le décréditer dans tout le reste. *Voyez* sur Amyrtée, Hérodote, liv. II, §. CXL, et liv. III, §. XV. Mais comme on pourroit croire que Ctésias a été mieux instruit qu'Hérodote, je joins à l'autorité de ce dernier Historien, celle de Thucydides, qui sera peut-être encore d'un plus grand poids. « L'Egypte (*a*), dit-il, s'étant révoltée sous Artaxerxès Longue-main, et Inaros ayant été pris, Amyrtée, » qui s'étoit fait Roi, se retira dans les Marais; son fils » Pausiris régna après lui ». Diodore de Sicile (*b*) s'exprime de même.

Il est certain que Cambyses conquit l'Egypte sur Psamménite, fils d'Amasis, et non sur Amyrtée. Tous les Auteurs sont en cela d'accord. Cette conquête est de l'an 525 avant notre ère. Les Egyptiens, qui depuis cette époque étoient soumis aux Perses, se révoltèrent environ soixante-deux ans après, sous le régne d'Artaxerxès Longue-main. Les Athéniens ayant envoyé des secours aux Egyptiens, battirent les Perses en plusieurs rencontres; mais ayant été trahis, les Egyptiens se soumirent; Inaros, leur Roi, fut pris et mis en croix. Amyrtée, qui lui avoit succédé, se retira dans l'île d'Elbo, au milieu des Marais. Ce dernier événement est de l'an 458 avant notre ère. Il y a donc soixante-sept ans d'intervalle entre la conquête de l'Egypte par Cambyses et la retraite d'Amyrtée dans les Marais.

(*a*) Thucydid. lib. I, §. CX.
(*b*) Diodor. Sicul. lib. X, §. LXXVII.

J'ajoute qu'Hérodote, étant alors en Egypte, devoit être parfaitement instruit de tous ces faits.

Gédoyn répond qu'Amasis pouvoit avoir nom Amyrtée chez les Perses. Misérable subterfuge, et bien digne de cet écrivain !

Il est certain que Ctésias a tout confondu. Cambyses marcha en personne contre l'Egypte; Artaxerxès n'y envoya que ses lieutenans.

(30) §. IX. *Qu'on le feroit Hyparque des Egyptiens.* Hyparque, en grec, Ὕπαρχος. Cette expression pourroit faire croire que Combaphée ne fut pas gouverneur en chef de l'Egypte, et qu'il ne fut que ce que nous appelons Lieutenant de Roi. Mais ce terme n'indique pas sa dépendance d'un autre gouverneur, mais du Roi même. Xénophon dit (*a*) dans la Retraite des Dix-Mille que Téribaze étoit Hyparque de l'Arménie occidentale. Le même observe (*b*) autre part que Téribaze étoit Satrape des Phasiens et des Hespérites, c'est-à-dire, des Arméniens occidentaux. D'ailleurs Diodore de Sicile (*c*) appelle Satrape ce même Téribaze.

(31) §. IX. *De le reléguer à Suses.* Lorsqu'on relègue quelqu'un dans un pays, on l'arrache de sa patrie pour l'envoyer en exil. De-là cette façon de parler ἀνάσπαστος ἐποιήσατο. Hérodote s'est servi de la même expression, liv. VII, §. XXX; et Ctésias lui-même, §. XL, en parlant de Mégabyze, qui fut relégué à Cyrtes sur la mer Rouge : ἀνάσπαστος γίνεται εἰς τὴν Ἐρυθρὰν, ἔν τινι πόλει ὀνόματι Κύρται.

(32) §. X. *Un certain Mage nommé Sphendadates.* C'est le même Mage qu'Hérodote nomme toujours Smerdis.

(33) §. X. *Ce pernicieux conseil.* Le récit de Ctésias pèche contre toute vraisemblance; celui d'Hérodote est

(*a*) Xenophont. Anabas. lib. IV, cap. IV, §. IV.

(*b*) Id. ibid. lib. VII, cap. VIII, §. XXV.

(*c*) Diodor. Sicul. lib. XIV, §. XXVII, tom. I, pag. 663.

beaucoup plus naturel, au songe près; et encore ce songe n'est pas fort extraordinaire. Cambyses étoit naturellement défiant, soupçonneux, ombrageux. Craignant perpétuellement d'être supplanté par son frère, il n'est pas étonnant qu'il ait cru le voir pendant son sommeil assis sur son trône. On ajoutoit alors la plus grande foi aux songes. Il ne faut donc pas être surpris que Cambyses ait ajouté foi au sien, et que ce songe lui eût fait prendre la résolution de faire mourir son frère, afin d'en prévenir l'effet. Le récit de Ctésias est d'une absurdité révoltante. Comment put-on en imposer aux gens de la maison de ce Prince? et cependant c'est ce récit que Gédoyn trouve vraisemblable, tandis qu'il blâme celui d'Hérodote. Plaignons Gédoyn d'avoir eu si peu de jugement!

(34) §. x. *On fit boire à Tanyoxarcès du sang de taureau.* On a révoqué en doute (c'est, je crois, M. de Voltaire), que le sang de taureau donne la mort. J'abandonne cette question aux Médecins. Il suffit de savoir que c'étoit la croyance commune, et l'on ne doutoit pas alors que plusieurs personnes ne se fussent donné la mort en buvant du sang de cet animal. Strabon (*a*) rapporte que lorsque la partie des Cimmériens qu'on appeloit Trérons, fit une incursion en Phrygie, Midas se fit mourir en buvant du sang de taureau. Il y a des auteurs qui prétendent que Thémistocles mourut de même : mais Thucydides, qui étoit presque son (*b*) contemporain, assure (*c*) qu'il mourut de maladie, quoiqu'il ne dissimule pas que l'on avoit aussi débité qu'il s'étoit empoisonné. Mais écoutons sur la mort de ce grand homme Cicéron, *de Claris Oratoribus*, §. XI. *Ut enim tu nunc de Coriolano, sic Clitarchus, sic Stratocles de Themistocle finxit. Nam, quem Thucydides, qui*

(*a*) Strab. lib. I, pag. 106.

(*b*) Thucydides est né l'année même de la mort de Thémistocles.

(*c*) Thucydid. lib. I, §. CXXXVIII.

et Atheniensis erat, et summo loco natus, summusque vir, et paulo ætate posterior, tantùm mortuum scripsit, et in Atticâ clam humatum; addidit, fuisse suspicionem veneno sibi conscivisse mortem : hunc isti aiunt, cum taurum immolavisset, excepisse sanguinem paterâ, et eo poto, mortuum concidisse. Hanc enim mortem Rhetorice et Tragice ornare potuerunt : illa mors vulgaris nullam præbebat materiem ad ornatum.

Le Scholiaste d'Aristophanes rapporte sur le vers 84 de la Comédie des Chevaliers, que Thémistocles se donna la mort en buvant du sang de taureau, et il cite à ce sujet deux vers de l'Hélène de Sophocles. Ces deux vers sont de l'Ægée de ce Poète. *Voyez* l'édition *in*-4°. de Sophocles, par M. Brunck, tom. II, part. III, pag. 4.

(35) §. XII. *Roxane accoucha d'un enfant sans tête.* L'ame bourrelée de ses crimes, et l'imagination troublée, il n'est pas étonnant que Cambyses crut voir sa mère qui lui faisoit les reproches les plus sanglans. Cela arrive fréquemment à ceux sur-tout dont l'imagination est vive et ardente. Mais que Roxane ait accouché d'un enfant sans tête, c'est une absurdité, capable elle seule de décréditer Ctésias. Quand Hérodote rapporte quelque prodige, il ne manque jamais d'ajouter ce correctif, *on dit.*

(36) §. XII. *Après un règne de dix-huit ans.* Eusèbe, qui suit Ctésias, au sujet des Rois Mèdes, l'abandonne, quand il s'agit de Cambyses, et ne lui donne (*a*) que huit ans de règne, c'est-à-dire, sept ans et quelques mois, ainsi que le raconte Hérodote.

George le Syncelle (*b*) suit aussi Ctésias dans l'énumération des Rois Mèdes, mais il ne (*c*) donne, ainsi qu'Hérodote, à Cambyses que huit ans de règne.

(*a*) Euseb. Chronicôn, lib. I, pag. 45 et 52; Chronic. Canon, pag. 147 et 164.

(*b*) Syncelli Chronographia, pag. 197.

(*c*) Id. ibid. pag. 240.

Le Canon Astronomique des Rois de Babylone et de Perse ne donne également à Cambyses que huit ans de règne. Hérodote lui en (*a*) assigne sept et cinq mois. Ceux qui lui en ont donné huit, ont voulu faire un compte rond.

L'Abbé Gédoyn (*b*) dit : « Hérodote ne le fait régner » que sept ans et cinq mois. Quel fonds peut-on faire sur des » Historiens si peu éloignés des temps dont ils parlent, et » qui en parlent pourtant si différemment? Cependant je » reviens toujours à dire que Ctésias, et par le caractère de » son esprit et par les lumières qu'il a dû trouver en Perse, » me paroît beaucoup plus croyable qu'Hérodote ».

Nous avons vu et nous verrons encore dans la suite que le caractère de Ctésias étoit tourné à la contradiction, à la fable et au merveilleux. Nous verrons aussi que cet écrivain, plein de lui-même, ne cherchoit à occuper les autres que de lui, qu'il portoit envie aux gens de mérite, et que d'en avoir étoit un titre pour en être décrié. Nous avons remarqué aussi que les auteurs mêmes qui l'avoient pris pour guide, l'avoient abandonné sur la durée du règne de Cambyses. Eh ! comment ne l'auroient-ils pas fait, puisqu'en donnant dix-huit ans de règne à ce Prince, il auroit fallu reculer au moins de dix ans le règne de Darius et celui des Princes qui lui ont succédé. Il auroit fallu reculer aussi l'expédition de Darius contre les Scythes, la guerre de ce Prince contre les Grecs, celle de Xerxès, et bouleverser en un mot la Chronologie de ce temps-là. Mais toutes ces difficultés ne pouvoient pas arrêter Gédoyn, parce qu'il avoit une médiocre connoissance de l'Histoire, et qu'il n'avoit pas même effleuré la Chronologie. Le Canon Astronomique des Rois de Babylone, qu'il a cité lui-même au sujet de la durée du règne de Cyrus, auroit dû lui ouvrir les yeux.

(*a*) Herodot. lib. III, §. LXVI.

(*b*) Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. XIV, Mém. pag. 256, note.

Mais il y a grande apparence qu'il l'a cité sans le connoître et seulement sur la foi de quelque écrivain moderne.

(37) §. XIII. *Le Mage régna après la mort de ce Prince.* Je lis avec Henri Etienne ἐβασίλευσεν, au lieu de ἐβασίλευσαν. *Voyez* la note de ce Savant, page 235 de son édition de Ctésias.

(38) §. XIII. *Ixabates fit transporter.* C'est l'un des trois personnages à qui Cambyses avoit confié le secret de la mort de son frère, et de la substitution du Mage en sa place. *Voyez* un peu plus haut, §. X.

(39) §. XIII. *Après l'avoir diffamé.* Θριαμβεύσας est une expression empruntée des triomphes des Romains, et se dit des outrages que l'on faisoit aux captifs que le Général traînoit à sa suite, ou des sarcasmes que les soldats avoient la liberté de lancer contre leur propre Général. Cela prouve que Ctésias ne s'est pas servi de ce mot, et que Photius l'a substitué à celui de cet Historien. Je ne crois pas qu'aucun auteur s'en soit servi avant Strabon, et je ne le trouve employé dans la signification que lui attribue Photius que dans les écrivains Ecclésiastiques.

(40) §. XIV. *Onuphas, Idernès, &c.* Les noms des sept conjurés sont, selon (*a*) Hérodote, Otanes, Intaphernes, Gobryas, Mégabyze, Aspathines, Hydarnes et Darius. Intaphernes et Hydarnes ressemblent beaucoup à Artaphernes et à Idernes. Ainsi il y a, selon Ctésias, quatre noms différens. Hérodote voyageoit à Babylone environ soixante-trois ans avant Ctésias. La mémoire de ces illustres personnages ne pouvoit encore être éteinte, et il devoit en être mieux instruit que Ctésias, qui convient, §. I, qu'il a appris des Perses les particularités dont il n'a pu avoir connoissance par lui-même.

(41) §. XIV. *Ils prirent pour adjoints Artasyras même et Bagapates.* On ne conçoit pas comment Artasyras et

(*a*) Herodot. lib. III, §. LXX.

Bagapates, qui avoient mis le Mage sur le trône, osèrent se joindre aux sept conjurés pour l'en faire descendre. Le Mage leur avoit donc donné de grands mécontentemens. D'ailleurs ces conjurés devoient tenir la conspiration bien secrète et prendre toutes les précautions possibles pour qu'elle ne fût pas éventée. Comment Artasyras et Bagapates purent-ils en avoir connoissance? S'ils l'ont eue, pourquoi n'en donnèrent-ils pas avis au Mage? Ce récit, tel qu'il est présenté, paroît absurde. Celui d'Hérodote est vraisemblable. Tout homme de bon sens doit lui donner la préférence. *Voyez* Hérodote, liv. III, §. LXVIII et suivans.

(42) §. XIV. *Il brisa un siége d'or.* Le siége que brisa le Mage pour se défendre, étoit sans doute de bois doré. Si ce siége eût été d'or massif, le Mage n'auroit pu le briser, puisqu'il n'est point dit qu'il eut une force extraordinaire.

(43) §. XV. *Le faire hennir.* Hérodote raconte (*a*) la même chose et la développe de la manière la plus intéressante.

(44) §. XV. *La fête de la Magophonie.* Hérodote dit, liv. III, §. LXXIX, que les Perses, instruits de l'action des sept conjurés et de la fourberie des Mages, massacrèrent tous les Mages qu'ils rencontrèrent, et que si la nuit n'eût arrêté le carnage, il n'en seroit pas réchappé un seul. Il ajoute : « Les Perses célèbrent avec beaucoup de solemnité » cette journée. Cette fête, l'une de leurs plus grandes, » s'appelle Magophonie. Ce jour-là, il n'est pas permis aux » Mages de paroître en public; ils restent chez eux ». *Voyez* aussi (*b*) Agathias.

(45) §. XV. *Darius se fit faire un tombeau.* Dans la partie orientale de la citadelle de Persépolis est une montagne qu'on appelle la montagne Royale. Son sommet a

(*a*) Herodot. lib. III, §. LXXXIV et seq.

(*b*) Agathias de Imperio et Rebus gestis Justiniani, lib. II, pag. 65.

quatre plèthres d'étendue. Le plèthre a cent pieds en carré. On voit en ce lieu la sépulture des Rois. On a élevé sur ce rocher (*a*) plusieurs habitations, parmi lesquelles sont les sépulcres des Rois; ils n'ont point d'entrées. On les y élève par le moyen de machines faites à ce dessein. Corneille de Bruin dit dans ses Voyages, partie II, page 229, que près de Persépolis on voit encore sur une montagne des restes superbes de sépulcres.

Chelminar est l'ancienne ville de Persépolis. Près de cette ville est un lieu nommé Estakar, où l'on voit des restes d'antiquités. Mais l'on sait qu'il y avoit eu en cet endroit une fondation mahométane. Dans le même voisinage il y a à Nakshi Rustum un rocher perpendiculaire avec des excavations, qui paroissent avoir été destinées à servir de sépultures. C'est peut-être le tombeau de Darius. Cependant cela ne s'accorde pas trop avec le récit de Diodore de Sicile.

(46) §. XV. *Ayant apperçu des serpens.* Il y a dans le texte, *ἐπειδὴ οἱ ἱερεῖς εἶδον οἱ ἀνέλκοντες αὐτούς.* Henri Etienne observe très-bien, page 236 de son édition, que cela ne fait aucun sens, et il pense qu'on ne peut ni corriger ni entendre ce passage sans le secours d'autres Historiens. Cependant le même Savant remarque qu'on lit dans un ancien manuscrit, *ἐπειδὴ οἱ ἱερεῖς εἶδον ὄφεις οἱ ἀνέλκοντες αὐτούς.* J'ai suivi cette leçon faute de mieux. L'édition de Photius de Rouen, de 1653, a mis ce mot entre parenthèses.

(47) §. XVI. *Darius ordonna à Ariaramnès.* C'est ainsi que ce nom est écrit dans la première édition de Ctésias de Henri Etienne; mais dans celle qui est à la fin de son Hérodote de l'an 1570, ce nom est écrit Priaramnès.

(48) §. XVI. *Il fit les Scythes prisonniers.* Il n'y a aucun autre écrivain qui ait fait mention de cette première expédition de Darius contre les Scythes. On ose assurer qu'elle n'a pas eu lieu et que le récit en est absurde. Ariaramnès

---

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XVII, §. LXXI, tom. II, pag. 215.

n'avoit avec lui guère plus de 12,000 hommes, puisqu'un vaisseau à cinquante rames ne contient pas plus de 400 hommes. Les trente bâtimens ne portoient par conséquent que 12,000 hommes. Si Darius lui-même à la tête de plus de sept cent mille hommes ne put vaincre les Scythes, et s'il fut forcé de retourner honteusement dans ses Etats, comment peut-on imaginer qu'Ariaramnès ait, avec une poignée de monde, fait prisonniers les Scythes, et même qu'il ait enlevé le frère de leur Roi? Si quelque chose a pu donner lieu à cette fable, il faut supposer qu'Ariaramnès ayant été envoyé par Darius pour reconnoître le pays, se mit quelque part en embuscade, et qu'il surprit quelque petit corps de Scythes éloigné du gros de leur armée. Mais comme la Scythie étoit un pays découvert et sans bois, il n'est pas possible d'y placer une embuscade, à moins que ce ne soit dans l'Hylée, canton maritime à l'est du Borysthènes, et couvert de bois, comme l'indique son nom.

(49) §. XVI. *Frère du Roi des Scythes.* Ctésias le nomme Scytharcès au commencement du paragraphe suivant, et Justin (*a*) Jancyrus. Mais les Savans remarquent sur ce passage qu'il faut lire Indatyrus. Hérodote l'appelle Indathyrse. Cela confirme la correction du passage de Justin. Cependant je pense qu'il vaudroit encore mieux lire dans cet écrivain Indathyrsus.

(50) §. XVII. *Il écrivit à Darius.* La lettre du Roi des Scythes à Darius et la réponse de Darius me paroissent postérieures, et même ce fut Darius qui écrivit le premier. Ce Prince ne pouvant joindre les Scythes, non qu'ils fuyoient, mais parce qu'à la manière de leur pays ils ne séjournoient dans un lieu qu'autant de temps qu'il leur en falloit pour en consommer les herbages; Darius, dis-je, écrivit à cette occasion une (*b*) lettre insolente à Inda-

(*a*) Justin. lib. II, cap. V, pag. 80.
(*b*) Herodot. lib. IV, §. CXXVI et CXXVII.

thyrse, et celui-ci lui fit une réponse qui ne l'étoit pas moins.

(51) §. XVII. *Une armée de huit cent mille hommes.* Comment Ctésias, qui fait marcher Darius en Scythie à la tête de huit cent mille hommes, a-t-il pu dire que l'expédition d'Ariaramnès fût l'unique qu'entreprit ce Prince? Rendons justice à Ctésias. Cette absurdité ne doit être imputée qu'à son traducteur (*a*) Gédoyn. Mais en voici une qui appartient à Ctésias, que Gédoyn n'a pas sentie, ou qu'il n'a osé relever, de crainte de décréditer son héros. Si Ariaramnès a fait prisonniers les Scythes, comme l'avance gratuitement Ctésias, à quoi bon Darius passe-t-il en Scythie avec une armée formidable? Peu après le même Gédoyn traduit : « Darius fit (*b*) jeter des ponts pour la communication du Bosphore avec le Danube ». C'est un contre-sens. Le texte porte : « Il fit construire des ponts de bateaux » sur le Bosphore et sur l'Ister ». Ces deux ponts étoient éloignés l'un de l'autre de plus de cent lieues.

(52) §. XVII. *Ceux des Scythes étoient les plus forts.* Ce fut avec la lettre dont nous avons parlé note 50, qu'Indathyrse lui envoya un arc. Il y a grande apparence que l'arc des Scythes étoit beaucoup plus fort que celui des Perses; Hérodote n'en dit rien. Cet Historien raconte (*c*) autre part que le Roi d'Ethiopie donna son arc aux Ambassadeurs de Cambyses, en conseillant à ce Prince d'envoyer contre lui une armée plus forte que la sienne, si les Perses pouvoient bander cet arc avec la même facilité que lui. Mais ce n'est pas ici le cas. Le présent d'Indathyrse paroît énigmatique (*d*) et les Perses en donnent eux-mêmes l'explication.

(*a*) Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. XIV, Mém. pag. 258.

(*b*) Id. ibid.

(*c*) Herodot. lib. III, §. XXI et XXII.

(*d*) Id. lib. IV, §. CXXXI et CXXXII.

(53) §. XVII. *L'autel qu'il avoit fait élever à Jupiter Diabatérien.* Hérodote (*a*) fait mention de deux colonnes de pierre blanche que Darius fit élever sur les bords du Bosphore. Il fit graver sur l'une en caractères Assyriens le nom de toutes les nations qu'il traînoit à sa suite, et sur l'autre celui des mêmes peuples en caractères Grecs. Il peut se faire que ce Prince eût élevé un autel à Jupiter Diabatérien, parce que, quoique les Perses ne fussent pas dans cet usage, cependant il peut l'avoir fait pour complaire aux Grecs de son armée. Cependant il est permis d'en douter : 1°. parce que les Perses n'adoptoient pas volontiers les usages des étrangers en matière de religion; 2°. parce que le nombre des Grecs qui marchoient à sa suite, étoit trop petit pour qu'il eût pour eux cette complaisance; 3°. ce doute est d'autant plus légitime, qu'il est autorisé par le silence d'Hérodote.

Le texte porte Jupiter Diabétérien, parce que Ctésias a écrit en dialecte ionien. Cet Auteur est, je crois, le seul qui se soit servi de ce mot au singulier, et qui en ait fait une épithète de ce Dieu, pour signifier, qui accorde un passage heureux. Les autres écrivains l'emploient au neutre, en sous-entendant ἱερά, χαριστήρια, ou tout autre mot. C'est alors un sacrifice que l'on fait pour obtenir le passage heureux d'un fleuve; ou c'est un sacrifice en action de graces, parce que l'on a obtenu le passage heureux d'une rivière. Thucydides (*b*) s'exprime ainsi : ὡς δ' αὐτοῖς τὰ διαβατήρια θυομένοις οὐ προὐχώρει. « Les entrailles des victimes ne leur » annonçant pas un passage heureux ». Xénophon (*c*) dit aussi : τὰ διαβατήρια θυομένῳ ἐγένετο. « Les entrailles des » victimes lui promirent un passage heureux ».

(54) §. XVIII. *La flotte des Mèdes.* La plupart des auteurs comprennent toujours les Perses sous le nom de

(*a*) Herodot. lib. IV, §. CXXXVII.
(*b*) Thucydid. lib. V, §. LIV.
(*c*) Xenophont. Hellenic. lib. IV, cap. VII, §. II.

Mèdes, à moins que quelque chose ne détermine cette nation en particulier.

(55) §. XVIII. *Datis lui-même périt dans le combat.* Datis ne périt pas, quoi qu'en dise Ctésias. Hérodote (*a*) assure que ce Général retourna en Asie. Cet Historien est plus croyable; il s'étoit entretenu familièrement avec les enfans de ceux qui s'étoient trouvés à cette bataille.

(56) §. XIX. *Il avoit douze ans lorsqu'il monta sur le trône.* Henri Etienne observe en note que dans un autre manuscrit de Ctésias le nombre des années de Darius est exprimé par ces deux lettres οω. L'oméga ne sert point aux nombres, et l'omicron signifie 70. Il n'est pas naturel d'imaginer qu'on eût élu Darius s'il eût eu 70 ans, et il n'est pas vraisemblable qu'il ait poussé sa carrière au-delà de cent ans. D'ailleurs son expédition de Scythie et le discours que lui tint (*b*) Atosse pour l'engager à signaler le commencement de son règne par des conquêtes, prouvent qu'il étoit jeune. Le nombre de douze, qui est celui des autres manuscrits et de toutes les éditions, est encore plus absurde. Comment auroit-on permis à un enfant de douze ans de se mettre sur les rangs de ceux qui aspiroient au trône? Quel est celui des conjurés qui eût voulu lui faire part de la conjuration? Il faut donc s'en tenir au témoignage d'Hérodote, qui assure, liv. I, §. CCIX, que Darius avoit environ vingt ans l'année où périt Cyrus, c'est-à-dire, l'an 4,184 de la période julienne, 530 ans avant notre ère. Si l'on ajoute maintenant le restant de cette année, le règne de Cambyses, qui fut de sept ans cinq mois, celui du faux Smerdis, qui fut de sept mois, il s'ensuivra que Darius avoit environ vingt-neuf ans lorsqu'il monta sur le trône. *Voyez* sur l'âge où mourut ce Prince, Hérodote, liv. VII, §. IV, note 8.

(*a*) Herodot. lib. VI, §. CXIX.
(*b*) Id. lib. III, §. CXXXIV.

(57) §. XIX. *Il en régna trente et un.* Darius mourut, selon (*a*) Hérodote, après avoir régné 36 ans. Ce qui prouve qu'on doit préférer le témoignage de cet Historien à celui de Ctésias, c'est qu'il s'accorde parfaitement avec le Canon de Ptolémée.

(58) §. XIX. *Artasyras mourut aussi. Quant à Bagapates, &c.* Voyez sur ces deux personnages les §. IX, X et XIII.

(59) §. XX. *Artapanus, fils d'Artasyras.* Hérodote ne parle pas dans son Histoire d'Artapanus, mais d'Artabane, qui eut beaucoup de crédit auprès de Xerxès. Cependant, comme celui-ci étoit fils d'Hystaspes et frère de Darius, il ne peut être le même qu'Artapanus, qui étoit fils d'Artasyras. Mardonius, que Ctésias nomme l'ancien, doit être le fils de Gobryas et d'une sœur de Darius. Il eut un grand crédit auprès de ce Prince et n'en eut pas un moindre auprès de son successeur.

(60) §. XX. *Xerxès épousa Amestris, fille d'Onophas.* Hérodote dit aussi qu'Amestris épousa Xerxès; mais il lui donne pour père (*b*) Otanes. Ctésias se trompe sans doute, à moins qu'on ne suppose, pour concilier ces deux Historiens, qu'Otanes portoit deux noms, moyen qui ne me paroît guère admissible. Cette Princesse étoit (*c*) cruelle et superstitieuse.

(61) §. XX. *S'appela Amytis du nom de sa grand'mère.* Amytis étoit, de l'aveu même de Ctésias, femme de Cyrus et mère de Cambyses. *Voyez* ci-dessus, §. II et X. Elle ne pouvoit donc être grand'mère de Xerxès, puisqu'elle auroit été en même temps femme d'Hystaspes, père de Darius. Ce dernier Prince étoit de la maison Royale, et descendoit en ligne directe (*d*) de Cyrus, grand-père de Cyrus, fondateur de la Monarchie Perse.

(*a*) Herodot. lib. VII, §. IV.
(*b*) Id. lib. VII, §. LXI et CXIV.
(*c*) Id. ibid.
(*d*) Id. lib. VII, §. XI, not. 34.

(62) §. xx. *Et l'autre Rhodogune.* J'ignore ce qui regarde cette Princesse. Il est fait mention dans Suidas d'une Princesse de ce nom, qui fut femme d'Hystaspes et mère de Xerxès et de Darius : γυνὴ μὲν Ὑστάσπου, Ξέρξου δὲ καὶ Δαρείου μήτηρ. Ce texte est corrompu. Je corrige, γυνὴ μὲν Ὑστάσπου, Δαρείου δὲ μήτηρ, καὶ Ξέρξου μάμμη. « Elle fut » femme d'Hystaspes, mère de Darius et grand'mère de » Xerxès ». Quoi qu'il en soit de cette correction, cette Princesse ne peut être la même que celle dont parle Ctésias. Philostrate nous fait (*a*) le portrait d'une Princesse de ce nom qui vainquit les Arméniens. Nous savons trop peu de choses de l'Histoire de Perse pour contester le nom de Rhodogune à l'une des filles de Xerxès.

(63) §. xxi. *Les Chalcédoniens, comme je l'ai dit plus haut, avoient tenté de rompre.* Il en a parlé plus haut, §. xvii. Darius avoit puni les Chalcédoniens, et comme les Grecs n'avoient eu aucune part à leurs fautes, Xerxès auroit eu grand tort de leur faire la guerre pour cette raison. Il en avoit un motif plus raisonnable; c'étoit celui de se venger de la défaite de son armée à Marathon. Il y croyoit sa gloire intéressée, et peut-être aspiroit-il à la monarchie universelle.

(64) §. xxi. *Ayant tué Datis à la journée de Marathon.* Ctésias est le seul écrivain qui ait avancé que Datis avoit péri à la bataille de Marathon. Il survécut à cette journée, et ce fut lui qui présenta à Darius (*b*) les prisonniers qu'il avoit faits à Erétrie. *Voyez* aussi ci-dessus note 55.

(65) §. xxi. *Voulut voir le tombeau de Bélitanas.* Le texte porte, τὸν Βελιτανᾶ τάφον. Gédoyn traduit en note le Bélitane. Il ignoroit que Βελιτανᾶ étoit un génitif dorien. Βέλιτανας est l'ancien Bélus en langue Perse, ou plutôt en Assyrien. Cette historiette est incompréhensible. Est-ce la faute de Photius, ou celle de Ctésias? je n'entreprends pas

(*a*) Philostrat. Icon. lib. II, cap. V, pag. 815 et 816.
(*b*) Herodot. lib. VI, §. CXIX.

de le décider. Cependant comme Ælien raconte d'une manière claire la même fable dans ses (*a*) Histoires Diverses, je crois qu'il faut en rejeter la faute sur Photius. Quoi qu'il en soit, voici ce qu'en dit Ælien. Je me sers de l'élégante traduction de M. Dacier, qui depuis a rempli avec distinction la place de Secrétaire perpétuel de l'Académie des Belles-Lettres, jusqu'à l'époque de la destruction de cette illustre Compagnie.

« Xerxès, fils de Darius, ayant fait ouvrir le tombeau » de l'ancien Bélus, il y trouva un cercueil de verre, qui » renfermoit le corps de ce Prince, plongé dans de l'huile. » La caisse n'étoit pas pleine; il s'en falloit environ une » palme que l'huile ne montât jusqu'aux bords. A côté » étoit une petite colonne, avec cette inscription : MALHEUR » A CELUI QUI, AYANT OUVERT CE TOMBEAU, NE REMPLIRA » PAS LE CERCUEIL. Xerxès, effrayé de ce qu'il venoit de » lire, ordonna qu'on y versât promptement de l'huile. » Comme la caisse n'étoit pas encore pleine, il en fit verser » une seconde fois, sans qu'il parût aucun accroissement » dans la liqueur. Désespérant alors de pouvoir le remplir, » il y renonça, fit refermer le tombeau, et s'en alla fort » affligé. La prédiction, écrite sur la colonne, eut bientôt » son accomplissement. Xerxès ayant marché contre les » Grecs, à la tête d'une armée de sept cent mille hommes, » fut malheureux dans son expédition; et de retour chez » lui, il finit misérablement sa vie, assassiné pendant la » nuit dans son lit par son propre fils ».

(66) §. XXII. *La révolte des Babyloniens.* Les Babyloniens se sont révoltés sous Darius et non sous Xerxès. Plutarque a préféré (*b*) dans ses Apophthegmes le récit de Ctésias à celui d'Hérodote, et c'est, je crois, le seul écrivain qui l'ait fait. Mais personne n'ignore qu'il ne l'aimoit pas

(*a*) Æliani Hist. Var. lib. XIII, pag. 854.

(*b*) Plutarchi. Apophthegm. pag. 4, ex Edit. Maittarii, Londini, 1741, *in*-4.

et qu'il a cherché toutes les occasions de le décrier. Cependant le même Plutarque avoit rapporté dans l'Apophthegme précédent que Babylone s'étoit révoltée sous Darius, et même il raconte à cette occasion les belles actions de Zopyre. Il a mieux aimé suivre, relativement à Zopyre, le Père de l'Histoire que Ctésias, qui attribue ces belles actions à Mégabyze. C'est une inconséquence, ou plutôt l'amour de la vérité l'a emporté en cette occasion sur sa haine. *Voyez* liv. III, §. CLIX, note 274.

(67) §. XXII. *A l'exception du prodige de la mule qui mit bas un poulain.* Quoique la mule et le mulet aient les organes nécessaires à la reproduction, cependant, généralement parlant, ils sont stériles. Aristote observe (*a*) qu'on a vu une mule devenir pleine, mais qu'elle ne porta pas son petit à terme. Pline dit : (*b*) *Est in Annalibus nostris* (*mulas*) *peperisse sæpe, verum prodigii loco habitum.* Il est donc constant que les mules engendrent, mais comme cela arrivoit rarement, cela étoit regardé comme un prodige. Hérodote a parlé d'une mule qui avoit fait un petit dans l'armée de Darius lorsqu'elle faisoit le siége de Babylone. Ctésias raconte le même trait, et Gédoyn en prend occasion d'attaquer Hérodote, comme si on ne pouvoit rétorquer contre Ctésias les reproches qu'il fait au Père de l'Histoire. Ces reproches ne sont pas fondés. Gédoyn auroit dû étudier l'Histoire des Animaux.

(68) §. XXII. *Le don le plus précieux.* Un présent est censé précieux, relativement à celui qui le fait, à la matière en quoi il consiste ou à l'utilité dont il peut être. Celui qui le fait étant Roi, et celui à qui on le fait étant sujet, on ne peut douter que ce présent, n'eût-il été qu'une bagatelle, ne fût très-précieux. Ce présent étoit riche; je suis éloigné de le contester. Mais prétendre que c'étoit

---

(*a*) Aristotelis Hist. Animal. lib. VI, cap. XXIV, pag. 882, B.
(*b*) Plin. Hist. Nat. lib. VIII, cap. XLIV, pag. 470, lin. 12.

le don le plus précieux qu'un Roi de Perse pût faire à un de ses sujets, c'est ce que je ne comprends pas. Du côté de la matière, il pouvoit en faire un plus riche, un présent, en un mot, où l'art auroit surpassé la matière. De quelle utilité pouvoit être une meule d'or? Si c'étoit l'emblême d'une meule de moulin, qui, réduisant le grain en farine, le rend propre à la nourriture de l'homme, c'est quelque chose : mais les instrumens du labourage auroient été un emblême plus significatif et plus précieux encore. Je ne vois dans ce présent, supposé qu'il ait été réel, qu'un faste barbare; mais je suis assez porté à croire que ce présent est de l'invention de Ctésias. Hérodote raconte, liv. IX, §. CVIII, que Xerxès offrit à Artaynte le commandement d'une armée. Cette offre étoit bien digne d'un barbare; mais il n'en est pas moins constant que le commandement d'une armée étoit le plus grand honneur où un sujet pût parvenir chez les Perses. Cela se conçoit très-aisément; car un tel don, s'il est fait judicieusement, suppose dans celui qui en est l'objet, les plus grandes qualités, et dans celui qui le fait, le talent de discerner ces qualités et d'apprécier le mérite.

(69) §. XXIII. *Ce fut dans ce temps-là que Démarate.* Démarate s'étoit rendu à la cour de Perse sous Darius, et c'étoit lui qui avoit déterminé ce Prince à choisir Xerxès pour son successeur. Telle fut (*a*) l'origine de sa faveur. Il accompagna Xerxès dans son expédition, et consulté par ce Prince, il lui parla (*b*) de la manière la plus avantageuse des Lacédémoniens. Si Xerxès n'attaqua pas Lacédémone, ce ne fut pas à la persuasion de Démarate, mais parce que cela n'entroit pas dans son plan. Il vouloit auparavant se venger des Athéniens, qui avoient brûlé la ville de Sardes et battu les Perses à la journée de Marathon; il vouloit,

(*a*) Herodot. lib. VI, §. LXX; lib. VII, §. III.
(*b*) Id. lib. VII, §. CI et CII.

dis-je, soumettre auparavant ce peuple, et terminer la guerre en subjuguant les Lacédémoniens.

(70) §. XXIII. *Démarate le détourna par ses discours.* Xerxès fut si peu détourné d'attaquer les Lacédémoniens par les discours de Démarate, qu'il attribua ces discours à la jactance (a) et à la vanité de ce Lacédémonien.

(71) §. XXIII. *Artapane, qui commandoit un corps de dix mille hommes.* Ces dix mille hommes étoient le corps de troupes nommé la troupe des Immortels. *Voyez* sur ce corps Hérodote, liv. VII, §. LXXXIII. Il étoit commandé par Hydarnes et non par Artapane. Xerxès avoit auparavant envoyé un détachement de Mèdes et de Cissiens. Ce détachement ayant été battu, les Immortels, qui étoient les meilleures troupes de l'armée, prirent leur place et furent aussi vaincus.

(72) §. XXIII. *Les Lacédémoniens ne perdirent de leur côté que deux ou trois hommes.* Les Perses, combattant dans un lieu étroit, avoient d'autant plus de désavantage que ne pouvant développer leurs forces, ils s'entre-nuisoient les uns les autres. Les Lacédémoniens n'étant au contraire qu'en très-petit nombre, conservoient leur ordre de bataille. On conçoit aisément que dans cette rencontre les Perses durent essuyer un très-grand échec, et que la perte des Lacédémoniens dut être très-légère, comme le dit (b) Hérodote. Mais quand Ctésias ajoute que les Lacédémoniens ne perdirent que deux ou trois hommes, qui peut ajouter foi à son témoignage? et c'est-là cependant l'Historien que quelques personnes osent opposer à Hérodote.

(73) §. XXIII. *A grands coups de fouet.* Cela est très-vraisemblable : car telle étoit la discipline militaire des Perses, plus propre à décourager le soldat qu'à le rendre sensible à l'honneur. Hérodote fait aussi la même obser-

---

(a) Herodot. lib. VII, §. CI, CII et CIII.

(b) Id. lib. VII, §. CCXI.

vation, liv. VII, §. CCXXIII, et dans le même livre, §. LVI, il raconte qu'on fit défiler les troupes sous les coups de fouet en présence de Xerxès. *Voyez* encore même livre, §. CIII, et Xénophon, *in Expeditione Cyri junioris, lib. III, cap. IV, §. XVI.*

(74) §. XXIV. *Thorax de Thessalie, Calliades et Timaphernes.* Hérodote parle (*a*) de Thorax de Larisse, ainsi que de ses frères Eurypile et Thrasidéius. Ils étoient fils d'Aleuas et par conséquent de la plus illustre maison de Thessalie. Calliades et Timaphernes n'étoient pas d'une naissance moins distinguée parmi les Trachiniens. Ils ne jouoient pas cependant un rôle fort important, parce que leur pays, petit, sec, stérile et montagneux, ne jouissoit en Grèce d'aucune considération. C'est sans doute par cette raison qu'Hérodote n'en a fait aucune mention. Il auroit dû cependant en dire deux mots, parce que cela auroit servi à expliquer la trahison du Trachinien Ephialtes, qui, à proprement parler, n'en étoit pas une, puisqu'il suivoit, selon toutes les apparences, les ordres de ses chefs. Quoi qu'il en soit, les Pylagores mirent à prix la tête d'Ephialtes dans une assemblée générale des Amphictyons tenue aux Pyles. Il fut tué à Anticyre par un autre Trachinien, nommé Athénadès, et quoique celui-ci l'eût tué pour un autre sujet, il n'en reçut pas moins des Lacédémoniens la récompense promise. *Voyez* Hérodote, liv. VII, §. CCXIII et CCXIV.

(75) §. XXIV. *Xerxès les manda près de lui avec Démarate.* Voyez ci-dessus, note 69.

(76) §. XXIV. *Et Hégias d'Ephèse.* Hégias étoit un trop mince personnage pour attirer sur lui l'attention d'un Historien qui avoit à développer un sujet si fertile en grands événemens. Ctésias avoit bien peu de jugement pour mettre un petit particulier à côté d'un Roi de Lacédémone. Il est

---

(*a*) Herodot. lib. IX, §. LVII.

parlé dans Hérodote, liv. IX, §. XXXII, d'un Hégias, frère de Tisamène, mais il étoit d'Elis et non d'Ephèse.

(77) §. XXV. *Pausanias de Lacédémone vint à la rencontre de Mardonius.* Ctésias intervertit tellement l'ordre des faits, qu'il n'est pas possible d'en reconnoître l'enchaînement. Il y a répandu un tel désordre, que si ces faits ne nous étoient pas venus par un autre canal que le sien, on auroit été tenté de regarder cette partie de l'histoire comme un roman mal imaginé. Le fait est que la bataille de Platées est postérieure à la prise d'Athènes et à la bataille de Salamine, de près d'un an.

(78) §. XXV. *Avec trois cents Spartiates.* Mardonius avoit trois cent mille hommes de troupes choisies, sans compter cinquante mille Grecs qui avoient épousé les intérêts des Perses. *Voyez* Hérodote, liv. IX, §. XXXI. Les Spartiates étoient au nombre de cinq mille; ils avoient avec eux trente-cinq mille Hilotes et dix mille (*a*) Lacédémoniens. Les Athéniens étoient au nombre de huit mille. Le reste des troupes grecques étoit très-considérable. En un mot, les Hoplites et les troupes armées à la légère montoient à cent dix mille hommes. *Voyez* Hérodote, liv. IX, §. XXVIII et XXIX. On conçoit très-aisément qu'une armée de cent dix mille hommes aguerris et animés par les motifs les plus nobles, ait battu une armée de trois cent cinquante mille hommes, qui n'étoient pas autant aguerris que les Grecs, et qui n'avoient pas pour attaquer, cette audace que donne l'amour de la liberté. Mais on ne concevra jamais que sept mille trois cents hommes battent en rase campagne cent vingt mille hommes. C'est cependant ce qu'avance Ctésias.

(79) §. XXV. *Mille Lacédémoniens des villes voisines de Sparte.* C'est ainsi que j'ai traduit l'expression de Ctésias,

---

(*a*) Ces Lacédémoniens n'étoient pas habitans de Sparte, mais des villes voisines. On les appeloit en un seul mot Periœci.

χιλίους δὲ τῶν περιοίκων. Les Periœci étoient sujets des Spartiates. Ils habitoient les villes et bourgs voisins de Sparte. L'Abbé Gédoyn, qui ne les connoissoit pas, a cherché à éluder la difficulté. Je me lasse de relever ses bévues. Je lui ai fait grace en beaucoup d'endroits, de crainte de trop grossir cet ouvrage; je serai dorénavant encore plus réservé.

(80) §. XXV. *Pour piller le temple de Delphes.* Mardonius ne commandoit pas le détachement qui fut envoyé pour piller ce temple; il fut tué à la bataille de Platées. *Voyez* Hérodote, liv. IX, §. LXII. Tous les Historiens, ceux mêmes qui sont le plus favorables à Ctésias, sont d'accord sur ce point. *Voyez* Diodore de Sicile, liv. XI, §. XXXI, tome I, page 428; Plutarque, Vie d'Aristides, page 330, C; Pausanias, liv. III, chap. IV, page 214; Strabon, liv. IX, page 632, A. On montroit même son tombeau (*a*) sur la grande route près d'Hysies et d'Erythres. Quant au sort du détachement envoyé pour piller le temple de Delphes, consultez Hérodote, liv. VIII, §. XXXVII et suivans. Hérodote et Ctésias ne disent pas le nombre des troupes qui composoient ce détachement. Justin (*b*) assure qu'il étoit de quatre mille hommes. On ne peut supposer qu'il fut plus considérable, parce que cette expédition ne devoit éprouver aucune résistance, et cela même met dans tout son jour l'ignorance et la sottise de Ctésias, qui donne pour chef d'une expédition si peu importante le généralissime des troupes de Perse, qui étoit en même temps beau-frère du Roi. *Voyez* ci-dessous, §. XXVII.

(81) §. XXVI. *Marcha contre Athènes.* La ville d'Athènes fut prise deux fois par les Perses; la première par Xerxès avant la bataille de Salamine, la seconde par Mardonius peu avant la bataille de Platées.

(*a*) Pausan. lib. IX, cap. II, pag. 714.

(*b*) Justin. lib. II, cap. XII, pag. 109.

(82) §. xxvi. *Ils armèrent cent dix trirèmes.* Hérodote (*a*) assure que les Athéniens avoient deux cents trirèmes montées par leurs citoyens. Quant à la prise d'Athènes par Xerxès, voyez le même Historien, liv. viii, §. li. Son récit est assez conforme à celui de Ctésias, excepté dans ce qui regarde l'ordre des temps.

(83) §. xxvi. *Mais ceux-ci ayant pris la fuite pendant la nuit.* Les Citoyens restés à la garde de la citadelle, ne prirent pas la fuite. Ils barricadèrent les portes et les avenues de la citadelle, et se défendirent long-temps. Les Perses ayant mis le feu aux barricades avec des flèches garnies d'étoupes enflammées, les assiégés continuèrent encore à se défendre, et même ils refusèrent les conditions avantageuses que leur offroient les Pisistratides. Entr'autres moyens de défense, ils firent rouler sur les ennemis des pierres d'une grosseur énorme, qui les forcèrent de s'éloigner. Enfin les Perses, rebutés de ces difficultés, apperçurent derrière la citadelle un sentier étroit. Il n'étoit pas gardé, parce qu'on croyoit impossible de le pouvoir gravir. Quelques soldats essayèrent cependant de le monter, et pénétrèrent par cet endroit dans la citadelle. Les Athéniens les en voyant maîtres, les uns se tuèrent en se précipitant du haut des murs, les autres se réfugièrent dans le temple de Minerve. Le détachement des Perses qui avoit pénétré dans la citadelle, ouvrit les portes au reste de l'armée; alors on massacra ceux qui s'étoient réfugiés dans le temple, on le pilla et on mit le feu à la citadelle. *Herodot. lib. viii, §. liii.*

(84) §. xxvi. *Se rendit au temple d'Hercules.* Plutarque dit (*b*) que « Xerxès, selon Phanodémus, se plaça, dès qu'il » fut jour, sur une hauteur au-dessus du temple d'Hercules, » à l'endroit où le canal qui sépare l'île de Salamine de

(*a*) Herodot. lib. viii, §. lxi.

(*b*) Plutarch. in Themistocle, pag. 118, F.

» l'Attique, a le moins de largeur, ou, suivant Acestodore, » près des confins de Mégares, sur les coteaux appelés *Cerata*, » les Cornes ».

Ctésias a embrassé le premier sentiment. Gédoyn, qui ignoroit ce que signifioit ὃ Ἡράκλειον καλεῖται, et qui n'entendoit pas davantage la version latine *Heracleum appellatum*, a jugé à propos de supprimer cela et de traduire ainsi ces deux phrases : « Xerxès voulut ensuite faire une » chaussée, pour pouvoir conduire de l'infanterie jusqu'aux » portes de Salamine ».

(85) §. XXVI. *Et de la pousser jusqu'à Salamine.* Hérodote dit aussi (*a*) que Xerxès essaya de joindre Salamine au continent par une chaussée. Mais ce Prince ne parut vouloir l'entreprendre qu'après la bataille, et dans la vue de cacher aux Grecs le dessein qu'il avoit de se retirer dans ses Etats, de crainte d'être intercepté dans sa fuite.

(86) §. XXVI. *On fit venir de Crète des archers.* Ctésias, ou plutôt Photius, ne nous apprend pas à quel service on employa ces archers Crétois. On peut dire hardiment, et sans craindre de se tromper, qu'ils servirent à écarter ceux qui travailloient à la chaussée. Hérodote a oublié cette particularité. Elle est cependant intéressante, et ceux qui entreprendront d'écrire l'Histoire ancienne feront bien d'en faire usage. On sait combien les archers Crétois étoient renommés. Les différens peuples de la Grèce en prenoient par cette raison à leur solde. Dans la guerre des Lacédémoniens contre les Messéniens, les Lacédémoniens (*b*) opposèrent des archers crétois aux troupes légères des Messéniens. L'exercice de tirer de l'arc étoit si ancien dans leur pays, qu'ils y excelloient dans un temps (*c*) où le reste de la Grèce ne le connoissoit pas encore. On ne peut donc douter

---

(*a*) Herodot. lib. VIII, §. XCVII.
(*b*) Pausan. Messeniac. seu lib. IV, cap. VIII, pag. 298.
(*c*) Id. Attic. seu lib. I, cap. XXIII, pag. 54.

que les archers crétois ne fussent excellens. Mais il n'est pas vraisemblable qu'on les ait fait venir en cette occasion de Crète même. Les Crétois avoient envoyé leur contingent à l'armée.

(87) §. XXVI. *Il y eut ensuite un combat naval.* Le combat eut lieu avant que les Perses songeassent à joindre par une chaussée Salamine au continent. J'en ai fait la remarque, note 85.

(88) §. XXVI. *Les Perses avoient plus de mille vaisseaux.* La flotte des Perses (*a*) montoit à douze cent sept vaisseaux, celle des Grecs à trois cent quatre-vingt. L'armée navale des Perses étoit commandée par Ariabignès, fils de Darius. Hérodote, qui nomme tous les Officiers-généraux de cette armée, ne parle point d'Onophas, et certainement il ne l'auroit pas oublié s'il eût eu quelque commandement. Du côté des Perses il périt deux cents vaisseaux, sans compter ceux qui furent pris. Les Grecs n'en perdirent que quarante, selon (*b*) Diodore de Sicile.

(89) §. XXVI. *Par les conseils artificieux.* Il y a dans le texte, Βουλῇ καὶ τέχνῃ. C'est cette figure que les Grammairiens appellent ἓν διὰ δυοῖν.

(90) §. XXVII. *Après avoir tout pillé.* Ctésias a parlé plus haut, §. XXV, d'un détachement de l'armée des Perses qui fut envoyé pour piller le temple de Delphes, et il a raconté le sort qu'éprouvèrent ces troupes. Hérodote et la plupart des autres Historiens sont en cela d'accord avec lui. Mais il n'y en a aucun qui parle de cette seconde expédition, qui me paroît ridiculement imaginée. Xerxès étant déjà en Asie et en route pour se rendre à Sardes, Matacas ne put arriver qu'après la bataille de Platées, ou peu auparavant. S'il se mit en marche après cette bataille, il trouva tous les chemins fermés, et fut obligé de revenir sur ses

---

(*a*) Herodot. lib. VII, §. CLXXXIV, et lib. VIII, §. CLXXXII.
(*b*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. XIX.

pas, où il fut accablé par les Grecs. S'il arriva en Grèce peu avant la bataille de Platées, Mardonius, qui étoit sur le point de livrer combat, ne pouvoit lui donner un détachement, sans craindre d'affoiblir son armée, et s'il l'eût fait, les Grecs, qui avoient sur les lieux des forces considérables, n'auroient pas manqué d'écraser ce détachement, avant qu'il fût parvenu au lieu de sa destination.

D'ailleurs, si ce temple eût été pillé par Xerxès, ou par ses lieutenans, toutes ses richesses auroient été enlevées. Cependant elles y étoient encore du temps d'Hérodote, et cet Historien parle en témoin oculaire des offrandes de Crésus. Ces richesses ne furent pillées que 168 ans après par les Phocidiens dans le temps de la guerre sacrée.

(91) §. XXVIII. *Comme on l'a déjà dit.* Voyez ci-dessus, §. XXII.

(92) §. XXIX. *Artapanus, qui jouissoit d'un grand crédit.* Diodore de Sicile le nomme (*a*) Artabanus. Il étoit Hyrcanien, Capitaine des gardes de Xerxès, et depuis long-temps l'un de ses plus grands favoris. Il engagea dans son complot Mithridates, l'un des eunuques du palais et grand Chambellan du Roi.

(93) §. XXIX. *Qu'il avoit été mis à mort par son frère Dariæus.* Ce Prince (*b*) étoit l'aîné des enfans de Xerxès. Artapanus l'accusa du meurtre de son père. Artaxerxès, outré de ce parricide, se rendit à l'appartement de son frère, accompagné de ses gardes et secondé par Artapanus, il le massacra. Justin ajoute (*c*) que ce fut pendant son sommeil.

(94) §. XXX. *Communiqua son projet à Mégabyze.* Justin (*d*) le nomme Bacabase, sans nous apprendre ce qu'il

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. LXIX.
(*b*) Id. ibid.
(*c*) Justini Histor. lib. III, cap. I.
(*d*) Id. ibid.

étoit. Le récit de Ctésias me paroît plus vraisemblable. Il faut corriger dans Justin Mégabyzo d'après Ctésias.

(95) §. xxx. *Qu'il soupçonnoit d'adultère.* Voyez ci-dessus, §. xxviii.

(96) §. xxx. *Puni du même genre de mort.* Le récit de Justin me paroît absurde. Selon (*a*) cet Historien, Artaxerxès, persuadé par la dénonciation de Bacabase, qu'Artapanus en vouloit à sa vie, mais craignant les enfans de ce scélérat, ordonna pour le lendemain une revue de son armée. Artapanus ne manqua pas de s'y trouver. Artaxerxès, feignant que sa cuirasse étoit trop courte, proposa à Artapanus de lui donner la sienne. Celui-ci ne s'en fut pas plutôt dépouillé qu'Artaxerxès lui passa son épée au travers du corps. Le récit de Diodore de Sicile (*b*) ne me paroît pas moins absurde. Artabanus, sans avoir communiqué son projet à personne, mais voyant que la fortune lui rioit, et s'imaginant qu'il alloit s'emparer de la couronne, mande ses fils, et frappe le Roi d'un coup d'épée. La blessure étoit légère. Le Prince se défendit vaillamment et le tua sur la place.

(97) §. xxx. *Aspamitrès.* Ctésias le nomme, §. xxix, Spamitrès.

(98) §. xxx. *Celui des Auges.* Plutarque nous apprend en quoi consistoit ce supplice. Je me sers de la traduction de Dacier. « On creuse (*c*) deux auges de la grandeur de » l'homme depuis le cou jusqu'à la cheville des pieds, de » manière qu'elles joignent fort bien et s'emboîtent ensem- » ble. On couche le criminel sur son dos dans l'une de ces » auges, ensuite on met l'autre auge par-dessus, de manière » que tout le corps est bien couvert et bien enfermé, et qu'il » ne sort que la tête par un bout, et les pieds par l'autre. » En cet état on lui donne à manger, et s'il refuse d'en

(*a*) Justini Hist. lib. iii, cap. i.
(*b*) Diodor. Sicul. lib. xi, §. lxix.
(*c*) Plutarch. in Artoxerxe, pag. 1019.

» prendre,

» prendre, on l'y force en lui enfonçant des aiguilles dans » les yeux. Quand il a mangé, on lui fait boire du miel, » délayé dans du lait, qu'on lui entonne dans la bouche. » On lui en verse aussi par-tout sur le visage, et on le » tourne toujours au soleil, afin qu'il l'ait incessamment dans » les yeux, de sorte que son visage est toujours couvert de » mouches, que ce miel et ce lait y attirent. Comme il fait » dans cette auge toutes les nécessités que les hommes qui » mangent et boivent ne sauroient se dispenser de faire, de » la corruption et de la pourriture de ses excrémens il » s'engendre quantité de vers qui lui rongent les chairs et » qui pénètrent jusqu'aux parties nobles. Quand on voit » qu'il est mort, on ôte l'auge de dessus, on trouve toute » sa chair mangée par ces vers, et l'on découvre par-tout » sur ses entrailles des essaims de cette vermine, qui y sont » attachés, et qui rongent encore. Ce supplice dure quel- » quefois dix-sept jours ».

Le supplice des culottes de peau cadenassées, actuellement en usage dans l'Inde, revient, quant aux effets et à la cruauté, à celui des auges.

(99) §. XXX. *Et le reste des troupes fidelles au Roi.* Ces mots, τῶν ἄλλων Περσῶν, qui sont en opposition avec ceux-ci, τῶν συνωμοτῶν αὐτοῦ, indiquent d'une manière bien claire les Perses fidèles au Roi. La traduction latine n'est pas même équivoque : *Eorum qui cum illo* (*Artapano*) *conjurarant, et Persarum aliorum pugna oritur.* Cependant il auroit mieux valu traduire, *et Persarum cæterorum*, afin de rendre la force d'ἄλλων précédé de l'article. L'Abbé Gédoyn, qui avoit le malheureux talent de gâter tout ce qu'il touchoit, a traduit : « Tous les conjurés ayant pris querelle » entre eux, et en étant venus aux mains, les fils d'Arta- » pane périrent dans le combat, &c. ».

(100) §. XXX. *Les trois fils d'Artapanus furent tués.* Diodore de Sicile (*a*) n'articule pas le nombre des enfans

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. LXIX, tom. I, pag. 457.

d'Artapanus. D'ailleurs il ne parle ni de ce combat ni des suites qu'il eut. Justin garde (*a*) aussi le silence sur le nombre des enfans d'Artapanus, et se contente de dire qu'Artaxerxès les fit punir.

(101) §. XXXII. *Inaros, Roi de Libye.* Il s'est glissé dans le texte une faute grossière qui a échappé à la sagacité des éditeurs. On lit Ἰνάρου Λυδίου. Comment un Lydien auroit-il pu acquérir assez de crédit pour faire révolter l'Egypte? Il faut lire avec (*b*) Hérodote, Ἰνάρου Λίβυος. Il ne dit pas en termes positifs qu'Inaros fût Roi de Libye, et se contente de dire, ainsi que Ctésias, Inaros le Libyen. Cependant, si l'on fait attention que les anciens ne désignent le plus souvent les Rois que par le nom de la nation sur laquelle ils règnent, sans ajouter le titre de Roi, on ne doutera pas que je n'aie bien rendu le sens de mon auteur. Par exemple, Hérodote dit, liv. III, §. II, ὁ Αἰγύπτιος, l'Egyptien, pour le Roi d'Egypte, et §. IX, ὁ Ἀράβιος, le Roi d'Arabie. S'il pouvoit encore rester quelque doute là-dessus, Thucydides suffiroit pour le lever. Cet Historien (*c*) s'exprime ainsi : « Inaros, fils de Psammitichus, Libyen et » Roi des Libyens voisins de l'Egypte ».

Quant à ce que j'ai dit de la faute qui s'étoit glissée dans le texte, je m'apperçois par les notes de Wasse et de Duker sur le passage cité de Thucydides, que plusieurs Savans l'avoient corrigée avant moi. Rendons aussi justice à l'Abbé Gédoyn; il soupçonnoit qu'il falloit lire dans Ctésias *Libyen,* mais il ne se doutoit pas qu'il fallût traduire, *Roi de Libye.*

(102) §. XXXII. *Ils (les Athéniens) en envoyèrent quarante.* Les Athéniens envoyèrent trois cents trirèmes au secours des Egyptiens, selon (*d*) Diodore de Sicile ; mais dans

(*a*) Justini Hist. lib. III, cap. I, pag. 122.

(*b*) Herodot. lib. III, §. XII.

(*c*) Thucydid. lib. I, §. CIV.

(*d*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. LXXI, pag. 458 ; lib. XIII, §. XXV, pag. 561.

un (*a*) autre endroit, il ne donne que deux cents trirèmes aux Egyptiens. Il faut réformer le premier nombre, ainsi que celui de Ctésias, par celui-ci, d'autant plus que Thucydides, qui avoit alors neuf à dix ans, dit (*b*) positivement que les Athéniens envoyèrent deux cents vaisseaux au secours des Egyptiens.

(103) §. XXXII. *Il y envoya Achæménides son frère, &c.* Hérodote (*c*) nomme ce Prince Achæménès, et ce nom me paroît d'autant plus vrai, qu'Achæménides est un patronymique. Le même Historien dit (*d*) autre part qu'Achæménès, fils de Darius et frère de Xerxès, étoit gouverneur d'Egypte, et que dans la suite il fut tué par Inaros, fils de Psammitichus, Roi de Libye. Diodore de Sicile (*e*) le nomme de même, et dit positivement qu'il étoit fils de Darius et oncle d'Artaxerxès, τὸν Δαρείου μὲν υἱὸν, ἑαυτοῦ δὲ θεῖον. Ainsi Ctésias se trompe grossièrement en le supposant frère d'Artaxerxès.

Hérodote ne parle que par occasion de la révolte des Egyptiens et n'en dit par conséquent que deux mots. Diodore de Sicile en dit aussi très-peu de choses, parce qu'embrassant l'Histoire universelle, il ne pouvoit donner beaucoup d'étendue à un fait de cette nature, qu'il n'étoit possible de bien développer que dans une Histoire particulière de Perse. Je n'ai rien à opposer au témoignage de Ctésias, qui assure que le Grand Roi envoya quatre cent mille hommes contre les Egyptiens. Cependant Diodore de Sicile évalue seulement les troupes des Perses à plus de trois cent mille hommes, tant l'infanterie que la cavalerie. Mais je ne puis croire que ce Prince se fût contenté d'envoyer une flotte de quatre-vingts vaisseaux, ainsi que l'avance Ctésias,

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. LXXIV, pag. 460.
(*b*) Thucydid. lib. I, §. CIV.
(*c*) Herodot. lib. III, §. XII.
(*d*) Id. lib. VII, §. VII.
(*e*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. LXXIV, pag. 459.

et cela d'autant plus que cette flotte n'avoit aucune sorte de proportion avec les forces de terre, et qu'il ne pouvoit ignorer que les Athéniens n'y en eussent envoyé une de deux cents voiles.

(104) §. xxxii. *Inaros remporta aussi sur mer une victoire éclatante.* Diodore de Sicile (*a*) ne parle pas de combat naval, mais d'une bataille sur terre. Inaros, accablé par la multitude des ennemis, eut d'abord un désavantage considérable; mais sur ces entrefaites les Athéniens ayant attaqué les Perses avec la plus grande valeur, ceux-ci furent mis en fuite et contraints de se sauver dans la citadelle de Memphis.

(105) §. xxxiii. *Mégabyze fut ensuite envoyé contre Inaros.* Thucydides (*b*) nomme Mégabyze, fils de Zopyre, le Général des Perses, qui succéda à Achæménès. Cet Historien ne donne, ainsi que Ctésias, qu'un seul Général pour commander les Perses; mais Diodore de Sicile (*c*) y joint Artabaze. Celui-ci commandoit peut-être la flotte. Je n'ai pas de peine à croire que la nouvelle armée de Mégabyze fût de deux cent mille hommes, et qu'en y joignant les troupes qui étoient restées de celle d'Achæménès, elle montât à cinq cent mille hommes, sans y comprendre les forces navales. On est accoutumé à voir dans les armées des Perses une multitude innombrable.

(106) §. xxxiii. *Inaros se sauva à Byblos.* Byblos et non Byblis, comme le dit Gédoyn, est une ville de l'île Prosopitis. Etienne de Byzance en parle aussi. M. d'Anville remarque (*d*) que Plutarque en fait mention dans son Traité sur Isis et Osiris. Il est vrai qu'il est trois fois question (*e*) de Byblos dans ce Traité. Mais la ville de Byblos,

---

(*a*) Diodor. Sicul. lib. xi, §. lxxiv, pag. 460.
(*b*) Thucydid. lib. i, §. cix et cx.
(*c*) Diodor. Sicul. lib. xi, §. lxxvii, pag. 462.
(*d*) D'Anville, Mémoires sur l'Egypte, &c. pag. 82.
(*e*) Plutarch. de Iside et Osiride, pag. 357.

dont parle en cet endroit Plutarque, étoit en Phénicie, et non en Egypte, comme le prouve la suite du discours.

(107) §. XXXIII. *S'y retirèrent avec le général Charitimidès.* Thucydides dit (*a*) que Mégabyze étant arrivé par terre en Egypte avec de très-grandes forces, battit les Egyptiens et leurs alliés, chassa les Grecs de Memphis, et les enferma dans l'île Prosopitis, où il les tint assiégés pendant un an et demi. Mais enfin ayant détourné l'eau du fleuve dans un autre canal, les vaisseaux des Grecs se trouvèrent à sec, et l'on put passer à pied dans l'île. La plus grande partie des Grecs périt en cette occasion; il n'y en eut qu'un petit nombre qui se sauva dans la Cyrénaïque. L'Egypte rentra sous l'obéissance du Roi, excepté (*b*) la Bucolie, où Amyrtée continua de régner. Inaros, trahi par les siens, fut pris et mis en croix. Les Athéniens, qui venoient avec leurs alliés et cinquante trirèmes au secours des leurs, abordèrent à la bouche Mendésiène, sans savoir ce qui s'étoit passé. Les Perses les ayant attaqués par terre et les Phéniciens par mer, la plupart de leurs vaisseaux périrent; les autres, en petit nombre, se sauvèrent.

Si l'on en croit (*c*) Diodore de Sicile, l'arrivée des Perses répandit la terreur parmi les Egyptiens et les Athéniens. Ils abandonnèrent la citadelle de Memphis et se retirèrent dans l'île Prosopitis. Les Perses, n'osant les y attaquer, dérivèrent l'eau du Nil et mirent à sec les vaisseaux Athéniens. Les Egyptiens épouvantés firent leur paix avec les Perses, sans comprendre les Athéniens dans leur traité. Ceux-ci voyant que leurs vaisseaux leur étoient devenus inutiles, y mirent le feu, et sans se laisser décourager, ils se disposèrent au combat. Mais les Généraux des Perses,

---

(*a*) Thucydid. lib. I, §. CIX.

(*b*) C'est le pays d'Egypte qu'Hérodote appelle Marais, Ἕλεα, et que l'on a depuis nommé Eléarchie. *Voyez* ce dernier mot dans la Table Géographique.

(*c*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. LXXVII.

Artabaze et Mégabyze, étonnés de cette audace, et n'ignorant pas les pertes que leurs troupes avoient essuyées précédemment, firent avec eux un traité de paix, dont la principale condition fut qu'ils sortiroient d'Egypte sains et saufs. Les Athéniens se retirèrent dans la Cyrénaïque, et retournèrent de-là dans leur patrie; ce qu'ils n'avoient pas osé espérer.

Le récit de Diodore diffère de peu de celui de Thucydides; mais celui de Ctésias diffère de celui de ces deux Historiens dans des choses essentielles. Il vaut mieux s'en tenir à la relation de Thucydides, qui non-seulement étoit contemporain, mais encore Athénien, et qui, par sa naissance et par l'influence qu'il eut dans le gouvernement, étoit à portée de connoître toutes les particularités de cet événement.

(108) §. XXXIV. *Il permit aux Grecs de retourner dans leur patrie.* Si le traité eût été ainsi conçu, les Grecs seroient retournés sur-le-champ dans leur patrie, et n'auroient pas accompagné Mégabyze, comme Ctésias le raconte dans le paragraphe suivant. Thucydides est plus croyable. *Voyez* la note précédente.

Le traité contient, selon Ctésias, deux conditions; l'une regarde Inaros, l'autre les Grecs. L'Abbé Gédoyn applique indistinctement les deux conditions à Inaros et aux Grecs.

(109) §. XXXV. *Achæménides son frère.* Achæménides, ou plutôt Achæménès, étoit son oncle. Nous en avons fait la remarque plus haut, note 103.

(110) §. XXXVI. *Fit attacher Inaros à trois croix.* Thucydides (*a*) se contente de dire qu'Inaros ayant été trahi fut mis en croix. Ctésias pouvoit être mieux instruit de cette particularité que cet Historien; ou, si celui-ci l'a été, il n'a pas jugé qu'elle fût assez importante pour en faire mention. Quoi qu'il en soit, ce supplice consistoit, sui-

(*a*) Thucydid. lib. I, §. CX.

vant (*a*) Plutarque, à enfoncer le corps du patient dans trois pieux élevés de terre, et peut-être l'écorchoit-on auparavant, comme le raconte Plutarque, en parlant du malheureux Mésabates. On connoît l'atrocité des supplices des Perses.

(111) §. XXXVII. *Zopyre et Artyphius, tous deux fils de Mégabyze, s'y distinguèrent.* Gédoyn dit : « Faisant le » devoir de Général en la place de leur père ». Il n'y a pas un mot de cela dans Ctésias.

(112) §. XXXIX. *Pétisas, fils d'Ousiris.* Suivant Gédoyn, Pétisas avoit deux pères, Ousiris et Spitamas, à moins qu'il n'ait pris Spitamas pour le nom de la femme d'Ousiris, et cela est d'autant plus vraisemblable, qu'il traduit Spitame, qui paroît alors un nom de femme.

(113) §. XL. *Mégabyze avoit frappé la bête.* A la chasse où se trouvoit le Roi, il n'étoit pas permis de tirer sur le gibier avant lui, à moins que le Prince n'en eût donné la permission. C'étoit une distinction due à la prééminence du rang. Mais c'étoit pousser la rigueur trop loin que de punir de mort celui qui avoit contrevenu à la défense, et même c'étoit une barbarie, lorsqu'on l'avoit fait pour sauver la vie du Prince. Le même Artaxerxès le sentit sans doute, s'il est vrai, comme le rapporte (*b*) Plutarque, qu'il déclara par une Ordonnance qu'il seroit permis à quiconque se trouveroit à la chasse avec le Prince, de lancer le premier le javelot sur la bête.

(114) §. XL. *La peine de mort fut commuée en un exil.* Être exilé, c'est être arraché de sa patrie pour être transporté dans une terre étrangère. De-là cette expression, ἀνάσπαστος δὲ γίνεται, dont se sert Ctésias, et qu'Hérodote a employée, liv. VII, §. LXXX, où l'on peut voir la note 132.

(*a*) Plutarch. in Artoxerxe, pag. 1019, E, F.
(*b*) Plutarch. Apophthegmat. pag. 173, D.

(115) §. XL. *En la ville de Cyrtes sur la mer Rouge.* Ctésias est, je crois, le seul auteur qui ait parlé de cette ville. Comme il se contente de dire qu'elle est sur la mer Rouge, on ne sait où la placer. Etienne de Byzance n'en fait mention que d'après Ctésias, dont il rapporte le témoignage. Ce Géographe l'appelle Κυρταῖα, *Cyrtœa*, et peut-être faut-il corriger dans Ctésias, ἐν τινι πόλει ὀνόματι Κυρταῖα.

(116) §. XLIII. *Zopyre.... se révolta contre le Roi.* Il y a grande apparence que Ctésias a instruit les lecteurs des motifs de la révolte de Zopyre. Photius ayant jugé à propos de les supprimer, et Diodore de Sicile n'en parlant point, on ne sait quel jugement il faut en porter. Il avoit sans doute reçu du Roi quelque grave sujet de mécontentement. Hérodote dit deux mots de ce Zopyre vers la fin du troisième livre. « (*a*) Zopyre, dit-il, eut un fils nommé » Mégabyze, qui commanda en Egypte contre les Athé- » niens et leurs alliés. Mégabyze eut un fils, qui s'appeloit » aussi Zopyre. Celui-ci quitta les Perses et passa volon- » tairement à Athènes ».

(117) §. XLIII. *Après avoir régné quarante-deux ans.* Diodore de Sicile donne (*b*) à Artaxerxès quarante ans de règne, et je l'ai suivi dans mon Canon Chronologique. Le Canon de Ptolémée, Eusèbe et le Syncelle lui en assignent quarante-un; sans doute parce que ce Prince régna quarante ans et quelques mois. Feu M. Wesseling prétend, dans une note sur le livre XII de Diodore, §. LXIV, qu'on a trop alongé le règne de Xerxès et trop abrégé celui d'Artaxerxès, afin d'avoir occasion de placer l'arrivée de Thémistocles en Asie sous le règne de Xerxès. En conséquence il voudroit qu'on donnât quarante-cinq ans de règne à Artaxerxès et qu'on retranchât ces cinq années de celui de Xerxès. Il renvoie ensuite ceux qui voudroient des

(*a*) Ce Zopyre est le grand-père de celui dont nous parlons.
(*b*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. LXIX; lib. XIII, §. LXIV.

preuves de ce sentiment au Commentaire de Jérôme Van Alphen sur Daniel, *IX, part. III, cap. VI.* Je ne connois pas l'ouvrage de M. Van Alphen sur le Prophète Daniel. J'ai donné à Xerxès vingt ans de règne avec Eusèbe et le Syncelle, et parce que le Canon de Ptolémée lui en assigne vingt et un, c'est-à-dire, vingt ans et quelques mois.

(118) §. XLIV. *Sécyndianus.* Diodore de Sicile (*a*) le nomme Sogdien. Eusèbe et le Syncelle l'appellent de même, et lui donnent sept mois de règne pour faire sans doute un compte rond; car Ctésias assure qu'il ne régna que six mois et quinze jours. Xerxès et Sogdien ne régnèrent en tout que huit mois. Le Canon de Ptolémée n'en parle pas, à cause de la briéveté de leurs règnes.

(119) §. XLIV. *Ochus fut Roi dans la suite.* Il prit (*b*) le nom de Darius. Il est communément connu sous celui de Darius Nothus, afin de le distinguer de Darius, fils d'Hystaspes, qui régna après le Mage Smerdis. Il est désigné dans le Canon de Ptolémée sous le nom de Darius II.

(120) §. XLIV. *Artoxerxès.* Artaxerxès, surnommé Mnémon, dont Plutarque a écrit la vie.

(121) §. XLIV. *Cyrus le jeune.* Cyrus le jeune, Prince ambitieux qui, secondé d'un corps de troupes grecques, tenta de détrôner son frère. Il périt à la bataille de Cunaxa, qui se donna près de Babylone. Si les Grecs s'immortalisèrent par la célèbre retraite qu'ils firent, on ne peut disconvenir qu'ils se couvrirent de honte en prenant le parti d'un rebelle, qui avoit cherché auparavant à attenter à la vie de son Roi, qui étoit en même temps son frère. Xénophon, qui avoit parmi les troupes grecques un commandement considérable, a écrit l'Histoire de cette expédition. On peut aussi consulter sur Cyrus la Vie d'Artaxerxès par Plutarque.

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XII, §. LXXI, pag. 527.

(*b*) Ctésias, §. XLVIII et XLIX.

(122) §. XLIV. *Parysatis, qui étoit fille de Xerxès et sa sœur.* Parysatis étoit fille de Xerxès I, fils de Darius. Car Xerxès, fils d'Artaxerxès, fut le second Prince de ce nom, et il ne régna que quarante-cinq jours, selon Ctésias, et deux mois, suivant Eusèbe et le Syncelle; mais il faut faire attention, comme on l'a déjà observé, que ces deux Chronologistes ont voulu faire un compte rond. Cette Princesse étoit fille de Xerxès I et sœur d'Artaxerxès. C'est ce que n'a pas compris l'Abbé Gédoyn, qui propose une correction dont on n'a pas besoin. La mère de Xerxès s'appeloit aussi Parysatis.

(123) §. XLV. *Ménostanes.* Ctésias l'appelle Ménostate, §. XXXVIII. Mais comme dans le même paragraphe, dans celui-ci et dans le suivant, il le nomme Ménostanes, j'ai cru devoir me conformer à cette manière d'écrire ce nom, afin de conserver par-tout l'uniformité.

(124) §. XLV. *Et le tuèrent quarante-cinq jours après la mort de son père.* Diodore de Sicile (*a*) donne une année de règne à Xerxès II du nom; mais il convient (*b*) autre part que, selon quelques écrivains, il ne régna que deux mois. Il peut se faire que les Historiens qu'il avoit sous les yeux aient voulu compléter l'année, ou donner un nombre rond de mois, suivant l'usage de la plupart des écrivains. Il vaut mieux s'en rapporter sur ce point à Ctésias. Le peu de temps que régna ce Prince est peut-être la raison qui a empêché de le placer dans le Canon Astronomique des Rois de Babylone et de Perse. *Voyez* la note 118.

(125) §. XLVI. *Créa Ménostanes Azabarite.* 1°. Il est certain qu'Azabarite n'est pas un nom d'homme, comme on seroit tenté de le croire, mais celui d'une dignité, dont il faut chercher l'explication dans les langues orientales,

---

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XII, §. LXIV, tom. I, pag. 522.
(*b*) Id. ibid. §. LXXI, tom. I, pag. 527.

au risque même de se tromper. Heureusement Hésychius nous en a donné la valeur. On trouve dans son Lexique, pag. 116, Ἀζαραπατεῖς· οἱ εἰσαγγελεῖς παρὰ Πέρσαις. « Azara- » pateis sont chez les Perses les Introducteurs », c'est-à-dire, ceux qui étoient chargés de présenter au Roi les requêtes et placets des particuliers, et d'introduire en sa présence ceux qui desiroient d'y être admis. Cette charge étoit l'une des principales et des plus importantes de la cour. Hérodote l'avoit en vue, lorsqu'en parlant de Cyrus, encore enfant, il s'exprime (*a*) ainsi : τῷ δέ τινι, τὰς ἀγγελίας φέρειν ἐδίδου γέρας. « Il donna à celui-ci l'emploi de lui » présenter les requêtes des particuliers ». Un peu plus loin il nomme (*b*) ceux qui étoient revêtus de cette dignité, ἀγγελιηφόροι. Il en est encore fait mention dans cet auteur, liv. III, §. XXXIV et CXVIII; liv. IV, §. LXXI. L'on peut aussi consulter la note 223*, sur le livre troisième. L'Εἰσαγγελεύς présentoit encore au Roi ceux qui desiroient être admis à son audience. Tithraustès, qui étoit revêtu de cette dignité auprès d'Artaxerxès, se chargea de lui présenter Conon, l'un des plus illustres Généraux des Athéniens. *Conon* (*c*) *a Pharnabazo ad Regem missus, postquam venit, primum ex more Persarum, ad Chiliarchum, qui secundum gradum imperii tenebat, Tithrausten accessit, seque ostendit cum Rege colloqui velle, nemo enim sine hoc admittitur.* Elien (*d*) parle aussi de ce Tithraustès et de sa place. « Isménias, dit-il, ayant été envoyé par les Thébains en » ambassade à la cour de Perse, le Chiliarque Tithraustès, » qui étoit chargé de présenter au Roi les requêtes et d'in- » troduire en sa présence ceux qui vouloient lui parler, lui » dit : &c. ».

Cette note étoit faite avant que j'eusse lu celle de

(*a*) Herodot. lib. I, §. CXIV.
(*b*) Id. ibid. §. CXX.
(*c*) Cornel. Nepos in Conone, cap. III.
(*d*) Æliani Var. Histor. lib. I, cap. XXI, pag. 36.

M. Hemsterhuis sur le mot Ἀζαραπατεῖς, d'Hésychius. Ce Savant observe que l'Ἀζαραπάτης, de cet écrivain, est le même que l'Ἀζαβαρίτης de Ctésias. J'invite le lecteur à lire sa note.

2°. Ménostanes n'étoit pas eunuque. C'étoit un Prince de la maison Royale. Il étoit fils d'Artarius, frère d'Artaxerxès et Satrape de Babylone. *Voyez* Ctésias, §. XXXVIII. On ne peut donc croire, sans un témoignage positif, qu'on ait fait eunuque le fils d'un si grand Prince. D'ailleurs Ctésias n'en dit rien nulle part. Si quelques personnes l'ont avancé, ce ne peut être que parce que Ctésias ayant dit, §. XLV, que l'eunuque Pharnacyas étoit le premier en dignité après Bagoraze et Ménostanes, on en a conclu que Pharnacyas étant eunuque, Bagoraze et Ménostanes devoient l'être aussi. Cette conséquence n'est pas juste. Bagoraze et Ménostanes occupoient sans doute les premières places de l'Etat; Pharnacyas, d'une dignité inférieure, étoit le chef des eunuques, et peut-être le Grand-Chambellan du Roi; cet office étoit ordinairement affecté au chef des eunuques.

(126) §. XLVII. *La cidare sur la tête.* La cidare ou citare étoit une espèce de tiare particulièrement affectée aux Rois de Perse. Elle étoit droite et haute. La partie supérieure avoit la forme d'une tour. Sur le derrière de la cidare pendoient des rubans. Vers le milieu on voyoit une bande blanche, ornée de petites étoiles. *Voyez* Brisson, de Regno Persarum, lib. I, pag. 64, 66, 67; lib. II, pag. 541.

(127) §. XLVIII. *Il se fit appeler Dariæus.* Il est plus connu sous le nom de Darius Nothus. *Voyez* ci-dessus, note 119.

(128) §. XLVIII. *Et jeté dans de la cendre où il périt.* Ce supplice paroît commun chez les Perses. Valère Maxime (*a*) nous apprend qu'on emplissoit de cendres un lieu

(*a*) Valer. Maxim. lib. IX, cap. II. Extern. §. VII, pag. 808.

enfermé de murailles, et qu'on y précipitoit la tête la première celui qui étoit condamné à ce genre de mort. Ce fut ainsi qu'Antiochus (*a*) fit périr l'impie Ménélas. Le Président Brisson (*b*) prétend que ces cendres étoient rouges, et par conséquent que le criminel y étoit brûlé, et même il apporte en preuve un passage de Ctésias, §. L, qui n'en dit rien. Il auroit pu s'appuyer d'un vers d'Ovide contre Ibis, vers 317.

Utque necatorum Darei fraude secundi,
Sic tua subsidens devoret ossa cinis.

(129) §. XLVIII. *Après un règne de six mois et quinze jours.* Diodore de Sicile lui (*c*) donne sept mois de règne, ainsi (*d*) qu'Eusèbe. C'est sans doute afin de faire un compte rond. Le Canon Astronomique des Rois de Babylone ne met ni Xerxès II ni Sogdien au nombre des Rois. C'est probablement parce que ces deux Princes ne régnèrent en tout que huit mois. Pausanias (*e*) dit aussi que Darius, fils naturel d'Artaxerxès, chassa du trône Sogdien, autre fils naturel d'Artaxerxès. Le texte de cet auteur est altéré. Je l'ai traduit d'après la correction (*f*) de Paulmier de Grentemenil.

(130) §. XLIX. *Prit celui* (*le nom*) *d'Artoxerxès.* C'est celui qui fut surnommé Mnémon à cause de sa grande mémoire. Plutarque a écrit sa vie. Il portoit auparavant le nom d'Arsacas, ou plutôt d'Arsacès, comme on le trouve plus bas, §. LIII.

(131) §. XLIX. *Qu'elle appela Cyrus, du nom du soleil.* Cyrus le jeune, fils de Darius Nothus et de Parysatis. Ce

(*a*) Machabæorum, lib. II, cap. XIII, vers. 5 et 6.
(*b*) De Regno Persarum, lib. II, §. CCXVI, pag. 577.
(*c*) Diodor. Sicul. lib. XII, §. LXXI, pag. 527.
(*d*) Eusebius in Chronicorum libro priore, pag. 54.
(*e*) Pausan. lib. VI, cap. V, pag. 464.
(*f*) Exercitat. in Auctores Græcos, pag. 401.

Prince voulut détrôner son frère Artaxerxès ; pour y parvenir il leva des forces considérables, et prit sur-tout à sa solde dix mille Grecs. Xénophon, qui avoit un commandement considérable parmi les troupes grecques, a écrit l'Histoire de cette expédition. Suidas prétend au mot Thémistogènes, que Thémistogènes de Syracuses avoit aussi écrit l'Histoire de cette expédition. Cela paroît confirmé par un passage de Xénophon (*a*) lui-même qui en convient. Mais Plutarque (*b*) assure que Xénophon mit par modestie le nom de Thémistogènes à son ouvrage. On trouve dans la Vie d'Artaxerxès par Plutarque, plusieurs particularités qui ne se trouvent pas dans l'Histoire de Xénophon.

Cyrus signifie en langue Perse Soleil, comme nous l'apprend Ctésias. Plutarque est de même avis, lorsqu'il dit que (*c*) Cyrus le jeune eut le nom de l'ancien Cyrus, à qui on le donna à cause du soleil. Car les Perses, ajoute-t-il, appellent en leur langue le soleil Cyrus. Hésychius dit de même : Κῦρος.... ἀπὸ τοῦ ἡλίου. τὸν γὰρ ἥλιον οἱ Πέρσαι Κῦρον λέγουσιν. « Le nom de Cyrus est emprunté du soleil. Car les » Perses nomment en leur langue le soleil Cyrus ». Pléthon (*d*) est aussi de même avis.

Ces autorités qui, à proprement parler, n'en font qu'une, parce qu'elles sont toutes empruntées de Ctésias, n'en ont point imposé à Gataker. Ce Savant prétend (*e*) que Plutarque et les autres auteurs ne se sont ainsi exprimés que sur l'autorité de Ctésias, quoique Plutarque reconnoisse lui-même que c'est un auteur fabuleux, et sur le témoignage duquel on ne peut compter. Ctésias n'étoit pas habile

---

(*a*) Xenoph. Hellenic. lib. III, cap. I, §. I.

(*b*) Plutarch. de Gloriâ Atheniensium, pag. 345, E.

(*c*) Id. in Artoxerxe, pag. 1012, A.

(*d*) Plethonis Scholia ad Oracula Magica Zoroastris, pag. 88, lin. 3, à fine.

(*e*) Gatakeri Adversaria miscellanea posthuma, cap. XXI, pag. 659.

dans la langue perse. Les Perses appeloient dans leur langue le soleil Mithrès ou Mithras.

(132) §. XLIX. *Notre Historien ajoute.* C'est Photius qui parle.

(133) §. XLIX. *Il tenoit ces particularités de Parysatis elle-même.* Parysatis fut l'épouse de Darius Nothus et mère d'Artaxerxès Mnémon. L'Abbé Gédoyn dit en note : « Si » Ctésias avoit appris ces circonstances de la bouche de la » Reine, il pouvoit en avoir appris bien d'autres. Je ne vois » donc pas pourquoi son Histoire nous seroit suspecte ».

Les fiers despotes de l'Orient ne s'entretenoient pas familièrement avec leurs médecins, qu'ils ne regardoient, à proprement parler, que comme des esclaves. Ctésias est un homme plein de vanité, qui a voulu faire accroire à ses compatriotes qu'il jouissoit de la plus haute faveur auprès du Roi. Quant à ces petites particularités sur le nombre des enfans de Darius et sur leurs noms, il étoit facile d'en être instruit, et l'on n'avoit pas besoin pour se faire croire sur ce sujet de recourir au témoignage de la Reine.

(134) §. XLIX. *Oxendras.* Plutarque (*a*) nomme Ostanes et Oxathrès les Princes que Ctésias appelle Artostès et Oxendras. Quant à Arsicas, le même Plutarque observe que Dinon le nomme Oartès. Cependant, ajoute-t-il, quoique Ctésias ait rempli son Histoire de fables absurdes et insensées, il vaut encore mieux s'en rapporter à lui là-dessus qu'à Dinon, parce que demeurant dans le palais du Roi, et qu'étant attaché en qualité de médecin à la personne du Roi, à celles de sa mère, de sa femme et de ses enfans, il étoit plus à portée que qui que ce fût de savoir les noms de ces Princes.

(135) §. L. *Arsitès.... se révolta.* Diodore de Sicile ne parle pas de ces deux révoltes ni de celles qui suivirent, mais du traité de Darius avec les Lacédémoniens. Ce fut

---

(*a*) Plutarch. in Artoxerxe, pag. 1012, A.

en conséquence de ce traité que Pharnabaze, ou plutôt Tissaphernes, Satrape des provinces maritimes, donna (*a*) de l'argent aux Lacédémoniens, et qu'il promit d'envoyer à leur secours trois cents vaisseaux, qu'il avoit dessein de faire venir de Phénicie. Mais il les contremanda (*b*) à la persuasion d'Alcibiades. Enfin il secourut les Lacédémoniens pour se disculper auprès d'eux de ce qu'il (*c*) avoit renvoyé en Phénicie les vaisseaux qu'il avoit mandés de ce pays, et, pour se justifier encore mieux, il leur dit qu'il avoit renvoyé ces vaisseaux, parce qu'il savoit que le Roi d'Egypte et d'Arabie étoit sur le point d'attaquer la Phénicie. Thucydides (*d*) est entré dans le détail de toutes ces intrigues. Le même Historien rapporte aussi en entier (*e*) le traité dont nous avons parlé au commencement de cette note.

(136) §. LI. *On le jeta dans la cendre.* Voyez sur cette sorte de supplice la note 128.

(137) §. LI. *Ménostanes fut aussi arrêté.* Il avoit été l'un des favoris de Sécyndianus ou Sogdien. Il avoit été complice de l'assassinat de Xerxès. *Voyez* ci-dessus, §. XLIV, XLV et XLVII.

(138) §. LII. *Pisouthnès se révolta.* Pisouthnès (*f*) étoit fils d'Hystaspes et Satrape de Lydie. On pourroit croire qu'il favorisoit les Athéniens contre les Lacédémoniens, parce qu'il avoit engagé (*g*) Lycon avec quelques troupes Athéniènes ou alliées d'Athènes, à le seconder dans sa révolte. Thucydides, qui nous apprend que Pisouthnès étoit fils d'Hystaspes, ne nous dit pas qui étoit cet Hystaspes.

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XIII, §. XXXVI.
(*b*) Id. ibid. §. XXXVII.
(*c*) Id. ibid. §. XLVI.
(*d*) Thucydid. lib. VIII, §. LXXX et seq. §. LXXXVIII.
(*e*) Id. ibid. §. XXXVII.
(*f*) Id. lib. I, §. CXV.
(*g*) Id. lib. III, §. XXXI.

Ctésias raconte, §. XX, que Xerxès, fils de Darius, eut un fils nommé Hystaspes. C'est peut-être le père de Pisouthnès, qui dans ce cas-là auroit été un Prince de la Maison Royale.

La révolte ne fut pas éteinte par la mort de Pisouthnès. Amorgès, son fils naturel, appuyé par quelques troupes Athéniènes, soutint son parti contre Tissaphernes. S'étant retiré (a) dans la ville d'Iasos, les Péloponnésiens l'y assiégèrent, et l'ayant fait prisonnier, ils le remirent entre les mains de Tissaphernes, qui l'envoya au Roi.

(139) §. LIII. *Arsacès, fils du Roi.* Ctésias l'a nommé Arsacas, §. XLIX.

(140) §. LV. *De la ville de Zaris.* Aucun Géographe ne fait mention de cette ville, et comme il n'en est question que dans ce seul passage, on ne sait où la placer. Cependant il a plu à la Martinière de la mettre dans la Médie, ou aux environs, et cela sur l'autorité de Ctésias, qui ne dit pas un mot qui puisse autoriser cette position.

(141) §. LV. *Parysatis fit enterrer toute vive.* Ce supplice étoit en usage chez les Perses, comme on le voit dans Hérodote. « Xerxès, dit (b) cet Historien, ayant appris que le » canton où il se trouvoit s'appeloit les Neuf-Voies, on y » enterra par son ordre tout vifs autant de jeunes garçons » et de jeunes filles du pays. Les Perses, continue-t-il, sont » dans l'usage d'enterrer des personnes vivantes, et j'ai ouï » dire qu'Amestris, femme de Xerxès, étant parvenue à un » âge avancé, fit enterrer quatorze enfans des plus illustres » maisons de Perse, pour rendre graces au Dieu qu'on dit » être sous terre ». Plutarque n'en met (c) que douze, qui furent enterrés vifs en l'honneur d'Hadès, c'est-à-dire, de Pluton. Cet exemple d'Hérodote prouve que c'étoit moins

(a) Thucydid. lib. VIII, §. V et XXVIII.
(b) Herodot. lib. VII, §. CXIV.
(c) Plutarch. de Superstitione, pag. 171, D.

un supplice qu'un sacrifice que l'on faisoit en l'honneur du Dieu des enfers. Cependant l'exemple, rapporté par Ctésias, et ceux que cite (*a*) le Président Brisson, mettent hors de doute que c'étoit un supplice usité chez les Perses.

(142) §. LV. *Elle la fit couper par morceaux.* Quoique l'expression de Ctésias, τὴν Ῥαξάνην ζῶσαν κατατεμεῖν, soit claire et intelligible, on ne peut disconvenir que celle de Théophylacte Simocattès ne le soit encore davantage. En parlant du supplice qu'on fit souffrir à la Reine, femme d'Hormisdas (*b*), il dit : Τεμαχίζεται ἡ Βασιλίς ; « la Reine fut » hachée par morceaux ». Cet exemple prouve que ce supplice horrible étoit encore en usage chez cette nation plusieurs siècles après.

(143) §. LVI. *Après avoir régné trente-cinq ans.* Il est certain par le Canon Astronomique des Rois de Babylone et de Perse, que Darius Nothus ne régna que dix-neuf ans. On peut ajouter à ce témoignage celui de Diodore de Sicile, qui (*c*) s'exprime ainsi : « Le Roi Xerxès mourut après » avoir régné un an, ou seulement deux mois, selon quel- » ques autres Historiens. Son frère Sogdien lui ayant suc- » cédé, régna sept mois. Darius, qui le fit mourir, régna » dix-neuf ans ».

Il est bien étonnant que Ctésias se soit trompé sur un fait qui touchoit pour ainsi dire, à son arrivée en Perse. C'est cependant cet écrivain, qui se vante de tenir de la Reine toutes les particularités qu'il rapporte, qui ignore même combien d'années Darius régna, quoiqu'il n'y eût peut-être pas alors en Perse un seul homme qui n'en eût connoissance : j'ajoute, et c'est-là cet Historien que Gédoyn ose mettre au-dessus d'Hérodote ?

(*a*) De Regno Persarum, lib. II, §. CCXVIII, pag. 581 et seq.
(*b*) Photii Biblioth. Cod. LXV, pag. 89.
(*c*) Diodor. Sicul. lib. XII, §. LXXI, pag. 527.

(144) §. LVII. *Se fit appeler Artoxerxès.* Il fut surnommé Mnémon, à cause de sa grande mémoire.

(145) §. LVII. *En la lui tirant.... en arrière.* La phrase grecque me paroît embarrassante ; la voici : ἐκτέμνεται ὁ Οὐδιάστης τὴν γλῶτταν, καὶ ἐξελκύεται ταύτην ἐξόπισθεν, καὶ θνήσκει. Il me semble que cela signifie qu'après lui avoir fait d'abord sortir la langue de la bouche, on la lui tira ensuite en arrière, afin de la couper jusqu'à la racine. L'expression grecque me paroît à-peu-près la même que celle dont (*a*) Homère s'est servi en parlant des victimes qu'on immoloit aux Dieux du ciel :

Αὖ ἔρυσαν μὲν πρῶτα, καὶ ἔσφαξαν....

et Pindare (*b*)

Ὅταν δ' εὐρυσθενεῖ
Καρταίποδ' αὖ ἐρύῃ Γαιαόχῳ,
Θέμεν Ἱππείᾳ βωμὸν εὐθὺς Ἀθάνᾳ.

Si ce n'est pas le sens, il faut qu'on lui ait fait une ouverture derrière le cou, afin de pouvoir tirer la langue ; ce que je ne puis croire.

(146) §. LVII. *Cyrus, accusé par Tissaphernes.* Cyrus se trouvoit à la Cour à la mort de son père. Il y avoit été mandé pour rendre raison de la mort d'Autobœsacès et de Mitrée ses cousins-germains. Il les avoit fait mourir, parce qu'ils n'avoient pas mis (*c*) en sa présence les mains dans leurs manches, comme cela se pratiquoit à l'égard du Roi seul. Hiéroménès, père de ces deux jeunes Princes, en porta ses plaintes à Darius avec sa femme, sœur du Roi. Cyrus montra par cette conduite son ambition, et qu'il regardoit la couronne comme devant un jour lui appar-

---

(*a*) Homer. Iliad. lib. I, vers. 459.

(*b*) Pindari Olympic. XIII, vers. 113.

(c) Xenoph. Hellenic. lib. II, pag. 266, lin. 29, &c. ex Edit. Henr. Stephani, 1581.

tenir. Ce fut probablement ce motif qui engagea Darius à nommer pour son successeur Artoxerxès, malgré les sollicitations vives et pressantes (*a*) de Parysatis en faveur de Cyrus.

(147) §. LVII. *Il parvint à se faire absoudre.* Ctésias ne dit pas de quel crime Cyrus fut accusé par Tissaphernes. Xénophon et Plutarque vont suppléer à son silence. Le premier (*b*) dit qu'Artoxerxès étant monté sur le trône après la mort de Darius, Tissaphernes accusa Cyrus devant ce Prince d'avoir tramé une conspiration contre lui. Le Roi le crut, et fit arrêter Cyrus dans l'intention de le faire mourir; mais sa mère le sauva par ses prières, et le fit renvoyer dans son gouvernement. Plutarque (*c*) particularise cette conspiration. « Artoxerxès, dit-il, étant allé à Pasar-» gades pour s'y faire inaugurer, fut suivi en cette ville » par Cyrus. Le nouveau Roi se revêt pour cette cérémonie » de l'habillement que portoit l'ancien Cyrus avant que » d'être Roi. Cyrus devoit saisir pour l'assassiner le mo-» ment où Artoxerxès se dépouilleroit de son habit pour se » revêtir de celui de l'ancien Cyrus. Un prêtre, qui avoit » eu soin de son éducation, et qui avoit eu beaucoup de » chagrin de ce que son élève n'avoit pas été déclaré Roi, » dénonça Cyrus à Tissaphernes, et celui-ci au Roi. Ces » circonstances donnèrent un grand poids à la déposition » du prêtre. Cyrus fut en conséquence arrêté, et lorsqu'on » étoit sur le point de le faire mourir, sa mère le prit entre » ses bras, le lia avec les tresses de ses cheveux, attacha » son cou au sien, et fit tant par ses cris, par ses larmes et » par ses prières, qu'elle obtint sa grace, et qu'elle le fit » renvoyer dans les provinces maritimes qui étoient de son » gouvernement ».

(*a*) Plutarch. in Artoxerxe, pag. 1012, C.
(*b*) Xenophont. Expedit. Cyri junioris, lib. 1, cap. 1.
(*c*) Plutarch. in Artoxerxe, pag. 1012, C, D.

(148) §. LVII. *Fit empoisonner le fils de Téritouchmès.* Ctésias parle, §. LV, du fils de Téritouchmès sans nous apprendre son nom. Je soupçonne que c'est ce Satibarzanès qui avoit dénoncé Orontes. Quel autre motif de haine Parysatis pouvoit-elle avoir contre lui?

(149) §. LVII. *Et de-là il conclut qu'Hellanicus et Hérodote sont convaincus de mensonge.* On ne conçoit pas la nature du reproche que Ctésias fait à Hérodote. Car s'il y eut de son temps en Perse quelqu'un qui fit brûler le corps de son père, quoique cela fût défendu par la loi, Cambyses s'étoit rendu coupable du même crime, en faisant brûler le corps d'Amasis, sans aucun respect pour la religion. « En effet, dit (*a*) Hérodote, les Perses croient que le feu » est un Dieu, et il n'est permis, ni par leurs loix ni par » celles des Egyptiens, de brûler les morts ». Si Photius avoit donné plus d'étendue au passage de Ctésias, on auroit quelque idée du reproche qu'il fait à Hérodote.

(150) §. LVIII. *Cléarque commandoit les Grecs.* Ctésias parle plus au long de Cléarque, §. LX. *Voyez* aussi la note 162.

(151) §. LVIII. *Syennésis.... donna des secours à Cyrus et à Artoxerxès.* Le nom de Syennésis étoit ordinaire aux Rois de Cilicie. Hérodote parle (*b*) de Syennésis, contemporain de Cyaxares; il parle aussi d'un autre Prince (*c*) de même nom, qui vivoit en même temps que Darius et Xerxès. Celui dont fait mention Ctésias, étoit Satrape et Roi de Cilicie, et descendoit probablement des anciens Rois du pays. C'étoit un homme artificieux qui tâchoit de s'accommoder aux circonstances. Il envoya (*d*) un de ses fils avec des troupes à Cyrus, et en fit partir secrètement un autre, pour donner avis à Artoxerxès de l'expédition de ce Prince,

(*a*) Herodot. lib. III, §. XVI.
(*b*) Id. lib. I, §. LXXIV.
(*c*) Id. lib. V, §. CXVIII, et lib. VII, §. XCVIII.
(*d*) Diodor. Sicul. lib. XIV, §. XX, tom. I, pag. 635.

et pour lui dire que s'il ne s'étoit pas joint à lui, c'est qu'il en avoit été empêché par force. Peut-être même sa femme, la Reine Epyaxa, ne vint-elle joindre Cyrus que de son aveu. Il faut même nécessairement le supposer. Car sans cet agrément, comment auroit-elle pu apporter à ce Prince (*a*) des sommes assez fortes pour donner quatre mois de solde à ses troupes ?

(152) §. LVIII. *Cyrus suivoit en tout les conseils de Cléarque.* La confiance que Cyrus témoignoit à Cléarque fut probablement cause de l'inimitié qui subsista entre Ménon et Cléarque. Xénophon en rapporte une autre qui sans doute n'est pas moins vraie. Des (*b*) soldats de Ménon se prirent de querelle avec des soldats qui étoient sous le commandement particulier de Cléarque. Celui-ci croyant un de ces soldats de Ménon dans son tort, le frappa. Ce soldat conta à ses compagnons le mauvais traitement qu'il venoit d'en recevoir. Ils coururent aussi-tôt aux armes. Les soldats de Cléarque en firent autant; ils alloient se charger les uns les autres, lorsqu'arriva Proxène à la tête de ses Hoplites, et peu après Cyrus, qui les empêchèrent d'en venir aux voies de fait.

(153) §. LVIII. *Il n'en passoit point dans le camp du Roi.* Ctésias ignoroit sans doute, ou faisoit semblant d'ignorer qu'Orontas (*c*) vouloit abandonner Cyrus pour se rendre auprès d'Artoxerxès, et que sa trahison ayant été découverte, il fut puni de mort.

(154) §. LVIII. *Il lui coupa lui-même la tête.* Ctésias se contredit, puisqu'il dit dans le paragraphe suivant que ce fut Bagapates qui coupa la tête à Cyrus par l'ordre du Roi. Plutarque (*d*) nomme cet eunuque Mésabates, et raconte de quelle manière Parysatis le fit périr.

(*a*) Xenophont. Expedit. Cyri junioris, lib. I, cap. II, §. XII.
(*b*) Id. ibid. cap. V, §. XII et seq.
(*c*) Id. ibid. cap. VI, §. III et seq.
(*d*) Plutarch. in Artoxerxe, pag. 1019, C, D.

(155) §. LVIII. *Et les porta comme en triomphe.* Trois Historiens ont parlé de ces événemens, Xénophon, Dinon et Ctésias. Le premier ne dit qu'un mot sur la mort de Cyrus, parce qu'il ne se trouva pas au lieu où il fut tué. Le second n'est pas venu jusqu'à nous. Quant au troisième, Photius n'en a donné qu'un extrait si sec et si décharné, qu'on ne peut y rien apprendre, sinon que Cyrus frappa son frère, et que lorsqu'il eut été tué, Artoxerxès lui coupa la tête et la main dont il l'avoit frappé, ou qu'il les lui fit couper par l'eunuque Bagapates, et les porta ensuite en triomphe. Heureusement Plutarque nous a conservé (*a*) dans la Vie d'Artoxerxès les récits de Dinon et de Ctésias. Nous allons les rapporter d'après la traduction de Dacier, tom. VIII, pag. 215, édition de Hollande.

« Mais sur la mort de Cyrus, comme Xénophon n'en dit » qu'un mot, parce qu'il ne se trouva pas présent au lieu » où il fut tué, rien n'empêche que nous ne détaillions ici la » manière dont Dinon le raconte, et ensuite celle dont la » rapporte Ctésias.

» Dinon écrit donc qu'Artagersès (*b*) étant tombé du » coup, Cyrus poussa son cheval de furie sur ceux qui » étoient en bataille devant le Roi pour le couvrir; qu'il » les écarta, qu'il joignit le Roi, qu'il lui tua son cheval » sous lui, et que le Roi étant tombé, Tiribaze le dégagea, » le monta sur un autre cheval, et lui dit : *Seigneur,* » *souvenez-vous toujours de cette journée, car elle mérite* » *de n'être pas mise en oubli;* que dans ce moment Cyrus » poussant encore à lui le blessa du second coup; qu'après

(*a*) Plutarch. in Artoxerxe, pag. 1015, F et seq.

(*b*) Plutarque avoit raconté plus haut, page 1015, E, qu'Artagersès ayant lancé un javelot contre Cyrus, la cuirasse se trouva de si bonne trempe que le Prince n'en fut pas blessé. Celui-ci fut plus heureux. Il lança à son tour un javelot contre Artagersès, et l'ayant atteint au défaut de la cuirasse, il lui perça le cou au-dessus de la clavicule.

» cela il le chargea encore, et qu'à cette troisième charge, » le Roi plein d'indignation, dit à ceux qui étoient près » de lui, *il vaut beaucoup mieux mourir que de souffrir* » *tant d'insultes*, et poussa son cheval contre Cyrus, qui, » tête baissée et sans aucun ménagement, se jetoit au tra- » vers d'une grêle de traits qu'on lui lançoit de toutes parts, » et le frappa de sa javeline dans le même temps que tous » les autres tiroient aussi sur lui. Cyrus tomba mort; les » uns disent que ce fut du coup que le Roi lui donna, et » les autres assurent qu'il fut tué par un soldat Carien, à » qui le Roi, pour le récompenser de ce grand exploit, » donna le privilége de porter un coq d'or au bout d'une » pique à la tête de l'armée dans tous les combats, car les » Perses appellent les Cariens des coqs, à cause des crêtes » dont ils ornent leurs casques. Voilà la manière dont Dinon » rapporte le fait, et voici celle de Ctésias, que j'ai un peu » abrégée.

» Après que Cyrus eut tué de sa main Artagersès, il poussa » son cheval contre le Roi, et le Roi vola à sa rencontre, tous » deux sans dire une seule parole. Ariée, l'ami de Cyrus, » frappa le premier le Roi, et ne le blessa point. Le Roi » lança sa javeline à Cyrus et le manqua; mais il frappa (*a*) » Tissaphernes, homme d'un grand mérite et fidèle ami » de Cyrus, et le tua. Alors Cyrus lança sa javeline contre » son frère. Le trait perça la cuirasse, et lui entra environ » deux doigts dans l'estomac, de sorte que le Roi tomba de » son cheval. Le désordre se met dans les troupes, elles

---

(*a*) Tissaphernes étoit fidèle au Roi et dans son armée. Dacier l'a senti. Il a substitué à ce nom celui de Satipherne, qu'on trouve dans un manuscrit de S.-Germain-des-Prés. Moyse du Soul aimeroit mieux lire Satibarzanes; mais cet eunuque ne périt pas en cette occasion. Feu M. l'Abbé Brotier adopte la leçon de Dacier dans sa note sur le Plutarque d'Amyot, tom. VIII, pag. 495. Il auroit dû au moins nommer le Savant à qui il avoit obligation de cette bonne leçon.

» prennent la fuite, et lui s'étant relevé, il gagna avec un » petit nombre de ses gens, parmi lesquels étoit Ctésias, une » petite éminence où il se tint en repos. Cyrus, environné » d'ennemis, fut emporté fort loin par son cheval, qui prit » le mors aux dents. Comme il étoit déjà nuit, les ennemis » ne purent le reconnoître, et ses gens étoient fort en peine » et le cherchoient avec grand soin. Mais enflé de sa vic- » toire, et naturellement plein d'impétuosité, de feu et » d'audace, il alloit çà et là au travers des ennemis, leur » criant en langage Persien : *Ouvrez-vous, pauvres gens,* » *ouvrez-vous.* Comme il répétoit cela à tout moment, la » plupart s'ouvroient pour le laisser passer en lui donnant » des marques de leur respect. Mais la tiare qu'il avoit sur » la tête tomba malheureusement, et un jeune Perse, nom- » mé Mithridates, passant par hasard près de lui, le frappa » de sa javeline à la tempe près de l'œil, sans le connoître. » Il perdit tant de sang par cette plaie, que bientôt il fut » saisi d'un vertige ténébreux, et tomba en terre évanoui ; » son cheval s'échappa, et s'enfuit errant par la plaine. Le » tapis qui le couvroit étant tombé, un esclave de celui qui » l'avoit blessé le ramassa tout sanglant.

» Quand Cyrus fut un peu revenu de sa défaillance avec » assez de peine, quelques eunuques, qui l'avoient suivi » en petit nombre, tâchèrent de le mettre sur un autre » cheval, et de le sauver. Mais comme il n'avoit pas la » force de se tenir à cheval, il crut qu'il iroit mieux à » pied, et ses eunuques le prenant sous les bras, lui aidèrent » à marcher. Il avoit la tête si étonnée de sa blessure, qu'elle » penchoit sur son épaule, et ne pouvant se soutenir sur ses » pieds, il bronchoit à chaque pas. Mais il étoit ranimé par » la joie de la victoire qu'il croyoit avoir remportée, car il » entendoit de tous côtés les fuyards qui appeloient Cyrus » leur Roi, et qui demandoient quartier.

» Dans ce moment quelques Cauniens, gens misérables » qui suivoient l'armée du Roi, gagnant leur vie à rendre

» les services les plus bas et les plus abjects, se trouvèrent » par hasard mêlés comme amis parmi les gens qui étoient » autour de Cyrus. Mais enfin ayant reconnu avec peine » les cottes d'armes rouges que ses gens portoient, ils virent » que c'étoient des ennemis, car les troupes du Roi en por- » toient de blanches. L'un d'eux eut l'audace de donner » par-derrière un coup de sa javeline à Cyrus sans le con- » noître. Le coup donna dans le jarret, et lui coupa le nerf. » Cyrus tombe, et en tombant, sa tempe blessée donne contre » une pierre, et il rend l'esprit sur le moment. Voilà com- » ment Ctésias raconte la mort de Cyrus. Son récit est » comme un poignard émoussé dont il le tue enfin avec » des peines infinies ».

(156) §. LVIII. *Des villes qui appartenoient à Parysatis.* Xénophon (*a*) parle de bourgades qui appartenoient à cette Princesse. Comme on les rencontra long-temps avant que d'arriver au lieu de la bataille, ce ne peuvent être celles dont fait mention Ctésias. Le même Auteur parle encore de bourgades (*b*) situées en Médie appartenant à la même Princesse. Elles étoient trop éloignées du lieu du combat, pour que Cléarque eût pu s'y retirer la nuit qui suivit le combat. Ce ne fut que plusieurs jours après la bataille que les Grecs se rendirent dans un lieu que Xénophon ne nomme pas. Ce fut en cet endroit qu'ils traitèrent avec le Roi. Enfin après plus de dix journées de marche, les Grecs arrivèrent en Médie à des bourgades du domaine de Parysatis. Tissaphernes voulant insulter cette Princesse, leur permit de les piller. Ces bourgades-ci sont donc encore moins celles dont parle Ctésias. Si le traité eût été conclu dans un lieu appartenant à cette Princesse, Xénophon, qui a fait mention dans des endroits moins importans de tous les lieux qu'il rencontra sur sa route appartenant à cette

(*a*) Xenophont. Expedit. Cyri junioris, lib. I, cap. IV, §. IX.
(*b*) Id. ibid. lib. II, cap. IV, §. XXVII.

Princesse, n'auroit pas manqué d'en faire ici la remarque, d'autant plus que ce lieu auroit acquis par ce traité une sorte de célébrité. Ctésias s'est donc trompé dans une occasion où il lui étoit très-facile de savoir la vérité. Peut-on le croire dans les choses éloignées de son temps, lorsqu'il ignore celles qui se sont passées, pour ainsi dire, sous ses yeux?

(157) §. LIX. *Bagapates avoit par ordre du Roi coupé la tête.* Plutarque, qui le nomme Mésabates, donne (*a*) un récit plus circonstancié de ce qui lui arriva que Photius. Je crois faire plaisir au lecteur en le lui présentant de la traduction de Dacier, tom. VIII, pag. 227. « Mésabates » avoit coupé par l'ordre de son maître la tête et la main » de Cyrus. Mais comme il ne donnoit aucune prise sur » lui, voici le piége que lui tendit Parysatis. C'étoit une » femme fort adroite, qui avoit naturellement beaucoup » d'esprit, et qui jouoit parfaitement aux dés.... Un jour » donc voyant que le Roi étoit sans affaires, et qu'il ne » pensoit qu'à se divertir, elle lui proposa de jouer aux dés » mille dariques. Le Roi joua, elle se laissa perdre et paya » les mille dariques comptant; mais faisant semblant » d'avoir du chagrin et d'être piquée, elle le pressa de jouer » encore, et le pria de vouloir bien jouer un eunuque. Le » Roi, qui ne se doutoit pas de sa noire malice, y consentit. » Ils convinrent que chacun d'eux excepteroit de son côté » cinq de ses eunuques les plus fidèles, que celui qui ga- » gneroit auroit le choix de tous les autres, et que le per- » dant seroit tenu de le livrer.

» Ces conditions faites, ils se mettent à jouer. La Reine » apporte à ce jeu toute son application, y emploie tout ce » qu'elle a (*b*) de science et d'adresse, et favorisée d'ailleurs

(*a*) Il ne faut ni talent ni science pour jouer aux dés, le hasard seul préside à ce jeu. C'est donc ici une espèce de jeu que l'on joue avec des jetons et des dés. *Voyez* ce que j'en ai dit, liv. I, §. XCIV, note 263.

(*b*) Plutarch. in Artoxerxe, pag. 1019, C, D.

» par le dé, elle gagne et choisit Mésabates, car il n'étoit » pas du nombre des exceptés. Dès qu'elle l'eut entre les » mains, avant que le Roi pût entrer dans aucun soupçon » de la vengeance qu'elle méditoit, elle le livra aux exécu- » teurs, et leur commanda de l'écorcher tout vif, de le cou- » cher ensuite tout de travers sur trois croix dressées à deux » pieds de distance l'une de l'autre, et d'étendre sa peau » sur des pieux dressés tout auprès; ce qui fut exécuté ».

(158) §. LIX. *A de certaines conditions.* Gédoyn traduit, « lui proposa une discrétion ». Une discrétion est une chose qu'on laisse à la volonté du perdant. C'est le contraire de ce que dit Ctésias.

(159) §. LIX. *Parysatis le fit mourir dans les tourmens.* « Le Carien (*a*) se laissa entraîner par sa sottise dans la pas- » sion la plus ordinaire aux hommes, qui est la vanité. » Corrompu vraisemblablement par les grands biens que le » Roi lui avoit faits, il se persuada qu'il devoit aspirer à » des choses plus relevées et fort au-dessus de son état. Il » ne voulut donc pas souffrir que ces grands présens fussent » regardés comme la récompense de la bonne nouvelle qu'il » avoit portée au Roi, mais il se mit en colère, et alloit » criant, protestant et prenant tout le monde à témoin que » nul autre que lui n'avoit tué Cyrus, et que le Roi lui » faisoit une grande injustice de le priver de la gloire qui » lui étoit due. Le Roi, informé de cette insolence, en fut » si irrité, qu'il commanda qu'on lui coupât la tête sur » l'heure. Sa mère Parysatis, qui se trouva présente, lui » dit : Seigneur, ne punissez pas de cette manière ce mi- » sérable Carien; laissez-m'en la vengeance, et souffrez que » je lui donne le juste loyer de l'action dont il a eu l'audace » de se vanter. Le Roi le lui ayant permis, elle commanda » aux exécuteurs de prendre ce malheureux, de lui donner » la question pendant dix jours, ensuite après qu'ils lui » auroient arraché les yeux, de lui verser dans les oreilles

(*a*) Plutarch. in Artoxerxe, pag. 1018, B, C.

» de l'airain fondu, jusqu'à ce qu'il mourût dans ce cruel
» supplice ».

(160) §. LIX. *Mithridates s'étant vanté à table.* « Peu de
» temps après (*a*) Mithridates périt aussi malheureusement
» par sa sottise; car invité à un festin où étoient les eunu-
» ques du Roi et ceux de sa mère Parysatis, il y alla vêtu
» de la robe que le Roi lui avoit donnée, et orné de tous
» les joyaux d'or dont il lui avoit fait présent. Quand on
» fut à table et qu'on eut commencé à boire, le plus consi-
» dérable des eunuques de la Reine Parysatis commença
» à lui dire : Ah! Mithridates, la belle et magnifique robe
» que le Roi t'a donnée! les beaux bracelets! les beaux car-
» cans! quel cimeterre! en vérité le Roi t'a rendu bien
» heureux. Il t'a fait un sujet d'admiration et d'envie pour
» tous les hommes. Mithridates, qui étoit déjà échauffé par
» le vin : Eh! qu'est-ce que tout cela? lui répondit-il, mon
» cher Sparamixas; je me montrai digne de bien plus grandes
» et plus belles récompenses le jour de la bataille. A ces mots,
» Sparamixas souriant : Je ne te parle point par envie, lui
» dit-il, mais comme les Grecs disent en commun proverbe
» que la vérité est dans le vin, souffre que je te parle fran-
» chement. Quel si grand et si éclatant exploit est-ce là,
» mon cher, d'avoir ramassé la couverture du cheval de
» Cyrus qui étoit tombée, et de l'avoir portée au Roi?

» Quand l'eunuque lui parloit ainsi, ce n'est pas qu'il ne
» sût la vérité, mais il vouloit le faire parler devant des
» témoins. Il excita donc par ce reproche la légéreté et la
» vanité de cet homme, que le vin avoit rendu babillard
» et peu mesuré dans ses discours, et qui n'étant plus maître
» de sa langue, dit : Vous autres, vous parlerez tant qu'il
» vous plaira de couverture de cheval et de telles autres
» sottises; mais moi, je vous dis bien clairement et bien
» expressément que Cyrus a été tué de cette main. Car je

(*a*) Plutarch. in Artoxerxe, pag. 1018, D, 1019.

» ne lui tirai pas mon coup en vain, comme avoit fait Artagersès, mais je lui enfonçai ma javeline au plus près de l'œil dans la tempe, et aveç tant de roideur, que je lui perçai la tête de part en part, et le jetai par terre, de sorte qu'il mourut de ce seul coup. Tous les autres qui étoient à table prévoyant déjà à ce discours la mort et la fin malheureuse de Mithridates, baissèrent les yeux, et celui qui donnoit le repas, prenant la parole, dit à Mithridates: Ne songeons qu'à boire et qu'à faire bonne chère en adorant la fortune du Roi, et laissons-là tous ces discours qui sont au-dessus de nous.

» Mais le souper ne fut pas plutôt fini, que l'eunuque alla tout rapporter à Parysatis, et Parysatis en alla informer le Roi, qui entra dans une furieuse colère, comme se sentant démenti par-là, et perdant ce qu'il y avoit de plus beau, de plus glorieux et de plus agréable pour lui dans sa victoire. Car il vouloit que tous les Greçs et tous les Barbares fussent persuadés que dans les différentes charges qui s'étoient faites, et dans le fort de la mêlée, il avoit reçu une blessure de la main de son frère, et qu'il lui en avoit fait une autre dont il l'avoit tué. Il ordonna donc qu'on fît mourir Mithridates, et le condamna au supplice des auges ».

Plutarque fait ensuite la description de ce supplice. Comme nous l'avons donnée d'après cet écrivain dans la note 98, nous y renvoyons le lecteur.

(161) §. LX. *Par l'entremise de Ménon de Thessalie.* Ménon (*a*) étoit de Pharsale en Thessalie, d'une naissance illustre, puisque (*b*) Phthia, fille d'un Ménon de la même maison, épousa Æacides, père de Pyrrhus. Il commanda (*c*) un corps de troupes que les Thessaliens envoyèrent, selon

(*a*) Diogen. Laert. lib. II, Segm. L.
(*b*) Plutarch. in Pyrrho, pag. 383, D.
(*c*) Thucydid. lib. II, §. XXII.

les traités, au secours des Athéniens, vers le commencement de la guerre du Péloponnèse. Cette guerre étant finie, il passa avec plusieurs autres Grecs au service de Cyrus. Il jouissoit dans les troupes d'une grande considération, puisque dans la bataille qui se donna entre Cyrus et Artoxerxès, Cléarque commandoit l'aile droite des Grecs et Ménon (*a*) la gauche. Xénophon, qui avoit été à portée de le connoître parfaitement, n'en fait pas un portrait bien flatteur.

« Ménon de Thessalie, dit (*b*) cet Historien, ne cacha » jamais son avidité pour les richesses. Il n'aspiroit au com- » mandement et aux honneurs que pour les augmenter, et » ne recherchoit l'amitié des personnes puissantes, que pour » commettre impunément des injustices. Le parjure, le » mensonge, la fourberie étoient, à son avis, la voie la plus » courte pour y parvenir, et la simplicité et la vérité n'é- » toient à ses yeux que sottise. On remarquoit qu'il n'avoit » d'affection pour personne, et qu'il tendoit des piéges à » ceux dont il se disoit l'ami. Jamais il ne se moqua d'un » ennemi; mais il railloit perpétuellement ceux avec qui » il vivoit familièrement. Jamais il ne forma de desseins » contre les biens d'un ennemi, parce qu'il croyoit difficile » de ravir le bien de quelqu'un qui se tient sur ses gardes; » mais il pensoit être le seul qui sût combien il est aisé de » s'emparer du bien d'un ami qui n'a point de défiance. Il » craignoit comme des hommes aguerris, ceux qu'il savoit » être des parjures et des scélérats, et n'essayoit ses manœu- » vres que sur des gens pieux et vrais, qu'il regardoit » comme des lâches. Comme on se croit estimable par la » piété envers les dieux, la franchise et la justice, Ménon » tiroit vanité de ce qu'il savoit tromper, forger des men- » songes et se moquer de ses amis, et regardoit les gens

(*a*) Xenophont. Anabas. lib. I, cap. VII, §. I.
(*b*) Id. ibid. lib. II, cap. VI, §. XXI.

» vrais comme des hommes sans éducation. Il cherchoit à » obtenir le premier rang dans l'amitié de quelqu'un en » calomniant ceux qui en étoient en possession; et, selon » lui, c'étoit le moyen le plus infaillible pour y parvenir. » Il tâchoit de se faire obéir des soldats, en se rendant » complice de leurs crimes. Il vouloit être honoré et re- » cherché, en montrant qu'il avoit le pouvoir et la volonté » de commettre de grandes injustices. Si quelqu'un l'aban- » donnoit, il faisoit regarder comme une grande faveur de » ce qu'il ne l'avoit pas perdu, tandis qu'il étoit à son ser- » vice. On peut se tromper dans les choses qui ont échappé » aux regards du public, mais tout le monde est instruit » des particularités suivantes. Il étoit encore à la fleur de » la jeunesse, lorsqu'il obtint le commandement des troupes » étrangères au service (*a*) d'Aristippe. A cet âge, il fut aussi » en grande faveur auprès d'Ariée, parce que celui-ci aimoit » les beaux garçons; et avant qu'il eût de la barbe, il conçut » une violente passion pour Tharypas, qui étoit plus âgé » que lui. On ne le fit pas mourir avec les autres Généraux » qui avoient fait avec Cyrus la guerre au Roi, quoiqu'il » se fût conduit de même qu'eux; mais il fut dans la suite » puni de mort par ordre du Roi, non comme Cléarque et » les autres Généraux, en perdant la tête, mort qui paroît » la plus honorable de toutes, mais dans les supplices qu'il » endura pendant un an, tel qu'un malfaiteur ».

Diodore de Sicile (*b*) nous apprend que Tissaphernes ayant envoyé au Roi les Généraux, ce Prince les fit mourir, excepté Ménon, qu'il laissa aller, parce que les différends qu'il avoit eus dans l'armée faisoient présumer qu'il avoit eu intention de trahir les Grecs.

Il est vraisemblable que si on le relâcha d'abord sur ces apparences, on reconnut dans la suite sa fourberie, et

(*a*) Xenophont. Anabas. lib. I, cap. I, §. X.
(*b*) Diodor. Sicul. lib. XIV, §. XXVI.

qu'elle

qu'elle fut cause de la mort lente et cruelle qu'on lui fit souffrir.

Platon fait de Ménon (*a*) un portrait assez avantageux, quoiqu'il ne dissimule ni son orgueil, ni son insolence. Athénée a pris de là occasion (*b*) de blâmer ce Philosophe avec beaucoup d'aigreur. Mais ne pourroit-on pas répondre que lorsque Platon connut Ménon, celui-ci étoit très-jeune, et que ses vices ne paroissoient pas encore à découvert? Critias, qui fut dans la suite l'un des trente Tyrans qui opprimèrent leur patrie, n'avoit-il pas fréquenté l'école de Socrates? ne s'étoit-il pas montré alors avec tous les dehors de la vertu?

(162) §. LX. *Cléarque.* Voici le portrait que Xénophon fait de ce Général. Quoiqu'un peu long, nous allons le transcrire en entier. « Cléarque (*c*) étoit, de l'aveu de tous ceux » qui l'ont intimement connu, un grand Capitaine, et aimoit » passionnément la guerre. Tant qu'elle subsista entre » Lacédémone et Athènes, il resta au service de sa patrie: » mais la paix étant faite, il persuada à ses concitoyens que » les Thraces opprimoient les Grecs, et ayant gagné les » Ephores d'une manière ou d'autre, il mit à la voile dans » l'intention de faire la guerre aux Thraces qui habitoient » au-dessus de la Chersonèse et de Périnthe. Les Ephores » ayant après son départ changé d'avis, le rappelèrent à » l'Isthme; mais il refusa d'obéir, et fit voile pour l'Hellespont. Il fut en conséquence condamné à mort par les magistrats de Sparte, comme étant coupable de désobéissance. Etant alors banni, il alla trouver Cyrus, et gagna » sa confiance de la manière que nous l'avons (*d*) dit ailleurs. » Cyrus lui donna dix mille dariques (180,000 liv.). Au lieu » de se livrer à l'oisiveté, il leva des troupes avec cette

(*a*) Plato in Menone, tom. II, pag. 70.
(*b*) Athen. lib. XI, cap. X, pag. 505.
(*c*) Xenophont. Anabas. lib. II, cap. VI, §. I et seq.
(*d*) Id. ibid. lib. I, cap. I, §. IX.

» somme, et fit la guerre aux Thraces. Il les vainquit en » bataille rangée, pilla leur pays, et continua la guerre » contre eux, jusqu'à ce que Cyrus eût besoin de ses troupes. » Alors il partit pour l'accompagner dans son expédition.

» C'est à de telles actions qu'on reconnoît un homme qui » se plaît à la guerre; lorsque pouvant vivre en paix sans » détriment et sans déshonneur, il préfère la guerre; lors» qu'étant en son pouvoir de passer son temps dans une » douce oisiveté, il choisit les travaux dans la vue de la » guerre; enfin lorsque pouvant posséder sans danger des » richesses, il aime mieux les diminuer par la guerre, y » dépensant son argent avec autant de joie, que d'autres le » font en galanteries ou en d'autres plaisirs; tant il avoit » de goût pour le métier des armes. Il avoit aussi de grands » talens, et en voici la preuve. Il aimoit les dangers et » alloit à l'ennemi la nuit comme le jour. Dans les occa» sions périlleuses il étoit toujours prudent, comme en con» viennent tous ceux qui se sont trouvés avec lui. On dit » qu'il possédoit l'art du commandement autant qu'on pou» voit l'attendre d'un homme de son caractère : car quoi» que aussi capable qu'aucun autre de s'occuper du soin » des vivres et d'en pourvoir abondamment son armée, il » ne l'étoit pas moins d'inspirer à tous ceux qui étoient » présens la crainte de la désobéissance, et il y parvenoit » par la sévérité. Il avoit le regard dur, la voix rude, il » punissoit toujours rigoureusement, et quelquefois avec » colère, en sorte qu'il s'en est repenti. Mais il châtioit aussi » avec jugement, parce qu'il pensoit qu'on ne pouvoit tirer » aucun service d'une armée sans discipline. On rapporte » encore qu'il avoit coutume de dire qu'un soldat devoit » plus craindre son Général que l'ennemi, soit qu'on lui » ordonnât de garder un poste, d'épargner le pays ami, et » de marcher sans répugnance à l'ennemi. Dans les dan» gers on lui obéissoit volontiers; et jamais on ne lui eût » préféré un autre Général. Car alors la rudesse de sa

» physionomie s'adoucissoit, sa sévérité paroissoit de l'assu-
» rance et de la fermeté, et ses soldats ne la regardoient
» que comme le gage de leur salut. Mais lorsque le danger
» étoit passé, s'ils trouvoient l'occasion de servir sous d'au-
» tres chefs, ils l'abandonnoient en grand nombre; car loin
» d'être généreux, il étoit toujours dur et cruel, et ses
» soldats se trouvoient toujours à son égard dans la même
» disposition que des enfans le sont à l'égard de leur maître;
» personne ne le suivant par amitié et par inclination.
» Ceux que les ordres de l'Etat, leurs propres besoins, ou
» toute autre nécessité, forçoient à servir sous lui, lui
» obéissoient ponctuellement. Lorsqu'ils commencèrent à
» vaincre, beaucoup de choses concoururent à les rendre
» d'excellens soldats : leur confiance leur donnoit de l'au-
» dace dans les dangers, et la crainte du châtiment les ren-
» doit observateurs exacts de la discipline. Tel étoit son
» caractère en qualité de chef; l'on dit aussi qu'il ne vou-
» loit recevoir d'ordres de personne. Il avoit environ cin-
» quante ans quand il mourut ».

Xénophon n'ayant fait qu'effleurer la cause du bannissement de Cléarque, je crois devoir suppléer à ce qui lui manque par ce qu'en dit Diodore de Sicile.

Cléarque (*a*), fils de Ramphius, fut envoyé par les Lacédémoniens à Byzance, pour appaiser les troubles qui agitoient cette ville, et pour la défendre contre les Thraces. Mais au lieu de suivre ses instructions, il se conduisit d'une manière odieuse. Il fit égorger les Magistrats de cette ville dans un repas où il les avoit invités, et peu après il fit étrangler trente des principaux citoyens, et s'étant emparé de leurs biens, il s'en servit pour lever des troupes. Lacédémone, irritée de sa conduite, le déposa, et sur son refus d'obéir, elle envoya contre lui une armée commandée par Panthoïdès. Il y eut une action dont le commencement

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XIV, §. XII.

fut douteux; mais enfin les Spartiates remportèrent une victoire éclatante. Cléarque se sauva d'abord à Sélymbria, et de-là en Ionie, où il fit connoissance avec Cyrus, qui l'accueillit comme un homme dont le caractère hardi et entreprenant pouvoit lui être d'une grande utilité.

(163) §. LX. *Proxène de Béotie.* Nous craindrons d'autant moins de tracer le portrait de Proxène d'après Xénophon, que cet Historien l'a parfaitement connu et que Ctésias n'en a dit qu'un mot.

« Proxène (*a*) de Béotie, dit-il, desira, même dès sa plus » tendre enfance, de se rendre capable des plus grands » emplois. Il donna dans cette vue de l'argent à Gorgias le » Léontin. Lorsqu'il eut été quelque temps avec lui, se » croyant alors en état de commander et de rendre aux » Grands auxquels il s'attacheroit, les bienfaits qu'il en » recevroit, il s'engagea dans cette entreprise avec Cyrus, » et crut par-là acquérir de la réputation, du pouvoir et » des richesses. Quoique ce fût l'objet de ses desirs, il paroît » manifestement par sa conduite, qu'il ne souhaitoit point » de les obtenir par des voies injustes, mais seulement par » celles que permettent la justice et l'honneur. Il étoit capa- » ble de commander des gens braves et disciplinés; mais » il ne savoit ni se faire craindre ni se faire respecter de ses » soldats; il avoit plus d'égard pour eux qu'ils n'en avoient » pour lui, et l'on voyoit clairement qu'il craignoit plus de » s'en faire haïr qu'ils ne craignoient de lui désobéir. Il » croyoit suffisant, pour être un grand Général et pour le » paroître, de louer les braves gens, et de ne point louer » ceux qui se conduisoient mal. Il étoit par cette raison » aimé des gens d'honneur et de mérite, tandis que les mé- » chans, le regardant comme un homme facile à tromper, » conspiroient contre lui. Il avoit environ trente ans lors- » qu'il mourut ».

(*a*) Xenophont. Anabas. lib. II, cap. VI, §. XVI.

(164) §. LX. *Ctésias.... lui rendit tous les services.* Photius a supprimé dans son extrait en quoi consistoient ces services. Nous allons l'apprendre de Plutarque, et nous connoîtrons par-là le caractère minutieux et puéril de cet Ecrivain.

« Ctésias (*a*) écrit que Cléarque le pria de lui faire re- » couvrer un peigne (particularité bien digne de cet Ecri- » vain), que l'ayant obtenu et s'en étant peigné, il y prit » tant de plaisir que pour lui marquer sa reconnoissance, » il lui donna son anneau, afin que s'il alloit un jour à » Lacédémone, cet anneau lui servît auprès de ses amis et » de ses parens de signe et de gage de l'amitié qu'il avoit » eue pour lui, et que sur la pierre de cet anneau étoit » gravée une danse de Caryatides. Il ajoute que tous les » vivres qu'on envoyoit à Cléarque, les autres Grecs qui » étoient prisonniers avec lui les enlevoient et les consu- » moient, et qu'ils n'en faisoient qu'une très-petite part à » Cléarque; que lui Ctésias remédia à cela, en faisant en » sorte qu'on en envoyât une plus grande quantité à Cléar- » que, et qu'on en donnât d'autres en particulier aux autres » prisonniers; qu'il lui rendit ces services, et lui fournit » des vivres du consentement et par la faveur même de » Parysatis; et que comme il envoyoit tous les jours à Cléar- » que parmi ces provisions un jambon, Cléarque lui in- » sinua et le pria instamment de fourrer dans un jambon » un petit poignard, et de le lui envoyer, afin de ne pas » laisser sa vie à la discrétion et à la cruauté du Roi; mais » que craignant ce Prince, il avoit refusé de le faire. Il » ajoute que le Roi accorda la grace de Cléarque aux pres- » santes prières de sa mère, et qu'il promit avec serment » de ne le point faire mourir; mais que dans la suite, à la » persuasion de Statira, il fit mourir tous les prisonniers, » excepté Ménon ».

(*a*) Plutarch. in Artoxerxe, pag. 1020.

(165) §. LX. *Un vent violent s'étant élevé.* « Pour faire (*a*) » honneur à la mémoire de Cléarque, Ctésias ajoute que tous » les officiers Grecs qu'on mit à mort furent déchirés par les » chiens et par les oiseaux, mais qu'un furieux tourbillon de » vent s'étant levé, porta sur le corps de Cléarque un très- » grand monceau de sable dont il lui fit un tombeau ; qu'au- » tour de ce monceau il vint quelques palmiers, qui en très- » peu de temps formèrent un bois admirable qui ombragea » ce tombeau, de sorte que le Roi, frappé de ce prodige, » se repentit véritablement d'avoir fait mourir Cléarque, » qui étoit si aimé des Dieux ».

Je suis toujours étonné de voir des gens sensés donner à un ouvrage plein de pareilles puérilités la préférence sur celui d'Hérodote.

(166) §. LX. *Excepté Ménon.* Voyez ce que j'ai dit à ce sujet d'après Xénophon, sur la fin de la note 161.

(167) LXI. *Ctésias raconte ensuite les insultes que fit Parysatis à Statira.* Photius a supprimé les motifs de ces insultes, parce qu'ils n'auroient fait guère d'honneur à Ctésias. Plutarque a jugé à propos de nous en instruire. Voici de quelle manière s'exprime ce judicieux Ecrivain.

« Depuis (*b*) ce moment (la mort de Cléarque), Parysatis » chercha les moyens de se défaire de Statira et de lui » donner du poison. En quoi il (Ctésias) dit une très- » grande folie, alléguant une raison qui n'a aucune ombre » de vraisemblance. Car quelle apparence que pour venger » Cléarque, Parysatis eût voulu s'exposer au danger d'une » entreprise si hasardeuse d'empoisonner la femme légi- » time du Roi, et une femme dont il avoit des enfans » destinés au trône ? Mais il est évident que cet Historien » invente tout ce récit comme une fable de tragédie, pour » faire honneur à la mémoire de son héros ».

(168) §. LXI. *Parysatis prend pour elle la partie de*

(*a*) Plutarch. in Artoxerxe, pag. 1020.
(*b*) Id. ibid. C.

l'oiseau. Dinon, qui a écrit l'Histoire de ces temps-là, raconte ce fait différemment. Voici le récit que nous en a conservé Plutarque.

« Parysatis (*a*) avoit une femme-de-chambre nommée » Gigis, en qui elle avoit une entière confiance, et qui » pouvoit tout sur son esprit. Dinon écrit qu'elle lui prêta » son ministère pour donner le poison. Mais Ctésias assure » qu'elle le sut seulement et que ce fut malgré elle. Celui » qui donna le poison, Dinon l'appelle Bélitaras, et Ctésias » le nomme Mélantas.... Dinon assure que ce ne fut pas » Parysatis qui présenta à Statira le côté de l'oiseau qui » étoit empoisonné, mais Mélantas qui coupa les viandes » et qui mit du côté de Statira celles qui avoient touché » au poison ».

(169) §. LXI. *Le Roi la condamna à expirer dans les tourmens.* Cette expression est bien générale. Plutarque la particularise. « Parysatis, dit-il, retint (*b*) dans son appar- » tement la femme-de-chambre Gigis; le Roi eut beau la » demander, elle la refusa. Mais quelque temps après, Gigis » ayant prié sa maîtresse de la laisser aller dans sa maison » la nuit, le Roi qui en fut averti, plaça sur son chemin » des gardes qui l'enlevèrent, et il la condamna à mort. » Voici le supplice auquel la loi des Perses condamne les » empoisonneurs. Il y a une grande pierre fort large sur » laquelle on fait mettre la tête du criminel, et avec une » autre pierre on frappe dessus, jusqu'à ce que la tête soit » tout écrasée, et qu'il n'en reste pas la moindre figure. » Gigis fut exécutée de cette façon ».

(170) §. LXII. *Le tombeau.... que Parysatis avoit fait élever secrètement.* Ctésias veut faire regarder la production de ces palmiers comme un prodige, ainsi qu'on le voit clairement dans le passage de Plutarque que nous avons

(*a*) Plutarch. in Artoxerxe, pag. 1020, E.
(*b*) Id. ibid. pag. 1021, A.

rapporté, note 165. Si cependant on s'en tient à la traduction de Gédoyn, le prodige disparoît; ces palmiers avoient été plantés secrètement par les eunuques de la Reine-mère. Rendons-lui justice; il a suivi fidèlement la traduction latine. Les Editeurs ne se sont pas apperçus que le texte étoit corrompu. Le voici: Καὶ τὸ χῶμα δὲ τοῦ Κλεάρχου δι' ἐτῶν ὀκτὼ μεστὸν ἐφάνη φοινίκων, οὓς ἦν κρύφα Παρύσατις, καθ' ὃν καιρὸν ἐκεῖνος ἐτελεύτησε, διὰ τῶν εὐνούχων καταχώσασα. Il est évident que dans cette phrase le pronom relatif οὓς se rapporte aux palmiers et qu'il est régi par καταχώσασα. Mais malheureusement ce verbe ne peut se dire d'un arbre qu'on plante, mais de quelque chose qu'on couvre entièrement de terre ou de sable, par exemple, d'un tombeau. Il vient de χῶμα, qui signifie de la terre amoncelée, et de-là un tombeau. Par conséquent ces mots διὰ τῶν εὐνούχων καταχώσασα doivent se rapporter à ceux-ci, τὸ χῶμα δὲ τοῦ Κλεάρχου, qui commencent la phrase. Il est donc évident qu'il faut changer οὓς ἦν en ὃ ἦν, qui s'accorde avec χῶμα. Au moyen de cette correction, le prodige subsiste en son entier. La tempête dont parle Ctésias avoit couvert le corps de Cléarque d'une légère couche de terre ou de sable. Parysatis le fit couvrir entièrement et secrètement de terre amoncelée, et autour de ce tombeau il s'éleva des palmiers qui y vinrent d'eux-mêmes.

(171) §. LXIII. *Evagoras, Roi de Salamine.* Evagoras étoit Roi de Salamine dans l'île de Cypre. Il étoit fils de Nicoclès. Isocrates a fait son oraison funèbre.

(172) §. LXIII. *Ils eussent des lettres d'Abulitès.* Ce devoient être des lettres de recommandation. Il paroît qu'Abulitès étoit un grand Seigneur Perse, très-accrédité à la Cour. Il n'en est parlé nulle part ailleurs.

(173) §. LXIII. *Anaxagoras, Roi de Cypre.* Diodore de Sicile parle (*a*) d'un Roi d'Argos de ce nom, qui étoit con-

(*a*) Diodor. Sicul. lib. IV, §. LXVIII, pag. 368.

temporain de Mélampus et de Bias. Mais je pense qu'il n'est question d'Anaxagoras, Roi de Cypre, que dans ce seul passage de Ctésias.

(174) §. LXIII. *La harangue de Conon à Evagoras.* Evagoras (*a*) étoit d'une des plus illustres maisons de la Grèce. Il descendoit en droite ligne d'Æacus. Celui-ci eut deux fils, Télamon et Pélée. Télamon fut père d'Ajax et de Teucer. Celui-ci revenant de la guerre de Troie, aborda dans l'île de Cypre, s'y établit, et y fonda la ville de Salamine. Ses descendans y régnèrent tranquillement. Le père d'Evagoras ayant fait accueil à un Phénicien exilé de son pays, celui-ci s'insinua si bien dans ses bonnes graces, qu'il devint en très-peu de temps très-puissant. Il se servit de son crédit pour enlever la couronne à son bienfaiteur; pour l'affermir sur sa tête, il remplit la ville de Perses, et se soumit avec l'île entière au Roi. Ce fut vers ce même temps que naquit Evagoras. Quand il fut parvenu à l'âge viril, il recouvra ses Etats. Attaqué par le Roi de Perse, il en perdit la plus grande partie, et fut contraint de se contenter de régner à Salamine. Il fut tué par l'eunuque Thrasydæus; son fils Nicoclès prit les rênes du gouvernement.

(175) §. LXIV. *Depuis Ninus et Sémiramis jusqu'à Artoxerxès.* Diodore de Sicile (*b*) remarque aussi que Ctésias, qui avoit commencé son Histoire de Perse à Ninus et Sémiramis, la finit à l'Archontat d'Ithyclès, c'est-à-dire, la troisième année de la quatre-vingt-quinzième Olympiade, 368 ans avant notre ère.

(176) §. LXIV. *Le style de Ctésias, &c.* C'est le jugement que Photius porte de Ctésias.

(177) §. LXIV. *Il ne s'écarte pas de son sujet par des digressions à contre-temps.* Rien ne prouve mieux, à mon

(*a*) Isocrat. in Evagorâ, tom. II, pag. 75 et seq. Diodor. Sicul. lib. XV, §. XLVII et ibi not. 30, Wesselingii. Theopomp. apud Photium. Cod. CLXXVI, pag. 391, lin. 12.

(*b*) Diodor. Sicul. lib. XIV, §. XLVI, pag. 679.

avis, le peu de sens et de discernement de Photius, que le jugement qu'il porte d'Hérodote. Son Histoire forme un tout, dont les parties sont tellement liées entr'elles, qu'on n'en peut retrancher aucune sans répandre de l'obscurité sur le tout. Denys d'Halicarnasse, critique judicieux et savant Historien, l'avoit bien senti. Il a prouvé (*a*) que l'ordre et la méthode de cet écrivain dans la distribution et l'arrangement de son sujet y ont répandu la plus grande clarté. Ce seroit ici le lieu de placer ce morceau intéressant, mais comme je l'ai traduit dans ma Préface, et que j'y ai joint le plan d'Hérodote tel que je l'ai conçu, je crois devoir y renvoyer les lecteurs.

(178) §. LXIV. *Il n'est pas exempt lui-même de ce défaut.* C'est un reproche bien léger. Ecoutons Plutarque, l'ennemi d'Hérodote; voici de quelle manière il s'exprime sur Ctésias : « Cet (*b*) Historien a rempli ses livres de mille » fables incroyables, insensées et ridicules ».

(*a*) Dionys. Halicarn. in Epistola ad Cnæum Pompeium, tom. II, pag. 208, lin. 35.

(*b*) Plutarch. in Artoxerxe, pag. 1012, A.

FIN DES NOTES SUR L'HISTOIRE DE PERSE.

HISTOIRE DE L'INDE,

PAR CTÉSIAS;

EXTRAIT DE PHOTIUS.

I. L'Histoire (1) de l'Inde par Ctésias est en un livre; il y suit plus le dialecte Ionien que dans celle de Perse. Il dit au sujet du fleuve Indus, que dans les endroits où il est le plus étroit, il a quarante stades de largeur, et (2) deux cents où il est le plus large. Quant à la population de l'Inde, il prétend qu'elle est, à peu de chose près, plus considérable (3) que celle du reste de la terre. Il parle aussi d'un (4) ver de ce fleuve, qui est le seul animal qui s'y engendre; et il prétend qu'au-delà de ce pays, il n'y a point d'hommes. Selon lui, il ne pleut pas (5) dans l'Inde, et le pays n'est arrosé que par les eaux du fleuve.

II. Il dit au sujet de la (6) Pantarbe, qui est une pierre sigillaire, que soixante et dix cachets de pierres précieuses, qui appartenoient à un marchand Bactrien, ayant été jetés dans le fleuve, cette pierre les attira du fond de l'eau, se tenant les uns les autres.

III. Il parle aussi d'éléphans qui renversent les murailles; de petits singes, qui ont des queues

de quatre coudées, et de très-grands coqs. Il dit aussi que le perroquet (7) parle comme un homme, qu'il est de la grosseur d'un épervier, que le devant de sa tête est de couleur pourpre, qu'il a la barbe noire, que son corps est jusqu'au col de couleur cyanée comme le cinabre; qu'il parle Indien comme un homme, et que si on lui a appris le Grec, il parle Grec.

IV. Il fait ensuite mention d'une fontaine qui s'emplit tous les ans d'un or (8) liquide. On y puise tous les ans de l'eau avec cent cruches. Ces cruches doivent être de terre, parce que l'or venant à se durcir, il est nécessaire de les briser pour l'en tirer. La fontaine est quarrée; elle a seize coudées de circonférence sur une orgyie de profondeur. L'or que contient chaque cruche, pèse (9) un talent. On trouve du fer au fond de cette fontaine. Ctésias dit qu'il a eu deux couteaux de ce fer; le Roi (10) lui avoit fait présent de l'un, et Parysatis, mère du Roi, de l'autre. Si l'on fiche ce fer en terre, il détourne les nuages, la grêle et le (11) tonnerre. Ctésias assure que le Roi en fit deux fois l'expérience, et que lui-même en fut témoin.

V. Les chiens (12) Indiens sont d'une très-grande taille; ils se battent contre les lions. Il y a dans l'Inde de grandes montagnes, d'où l'on tire de la sardoine, de l'onyx et d'autres pierres précieuses. Le disque du soleil paroît dans l'Inde deux fois plus grand que dans les autres pays.

Il y fait très-chaud, et beaucoup de personnes y sont étouffées par la chaleur. Les vents n'y soulèvent pas moins (13) les vagues qu'en Grèce. La mer y est si chaude à sa surface et à quatre doigts de profondeur, qu'aucun poisson ne peut s'en approcher, sans cesser de vivre. Aussi séjournent-ils plus bas.

VI. Le fleuve Indus coule entre des montagnes et traverse des plaines. Le roseau, que l'on appelle roseau Indien, croît dans ces montagnes. Il est si gros (14) que deux hommes auroient de la peine à l'embrasser entre leurs bras ; il est aussi haut que le mât d'un (15) grand navire. Il y en a de plus grands et de plus petits, comme cela est naturel dans une montagne d'une vaste étendue. Parmi ces roseaux, les uns sont mâles, les autres femelles. Le mâle n'a point de moelle et est très-fort ; la femelle en a.

VII. La Martichore (16) est un animal de l'Inde, qui a la face de l'homme, la grandeur du lion et la peau rouge comme le cinabre. Elle a trois rangées de dents, les oreilles semblables à celles de l'homme, et les yeux d'un bleu tirant sur le vert comme l'homme ; sa queue ressemble à celle du scorpion de terre. Cette queue renferme un aiguillon qui a plus d'une coudée de longueur ; il est à l'extrémité de la queue, tel que celui du scorpion. Mais indépendamment de cet aiguillon, il y en a encore d'autres de chaque côté de la queue. Si on s'approche de la Marti-

chore, elle frappe de son aiguillon. Celui qui en est percé meurt sans pouvoir l'éviter. Si on l'attaque de loin, elle dresse en devant sa queue et lance son aiguillon, tel qu'une flèche qu'un arc fait partir. Si on l'attaque par-derrière, elle lance son aiguillon en ligne directe environ à la distance d'un (17) plèthre. Tout animal qu'elle frappe, meurt, excepté (18) l'éléphant. La longueur de ce trait est d'environ un pied; sa grosseur celle du plus petit jonc. Le nom de Martichore signifie en Grec anthropophage. En effet, si elle dévore des animaux, elle dévore un plus grand nombre d'hommes. Elle combat avec ses ongles et avec ses aiguillons: ceux-ci renaissent, ajoute Ctésias, après avoir été lancés. Ces animaux sont en grand nombre dans l'Inde. On les chasse monté sur des éléphans, et du haut de ces éléphans on leur lance des dards, ou on leur tire des flèches.

VIII. Après avoir remarqué que les Indiens sont très-justes, Ctésias parle de leurs mœurs et de leurs usages. Il fait aussi mention (19) d'un territoire sacré qui est dans un lieu inhabité. Les Indiens donnent à ce lieu le nom de Soleil et de Lune, et l'honorent sous cette dénomination. On y arrive de la montagne Sardo en quinze jours. Le soleil est toujours rafraîchissant en ces lieux pendant trente-cinq jours, afin que l'on puisse assister à la fête et s'en retourner sans être brûlé par ses ardeurs. Il n'y a dans l'Inde ni éclairs,

ni tonnerre, ni pluies, mais des vents considérables, accompagnés de tourbillons qui emportent tout ce qui se rencontre sur leur passage.

IX. Dans la plus grande partie de l'Inde le soleil est froid à son (20) lever et pendant la moitié du jour; mais le reste de la journée il est très-chaud. Ce n'est pas l'ardeur du soleil qui rend noirs les Indiens; ils le sont naturellement. Il y a parmi eux des hommes et des femmes très-blancs, quoiqu'en petit nombre. Ctésias dit qu'il y a vu deux femmes et cinq hommes blancs.

X. Ctésias, voulant appuyer ce qu'il avoit dit, que le soleil dans l'Inde rafraîchit l'air pendant trente-cinq jours, ajoute que la matière enflammée qui coule de l'Etna, n'endommage pas le milieu de ce pays qu'elle traverse, parce qu'il est habité par des hommes (21) justes, quoiqu'elle détruise le reste du pays. Il y a dans l'île de Zacynthe (22) des fontaines d'où l'on tire de la poix, et qui n'en sont pas moins abondantes en poissons. Il y a dans l'île de Naxos une fontaine d'où il coule de temps en temps un vin très-agréable. L'eau du Phase, si on la laisse passer une nuit entière dans une cruche, se change en un vin délicieux. Il y a dans la (23) Phasélide en Lycie un feu qui brûle perpétuellement sur les rochers le jour comme la nuit. L'eau, loin de l'éteindre, ne sert qu'à l'enflammer davantage. On ne parvient à l'étouffer qu'avec de la terre. Le feu de

l'Etna et de Pruse en Bythinie s'élève de même continuellement.

XI. Il y a au milieu de l'Inde des hommes noirs, qu'on appelle (24) Pygmées. Ils parlent la même langue que les Indiens, et sont très-petits. Les plus grands n'ont que deux coudées ; la plupart n'en ont qu'une et demie. Leur chevelure est très-longue ; elle leur descend jusqu'aux genoux et même encore plus bas. Ils ont la barbe plus grande que tous les autres hommes ; quand elle a pris toute sa croissance, ils ne se servent plus de vêtemens, leurs cheveux et leur barbe leur en tiennent lieu. Ils laissent descendre leurs cheveux par-derrière beaucoup au-dessous des genoux ; leur barbe leur va aux pieds. Lorsqu'ils ont ainsi tout le corps couvert de poil, ils se le ceignent d'une ceinture, et n'ont pas besoin par conséquent de vêtemens. Ils ont le membre viril long et gros ; il leur descend à la cheville des pieds. Ils sont camus et laids. Leurs moutons ne sont pas plus gros que des agneaux ; leurs bœufs et leurs ânes le sont presqu'autant que des béliers. Leurs chevaux, leurs mulets et toutes leurs autres bêtes de charge ne le sont pas plus que des béliers. Les Pygmées accompagnent le Roi de l'Inde ; il en a trois mille à sa suite. Ils sont habiles à tirer de l'arc. Ils sont très-justes, et se servent des mêmes loix que les Indiens. Ils vont à la chasse du lièvre et du renard. Au lieu de chiens, ils se servent pour cette chasse (25)
de

de corbeaux, de milans, de corneilles et d'aigles.

Les Indiens ont dans leur pays un lac qui a huit cents stades de circonférence. Lorsque ce lac n'est pas agité par le vent, il nage sur sa surface une huile semblable à la nôtre. Ils naviguent sur ce lac, et puisent l'huile avec des vases et s'en servent aux mêmes usages que nous. Ils ont aussi de l'huile de sésame et de noix; mais la meilleure est celle du lac. Ce lac est très-poissonneux.

XII. Il y a beaucoup d'argent dans l'Inde; les mines de ce métal ne sont pas profondes. Elles le sont cependant davantage que dans la Bactriane. On y trouve aussi de l'or, non dans les fleuves, comme on en trouve dans le Pactole, mais dans beaucoup de grandes montagnes. Ces montagnes sont habitées par des (26) Gryphons. Ce sont des oiseaux à quatre pieds, de la grandeur du loup, dont les jambes et les griffes ressemblent à celles du lion. Leurs plumes sont rouges sur la poitrine, et noires sur le reste du corps. Ces animaux sont cause qu'il est très-difficile d'emporter l'or, quoiqu'il soit abondant dans les montagnes.

XIII. Les brebis et les chèvres des Indes sont plus grandes que les ânes. Elles portent la plupart du temps quatre petits et même six. Elles ont la queue si grande qu'on est obligé de la leur (27) couper, pour les faire saillir par le mâle. Il

n'y a dans l'Inde (28) ni cochon domestique, ni cochon sauvage (sanglier). Les palmiers sont, ainsi que les dattes, trois fois plus gros que ceux de Babylone. Il y a chez eux un fleuve (29) de miel au lieu d'eau; il prend sa source dans un rocher.

XIV. Ctésias s'étend beaucoup sur la justice de ces peuples, sur leur amour pour leurs Rois et sur le mépris qu'ils font de la mort. Il y a dans l'Inde une fontaine: si on met de l'eau de cette fontaine dans un vase, elle s'y coagule comme du fromage. Prenez trois (30) oboles de cette eau coagulée; broyez-les dans de l'eau. Celui à qui vous donnerez cette eau à boire, divulguera tout ce qu'il aura fait; car pendant toute cette journée, il a l'esprit (31) aliéné. Le Roi se sert de cette eau pour convaincre ceux que l'on a accusés. S'il déclare les choses dont on l'accuse, on le force à se tuer; s'il ne découvre rien, on le renvoie absous.

XV. Les Indiens ne sont sujets ni aux maux de tête, ni aux maladies des yeux, ni même aux maux de dents. Ils n'ont jamais d'ulcères à la bouche, ni aucun autre mal. Ils vivent cent vingt, cent trente, cent cinquante ans. Ceux qui poussent le plus loin leur carrière vivent deux cents ans.

XVI. Il y a dans l'Inde un serpent d'un (32) spithame de long. Il est de la couleur d'un beau pourpre et très-agréable à la vue. Sa tête est très-

blanche. Il n'a point de dents. On le prend sur ces montagnes brûlantes, d'où l'on tire la sardoine. Il ne mord pas; mais il rend par la bouche une humeur qui pourrit tout ce qu'elle touche. Si on le suspend par la queue, il rend deux sortes de venin; l'un jaune comme l'ambre, l'autre noir; le premier, tandis que l'animal est en vie; le second, lorsqu'il est mort. Si quelqu'un boit environ de la grosseur d'un grain de sésame du venin qui coule de l'animal vivant, la cervelle lui sort par le nez et il meurt à l'instant. Si on donne de l'autre, celui qui le prend tombe en phthisie, et meurt en un an, et même avec peine.

XVII. Il y a dans l'Inde (33) un oiseau que les naturels du pays nomment en leur langue Dicairos, ce qui signifie en Grec *Dicæos,* juste. Il n'est pas plus gros qu'un œuf de perdrix. Il enfouit en terre ses ordures, afin qu'on ne puisse les trouver. Si quelqu'un les découvre, et qu'il en prenne seulement de la grosseur d'un grain de sésame, il s'endort de grand matin, perd toute espèce de sentiment, et meurt au coucher du soleil.

XVIII. Il y a aussi dans ce pays un arbre qu'on appelle (34) Parébon. Il est de la grosseur d'un olivier; on n'en trouve que dans les jardins du Roi. Il ne porte ni fleurs, ni fruits. Il ne pousse en terre que quinze racines fort épaisses. A l'endroit où elles le sont moins, elles sont de la

grosseur du bras. Si on en prend de la grandeur d'un spithame, et qu'on l'approche de quelque corps, elle l'attire à elle, soit que ce soit de l'or, de l'argent, de l'airain, des pierres, ou toute autre substance, excepté l'ambre. Si on en prend de la longueur d'une coudée, elle attire des oiseaux, des agneaux. Si on jette de cette racine gros comme une obole dans un (35) Chous d'eau, cette eau se coagule. Si on en met dans du vin, il se coagule également, et l'on peut le manier avec la main comme de la cire. Le lendemain il devient liquide comme auparavant. Il guérit ceux qui sont attaqués d'un dévoiement.

XIX. Il y a aussi un fleuve qui traverse l'Inde; il n'est pas grand, mais il a deux stades de largeur. Les Indiens l'appellent en leur langue (36) Hypobarus, c'est-à-dire, *qui donne toute sorte de biens.* Il en coule tous les ans pendant trente jours de l'ambre. Car l'on dit que dans les montagnes il y a des arbres sur les bords de ce fleuve, et que ces arbres répandent des larmes un certain temps de l'année, comme l'amandier, le pin, ou tout autre arbre, et cela sur-tout pendant trente jours. Ces larmes se durcissent en tombant dans le fleuve. Cet arbre se nomme en langue indienne Siptachoras, ce qui signifie doux. C'est de-là que les Indiens recueillent l'ambre. Ces arbres portent un fruit tel qu'une grappe de raisin, dont les grains sont gros comme (37) les avelines.

XX. Dans ces montagnes il y a des hommes (38) qui ont une tête de chien, dont les vêtemens sont de peaux de bêtes sauvages. Ils n'ont point de langage; ils aboyent comme les chiens et s'entendent entr'eux. Leurs dents sont plus longues que celles des chiens. Leurs ongles ressemblent à ceux de ces animaux; mais ils les ont plus longs et plus ronds. Ils sont noirs et très-justes, de même que le reste des Indiens, avec qui ils sont en commerce; ils entendent la langue indienne, mais ils ne peuvent répondre que par leurs aboiemens, ou par des signes qu'ils font avec les mains et les doigts, comme les sourds et muets. Les Indiens les appellent dans leur langue Calystriens, ce qui signifie Cynocéphales. Ils se nourrissent de chair crue. Cette nation peut monter à cent vingt mille individus.

XXI. Près des sources de ce fleuve, il croît une fleur couleur de pourpre. Elle sert à teindre en pourpre. Cette pourpre n'est pas d'une moindre qualité que celle de Grèce, et même elle est plus brillante. Il y a dans le même lieu un animal (39) de la grandeur d'un scarabée, rouge comme le cinabre. Il a les pieds très-longs, le corps mou comme celui d'un ver. Il croît sur les arbres qui portent l'ambre, se nourrit du fruit de ces arbres et fait périr l'arbre, de même qu'en Grèce il y a un insecte qui ronge la vigne et la fait périr. Les Indiens écrasent ces insectes

et s'en servent (40) pour teindre en pourpre leurs étoffes, et généralement tout ce qu'ils veulent. Cette teinture est supérieure à celle de Perse.

XXII. Ces Cynocéphales habitent les montagnes; ils vivent de leur chasse et n'exercent aucun métier. Lorsqu'ils ont tué quelque animal, ils le font cuire au soleil. Ils élèvent aussi des troupeaux de brebis, de chèvres et d'ânesses, dont ils boivent le lait. Ils font aussi du lait acide ou petit-lait. Ils se nourrissent du fruit du Siptachoras, d'où provient l'ambre. Ce fruit est doux. Lorsqu'ils l'ont fait sécher, ils le conservent dans des corbeilles, de même que les Grecs conservent les raisins séchés au soleil. Les Cynocéphales font un radeau sur lequel ils mettent une charge de ce fruit; ils y joignent de la fleur de pourpre bien nettoyée avec deux cent soixante (41) talens d'ambre qu'ils exportent tous les ans. Ils font aussi tous les ans présent au Roi d'une égale quantité de teinture rouge et de mille talens (42) d'ambre. Ils vendent le reste aux Indiens, et tirent en échange du pain, de la farine et des étoffes (43) de coton. Ils achètent aussi (44) des Indiens des épées, dont ils se servent pour la chasse des bêtes sauvages, ainsi que des arcs et des javelots; car ils sont très-habiles à tirer de l'arc et à lancer le javelot. Ils sont invincibles, parce qu'ils habitent des montagnes élevées et escarpées. Le Roi leur envoye tous les cinq ans

en présent trois cent mille arcs, autant de javelots, cent vingt mille (45) peltes, et cinquante mille épées.

XXIII. Les Cynocéphales n'habitent pas dans des maisons, mais dans des cavernes. Ils vont à la chasse des animaux sauvages, armés d'arcs et de javelots, et comme ils sont très-agiles, ils les prennent aussi à la course. Les femmes se baignent une fois tous les mois, après les maladies de leur sexe, et jamais en aucun autre temps. Les hommes (46) ne se baignent point; ils se contentent de se laver les mains. Ils se frottent trois fois par mois d'une (47) huile qui provient du lait. Ils s'essuient ensuite avec des peaux. Leurs habits ne sont pas de peaux garnies de poil, mais de peaux tannées et très-minces. L'habillement des femmes est le même. Les plus riches portent des habits (48) de lin; ils sont en petit nombre. Ils ne font point usage de lits; des feuilles d'arbres leur en tiennent lieu. Celui qui possède un plus grand nombre de brebis passe pour le plus riche. Quant au reste de leurs biens, ils en sont tous également partagés. Ils ont tous, hommes et femmes, une queue (49) au-dessus des fesses, comme les chiens; mais elle est plus longue et plus velue. Ils voyent leurs femmes à la manière des chiens; les voir autrement, ce seroit chez eux une infamie. Ils sont justes, et ce sont de tous les hommes ceux qui vivent le plus long-temps. Ils poussent leur carrière jusqu'à cent

soixante-dix ans, et quelques-uns jusqu'à deux cents.

XXIV. Au-delà des Cynocéphales et au-dessus des sources du fleuve, il y a des hommes noirs, comme le reste des Indiens. Ils ne s'adonnent à aucune sorte de travail; ils ne se nourrissent pas de bled et ne boivent pas d'eau. Ils ne prennent pour toute nourriture que du lait de brebis ou de chèvre, dont ils ont de grands troupeaux. Leurs enfans naissent (50) sans avoir le fondement percé, et ils ne rendent aucune matière. Il sort seulement par les urines une substance trouble, semblable à du fromage, mais pas tout-à-fait si épaisse. Il y a dans leur pays une racine, dont la saveur est douce. Cette racine empêche le lait qu'ils boivent le matin et vers le milieu du jour, de se cailler dans l'estomac. Elle les provoque vers le soir au vomissement.

XXV. Il y a dans l'Inde (51) des ânes sauvages de la grandeur des chevaux, et même de plus grands encore. Ils ont le corps blanc, la tête couleur de pourpre, les yeux bleuâtres, une corne au front longue d'une coudée. La partie inférieure de cette corne, en partant du front et en remontant jusqu'à deux palmes, est entièrement blanche; celle du milieu est noire; la supérieure est pourpre, d'un beau rouge, et se termine en pointe. On en fait des vases à boire. Ceux qui s'en servent ne sont sujets ni aux convulsions, ni à l'épilepsie, ni à être empoisonnés,

pourvu qu'avant de prendre du poison, ou qu'après en avoir pris, ils boivent dans ces vases de l'eau, du vin, ou d'une autre liqueur quelconque. Les ânes domestiques ou sauvages des autres pays n'ont, de même que tous les solipèdes, ni l'osselet, ni la (52) vésicule du fiel. L'âne d'Inde est le seul qui les ait. Leur osselet est le plus beau que j'aie vu ; il ressemble pour la figure et la grandeur à celui du bœuf. Il est pesant comme du plomb et rouge (52) jusqu'au fond comme du cinabre. Cet animal est très-fort et très-vîte à la course. Le cheval, ni aucun autre animal, ne peut l'atteindre.

XXVI. D'abord il court lentement, il s'anime ensuite merveilleusement, enfin sa course devient plus rapide et subsiste très-long-temps. On ne peut pas les prendre à la chasse. Lorsqu'ils mènent paître leurs petits, s'ils se voyent enfermés par un grand nombre de cavaliers, ne voulant pas les abandonner pour fuir, ils se défendent avec leur corne, ils ruent, ils mordent et font périr beaucoup de cavaliers et de chevaux. On les prend aussi eux-mêmes après les avoir percés de flèches et de traits ; car il n'est pas possible de les prendre vivans. On ne peut en manger la chair à cause de son amertume, et on ne les chasse que pour en avoir la corne et l'osselet.

XXVII. Il y a dans le fleuve Indus (53) un ver qui ressemble à celui que l'on trouve com-

munément sur les figuiers. Il a sept coudées de long, quelques-uns plus, quelques autres moins. Il est si gros qu'un enfant de dix ans pourroit à peine l'enfermer dans ses bras. Ces vers n'ont que deux dents, l'une à la mâchoire supérieure, l'autre à l'inférieure. Tout ce qu'ils peuvent saisir avec ces dents, ils le dévorent. Le jour, ils se tiennent dans la vase du fleuve; la nuit, ils en sortent, et tout ce qu'ils rencontrent sur leur route, bœuf ou chameau, ils le saisissent avec ces dents, l'entraînent dans le fleuve, et le dévorent en entier, excepté les intestins. On les prend avec un grand hameçon recouvert d'un agneau ou d'un chevreau. Cet hameçon tient à une chaîne de fer. Lorsqu'on a pris ce ver, on le tient suspendu pendant trente jours sur des vases (53) de terre. Il s'en distille environ dix (59) cotyles attiques d'une (54) huile épaisse. Les trente jours passés, on jette l'animal; on scelle ensuite les vases d'huile, et on les porte au Roi de l'Inde. Il n'est permis à nul autre d'avoir de cette huile. Toutes les choses sur lesquelles on la verse, bois ou animal, s'enflamment. Ce feu ne s'éteint qu'en l'étouffant avec une grande quantité de boue épaisse.

XXVIII. Il y a dans l'Inde des arbres dont la hauteur égale celle des cèdres et des cyprès; leurs feuilles ressemblent à celles du palmier, excepté qu'elles sont un peu plus larges, et qu'elles n'ont pas d'aisselle. Ils fleurissent comme le laurier

mâle, et ne portent point de fruit. Les Indiens nomment en leur langue cet arbre Carpion, et les Grecs dans la leur, Myrorhodon. Cet arbre n'est pas commun. Il en distille des gouttes d'huile qu'on recueille avec de la laine, dont on frotte le tronc. On l'exprime ensuite de cette laine dans des vases d'albâtre. Cette liqueur est un peu épaisse; elle tire sur le rouge; son odeur est très-agréable, et même si forte qu'elle parfume l'air à la distance de cinq stades. Il n'est permis qu'au Roi et à ses parens d'en avoir. Le Roi de l'Inde a coutume d'en envoyer en présent à celui de Perse. Ctésias assure en avoir vu, et il dit qu'on ne peut assimiler cette odeur à aucune autre, et que le langage ne peut en donner aucune idée.

XXIX. Les Indiens ont aussi des vins exquis et des fromages excellens : quant à ce dernier article, Ctésias assure qu'il le sait par expérience.

XXX. Il y a dans l'Inde une fontaine quarrée, qui a environ cinq (56) orgyies de circonférence. Cette eau est dans un rocher. Les bords de cette fontaine ont jusqu'à l'eau trois coudées. La profondeur de l'eau est de trois orgyies. Les gens de qualité dans l'Inde s'y baignent, hommes, femmes et enfans, non-seulement pour la propreté, mais encore parce qu'elle a la vertu de garantir de toutes sortes de maladies. On plonge dans la fontaine, en s'y jetant les pieds les premiers. L'eau rejette en haut ceux qui s'y sont précipités, et ce

ne sont pas les hommes seulement qu'elle rejette ainsi, mais encore tout animal vivant ou mort, en un mot tout (57) ce qu'on y jette, excepté l'or, l'argent, le fer et l'airain, qui se précipitent au fond. L'eau en est très-froide et agréable à boire. Elle fait beaucoup de bruit, comme celle qui bout dans un chaudron. Elle guérit les dartres et la galle. Son nom Indien est Balladé, ce qui signifie en Grec ὠφελίμη, *utile*.

XXXI. Dans ces montagnes de l'Inde (58) où croissent les roseaux, il y a une nation d'environ trente mille ames, dont les femmes n'enfantent qu'une fois en leur vie. Leurs enfans naissent avec de très-belles dents dans les deux mâchoires. Les mâles et les femelles ont dès leur naissance les cheveux blancs, ainsi que les sourcils. Jusqu'à l'âge de trente ans ils ont le poil blanc par tout le corps; mais à cet âge il commence à noircir, et lorsque ces hommes sont parvenus à soixante ans, leurs cheveux sont entièrement noirs. Les mêmes ont, hommes et femmes, huit doigts à chaque main et autant à chaque pied. Ils sont très-belliqueux, et il y en a toujours cinq mille, tant archers que lanceurs de javelots, qui accompagnent le Roi des Indiens dans ses expéditions militaires. Ils ont les oreilles si longues, qu'elles se touchent l'une l'autre, et qu'ils s'en enveloppent le dos, et les bras jusqu'aux coudes.

XXXII. Il y a (59) en Ethiopie un animal que

l'on nomme (60) Crocottas, et en langue commune Cynolychus (Chien-Loup). Il est d'une force étonnante. On prétend qu'il imite la voix humaine, que la nuit il appelle les hommes par leur nom, et qu'il dévore ceux qui vont à lui. Il a le courage du lion, la vîtesse du cheval, la force du taureau : le fer ne peut le dompter.

XXXIII. Dans le territoire de Chalcis en Eubée, il y a des brebis qui n'ont pas (61) la vésicule du fiel, et dont la chair est si amère, que les chiens même ne veulent pas en manger. On dit aussi qu'au-delà des portes (62) de la Mauritanie, les pluies sont abondantes en été, et que l'hiver y est brûlant. Dans le pays des Cyoniens (63), il y a, selon Ctésias, une fontaine qui donne de l'huile au lieu d'eau. Aussi les Cyoniens s'en servent-ils dans tous leurs alimens. Dans le pays nommé Métadrida, il y a une fontaine à une petite distance de la mer, dont le flux est si violent au milieu de la nuit, qu'il pousse sur terre une grande quantité de poissons. Ces poissons sont en si grand nombre, que les habitans ne pouvant les consommer tous, les laissent pourrir la plupart sur terre.

XXXIV. Ctésias (64) donne ces fables pour autant de vérités ; il assure avoir été témoin oculaire de quelques-uns de ces faits, et avoir appris les autres de personnes qui en étoient bien instruites. Il ajoute qu'il a omis beaucoup d'autres histoires encore plus merveilleuses, de crainte

que ceux qui n'en avoient point été témoins, ne pensassent qu'il écrivoit des choses incroyables.

FIN DE L'HISTOIRE DE L'INDE.

NOTES

SUR L'HISTOIRE DE L'INDE.

(1) §. 1. *L'Histoire de l'Inde.* Je ne croyois pas que cette Histoire eût jamais été traduite en françois; mais j'apprends, par les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tome XVI, Hist. page 98, que l'Abbé Gédoyn avoit lu à l'Académie, en 1741, *la traduction de l'Extrait que Photius nous a laissé de la Relation des Indes par Ctésias.* Cette traduction n'ayant point été remise au dépôt de l'Académie, et l'Abbé Gédoyn étant mort en 1744, un Libraire la publia en 1745 avec quelques autres ouvrages du même Auteur, dans un volume intitulé: *Œuvres diverses de M. l'Abbé Gédoyn.* Je n'ai point lu cette traduction, et je n'en ai eu connoissance que par cet endroit de nos Mémoires. On pourra peut-être m'accuser de négligence; mais comme le public sait actuellement apprécier les ouvrages de Gédoyn, j'espère qu'il voudra bien l'excuser.

(2) §. 1. *Quarante stades de largeur et deux cents où il est le plus large.* Arrien (*a*) dit que Ctésias donne à l'Indus quarante stades de largeur à l'endroit où il est le plus étroit et cent où il est le plus large, si tant est que son témoignage suffise pour le prouver. Il est vraisemblable qu'il faut s'en tenir à la leçon d'Arrien. Cependant Mégasthènes avance que l'Indus a (*b*) cent stades dans sa moindre largeur. Mais Pline assure (*c*) qu'il n'a jamais plus de cinquante stades.

(*a*) Arriani Expedit. Alexandri, lib. V, §. IV.
(*b*) Strab. lib. XV, pag. 1027, C.
(*c*) Plin. Hist. Nat. lib. VI, cap. XX, pag. 320.

(3) §. I. *La population de l'Inde.... est plus considérable que celle du reste de la terre.* Il est inutile de faire remarquer l'ignorance et la sottise de Ctésias; son ignorance s'il l'a cru, sa sottise s'il a imaginé qu'il se feroit croire.

(4) §. I. *Il parle aussi d'un ver de ce fleuve.* Il en fait la description §. XXVII.

(5) §. I. *Il ne pleut pas dans l'Inde.* Il y a dans le texte, οὐχ ὕει. M. Valckenaer corrige quelque part οὐχ ὕεται. J'en suis d'autant plus étonné, que ce Savant ne pouvoit ignorer que c'est une façon de parler elliptique très-commune dans la langue Grecque, et que l'on sous-entend Θεός ou Ζεύς.

L'observation de Ctésias est contredite par tous nos voyageurs. Arrien avoit observé avant eux qu'il pleuvoit (*a*) beaucoup en été dans l'Inde, et principalement sur les monts Parapamise, Emodus et Imaüs, et qu'il coule de ces montagnes des fleuves considérables, dont l'eau est trouble. Il ajoute ensuite qu'il pleut tellement dans l'Inde en été, que les plaines en sont inondées. Philostrate (*b*) avoit aussi remarqué que les Indiens se couvroient la tête dans les temps de pluie.

(6) §. II. *Il dit au sujet de la Pantarbe.* Philostrate (*c*) parle de cette pierre merveilleuse, dont il rapporte quelques autres fables. On lui attribuoit plusieurs vertus secrètes, entr'autres, (*d*) celle d'éteindre le feu.

(7) §. III. *Le perroquet parle comme un homme.* Il ne paroît pas que les Grecs aient connu le perroquet avant les conquêtes d'Alexandre. Aristote (*e*) se contente de

(*a*) Arriani Histor. Indica, cap. VI, §. IV, pag. 560 et 561.

(*b*) Philostrat. Vita Apollonii Tyan. lib. II, cap. XX, pag. 70; lib. III, cap. XIV, pag. 104.

(*c*) Id. ibid. lib. III, cap. XLVI, pag. 133.

(*d*) Heliodori Æthiop. lib. IV, pag. 177; lib. VIII, pag. 392 et 393.

(*e*) Aristot. Histor. Animal. lib. VIII, cap. XII, pag. 908, E.

remarquer

remarquer que cet oiseau est indocile quand il boit du vin. M. Belin de Ballu croit (*a*) justifier Ctésias sur ses fables, « parce que, dit-il, ce que Ctésias affirme du perroquet a » paru fabuleux aux Grecs, jusqu'à l'expédition d'Alexan- » dre, temps auquel ils ont mieux connu cet oiseau par- » leur ». Mais quel auteur ancien a jamais traité de fable ce que raconte Ctésias du perroquet? je n'en connois pas. Comment auroit-il pu s'en trouver, puisqu'il y a dans la Grèce même des oiseaux qui parlent?

(8) §. IV. *D'un or liquide.* Cette fable de Ctésias a paru si absurde au crédule Philostrate, qu'il fait dire à Apollonius, que (*b*) s'étant informé dans le pays de cette eau d'or que l'on prétend couler d'une fontaine, le chef des Brachmanes, Iarchas, lui répondit qu'il n'en avoit aucune connoissance.

(9) §. IV. *Pèse un talent.* Si cet or liquide est merveilleux, il ne l'est guère moins que l'on ne puise que cent talens d'or par an d'une fontaine de vingt-quatre pieds de circonférence sur six de profondeur; ce qui fait une somme très-modique. Car le talent d'or valant 70,200 livres de notre monnoie, les cent talens ne font que 7,020,000 livres.

(10) §. IV. *Le Roi.* Artaxerxès Mnémon.

(11) §. IV. *La grêle et le tonnerre.* Si l'on pouvoit ajouter foi à ce que raconte Ctésias, ce fer avoit été aimanté, ou l'étoit devenu par sa position. Mais tout autre fer auroit eu la même propriété. Quoiqu'il soit très-permis de douter du récit de Ctésias, il n'en est pas moins surprenant qu'on ait imaginé qu'une barre de fer, fichée en terre, pouvoit détourner la grêle et le tonnerre. On connoît parmi nous le paratonnerre et ses effets. C'est une découverte très-moderne.

(*a*) Traduction de Lucien, tom. II, pag. 424, not.

(*b*) Philostrat. Vita Apollonii, lib. III, cap. XLV, pag. 132 et 133.

(12) §. v. *Les chiens Indiens.* Elien a sans doute emprunté de Ctésias ce qu'il raconte des chiens Indiens. Quoi qu'il en soit, voici ce qu'il en dit : « Le chien Indien (*a*) » est aussi une bête féroce. Il est plus fort, plus courageux » et plus grand que tous ceux qu'on voit ailleurs. Il mé- » prise tous les animaux, excepté le lion qu'il attaque de » près. Il soutient l'attaque du lion, répond par ses aboie- » mens à son rugissement; s'il en est mordu, il le mord à » son tour, et n'est enfin vaincu qu'après l'avoir beaucoup » maltraité et grandement blessé. Quelquefois aussi le chien » remporte la victoire, et met le lion à mort. Quand le chien » l'a mordu, il s'y tient si fortement attaché, qu'on lui cou- » peroit les jambes, sans que la douleur lui fît lâcher prise. Il » ne desserre les dents que lorsqu'il y est forcé par la mort. » Il y a encore d'autres choses que j'ai entendu raconter de » ces chiens ; j'en parlerai ailleurs ».

(13) §. v. *Les vents n'y soulèvent pas moins les vagues qu'en Grèce.* Il y a dans le texte, καὶ θάλασσάν φησιν αὐτόθι οὐδὲν ἔλαττον τῆς Ἑλληνικῆς. Si on admet cette leçon, il faut traduire : « Il dit que la mer de l'Inde n'est pas moins » grande que celle de Grèce ». Observation ridicule ! M. Wesseling corrige en note, φυσᾷν en la place de φησίν : j'ai suivi cette correction.

(14) §. vi. *Il (le roseau Indien) est si gros, &c. Arundini (b) quidem Indicæ arborea amplitudo : qualem vulgo in templis videmus : differre mares ac feminas in his quoque Indi tradunt. Spissius mari corpus, feminæ capacius : navigiorumque vicem præstant, si credimus, singula internodia.* Théophraste, que Pline traduit dans ce passage, dit (*c*) seulement qu'on s'en sert à faire des bar-

(*a*) Æliani Histor. Animal. lib. IV, cap. XIX, pag. 191.

(*b*) Plinii Histor. Natur. lib. XVI, cap. XXXVI, tom. II, pag. 27, sub finem.

(*c*) Theophrasti Histor. Plantar. lib. IV, cap. XII, pag. 470, sub finem.

ques. Tzetzès (*a*) prétend au contraire que Ctésias assure que l'intervalle entre deux nœuds suffit pour construire deux vaisseaux de charge.

(15) §. VI. *Le mât d'un grand navire.* Le texte grec porte : D'un navire de dix mille de charge.

(16) §. VII. *La Martichore est un animal de l'Inde.* Elien (*b*) raconte les mêmes particularités d'après Ctésias, et y en ajoute quelques autres encore d'après le même Historien. Quoique cet Ecrivain se montre dans toutes les occasions d'une crédulité excessive, il n'ajoute cependant aucune foi à son récit.

Pausanias (*c*) parle aussi de la Martichore, et croit aveuglément tout ce que Ctésias en a raconté. Il s'imagine cependant que c'est un tigre que la frayeur des Indiens a fait prendre pour un animal particulier. *Le savant et judicieux* Abbé Gédoyn a pris généreusement la défense de Ctésias dans sa traduction de Pausanias.

Philé (*d*) décrit la Martichore en vingt-cinq vers, probablement d'après Ctésias, quoiqu'il ne le nomme pas.

Philostrate (*e*) dit qu'Apollonius s'informa des Indiens si l'on trouvoit chez eux l'animal nommé Martichore. Il en fait ensuite une description abrégée, et telle qu'elle se trouve dans Ctésias, qu'il ne nomme pas. Iarchas, l'un des principaux Indiens à qui Apollonius adresse la parole, lui répond qu'il n'a jamais entendu parler de la bête féroce qui lance des traits.

Pline en fait mention en ces termes : *Apud* (*f*) *eosdem nasci Ctesias scribit, quam Mantichoram appellat, tri-*

(*a*) Tzetzes, Chiliad. lib. VII, vers. 743.

(*b*) Æliani Histor. Animal. lib. IV, cap. XXXI, pag. 193.

(*c*) Pausan. Bœotic. seu lib. IX, cap. XXI, pag. 751.

(*d*) Phile de Animalium proprietate, pag. 150.

(*e*) Philostrati Vita Apollonii, lib. III, cap. XLV, pag. 132 et 133.

(*f*) Plinii Histor. Natur. lib. VIII, cap. XXI, pag. 449.

plici dentium ordine pectinatim coeuntium, facie et auriculis hominis, oculis glaucis, colore sanguineo, corpore leonis, caudâ scorpionis modo spicula infigentem : vocis, ut si misceatur fistulæ et tubæ concentus : velocitatis magnæ, humani corporis vel præcipue appetentem.

Ce que dit Pline de la voix de cet animal se trouve dans Elien; mais il paroît qu'il a traduit Aristote. Cet excellent Ecrivain, que j'aurois dû mettre en tête, s'exprime ainsi: Je me sers de la traduction de M. Camus, qui est élégante, et, à peu de choses près, très-exacte. « S'il (*a*) en faut croire » Ctésias, il y a dans les Indes une bête féroce qu'on nomme » Martichore, qui a triple rangée de dents. Cet animal, » ajoute Ctésias, ressemble au lion par sa taille, par sa cri» nière et par la forme de ses pieds : sa face et ses oreilles » sont celles d'un homme; ses yeux sont bleus; son corps » a le rouge du cinabre; sa queue est telle que celle du » scorpion terrestre, armée d'un aiguillon et de pointes » qu'il lance comme des traits. Sa voix semble le son réuni » d'une flûte et d'une trompette : il a la vîtesse du cerf, est » cruel et avide de chair humaine ».

Il y a quelques légères inexactitudes dans cette traduction. 1°. Aristote ne parle pas de la crinière de la Martichore, mais de l'épaisseur de son poil, qu'il compare par cette qualité à celui du lion, δασὺ ὁμοίως. 2°. Τὰς ἀποφυάδας ne signifie pas proprement des pointes, mais des aiguillons rangés de chaque côté de la queue, et qui paroissent tenir à l'aiguillon principal, comme les rejetons tiennent à une branche d'arbre. C'est cet arrangement des aiguillons qui leur a fait donner le nom d'ἀποφυάδες, *ramuli adnascentes majoribus*, ainsi que l'explique très-bien Henri Etienne dans son Trésor de la Langue Grecque. M. Camus a traduit dans ses notes sur l'Histoire des Animaux d'Aristote, tome II, page 497, le passage de Ctésias qui regarde la Mar-

(*a*) Aristotelis Hist. Animal. lib. II, cap. I, pag. 782, B.

tichore; mais comme il se trouve dans cette traduction un plus grand nombre d'inexactitudes que dans le passage d'Aristote rapporté dans cette note, je n'ai pu en faire usage.

(17) §. VII. *A la distance d'un plèthre.* Cent pieds grecs, qui font environ quatre-vingt-quatorze pieds neuf lignes.

(18) §. VII. *Excepté l'éléphant.* Elien dit à l'endroit ci-dessus cité que la Martichore tue tous les animaux, excepté l'éléphant; mais quelques lignes plus bas, il excepte encore le lion.

(19) §. VIII. *Il fait aussi mention d'un territoire sacré.* Nonnose (*a*) dit dans la Relation de son Ambassade, « que » la plupart des Sarrasins qui habitent le Phœnicon, et » au-delà du Phœnicon et des monts Taurènes, regardent » comme sacré un certain lieu, qui est consacré à un Dieu. » Ils s'y assemblent deux fois par an. L'une de ces assem- » blées dure un mois entier, et finit presque au milieu du » printemps, quand le soleil entre dans le signe du taureau. » L'autre assemblée dure deux mois; elle se tient après le » solstice d'été. Pendant le temps de ces assemblées, il y a » une très-grande paix entre ceux qui viennent à la fête » et les habitans de ces lieux. On dit aussi que pendant le » même temps les bêtes féroces ne font aucun mal aux » hommes, et qu'elles ne s'attaquent pas même entre » elles ». Photius remarque que Nonnose a rapporté dans sa Relation beaucoup de fables. Ce dernier trait confirme le jugement qu'en porte ce savant Patriarche.

(20) §. IX. *Le soleil est froid à son lever et pendant la moitié du jour.* S'il faut en croire Nonnose, c'est le contraire en Ethiopie. « Lorsque (*b*) le soleil, dit-il, parcourt » les signes du cancer, du lion et de la vierge jusqu'à Auë,

(*a*) Photii Biblioth. Cod. III, pag. 6.
(*b*) Ib. pag. 7.

» on a, comme dans notre pays, l'été avec une grande séche-» resse, mais depuis Auë jusqu'à Auxumis, et dans le reste » de l'Ethiopie, on y éprouve un hiver considérable, quoi-» qu'il ne dure pas toute la journée; car il ne commence » par-tout que depuis midi. Le ciel se couvre alors de » nuages très-épais, et la terre est inondée de pluies vio-» lentes et orageuses ».

L'observation de Nonnose est confirmée par les Voyageurs. Hérodote prétend (*a*) que dans l'Inde le soleil est plus ardent le matin qu'à midi. Cet Historien n'avoit aucune connoissance des longitudes. S'il en eût eu, il auroit su que lorsqu'il étoit neuf heures du matin en Grèce, il pouvoit être midi dans l'Inde. Le merveilleux auroit alors disparu. Quant à ce que dit Ctésias, c'est une fable qu'on ne peut excuser, et qu'il paroît n'avoir imaginée que pour contredire Hérodote. Remarquez aussi que ce dernier Historien n'assure pas le fait qu'il raconte, et qu'il ne le rapporte que sur des ouï-dire.

(21) §. x. *Il est habité par des hommes justes.* Ctésias veut sans doute parler d'Amphinomus et d'Anapis, qu'on appela les hommes pieux, parce que (*b*) dans une éruption du mont Etna, ils prirent sur leurs épaules, l'un son père, l'autre sa mère, sans penser à se charger de leur or et de leur argent. Pausanias (*c*) ajoute que la tradition portoit que la lave les respecta, et que s'étant séparée en deux, ils traversèrent sains et saufs le pays avec leur père et leur mère. Ctésias est le seul écrivain qui ajoute que dans les autres éruptions de l'Etna ce pays est respecté par la lave. Cet Auteur, qui n'aime que le merveilleux, non content d'en mettre dans des pays peu fréquentés, et où il étoit difficile de le démentir, en a encore rapporté de pays habités

(*a*) Herodot. lib. III, §. CIV.

(*b*) Strab. lib. VI, pag. 412, B; Valer. Maxim. lib. V, cap. IV, Extern. 4, pag. 477.

(*c*) Pausan. Phocic. seu lib. X, cap. XXVIII, pag. 867.

par les Grecs, où il étoit facile de le convaincre de mensonge.

(22) §. x. *Dans l'île de Zacynthe des fontaines, &c.* Hérodote (*a*) dit que dans l'île de Zacynthe il y a plusieurs lacs, et qu'on tire de la poix du plus grand de ces lacs. Vitruve (*b*) remarque aussi qu'il y a dans l'île de Zacynthe et aux environs de Dyrrhachium et d'Apollonie, des fontaines qui charrient beaucoup de poix avec leurs eaux. Mais (*c*) Eudoxe, ou quelque autre Ecrivain aussi crédule, ayant avancé qu'il y avoit du poisson dans ce lac, Ctésias n'a pas manqué de saisir cette fable, et de se l'approprier.

Spon (*d*) assure qu'il y a dans l'île de Zacynthe une fontaine de poix, qui sort des entrailles de la terre avec une belle eau claire, et que la poix par sa pesanteur demeure au fond. Si Eudoxe, Ctésias et Antigonus s'étoient exprimés de la sorte, on ne leur auroit pas reproché de n'avoir écrit qu'une fable.

(23) §. x. *Il y a dans la Phasélide en Lycie un feu, &c.* Flagrat (*e*) in Phaselide mons Chimæra, et quidem immortali diebus ac noctibus flammâ. Ignem ejus accendi aquâ, extingui vero terrâ, aut feno, Gnidius Ctesias tradit.

Antigonus (*f*) rapporte la même chose d'après Ctésias, et termine son récit de la sorte : Τοῦτο δὲ ἐὰν μὲν εἰς ὕδωρ ἐμβάλῃς, καίεσθαι βέλτιον· ἐὰν δὲ φορτίον ἐπιβαλὼν πήξῃ τις, σβέννυσθαι. J'avois bien vu que φορτίον étoit corrompu, et qu'il falloit substituer en sa place φορυτόν; mais depuis j'ai observé qu'il falloit encore corriger avec Richard

(*a*) Herodot. lib. IV, §. CXCV.
(*b*) Vitruv. lib. VIII, cap. III, pag. 159, lineâ penultimâ.
(*c*) Antigon. Histor. Mirabil. cap. CLXIX.
(*d*) Voyage de Spon, tom. I, pag. 89.
(*e*) Plinii Histor. Nat. lib. II, cap. CVI, tom. I, pag. 122.
(*f*) Antigoni Histor. Mirabil. cap. CLXXXII.

Bentley (*a*) sur Callimaque, πνίξῃ τις. « Si quelqu'un l'étouffe » avec de la terre, il s'éteint ».

(24) §. XI. *Des hommes noirs, qu'on appelle Pygmées.* Homère (*b*) parle des Pygmées et de la guerre que leur font les grues. Aristote (*c*) en parle aussi : voici ce qu'en dit ce savant Ecrivain. « Les grues passent des plaines de la Scythie » aux marais qui sont au-dessus de l'Egypte, marais d'où » coule le Nil. C'est ce canton qu'habitent les Pygmées, dont » l'existence n'est point une fable. C'est réellement, comme » on le dit, une espèce d'hommes d'une petite stature; » leurs chevaux sont petits aussi. Ils passent leur vie dans » des cavernes ».

Je me suis servi de la traduction de M. Camus, mais j'y ai corrigé un contre-sens. Τὰ ἕλη τὰ ἄνω τῆς Αἰγύπτου, signifient *les marais qui sont au-dessus de l'Egypte*, ὅθεν ὁ Νεῖλος ῥεῖ, *desquels marais le Nil coule.* Ptolémée (*d*) parle de marais qui sont au pied de la montagne de la Lune, et que le Nil sort de ces marais. M. Camus a traduit aux marais *de la Haute*-Egypte, *vers* les sources du Nil. Indépendamment que le texte d'Aristote ne peut signifier que ce que je lui ai fait dire, c'est qu'il est absolument faux qu'il y ait des marais dans la Haute-Egypte, et que le Nil prenne sa source en Egypte. Aristote paroît avoir ajouté foi au récit de Ctésias. Cependant il ne parle pas du combat des Pygmées avec les grues.

Pline s'exprime ainsi : Supra (*e*) hos extremâ in parte montium, trispithami Pygmæi narrantur, ternas spithamas longitudine, hoc est ternos dodrantes non excedentes, salubri cœlo, semperque vernante, montibus ab aquilone oppositis : quos a gruibus infestari Homerus quoque pro-

---

(*a*) Bentleius in notis ad Callimachi Fragmenta LXXV, pag. 453.

(*b*) Homeri Iliad. lib. III, vers. 6.

(*c*) Aristotelis Histor. Animal. lib. VIII, cap. XII, pag. 907, E.

(*d*) Ptolemæi Geograph. lib. IV, cap. IX, pag. 131.

(*e*) Plinii Hist. Nat. lib. VII, cap. II, tom. I, pag. 373, lin. 21.

didit. Fama est insidentes arietum caprarumque dorsis, armatos sagittis veris tempore universo agmine ad mare descendere, et ova pullosque earum alitum consumere: ternis expeditionem eam mensibus confici, aliter futuris gregibus non resisti. Casas eorum luto, pennisque, et ovorum putaminibus constrni. Aristoteles in cavernis vivere Pygmæos tradit : cetera de his, ut reliqui.

On peut voir aussi ce qu'en dit Eustathe dans son (*a*) Commentaire sur Homère.

Voilà sans doute de grandes autorités pour prouver l'existence des Pygmées; mais il y en a encore une plus considérable, qui auroit pu me dispenser de rapporter les autres. C'est le Voyage du Capitaine Lemuel Gulliver à Lilliput.

Elien met (*b*) chez les Psylles Indiens ce que Ctésias raconte du bétail des Pygmées.

(25) §. XI. *Ils se servent pour cette chasse de corbeaux, de milans, &c.* Photius n'a pas jugé à propos de nous apprendre de quelle manière les Pygmées dressoient ces oiseaux. Elien va suppléer, d'après Ctésias, à cette omission, avec cette seule différence qu'il attribue cette chasse aux Indiens.

« Les (*c*) Indiens, dit-il, chassent le lièvre et le renard » de cette manière : ils ne se servent pas de chiens pour » cette chasse; mais ayant pris des aiglons, des petits de » corbeaux et de milans, ils les dressent de cette sorte. Ils » attachent de la viande sur un lièvre et sur un renard » apprivoisés, et les ayant lâchés, ils lancent sur eux ces » oiseaux en leur permettant d'enlever la viande. Ces » oiseaux les poursuivent aussi-tôt de toutes leurs forces, » et les ayant atteints, tantôt l'un, tantôt l'autre, ils leur

(*a*) Eustathii Comment. in Homerum, pag. 372, lin. 6 et seq.
(*b*) Æliani Histor. Animal. lib. XVI, cap. XXXVII, pag. 909.
(*c*) Id. lib. IV, cap. XXVI, pag. 199.

» enlèvent la viande, prix de leur course, et c'est un appât » qui les attire beaucoup. Lorsqu'ils ont ainsi dressé ces » oiseaux à la chasse, ils les lâchent sur les lièvres des » montagnes et sur les renards sauvages. Ces oiseaux, dans » l'espérance de leur proie accoutumée, fondent sur ces » animaux aussi-tôt qu'il en paroît, les enlèvent et les » apportent à leurs maîtres, comme le dit Ctésias. Ceux- » ci, ainsi que je l'ai appris du même Ecrivain, leur don- » nent les entrailles de ces animaux, pour leur tenir lieu » de la viande attachée sur les lièvres et sur les renards » apprivoisés ».

Aristote parle (*a*) d'une chasse pareille avec des oiseaux de proie, qui étoit en usage chez les Thraces.

(26) §. XII. *Ces montagnes sont habitées par des Gryphons.* Elien prenant Ctésias pour son guide, donne de cet oiseau fabuleux une description plus détaillée que Photius. « J'apprends, dit-il, que (*b*) le gryphon, animal particu- » lier à l'Inde, a quatre pieds, et qu'il est de la grandeur » du lion. Ses griffes sont très-fortes et approchantes de » celles de cet animal. Les plumes qu'il a sur le dos sont » noires, et celles des parties antérieures rouges, excepté » celles des ailes qui sont blanches. Quant à la partie anté- » rieure du cou, Ctésias raconte que les plumes sont de » couleur vert de mer, que le bec de cet oiseau ressemble » à celui des aigles, et que la tête est telle que la repré- » sentent les peintres et les statuaires, avec des yeux pleins » de feu. Les gryphons font leurs nids sur les montagnes, » et s'il est impossible de les prendre, il ne l'est pas de » s'emparer de leurs petits. Les Bactriens, qui habitent » dans le voisinage des Indiens, prétendent qu'ils sont les » gardiens de l'or, qu'ils le déterrent pour en construire » leurs nids, et que les Indiens s'emparent de l'or qui tombe

(*a*) Aristoteles de Mirabilibus Auscultationibus, cap. CXXVIII.

(*b*) Æliani Hist. Animal. lib. IV, cap. XXVII, pag. 199 et 201.

» à terre. Les Indiens ne conviennent pas que les gryphons » soient gardiens de l'or. Ces animaux, craignant pour leurs » petits, combattent contre ceux qui viennent les attaquer. » Ils se battent contre tous les animaux, et remportent faci- » lement la victoire sur eux, excepté contre le lion et l'élé- » phant, qu'ils n'attaquent pas. La force de ces animaux » étant redoutable, les habitans ne vont pas à la recherche » de l'or pendant le jour, mais la nuit, dans l'espérance » de pouvoir mieux se cacher. Le pays habité par les gry- » phons et celui où abonde l'or, est très-désert. Ceux qui » vont à la recherche de ce métal, s'y rendent en armes au » nombre de mille, ou même de deux mille, et portent avec » eux des pioches et des sacs. Pour le faire avec sûreté, ils » observent les nuits où la lune ne donne pas. S'ils trom- » pent la vigilance des gryphons, ils ont un double avan- » tage, celui de ne point perdre la vie et d'emporter chez eux » leur charge d'or. Lorsqu'ils l'y ont porté, on le purifie. » C'est un talent (*a*) qu'ont les fondeurs d'or. En s'exposant » à ces dangers, les Indiens acquièrent de grandes richesses. » S'ils sont découverts par les gryphons, ils périssent. Ils » ne retournent dans leur pays, comme je l'apprends, que » la troisième ou la quatrième année ».

Philé (*b*) donne en vingt-huit vers une description du gryphon. Corn. de Pauw prétend qu'il l'a empruntée d'Elien; mais peut-être avoit-il sous les yeux Ctésias. Quoi qu'il en soit, je ne crois pas qu'on doive admettre avec cet éditeur au quatrième vers δέῤῥιν en la place de δέρην. Je pense plutôt qu'il faut conserver cette leçon, qui me paroît la véritable. Je sais qu'Elien fait cette partie de

(*a*) Il y a dans le texte : Καὶ ἐκκαθάραντες οἱ μαθόντες χρυσωρυχεῖν σοφίᾳ τινὶ σφετέρᾳ. « Et ceux qui ont appris à *le tirer de la* » *terre* par leur talent l'ayant purifié ». Cela ne fait aucun sens. Gesner substitue χρυσοχοεῖν à χρυσωρυχεῖν, changement léger qui fait un sens très-juste, que j'ai suivi.

(*b*) Phile de Animalium Proprietate, pag. 14 et seq.

couleur cyanée, et que cette variation est l'un des motifs de Corn. de Pauw pour faire le changement qu'on vient de lire. Mais qui est-ce qui ignore que la couleur cyanée approche beaucoup du noir ?

Hérodote (*a*) parle des gryphons ; mais indépendamment qu'il ne paroît les regarder que comme des animaux fabuleux, c'est qu'il les place dans le nord de l'Europe entre les Arimaspes et les Hyperboréens.

Pisidès, parlant (*b*) de la force du gryphon, dit qu'il enlève un bœuf entre ses serres. Le merveilleux croît en s'éloignant de sa source.

(27) §. XIII. *On est obligé de la leur couper.* Cela n'est pas particulier aux moutons de l'Inde. *Voyez* ce que dit Hérodote de ceux de l'Arabie, lib. III, cap. CXIII, et surtout ma note 216.

(28) §. XIII. *Ni cochon domestique, ni cochon sauvage.* Elien (*c*) dit : Ctésias raconte qu'il n'y a dans l'Inde ni sanglier ni cochon. Il répète (*d*) la même chose autre part, et il ajoute que les Indiens ont une telle horreur de cet animal, qu'ils ne voudroient pas plus s'en nourrir que de chair humaine. Mais s'ils ne connoissent pas même cet animal, comme le dit Ctésias, comment peuvent-ils l'avoir en horreur ?

(29) §. XIII. *Un fleuve de miel.* Fable ridicule, qui ne mérite pas d'être relevée.

(30) §. XIV. *Prenez trois oboles de cette eau coagulée.* Cette eau, qui se coagule, est une autre fable encore plus ridicule que la précédente. L'obole pèse dix grains et un peu plus de demi-grain. Les trois oboles équivalent à 32 grains et demi.

(*a*) Herodot. lib. IV, §. XIII et XXVII.
(*b*) Pisides in Κοσμουργία, vers. 907.
(*c*) Æliani Histor. Animal. lib. III, cap. III, pag. 131.
(*d*) Id. ibid. lib. XVI, cap. XXXVII, pag. 911.

(31) §. XIV. *Il a l'esprit aliéné.* Antigonus (*a*) raconte que, selon Ctésias, il y a en Ethiopie une eau rouge comme du cinabre, que ceux qui en boivent perdent la raison. Il ajoute que cela est confirmé par Philon, qui a écrit l'Histoire d'Ethiopie. Ce Philon est plus ancien qu'Eratosthènes.

Diodore de Sicile (*b*) parle d'un lac en Ethiopie de forme quarrée, qui a cent soixante pieds de circonférence, dont l'eau est rouge comme du cinabre. Cette eau est d'une odeur très-agréable, qui approche beaucoup de celle d'un vin vieux. Elle a une propriété merveilleuse. Ceux qui en boivent perdent la raison, et s'accusent des fautes qu'ils ont faites long-temps auparavant. Cet Historien ajoute sagement : On ne doit pas croire aisément ces choses. Pline, parlant du fleuve Gallus en Phrygie (*c*), dit : *Sed ibi in potando necessarius modus, ne lymphatos agat : quod in Æthiopiâ accedere his, qui e fonte Rubro biberint, Ctesias scribit.*

(32) §. XVI. *Un serpent d'un spithame de long.* Le spithame est de neuf pouces; mais comme le pied grec a quatre lignes de moins que le pied de Paris, le spithame a environ huit pouces et demi de Paris.

(33) §. XVII. *Il y a dans l'Inde un oiseau.* Elien s'étend davantage sur cet oiseau. Voici ce qu'il en dit : « Il y a (*d*) » dans l'Inde une espèce d'oiseau très-petit. Ces oiseaux » font leurs nids sur de hautes montagnes et des rochers » lisses. Ils ne sont pas plus gros que des œufs de perdrix; » leur couleur est celle de la sandaraque. Les Indiens don- » nent à cet oiseau le nom de Dicairos en leur langue, et » les Grecs celui de *Dicæos*, Juste, dans la leur, comme » je l'ai entendu dire. Si l'on prend de sa fiente environ de

(*a*) Antigoni Hist. Mirabil. cap. CLX.
(*b*) Diodor. Sicul. lib. II, §. XIV, pag. 128.
(*c*) Plin. Hist. Nat. lib. XXXI, cap. II, tom. II, pag. 547, lin. 24.
(*d*) Æliani Histor. Animal. lib. IV, cap. XLI, pag. 217.

» la grosseur d'un grain de millet, délayée dans une boisson, » on meurt sur le soir. Cette mort ressemble au sommeil; » elle est agréable et sans douleur, et l'on peut lui appli- » quer les épithètes de mou et qui relâche les membres, » que les Poètes donnent au sommeil. Cette mort étant » sans douleur, est très-agréable à ceux qui veulent » mourir. Aussi les Indiens mettent-ils tous leurs soins » pour s'en procurer la possession. Ils le regardent en effet » comme un spécifique qui leur fait oublier leurs maux. » Le Roi de l'Inde en envoie à celui de Perse, et l'on re- » garde ce présent comme l'un des plus précieux. Celui-ci » le préfère à tous les autres présens, et si la nécessité le » force à s'en servir, il le regarde comme le souverain re- » mède des maux incurables. Personne ne le possède en » Perse, excepté le Roi et sa mère. Comparons donc ce » remède au Népenthès (*a*) d'Egypte, et voyons lequel » est préférable. Le remède Egyptien fait oublier les maux » un seul jour, l'Indien pendant toute l'éternité. L'un étoit » un présent (*b*) d'une femme, l'autre celui d'un oiseau, ou » plutôt de la nature, qui se sert de son ministère pour » détacher par des voies secrètes les chaînes les plus pe- » santes. Les Indiens l'ont, à ce que l'on dit, en leur pos- » session, et se délivrent par ce moyen de la prison du » corps ».

(34) §. XVIII. *Un arbre qu'on appelle Parébon.* Hésychius dit, je ne sais sur quelle autorité, que c'est un certain arbre de Crète. Je soupçonne que c'est une faute des copistes, et qu'ayant sous les yeux le passage de Ctésias, il a écrit παρ' Ἰνδοῖς, que ses copistes ont changé par inadvertance en παρὰ Κρησὶ. Il est bien étonnant que le savant

(*a*) Homeri Odyss. lib. IV, vers. 221; Diodor. Sicul. lib. I, §. XCVII, pag. 109.

(*b*) Polydamna, femme de Thonis, Roi d'Egypte. Homer. loco laudato.

Editeur de ce Grammairien n'ait pas corrigé cette faute, au moins dans sa note.

Apollonius Dyscole (*a*) s'exprime ainsi : « Ctésias raconte qu'il y a chez les Indiens un arbre qu'on appelle » Parébon. Cet arbre attire tout ce qu'on apporte près de » lui, or, argent, étain, airain, en un mot, tous les mé» taux quelconques. Il attire aussi les moineaux qui s'en » approchent. Si cet arbre est gros, il attire les chèvres, » les moutons et les animaux de pareille grandeur ».

(35) §. XVIII. *Dans un chous d'eau.* Le chous est une mesure Attique, qui contient à-peu-près cinq pintes de Paris.

(36) §. XIX. *Les Indiens l'appellent en leur langue Hypobarus.* Le nom de ce fleuve est dans le texte, Ὕπαρχος ; mais l'on a vu, il y a long-temps, qu'il falloit lire avec Pline le Naturaliste, Ὑπόβαρος : *Ctesias* (*b*) *Indis flumen esse Hypobarum, quo vocabulo significetur omnia in se ferre bona : fluere a septemtrione in exortivum oceanum juxta montem silvestrem arboribus electrum ferentibus. Arbores eas siptachoras vocari, quâ appellatione significetur prædulcis suavitas.* On lisoit avant le Père Hardouin dans le texte de Pline, *Aphytachoras.* Ce Savant a corrigé d'après Ctésias, *Siptachoras.* Si Pline a servi à rétablir le texte de Ctésias, ce dernier Ecrivain a rendu le même service à Pline.

(37) §. XIX. *Comme les avelines.* Il y a dans le texte, ὥσπερ κάρυα τὰ Ποντικά. « Comme des noix Pontiques ». La noix Pontique ou du Pont, est cette espèce de noisette que nous nommons aveline. *Philoxen. Gloss.* Ποντικόν. *Nux avellana.* Pline nous apprend aussi la même chose. (*c*) Cete-

(*a*) Apollonii Dyscoli Historia Commentitia, cap. XVII, pag. 21, ex Edit. Meursii.

(*b*) Plin. Hist. Nat. lib. XXXVII, cap. II, tom. II, pag. 770, lin. 15.

(*c*) Id. ibid. lib. XV, cap. XXII, tom. I, pag. 748, lin. ultimâ.

ris (nucibus) quidquid est, solidum est, ut in avellanis, et ipso nucum genere, quas antea *abellinas* patrio nomine appellabant. In Asiam Græciamque e Ponto venêre, et ideo Ponticæ nuces vocantur.

(38) §. xx. *Il y a des hommes qui ont une tête de chien.* Hérodote (*a*) place les Cynocéphales, ou hommes à tête de chien, en Libye; mais il étoit trop sensé pour ajouter foi à ce que lui en contèrent les Libyens. On a reproché à Saint Augustin d'avoir cru l'existence des Cynocéphales. Ce reproche n'est nullement fondé. Voici de quelle manière (*b*) s'exprime cet illustre et savant Père de l'Eglise. *Quid dicam de Cynocephalis, quorum canina capita atque ipse latratus magis bestias quam homines confitetur?* Sed omnia genera hominum quæ dicuntur esse, credere non est necesse.

Voyez aussi ma note 339 sur le livre IV d'Hérodote, où je réponds aux reproches que M. de Pauw a faits au même Saint Augustin au sujet des Acéphales, ou Hommes sans tête.

Elien, qui copie toutes les fables de Ctésias, n'a pas oublié celle-ci dans son Histoire des Animaux. « Dans le » même (*c*) canton de l'Inde, dit-il, où se trouvent les » Scarabées, on voit ceux qu'on appelle Cynocéphales, à » cause de la forme de leur tête. Ils ressemblent du reste » aux hommes, et se couvrent le corps de peaux de bêtes » sauvages. Ils sont justes, ne font de mal à personne, et ne » parlent pas. Ils aboyent et comprennent le langage des » Indiens. Ils se nourrissent d'animaux sauvages, qu'ils » prennent facilement, parce qu'ils sont très-légers à la » course. Lorsqu'ils les ont tués, ils les partagent en diffé- » rentes portions, qu'ils font cuire au soleil et non au feu.

(*a*) Herodot. lib. IV, §. CXCI.
(*b*) S. Augustini de Civitate Dei, lib. XVI, cap. VIII, pag. 422.
(*c*) Æliani Histor. Animal. lib. IV, cap. XLVI, pag. 223.

» Ils

» Ils ont des troupeaux de chèvres et de brebis, dont ils » boivent le lait. Les bêtes sauvages leur servent de nourri- » ture. J'en ai parlé parmi les animaux privés de raison, » parce qu'ils n'ont pas, comme les hommes, un langage » articulé ».

S'il existe de tels animaux dans l'Inde, il y a grande apparence que c'est une espèce de singes, sur lesquels Ctésias a débité, à son ordinaire, beaucoup de fables qui rendent cette espèce méconnoissable. On peut aussi consulter ce qu'en disent (*a*) Diodore de Sicile, (*b*) Aristote, et principalement M. Camus dans ses notes sur l'Histoire des Animaux d'Aristote, tome II, page 274.

Il ne faut pas confondre les Cynocéphales avec les Cynamolges, dont parle aussi le même Ctésias. « Ctésias, dit (*c*) » Elien, raconte dans son Histoire de l'Inde que les Cyna- » molges nourrissent un grand nombre de chiens de la gros- » seur de ceux d'Hyrcanie. Ils les élèvent avec beaucoup » de soin, et voici la raison qu'il en donne : Depuis le tro- » pique du cancer jusqu'au milieu de l'hiver, des trou- » peaux innombrables de bœufs sauvages, tels que des » essaims d'abeilles ou de guêpes irritées, fondent sur leur » pays et les attaquent avec fureur de leurs cornes. Ils ne » peuvent s'en garantir qu'en lâchant sur eux ces chiens » qu'ils ont élevés. Ces animaux attaquent les bœufs, et en » viennent facilement à bout. Les Cynamolges réservent » pour eux ce qu'il y a de meilleur dans la chair de ces » animaux, et abandonnent le reste à leurs chiens; ils le » font d'autant plus volontiers, qu'ils cherchent à recon- » noître le service qu'ils leur ont rendu. Le reste de l'année, » où ils n'ont rien à craindre de l'incursion des bœufs, ils » mènent leurs chiens à la chasse et traient les chiennes,

(*a*) Diodor. Sicul. lib. III, §. XXXV, pag. 200.
(*b*) Aristot. Hist. Animal. lib. II, cap. VIII, pag. 783.
(*c*) Æliani Hist. Animal. lib. XVI, cap. XXXI, pag. 903.

» dont ils boivent le lait, comme nous buvons celui des » brebis et des chèvres. De-là vient le nom de Cynamolges » qu'on donne à ces peuples ».

Julius Pollux a pris de travers le récit de Ctésias. Il fait dire à cet Historien que les (*a*) Cynamolges sont des chiens qui habitent près des marais méridionaux, qu'ils se nourrissent de lait de vache, et que lorsque les bœufs Indiens font l'été une incursion dans leur pays, ils les attaquent.

Diodore de Sicile (*b*), Strabon (*c*) et (*d*) Agatharchides ne s'y sont pas trompés; mais il est bien étonnant que, ne connoissant ce peuple imaginaire que par Ctésias, ils l'aient placé en Afrique. Diodore de Sicile observe que ces hommes ont une barbe démesurée, et Agatharchides qu'ils portent leur chevelure très-longue, et qu'on les appelle des Barbares sauvages. Ce dernier remarque que l'incursion des bœufs dans le pays des Cynamolges commence au solstice d'hiver et continue jusqu'au milieu de cette saison; ce qui est le contraire de ce qu'a dit Ctésias.

(39) §. xxi. *Un animal de la grandeur d'un scarabée.* Elien, qui a puisé dans Ctésias la plupart des choses qui se lisent dans son Histoire des Animaux, raconte (*e*) « qu'il » y a dans l'Inde des animaux de la grosseur du scarabée, » de couleur rouge, et que l'on prendroit pour du cinabre, » si on les voyoit pour la première fois. Cet animal a les » pieds très-longs et le corps mou au toucher. Il naît sur » les arbres qui portent l'ambre, et se nourrit du fruit de » ces arbres. Les Indiens écrasent ces insectes et en tirent » une teinture rouge dont ils teignent leurs étoffes, ou toute » autre chose à laquelle ils veulent donner cette couleur. » On envoie au Roi de Perse des étoffes de cette teinture.

(*a*) Julii Pollucis Onomastic. lib. v, Segm. xli, pag. 497.
(*b*) Diodor. Sicul. lib. iii, §. xxxi, pag. 197.
(*c*) Strab. lib. xvi, pag. 1116, C, D.
(*d*) Agatharchid. de Rubro Mari, pag. 44.
(*e*) Æliani Hist. Animal. lib. iv, cap. xlvi, pag. 223.

» Les Perses en admirent la beauté, et, suivant Ctésias, ils » les préfèrent à celles de leur pays. La couleur en est plus » vive et plus brillante que celle de Sardes ».

(40) §. XXI. *S'en servent pour teindre en pourpre.* M. Delaval prétend que cet insecte est la cochenille. *Voyez* la Préface de son ouvrage intitulé : *An experimental Inquiry into the cause of the changes of colours.* London, 1777, *in*-8°.

(41) §. XXII. *Deux cent soixante talens d'ambre.* Le talent Attique pèse soixante mines, ou six mille drachmes, la mine cent drachmes, la drachme soixante-dix-neuf grains, poids de Paris. Le talent pèse par conséquent cinquante-une livres, six onces, sept gros, vingt-quatre grains. Ainsi les deux cent soixante talens d'ambre équivalent à 13,372 livres, six onces, deux gros, quarante-huit grains, poids de Paris.

(42) §. XXII. *Mille talens d'ambre.* Les mille talens d'ambre pèsent 51,432 livres, quatre onces, cinq gros, vingt-quatre grains.

(43) §. XXII. *Des étoffes de coton.* Il y a dans le texte ξύλινα ἱμάτια, que le traducteur latin a rendu, *ligneos amictus.* Cette traduction est littérale; mais l'on a remarqué, il y a long-temps, que la lettre tue l'esprit. C'est ce qu'Hérodote appelle εἴρια ἀπὸ ξύλυ, lib. III, §. XLVII. *Voyez* aussi la note 305 sur le livre II, page 357 et 358; livre III, note 91, page 313; note 198, page 368; et livre VII, note 291. Voici ce que dit Pline le Naturaliste, du coton de l'Egypte : *Superior* (*a*) *pars Ægypti in Arabiam vergens gignit fruticem quem aliqui gossipion vocant, plures* xylon, *et ideo lina inde facta* xylina.

(44) §. XXII. *Ils achètent aussi des Indiens des épées.* Suivant le texte, c'est le contraire. Ce sont les Cynocé-

(*a*) Plin. Histor. Natural. lib. XIX, cap. I, tom. II, pag. 156, *lin.* 7.

phales qui vendent aux Indiens des épées, des arcs et des javelots. Mais si les Cynocéphales n'exerçoient aucun métier, comme on vient de le voir, comment avoient-ils pu fabriquer ces sortes d'armes? De plus, s'ils eussent su en fabriquer, il y a grande apparence que le Roi de l'Inde ne leur en auroit point envoyé en présent. Le texte est donc corrompu. Je lis ὠνέονται δὲ καὶ ξίφη, ou si l'on aime mieux conserver πωλοῦσι, je lirois πωλοῦσι δὲ καὶ αὐτοῖς Ἰνδοὶ ξίφη κ. τ. λ. Il est étonnant que les Commentateurs ne se soient pas apperçus de cette faute.

(45) §. XXII. *Cent vingt mille peltes.* La pelte est un bouclier léger et échancré, tel que celui des Amazones.

(46) §. XXIII. *Les hommes ne se baignent point.* Il faut se rappeler que ces hommes et ces femmes sont des Cynocéphales, c'est-à-dire, des hommes à tête de chien.

(47) §. XXIII. *D'une huile qui provient du lait.* C'est sans doute du beurre.

(48) §. XXIII. *Les plus riches portent des habits de lin.* Il ne croît pas de lin dans l'Inde. Si Ctésias étoit un auteur moins fabuleux, j'aurois soupçonné qu'il auroit écrit ϐυσσινά ou ξύλινα, des habits de coton.

(49) §. XXIII. *Une queue au-dessus des fesses.* Pline le Naturaliste (*a*) rapporte sur l'autorité de Duris, que les Calinges, peuple Indien qui habite sur les bords du Gange, sont d'une vîtesse extrême, et qu'ils naissent avec une queue velue.

(50) §. XXIV. *Leurs enfans naissent sans avoir le fondement percé.* Il y a dans tous les pays un petit nombre d'enfans qui naissent ainsi, et l'on est obligé de leur faire l'opération. Mais qu'un peuple entier naisse de la sorte et qu'il reste dans cet état toute sa vie, c'est une absurdité digne de Ctésias.

(51) §. XXV. *Il y a dans l'Inde des ânes sauvages.*

(*a*) Plinii Histor. Natur. lib. VII, cap. II, tom. I, pag. 374.

Aristote dit (*a*) : « Il y a aussi des animaux qui n'ont » qu'une corne, tels que l'oryx et l'animal qu'on appelle » âne d'Inde. L'oryx a le pied fourchu et l'âne est solipède. » Les animaux qui n'ont qu'une seule corne l'ont au milieu » du front ».

Le même Aristote (*b*) s'exprime ainsi autre part : « Je » n'ai point vu de solipède qui eût deux cornes. Il y en a, » quoiqu'en petit nombre, qui n'en ont qu'une seule, par » exemple, l'âne d'Inde. Mais l'oryx, qui n'a qu'une corne, » a le pied fourchu. L'âne d'Inde est le seul des solipèdes » qui ait un osselet ».

Elien a un chapitre assez considérable sur l'âne d'Inde. Il y a beaucoup de différence entre ce qu'il en rapporte et ce qu'en dit Ctésias; ç'auroit été une bonne raison pour le mettre ici; mais comme il est très-long, je crois plus à propos d'y renvoyer le lecteur. C'est le LIIe du livre IV de son Histoire des Animaux.

(52) §. XXV. *Ni la vésicule du fiel.* Aristote (*c*) observe que beaucoup d'animaux n'ont pas la vésicule du fiel. Théophraste (*d*) remarque que dans le Pont, le mouton, qui se nourrit d'apsinthe, n'a point de fiel. Elien (*e*) et Pline (*f*) répètent la même observation. De très-savans modernes, tels que Haller (*g*), confirment la même chose.

Elien, parlant de l'osselet de l'âne sauvage, s'exprime ainsi : « On dit (*h*) que leur osselet est noir, et que si on » le brise, on le trouve dans l'intérieur de la même cou- » leur ». Photius et Elien ont puisé tous deux dans la même

---

(*a*) Aristot. de Partibus Animal. lib. III, cap. II, pag. 1001, B, C.

(*b*) Id. Hist. Animal. lib. II, cap. I, pag. 780, B.

(*c*) Id. Hist. Animal. lib. I, cap. XVII; de Partibus Animal. lib. IV, cap. II.

(*d*) Theophrasti Histor. Plantar. lib. IX, cap. XVIII, pag. 1148.

(*e*) Æliani Histor. Animal. lib. XI, cap. XXIX.

(*f*) Plinii Hist. Nat. lib. XI, cap. XXXVII, tom. I, pag. 628.

(*g*) Haller Elementa Physiologiæ, lib. VI, pag. 519.

(*h*) Ælianus loco superius laudato.

source. Le premier soutient que l'osselet de l'âne d'Inde est rouge comme du cinabre, l'autre qu'il est noir. L'un de ces deux auteurs se trompe assurément; mais lequel, c'est ce que nous ne pourrons jamais découvrir, à moins qu'on ne se procure un âne d'Inde. Mais cet animal existe-il? Il est permis d'en douter. *Voyez* ce qu'en dit M. Camus (*a*) dans un article intéressant et savamment discuté sur l'âne d'Inde. Philostrate (*b*) parle aussi de l'âne d'Inde et des vertus merveilleuses de sa corne, sans rien dire de son osselet. Il assure qu'Apollonius avoit vu un de ces ânes; mais son autorité n'a aucune sorte de poids.

(53) §. XXVII. *Il y a dans le fleuve Indus un ver qui ressemble, &c.* Philostrate, Ecrivain non moins crédule et non moins ami du merveilleux que Ctésias, après avoir rapporté plusieurs particularités étonnantes de l'Hyphasis, fleuve de l'Inde, aujourd'hui le Beah ou Biah, selon (*c*) le D[r] Vincent, raconte qu'il y a (*d*) dans cette rivière un animal semblable à un ver blanc. Cet insecte fondu rend une huile qui brûle et qu'on ne peut conserver que dans du verre. On ne le prend que pour le Roi; il sert à ce Prince à prendre les villes. Car dès que sa graisse s'approche des murailles, elle prend feu et ne peut être éteinte par aucune des choses imaginées pour éteindre le feu.

Je vais aussi transcrire ce que dit Elien de ce ver, parce que son récit est plus étendu que l'Extrait de Ctésias.

« Le fleuve Indus (*e*) n'a pas d'autre animal qu'un ver, » qui ressemble, à ce que l'on dit, à celui qui naît dans le » bois et qui s'en nourrit. Ces vers ont sept coudées de » long; on en trouve qui en ont davantage, et d'autres qui

(*a*) Histoire des Animaux d'Aristote traduite par M. Camus, tom. II, pag. 80 et suiv.

(*b*) Philostrati Vita Apollonii, lib. III, cap. II, pag. 96.

(*c*) Voyage de Néarque, pag. 98.

(*d*) Philostrati Vita Apollonii, lib. III, cap. I, pag. 95.

(*e*) Æliani Hist. Animal. lib. V, cap. III, pag. 243.

» en ont moins. Quant à leur grosseur, un enfant de dix » ans pourroit à peine le tenir embrassé dans ses bras. Ils » n'ont que deux dents, l'une à la mâchoire supérieure, » l'autre à l'inférieure. Ces dents sont quadrangulaires et » longues de près d'une coudée. Elles sont si fortes qu'elles » brisent facilement tout ce qu'elles peuvent saisir, soit que » ce soit une pierre, ou un animal domestique ou sauvage. » Pendant le jour, ils se tiennent au fond du fleuve, parce » qu'ils se plaisent dans la vase, et c'est par cette raison » qu'ils ne sont pas visibles. La nuit ils vont à terre, et » tout ce qu'ils rencontrent sur leur chemin, cheval, bœuf, » ou âne, ils le broyent, et l'ayant traîné dans leur de- » meure, ils le dévorent dans le fleuve. Ils en (*a*) mangent » tous les membres, excepté les intestins. S'ils sont pressés » de la faim et qu'un chameau ou un bœuf vienne sur les » bords du fleuve pour s'y abreuver, ils s'élèvent douce- » ment du fond de l'eau, sans faire de bruit, saisissent adroi- » tement l'animal par l'extrémité des lèvres, et donnant » une forte secousse, ils le tirent à eux, l'emportent dans » l'eau, et en font leur repas. Leur peau a deux doigts » d'épaisseur. Voici de quelle manière on les prend. On » attache un hameçon épais et fort à une chaîne de fer, à » laquelle on lie un cable de lin blanc, que l'on enveloppe » de laine, ainsi que l'hameçon, afin qu'ils ne soient pas » dévorés par le ver. On garnit l'hameçon d'un agneau ou » d'un chevreau. On le jette ensuite dans le courant du » fleuve. Trente hommes tiennent le cable. Chacun est » armé d'une épée et d'un javelot garni d'une courroie. Ils » ont aussi près d'eux de gros gourdins de bois de cor- » nouillier, afin de s'en servir dans le besoin. Lorsque l'ani- » mal a avalé l'hameçon et que cet hameçon s'est embar- » rassé dans son gosier, ils le tirent à eux et l'assomment. » On le suspend ensuite au soleil pendant trente jours,

(*a*) Il y a dans le texte Βρυχωσι. Je lis βρύχουσι.

» au-dessus de vases de terre cuite ; il en distille une huile » épaisse. Chacun de ces animaux en fournit dix cotyles. » Lorsque ces vases sont pleins, on les scelle et on les porte » au Roi de l'Inde. On ne laisse pas même une seule goutte » de cette huile à d'autre personne qu'au Roi. Le reste du » corps de cet animal n'est bon à rien. Cette huile a la pro- » priété d'embraser le bois et de le réduire en charbon, » en en versant dessus plein une cotyle, et sans en appro- » cher une étincelle de feu. Si on en répand sur un homme, » ou sur un animal, elle s'enflamme sur-le-champ, et le » réduit en cendres. On dit que le Roi de l'Inde s'en sert » pour prendre les villes ennemies. Il n'emploie à cet effet, » ni béliers, ni tortues, ni aucun autre instrument de » guerre. On emplit de cette huile des vases de terre cuite » d'une cotyle chacun. Ces vases étant bouchés, on les lance » contre les portes de la ville. Ils se brisent, l'huile se ré- » pand, les portes s'embrasent, on ne peut éteindre la » flamme, elle dévore les hommes avec leurs armes; rien » ne peut la rassasier. On ne parvient à l'étouffer qu'avec » de la boue ; c'est ce que nous apprend Ctésias de Cnide ».

(53) §. XXVII. *Sur des vases de terre.* Philostrate dit, comme on l'a vu au commencement de la note précédente, qu'on ne peut conserver cette huile que dans des vases de verre; mais Elien s'accorde avec Ctésias. *Voyez* le récit de cet auteur dans la même note.

(54) §. XXVII. *Dix cotyles.* La cotyle est d'environ un demi-septier. Κοτύλη. *Hemina. Gloss. Veter.* Les Scholies de Platon disent que la cotyle (*a*) est la troisième partie de la chénice.

> At (*b*) cotylus, quas, si placeat, dixisse licebit
> Heminas, recipit geminas sextarius unus.

(*a*) Scholia in Platonem, pag. 50 ; ex Edit. Ruhnkenii, Lugd. Bat. 1800, *in*-8°.

(*b*) Rhemnius Fannius Palæmon de Ponderibus et Mensuris, vers. 67.

(55) §. xxvii. *D'une huile épaisse.* Le texte porte, καὶ ῥεῖ ἐξ αὐτοῦ ὅσον δέκα κοτύλας Ἀττικὰς τὸ πλῆθος. Il est évident qu'il manque ici quelque chose. Il faut suppléer ἔλαιον παχυ avec Elien, et lire καὶ ῥεῖ ἐξ αὐτοῦ ἔλαιον παχὺ ὅσον δέκα κοτύλας Ἀττικὰς τὸ πλῆθος. Les Commentateurs n'ont rien dit là-dessus.

(56) §. xxx. *Cinq orgyies.* L'orgyie est une mesure de six pieds grecs. Le pied grec ayant onze pouces, quatre lignes et demie de Paris, l'orgyie doit avoir cinq pieds, huit pouces, trois lignes, et les cinq orgyies vingt-huit pieds, cinq pouces, trois lignes.

(57) §. xxx. *En un mot tout ce qu'on y jette, excepté l'or, l'argent, &c.* « Polycrite, qui a écrit en vers (*a*) sur la » Sicile, selon Aristote ou l'Auteur supposé du (*b*) Traité » intitulé : *De Mirabilibus Auscultationibus*, assure qu'il » y a en Sicile un petit lac vers le milieu de l'île, dont la » circonférence n'est pas plus grande que celle d'un bou- » clier : que l'eau de ce lac, quoique trouble, est brillante : » que si quelqu'un s'y baigne, le lac s'élargit : si un autre » survient et s'y baigne avec lui, il s'élargit davantage, de » sorte qu'il peut contenir une cinquantaine d'hommes. » Lorsqu'il est parvenu à ce point, l'eau s'élève du fond de » son lit, soulève ceux qui s'y baignent, et les jette sur les » bords. Enfin il reprend son ancienne dimension. Cela » arrive non-seulement aux hommes, mais encore aux » quadrupèdes qui y entrent ».

Antigone (*c*) dit que Ctésias raconte que parmi les lacs

(*a*) Polycrite étoit de Menes, Menos ou Menænos en Sicile. Il a écrit aussi la Vie de Denys le Tyran, comme on le voit dans la Vie d'Æschines le Socratique, par Diogènes de Laerte, liv. ii, Segm. lxiii, pag. 117. *Voyez* aussi la note de Ménage.

(*b*) Aristot. de Mirabil. Auscultationibus, cap. cxxii, pag. 249; ex Editione Beckmann.

(*c*) Antigoni Histor. Mirabil. cap. clxv, pag. 121, ex Editione Meursii.

des Indiens, *il y en a un qui rejette ce que l'on y jette*, de même que celui qui est en Sicile et celui qui est en Médie, *excepté l'or, le fer et l'airain.* Tout ce qui y tombe de biais en est rejeté droit. Son eau guérit les dartres. Sur l'autre lac, on y voit en de certains jours surnager de l'huile.

Ce que j'ai souligné est différent dans le texte, qui porte: *Il y a un lac dans lequel* tout ce qu'on jette va au fond, excepté l'or, le fer et l'airain. Cela contredit formellement Ctésias. Il est naturel de penser que Photius a mieux rapporté les paroles de cet Historien qu'Antigone; ou peut-être n'est-ce qu'une faute des copistes. C'est ce qui m'a engagé à traduire comme s'il y avoit une négation *μὴ καταδέχεσθαι*. L'Auteur de la note qui est au bas de la page de l'Extrait de Photius, édition de Wesseling, m'a prévenu.

(58) §. XXXI. *Dans ces montagnes.... où croissent les roseaux, il y a une nation, &c.* Il a été parlé de ces roseaux paragraphe VI et note 14. Pline (*a*) fait aussi mention, d'après Ctésias, de ces hommes qui naissent avec les cheveux blancs et qui les ont noirs en vieillissant. Il ajoute que cette nation s'appelle Pandore, qu'elle habite dans des vallées, et qu'elle se monte à deux cent mille individus, qui vivent deux cents ans chacun. Il parle aussi peu après, sur le témoignage d'Artémidore, de ces hommes qui se couvrent le corps entier de leurs oreilles. Strabon (*b*) en fait aussi mention d'après Mégasthènes. Il les appelle Enotocœtes, c'est-à-dire, qui couchent dans leurs oreilles; mais ce savant Géographe étoit trop judicieux pour admettre de pareilles fables; aussi relègue-t-il prudemment ces hommes parmi les animaux fabuleux.

(59) §. XXXII. *Il y a en Ethiopie.* Ce paragraphe et le suivant ne se trouvent ni dans les Extraits de Photius, ni

(*a*) Plin. Hist. Nat. lib. VII, cap. II, pag. 374.
(*b*) Strab. lib. XV, pag. 1037, C, D.

dans l'édition de Ctésias, publiée par Henri Etienne en 1557, *in*-8°. ni même dans celle qui est à la suite de son Hérodote. Ils ont été publiés en latin dans l'édition de Photius. Dans les éditions suivantes d'Hérodote, on les a fait imprimer en Grec sur un manuscrit de Bavière.

(60) §. XXXII. *Un animal que l'on nomme Crocotas.* Il y a, dit (*a*) Diodore de Sicile, en Ethiopie, un animal nommé Crocotas. Il tient de la nature du chien et du loup : « Il est » naturel, dit (*b*) Elien, que je parle maintenant de la ma- » lice du Crocotas, dont j'ai entendu faire le récit. Caché » dans des lieux fourrés, il prête l'oreille aux discours des » bûcherons, et lorsqu'ils s'appellent les uns les autres par » leurs noms, il retient ces noms. Il imite la voix de » l'homme, et il en parle la langue, si tant est que ce ne soit » pas une fable. Il appelle un homme par son nom. Cet » homme, s'entendant appeler, s'avance. L'animal se retire » plus loin, et l'appelle de nouveau. L'homme s'avance » encore davantage vers l'endroit d'où vient la voix. Enfin » lorsque cet animal le voit éloigné de ses compagnons, » il le saisit, le tue, et s'en nourrit, après s'être servi, pour » l'attirer, de sa voix comme d'un appât ».

(61) §. XXXIII. *Il y a des brebis qui n'ont pas la vésicule du fiel, &c.* Théophraste (*c*) observe que les moutons du Pont se nourrissant d'apsinthe, n'ont pas de fiel. Il n'ajoute pas, il est vrai, que leur chair est amère. Il est naturel cependant de le penser, parce que le fiel n'étant pas renfermé dans la vésicule, doit se répandre par tout le corps. Ce que raconte Théophraste rend croyable le fait rapporté par Ctésias.

(62) §. XXXIII. *Des portes de la Mauritanie.* Ce sont probablement les Colonnes d'Hercules que Pline appelle

(*a*) Diodor. Sicul. lib. III, §. XXXV, pag. 201.

(*b*) Æliani Histor. Animal. lib. VII, cap. XXII, pag. 409.

(*c*) Theophrasti Histor. Plantar. lib. IX, cap. XVIII, pag. 1148.

Claustra, nom qui signifie à-peu-près la même chose. *Proximis (a) autem faucibus utrimque impositi montes coercent Claustra.* Si ce que Ctésias dit de ces pluies est vrai, cela doit être beaucoup au-delà des Colonnes d'Hercules, et vers le seizième degré.

(63) §. XXXIII. *Dans le pays des Cyoniens.* Ce pays des Cyoniens ne m'est pas plus connu que celui de Métadrida, dont il est parlé deux lignes plus bas. Je conseille au lecteur de les chercher dans les Voyages Imaginaires, qui se trouvent en très-grand nombre en France. S'ils n'y sont pas, du moins méritent-ils d'y entrer.

(64) §. XXXIV. *Ctésias donne ces fables pour autant de vérités, &c.* Le témoignage que se rend Ctésias, n'en a point imposé à Photius. Lucien en avoit porté avant lui le même jugement, lorsqu'il dit dans son (b) Histoire Véritable que Ctésias de Cnide, fils de Ctésiochus, a écrit sur l'Inde des choses dont il n'avoit point été témoin oculaire et qu'il n'avoit apprises de personne.

S'il n'a point vu lui-même les choses dont il parle, et s'il ne les tient de personne, elles sont donc le fruit de son imagination, des fictions, des fables, qui ne méritent aucune créance.

Cependant il s'est trouvé dans ces derniers temps plusieurs Savans, recommandables d'ailleurs, qui ont donné la préférence à Ctésias sur Hérodote. Cela m'a toujours étonné. Dom de Montfaucon, savant Religieux Bénédictin, en pensoit bien différemment. Il s'en est expliqué en plusieurs endroits de ses ouvrages. *Voyez* sur-tout celui qui est intitulé : *La Vérité de l'Histoire de Judith,* seconde partie, chapitre II, page 120.

En parcourant la nouvelle traduction de Lucien par M. Belin de Ballu, je trouve ces mots : « Tout (c) dans

(a) Plinii Hist. Natur. lib. III, in Proemio.
(b) Luciani Historia Vera, lib. I, §. III, tom. II, pag. 71.
(c) Œuvres de Lucien trad. du Grec, tom. II, pag. 423, note.

» cette Histoire (celle de Ctésias) n'est pas aussi fabuleux » que les Anciens l'ont pensé, et une connoissance plus » exacte du pays prouve que Ctésias n'a pas toujours eu des » Mémoires infidèles : par exemple, il est impossible de ne » pas reconnoître l'Ourang-outang dans la description qu'il » fait, §. XX et XXII, de certains hommes à tête de chiens, » qui habitent les montagnes, et n'ont aucun langage qu'une » espèce d'aboiement ».

Qu'on relise les paragraphes indiqués, et je ne crois pas qu'il puisse venir à l'esprit d'aucun lecteur que le Cynocéphale soit l'Ourang-outang. Ce dernier animal n'a ni la tête ni l'aboiement du chien. D'ailleurs, le commerce que les Cynocéphales font avec les Indiens, et les présens que le Roi des Indiens leur envoie, ne sont-ils pas d'une absurdité révoltante, en supposant même que le Cynocéphale est l'Ourang-outang? Voilà, je l'avoue, une étrange manière de justifier cet auteur fabuleux. Il vaut mieux dire avec Saint Augustin, dans l'excellent Traité de la Cité de Dieu : *Quid (a) dicam de Cynocephalis, quorum canina capita atque ipse latratus magis bestias quam homines confitetur?* Sed omnia genera hominum quæ dicuntur esse, credere non est necesse.

(*a*) S. Augustini de Civitate Dei, lib. XVI, cap. VIII, §. 1.

FIN DES NOTES SUR L'HISTOIRE DE L'INDE.

DE LA MALIGNITÉ

D'HÉRODOTE,

Ouvrage traduit du Grec de Plutarque, par JACQUES AMYOT, Grand-Aumônier de France;

Avec des Remarques de l'Auteur de la traduction d'Hérodote.

SOMMAIRE

SOMMAIRE*

DU TRAITÉ DE LA MALIGNITÉ D'HÉRODOTE.

I. Occasion de ce traité. — II. Règles pour discerner un écrivain enclin à la méchanceté et à la malignité. — III. Le choix des expressions. — IV. L'affectation à raconter des faits qui ne devroient jamais figurer dans l'Histoire. — V. Faire passer le blâme et la médisance à l'aide de la louange ou du silence. — VI. Présenter les faits sous le mauvais côté. — VII. Prêter des intentions malignes et assigner les causes les plus défavorables. — VIII. Exagérer les avantages personnels qui ont déterminé à une entreprise, ou en diminuer les difficultés. — IX. Injures directes et manifestes, ou traits de calomnies et de médisances lâchés comme par hasard, et sans avoir l'air d'y croire. — X. Fiel de la méchanceté cachée sous les dehors de l'amitié. — XI. Application de ces règles à la manière dont Hérodote traite l'Histoire d'Io. — XII. De Ménélaüs. — XIII. Des amours corrompues des Perses. — XIV. De la Religion des Grecs. — XV. D'Hercules. — XVI. De Thalès, de Solon, de Pittacus. — XVII. Des Alcméonides. — XVIII. Du combat des trois cents Lacédémoniens. — XIX. De Crésus et de Cyrus. — XX. De Déjocès, Roi des Mèdes. — XXI. De l'éloignement des Ioniens pour leur nom ; de l'origine des Milésiens, des Ephésiens et Colophoniens. — XXII. De la trahison des Cyméens, des Mityléniens et de ceux de Chios. — XXIII. De l'expédition des Lacédémoniens contre le Tyran Polycrates. — XXIV. Les Lacédémoniens ennemis

* Ce Sommaire est de feu M. l'Abbé Brotier, de l'Académie des Belles-Lettres.

des Tyrans. — xxv. Secours prêtés par les Corinthiens aux Lacédémoniens contre Polycrates. — xxvi. De Clisthènes. — xxvii. D'Isagoras. — xxviii. D'Aristogiton. — xxix. De l'expulsion des trente Tyrans par les Lacédémoniens. — xxx. De la prise de la ville de Sardes. — xxxi. — Des Erétriens. — xxxii. Du conseil donné par les Lacédémoniens à ceux de Platées. — xxxiii. Des raisons qui empêchèrent les Lacédémoniens de se trouver à la bataille de Marathon. — xxxiv. Des Athéniens en particulier. — xxxv. De la conduite des Alcméonides et autres après la bataille de Marathon. — xxxvi. De Callias et d'Hipponicus. — xxxvii. Du refus des Argiens d'entrer en la ligue commune des Grecs. — xxxviii. Des services rendus à toute la ligue par les Athéniens à Platées. — xxxix. D'Aminoclès. — xl. Eloignement des Thébains pour les Lettres. — xli. De leur conduite sous Léonidas. — xlii. Beaux traits de Léonidas et de ses parens. — xliii. Sottises débitées sur le compte des Thébains, sous la conduite de Léontiades. — xliv. Anaxandre, autre chef des Thébains. — xlv. Du traitement qu'essuyèrent Léonidas et les autres Grecs après leur défaite. — xlvi. De la conduite des Grecs à Artémisium. — xlvii. Des motifs qui guidèrent les Phocidiens dans la ligue commune. — xlviii. Des Naxiens et de leur prétendue trahison. — xlix. De Thémistocles à Salamine. — l. D'Adimantus et des Corinthiens à Salamine. — li. Des avantages dûs aux Athéniens et à Thémistocles à la bataille de Salamine. — lii. Des Lacédémoniens à Platées. — liii. De la conduite des Athéniens en différentes rencontres. — liv. Conduite des autres Grecs. — lv. Conclusion.

DE LA MALIGNITÉ D'HÉRODOTE.

I. BEAUCOUP (1) de gens, Alexandre, se trompent à la diction de l'historien Herodote, parce qu'elle leur semble simple, naïfve, et coulant facilement par dessus les choses : mais il y en a encore plus d'autres, qui sont en mesme erreur quant aux mœurs : car non seulement c'est extreme injustice, comme disoit Platon, de vouloir sembler juste quand on ne l'est pas : mais aussi est ce acte de singuliere malignité, de contrefaire le doux et le simple, et estre maling si couvertement, que malaisement on le puisse descouvrir. Et pour ce qu'il monstre sa malignité principalement à l'encontre des Bœotiens et des Corinthiens, sans toutefois s'abstenir d'offenser aussi les autres, j'ai pensé qu'il appartenoit à mon devoir de defendre en cela l'honneur de noz ancestres avec la verité, contre cette partie de ses escripts : car qui voudroit poursuivre les autres bourdes et menteries qui sont en son histoire, il en faudroit faire plusieurs gros livres. Mais comme dit Sophocles,

(2) Suasion a empraincte la face
De merveilleuse et fort vive efficace.

mesmement quand elle est empraincte en un langage qui a grace et force telle pour couvrir les

fautes, et entre autres la malice des mœurs d'un historiographe. Philippus (3), Roy de Macedoine, disoit à ceux des Grecs qui se departoient de son alliance pour se mettre en celle de Titus Flaminius, qu'ils changeoient leurs ceps à d'autres plus polis, mais plus longs aussi : ainsi peult on dire que la malignité d'Herodote est plus polie et plus delicate que celle de (4) Theopompus, mais qu'elle picque aussi et qu'elle touche plus au vif, comme les vents coulis qui nous donnent par un estroit pertuis, pour ce que lon n'y prent pas garde, nous offensent plus que ne font ceux qui sont au large espandus.

II. Et me semble qu'il vaudra mieux premierement descrire, comme en gros et en general, les traces et marques pour decerner une narration, non simple ny debonnaire, mais malicieuse et maligne, pour les appliquer puis après à chasque poinct que nous examinerons, pour veoir si elles y conviendront.

III. Premierement doncques celuy qui use de plus fascheux noms et verbes, là où il y en a de plus gracieux pour exprimer les choses faittes, comme, pour exemple, là où on pourroit dire, que Nicias etoit trop adonné aux cerimonies envers les Dieux, qui diroit que Dieu lui auroit troublé l'entendement, ou qui aimeroit mieux appeler la façon de faire de Cleon fureur et temerité que legereté de parler, on pourroit dire que celuy là tiendroit du maling, pre-

nant plaisir à la chose, veu la maniere de la reciter.

IV. Secondement, quand il y a bien du mal en quelqu'un, mais qui n'appartient rien à l'histoire, et neantmoins l'historien l'empoigne et l'insere en la narration des affaires qui s'en fussent bien passez, et tirant sa narration hors de propos, et la faisant extravaguer, à fin qu'il y enveloppe l'infortune de quelqu'un, ou quelque mauvais accident, ou acte reprehensible qui luy sera advenu, il est tout evident que celuy là prent plaisir à mesdire. Voilà pourquoi, au contraire, Thucydides, combien que Cleon eust faict une infinité de faultes, il n'en fait jamais un recit appert : et touchant l'orateur (5) Hyperbolus, en passant il l'appelle mauvais homme, et puis le laisse là. Et (6) Philistus a laissé toutes les injustices et violences que commeit le Tyran Dionysius, qui furent en grand nombre, contre les peuples barbares, lesquelles n'estoient point entrelassées parmi les affaires des Grecs : car les sorties et digressions des histoires sont principalement à raconter quelques fables ou quelques antiquitez.

V. Davantage celuy qui parmy les louanges de quelque personnage entrejette une mesdisance et un blasme, celuy là semble encourir en la malediction du poëte tragique,

Maudit sois tu qui vais faisant recueil
De maux de ceux qui gisent au cercueil.

et puis ce qui est opposite à cela chascun le sçait, car omettre à dire quelque chose belle et bonne, semble n'estre point reprehensible ny subject à rendre compte, si se fait il pourtant par malignité, mesmement quand l'obmission tombe en lieu là, où elle eust esté bien pertinente au fil de l'histoire : car louer froidement n'est pas moins maling que blasmer affectueusement, ou à l'adventure encore pire.

VI. Le quatrieme signe de maligne nature en un historien, est à mon compte, quand une chose se raconte en deux ou plusieurs manieres, et que l'historien s'arreste à celle qui est la pire. Car il est bien permis aux sophistes et rhetoriciens, ou pour gaigner, ou pour acquerir reputation de bien dire, de prendre à orner ou defendre une mauvaise proposition : car ils n'impriment pas une foi de ce qu'ils disent, et si ne nient pas eux mesmes qu'ils entreprennent à prouver choses incroyables contre l'opinion commune. Mais celuy qui escrit une histoire faït son devoir, quand il escrit ce qu'il sçait de verité, mais des choses douteuses, obscures et incertaines, celles doivent sembler les veritables, qui sont les meilleures plustost que les pires : et y en a plusieurs qui du tout obmettent et laissent les pires, comme de Themistocles, Ephorus (7) ayant dit qu'il avoit sceu la trahison que machinoit Pausanias, et ce qu'il traitoit avec les lieutenans du Roi de Perse : « mais il ne lui consentit point, dit il, ny

» ne presta oncques l'oreille à sa sollicitation, » de vouloir participer à ses esperances ». Et Thucydides a de tout poinct obmis ce propos là, comme le condamnant, et ne le trouvant pas veritable.

VII. Davantage ès choses que lon confesse avoir été faittes, mais on ne sçait pas pour quelle cause et à quelle intention, celuy qui les prent par conjecture en la pire part, est mauvais et maling, comme les poëtes comiques, qui affirmoient que Periclès avoit allumé la guerre des Peloponesiens, pour l'amour de la courtisanne (8) Aspasia, et à cause de Phidias, là où au contraire ce n'avoit esté ny par ambition, ni par opiniastreté, ains plustost pour rabattre l'orgueil des Peloponesiens, et ne ceder en rien à ceux de Lacedæmone. Car en actes approuvez et affaires louables, il suppose une cause faulse et mauvaise, et tire par ses calomnies et souspeçons extravagants touchant l'intention secrette et occulte de celuy qui a fait l'œuvre, laquelle il ne peult ouvertement reprendre ne blasmer : comme ceulx qui disent de la mort d'Alexandre (9) le Tyran, que sa femme Thebe feit mourir, que ce ne fut pas un acte (10) de magnanimité, ny de haine du mal et du vice, ains d'une jalouzie et d'une passion feminine : et ceux qui disent que aussi Caton d'Utique se tua soy mesme, craignant que Cæsar ne le feist mourir honteusement, ceux sont envieux et malings en toute extremité.

VIII. La narration aussi historicque prent une malignité, selon que l'œuvre et le faict est recité, comme si lon dit que c'a esté plus tost par argent que par vertu, que quelque grand exploit a esté fait, comme il y en a qui disent de (11) Philippus : ou facilement et sans aucun travail, comme d'Alexandre le Grand, et non par sagesse et prudence, mais par faveur de la fortune : comme les malveillans et envieux de (12) Timotheus peignoient en des tableaux les villes qui d'elles mesmes se venoient renger dedans ses filets, ce pendant qu'il dormoit. Car il est evident que c'est pour amoindrir la gloire, beauté et grandeur d'iceux actes, si on leur oste la magnanimité, la diligence, la vertu, et les avoir faits et executez par eux mesmes.

IX. Davantage ceux qui directement veulent injurier quelqu'un, lui improperent qu'il est ou querelleux, ou temeraire, ou injurieux, s'ils ont la langue effrenée : mais ceux qui obliquement, comme deslaschants des coups de flesches d'un lieu obscur, mettent sus des charges et imputations, et puis tournans par derriere, et se pensans cacher, en disant qu'ils ne croyent pas ce qu'ils desirent estre fort creu, et reniant la malignité, ils se trouvent, oultre la malignité, condamnez encore d'effrontée impudence.

X. Voisins de ceux là sont aussi ceux qui parmy des improperes et blasmes adjoustent quelques louanges, comme du temps de Socrates, un Aris-

toxenus l'aiant appellé ignorant, mal appris, dissolu, il y adjousta puis après, il est vrai qu'il ne fait tort à personne. Car ceux qui avec quelque artifice et finesse flattent, aucunefois parmi beaucoup de desmesurées louanges, meslent quelques legeres reprehensions, jettans parmy leur flatterie, comme un peu de saulse, quelques paroles franchement et librement dittes: aussi le maling, pour faire croire ce qu'il blasme, met auprès un peu de louanges.

XI. Lon pourroit encore specifier et designer d'autres signes et stiles de la malignité, mais ceux cy suffisent pour nous donner à cognoistre le naturel et l'intention de l'autheur dont il est question, Premierement doncques, commenceant à Vesta, comme lon dit, à Io, la fille d'Inachus, tous les Grecs estiment qu'elle a esté deifiée et honorée d'honneurs divins par les nations barbares, de maniere qu'elle en a laissé son nom à plusieurs mers, à plusieurs nobles ports, pour sa grand'gloire et renommée, et a esté la source et l'origine premiere de plusieurs très nobles, très illustres et royales races. Et ce gentil historien icy dit, que ce fut une femme qui s'abandonna à emmener aux marchands Pheniciens, craignant qu'elle ne fust trouvée grosse, parce qu'elle avoit desjà volontairement esté depucellée par un (13) maistre de navire, et fait à croire aux Pheniciens qu'ils tiennent de tels propos d'elle : à quoi il dit aussi que se rapporte le tesmoignage des hommes doctes de Perse,

que les Pheniciens la ravirent et emmenerent avec d'autres femmes, monstrant en cela quelle est son opinion et sa sentence, que le plus bel acte et le plus grand que feirent oncques les Grecs, à sçavoir la guerre de Troye a esté une (14) sottie, comme entreprise pour une meschante femme. Car il est tout evident, ce dit il, que si elles n'eussent voulu, elles n'eussent pas esté ravies ny emmenées. Il faudra doncques aussi que nous confessions que les Dieux ont fait sottement de se monstrer courroucez et indignez contre les Lacedæmoniens pour le violement des filles de (15) Scedasus de Leuctres, et de ce qu'ils chastierent (16) Ajax, pour avoir forcé Cassandra : car il est certain, selon Herodote, que si elles ne l'eussent voulu, elles n'eussent pas esté violées : et toutefois luy mesme dit après, qu'Aristomenes (17) fut pris vif par les Lacedæmoniens, et Philopœmen depuis Capitaine general des (18) Achæens, et Attilius Regulus (19) Consul des Romains fut aussi pris par les ennemis, tous personnages tels qu'à peine pourroit on trouver ny de plus grands Capitaines, ny de plus vaillans hommes, mais il ne s'en fault pas autrement esmerveiller : car lon prend bien (20) des lyons, leopards et des tygres tous vifs.

XII. Et Herodote accuse des femmes qui ont esté violées, defendant ceux qui les ont forcées, et est tant amateur de barbares, qu'il absoult (21) Busiris du mauvais nom qu'il avoit, de tuer

ses hostes et de sacrifier des hommes, et attribuant aux Ægyptiens toute justice et toute divinité, il retourne ce crime abominable, de meurtrir ainsi ses hostes et de sacrifier les hommes, sur les Grecs. Car il escrit en son second livre, que Menelaus aiant recouvré des mains de Proteus sa femme Heleine, et aiant esté par luy honoré de grans et riches presens, se porta très injustement et très meschamment envers luy. Car il ne pouvant avoir le temps à propos pour faire voile, songea une chose damnée et maudite, c'est qu'il prit deux petits enfans du païs, et les (22) chastra; à l'occasion de quoy estant hay de ceux d'Ægypte et poursuivy, il s'enfuit avec ses vaisseaux en la Libye. Quant à moy, je ne sçay qui est celuy des Ægyptiens qui tient ce beau propos là, mais au contraire sçay-je bien qu'en Ægypte ils retiennent encore beaucoup d'honneurs (23) qu'ils font à la memoire de Menelaus et de Heleine.

XIII. Et continuant en ceste mesme façon de faire, il dit que les Perses abusent charnellement des garsons, l'aiants appris des Grecs : et toutefois comment est il possible que les Perses (24) aient appris ceste intemperance et villanie là des Grecs, attendu qu'il est confessé de tous, que les enfans que lon en amenoit étoient tous chastrez avant qu'ils veissent la mer de la Grece ?

XIV. Et que les Grecs avoient appris des Ægyptiens à faire pompe et processions, et assemblées de festes, et à adorer les douze Dieux, et que

Melampus avoit appris le nom mesme de Bacchus des Ægyptiens, et l'avoit enseigné aux autres Grecs. Quant aux mysteres et ceremonies secrettes de Ceres et de Bacchus, qu'elles avoient esté apportées d'Ægypte par les filles de Danaus, et que les Ægyptiens se battent et demenent grand deuil, mais pourquoy ils le font qu'il ne le veult pas dire, ains que cela demeure couvert et caché soubs silence. Quant à Hercules et à Bacchus, que les Ægyptiens estiment Dieux, et les Grecs hommes fort anciens, il ne fait en nul lieu mention de ceste reservée distinction, combien qu'il die en quelque endroit, qu'Hercules est du second ordre des Dieux, et Bacchus du troisieme, comme aiants eu principe de leur essence et n'estants pas eternels, et toutefois il afferme que ceux là sont Dieux, et pense qu'il leur faut faire funerailles anniversaires, comme aiants esté mortels et demy dieux, et non pas leur sacrifier comme à Dieux : autant en dit il de Pan, renversant les plus saincts et plus venerables sacrifices des Grecs par ces vanitez et fables controuvées des Ægyptiens.

XV. Encore n'est ce pas le pis, car il dit que Hercules estoit descendu (25) de la race de Perseus, et tient que (26) Perseus estoit Assyrien, selon que disent les Perses, mais les Capitaines des Doriens monstrent qu'ils sont de droicte ligne descendus (27) des Ægyptiens, descrivans la genealogie des ancestres de Danaë et d'Acrisius. Car quant à Epaphus, à Io, à Iasus, il les a tous

laissez, s'efforceant de monstrer non seulement que les autres Hercules sont Ægyptiens et Pheniciens, mais aussi d'estranger de la Grece, et attribuer aux barbares ce troisieme cy, combien que de tous les anciens doctes hommes, ny Homere, ny Hesiode, ny Archilochus, ny (28) Pysander, ni Stesichorus, ny Alcman, ny Pindare ne facent aucune mention d'un Hercules Ægyptien ou Phenicien, ains en cognoissent tous un seul, le Bœotien et Argien.

XVI. Et qui plus est entre les sept sages, qu'il appelle (29) sophistes, il asseure que Thales estoit Phenicien de nation, et d'ancienne extraction descendu des Barbares. En un autre endroit, injuriant les dieux soubs le masque de la personne de Solon : « O Cresus, dit il, tu m'interroges des choses humaines, sçachant que les » dieux sont envieux et pleins d'inconstante in» certitude ». Il attribue à Cresus le sentiment et l'opinion qu'il avoit luy mesme des Dieux, adjoustant malignité à l'impieté et au (30) blaspheme. Quant à Pittacus, il ne s'en sert qu'en choses bien legeres, et qui ne sont de consequence aucune, et ce pendant passe par dessus ce qui est le plus beau et le plus grand faict qu'il feit oncques. Car comme les Atheniens et les Mityleniens eussent guerre ensemble, touchant le port de Sigæum, Phrynon capitaine des Atheniens aiant defié à combattre teste à teste le plus hardy des Mityleniens, il se presenta au devant

de luy, et feit si dextrement qu'il enveloppa le capitaine, qui estoit grand, fort et puissant, dedans (31) un filé, et le tua. Et comme les Mityleniens pour cest acte de prouesse luy offrissent de beaux et riches presens, il prit un javelot qu'il darda tant qu'il peut, et leur demanda seulement autant de terre comme en contenoit le traict de son javelot, dont vient que jusques au jour d'huy encore ce champ là s'appelle Pittacium. Que dit doncques Herodote? Quand il est arrivé à cest endroit là, au lieu de reciter la vaillance de Pittacus, il raconte la fuitte d'Alceus qui s'enfuit de la bataille, et jetta ses armes : en quoy il appert que fuiant à escrire les actes vertueux, et ne taisant pas les vicieux, il porte tesmoignages à ceulx qui tiennent que l'envie, qui est la douleur du bien et la joye du mal d'autruy, sortent et partent de la racine d'une mesme malignité de vice.

XVII. Après cela les Alcmeonides, qui furent hommes (32) genereux, et qui delivrerent leur pays de tyrannie, sont par luy imputez et accusez de trahison ; car il dit, qu'ils receurent Pisistratus, retournant d'exil, et luy aiderent à le faire revenir, à la charge qu'il espouseroit la fille de Megacles, et que la fille dit à sa mere : « O ma » bonne mere, Pisistratus, voyez vous, ne me » cognoist selon la loy de nature ». Et les Alcmeonides indignez de ceste meschanceté, chasserent le tyran.

XVIII. Et à fin que les Lacedæmoniens ne se sentissent pas moins de sa malignité, que les Atheniens, voyez comment il contamine Othryadas, celuy qui est entre eulx estimé et admiré par dessus tous les autres pour sa vaillance: « Un » des trois cents, dit-il, qui estoit demeuré seul, » aiant honte de s'en retourner à Sparte, ses » compagnons estant tous demourez morts sur » le champ, s'accabla luy mesme en la place des- » soubs un monceau de boucliers et de pavois ». Car un peu au dessus il dit que la victoire estoit demourée ambiguë et douteuse, et maintenant, par la honte d'Othryadas, il confirme que (33) les Lacedæmoniens perdirent la bataille. « Car » c'est honte de vivre estant vaincu, et grand » honneur de survivre estant victorieux ».

XIX. Je laisse donc à noter, que descrivant par tout Cresus pour un fol, glorieux, digne d'estre mocqué en toutes choses, il dit neantmoins, que quand il fut prisonnier il instruisit et enseigna Cyrus, qui en prudence, vertu et grandeur d'entendement surpassoit tous les roys qui furent oncques, n'ayant par le tesmoignage de son histoire attribué autre bien à Cresus, si non qu'il honora les dieux de grandes offrandes et joyaux qu'il leur donna, qui fut le plus (34) sceleré acte du monde, ainsi comme il le descrit: car son frere Pantaleon du vivant mesme du pere, entra en querelle de la succession du royaume avec luy qui demoura vainqueur, et depuis qu'il

fut parvenu à la couronne, il feit prendre l'un des plus grands amis de son frere, homme noble qui luy avoit esté adversaire, et le tirant en la (35) boutique d'un foulon, le feit tant carder à coups de cardes et de peignes de cardeur, qu'il en mourut, et de ses deniers qu'il confisqua, il en feit faire ces joyaux et offrandes qu'il envoya aux dieux.

XX. Dejoces Medois, qui par vertu et justice acquist la royauté, il tient que ce ne fut pas par justice, ains par (36) simulation de justice.

XXI. Mais je ne me veux point arrester à rechercher les exemples des barbares : car il nous en donne assez en escrivant des Grecs. Il dit doncques que les (37) Atheniens et plusieurs autres Ioniens avoient honte de ce nom là, et ne vouloient point estre appellez Ioniens, et que ceulx d'entre eux que lon estime les plus nobles, et descendus (38) du senat mesme des Atheniens, engendrerent des enfans de femmes barbares, après avoir tué leurs peres et leurs enfans, à l'occasion de quoy icelles femmes feirent une ordonnance entre elles, et la baillerent de main en main à leurs filles, de ne boire et manger jamais avec leurs marits, ny ne les appeler jamais par leurs noms, et tient on que les Milesiens qui sont aujourd'hui, sont descendus de ces femmes là. Et aiant dit nettement que tous ceulx qui celebroient la feste nommée Apaturia, estoient Ioniens :

niens : et tous, dit-il, la celebrent, exceptez les Ephesiens et les Colophoniens. Par ce traict là, il prive (39) ces deux citez là de la noblesse et antiquité de la nation.

XXII. Il dit aussi que les Cumeiens et les Mityleniens avoient entre eux complotté de livrer, à pris fait, entre les mains de Cyrus, Pactyas, l'un de ses capitaines qui s'estoit rebellé contre luy. « Mais je ne scay pas certainement, dit il, » pour combien, parce que lon ne l'asseure pas ». Toutefois il ne falloit pas imprimer une telle note d'infamie à une ville Grecque, sans en estre bien (40) certainement asseuré. Et après il dit, que ceulx de Chio l'arracherent du temple de Minerve tutelaire pour le livrer aux Perses, et qu'ils le (41) feirent après en avoir receu pour loyer le champ qui s'appelle Atarnes. Et toutefois Charon Lampsacenien recitant le faict de ce Pactyas ne taxe aucunement d'un tel sacrilege, ny les Mityleniens, ny ceulx de Chio, ains dit ainsi en ces propres termes : « Pactyas (42) entendant comme » l'armée Persienne s'approchoit, s'enfuit premierement à Mitylene, et puis en Chio, et en » fin Cyrus l'eut entre ses mains ».

XXIII. Et en son troisiesme livre descrivant l'expedition des Lacedæmoniens à l'encontre de Polycrates le tyran, il dit que (43) les Samiens disent et pensent que c'estoit pour leur rendre la pareille du secours qu'ils leur avoient fait en la guerre qu'ils eurent contre la ville de Messene,

qu'ils entreprirent de guerroyer le tyran, et de remettre les bannis en leurs maisons et en leurs biens, mais que les Lacedæmoniens nyoient fort et ferme ceste cause là, et qu'ils disoient que ce n'estoit point ny pour affranchir l'isle de Samos, ny pour donner secours aux Samiens qu'ils entreprirent ceste guerre là, ains plus tost pour chastier les Samiens qui avoient surpris et volé une couppe d'or, qu'ils envoyoient à Cresus, et encore un corps de cuyrasse que le Roy Amasis leur envoyoit.

XXIV. Et toutefois nous scavons certainement, qu'en tous ces temps là il n'y avoit cité aucune en la Grece qui fust tant desireuse d'honneur, ny tant ennemie des tyrans, comme celle de Lacedæmone. Car, pour quelle autre couppe, ny pour quelle cuyrasse chasserent ils de (44) Corinthe et d'Ambracie les Cypselides, et de Naxos (45) Lygdamis, et d'Athenes les enfans (46) de Pisistratus, de Sicyone Æschines, de (47) Thasos Symmachus, de Phocée Aulis, de Milet Aristogenes, et ruinerent aussi la principauté usurpée sur la Thessalie par Aristomedes et Angelus, lesquels ils feirent deffaire par le Roy Leotychides, de quoy il est plus amplement et plus diligemment escrit ailleurs? et, selon Herodote, ils faisoient une extresme follie et meschanceté, s'il est vrai que quittans une très juste et très honorable occasion de ceste guerre, ils confessassent qu'ils estoient allez courir sus à des pau-

vres gens affligez et opprimez par un tyran, pour une vengeance et avarice mechanique.

XXV. Mais encore quant aux Lacedæmoniens, il leur a donné ceste atteinte, parce qu'ils se sont rencontrez dessoubs sa plume, mais en ce mesme endroit, la ville de Corinthe qui estoit hors du chemin, il la vous a remplie en passant chemin, comme lon dit communement d'une très griefve imputation et bien mauvaise calomnie : « Les Corinthiens aussi, dit il, favoriserent » et aiderent affectueusement à ceste expedition » pour une grande injure et outrage que ils » avoient jadis recue des Samiens, qui est tel : » Periander, le tyran de Corinthe, envoyoit trois » cents jeunes enfans de ceulx de Corfou, des » meilleures maisons au Roy Alyattes, pour les » chastrer : ces enfans arriverent en Samos, là où » les Samiens les receurent, et leur enseignerent » de s'aller seoir comme suppliants, requerants » franchise dedans le temple de Diane, et leur » mirent auprès d'eux pour les nourrir des gas- » teaux faicts de fleur de froment et de miel ». Voylà ce que ce (48) bel historien appelle outrage (49) des Samiens envers les Corinthiens, et pour quoy il dit que les Lacedæmoniens furent irritez et provoquez contre eulx, pour ce qu'ils avoient sauvé, et gardé d'estre chastrez les enfans des Grecs. Mais celuy qui attache ce reproche aux Corinthiens, monstre que la ville estoit plus meschante que n'estoit le tyran. Car,

quant à luy, il se vouloit venger de ceux de Corfou, qui luy avoient fait mourir son fils; mais les (50) Corinthiens, quel tort avoient ils receu des Samiens, pour quoy ils leur deussent ainsi courir sus, lesquels s'estoient opposez, et avoient empesché une si grande cruauté et meschanceté? Mesmement qu'ils resuscitoient un maltalent et une rancune apres trois generations, et en faveur d'une tyrannie qui leur avoit esté fort griefve et fort dure à supporter, et laquelle destruite et ruinée, encore ne cessoient ils point d'en effacer et abolir toute la memoire. Voylà quel estoit l'outrage que les Samiens avoient fait aux Corinthiens; mais la punition des Corinthiens contre les Samiens, quelle estoit elle? car si à bon escient ils estoient indignez contre les Samiens, il estoit convenable, non qu'ils irritassent les Lacedæmoniens, mais plus tost qu'ils les divertissent de commencer la guerre contre Polycrates, à fin que le tyran (51) n'estant point deffait ny ruiné, eulx ne fussent jamais affranchis, ny delivrez de servitude tyrannique. Mais, qui plus est, quelle occasion avoient les Corinthiens d'estre courroucez alencontre des Samiens qui avoient voulu et n'avoient peu sauver les enfans des Corcyréens, attendu qu'ils ne vouloient point de mal (52) aux Gnidiens qui les sauverent et les rendirent? Combien que les Corcyreiens, quant à ce faict là, ne parlent aucunement des Samiens; mais quant aux Gnidiens, ils ont des honneurs, des immu-

nitez et des decrets faits à leur honneur. Car navigans en l'isle de Samos, ils chasserent du temple les gardes de Periander, et prenant les enfans, les reporterent à Corfou, ainsi comme ont laissé par escrit Antenor (53) le Candiot, et Dionysius le Chalcidien en ses (54) fondations. Or, que les Lacedæmoniens aient entrepris ceste expedition, non pour punir les Samiens, mais pour les delivrer du tyran et pour les sauver, je n'en veux croire que le tesmoignage des Samiens mesmes. Car ils disent qu'ils ont (55) la sepulture faicte honorablement, aux despens de leur chose publicque, de Archias, citoyen de Sparte, dont ils honorent fort la memoire, qui y mourut lors en combattant vaillament, à l'occasion de quoy les parents encore et descendents d'iceluy portent bonne affection, et font tout le plaisir qu'ils peuvent aux Samiens, comme Herodote luy-mesme le tesmoigne.

XXVI. Et au cinquieme livre il escrit, que Clisthenes, l'un des plus hommes de bien et des plus nobles de toute la ville d'Athenes, persuada à la religieuse Pythie de prophetiser faulx, mettant tousjours en avant aux Lacedæmoniens, de delivrer la ville d'Athenes de ses tyrans, attachant à un très glorieux et très juste chef-d'œuvre, la calomnie (56) d'une si grande impieté et si damnable crime, et ostant (57) à Dieu la belle et bonne prophetie, digne de Themis, laquelle ainsi que lon tient prophetise avec luy.

XXVII. Il dit aussi qu'Isagoras (58) cedoit sa femme à Cleomenes qui le venoit voir, et comme sa coustume est, meslant quelques louanges parmy ses vituperes, pour se faire croire : « Cest » Isagoras, dit il, fils de Tisander, estoit de mai- » son noble, mais je ne scaurois dire quelle estoit » sa race d'ancienneté, sinon que ses parents sa- » crifioient (59) à Jupiter Carien » ; à dire vray, c'est un plaisant et facecieux mocqueur que ce bel historien, qui envoye ainsi Isagoras en la Carie, comme s'il l'envoyoit aux corbeaux du gibet.

XXVIII. Et quant à Aristogiton, ce n'est point par l'huis de derriere secretement, ains par la grande porte tout ouvertement, qu'il le chasse (60) en la Phœnice, disant qu'il estoit anciennement venu des Gephyreiens, non pas de ceulx qui sont en Eubœe ou en Eretrie, comme quelques-uns cuydent, ains dit qu'ils sont Phœniciens, et se le persuade ainsi.

XXIX. Mais ne pouvant du tout oster aux Lacedæmoniens la gloire d'avoir delivré la ville d'Athenes de la servitude des (61) trente tyrans, il tasche à effacer, ou bien de deshonorer un acte très noble par une fort villaine passion. Car il dit qu'ils s'en repentirent (62) tout incontinent, comme n'aiants pas bien fait d'avoir, par induction d'oracles faulx et supposez, ainsi chassé de leur païs des personnages qui estoient leurs amis, et leurs hostes et alliez, et qui leur avoient promis de rendre la ville d'Athenes entre leurs mains, et

de l'avoir rendue à un peuple ingrat : et depuis, ils envoyerent querir Hippias, l'un des Pisistratides, jusques à Sigeum, pour le remener et remettre à Athenes, mais que les Corinthiens s'opposerent à eulx, et les en divertirent, en leur discourant et monstrant combien de miseres et de maulx la ville de Corinthe avoit endurez, pendant que Periander et Cypselus l'avoient tenue soubs domination tyrannicque, combien que de tous les actes de Periander, il ne s'en scauroit dire un plus sceleré ny plus cruel que celuy des trois cents enfans qu'il envoya pour faire chastrer : et neantmoins cestuy-cy oze bien dire, que les Corinthiens estoient indignez et irritez alencontre des Samiens, qui les avoient sauvez et gardez de tomber en un tel inconvenient, comme s'ils leur eussent fait injure : tant la malignité de ses propos est pleine d'inconstance, de repugnance et de contradiction, qui sont à tout propos en sa narration.

XXX. Après cela, venant à descrire la prise de la ville de Sardis, il diminue et diffame l'acte le plus qu'il peult, aiant bien l'audace si effrontée, que d'appeller les navires que les Atheniens envoyerent au secours des Ioniens qui s'estoient rebellez contre le Roy, origines (63) du mal, pource qu'elles avoient essayé d'affranchir et tirer hors de servitude tant et de si belles villes grecques, occupées par violente domination des Barbares.

XXXI. Quant aux Eretriens, il n'en fait que bien petit de mention en passant seulement, et passe soubs silence un très grand et glorieux acte qu'ils feirent alors. Car estant jà (64) toute Ionie en combustion, et approchant l'armée navalle du Roy, ils luy allerent au devant au loing en pleine mer de (65) Pamphylie, là où ils la defeirent en bataille, puis retournans en arriere, et laissans leurs vaisseaux en la ville d'Ephese, ils allerent mettre le siege devant la ville capitale de Sardis, et assiegerent (66) Tissaphernes dedans le chasteau où il s'en estoit fuy, voulans aller lever le siege de la ville de Milet, ils le meirent à execution, et feirent lever les ennemis de devant, les aiants mis en un merveilleux effroy ; mais quand ils veirent une multitude d'ennemis qui leur venoient sur les bras, alors ils se retirerent. Plusieurs chroniqueurs recitent ainsi cette histoire, et entre autres Lysanias le Mallotien en ses Chroniques d'Eretrie, et eust esté bien seant, sinon pour autre occasion, au moins après la prise et destruction de leur ville, y adjouster cest acte là de vaillance et de proüesse : et au contraire luy dit, que aiants esté deffaits en battaille, les Barbares les poursuivirent jusques dedans leurs vaisseaux, de quoy toutefois Charon Lampsacenien ne fait aucune mention, ains escrit ainsi de mot à mot : « Les Atheniens se meirent » en mer avec vingt galeres, pour aller secourir » les Ioniens, et allerent descendre à Sardis, là

» où ils prirent tout, excepté la forteresse du » Roy, et cela fait, s'en retournerent à Milet ».

XXXII. Et au sixième livre, aiant recité comme ceulx de Platæes s'estoient donnez aux Lacedæmoniens, et qu'ils leur remonstrerent, que plus tost ils se devoient retirer devers les Atheniens qui etoient leurs voisins, et suffisans pour les defendre, il y adjouste puis après, non par opinion ou souspeçon, mais comme le sçachant de certaine science, que les Lacedæmoniens lors conseilloient cela, non pour affection ny bonne volonté qu'ils leur portassent, mais pour ce qu'ils estoient tous contents de voir les Atheniens en travail, s'estants attachez avec les Bœotiens. Il fault donc, si Herodote n'est pas maling, que les Lacedæmoniens (67) aient esté eux mesmes trompeurs et malicieux, et les Atheniens bestes, ne voiants pas qu'on les trompoit, et que les Platæiens furent ainsi jettez en avant, non pour amour ny pour honneur qu'on leur portast, mais pour une occasion de guerre.

XXXIII. Et puis il est manifestement convaincu d'avoir faulsement controuvé l'excuse de la pleine lune contre les Lacedæmoniens, pour laquelle attendre il dit qu'ils faillirent à se trouver à la journée de Marathon au secours des Atheniens. Car non seulement ils ont commencé plusieurs voiages et donné plusieurs battailles au commencement du mois, et au croissant de la lune, mais à ceste mesme battaille de Marathon,

qui fut (68) le sixieme de novembre, il s'en fallut bien peu qu'ils n'arrivassent à temps, de maniere qu'ils trouverent encore les morts de la desconfiture sur le champ, et toutefois il a ainsi escrit sur la pleine lune : « Il leur estoit impos-» sible de faire cela, parce qu'ils ne vouloient pas » rompre l'ordonnance, d'autant qu'il n'estoit » que le neufvième du mois, et ils respondirent » qu'ils ne pouvoient partir que la lune ne fust au » plein ». Ainsi doncques (69) attendoient ils la pleine lune, mais tu transferes la pleine lune au commencement du mois, estant lors qu'ils partirent le premier quartier, et confonds le cours du ciel, l'ordre des jours, et toutes choses.

XXXIV. En promettant par l'inscription de ton histoire d'escrire les faicts des Grecs, tu employes ton eloquence à magnifier et amplifier les gestes des Barbares; et faisant semblant d'estre fort affectionné envers les Atheniens, ce neantmoins tu ne fais aucune mention de la procession qui se fait à Agres, en l'honneur de Proserpine, pour lui rendre grace de la victoire dont ils font la feste. Mais cela lui sert alencontre de la calomnie qu'on luy met sus, qu'il avoit flatté les Atheniens en son histoire, pour en avoir une grosse somme de deniers qu'il en avoit euë; car s'il eust leu cela aux Atheniens, ils n'eussent pas laissé ce meschant Philippides, qui alla semondre les Lacedæmoniens de venir (70) à la battaille de laquelle luy mesme venoit, mesmement qu'il fut

d'Athenes à Sparte en deux jours, ainsi comme il dit, si les Atheniens après la battaille gaignée n'eussent envoyé querir le secours de leurs alliez. Si est ce que (71) Diyllus Athenien, qui n'est pas des pires historiens, escrit qu'il eut des Atheniens la somme de dix talens à la proposition de Anytus. Au reste aiant narré le faict de la battaille de Marathon, plusieurs estiment que luy-mesme en destruit l'exploit pour le nombre des morts qu'il en met, par ce qu'il dit que les Atheniens feirent vœu à Proserpine la rustique, qu'ils luy sacrifieroient autant de chevres comme ils tueroient de Barbares ; mais depuis, quand ils veirent, apres la desconfiture, que le nombre des morts estoit infiny, ils supplierent la deesse de les dispenser de leur promesse, et les quitter pour cinq cents chevres qu'ils luy sacrifieroient tous les ans.

XXXV. Mais passons cela, voions ce qu'il dit après la battaille : « Mais les Barbares, dit il, avec » les autres vaisseaux, se tirans au large en mer, » et allans prendre en l'isle (72) les esclaves » qu'ils avoient apportez d'Eretrie, doublerent » la pointe de Sunion, en intention de prevenir » les Atheniens avant qu'ils peussent gaigner la » ville d'Athenes ; et eurent les Atheniens opi- » nion, qu'ils avoient pris ce conseil là par l'in- » telligence et complot qu'ils avoient avec les » Alcmeonides, qui avoient convenu avec les Per- » ses de leur faire signe en leur monstrant un

» escu quand ils seroient rentrez en leurs vais-
» seaux ». Ils doublerent doncques la pointe de Sunion. En ce lieu je passe oultre ce qu'il appelle les prisonniers d'Eretrie (73), esclaves qui monstrerent autant de courage et de hardiesse en cette guerre là, et autant de desir d'acquerir honneur que nuls autres des Grecs ; mais leur vertu fut indignement affligée. Et encore fais je moins de compte de ce qu'il diffame les Alcmeonides, entre lesquels estoient les plus grandes maisons et les notables hommes de la ville : mais le pis est que toute la grandeur de la victoire en est toute renversée, et la fin de ce tant renommé faict d'armes revient presques à rien, et ne semble pas que ç'ait esté une battaille ny un exploit si grand que ce fut, ains seulement une legere rencontre et escarmouche contre les Barbares descendans de leurs vaisseaux, ainsi comme les malvueillans envieux disent en detractant du faict, s'il est ainsi qu'en fuyant à vau de routte dedans leurs vaisseaux, ils n'aient pas couppé les chables de leurs navires, se laissans aller au vent qui les porta plus au dedans de l'Attique, ains qu'on leur ait levé et monstré en l'air un escu, signal de la trahison, et que de propos deliberé ils aient fait voile vers la ville d'Athenes, en esperance de la surprendre, et qu'ayants, sans faire bruit, doublé la pointe du Sunion, ils se soient trouvez flottans à l'endroit du port de Phalerus, et que les principaux et plus apparents des Atheniens

leur eussent trahy la ville, desesperans de la pouvoir sauver : car puis après deschargeant les Alcmeonides, il attribue la trahison à d'autres. « Il » est certain, dit il, que l'on monstra l'escu, et » ne le sçauroit on dire autrement ». Comme s'il l'avoit luy mesme veu. Mais il estoit impossible que cela se feit, si les Atheniens eussent vaincu tout-à-fait : et quand il eust esté fait, les Barbares ne l'eussent jamais apperceu, qui s'enfuyoient à vau de routte en grand effroi et grande agonie, chassez à force coups d'espées et de traicts, jusques dedans leurs vaisseaux, en quittant la campagne le plus viste qu'ils pouvoient. Mais puis après quand il fait semblant de respondre pour les Alcmeonides, refutant les crimes que luy mesme le premier des hommes leur avoit mis sus : « Je m'en esmerveille, dit il, et ne croy point le » propos de cette imputation, que jamais les Alc» meonides, par intelligence avec les Barbares, » aient monstré l'escu, voulans que les Atheniens » vinssent soubs la domination des Barbares et » d'Hippias ». Il me fait souvenir d'une certaine clause, « Tu le prendras, ou l'aiant pris, tu le » lascheras » : aussi tu accuses, et après tu defens, tu escris des calomnies alencontre des personnes illustres, et puis tu les refutes après, te descroyant toy mesme : car tu t'es ouy toy mesme disant que les Alcmeonides avoient haulsé l'escu pour signal aux Barbares deffaits et fuyans à vau de routte. Et toutefois en ce que tu les defends et

responds pour eux, tu te monstres calomniateur: car s'il est vrai ce que tu escris en cet endroit, que ces Alcmeonides fussent autant ou plus ennemis des tyrans que Callias, fils de Phenippus, et pere d'Hipponicus, où est ce que tu pourras doncques asseoir (75) la conjuration d'eulx alencontre de la chose publique que tu as escrit en tes premiers livres? Disant qu'ils feirent alliance de mariage avec Pisistratus, et moienant ceste alliance, le feirent revenir d'exil à la tyrannie, et ne l'en eussent jamais chassé, n'eust esté que leur fille se plaignit de ce que Pisistratus ne la cognoissoit pas selon la loy de mariage et de nature. Voila les variations et repugnances qui sont en la calomnie contre les Alcmeonides.

XXXVI. Mais en preschant les louanges de Callias, fils de Phenippus, et y attachant son fils Hipponicus, lequel, ainsi qu'il dit luy mesme, estoit de son temps des plus riches hommes d'Athenes, il confesse que, pour s'insinuer en la bonne grace d'Hipponicus et le flatter, il a mis en jeu ce (76) Callias sans qu'il en fust besoing, ny que la matiere subjecte le requist aucunement.

XXXVII. Chacun sçait que les Argiens ne refuserent point d'entrer en la commune ligue des Grecs, mais qu'ils ne voulurent point marcher ny estre soubs le commandement des Lacedæmoniens, qui estoient leurs plus grands ennemis, et qui les haissoient plus qu'hommes du monde,

et il ne se pouvoit faire autrement. Mais luy subjoinct une cause fort maligne : « Quand ils » veirent, dit il, que les Grecs les vouloient » comprendre dans la ligue, sçachans bien que » les Lacedæmoniens ne leur feroient jamais part » de la prerogative (77) de commander, ils la » demanderent à fin qu'ils demourassent en repos » avec quelque occasion coulorée ». Ce qu'il dit qu'Artaxerces depuis long temps recorda aux ambassadeurs des Argiens qui estoient allez devers luy jusques en Suse, et qu'il leur dit qu'il n'estimoit qu'aucune cité en Grece luy fust plus amie que celle d'Argos, il y adjouste puis après, selon sa coustume, pour se couvrir : « Quant à cela, je » ne le sçay pas bien certainement, mais bien » sçay je que tous hommes sont subjects à faire » des fautes, et ne croy pas que les Argiens en » aient fait de plus villaines : mais je suis, dit il, » tenu de dire ce que lon dit, et non pas de le » croire du tout : et ce propos là, dit il, soit dit » pour tout le cours de mon histoire. Car cela » mesme se dit, que c'estoit les Argiens qui avoient » appelé le roi de Perse pour faire la guerre à » toute la Grece, à cause qu'ils ne pouvoient par » armes faire teste aux Lacedæmoniens, et aimoient mieulx avoir toute autre peine que la » douleur presente et le regret qu'ils en avoient ». N'est ce pas, comme il le conte luy mesme, que (78) un Æthiopien dit touchant les parfums et la pourpre des Perses, que les huiles et les

habillemens des Perses estoient trompeurs? Autant luy pourroit on dire que trompeuses sont les paroles et trompeuses les figures du parler d'Herodote, *tout y est enveloppé, et* (79) *tournoyant alenviron, et rien de clair ny de sain:* comme les peintres qui rendent les choses claires plus apparentes et plus eminentes par les umbres qu'ils mettent alenviron : aussi par ses façons de dire, qu'il ne dit pas ce qu'il dit, il roidit plus ses calomnies, et, par ses ambiguitez, rend les suspicions plus profondes. Mais si les Argiens ne sont voulu entrer en ligue commune avec tous les autres Grecs, ains s'en sont abstenus pour une jalousie de commander, ou une emulation de vaillance alencontre des Lacedæmoniens qu'ils n'aient grandement deshonoré la memoire de leur progeniteur Hercules, et leur ancienne noblesse, on ne sçauroit dire du contraire, comme s'il eust esté mieux seant aux Siphniens, ou aux Cithniens, qui sont deux petites isles, de combattre pour la liberté de la Grece, que non pas aux Spartiates, en estrivant alencontre d'eux, et contestant de la prerogative de commander, et cependant faillir de se trouver à tant de grands et honorables combats et travaux. Et si ce sont esté eux qui aient appelé le Roy de Perse contre la Grece, pour ce qu'ils ne pouvoient par armes faire teste et resister aux Lacedæmoniens, pourquoy est ce qu'ils ne se (80) declarerent tout ouvertement du party des Medois, depuis que ce

Roy

Roy fut arrivé en la Grece. Et, s'ils ne vouloient pas s'aller rendre au camp du Roy barbare, pour le moins demourans en la maison, que ne faisoient ils (81) quelque dommage au pays des Lacedæmoniens? que n'occupoient ils derechef la contrée de Thyrée, ou, par quelque autre moyen, ne s'attachoient ils aux Lacedæmoniens, et ne les empeschoient? Car en ce faisant, ils eussent peu porter grand dommage aux Grecs, s'ils les eussent gardez d'aller au camp de Platæes avec un si bon nombre de bons combattans à pied.

XXXVIII. Mais il fait en cest endroit les Atheniens grands, et les appelle sauveurs de la Grece, faisant en cela bien et droittement, s'il n'y avoit beaucoup de blasme et de vitupere meslez parmy ses louanges. Mais (82) maintenant quand il dit que les Lacedæmoniens furent abandonnez par les autres Grecs, et que neantmoins estants delaissez seuls après avoir fait plusieurs grandes (83) vaillances, ils estoient morts genereusement, ayant mesmement veu auparavant que les Grecs favorisans le party des Medois, avoient intelligence avec le Roy Xerces, n'est il pas evident par cela qu'il ne disoit pas tous ces propos là à la louange des Atheniens, mais plustost qu'il les louoit, afin de mesdire de tous les autres Grecs? car qui se pourroit maintenant courroucer et fascher de ce qu'il injurie aussi atrocement et outrageusement (84) les Thebains et les Phociens, veu qu'il condamne de trahison, qui ne fut

oncques, mais qui pourroit avoir esté, ainsi comme il conjecture, ceux mesmes qui se sont exposez à tous perils de la mort pour la liberté de la Grece ? Des Lacedæmoniens il nous fait doubter, mettant en incertitude s'ils sont morts en combattant, ou bien s'ils se sont rendus, separant d'avec eux par bien legeres conjectures ceux des (85) Thermopyles.

XXXIX. Et en racontant le naufrage qui advint aux vaisseaux du Roy de Perse, où il fut perdu une grande richesse, Aminocles, dit il, fils de Ctesines, natif de Magnesie, en fut grandement enrichy, car il rencontra une infinité de deniers et de vaisselle d'or et d'argent. Il n'a pas seulement laissé passer cela sans une morsure de malignité : car celuy là qui n'estoit pas gueres heureux au demourant par ceste rencontre devint fort riche, parce qu'il luy estoit advenu un malencontreux accident qui le tenoit en grande tristesse, c'est qu'il avoit tué (86) son fils. Il est doncques tout evident qu'il a fait venir et mis en avant en son histoire toute ceste rencontre de thresors et vaisselle d'or et d'argent, et de toute ceste richesse que le flot de la mer jetta sur le rivage, expressement pour bastir le lieu et la place à mettre le meurtre qu'Aminocles avoit commis en la personne de son propre fils.

XL. Aiant (87) Aristophanes le Bœotien escrit, qu'il avoit demandé quelque argent aux Thebains qu'ils luy auroient refusé, et qu'il avoit

voulu deviser et conferer des lettres avec les jeunes hommes de la ville, mais que les magistrats de la ville le luy avoient defendu, tant ils estoient rudes et grossiers, haissants toutes bonnes lettres, il n'y en met autre preuve ny conjecture quelconque.

XLI. Mais Herodote en porte tesmoignage, veu les choses dont il impute et charge les Thebains, les unes en mentant faulsement, les autres par ignorance, comme leur voulant mal, ou aiant querelle alencontre d'eux : car il asseure que les Thessaliens eurent intelligence avec les Medes du commencement par necessité, en quoy il dit verité : et puis devinant des autres Grecs, qu'ils eussent volontiers abandonné les Lacedæmoniens, il y subjoinct, que ce n'estoit pas de leur bon gré, mais par contrainte et necessité, d'autant qu'on les prenoit ville après ville. Et neantmoins il ne donne pas aux Thebains l'excuse de la mesme contrainte, combien qu'ils eussent envoyé (88) cinq cents hommes soubs la conduite du capitaine Mnamias, pour la défense du destroict de Tempes, et au pas des Thermopyles, autant comme le Roy Leonidas en demanda, lesquels seuls demourerent avec luy et avec les Thespiens, là où tous les autres l'abandonnerent après qu'ils se veirent abandonnez par derriere : et comme le Roy barbare s'estant fait maitre des advenues, fust sur leurs confins, Demaratus, Spartiate, estant amy (89) d'Apaginus, chef de

la ligue, pretendant à la principauté, pour le droit d'Hospitalité qu'ils avoient entre eux le donna à cognoistre, et le feit familier du Roy barbare : tous les autres Grecs estoient sur la mer, et n'y avoit personne qui par terre allast au devant des ennemis. Voilà comment ils receurent à la fin les conditions d'appointement avec les barbares, se trouvans surpris d'une très grande necessité : car ils n'avoient ny (90) mer, ny vaisseaux comme les Atheniens, ny n'estoient logez ès plus reculées parties de la Grece, comme les Spartiates, ains estoient distants d'une journée et demie seulement du camp des barbares, et avoient jà tenté la fortune aux destroits des advenues avec les Spartiates seuls, et avec les Thespiens, où ils avoient eu du pire, et avoient esté deffaicts. Et neantmoins cest historien icy est si juste qu'il dit, que les Lacedæmoniens se voiant delaissez et abandonnez de tous alliez, se fussent à l'adventure laissez aller à entendre à appointement : et ne pouvant effacer un si beau et si glorieux acte, n'y nier qu'ils ne l'eussent fait, il le va contaminant par ceste mauvaise imputation et suspicion en escrivant ainsi : « Les alliez doncques et confederez estants renvoyez, s'en retournerent en leur païs, et obeirent au mandement de Leonidas, et les Thespiens et les Thebains demourerent seuls avec les Lacedæmoniens : mais quant aux Thebains, ce fut malgré eux et contre leur volonté, parce

» que Leonidas les restenoit comme en ostage:
» et les Thespiens de leur bon gré, car ils dirent
» que jamais ils n'abandonneroient Leonidas, ny
» ceux qui estoient avec luy ». Ne monstre il pas clairement en cela qu'il a quelque mal-talent et mal-veuillance alencontre des Thebains particulierement, pour laquelle non seulement il calomnie faulsement et injustement la ville de Thebes, mais il ne s'est pas soucié de faire en sorte que sa calomnie fust seulement vray-semblable, ne qu'il ne fust pas repris de sa conscience, mesme de se contredire en bien peu de lignes: car ayant un peu devant escrit, que Leonidas voiant les confederez et alliez n'estre pas bien encouragez, et n'avoir pas le cœur de prendre la fortune, il leur commanda de se retirer. Au contraire un peu après il dit qu'il retint les Thebains par force contre leur volonté, lesquels il est plustost vray-semblable qu'il eust chassez à force, quand ils eussent voulu demourer, s'ils eussent esté accusez ou souspeçonnés de s'entendre avec les Medois: car veu qu'il ne vouloit point de ceux qu'il sentoit mal affectionnez et mal encouragez, quel profit avoit il de laisser parmi les siens qui devoient combattre, des hommes qui lui estoient suspects? car un Roy des Spartiates, et capitaine general de tous les Grecs n'avoit pas un tel entendement ny jugement de vouloir retenir comme ostages (91) quatre cents hommes aiants armes, avec trois cents qu'il en avoit mesmement lors-

qu'il se voyoit enveloppé d'ennemis qui luy couroient sus tout à un coup, et par devant et par derriere : car si bien auparavant il les eust menez quant et luy en lieu d'ostages, au moins est il bien vray-semblable qu'à l'extremité, ou que eux ne se soucians plus de Leonidas, s'en fussent allez librement, ou que Leonidas eust redouté autant d'estre environné par eux que par les barbares. Mais oultre cela, n'eust ce pas esté une sottise digne de mocquerie au Roy Leonidas, de commander aux autres Grecs qu'ils se retirassent, estant son intention et sa resolution de bientost s'en aller mourir, et le defendre aux Thebains à fin qu'il les gardast aux autres Grecs, luy qui estoit resolu de s'en aller mourir : car si veritablement il les menoit quant et lui en lieu d'ostages, ou bien en lieu d'esclaves, il ne devoit pas les retenir avec ceux qui estoient certains et resolus de mourir, ains plustost les livrer aux Grecs qui s'en alloient d'avec lui. Et la cause qui restoit que lon pouvoit dire qu'il les retenoit à l'adventure à fin qu'ils mourussent quant et luy, ce bel historien a osté encore ceste occasion là, parce qu'il a escrit de la cupidité de gloire du Roy Leonidas en ces propres termes : « Leonidas faisant ce discours en lui mesme, et voulant que ceste gloire apparteint aux Spartiates seuls, renvoya les confederez chascun en leur païs, plustost que pour ce qu'ils fussent de conseils et opinions contraires ». Car c'eust

esté une excessive sottise, de retenir ses ennemis pour les rendre participants d'une gloire dont il deboutoit et privoit ses amis : il appert doncques par les effets, que Leonidas ne se deffioit pas des Thebains, mais qu'il les estimoit et les tenoit pour ses bons et loyaux amis : car il passa par dedans Thebes en menant son armée, et à sa requeste (92) obtint ce que nul n'avoit jamais obtenu, de coucher dedans le temple d'Hercules, et raconta le matin aux Thebains la vision qu'il y avoit eue : car il luy fut advis qu'il veit toutes les plus grandes et principales villes de la Grece en une vaste mer agitée de fort aspre et violente tourmente, là où elles flottoient et branloient fort inegalement, mais que celle de Thebes surpassoit toutes les autres : car elle s'eslevoit à mont jusques au ciel, et puis soudain se baissoit si bas qu'on la perdoit de veuë, ce qui estoit proprement la figure de ce qui leur advint puis après. Mais Herodote en escrivant le combat de Leonidas, a obscurcy par silence la plus noble action qui y fust, disant seulement qu'ils moururent dedans le destroit de la vallée alentour d'une motte. Mais il fut autrement fait, car quand ils s'apperçurent la nuit qu'ils estoient environnez par les ennemis, ils se leverent et s'en allerent droit, la teste baissée, dedans le camp des ennemis, et mesmement vers la tente du Roy, en intention de le tuer s'ils l'y trouvoient, et de mourir alentour de luy. Si allerent jusques à sa

tente tuans tousjours ceux qui par le chemin se trouvoient devant eux pour leur faire teste, ou bien leur faisant prendre la fuitte. Mais ne pouvans trouver Xerxes en un camp si vaste, si spacieux, errans çà et là à le chercher par tout, à la fin à grande peine furent ils deffaicts par les barbares, qui s'espandirent tout alentour d'eux de tous costez.

XLII. Or escrirons nous en la vie de Leonidas tous les autres actes de grande hardiesse, et les mots notables des Spartiates qu'Herodote a laissez à dire : mais toutefois en passant, il ne sera point mauvais d'en cotter icy quelques uns. Avant leur partement de Sparte on leur feit des jeux funebres, là où assisterent à les veoir leurs peres et leurs meres : et luy mesme Leonidas respondit à un qui lui disoit, qu'il menoit bien peu de gens avec luy pour combattre ; mais beaucoup, dit il, pour mourir, et à sa femme qui luy demandoit, s'il luy vouloit rien dire, en se retournant il luy dit qu'elle se remariast avec quelque homme de bien, et qu'elle portast de bons enfans. Quand il fut dans la vallée des Thermopyles, il avoit en sa compagnie deux de sa race qu'il desiroit sauver, si donna une lettre à l'un d'eux pour la porter là où elle s'adressoit : mais l'autre ne la voulut point prendre, disant en cholere, « je suis venu pour combattre, et non pour porter lettres ». A l'autre il commanda d'aller porter quelque parole aux magistrats de Sparte,

mais luy rejettant les lettres, et prenant le bouclier, s'alla mettre en son rang pour combattre.

XLIII. Qui est ce qui ne (93) reprendroit un autre qui auroit fait telle omission? mais cestuy ci aiant pris la peine de ramasser et de mettre par escript le bassin d'Amasis à laver les pieds, le larron qui mena les asnes, qui donna les outres de vin aux gardes, et plusieurs autres telles badineries, celuy là ne sera jamais estimé avoir obmis par negligence, ny par mespris et oubliance, tant de beaux actes et de dicts si notables, mais par une malice et mauvaistié et injustice envers quelques uns. Si dit que les Thebains estants avec les autres Grecs combattirent, mais que ce fust parce qu'ils estoient retenus par force : car non seulement Xerxes, mais aussi Leonidas, avoient des fouëtteurs qui les suivoient, je croy, avec des fouëts pour fouëtter ceux qui restivoient, et ceux là contraignoient à coups de fouëts les Thebains de combattre contre leur volonté, là où ils s'en pouvoient aller et s'en fuir, et que volontairement ils avoient pris intelligence avec le Roy barbare, là où il n'y avoit personne qui les vint secourir. Et puis aprés il escrit que les autres se hastans pour gaigner la motte, les Thebains se separans tendirent les mains aux barbares, et s'approcherent d'eux, disans une trés veritable parole, qu'ils tenoient le party des Medes en leur cœur, et qu'ils avoient baillé au Roy l'eau et la terre, mais toutefois qu'estans retenus par force

ils estoient venus en ce destroit de Thermopyles, et qu'ils ne pouvoient mais de la blesseure que leur Roy avoit receuë : en faisant ces remontrances là ils gaignerent leur cause, mesmement qu'ils avoyent les Thessaliens pour tesmoings de leur dire. Voyez comment (94) ceste justification pouvoit bien estre entenduë et ouye entre tant de clameurs barbaresques de tant de milliers d'hommes, et tant de bruits meslez et confus, tant de fuittes, tant de chasses et poursuittes, et les tesmoings ouys et examinez. Et les Thessaliens qui alloient par toute la vallée parmy tant de gens que lon tuoit, parmy tant de corps que lon fouloit aux pieds, harenguans et plaidans pour les Thebains, d'autant (95) que peu auparavant eux aiants conquis par armes toute la Bœce, jusques à la ville de Thespies, ils les en chasserent, les aiants deffaits en une bataille, et aïant tué leur capitaine Lattamias : car voilà les alliances et intelligences que les Bœotiens avoient avec les Thessaliens en ce temps là, et rien d'humanité ny d'equité des uns envers les autres. Mais encore, comment est il possible que les Thebains eussent esté sauvez par le tesmoignage des Thessaliens ? car les Barbares, ce dit il, en tuerent les uns qui approcherent d'eux, et en flaistrirent les autres en plus grand nombre des marques et picqueures du Roy, commenceant au Capitaine mesme Leontiades.

XLIV. Mais ce n'estoit pas seulement Leon-

tiades qui estoit Capitaine des Thebains aux Thermopyles, ains (96) Anaxander, comme l'escrit Aristophanes, aiant pris les noms des Magistrats de Thebes des archives mesmes publicques : et aussi le met ainsi Nicander Colophonien.

XLV. Et n'y a jamais eu personne devant Herodote qui ait sceu que le Roy Xerxes eust fait flaistrir ne picquer aucun Thebain, car cela eust esté une grande defense contre sa calomnie et eust esté un beau moien à celle ville de se glorifier de telles picqueures, comme aiant voulu Xerxes ainsi punir pour ses plus grands et plus mortels ennemis (97) Leonidas et Leontiades; car il feit fouëtter et pendre le corps de l'un tout mort, et feit picquer l'autre tout vif. Et cestuy cy a pris la cruauté dont ils userent envers Leonidas mort, pour une preuve manifeste que ce Roy barbare haïssoit plus que tous les hommes du monde Leonidas, lorsqu'il vivoit; et cependant, il dit que les Thebains qui tenoient le party des Medes, furent mocquez et picquez comme esclaves aux Thermopyles; et puis, après avoir esté picquez, ils combattirent (98) bien asprement pour les Barbâres devant la ville de Platææs; et me semble que qui luy diroit comme feit Clisthenes à ce beau danseur (99) Hippoclides : « Tu as dansé la » verité » : il respondroit : « Il n'en chault à Hip- » poclides ».

XLVI. Et en son huictieme livre, il dit que

les Grecs estonnez et effrayez prirent resolution de s'enfuir de la coste d'Artemisium, au dedans de la Grece, et que ceux d'Eubœe les prians qu'ils voulussent demourer encore un petit de temps, jusques à ce qu'ils peussent se descharger de leurs femmes et leurs familles : ils n'en feirent compte jusques à ce que Themistocles prenant de l'argent, en donna à Eurybiades et à Adimantus, capitaine des Corinthiens, et alors, ils demourerent et combattirent par mer contre les barbares. Pindare, qui estoit natif, non de cité confederée avec les autres Grecs, mais d'une que l'on sousp-çonnoit de tenir le party des Medes, neantmoins faisant mention de ceste battaille d'Artemisium, y adjouste ceste belle exclamation,

(190) Ceux d'Athenes ont planté
Le glorieux fondement
De la Grecque liberté.

Et Herodote au contraire, que quelques uns veulent dire avoir orné et embelly la Grece, tient que ceste (101) victoire là fut un acte de concussion et de larcin, et que les Grecs combattirent malgré eux, estant abusez par leurs capitaines qui en avoient pris de l'argent pour ce faire. Encore ne fut ce pas là le bout de sa malignité; car tous sçavent et confessent que les Grecs aiants eu du meilleur par mer sur ceste coste là, neantmoins cederent le chef d'Artemisium aux barbares, après avoir ouy la nouvelle de ce qui es-

toit advenu au pas des Thermopyles : car il n'eust de rien servi de s'arrester là, à garder la mer de la Grece, veu que la guerre estoit au-dedans jusques à leurs portes, et que Xerxes avoit gaigné les passages. Et Herodote feit que les Grecs, devant qu'ils eussent eu la nouvelle de la mort de Leonidas, tenoient conseil et estoient en propos de s'enfuir, car il dit ainsi : « Mais aiants esté mal » traictez, mesmement les Atheniens qui avoient » plusieurs de leurs vaisseaux bien offensez, de- » liberoient de prendre la fuitte vers la Grece ». Toutefois permettons luy de nommer ainsi, ou plus tost de reprocher ainsi la retraicte de devant la battaille ; mais l'aiant appelé devant fuitte, et l'appellant encore de present fuitte, il la nommera encore après fuitte, tant il s'attachoit amerement à ce villain (102) mot de fuite. « Mais, dit il, il » vint avec un batteau aux barbares un homme » natif d'Estiæe, leur apporter la nouvelle de la » fuitte des Grecs du chef d'Artemisium : ce que » eux ne pouvans croire, retindrent le messager » en bonne et seure garde, et envoyerent quel- » ques galeres subtiles pour descouvrir ». Que dis tu ? Comment escris tu ; que ceux s'enfuirent comme vaincus, que les ennemis mesmes après la battaille ne peuvent croire qu'ils fuient, comme les pensans beaucoup plus forts ? et puis on estimera qu'il soit digne de foy, quand il escrit d'un homme particulier, ou d'une ville à part, veu qu'en un seul mot, il oste la victoire à toute la

Grèce ensemble ? Il abbat le trophée que tous les Grecs dresserent, et arrache les inscriptions qu'ils meirent en l'honneur de Diane, le long de la coste d'Artemisium, faisant trouver que ce n'estoit que tout vent d'orgueil, et vaine vanterie. L'epigramme et inscription estoit de telle teneur :

(103) Après avoir par martiale encombre
Icy devant jadis en mer deffait
Des nations d'Asie infiny nombre,
Les preux enfans d'Athenes en ont fait
Edifier, pour memoire du faict,
Ce monument à Diane la saincte,
Lorsque par eux eust esté en effet
Des fiers Medois toute l'armée esteincte.

Il ne descrit point (104) l'ordre de la battaille, en quel rang et place chacune ville combattoit, et en la retraicte, que lui baptise du nom de fuitte, il dit que les Corinthiens naviguoient les premiers et les Atheniens les derniers. Il falloit donc qu'il ne foullast pas ainsi villainement aux pieds ceux qui tenoient le party des Medois, luy qui est estimé de plusieurs avoir esté natif de Thuries, et qui se joinct luy mesme aux Halicarnassiens, lesquels estants d'extraction Doriens, vindrent avec leurs femmes et leurs enfans faire la guerre aux Grecs.

XLVII. Mais tant s'en faut qu'il allegue premierement les contrainctes et necessitez qu'eurent les villes qui tindrent pour les Medois, qu'il recite des Thessaliens, qu'estants capitaux en-

nemis des Phociens, ils leur manderent neantmoins devant qu'ils conserveroient leur pais, sans que lon y feit dommage quelconque, s'ils leur vouloient bailler (105) cinquante talens d'argent : il escrit en cest endroit là en ces propres termes. « Les Phociens estoient seuls des Grecs » qui en ce quartier là ne tenoient point le party » des Medois, non pour autre cause, ainsi comme » je trouve, après avoir bien tout consideré, que » pour la (106) haine qu'ils portoient aux Thes- » saliens : et si les Thessaliens eussent esté du » costé des Grecs, je crois que les Phociens eussent » tenu le party des Medois ». Et neantmoins bien peu après il dira, que treze villes des Phociens furent entierement arses et bruslées par ce Roy barbare, le pais tout gasté et le temple de la ville d'Abes consumé par le feu, les hommes et les femmes passées au fil de l'espée, ceux qui ne peurent à temps gaigner la cyme du mont de Parnasse : et toutefois il met au rang de ceux qui estoient les plus affectionnez partisans des Barbares, ceux qui aimoient mieux endurer toutes les extremitez de miseres que peult apporter la guerre, que d'abandonner la defense de l'honneur de la Grece : et n'aiant peu reprendre les faicts des hommes, il s'est amusé à songer de faulses imputations, et des souspeçons qu'il forge et compose avec sa plume alencontre d'eux, ne voulant que lon juge de leurs intentions par leurs actions, s'ils n'avoient pas la mesme volonté et

opinion que les Thessaliens, comme s'ils eussent laissé à estre de la trahison, pour ce que la place auroit desjà esté prise par d'autres. Si donc quelqu'un voulant tascher à excuser les Thessaliens de ce qu'ils s'entendirent avec les Medes, disoit (107) qu'ils ne l'auroient pas voulu, mais que pour la haine qu'ils avoient contre les Phociens, les voiants adherents et alliés avec les Grecs, ils se seroient tenus au contraire du costé des Medes, contre leur volonté et jugement, ne sembleroit il pas estre un effronté flatteur, et qui en faveur d'autruy, cherchant d'honnestes couvertures à de villains faicts destordoit la verité? je crois que ouy, quant à moy. Comment doncq ne sera il trouvé un manifeste calomniateur celuy qui dira, que les Phociens n'aient pas suivy le meilleur party pour la vertu, mais pour ce qu'ils sçavoient que les Thessaliens avoient volonté et jugement contraires? mais encore ne destourne il pas la calomnie sur des autres, comme il a bien accoustumé de faire ailleurs, en disant l'avoir ouy dire à d'autres, ainsi que luy mesme en conferant toutes choses, n'en trouve point d'autre occasion. Il falloit doncq qu'il alleguast quant et quant ses preuves et indices par lesquels, il se persuadoit, que ceux qui font les actions toutes semblables aux gens de bien, aient la volonté et intention mesme que les mechants. Car l'occasion qu'il allegue de l'inimitié, est une frivole digne de risée, parce que l'inimitié que les (108) Ægi-

netes

netes avoient alencontre de ceux d'Athenes, ny les Chalcidiens contre les Eretriens, ny les Corinthiens contre les Megariens, ne les empescha pas de se joindre à la ligue de la Grece, pour la defense de la liberté commune, comme aussi à l'opposite, les Macedoniens leurs plus aspres ennemis, et qui plus (109) chastioient les Thessaliens, ne les detournerent pas de l'intelligence et alliance avec les Barbares; car le pareil commun couvroit et cachoit les inimitiez particulieres, de sorte que quittans et se despouillans de leurs passions privées, ils attachoient leur consentement ou à l'honnesteté pour la vertu, ou à leur proufit pour la necessité. Et neantmoins oultre celle necessité, dont ils se trouverent surpris, et contraints de se soumettre aux Medois, ils se retournerent de rechef du costé des Grecs, de quoy Laocrates mesme Spartiate leur porte publiquement tesmoignage. Et Herodote luy mesme, comme estant forcé et contrainct, confesse en la description de la guerre de Platæes, que les Phociens se joignirent aux Grecs.

XLVIII. Et ne se fault pas esbahir, s'il est ainsi violent et aspre alencontre de ceux qui ont esté infortunez, veu mesmes que ceulx qui se trouverent aux affaires, et qui hazarderent leur estat pour le bien public, il les remue et transpose au rang des ennemis et des traistres. Car ceulx de Naxos envoyerent trois galeres armées au service et secours des Barbares, mais l'un des Ca-

pitaines nommé Democritus, persuada aux autres deux, de se renger plus tost avec les Grecs. Voylà comment il ne sçauroit loüer sans blasmer, ains à la fin qu'un homme particulier soit loüé, il fault que toute une ville soit vituperée et tout un peuple, de quoy contre luy porte tesmoignage entre les anciens Hellanicus, et entre les recents et modernes, Ephorus, disant l'un que les Naxiens vindrent au secours des Grecs avec six, et l'autre avec cinq galeres : et Herodote se convainct soy mesme, d'avoir controuvé et falsifié cela : car les particuliers historiographes des Naxiens, escrivent que paravant ils avoient repoulsé Megabates (110) Lieutenant du Roy, qui avec deux cents voyles estoit venu surgir en leur isle, et que depuis encore un autre Lieutenant du Roy Datis en passant leur avoit bruslé cent villes. Et s'il est ainsi, comme Herodote luy mesme dit ailleurs, que *euls mesmes destruisirent leur ville et meirent le feu dedans*, et sauverent leurs personnes dedans les montagnes, n'eussent ils pas eu une bonne occasion de porter secours à ceulx qui avoient esté cause de la ruine de leur païs, et non pas de se joindre avec ceulx qui combattoient pour la liberté commune ? mais que ce n'ait pas tant esté pour loüer Democritus, comme pour blasmer les Naxiens, qu'il ait controuvé ceste mensonge, il le monstre clairement, parce qu'il tait et omet à dire le vaillant exploit d'armes que feit alors ce Democritus,

ainsi comme Simonides l'a declaré par cest epigramme,

(111) Democritus fut le tiers qui chocqua
En la battaille, où par mer suffocqua
La flotte Grecque au bras de Salamine,
Celle de Mede, et la meit en ruine,
Il recourut un des vaisseaux amis,
Et en prit cinq de ceulx des ennemis.

XLIX. Mais qui se courrouceroit pour les Naxiens contre lui? car s'il y a des Antipodes, comme quelques uns tiennent, qui habitent le rond de la terre dessoubs nous, je pense que ceulx là encore ont ouy parler de Themistocles, et du conseil qu'il donna aux Grecs de combattre dedans le destroict de Salamine, là où depuis il feit bastir un temple à Diane la sage conseillere, en (112) l'isle de Melite, après que le Roy barbare fut desconfit. Ce gentil historien (113) icy refusant, tant qu'en luy est, d'avouër cest exploit, et taschant d'en transferer la gloire à un autre, escrit ainsi de mot à mot : « En (*a*) ces entre-» faictes, ainsi comme Themistocles fut de re-» tour en sa galere, il y eut un Athenien nommé » Mnesiphilus qui luy demanda ce qu'ils avoient » resolu : et entendant qu'il avoit esté conclud » de retirer leurs vaisseaux au destroict du Pelo-» ponese, pour illec combattre par mer devant » le Peloponese. Je te dis, repliqua Mnesiphilus, » que s'ils remuent leur flotte de devant Sala-

(*a*) Herodot. lib. VIII, §. LVII.

» mine, tu ne combattras plus jamais par mer » pour ton païs, car chascun se retirera au sien » bien tost après. Par quoy s'il y a moien au » monde, va tascher à rompre ceste resolution, et » fais tant envers Eurybiades qu'il demoure plus » tost icy ». Et puis subjoingnant que ce conseil agrea merveilleusement à Themistocles, et que sans rien respondre à cela, il s'en retourna droict trouver Eurybiades, de rechef il escrit en ces termes : (*a*) «Se seant auprès de luy, il luy recite » le conseil que lui avoit recordé Mnesiphilus, » se l'attribuant à luy et y adjousta encore d'autres » choses ». Voyez vous comment il attache à Themistocles une opinion de malignité, de s'attribuer (114) un conseil comme sien, qui estoit de l'invention de Mnesiphilus? Et puis se mocquant encore davantage des Grecs, dit il, que Themistocles n'estoit pas homme prudent, et qu'il ne voyoit pas pourquoy on l'avoit surnommé Ulysses pour sa prudence : mais que Artemisia, natifve (115) de mesme ville que luy, sans que personne luy eust enseigné, ains l'aiant excogité d'elle mesme, avoit predit à Xerxès que les Grecs ne luy pourroient pas resister ny faire teste long temps, et qu'ils se separeroient et escarteroient chacun en leurs villes, et s'enfuiroient: « Et n'est pas (*b*) vraysemblable que si tu fais

(*a*) Herodot. lib. VIII, §. LVIII.
(*b*) Id. ibid. §. LXVIII.

» marcher ton armée de terre vers le destroict du » Peloponese, qu'ils t'attendent, et ne se sou- » cieront plus de combattre par mer pour les » Atheniens : là où si tu te hastes de combattre » par mer, je crains et doute que si ton armée » de mer reçoit aucun dommage, que cela ne » face quelque prejudice à celle de terre ». Il ne s'en fault que des vers qu'Herodote ne face de ceste Artemisia (116) une Sibylle prophetisant les choses à venir ainsi exactement : et pourtant Xerxes lui donna la charge et commission (*a*) de ramener ses enfans en la ville d'Ephese, car il avoit oublié, comme on peult penser, d'amener des femmes de sa royale ville de Suze, s'il eust pensé que ses enfans eussent eu besoin d'estre accompagnez et conduits par escorte de femmes.

L. Je ne veux (117) point parler de ce qu'il a controuvé et faulsement inventé contre nous, mais examinons un peu ce qu'il a controuvé contre les autres. Il dit doncques, que les Atheniens disent, que Adimantus le Capitaine des Corinthiens, quand on fut aux mains avec les ennemis, s'enfuit de peur, non pas siant arriere, ny se retirant peu à peu d'entre les ennemis, ains tout ouvertement, mettant voiles au vent, et faisant faire la volte à tous ses vaisseaux, et puis qu'une fregate allant après luy, l'attaignit à la queuë de l'isle de Salamine, et que de dessus la

(*a*) Herodot. lib. VIII, §. CIII.

fregate, il y eut quelqu'un qui luy cria : « Adi-
» mantus (*a*), tu t'en fuis trahissant et abandon-
» nant les Grecs, mais toutefois ils n'ont pas laissé
» de gaigner la bataille, et d'estre victorieux sur
» les ennemis ». Cette fregate là estoit, comme il faut penser, descendue du ciel. Car quel besoin estoit il d'user là de feinte et machine tragicque, veu qu'en tous autres endroicts il surpasse tous les poëtes tragicques du monde en toute faulseté et vanité? Adimantus doncques croiant ceste voix retourna en l'armée, estant ainsi despesché. « C'est
» le bruit (*b*) qu'en sement les Atheniens, mais les
» Corinthiens ne le confessent pas, ains disent
» qu'ils furent les premiers qui chocquerent et
» combattirent en ceste bataille navalle, et en cela
» leur porte tesmoignage tout le reste des Grecs ». Tel est cest homme en plusieurs endroicts, il seme ainsi des calomnies et des imputations des uns contre les autres, à fin que l'un ou l'autre ne faille point, comment que ce soit, d'estre trouvé meschant, ainsi comme en ce lieu il luy succede bien à propos. Car si sa calomnie est creuë, les Corinthiens en demoureront deshonorez : et si elle est decreuë, les Atheniens : ou il faut que les Atheniens n'aient pas menty contre les Corinthiens, mais luy mesme contre tous les deux. Qu'il soit vray, Thucydides (118) introduisant

(*a*) Herodot. lib. VIII, §. XCIV.
(*b*) Id. ibid.

l'ambassadeur Athenien, parlant alencontre des Corinthiens en la ville de Lacedæmone, et haultement parlant de leurs faicts et gestes contre les Medes, et mesmement de ceste battaille de Salamine, ne met sus aux Corinthiens aucune (119) imputation de trahison, ny de lascheté d'avoir abandonné leur rang. Car il n'est pas vraysemblable que les Atheniens eussent reproché une telle villanie à la ville des Corinthiens, veu qu'ils la voyoient engravée au troisieme lieu après les Lacedæmoniens, et après eux ès inscriptions des monuments que l'on en consacroit aux Dieux, et en Salamine, ils leur permirent d'enterrer leurs morts, joignant la ville, comme estant gens de bien, et qui s'estoient portez vaillament, avec une telle inscription,

(120) Nous habitions jadis, amy passant,
La ville où sourd Pyrene jaillissant,
Et maintenant la seiche Salamine
Contient noz os, ayans sur la marine
Icy deffait vaisseaux Pheniciens,
Guerriers Medois et soldats Persiens,
Pour la sacrée Achaïe defendre,
Que soubs le joug Barbares vouloient rendre.

et la representation de sepulture vuide qui est dedans le destroict du Peloponese, a aussi une telle inscription,

(121) Nous cy gisans avons perdu la vie,
Pour engarder Grece d'estre asservie.

Et sur les offrandes d'un Diodorus, Capitaine

des galeres des Corinthiens, au temple, il y a aussi une autre inscription telle,

(122) Les mariniers de Diodorus ont
Fait à Latone offre des armes, dont
Estoient armez les Perses, en memoire
Qu'en mer sur eulx ils eurent la victoire.

Adimantus luy mesme, auquel Herodote ne cesse jamais de dire injure, et de faire contumelie, disant qu'il se partit seul de tous les Capitaines pour s'en fuir, et qu'il n'attendit pas le choc de la battaille, regardez quel honneur on luy a fait,

(123) Adimantus, Estranger, se repose
En ce tombeau, lequel a esté cause
Que la Grece est couronnée aujourd'huy
De liberté, qui fut serve sans luy.

il n'est pas vraysemblable qu'on eust fait tant d'honneur à un homme lasche, couard et traistre, après sa mort, et n'eust pas eu l'audace de mettre et imposer à l'une de ses filles le nom de Nausinica, qui signifie, victoire navale : et à l'autre Acrothynium, qui signifie despouille gaignée sur les ennemis ; et à la troisieme, Alexibia, qui signifie, secours contre la force : et à son fils, Aristeus, qui signifie, grand guerrier, s'il n'eust acquis quelque grande reputation et illustre gloire (124) par ces faicts là. Et davantage il n'est pas croyable non plus, je ne diray pas qu'Herodote, mais non pas le dernier homme de la

Carie, ait ignoré ceste glorieuse et memorable priere que feirent lors (125) les dames Corinthienes à Venus, qu'il luy pleust inspirer à leurs hommes un amour de donner la battaille aux Barbares. Car ce fut une chose renommée par tout, et en feit Simonides un epigramme, qui est engravé sur des images de bronze qui sont dans le temple de Venus, lequel on dit avoir esté anciennement basty par Medée, les uns, à fin qu'elle cessast de plus aimer son mary, les autres, à fin que son mary Jason cessast d'aimer une Thetis : et est l'epigramme tel,

(126) Saincte Venus n'a voulu de la Grece
Abandonner aux Medois la foiblesse,
Pour la devote instance et oraison
Que faite en ont ces dames, à raison
De quoy on a ces statues dressées
Pour honorer leurs divines pensées.

LI. C'estoit cela qu'il falloit escrire, et en faire mention plus tost que d'aller inserer en son histoire, qu'Aminoclès (127) avoit tué son fils. Mais oultre, après s'estre bien saoulé de charges et imputations qu'il met sus à Themistocles, et l'accusant qu'il ne cessoit de robber et piller toutes les isles secrettement, au desceu des autres Capitaines ses compagnons, finablement encore oste il aux Atheniens la couronne de la principale vaillance, et la met sur la (128) teste des Æginetes, escrivant ainsi : « Les Grecs aiant envoyé les primices de » leurs despouilles et butin au temple de Delphes,

» y feirent demander à Apollo, s'il avoit eu suffi-
» sante part d'icelles despouilles et s'il s'en con-
» tentoit, et il respondit que des autres Grecs ouy,
» mais des Æginetes non, ausquels il demandoit
» le pris du premier honneur de vaillance qu'ils
» avoient emporté à la battaille de Salamine». Ce n'est pas aux Tartares ny aux Perses, ny aux Ægyptiens qu'il attribue sa parole, en feingnant et mentant, comme fait Æsope aux corbeaux, aux singes, ains se sert de l'oracle mesme d'Apollo Pythien, pour debouter les Atheniens du premier lieu et degré d'honneur de la battaille de Salamine, et à Thémistocles du second qui luy fut adjugé au destroict du Peloponese, parceque là chascun des autres s'attribua à soy ce premier lieu et à lui le second : et ainsi le jugement n'aiant point eu de conclusion, à cause de l'ambition des Capitaines, tous les Grecs se departirent, n'aiants pas voulu par envie deferer à Themistocles le premier honneur de la victoire.

LII. Et en son neufieme et dernier livre, ne luy restant plus à mesdire et detracter, sinon des Lacedæmoniens, et de ce beau chef-d'œuvre qu'ils feirent contre les Barbares devant la ville de Platæes, il escrit que les Lacedæmoniens, qui paravant avoient eu fort grand'peur que les Atheniens ne s'accordassent avec Mardonius, et n'abandonnassent les autres Grecs, quand ils eurent achevé de murer le destroict du Peloponese, et mis en seureté leur païs, ils ne se soucierent plus

des autres, et les laisserent là, faisant feste et grande chere chez eux, en se mocquant des ambassadeurs des Atheniens, et les retenants sans les despescher. Et comment doncques sortirent du païs cinq mille Spartiates, aiant chacun d'eulx sept Ilots avec luy? Et comment prenant sur eulx un si grand peril vainquirent et desconfirent ils tant de milliers de Barbares? Escoutez en la cause : « Il y (*a*) avoit, dit il, à Sparte un homme qui » estoit accouru de Tégée appelé Chileus, duquel » aucuns des Ephores estoient hostes et amis. Ce » fut celuy qui leur persuada de mettre leur ar- » mée aux champs, leur remonstrant que la clos- » ture et muraille du destroict ne serviroit de rien » au Peloponese, si une fois les Atheniens se jöi- » gnoient avec Mardonius » : Et si (129) d'adventure quelque particuliere affaire eust retenu ce Chileus là en Tegée, la Grece ne fust pas demourée victorieuse.

LIII. Puis de rechef ne sçachant ce qu'il doibt faire de ceulx d'Athenes, il les remue et les met tantost hault tantost bas, disant qu'estants en dispute du second lieu d'honneur alencontre des Tegeates, ils feirent mention des Heraclides, et qu'ils alleguerent les vaillances qu'ils avoient autrefois faites contre les Amazones, et les sepultures des Peloponesiens morts devant le chasteau de la Cadmée, et que finablement ils vindrent

(*a*) Herodot. lib. IX, §. IX.

descendre sur la battaille de Marathon, tant ils avoient (130) d'envie et de convoitise de mener et conduire le costé gauche de l'armée. Et un peu après, il met que Pausanias et les Spartiates volontairement leur cederent la superiorité de commander, et leur prierent de prendre le costé droit de la battaille, et leur bailler la gauche, à fin qu'ils combattissent de front contre les Perses, comme si les *Atheniens* (131) eussent restivés à combattre contre les Barbares, pour ce qu'ils ne l'avoient pas accoustumé. Combien que c'est une mocquerie de dire qu'ils ne voulussent pas combattre contre des ennemis qu'ils n'avoient pas accoustumez.

LIV. Mais il dit plus, que tous les autres Grecs, comme les Capitaines les voulussent mener camper en un autre lieu, si tost qu'on les remua, « les » gens (132) de cheval, dit il, s'en fussent volon» tiers fuis dedans la ville de Platæes, mais pour » le moins allerent ils fuians jusques au temple » de Junon ». En quoi il accuse tous les Grecs ensemble de desobeissance, de lascheté, couardise et de trahison : et finablement il escrit qu'il n'y eut que les Lacedæmoniens et les Tegeates qui chargeassent les Barbares, et les Atheniens qui combattissent alencontre de ceulx de Thebes, privant egalement toutes les autres villes de leur part de la gloire d'un si bel acte, par ce qu'il n'y en eut pas un qui meist la main à l'œuvre, ains demourerent tous appuiez sur leurs armes à re-

garder le passe-temps, abandonnans et trahissans cependant sans rien faire, ceulx qui combattoient pour leur salut, jusques à ce que bien tard les Phliasiens et les Megariens, entendans que Pausanias avoit jà deffait ceulx qu'il avoit trouvez en teste, vindrent courans donner sur les gens de cheval des Thebains, là où ils furent aussitost desconfits, mais les Corinthiens ne se trouverent pas à ceste rencontre, parce qu'ils avoient pris le chemin hault des costeaux, et par ainsi ne (133) rencontrerent pas la chevalerie des Thebains. Car les gens de cheval Thebains voiants les Barbares mis à vau de route, se jetterent devant eulx, pour couvrir leur fuite, et les secoururent de grande affection, pour leur rendre le gré et la grace, s'il vous plaist, en recompense des (134) picqueures qu'ils leur avoient faites au visage dedans le destroict des Thermopyles. Mais on peult voir et entendre par ce que descrit Simonides des Corinthiens le rang et le lieu qu'ils tenoient en ceste battaille, et le devoir qu'ils y feirent en combattant contre les Barbares devant Platæes, par ces vers :

(135) Les habitans d'Ephyre, ville pleine
De mainte source et ruisseau de fonteine,
Gens au mestier de la guerre sçavans,
Et ceulx qui sont à Corinthe vivans,
Ville à Glaucus, au milieu combattoient,
Qui pour tesmoings des travaux qu'ils portoient,

Depuis ont fait un joyau precieux
De fin or pur, qu'ils ont sacré aux Dieux.
D'eulx et des leurs tousjours la renommée
De mieulx en mieulx en sera estimée.

Simonides a escrit cela d'eulx, non comme tenant (136) escholle des lettres en la ville de Corinthe, ny comme aiant exprès entrepris d'escrire un cantique à leur louange, mais comme escrivant une histoire de ces affaires là en vers elegiaques; mais cestuy cy anticipe la preuve et conviction de ceste menterie par telles raisons que lon luy pouvoit objicer : d'où viennent tant de grands charniers de sepultures, tant de monumens de morts, sur lesquels les Platæiens jusques aujourd'hui font encore des effusions anniversaires aux ames des trespassez les Grecs assistans? car à mon advis, il accuse et condamne encore plus villainement de trahison leurs ancestres par ces mots qui ensuivent : « Et (*a*) les sepultures » que lon voit encore alentour de Platæes, j'en» tens, dit il, que depuis les successeurs aiants » honte de ceste faulte, de ne s'estre leurs parens » trouvez à ceste battaille, les ont eslevées comme » des fosses pour le regard de la posterité ». Herodote est seul d'entre tous les hommes, qui ait ouy reputer ceste abscence de la battaille (137), trahison : et Pausanias, Aristides, les Lacedæmoniens et les Atheniens ne cognoissoient pas

(*a*) Herodot. lib. IX, §. LXXXV.

bien ceux qui avoient fait default de se trouver à la battaille, et toute fois ny les Atheniens n'empescherent point les Æginetes qui estoient leurs adversaires, d'estre compris en l'inscription, ny ne convainquirent point les Corinthiens de s'en estre fuis de la battaille de Salamine, parce que la Grece porte tesmoignage au contraire. Et toute fois Herodote dit que dix ans après ceste guerre des Medes, Cleadas (*a*), citoyen de Platæes, estant amy et hoste public des Æginetes, entassa un monceau de terre en façon de charnier, qu'il appella le charnier des Æginetes, pour leur gratifier en cela. Et à quoi tint il donc que les Lacedæmoniens et les Atheniens qui estoient si jaloux de ceste gloire, que peu s'en fallust qu'ils ne vinssent aux mains les uns contre les autres, pour l'erection (138) du trophée, qu'ils ne debouterent et dechasserent ceux qui par lascheté avoient failly de se trouver à la battaille, ou qui s'en estoient fuis, des pris d'honneur, ains souffrirent que leurs noms fussent engravez sur le trophée, et sur les grandes statues qui en furent faittes pour memoire? Ains leur feirent part du butin et des despouilles, et finablement engraverent ceste inscription sur l'autel publique :

(139) Les Grecs vainqueurs par haults exploits de guerre,
Aiants chassé les Perses de leur terre,

(*a*) Herodot. lib. IX, §. LXXXV.

Ce franc autel commun à toute Grece
Ont erigé à la digne haultesse
De Jupiter, qui de leur liberté
Contre Medois protecteur a esté.

N'a ce point esté (140) Cleadas, Herodote, ou quelque autre, qui flattant les villes grecques, ait engravé ceste inscription? Quel besoing doncques estoit il qu'ils se travaillassent en vain à fouir la terre, et à entasser des charniers et des tombeaux pour le regard de la posterité, veu qu'ils voyoient leur gloire consacrée et immortalisée par les plus illustres et plus nobles marques publiques et monumens dediez? Et qui plus est, encore dit on, que Pausanias pensant desja à usurper la tyrannie, en une offrande qu'il feit au temple d'Apollo en Delphes, feit mettre ceste inscription :

(141) Pausanias souverain Capitaine
Des Grecs, aiant l'armée Persiene
Toute defaitte, en a publiquement
A Apollo donné ce monument.

Et bien qu'il communiquast aucunement la gloire de ceste execution aux Grecs, dont il se disoit souverain Capitaine, ce neantmoins les Grecs ne le voulans supporter, ains s'en plaignans, les Lacedæmoniens envoyerent à Delphes faire effacer à coups de ciseau ceste escripture, et y feirent engraver les noms des villes, comme la raison et justice le vouloit : et toute fois comment est il vraysemblable, ou que les Grecs se soient courroucez de ce qu'ils n'avoient point de part

part à ceste inscription, s'ils se sentoient coulpables de ne s'estre point trouvez en la battaille, ou que les Lacedæmoniens faisant (142) effacer et racler le nom de leur Capitaine, y feissent engraver et escrire les noms de ceulx qui les avoient abandonnez et trahis au danger ? car c'est chose fort indigne si (143) Socharès et tous les autres qui feirent le devoir des gents de bien et vaillants en ceste journée là, ne se douleurent et ne se plaignirent point, que les Cythniens ny les Meliens fussent inscripts sur les trophées, et que Herodote attribuant ceste battaille là à (144) trois villes seules, efface et racle toutes les autres des trophées, et des lieux sacrez et dediez; car de quatre battailles qui furent lors données contre les Barbares, il dit que les Grecs (145) s'enfuirent du chef d'Artemisium, et au pas des Thermopyles, cependant que leur Roy et souverain Capitaine s'exposoit pour eux au peril de la mort, ils se tenoient clos et couverts en leurs maisons, et ne s'en soucioient point, ains celebroient (146) les festes et jeux Olympiques et Carniens. Et en descrivant la battaille de Salamine, il parle tant de la Royne Artemisia, qu'il n'use pas autant de paroles à reciter tout le discours et le succès de la battaille; et finablement touchant celle de Platææs, il dit que les autres Grecs assis à leur aise, ne (147) sceurent rien du combat, jusques à ce que tout fust fait, comme Pigres (148) Artemisien se jouant et follastrant en des vers, escrit,

qu'en une guerre des rats et des grenouilles, ils avoient accordé qu'ils combattroient sans crier ny mot dire, afin que les autres n'en apperceussent rien. Et puis, il dit que les Lacedæmoniens ne furent de rien plus (149), vaillans ny meilleurs combattans que les Barbares, mais qu'ils les deffirent, parce qu'ils étoient nuds et desarmés au combat. Et Xerxes estant luy mesme present en personne, s'ils n'estoient chassez à coups de fouet par derriere, on ne les pouvoit jamais faire aller attacher les Grecs; mais en ceste journée de Platæes aiants changé d'ames et de courage, comme il fault dire, ils n'estoient de rien moindres en hardiesse, force de corps, et fermeté de cœur que les Grecs. Mais la robbe se trouvant destituée d'armes, les affola, parce qu'estant tout nuds (150), ils avoient à combattre contre les Lacedæmoniens qui estoient bien seurement armez. Quelle gloire doncques, ny quelle grandeur revient aux Grecs de ces quatre battailles, s'il est ainsi que les Lacedæmoniens combattirent contre des hommes nuds et desarmez? Et les autres, encore qu'ils fussent sur les lieux, ne sceurent neantmoins rien du combat, jusques à ce que tout fust fait. Et si les charniers que chascune ville honore d'anniversaires annuels estoient tous vuides, et les tripieds et autels des temples des dieux pleins de faulx escritteaux : et Herodote seul a sceu et cognu la verité, et tous ceulx qui ont jamais ouy parler des affaires des Grecs ont

esté deceus, et trompez par le bruit commun qui court touchant ces faicts d'armes là, comme estants excellents et merveilleux.

LV. Qu'en fault il doncques penser et dire? Que c'est un homme qui peint bien au vif, que son langage est beau et doulx, qu'il y a de la grace, de l'artifice et de la beauté en ses narrations : mais comme un poëte musicien, quand il recite doulcement, elegamment et delicatement une fable, non pas comme bien l'entendant, et au vray la scachant, cela delecte et rejouit tous ceulx qui l'escoutent; mais il se fault garder comme d'une mouche cantharide entre les roses de sa mesdisance, de sa bassesse, de faire grand cas de peu de chose, qui se glissent par dessoubs ces bien pollies, lissées et unies façons de parler, à fin que sans y prendre garde, nous ne mettions en notre teste de faulses, estranges et absurdes opinions et persuasions des meilleurs et plus nobles hommes et villes de Grece.

FIN DU TRAITÉ DE LA MALIGNITÉ D'HÉRODOTE.

NOTES

SUR LA MALIGNITÉ D'HÉRODOTE.

(1) §. I. *Beaucoup de gens.* L'Abbé Brotier, neveu de feu M. l'Abbé Brotier, de l'Académie des Belles-Lettres, a continué la révision du Plutarque d'Amyot, commencée par son oncle. Si dans les observations dont il a accompagné son édition, il eût réfuté Plutarque d'une manière solide, je me serois contenté de renvoyer à son ouvrage.

(2) §. I. *Suasion a empraînte la face, &c.* C'est un vers d'une pièce perdue de Sophocles :

Δεινὸν τὸ τᾶς Πειθοῦς πρόσωπον.

Voyez Sophocles, tome II, page 44, Fragm. LXXIII de l'édition de M. Brunck.

(3) §. I. *Philippus, Roy de Macedoine.* Philippe, père de Persée, dernier Roi de Macédoine.

(4) §. I. *Que celle de Theopompus.* Théopompe de Chios, disciple d'Isocrates et Historien célèbre. Son Histoire, qui est en cinquante-huit livres, commence à l'endroit où finit celle de Thucydides, c'est-à-dire, à l'an 410 avant notre ère, et il la continue jusqu'à la bataille de Cnide, arrivée l'an 394 avant notre ère. Il flatte beaucoup Philippe, Roi de Macédoine, au commencement de son Histoire; mais dans la suite, se laissant aller à son caractère plein d'acrimonie, il exhale contre ce Prince le fiel le plus amer. Photius en a donné un Extrait dans sa Bibliothèque.

(5) §. IV. *Et touchant l'orateur Hyperbolus.* Hyperbolus étoit un marchand de lampes. De cet état vil et abject il devint un démagogue turbulent. C'est le sort des

Démocraties d'être souvent gouvernées par des hommes vils, qui n'ont d'autre mérite qu'une coupable audace. Il fut exilé par la voie de l'ostracisme. Cette sorte d'exil n'avoit rien de flétrissant. On ne l'employoit qu'à l'égard des hommes dont on craignoit le pouvoir, le crédit et la naissance. Les Athéniens furent si honteux d'avoir avili cet usage en l'employant contre Hyperbolus, qu'ils l'abolirent. Thucydides a peint Hyperbolus, en un mot, ainsi que le siècle où il vivoit. « Hyperbolus (*a*) d'Athènes, dit-il, » homme pervers, avoit été exilé par la voie de l'ostracisme, » non que sa puissance et son mérite fussent fort à craindre, » mais parce que tout étoit corrompu dans la République ».

Est-il possible de s'exprimer d'une manière plus méprisante, et pour Hyperbolus et pour la République d'Athènes elle-même? Si Hérodote eût lancé un pareil trait contre quelqu'un des Etats de la Grèce, Plutarque auroit tonné contre lui, et je me serois bien gardé de prendre sa défense.

(6) §. IV. *Et Philistus a laissé toutes les injustices, &c.* Plutarque présente ici Philistus comme devant servir de modèle à ceux qui veulent écrire l'Histoire. Cependant c'est de cet Historien que Cornélius Népos a dit : *Hominem (b) amicum non magis Tyranno quam Tyrannis.* Plutarque, qui n'étoit plus offusqué par la passion quand il écrivit la Vie de Dion, en porta alors le même jugement. Denys d'Halicarnasse dit (*c*) que dans son Histoire de Sicile il est bas, vil, flatteur, et qu'il se montre par-tout l'ami des Tyrans.

(7) §. VI. *Ephorus ayant dit qu'il avoit sçeu la trahison.* Ephorus de Cumes, disciple d'Isocrates, d'un caractère lent, et qui avoit besoin d'éperon, selon ce Rhéteur. *Voyez* Suidas. Si Ephore a rendu justice à Thémistocles, je le

(*a*) Thucydid. lib. VIII, §. LXXIII.

(*b*) Cornel. Nepos in Dione, §. III.

(*c*) Dionys. Halicarnass. Epistola ad Cn. Pompeium, §. V, tom. II, pag. 211.

loue. Plutarque prétend que Pausanias communiqua au Général Athénien la trahison qu'il tramoit contre sa patrie, et que Thémistocles, content de n'y point participer, ne le dénonça pas. Je ne blâme point Plutarque de nous avoir appris un trait qui n'est pas fort honorable à la mémoire de ce grand homme. Mais d'après ses principes, on pourroit l'accuser aussi lui-même de malignité avec beaucoup plus de raison qu'il n'en a accusé Hérodote au sujet des Alcmæonides. En effet, cet Historien les disculpe au sujet du signal qu'on prétend qu'ils avoient donné aux Perses. *Voyez* plus bas, §. XXXV.

(8) §. VII. *Pour l'amour de la courtisanne Aspasia.* Plutarque est tombé dans le même défaut qu'il condamne ici. *Voyez* la Vie de Périclès, pages 168 et 169.

(9) §. VII. *De la mort d'Alexandre le Tyran.* Alexandre étoit Tyran de Phères en Thessalie. « Lorsqu'il se fut » emparé de l'autorité, dit (*a*) Xénophon, il devint un chef » non moins incommode aux Thessaliens, qu'un dangereux » ennemi des Thébains et des Athéniens, sur qui il exer- » çoit des brigandages par terre et par mer. Cette conduite » fut cause de sa mort. Sa femme la conseilla, et les frères » de sa femme la lui donnèrent. Les ayant instruits » qu'Alexandre en vouloit à leur vie, elle les cacha dans » un appartement du palais, où elle les tint renfermés un » jour entier. Alexandre de retour au palais au sortir d'une » débauche, s'endormit. Une lampe éclairoit son appar- » tement, et son épée étoit près de son lit. Thébé, qui » l'avoit reçu lorsqu'il étoit rentré, enleva cette épée, et » alla avertir ses frères. Comme ils balançoient à entrer, » elle les menaça d'éveiller Alexandre, s'ils n'exécutoient » pas sur-le-champ le meurtre. Ils entrèrent, et tirant la » porte sur eux, elle se tint fortement attachée au marteau

(*a*) Xenophont. Hellenic. lib. VI, cap. IV, §. XXXV, pag. 406 et seq.

» jusqu'à ce qu'il fût mort. Voici le sujet de la haine de » cette femme, selon quelques-uns. Alexandre, disent-ils, » avoit pour mignon un jeune homme d'une grande beauté. » Il le fit mettre en prison. Sa femme l'ayant prié de lui » rendre la liberté, sans aucun égard pour ses prières, il le » fit mourir. D'autres prétendent que n'ayant pas d'enfans » de sa femme, il envoya à Thèbes fiancer la fille de Jason, » et que ce fut le sujet de la haine qu'elle lui porta et des » embûches qu'elle lui tendit ». Diodore de Sicile dit aussi deux mots (*a*) de ce meurtre, ainsi que (*b*) Plutarque dans la Vie de Pélopidas.

Plutarque (*c*) observe que ce mignon étoit frère de Thébé. Cette circonstance aggrave le crime d'Alexandre, et rend raison du tendre intérêt que Thébé prenoit à ce mignon. Xénophon, en supprimant cette circonstance essentielle, a rendu son récit obscur et même incompréhensible.

(10) §. VII. *Un acte de magnanimité, ny de haine du mal et du vice.* On ne voit pas que la magnanimité ou la haine du vice ait porté Thébé à faire assassiner son mari. Si toutes les femmes qui ont de graves sujets de plainte contre leurs époux les faisoient assassiner, et si les époux massacroient les femmes qui leur auroient donné de grands sujets de mécontentement, l'ordre social seroit interverti. Représenter de telles horreurs comme un effet de la magnanimité et de la haine du vice, c'est non-seulement altérer l'Histoire, mais encore prêter les plus belles couleurs aux vices les plus hideux. Xénophon étoit donc un homme envieux et malin, parce qu'il avoit rapporté les bruits qui avoient couru de Thébé. Plutarque, aveuglé par la haine qu'il portoit à Hérodote, fait l'éloge d'une femme odieuse. On ne reconnoît pas à ces traits ce sage Ecrivain.

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XVI, §. XIV, tom. II, pag. 92.

(*b*) Plutarch. in Pelopid. pag. 291, D; pag. 293, A; p. 297, D, E, F; pag. 298.

(*c*) Id. ibid. pag. 293.

(11) §. VIII. *Comme il y en a qui disent de Philippus.* Philippe convenoit lui-même qu'il n'avoit recours à la force qu'après avoir employé tous les moyens de corruption. Ce fut de la sorte qu'il s'empara des villes d'Olynthe, de Potidée, &c. et il disoit communément qu'il ne regardoit pas une place comme imprenable, quand un mulet chargé d'or pouvoit y entrer. Je ne conteste pas à Plutarque que Philippe n'eût de très-grands talens, et qu'il ne dût une partie de ses succès à sa prudence, à sa dextérité et à son courage; mais si ces grandes qualités n'avoient pas été secondées par sa perfidie et par sa mauvaise foi, je suis persuadé qu'il n'auroit pas poussé ses conquêtes fort loin. Il se croyoit habile à proportion de ce qu'il étoit perfide, et il mettoit sa gloire à tromper ceux avec qui il traitoit. Aussi ne rougissoit-il pas de dire qu'il (*a*) falloit amuser les enfans avec des osselets, et les hommes avec des sermens.

(12) §. VIII. *Les malveillans et envieux de Timotheus peignoient, &c.* Timothée, fils de Conon, fut un des plus grands Généraux qu'eurent les Athéniens. On peut voir ses exploits dans Diodore de Sicile, liv. XV, §. XXXVI, XLV, XLVII, LXXXI. Une (*b*) tempête l'ayant empêché, ainsi qu'Iphicrates, de joindre sa flotte à celle de Charès, celui-ci l'accusa devant le peuple de trahison. Ces deux Généraux furent condamnés à une amende de cent talens (540,000 liv.) chacun, et privés tous deux du commandement. On peut aussi consulter la Vie de ce grand Général, par Cornélius Népos. Les Athéniens lui rendirent dans la suite plus de justice, puisqu'on (*c*) lui éleva une statue près du Portique Royal.

Plutarque est lui-même un homme envieux et malin, puisqu'il s'exprime ainsi dans la Vie de Sylla : « Il (Sylla)

(*a*) Æliani Hist. Var. lib. VII, cap. XII, pag. 493.
(*b*) Diodor. Sicul. lib. XVI, §. XXI, tom. II, pag. 98.
(*c*) Pausan. Attic. seu lib. I, cap. III, pag. 8.

» ne fit (*a*) pourtant pas comme Timothée, fils de Conon, » qui, voyant que ses ennemis et ses envieux mettoient sur » le compte de la Fortune tous ses grands succès, et que » dans un tableau ils l'avoient représenté dormant, et » avoient mis à ses pieds la Fortune qui prenoit pour lui » les villes dans des filets, il se fâcha et s'emporta extrê- » mement contre les Auteurs de cette satire, disant qu'ils » le privoient de la gloire qui étoit due à ses exploits. Un » jour étant de retour d'une heureuse expédition, après » avoir détaillé au peuple tout ce qu'il avoit fait, il lui » dit : *Au moins, hommes Athéniens, la Fortune n'a* » *aucune part à tout cela.* Aussi la Fortune, pour le punir » de cette ambition outrée qui le rendoit ingrat, fut ambi- » tieuse à son tour, et, jalouse de son pouvoir, elle fit en » sorte qu'il ne fit plus rien d'éclatant, qu'il ne réussit dans » aucune entreprise, et qu'enfin, haï de ses citoyens, il fut » chassé d'Athènes ». Je me suis servi de la traduction de Dacier.

(13) §. XI. *Elle avoit desja volontairement esté depucellée par un maistre.* Plutarque auroit-il donc mieux aimé qu'Hérodote eût raconté les amours de Jupiter et d'Io, la métamorphose de cette Princesse en genisse, et les voyages immenses qu'elle entreprit sous cette forme?

(14) §. XI. *La guerre de Troye a esté une sottie.* Hérodote a eu raison de regarder la guerre de Troie comme une des plus insignes folies que les hommes eussent faites en aucun temps. Tous les peuples de la Grèce, divisés d'intérêts, se réunissent pour venger le rapt d'une femme méprisable; cela est incompréhensible. Qu'en résulta-t-il? une conquête brillante à la vérité, mais achetée par le sang des plus grands héros, des plus grands guerriers. A l'ombre de la paix la population de la Grèce augmentoit de jour en jour, les arts, encore dans l'enfance, paroissoient vouloir

(*a*) Plutarch. in Syllâ, pag. 454, C.

en sortir, ses mœurs, moins agrestes, commençoient à se policer. Par cette conquête, elle s'affoiblit au point de ne pouvoir former aucune entreprise en commun les siècles qui la suivirent, et qu'elle retomba presque dans la barbarie, dont elle commençoit à sortir. Hérodote en a jugé sainement. *Voyez* aussi le commencement de l'Histoire de Thucydides.

(15) §. XI. *Le violement des filles de Scedasus de Leuctres.* Cette Histoire est rapportée au long dans Pausanias, lib. IX, cap. XIII, pag. 736 et seq.

(16) §. XI. *Ils chastièrent Ajax.* Homère attribue la fin déplorable d'Ajax à son orgueil. Odyssée, liv. IV, vers 499 et suivans. Euripides paroît avoir en vue le viol de Cassandre dans le temple de Minerve (in Troadibus, vers. 77 et seq.). Josué Barnes rapporte sur le vers que je viens de citer d'Homère un passage de l'Historien Timée, qui raconte « qu'après la prise de Troie, beaucoup de Locriens » firent naufrage aux environs des roches Gyréènes. Les » autres, et Ajax lui-même, se sauvèrent avec bien de la » peine dans la Locride. La peste et la famine désolèrent » ce pays pendant trois ans, à cause de l'outrage qu'Ajax » avoit fait à Cassandre. On consulta ce Dieu à ce sujet. » L'Oracle répondit qu'il falloit envoyer pendant mille » ans à la Minerve de Troie deux vierges qu'on tireroit » au sort ».

(17) §. XI. *Aristomenes fut pris vif.* Pausan. lib. IV, cap. XVII, pag. 320; cap. XVIII, pag. 324 et 325.

(18) §. XI. *Capitaine-general des Achœens.* J'ai copié l'édition publiée par M. l'Abbé Brotier. La partie revue par ce Savant respectable, est très-correcte. Il n'en est pas de même de celle qu'a soignée son neveu; elle fourmille de fautes. Par exemple, on lisoit ici : Capitaine general des *Atheniens.* Voyez sur la prise de Philopœmen, Pausan. lib. IV, cap. XXIX, pag. 352; lib. VIII, cap. LI, pag. 704.

(19) §. XI. *Regulus Consul des Romains.* Voyez sur

Régulus, Polybe, lib. I, §. XXXIV; Florus, lib. II, cap. II, §. XXIII.

(20) §. XI. *Car lon prend bien des lyons*. Hérodote avoit dit, liv. I, §. IV, que sans leur consentement (celui des femmes) on ne les eût pas enlevées. C'est une de ces maximes générales qui ne sont vraies que moralement parlant, et qui ne trompent personne. Qui peut s'empêcher de rire en voyant avec quel sérieux ce grave Philosophe la réfute? A-t-il pu croire qu'Hérodote fût assez simple pour penser qu'il n'étoit pas possible d'enlever une femme malgré elle?

(21) §. XII. *Il absoult Busiris du mauvais nom qu'il avoit.* Hérodote, bien loin de justifier Busiris, n'a pas même parlé de ce Prince. Son silence n'a cependant rien d'affecté. Il n'a commencé à parler des Rois d'Egypte que depuis Sésostris. Les temps antérieurs à ce Prince lui paroissoient trop obscurs. Telle est peut-être la raison qui l'a empêché d'en parler. Cependant il me paroît plus probable qu'il a gardé le silence sur ces Princes, parce qu'il ne s'étoit pas proposé d'écrire l'Histoire d'Egypte, mais de faire une description de ce pays et de décrire d'une manière très-succincte les principaux règnes, afin de ne point perdre de vue le plan de son Histoire.

On peut voir sur cette accusation et sur plusieurs autres que je passe sous silence, la Défense d'Hérodote contre les accusations de Plutarque, par feu M. l'Abbé Geinoz, qui est réimprimée à la suite de ce Traité.

(22) §. XII. *Et les chastra.* Plutarque et Hérodote, liv. II, §. CXIX, disent : *Il immola.* C'est un étrange contre-sens d'Amyot. *Voyez* ma Traduction, tome II, note 407.

(23) §. XII. *Beaucoup d'honneurs qu'ils font à la memoire de Menelaus.* Plutarque auroit bien dû nous apprendre sur quelle autorité il avance qu'on rendoit en Egypte de grands honneurs à la mémoire de Ménélas. Quant à Hélène, il tenoit ce fait d'Hérodote lui-même, qui dit, livre II,

§. cxii, qu'on avoit élevé à Hélène une chapelle sous le nom de Vénus étrangère.

(24) §. xiii. *Les Perses aient appris ceste intemperance.* Voyez liv. i, §. cxxxv, note 331.

(25) §. xv. *Hercules estoit descendu de la race de Perseus.* Hérodote ne dit pas positivement qu'Hercules descendoit de Persée; mais en le faisant fils d'Amphitryon, il est évident que Persée étoit un de ses ancêtres. *Voyez* sa Généalogie, tome ii, note 164.

(26) §. xv. *Que Perseus estoit Assyrien.* Hérodote n'a dit nulle part que Persée fût Assyrien, mais qu'ayant épousé Andromède, fille de Céphée, il en eut un fils qu'il appela Persès. Ce Prince donna son nom aux peuples qui portoient auparavant celui de Céphènes. *Herodot. lib. vii,* §. *lxi.*

(27) §. xv. *Les Capitaines des Doriens monstrent qu'ils sont de droicte ligne descendus des Ægyptiens.* S'ils le prouvent, comme Amyot le fait dire à Plutarque, cet Ecrivain auroit eu tort d'en faire un reproche à Hérodote. Aussi n'est-ce pas sa pensée. Son texte est altéré, comme l'a bien vu M. Valckenaer *ad Herodotum, lib. vi,* §. *liii.* Il faut lire καταλέγόντι en la place de καταλέγοντες. Le sens sera alors : « Les chefs des Doriens pourront paroître de » vrais Ægyptiens à celui qui a fait la Généalogie de Danaë » et d'Acrisius ».

Si Plutarque eût eu quelque peu d'équité, il n'auroit pas blâmé Hérodote, mais les auteurs dont il avoit suivi les opinions. Car cet Historien commence par rapporter le sentiment des Lacédémoniens, après quoi il passe à celui des autres Grecs, sans dire de quel côté il penche, laissant à un chacun la liberté de penser là-dessus ce qu'il voudra; ce qui est le devoir d'un Historien. *Herodot. lib. vi,* §. *liii.*

(28) §. xv. *Ny Pisander.* Il y a eu deux Poètes célèbres de ce nom; l'un de Camiros dans l'île de Rhodes, fleurissoit

vers la xxx[e] Olympiade, 648 ans avant notre ère; l'autre de Laranda en Lycaonie, étoit contemporain de l'Empereur Alexandre, fils de Mammæa. Le premier paroît être l'auteur des Mariages Héroïques, dont on trouve cités les septième, dixième, treizième, quatorzième et vingt-sixième livres. Ce Poëme commençoit au mariage de Jupiter et de Junon, et renfermoit tous les mariages célèbres depuis cette époque jusqu'à son temps. *Voyez* le Virgile de M. Heyne, in Excursu I ad Æneidos librum II, pag. 283 et seq. nuperæ editionis.

Homère, Hésiode, Archiloque, Pisandre, Stésichore, Alcman et Pindare n'ayant pas eu occasion de parler de l'Hercules que les Egyptiens mettoient au nombre de leurs Dieux, il n'est pas étonnant qu'ils n'en aient rien dit. *Voyez* aussi la réponse de M. l'Abbé Geinoz.

(29) §. XVI. *Entre les sept Sages qu'il appelle Sophistes.* Plutarque ne montre pas ici plus d'équité en reprochant à Hérodote d'appeler Sophistes les sept Sages. On peut consulter ma note 72 sur le premier livre. Mais qu'est-il nécessaire d'incidenter? Plutarque lui-même (*a*) appelle ainsi Chilon, l'un des sept Sages de la Grèce : τὸ δὲ τοῦ Σοφιστοῦ Χίλωνος, « ce mot du *Sophiste* Chilon est vrai ».

Quant à Thalès, voyez Hérodote, liv. I, §. CLXX.

(30) §. XVI. *Adjoustant malignité à l'impieté et au blasphesme.* Ce passage est du liv. I, §. XXXII. Je n'y vois ni impiété ni blasphême. Les hommes mettent souvent toute leur confiance en d'autres hommes plus puissans qu'eux; c'est une injure qu'ils font à Dieu, en substituant la créature au créateur. D'autres, oubliant dans la prospérité qu'ils sont des hommes foibles et semblables aux autres hommes, s'imaginent follement qu'ils ne sont parvenus à un haut degré de puissance que par leurs talens et leurs propres forces. Dieu, qui ne peut souffrir qu'une

---

(*a*) Plutarch. de Amicorum multitudine, tom. II, pag. 96, A.

créature ose s'égaler à lui, leur rappelle souvent leur foiblesse par les disgraces qu'il leur envoie : « car il ne permet pas, » dit (*a*) Hérodote autre part, qu'un autre que lui s'élève » et se glorifie ». Hérodote avoit des idées plus saines de la divinité que Plutarque. Mais qu'est-il nécessaire de vouloir justifier notre Historien? Plutarque lui-même ne dit-il pas dans la Vie de Sylla, page 454, en parlant de Timothée, que la Fortune se montra *jalouse* à son tour, et l'empêcha dans la suite de réussir dans aucune de ses entreprises.

(31) §. XVI. *Enveloppa le Capitaine.... dedans un filé.* Ceci regarde un passage du livre V, §. XCIV. Plutarque auroit dû savoir gré à Hérodote d'avoir supprimé une action qui déshonoroit Pittacus. Les deux Généraux, résolus de se livrer un combat particulier, Pittacus, au lieu de combattre à armes égales, cacha (*b*) sous son bouclier un filet, dont il enveloppa le Général ennemi, qui ne se défioit de rien. Ce fut par cette indigne supercherie qu'il eut l'avantage.

Quant à Alcée, Hérodote a bien fait de dévouer sa mémoire à l'infamie, non pas tant parce qu'il prit la fuite et parce qu'il abandonna lâchement son bouclier, après avoir montré de l'audace avant l'action, que parce qu'il osa s'en vanter dans une petite pièce de vers qui est venue jusqu'à nous.

(32) §. XVII. *Les Alcmeonides, qui furent hommes genereux.* Que Plutarque s'écrie tant qu'il voudra, que les Alcmæonides furent des hommes généreux, et qu'ils délivrèrent leur patrie de la Tyrannie, il n'en sera pas moins constant que Mégaclès, l'un des Alcmæonides, proposa à Pisistrate de le faire rappeler de son exil, à condition qu'il épouseroit sa fille. Il est certain que Pisistrate l'épousa, et qu'il fut rétabli. Personne ne conteste ces faits. Si dans la suite Mégaclès chassa Pisistrate, ce ne fut point par amour

---

(*a*) Herodot. lib. VII, §. X.
(*b*) Diogen. Laert. in Pittaco, lib. I, Segm. LXXIV, pag. 46.

pour la liberté, mais parce qu'il se crut outragé dans la personne de sa fille. Le nombre de ceux qui ne se proposent d'autre but que le bien public est très-petit. Les autres ne suivent que les mouvemens de leurs passions. Pour faire sentir que Mégaclès n'étoit pas partisan de la liberté, il faut se rappeler que l'Attique étoit alors partagée entre les trois factions de Mégaclès, de Lycurgue et de Pisistrate. Celle-ci eut le dessus. Mais celles de Mégaclès et de Lycurgue s'étant réunies, chassèrent Pisistrate. Les troubles recommencèrent, et Mégaclès, se voyant à la veille de succomber, proposa à Pisistrate de s'allier avec lui, et lui promit, moyennant cette alliance, de contribuer à son rétablissement. Mégaclès ne consulta donc que son ambition.

(33) §. XVIII. *Il confirme que les Lacedæmoniens perdirent la bataille.* Les Lacédémoniens n'en portèrent pas le même jugement que Plutarque. Ils s'attribuèrent la victoire, parce qu'Othryades étoit resté dans son poste et qu'il avoit dépouillé les morts. La manière dont Hérodote parle d'Othryades est honorable. Qu'auroit dit Plutarque, si notre Historien avoit rapporté une autre tradition, qui faisoit (*a*) périr Othryades de la main d'Alcénor ?

(34) §. XIX. *Qui fut le plus sceleré acte du monde.* Crésus, aveuglé par la prospérité, ne se conduisit pas toujours en sage. Mais lorsque le malheur lui eut fait faire des réflexions salutaires, il devint un tout autre homme, et Cyrus, excellent juge en ces matières, admira sa prudence et suivit en plusieurs occasions les conseils qu'il lui donna. Quant au supplice du rebelle, qui avoit suivi le parti de son frère Pantaléon, je n'en excuse pas la rigueur, mais le rebelle méritoit la mort.

(35) §. XIX. *Le tirant en la boutique d'un foulon.* Le texte de Plutarque est altéré; celui d'Hérodote ne l'est pas moins. *Voyez* ma note 256 sur le premier livre.

(*a*) Pausan. lib. II, cap. XX, pag. 156.

(36) §. xx. *Il tient que ce ne fut par justice, ains par simulation de justice.* Déjocès fut un homme vertueux; mais la vertu seule ne suffit pas pour se frayer le chemin au trône. Il faut de l'adresse et des brigues pour y parvenir. Tels sont les moyens qu'employa ce Prince, secondé de ses partisans. Sans ces moyens, Déjocès auroit passé toute sa vie à rendre tristement la justice dans sa bourgade.

(37) §. xxi. *Il dit doncques que les Atheniens et plusieurs autres Ioniens avoient honte de ce nom là.* Les Athéniens n'avoient garde de se vanter d'être Ioniens; ils ne l'étoient pas; les Ioniens ne faisoient qu'une petite partie des Athéniens. Ainsi, il n'est pas étonnant que ceux d'entre les Ioniens qui étoient de vrais Athéniens, rougissent de se voir confondus avec les Ioniens. *Voyez* aussi la note 349 sur le premier livre.

(38) §. xxi. *Et descendus du senat mesme des Atheniens.* Amyot a fait ici un contre-sens. Il falloit traduire: *Et qui étoient partis du Prytanée des Athéniens.* Les Athéniens, qui en partant pour la colonie, se joignirent aux Ioniens, se rendirent au Prytanée, pour y prendre le feu sacré avec les provisions dont ils avoient besoin. Ainsi ce fut du Prytanée même qu'ils partirent.

(39) §. xxi. *Prive ces deux citez là de la noblesse, &c.* Hérodote reconnoît que les Ephésiens et les Colophoniens étoient Ioniens. Mais il nous apprend qu'ils furent exclus des assemblées générales de la nation, à cause d'un meurtre qu'ils avoient commis. Quand même Hérodote n'auroit pas parlé de cette exclusion et de ce qui l'avoit causée, l'une et l'autre n'en auroient pas moins été connues de tout le monde.

(40) §. xxii. *Sans en estre bien certainement asseuré.* Hérodote ne dit pas que les Cyméens eurent part à ce complot. S'il en accuse seulement les Mytiléniens, c'est qu'ils furent les seuls coupables. Il n'est pas vraisemblable qu'il ait disculpé les Cyméens, petit peuple qui ne pouvoit lui

lui être bon à rien, aux dépens d'une ville considérable, dont il auroit pu retirer de grands avantages.

(41) §. xxii. *Qu'ils le feirent.* Amyot a sans doute vu qu'il falloit lire ποῖησαι en la place de πονῆσαι, comme il résulte de sa traduction.

(42) §. xxii. *Pactyas entendant comme l'armée Persienne.* Ne point parler d'un fait, ce n'est point dire que ce fait soit faux. Si Charon de Lampsaque eût avancé le contraire de ce que dit Hérodote, Plutarque auroit encore été mal fondé à lui donner la préférence. Un homme équitable auroit alors suspendu son jugement. Charon de Lampsaque fleurissoit, selon (*a*) Denys d'Halicarnasse, avant la guerre du Péloponnèse. Il est par conséquent à présumer qu'il naquit pendant la guerre de Perse, comme le dit Suidas. Il étoit contemporain d'Hérodote, et même il avoit écrit (*b*) avant lui. *Voyez* livre i, §. clx, note 380.

(43) §. xxiii. *Il dit que les Samiens disent et pensent.* On peut consulter le Mémoire de M. l'Abbé Geinoz, qui est imprimé à la suite du Traité de la Malignité.

(44) §. xxiv. *Pour quelle cuyrasse chasserent ils de Corinthe et d'Ambracie.* La Tyrannie s'éteignit d'elle-même à Corinthe par la mort de Périandre. Du moins ignore-t-on quelle part y eurent les Lacédémoniens.

Torgus, ou Gorgus, comme quelques-uns écrivent ce nom, fils de Cypsélus, avoit (*c*) fondé la ville d'Ambracie dans le golfe de ce nom. La Tyrannie des Cypsélides étant éteinte à Corinthe, on ne devoit pas la laisser subsister dans une autre ville.

(45) §. xxiv. *Et de Naxos Lygdamis.* Lygdamis, Tyran

(*a*) Dionys. Halicarnass. de Thucydid. Charactere, §. v, pag. 224 et seq.

(*b*) Id. Epistola ad Cn. Pompeium, §. iii, pag. 207, lin. 25 et seq.

(*c*) Strab. lib. vii, pag. 500, B; lib. x, pag. 693, C; Scymnus Chius, vers. 452.

de Naxos, étoit une créature de Pisistrate. Les Pisistratides étant chassés, il étoit de la prudence de chasser aussi l'un de leurs plus grands partisans.

(46) §. XXIV. *Et d'Athenes les enfans de Pisistratus.* Les Lacédémoniens chassèrent par des vues d'intérêt les Pisistratides, et voulurent (*a*) mettre en leur place Isagoras. Ce projet n'ayant pas réussi, ils (*b*) mandèrent Hippias dans le dessein de le rétablir. Ils en seroient venus à bout, si les Corinthiens n'avoient pas déconcerté leurs projets. J'ignore quels sont les autres petits Tyrans dont Plutarque fait mention. Il n'en est parlé dans aucun autre auteur.

(47) §. XXIV. *De Thasos Symmachus.* Il y a dans l'édition imprimée par Cussac, *de Thebes Symmachus.* J'ai corrigé d'après le texte de Plutarque, *de Thasos Symmachus.* La partie de cette édition, qui a été revue par l'Abbé Brotier, neveu du célèbre Brotier, est très-incorrecte, ainsi que je l'ai déjà observé.

(48) §. XXV. *Ce bel Historien.* Plutarque se contente de dire : Cet Historien. L'épithète ironique a été ajoutée par Amyot. Il est vrai que Plutarque l'a donnée autre part à Hérodote. Mais pourquoi la lui attribuer ici, sans y être autorisé par le texte?

(49) §. XXV. *Appelle outrage des Samiens.* Les Samiens avoient fait une très-belle action en sauvant les enfans des Corcyréens; aussi Hérodote ne la blâme-t-il pas. Il n'en est pas moins constant que les Corinthiens regardèrent cette action comme un outrage, parce que les Samiens avoient soustrait ces enfans à leur vengeance.

(50) §. XXV. *Mais les Corinthiens quel tort avoient ils reçu des Samiens?* Il est vrai que les Corinthiens n'avoient pas un juste sujet de se plaindre des Samiens. Mais il est très-vraisemblable que quoique la Tyrannie des Cypsélides fût

---

(*a*) Herodot. lib. V, §. LXXIV.

(*b*) Id. ibid. §. XCI.

éteinte, leur faction étoit encore très-puissante, et qu'elle tenoit à celle des nobles qui cherchoit à écraser le peuple. Il ne seroit plus alors étonnant que cette faction, qui haïssoit les Samiens, eût inspiré les mêmes sujets de haine au reste de la nation.

De plus, il y avoit, comme le remarque (*a*) Hérodote, de l'inimitié entre les Corcyréens et les Corinthiens depuis la fondation de Corcyre. Timée (*b*) nous apprend que Chersicrates, son fondateur, étoit un exilé de Corinthe. Il n'est pas étonnant alors qu'il y ait eu une inimitié si forte entre la métropole et la colonie. Les Samiens ayant sauvé trois cents jeunes Corcyréens, je ne suis pas surpris que les Corinthiens, qui détestoient les Corcyréens, se soient crus insultés par les Samiens. C'est ce que n'a pas voulu voir Plutarque.

(51) §. xxv. *A fin que le tyran n'estant point deffait ny ruyné.* La haine ne raisonne pas de cette manière. On veut assouvir soi-même sa vengeance. On n'en laisse pas le soin à un autre.

(52) §. xxv. *Ils ne vouloient point de mal aux Gnidiens.* Les Samiens étoient, à proprement parler, les seuls qui eussent sauvé les jeunes Corcyréens. Les Cnidiens n'étoient que les instrumens dont ils s'étoient servis. Les Samiens étoient donc le seul objet de leur vengeance. D'ailleurs les Corinthiens, en attaquant la ville de Cnide, auroient peut-être craint d'armer contre eux tous les Grecs de l'Asie mineure.

(53) §. xxv. *Antenor le Candiot.* Il y a dans le texte, ὡς Ἀντήνωρ τε ὁ Κρητικὸς ἱστόρηκε. Κρητικός n'est pas grec en parlant des personnes; il faut corriger ὁ Κρὴς, *Cretensis.* J'aimerois cependant mieux lire Ἀντήνωρ τε ἐν Λόγοις Κρητικοῖς ἱστόρηκε, de même que dans Elien, qui dit deux mots

(*a*) Herodot. lib. III, §. XLIX.

(*b*) Apud Scholiastem Apollonii Rhodii, lib. IV, vers. 1216.

de cet Anténor dans son Histoire des Animaux, liv. XVII, chap. XXXV. Plutarque et Elien sont, je crois, les seuls écrivains qui parlent de cet Historien.

(54) §. XXV. *Dionysius le Chalcidien en ses Fondations.* Cela n'est pas clair : il falloit traduire : *Dans son ouvrage sur les Fondations des villes.*

Denys de Chalcide avoit écrit sur les Fondations des villes. Suidas en parle au mot Τελμισεῖς, et le Scholiaste d'Aristophanes cite le premier livre de cet ouvrage sur le vers 397 des Nuées. Le Grand Etymologique (*a*) parle aussi d'un Denys d'Athènes, Διονύσιος δὲ ὁ Ἀθηναῖος ἐν ταῖς κτήσεσιν. Sylburge dit en note : Haud scio an rectius κτίσεσι, ut significetur liber quo expositum quæ à quibus condita. Ce Savant a confondu Denys de Chalcide avec Denys d'Athènes. Celui-ci n'avoit pas écrit sur les Fondations des villes, mais sur les Conceptions des Animaux, comme nous l'apprend le Scholiaste d'Apollonius de Rhodes sur le vers 279 du second livre des Argonautiques. Ainsi il faut corriger dans le passage en question du Grand Etymologique, ἐν ταῖς κυήσεσι. Remarquez que cet article, à commencer à ces mots, προὶξ ἐστι ζῶον ὅμοιον ἐλάφῳ.... jusqu'à la fin, a été copié littéralement de ce Scholiaste, qui peut encore servir à corriger le même article du Grand Etymologique en deux autres endroits. Consultez aussi Fabricius dans sa Bibliothèque Grecque, tome II, page 536, note.

(55) §. XXV. *Ils ont la sepulture faicte honorablement.* Plutarque voulant prouver que les Lacédémoniens n'attaquèrent Samos que dans la vue d'en délivrer les habitans de la Tyrannie de Polycrates, avance que les Samiens en étoient tellement persuadés, qu'ils firent de superbes funérailles aux frais publics à Archias, citoyen de Sparte, qui s'étoit distingué au siége par des actions de valeur. Ses obsèques prouvent seulement que les Samiens honorèrent

---

(*a*) Etymologic. Magn. pag. 683, lin. 16 et 17.

dans Archias le courage qu'il avoit fait paroître. La valeur se fait toujours admirer, même dans un ennemi. Témoins les égards que les Perses eurent pour Pythès, qui s'étoit défendu contr'eux avec le plus grand courage, et le mépris avec lequel ils traitèrent ceux qui dans la même occasion s'étoient conduits en lâches.

La raison de Plutarque ne seroit pas même bonne, si les Samiens avoient accordé une sépulture honorable à tous les Spartiates tués au siége de Samos. Cela prouveroit tout au plus leur générosité envers leurs ennemis. Mais ce qui prouve invinciblement que la raison de Plutarque ne vaut absolument rien, c'est que les Samiens, en n'accordant les honneurs de la sépulture qu'au seul Archias, voulurent par-là honorer son mérite personnel.

(56) §. XXVI. *La calomnie d'une si grande impieté.* Qui ne riroit en voyant avec quel sérieux Plutarque prend la défense de la Pythie qui s'étoit laissé corrompre par Clisthènes? Seroit-ce la première ou la dernière fois que cela seroit arrivé? N'a-t-on pas observé que la Pythie *laconisoit* ou *philippisoit* suivant les occasions? Plutarque ne l'a-t-il pas remarqué lui-même quelque part?

(57) §. XXVI. *Et ostant à Dieu.* Il y a dans le texte, τοῦ θεοῦ avec l'article. Il falloit par conséquent traduire, *au Dieu.* C'est d'Apollon dont parle Plutarque.

(58) §. XXVII. *Il dit aussi qu'Isagoras cedoit sa femme à Cleomenes.* Si c'étoit un bruit public, on ne peut faire un crime à notre Historien de l'avoir rapporté. D'ailleurs qui est-ce qui ignore qu'un ambitieux est peu délicat sur les moyens qu'il emploie pour parvenir à ses fins? Isagoras, dévoré par l'ambition, a pu fermer les yeux sur la conduite de sa femme, et Cléomènes a pu, par amour pour la femme d'Isagoras, lui procurer la Tyrannie d'Athènes.

(59) §. XXVII. *Ses parents sacrifioient à Jupiter Carien.* Hérodote raconte qu'Isagoras étoit d'une illustre maison; mais il observe en même temps que ceux de cette maison

sacrifioient à Jupiter Carien. C'est comme s'il eût dit qu'il étoit Barbare d'origine. Plutarque se contente de le nier. Cela ne suffisoit pas. Il falloit encore prouver qu'il étoit originaire de Grèce.

(60) §. XXVIII. *Qu'il le chasse en la Phœnice.* La famille d'Aristogiton jouissoit à Athènes de la plus grande distinction. Il n'est pas vraisemblable que notre Historien, qui faisoit la cour aux Athéniens, eût cherché à flétrir la réputation d'une maison riche et puissante, qui auroit pu l'en faire repentir. Il est naturel de penser qu'Aristogiton étoit lui-même très-flatté de son origine. Car en disant qu'il descendoit de l'un des compagnons de Cadmus, c'étoit lui donner une extraction des plus illustres.

(61) §. XXIX. *Des trente tyrans.* Il y a grande apparence qu'Amyot avoit traduit, comme il y a dans le grec, *de ses Tyrans.* L'addition du mot *trente* est due à l'ineptie de l'Editeur, qui avoit entendu parler de la Tyrannie des Trente.

(62) §. XXIX. *Il dit qu'ils s'en repentirent tout incontinent.* Si les Lacédémoniens ne se repentirent pas d'avoir chassé les Tyrans d'Athènes, pourquoi Cléomènes voulut-il donner aux Athéniens Isagoras pour Tyran? Pourquoi Cléomènes ayant été chassé de l'Attique, rassembla-t-il des troupes du Péloponnèse pour forcer les Athéniens à reconnoître Isagoras? Et sans doute il y auroit réussi, si les Corinthiens ne s'étoient pas retirés dans le temps que les deux armées étoient en présence l'une de l'autre. Les Lacédémoniens, non contens de cela, mandèrent Hippias dans le dessein de le rétablir; mais Sosiclès de Corinthe dissuada les alliés de cette injuste entreprise.

(63) §. XXX. *Origines du mal.* Hérodote a eu raison de dire que les secours envoyés par les Athéniens aux Ioniens furent l'origine et la cause de cette guerre sanglante que les Perses firent aux Grecs. Les Ioniens, fiers de ce secours, n'en furent que plus ardens à secouer le joug des Perses, et

ceux-ci, aigris par les petits échecs qu'ils essuyèrent dans les commencemens, n'en furent que plus acharnés à la destruction des Ioniens. Les Athéniens rebutés se retirèrent et abandonnèrent les Ioniens à leur malheureux sort. L'Ionie subjuguée, le Roi voulut tirer une vengeance éclatante des Athéniens. De-là ces expéditions en Grèce, auxquelles il n'auroit jamais songé sans cela. *Voyez* Hérodote, liv. v, §. xcvii, note 275.

(64) §. xxxi. *Car estant jà toute Ionie en combustion.* Le texte de Plutarque est altéré : on y lit, ἤδη γὰρ ὡς.... περὶ τὴν Ἰωνίαν συγκεχυμένην· καὶ στόλου βασιλικοῦ προσπλέοντος κ. τ. λ. Je corrige avec M. Valckenaer sur Hérodote, liv. v, §. xcix, note 27, ἤδη γὰρ ὡσπερεὶ τῆς Ἰωνίας συγκεχυμένης, καὶ στόλου βασιλικοῦ προσπλέοντος κ. τ. λ.

(65) §. xxxi. *En pleine mer de Pamphylie.* Hérodote ne parle pas, il est vrai, de cette expédition des Erétriens dans la mer de Pamphylie. On ne doit pas cependant lui en faire un crime. Ces petits événemens ne pouvoient entrer dans le plan de son Histoire; s'il les avoit tous rapportés, cela l'auroit prodigieusement alongée. Ils convenoient tout au plus à une histoire particulière, telle que celle d'Erétrie par Lysanias de Malle.

(66) §. xxxi. *Assiegerent Tissaphernes.* Il y a dans le texte de Plutarque, ainsi que dans Hérodote, Artaphernes. On ne sait comment Amyot a pu mettre Tissaphernes, à moins que ce ne soit une faute d'impression qu'on doit à l'incurie de l'Abbé Brotier neveu.

(67) §. xxxii. *Il fault donc.... que les Lacedæmoniens aient esté eux mesmes trompeurs et malicieux, &c.* Personne n'ignore la rivalité de ces deux Républiques, que l'ambition et la jalousie mirent toujours aux prises l'une contre l'autre. Ce fut cette rivalité qui fit rejeter aux Lacédémoniens la prière des Platéens, et ce fut cette même rivalité qui la fit agréer des Athéniens.

(68) §. xxxiii. *Qui fut le sixieme de novembre.* Amyot

auroit mieux fait de dire le six Boëdromion. Ce mois commence le onze Septembre; le six répond par conséquent au seize du même mois.

(69) §. XXXIII. *Ainsi doncques attendoient ils la pleine lune.* « Hérodote, dit (*a*) M. Freret, en faisant le récit de » ce combat, où les Athéniens et les Platéens seuls défirent » l'armée de Darius, dit que les Lacédémoniens ne purent » joindre leurs troupes à celles d'Athènes, parce qu'un » motif de religion ne leur avoit pas permis de partir avant » la pleine lune, et qu'elles n'arrivèrent que quelques jours » après la victoire. Plutarque prétend que le fait est abso- » lument faux, parce que, selon lui, la bataille se donna le » six du mois Boëdromion; jour qui, répondant au cin- » quième de la lune, précédoit la pleine lune de dix jours » entiers. Il en donne pour preuve que le sacrifice d'actions » de graces, offert depuis tous les ans au temple de Diane » Agrotéra, se faisoit le six de Boëdromion. Cette preuve » suppose que le premier de ces sacrifices anniversaires » s'offrit le jour de la bataille de Marathon : mais on va » voir, par les récits d'Hérodote et de Plutarque même, » qu'il se passa plusieurs jours entre ces deux événemens; » et que si le sacrifice s'est offert le six de Boëdromion, » la bataille doit être de la lune précédente ».

C'est ce que prouve très-bien M. Freret dans la suite de son Mémoire. Il seroit trop long de le rapporter. Cependant j'en dirai deux mots à l'occasion du sentiment de M. Wesseling. Qu'il me soit permis d'ajouter, pour prouver que ces fêtes anniversaires ne se célébroient pas le jour de l'action, que la bataille de Platées se donna incontestablement le quatre Boëdromion, qui répond au 14 Septembre, et que l'on célébroit, de l'aveu de (*b*) Plutarque même, le 16 Mæ-

(*a*) Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tom. XVIII, Hist. pag. 135.

(*b*) Plutarch. in Aristide, pag. 332, A.

macterion, qui répond au 24 Novembre, les Eleuthéries, fête instituée pour conserver la mémoire de cette célèbre journée, qui cimenta la liberté des Grecs.

M. Wesseling n'approuve pas le sentiment de M. Freret: « (a) Conservons, dit-il, le mois Boëdromion, et mettons la » bataille le seize de ce mois. Les Spartiates, invités le neuf » à cette action, et ne pouvant se mettre en route qu'après » la pleine lune, arrivèrent en trois jours d'une marche » forcée à Marathon, peu après la déroute des Perses. Que » le seize soit le jour de la bataille, on a pu anticiper le » sacrifice anniversaire, à cause de la fête des Mystères qui » tomboit à la fin du même mois, ou pour quelqu'autre » raison; et même, ajoute ce Savant, il n'est pas extraordi- » naire d'offrir des sacrifices pour une victoire un jour » différent de celui où elle a été remportée ».

Il est très-vrai que le sacrifice d'actions de graces ne peut se faire le jour même de la bataille, parce qu'il faut nécessairement un décret du peuple pour cela, et qu'il suppose des préparatifs. Si la bataille de Marathon s'est donnée le 16 Boëdromion, indépendamment que cela contredit Plutarque, il s'ensuit, ou que les Athéniens offrirent le sacrifice solennel d'actions de graces le six du mois suivant, Pyanepsion, qui répond au 15 Octobre, ou qu'ils n'en offrirent point cette année. Il doit passer pour constant qu'ils ont fait ce sacrifice cette année même. La bataille s'est donnée le 16 Boëdromion, selon M. Wesseling. Mais les fêtes Eleusiniènes ou des Mystères de Cérès, commençant le 15 Boëdromion et finissant le vingt-trois, on n'auroit tout au plus pu célébrer la fête en l'honneur de la bataille de Marathon que le vingt-quatre : mais comme cela ne pouvoit se faire qu'en vertu d'un décret, il fallut quelque temps pour convoquer le peuple, pour rassembler cinq cents victimes, et faire les autres préparatifs nécessaires. Toutes ces choses indispen-

(a) In notis ad Herodoti lib. VI, pag. 487.

sables durent conduire au mois Pyanepsion. Ce sacrifice n'a donc pu avoir lieu que vers le six Pyanepsion, ou il n'y en eut point cette année; mais on ne peut le présumer des Athéniens, peuple très-religieux. Supposons cependant qu'il n'y en eut pas cette année, et qu'on se contenta d'ordonner qu'on en feroit à l'avenir : quelle raison pouvoit empêcher les Athéniens de les offrir les années suivantes le jour anniversaire de la bataille? Je n'en vois aucune.

Ces difficultés me paroissent insolubles dans le système de M. Wesseling. Dans celui de M. Freret il n'y en a aucune, et tout y est lié. Le courrier Phidippides, parti d'Athènes pour demander du secours aux Lacédémoniens, arriva à Sparte le neuf Métageitnion. Ceux-ci ne purent se mettre en marche tout de suite, à cause des fêtes Carniènes. Or ces fêtes se célébroient au mois Carnius, qui correspond, selon (*a*) Plutarque, avec le mois Athénien Métageitnion. Les Spartiates se mirent en route aussi-tôt après la pleine lune, et ils firent une telle diligence, qu'ils arrivèrent à Marathon trois jours après leur départ, c'est-à-dire, le dix-huit. Ils ne trouvèrent à Marathon qu'Aristides qu'on y avoit laissé pour garder les prisonniers avec le butin. Les Athéniens, craignant que les Perses, remontés sur leurs vaisseaux, n'attaquassent pendant leur absence la ville d'Athènes qui étoit dépourvue de défenseurs, partirent de Marathon incontinent après la bataille, et arrivèrent le lendemain, c'est-à-dire, le seize. Le Général Perse, voyant la ville garnie de troupes, n'osa pas tenter une descente. Peu après il essuya une furieuse tempête, qui le força de regagner les côtes de l'Asie avec les débris de sa flotte. On ne fut tranquille à Athènes, qu'après qu'on y fut assuré du départ des Perses. Dès que la sécurité fut rétablie, c'est-à-dire vers le vingt, on dut s'occuper du sacrifice d'actions de graces. Mais on ne pouvoit le faire

(*a*) Plutarch. in Niciâ, pag. 541, E.

sans un décret du peuple. On avoit fait vœu avant le combat d'immoler autant de chèvres que l'on tueroit d'ennemis. L'accomplissement de ce vœu devenoit d'autant plus impossible, que le nombre des morts étoit incertain. On se borna à 500 victimes, et il fut ordonné par un décret solennel que tous les ans les Députés des Athéniens, joints à ceux de Platées, se rendroient en pompe au bourg d'Agra, pour y offrir à Diane Agrotéra un sacrifice d'actions de graces en mémoire de la journée de Marathon.

Le peuple convoqué et le décret passé, il fallut rassembler des chèvres au nombre de 500, faire les préparatifs nécessaires, qui durent être d'autant plus grands, que les Athéniens vouloient, par cette fête, éterniser leur reconnoissance. Or je demande s'il fallut moins de quinze jours pour cela. Ainsi à compter du vingt Métageitnion, ces quinze jours nous mènent au six Boëdromion. Ce jour-là le sacrifice fut offert, comme le dit Plutarque; mais il ne s'ensuit pas de-là que ce soit le jour où la bataille se donna, comme le veut le même Ecrivain.

Le Père Corsini (*a*) place cette bataille le six Boëdromion. Je ne doute pas qu'il n'eût changé d'avis, s'il eût eu connoissance du Mémoire de M. Freret.

(70) §. XXXIV. *Qui alla semondre les Lacedæmoniens de venir à la bataille de laquelle luy mesme venoit.* Si Hérodote eût avancé le fait que lui impute Plutarque, il auroit commis une absurdité révoltante. Mais c'est précisément (*b*) le contraire. « Avant de sortir de la ville, dit-il, » les Généraux envoyèrent d'abord à Sparte en qualité de » héraut Phidippides, Athénien de naissance, et Héméro- » drome de profession ». Bien loin que Phidippides fût parti pour Sparte avant la bataille, il est constant qu'il fut dépêché avant le départ de l'armée. Il avoit donc le temps

(*a*) Fasti Attici, tom. III, pag. 199.
(*b*) Herodot. lib. VI, §. CV.

de faire le voyage, et les Lacédémoniens avoient aussi celui de venir au secours des Athéniens.

(71) §. XXXIV. *Si est ce que Diyllus.* Diyllus avoit écrit une (*a*) Histoire en vingt-six livres. Elle commençoit à la prise du temple de Delphes par les Phocidiens sous la conduite de Philomélus, et renfermoit tout ce qui s'étoit passé depuis cette époque, tant en Grèce qu'en Sicile, jusqu'à la dernière année du Tyran Agathocles. Fabricius n'a point parlé de cet Historien dans sa Bibliothèque Grecque.

Si Diyllus raconte, comme le dit Plutarque, que les Athéniens donnèrent à Hérodote dix talens (54.000 liv.), il faut qu'il ait inséré cette anecdote comme un hors-d'œuvre, puisque son Histoire ne renferme que des temps postérieurs à la mort de cet Historien.

(72) §. XXXV. *Et allans prendre en l'isle les esclaves.* La petite île d'Ægilia. *Herodot. lib.* VI, §. CVII.

(73) §. XXXV. *Les prisonniers d'Eretrie esclaves.* Hérodote ne dit pas les esclaves, mais les Erétriens réduits en esclavage, τοὺς τῶν Ἐρετριέων ἀνδραποδισμένους. Plutarque dénature l'expression de notre Historien, afin d'avoir occasion de le décrier.

(74) §. XXXV. *Ains seulement une legere escarmouche.* Comment peut-on accuser Hérodote de ne donner la bataille de Marathon que comme une simple escarmouche, lui qui dit positivement que les deux armées furent rangées en bataille l'une vis-à-vis de l'autre, que les deux ailes de l'armée Athénienne enfoncèrent les ailes opposées de celle des Perses, que le centre de l'armée des Perses battit le centre de celle des Athéniens, mais que les troupes victorieuses des deux ailes s'en étant apperçues, cessèrent la poursuite, se rallièrent, vinrent au secours du centre, et achevèrent la déroute des Perses.

(75) §. XXXV. *Asseoir la conjuration d'eulx alencontre*

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XVI, §. XXIV, tom. II, pag. 93.

de la chose publique. On ne peut douter, d'après la conduite de Mégaclès, qu'il n'ait voulu se rendre le Tyran de sa patrie, comme on l'a vu §. XVII, note 32. N'ayant pu occuper le premier rang, il voulut du moins avoir le second, et pour y parvenir, il se ligua avec Pisistrate et lui donna sa fille en mariage ; mais ayant reçu en la personne de sa fille un de ces outrages qui ne se pardonnent jamais, il le chassa de nouveau. Est-il donc vraisemblable que son fils ait voulu contribuer au rétablissement d'Hippias, c'est-à-dire, au rétablissement du fils du plus grand ennemi de son père ? Si Mégaclès a varié, c'est selon les circonstances ; les variations du père ne doivent pas être imputées au fils. Celui-ci avoit sans doute toujours été un des plus grands partisans de la liberté.

(76) §. XXXVI. *Il a mis en jeu ce Callias.* Hérodote dit au commencement de son premier livre, qu'il se proposoit de célébrer les grandes actions des Grecs et des Barbares. Il auroit manqué son but, s'il eût omis l'éloge de Callias, fils de Phénippe, mais bien loin d'*avouer*, comme le lui fait dire Plutarque, *qu'il a voulu s'insinuer dans ses bonnes graces et le flatter*, il ne s'appesantit pas sur ses louanges, et d'un seul trait de plume, il loue Phénippe, Callias, Hipponicus et les Alcmæonides.

(77) §. XXXVII. *Ne leur feroient jamais part de la prerogative de commander.* Les Argiens ne prirent pas le parti des Grecs, ou parce qu'ils redoutoient la puissance des Perses, ou parce qu'ils haïssoient les Lacédémoniens, ou enfin parce qu'ils auroient voulu partager avec eux le commandement des troupes Grecques, partage que les Lacédémoniens n'auroient jamais souffert. Si ce fut le premier motif, ils furent des lâches. Si ce fut le second, ils ne se déshonorèrent pas moins. Ils auroient dû préférer le bien public à des haines particulières. Les Athéniens leur en donnoient un bel exemple. Ceux-ci n'avoient pas de moindres sujets de haïr les Lacédémoniens ; cependant ils ne balan-

cèrent pas à s'armer pour la cause commune. Mais peut-être les Argiens auroient-ils voulu partager le commandement avec les Lacédémoniens. Ce fut donc une ambition démesurée qui les empêcha de seconder les Grecs. Que n'imitoient-ils en cela les Athéniens? Plus puissans que le reste de la Grèce, ils pouvoient aspirer légitimement au commandement. Ils aimèrent mieux cependant sacrifier leurs prétentions aux intérêts de la Patrie. C'est en de telles occasions, c'est par une telle conduite qu'on reconnoît la générosité des sentimens de ce peuple, générosité qui ne s'est jamais démentie.

Mais, insiste Plutarque quelques lignes plus bas, si les Argiens ont appelé le Roi de Perse, pourquoi ne se sont-ils pas déclarés ouvertement en sa faveur depuis son arrivée? Si on connoissoit plus particulièrement la situation d'Argos à cette époque, et les différens partis qui partageoient ce petit Etat, on pourroit répondre directement à cette objection. On peut cependant, sans craindre de se tromper, avancer que ce fut par prudence que les Argiens gardèrent la neutralité. Le sort des événemens est très-incertain. Il pouvoit être favorable aux Grecs, comme en effet il le fut. Dans ce cas-là, les Grecs victorieux auroient tourné leurs armes contre Argos et l'auroient détruite de fond en comble, s'ils n'eussent écouté que leur vengeance. Ce fut en partie contre cet événement qu'ils se tinrent en garde. *Voyez* aussi plus bas, note 80.

(78) §. XXXVII. *Que un Æthiopien dit touchant les parfums, &c.* Amyot auroit dû traduire l'Æthiopien, puisqu'il y a dans le texte τὸν Αἰθίοπα. L'Æthiopien signifie le Roi d'Æthiopie, suivant l'usage des Grecs, qui disent le Perse pour le Roi de Perse, &c. Cela regarde le livre III, §. XXII.

(79) §. XXXVII. *Tout y est enveloppé et tournoyant alenviron.* Amyot, qui traduit toujours en vers françois les vers grecs qu'il rencontre dans son auteur, ne s'est pas

apperçu que Plutarque citoit deux vers de l'Andromaque d'Euripides.

Si M. l'Abbé Brotier l'oncle avoit donné ses soins à cette partie de l'édition de Plutarque, il auroit fait disparoître ces taches par quelques notes savantes. A son défaut, j'ai fait imprimer ce passage en italique. Voici le vers en question avec le suivant. Andromaque adresse la parole à Ménélas :

(a) Ἑλικτὰ, κοὐδὲν ὑγιὲς, ἀλλὰ πᾶν πέριξ
Φρονοῦντες, ἀδίκως εὐτυχεῖτ' ἀν' Ἑλλάδα.

« Vos pensées sont tortueuses, n'ont rien de sain, et » n'ayant dans l'esprit que des détours, c'est à tort que » vous prospérez dans la Grèce ».

(80) §. XXXVII. *Pourquoi est ce qu'ils ne se declarerent tout ouvertement du party des Medois, &c.* Les Argiens n'avoient pas sujet d'aimer les Lacédémoniens. Ne voulant pas par cette raison prendre leur parti, et craignant d'un autre côté que si les Lacédémoniens remportoient la victoire contre les Perses, ils ne les attaquassent ensuite avec le reste des alliés, ils leur offrirent des troupes, à condition qu'ils auroient le commandement de la moitié de l'armée. Ils savoient bien que les Lacédémoniens étoient trop fiers pour accepter de telles offres. Quant à leur conduite à l'égard des Perses, ils avoient sans doute trouvé moyen de leur faire agréer leur neutralité. Si cette neutralité n'étoit pas fort glorieuse, on ne peut disconvenir que ce ne fut le parti le plus sage et le plus prudent.

(81) §. XXXVII. *Que ne faisoient ils quelque dommage au pays des Lacedæmoniens?* La même raison qui empêchoit les Argiens de joindre leurs forces à celles des Perses, devoit les détourner d'attaquer le territoire de Lacédémone.

(82) §. XXXVIII. *Mais maintenant quand il dit que les Lacedæmoniens furent abandonnez.* Amyot n'a pas en-

(a) Euripid. Andromach. vers. 449.

tendu ce passage. Il n'a pas fait attention à la particule potentielle ἂν, et que Plutarque s'étoit servi des propres termes d'Hérodote, liv. VII, §. CXXXIX. Il falloit traduire : « Mais maintenant quand il dit que si les Lacédémoniens » eussent été abandonnés par les autres Grecs, seuls et ré- » duits à leurs propres forces, ils auroient signalé leur cou- » rage par de grands exploits, et seroient morts généreu- » sement les armes à la main, ou avant que d'éprouver ce » sort, ils auroient traité avec Xerxès quand ils auroient » vu le reste des Grecs prendre le parti des Mèdes; n'est-il » pas évident, &c. ». Hérodote ne dit pas de mal du reste des Grecs; mais il relève merveilleusement l'héroïsme des Lacédémoniens qui leur auroit fait braver tous les dangers, malgré la défection des alliés.

(83) §. XXXVIII. *Après avoir fait plusieurs grandes vaillances.* L'édition d'Alde, la première de toutes, celle de Henri Etienne et toutes les autres, portent : καὶ ὑποδεξαμένους ἔργα μεγάλα.... Il faut corriger, καὶ ἀποδεξαμένους.... comme on lit dans le texte d'Hérodote.

(84) §. XXXVIII. *Il injurie aussi atrocement et outrageusement les Thebains et les Phociens.* Les Thébains, non contens de trahir la cause commune de la Grèce et de se soumettre à Xerxès, avoient encore combattu contre les Grecs à la bataille de Platées avec la même ardeur que les Perses mêmes. Les Grecs victorieux firent le siége de Thèbes, et punirent de mort les magistrats qui avoient engagé leur ville à faire cette honteuse démarche. Plutarque ne pouvoit se le dissimuler. N'osant pas entreprendre directement l'apologie de ses compatriotes, il exhala sa haine contre l'Historien, qui avoit transmis à la postérité la plus reculée, la connoissance de leur infamie. Si Hérodote, foulant aux pieds les loix de l'Histoire, eût passé sous silence la conduite odieuse des Thébains, Plutarque, loin de blâmer Hérodote, n'auroit laissé passer aucune occasion de lui prodiguer les plus grandes louanges.

(85)

(85) §. XXXVIII. *Separant d'avec eux par bien legeres conjectures ceux des Thermopyles.* Je ne conçois pas sur quoi est fondé le doute de Plutarque. Hérodote fait le plus bel éloge des trois cents Spartiates qui se dévouèrent à la mort au détroit des Thermopyles. Jamais on n'éleva à leur gloire un plus superbe monument. Les statues de ces illustres guerriers n'ont subsisté que quelques siècles ; mais l'Histoire d'Hérodote, qui a consacré leurs actions héroïques, a bravé l'injure des temps, et les fera passer à la postérité la plus reculée.

(86) §. XXXIX. *C'est qu'il avoit tué son fils.* La phrase d'Hérodote a quelque chose d'un peu louche ; cependant il n'est pas possible d'en tirer le sens que lui prête Plutarque. Elle signifie seulement, comme j'ai traduit : « Mais d'ailleurs » il n'étoit pas heureux ; car ses enfans avoient été tués, et » il étoit vivement affligé de ce cruel malheur ». Le Paulmier de Grentemesnil a parfaitement bien justifié Hérodote, et comme son ouvrage n'est connu que des Savans, je vais transcrire ce qui regarde ce passage. *Ex hoc loco* (*a*) *male intellecto, ansam arripuit Plutarchus, ut Herodotum insectaretur, et malignitatis accusaret. Sed profecto licet in Plutarchum validius retorquere id malignitatis telum, quod tantis viribus contra Herodotum torsit. Nam Herodoto tribuit sententiam, quæ ex ejus verbis nunquam elici potest. Improperat Herodoto Plutarchus, eum maligne affectasse occasionem loquendi de Aminoclis crimine, et sine necessitate dixisse Aminoclem fuisse propriorum liberorum occisorem.* Χώραν καὶ τόπον ποιῶν ἐν ᾧ θήσεται τὴν Ἀμεινοκλέους παιδοφονίαν, *et, ut Herodoto imponeret.,* τὸ παιδοκτόνος, *refert ad Aminoclem repugnante syntaxeos ordine ; et sic videtur legisse,* εὑρήμασι μέγα πλούσιος ἐγένετο παιδοκτόνος, *includens nempe parenthesi, quæ interponuntur inter* ἐγένετο *et* παιδοκτόνος. *Dii boni! quam longe*

(*a*) Palmerii Exercitat. in optimos fere auctores Græcos, pag. 37.

ab Herodoti mente, quæ palam alia est : nam et adjectivum ἄχαρις *et participium* λυπεῦσα *non patiuntur ea verba sic accipi, et* τὸ παιδοκτόνος *manifeste referri debet ad* συμφορῇ, *quæ vox proxime præcedit. Sic igitur interpretanda sunt Herodoti verba de Aminocle.* Et cum alioqui non esset fortunatus e rebus repertis multum ditatus est : acciderat enim ingrata quædam et doloris plena calamitas quæ liberos ejus occiderat. *Plana est et evidens Herodoti sententia, quam etiam expresserunt interpretes. At Plutarchus apud æquos judices vix effugiet* κακοηθείας δίκην (malignitatis actionem), *quam Herodoto intulit ; maligne enim videtur detorsisse verba Herodoti ad sinistram et detortam violenter interpretationem.*

Mais quand même il seroit possible d'interpréter ce passage de la manière odieuse dont l'a fait Plutarque, cet Ecrivain n'en seroit pas plus autorisé à regarder Hérodote comme un méchant homme. Pour réussir à le persuader, il faudroit qu'il montrât l'intérêt qu'avoit Hérodote à publier le crime d'Aminoclès. On ne peut imaginer qu'un Historien remplisse son ouvrage de récits d'infortunes et de méchantes actions, sans autre dessein que celui d'insulter aux malheureux. D'ailleurs il n'est pas permis, suivant les règles de critique établies par Plutarque même, d'interpréter en mauvaise part ce qui est susceptible d'une interprétation favorable. Or, en supposant le sens donné par Plutarque, il est aisé de voir que l'intention d'Hérodote auroit été de montrer, par l'exemple d'Aminoclès, *qu'il y a un mélange de bien et de mal dans les fortunes des hommes, et qu'il n'y a point de bonheur parfait sur la terre.* C'est une maxime de Solon, dont étoit pénétré notre Historien, et qu'il cherche à inculquer par-tout. C'est le sens que présente le texte au premier coup-d'œil, soit qu'on l'explique comme il doit l'être, soit qu'on l'interprète comme Plutarque, et il faudroit avoir autant d'intérêt à trouver des torts à Hérodote, qu'en avoit cet

Ecrivain, pour y voir le mauvais dessein qu'il lui impute.

La fin de cette note est tirée en partie d'un Mémoire de M. l'Abbé Geinoz, qui se trouve dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, vol. XXI, Mémoires, pag. 159 et suiv.

(87) §. XL. *Aiant Aristophanes le Bœotien escrit.* Hérodote avoit demandé de l'argent aux Thébains; non-seulement on le lui avoit refusé, mais encore on lui avoit défendu d'instruire dans les Lettres les jeunes gens de la ville. C'est une histoire imaginée par le Grammairien Aristophanes de Béotie, pour décréditer le témoignage de notre Historien contre les Thébains. Dion Chrysostôme, à-peu-près contemporain de Plutarque, en avoit (*a*) imaginé une autre pareille pour infirmer ce qu'avoit dit Hérodote de désavantageux aux Corinthiens. C'est dommage que Plutarque n'ait pas eu connoissance de celle-ci. Ces contes inventés par des auteurs intéressés à les faire croire, ne méritent pas d'être réfutés. On peut cependant consulter ce que j'en ai dit dans la Vie d'Hérodote.

(88) §. XLI. *Combien qu'ils eussent envoyé cinq cents hommes.* Plutarque n'a garde de dire que ces cinq cents hommes ne se rendirent au Pas des Thermopyles que malgré eux, et qu'ils ne combattirent contre les Perses que lorsqu'ils s'y virent forcés. Quand les Thébains eurent reconnu que la victoire se déclaroit pour les Perses, et que les Grecs qui avoient suivi Léonidas, se retiroient sur la colline, ils se séparèrent d'eux, et s'approchèrent des Barbares en leur tendant les mains. Ils leur dirent en même temps qu'ils étoient attachés aux intérêts des Perses, qu'ils avoient été des premiers à donner au Roi la terre et l'eau, qu'ils étoient venus aux Thermopyles malgré eux, et qu'ils n'étoient point cause de l'échec que le Roi y avoit

(*a*) Dio Chrysostom. Orat. XXXVII, pag. 456, C.

reçu. La vérité de ce discours, appuyée du témoignage des Thessaliens, leur sauva la vie. Cependant ils ne furent pas heureux du moins en tout; car les Barbares qui les prirent en tuèrent quelques-uns à mesure qu'ils approchoient, et le plus grand nombre fut flétri des marques royales par ordre de Xerxès, à commencer par Léontiades leur Général.

Voilà ce que dit Hérodote, liv. VII, §. CCXXXIII. Personne jusqu'à Plutarque ne l'a contredit. Le simple témoignage de ce critique mal intentionné suffit-il donc pour infirmer celui de notre Historien?

(89) §. XLI. *Estant amy d'Apaginus.* Hérodote le nomme Attaginus, liv. IX, §. XV, XVI, LXXXV et LXXXVII. Au reste, ce n'étoit pas lui qui commandoit ce corps de 400 Thébains, comme Plutarque le donne à entendre. Amyot a mal traduit, Chef de la ligue, prétendant à la Principauté. Le texte porte : Chef de l'Oligarchie. *τῷ προεστῶτι τῆς ὀλιγαρχίας.*

(90) §. XLI. *Car ils n'avoient ny mer ny vaisseaux comme les Atheniens.* Les Spartiates étoient aussi éloignés de la mer que les Thébains, et n'avoient pas plus de vaisseaux qu'eux. La raison qu'apporte Plutarque en faveur des Thébains, n'est donc pas recevable.

(91) §. XLI. *Retenir comme ostages quatre cents hommes aiants armes.* Léonidas s'étoit fait accompagner, selon l'usage, de sept Hilotes par chaque Spartiate. Cela formoit un corps de 2,100 hommes; il y avoit aussi 700 Thespiens et les 300 Spartiates, sans compter quelques volontaires de la Laconie. Cela faisoit donc plus de 3,000 hommes. Ces forces étoient plus que suffisantes pour tenir en respect quatre cents Thébains.

(92) §. XLI. *A sa requeste obteint ce que nul n'avoit jamais obtenu.* Il n'est pas étonnant que Léonidas, qui étoit de la race d'Hercules, et qui se trouvoit à la tête d'une armée, ait obtenu cette faveur. Aucun auteur ne parle du songe qu'eut

Léonidas dans ce temple. Plutarque, qui étoit philosophe, auroit dû supprimer ce conte de vieille femme. Quant à la manière dont périt le Roi de Sparte, je ne doute pas qu'on ne l'ait racontée différemment. Il ne se passe pas de nos jours une seule action sur laquelle il n'y ait différentes versions. Hérodote a choisi celle qui lui a paru la plus vraisemblable, et cette manière étoit infiniment honorable à Léonidas.

(93) §. XLIII. *Qui est ce qui ne reprendroit un autre qui auroit fait telle omission? &c.* Plutarque pouvoit et devoit même rapporter dans la Vie de Léonidas une multitude de traits honorables à ce Prince et aux Spartiates, sans craindre d'en être blâmé. Il n'en est pas de même de l'auteur d'une Histoire aussi étendue que celle d'Hérodote. Contraint de se resserrer et de ne prendre que les faits les plus saillans, il se voit forcé, quoiqu'à regret, de supprimer tous les autres.

Quant au bassin d'Amasis, dont il parle tout de suite, c'est un emblême ingénieux. Ce Prince étoit parvenu de la plus basse naissance à la royauté. On n'avoit pas, par cette raison, le respect pour sa personne qu'on auroit dû lui porter. Que fait-il? Il y avoit dans le palais un bassin d'or qui servoit aux usages les plus vils. On le fondit, et on en fit la statue d'un Dieu. A l'instant, les grands et le peuple se prosternèrent devant le nouveau dieu. Amasis s'en fit l'application. Ce n'est donc pas un hors-d'œuvre. Je pourrois tout aussi facilement expliquer ce qui concerne le voleur; mais je ne dois pas m'appesantir sur tous les traits de la Malignité de Plutarque.

Je me suis apperçu, après avoir fait cette note, que le texte de Plutarque porte ὁ δὲ τὴν Ἀμάσιδος ἀποψόφησιν, qui font allusion à la manière méprisante dont Amasis traita Patarbémis et Apriès. Amyot, qui ne pouvoit rendre cela sans choquer les bienséances, y a substitué un autre trait d'histoire qui regarde ce même Prince. Quant à moi,

je ne puis blâmer celui que rapporte Plutarque, parce qu'il peint bien le peu d'éducation qu'avoit eu Amasis.

(94) §. XLIII. *Voyez comment ceste justification pouvoit bien estre entendue et ouye, &c.* C'est la chose du monde la plus simple. Les premiers Thébains qui s'avancèrent vers les Perses, furent massacrés, parce qu'on ne put les entendre, et que le tumulte du combat ne permit pas aux Perses de remarquer leur posture suppliante; mais les Généraux des Perses s'étant enfin apperçus que les Thébains tendoient les mains comme des supplians, firent cesser le carnage d'autant plus volontiers, que les Généraux Thessaliens qui se trouvoient avec eux, prirent leur défense.

(95) §. XLIII. *D'autant que peu auparavant eux aiants conquis par armes toute la Bœoce, &c.* Il paroît par la traduction d'Amyot, que les Béotiens furent battus, et que leur Général Lattamyas perdit la vie avec la bataille. C'est tout le contraire; ce furent les Béotiens qui battirent les Thessaliens (*a*), et Lattamyas, qui commandoit ceux-ci, fut tué dans l'action. Si Amyot s'est trompé, il n'y a pas tout-à-fait de sa faute. Il y a une lacune dans le texte de Plutarque, et ce texte est d'ailleurs altéré. Feu M. Reiske l'a bien rétabli quant au sens. Voici comment il faut le rendre : « Qui ne penseroit plutôt que les Thessa» liens auroient saisi cette occasion pour causer du dom» mage aux Thébains, et pour les accuser, plutôt que de » rendre témoignage en leur faveur, eux qui avoient été » naguères chassés de la Béotie jusqu'à Thespies, et avoient » perdu dans une bataille leur Général Lattamyas ». Selon Plutarque, cette défaite des Thessaliens étoit récente, et de là il conclut avec raison qu'ils devoient être encore très-animés contre les Béotiens, et qu'il n'est pas naturel qu'ils aient dans cette occasion-ci épousé leurs intérêts : mais si

(*a*) Plutarch. in vitâ Camilli, pag. 138, A, B.

Plutarque ne se trompe pas dans la Vie de Camille, cette victoire des Béotiens (*a*) précède de plus de deux cents ans la bataille de Leuctres. Celle-ci est de l'an 371 avant notre ère; la victoire des Béotiens sur les Thessaliens doit donc être antérieure à l'an 571 avant notre ère. Il y avoit donc près de cent ans que cet événement s'étoit passé lors de la bataille des Thermopyles. Il n'est donc pas étonnant que la haine qui avoit subsisté entre ces deux peuples, fût alors assoupie.

(96) §. XLIV. *Ains Anaxander, comme l'escrit Aristophanes.* Anaxandre peut bien avoir été Capitaine-général des Thébains, comme le dit Plutarque; mais sans doute qu'il fut tué. Léontiades le remplaça, et ce fut sur celui-ci qu'on imprima les marques royales. Il étoit fils d'Eurymachus et père (*b*) d'Eurymachus, chef des Thébains, qui périt dans la ville de Platées, au commencement de la guerre du Péloponnèse. D'ailleurs, on pourroit contester à Plutarque ses autorités. Le Grammairien Aristophanes de Béotie et Nicandre de Colophon sont des auteurs bien récens, sur-tout en comparaison d'Hérodote, qui étoit presque contemporain de Léontiades.

Indépendamment des Thériaques et des Alexipharmaques, poëmes qui sont venus jusqu'à nous, Nicandre avoit composé beaucoup d'autres ouvrages que le sort nous a enviés, et entr'autres, l'Histoire d'Ætolie, dont parlent Athénée et Macrobe, le premier dans ses Déipnosophistes, *lib. VII, cap. XII, pag. 296. F. Lib. XI, cap. VII, pag. 477. B;* le second dans ses Saturnales, *lib. V, cap. XXI, pag. 366.* M. Lefebvre-Villebrune traduit le premier de ces passages: « Nicandre de Colophon écrit, §. I de ses Etoliques », ἐν τῷ πρώτῳ τῶν Αἰτωλικῶν, parce que Macrobe a rendu ce passage *in primo Ætolicon*, comme s'il ne falloit pas sous-

(*a*) Plutarch. in vitâ Camilli, pag. 138, B.
(*b*) Herodot. lib. VII, §. CCXXXIII; Thucydid. lib. II, §. II et V.

entendre *libro* avec *primo*, et βιβλίῳ avec τῷ πρώτῳ. Le même Nicandre avoit aussi écrit un ouvrage sur la Béotie, dont parle le même Athénée, *lib.* VII, *cap.* XXIV, *pag.* 729, *A*, et une Histoire de Thèbes, dont fait mention son Scholiaste. Plutarque veut sans doute parler de cette Histoire.

(97) §. XLV. *Léonidas et Léontiades.* Plutarque voudroit nous faire envisager comme honorables les marques dont fut flétri Léontiades, parce que Léonidas fut attaché à un gibet après sa mort. Le cas est différent. Xerxès, en Prince barbare, voulut assouvir sa vengeance sur le cadavre de ce Prince. Il se déshonora, et la gloire de Léonidas n'en fut que plus éclatante; au lieu que le traitement fait à Léontiades ne fut qu'une juste punition de sa conduite équivoque. Les Grecs sur-tout durent bien se réjouir en apprenant l'accueil que les traîtres avoient reçu d'un Prince dont ils avoient épousé les intérêts.

(98) §. XLV. *Ils combattirent bien asprement pour les Barbares devant la ville de Platœes.* Il n'est dit nulle part que ceux d'entre les Thébains qui furent marqués, se fussent trouvés à la bataille de Platées.

(99) §. XLV. *Ce beau danseur Hippoclides, « tu as dansé la vérité ».* Amyot a mal rendu ce passage. Il falloit traduire : « Avec les agrémens de ta diction, tu as détruit » la vérité ». Le mot d'Hérodote est excellent : *Votre danse a détruit votre mariage*, parce qu'il s'agit en effet d'une véritable danse, dont l'indécence choqua Clisthènes. L'application qu'en fait Plutarque n'est pas heureuse, puisqu'il n'est pas question de danse, et qu'il ne peut entendre que les charmes du style de notre Historien. Quant à ce qui suit, « il n'en chault à Hippoclides », c'est une expression excellente d'Amyot. J'aurois voulu pouvoir la conserver dans ma traduction d'Hérodote, mais elle a vieilli. *Voyez* liv. VI, §. CXXIX.

(100) §. XLVI. *Ceux d'Athenes, &c.* Ces vers sont aussi

rapportés dans la Vie (*a*) de Thémistocles ; mais il faut lire (*b*) avec M. Schneider :

ὅθι παῖδες Ἀθηναίων ἐβάλοντο
φαεννὰν κρηπῖδ' ἐλευθερίας.

ou peut-être même les arranger (*c*) avec M. Hermann :

ὅθι παῖδες Ἀθηναί-
ων ἐβάλοντο φαεννὰν
κρηπῖδ' ἐλευθερίας.

Ce fut peut-être autant pour ces vers que pour un autre où la ville d'Athènes étoit louée, que les Thébains condamnèrent Pindare à une amende. Les Athéniens lui (*d*) firent présent du double de cette amende, et lui élevèrent une statue de bronze qui étoit devant le portique royal ; elle le représentoit assis et habillé, la tête ceinte d'un diadême, une lyre dans une main, avec un livre ouvert sur ses genoux.

(101) §. XLVI. *Tient que ceste victoire là fut un acte de concussion et de larcin.* Si l'on pouvoit connoître les vrais motifs qui font agir la plupart des hommes, on en trouveroit bien peu de louables. On ne peut savoir mauvais gré à Hérodote de nous avoir appris ce qui avoit déterminé les Généraux à rester à la rade d'Artémisium, quoiqu'ils eussent résolu auparavant de se retirer ; mais il ne s'agit ici ni de concussion, ni de larcins. Les Eubéens prièrent Eurybiades de ne point quitter la rade, qu'ils n'eussent pourvu à la sûreté de leurs enfans, de leurs femmes et de leurs esclaves. N'ayant pu le persuader, ils allèrent trouver Thémistocles et lui firent présent de trente talens (162,000 liv.) Celui-ci donna à Eurybiades sur cet argent,

---

(*a*) Plutarch. in Themistocle, pag. 115, F.

(*b*) In Fragm. Pindari, pag. 71.

(*c*) Pindari Carmina, vol. III, pag. 102 ; ex Edit. Heynii, Gottingæ, 1798.

(*d*) Æschin. Epist. IV, pag. 207, B ; ex Edit. Wolfii.

cinq talens (27,000 liv.), et à Adimante trois talens (16,000 liv.). Cet argent, distribué à propos, fit changer de résolution aux Généraux. Les Grecs restèrent, se battirent, et remportèrent une victoire éclatante. Ainsi, les plus nobles motifs firent moins d'impression sur l'ame de ces illustres guerriers, que n'en fit un vil intérêt.

(102) §. XLVI. *Tant il s'attachoit amèrement à ce villain mot de fuitte.* Le terme de fuite, dont s'est servi Hérodote en cette occasion, a choqué les oreilles de Plutarque. Que ne faisoit-il donc aussi le même reproche à Homère, qui fait ainsi parler le Roi des Rois (*a*) Agamemnon? « *Fuyons* avec nos vaisseaux dans le sein de » notre chère patrie ». On sait qu'Hérodote se plaît à imiter le Prince des Poètes.

(103) §. XLVI. *Après avoir par martiale encombre.* Cette inscription consiste en quatre vers élégiaques, que Plutarque (*b*) rapporte encore dans la Vie de Thémistocles. On ignore quel en est l'auteur. M. Brunck l'a publiée (*c*) dans ses Analectes.

(104) §. XLVI. *Il ne descrit point l'ordre de la bataille.* Hérodote n'a pas décrit l'ordre des batailles, parce qu'il ne connoissoit peut-être pas la tactique; mais peut-être aussi parce que ce n'étoit pas l'usage de son temps. Cet usage étoit sans doute fondé sur ce qu'une Histoire, qui n'est pas écrite pour les Militaires seuls, mais pour toutes les classes de la société, auroit fort ennuyé tous ceux qui n'étoient pas militaires de profession, si elle eût contenu des détails relatifs aux opérations de la guerre, qui auroient répandu une grande sécheresse sur la description d'une bataille. Je suis d'autant plus porté à croire que c'est cette dernière raison qui a empêché Hérodote de nous donner des des-

(*a*) Homeri Iliad. lib. II, vers. 140.
(*b*) Plutarch. in Themistocle, pag. 116, A.
(*c*) Analecta veterum Poetar. Græcorum, tom. III, pag. 181.

criptions de batailles, telles qu'on auroit pu les attendre d'un Militaire, que c'est la marche qu'ont suivie Thucydides et Xénophon, quoiqu'ils fussent de grands Généraux. Que dis-je! Plutarque, qui fait ce reproche à Hérodote, a-t-il jamais fait des descriptions de batailles, a-t-il jamais parlé des opérations d'une campagne, de manière à être avoué par des Militaires?

(105) §. XLVII. *Cinquante talens d'argent.* 270,000 liv. de notre monnoie.

(106) §. XLVII. *Que pour la haine qu'ils portoient aux Thessaliens.* Si la véritable vertu est extrêmement rare parmi les particuliers, on peut assurer qu'il n'y en a point de nation à nation. Elles ne consultent jamais que leurs intérêts. Il est très-vraisemblable, comme le dit Hérodote, que les Phocidiens n'embrassèrent le parti des Grecs, que parce que les Thessaliens, qui étoient leurs mortels ennemis, avoient pris celui des Perses. C'est ainsi que se conduisent les hommes, et Plutarque a montré ici bien peu de philosophie, en s'inscrivant en faux contre ces motifs.

(107) §. XLVII. *Disoit qu'ils ne l'auroient pas voulu.* Il n'y a aucune parité; les Thessaliens se trouvoient sur le passage de Xerxès. Il falloit donc qu'ils se déclarassent avant les Phocidiens. Ils prirent le parti des Perses, moins peut-être par inimitié contre les Grecs, que parce qu'ils crurent qu'il étoit de leur intérêt de le faire; car l'intérêt est le grand mobile de toutes les actions humaines. Les Thessaliens s'étant déclarés en faveur des Perses, les Phocidiens, qui étoient leurs plus grands ennemis, épousèrent les intérêts des Grecs, moins par amour pour la Patrie, que par la haine qu'ils portoient aux Thessaliens, qui avoient pris le parti opposé.

(108) §. XLVII. *Parce que l'inimitié que les Æginetes avoient alencontre de ceux d'Athenes.* On ne conçoit pas comment Plutarque a osé apporter une raison si frivole. Si les Æginètes, suivant les mouvemens de leur inimitié contre

les Athéniens, avoient pris le parti des Perses, les Athéniens auroient saisi avec ardeur cette occasion pour les écraser. Ce petit peuple n'étoit pas en état de contrebalancer la puissance des Athéniens. Qu'auroit-ce donc été, si les Lacédémoniens s'étoient joints à ces derniers? J'en dis autant des Erétriens et des Corinthiens.

(109) §. XLVII. *Et qui plus chastioient les Thessaliens.* Le texte est altéré. Feu M. Reiske lit Μηδίζοντες en la place de Κολάζοντες. Amyot a traduit le texte tel qu'il étoit, ce qui ne fait aucun sens. Je traduis: « Comme aussi à l'op-» posite les Macédoniens les plus aspres ennemis des Thes-» saliens, ne les destournerent pas de l'intelligence et al-» liance avec les Barbares, eux qui avoient pris le parti des » Mèdes ».

Comme c'est toujours le même raisonnement, on peut y opposer la même réponse.

(110) §. XLVIII. *Par avant ils avoient repoulsé Megabates, Lieutenant du Roy.* Si les Naxiens ont battu deux cents vaisseaux Perses qui avoient voulu aborder dans leur île, comment la laissèrent-ils prendre dans la suite par Datis? Il n'est pas même vraisemblable que Datis l'eût attaquée, parce qu'en s'acharnant contre un petit pays, il auroit couru le risque de manquer le principal objet de son expédition. Le fait est que les Historiographes de Naxos imaginèrent cette fable pour faire honneur à leur Patrie. La version d'Amyot porte, d'après un manuscrit, que Datis brûla aux Naxiens cent villes. Il y a grande apparence qu'il n'y avoit pas cent villages dans toute l'île. Ce que j'ai mis en italique est un contre-sens d'Amyot. Ce ne furent pas les Naxiens qui détruisirent leur ville et qui y mirent le feu, ce furent les Perses, commandés par Datis. Cet événement est de la première expédition des Perses contre la Grèce, et fort peu antérieur à la bataille de Marathon. Dans la seconde, les Naxiens, instruits par leurs malheurs, et effrayés de l'arrivée de Xerxès lui-même avec toutes les

forces de l'Asie, envoyèrent ces quatre vaisseaux à la flotte des Perses : rien de si naturel ; mais Démocrite qui les commandoit, plus généreux et plus courageux que ses concitoyens, les conduisit à l'armée navale des Grecs.

Les faits que rapporte Plutarque, d'après les Historiographes de Naxos, sont d'une absurdité révoltante. Il faut que la haine qu'il portoit à notre Historien, ait aveuglé ce judicieux Ecrivain, pour ne l'avoir pas sentie.

(111) §. XLVIII. *Democritus fut le tiers qui chocqua.* Si Plutarque s'est déshonoré en écrivant contre Hérodote, on doit du moins lui savoir gré de nous avoir conservé quelques inscriptions que nous aurions ignorées sans lui, et entr'autres celle-ci de Simonides. La voici telle qu'elle se trouve dans les éditions d'Alde, de Henri Etienne et de Ruauld :

Δημόκριτος τρίτος ἦρξε μάχης, ὅτε πὰρ Σαλαμῖνα
Ἕλληνες Μήδοις σύμβαλον ἐν πελάγει.
Πέντε δὲ νῆας ἕλεν δηΐων, ἕκτην δ' ὑπὸ χεῖρα
Ῥύσατο βαρβαρικὸν Δωρίδ' ἁλισκομένην.

Ces deux derniers vers sont altérés. Les manuscrits de Turnebe et de Vulcobius nous donnent la vraie leçon :

Πέντε δὲ νῆας ἕλεν δηΐων, ἕκτην δ' ἀπὸ χειρὸς
Ῥύσατο βαρβαρικῆς Δωρίδ' ἁλισκομένην.

Je ne vois pas ce qui a pu engager M. Brunck (*a*) à mettre ἀπὸ χειρῶν βαρβαρικῶν. La leçon des manuscrits me paroît plus poétique. Amyot l'avoit sans doute trouvée dans le sien ; il a rendu supérieurement bien les deux derniers vers. Voici une traduction littérale de cette inscription : « Démocrite commença le combat lui troisième, lorsque » les Grecs attaquèrent sur mer les Mèdes près de Salamine. » Il prit cinq vaisseaux aux ennemis, et délivra de leurs » mains un sixième, qui étoit Dorien ».

(*a*) Analecta veterum Poetarum Græcorum, tom. 1, pag. 133.

Plutarque a eu tort de reprocher à Hérodote cette omission. Si ce petit fait étoit à la louange de Démocrite, il étoit trop peu important pour en faire mention dans une grande Histoire. D'ailleurs notre Historien avoit assez loué Démocrite, et s'il eût parlé de cette action, elle n'auroit rien ajouté à l'éloge qu'il en avoit fait.

(112) §. XLIX. *En l'isle de Melite.* Il y a deux îles de ce nom, l'une en Illyrie sur la côte de Dalmatie, s'appelle aujourd'hui Méléda. Ce fut dans cette île que Saint Paul aborda, lorsqu'on le mena prisonnier à Rome, et ce fut là où cet Apôtre fut mordu d'une vipère, et non à Malte. L'autre est voisine de la Sicile; c'est l'île de Malte. Ni l'une ni l'autre n'appartenoit aux Athéniens; ainsi, ils n'auroient pu y faire bâtir un temple. Aussi Plutarque dit que Thémistocles fit bâtir ce temple à Diane, à Mélite, après la défaite de Xerxès. Amyot ignoroit sans doute qu'il y avoit dans l'Attique un bourg de Mélite près d'Athènes, qui avoit donné son nom à la porte Mélitide.

(113) §. XLIX. *Ce gentil Historien icy refusant.* Il y a dans le texte παραιτούμενος. Cette faute se trouve dans les éditions d'Alde et de Henri Etienne, qui sont les deux premières. M. Valckenaer corrige (a) παραιρούμενος. Je crois qu'Amyot a lu de la sorte. Il est fâcheux que ce savant traducteur n'ait pas accompagné sa traduction de notes critiques.

(114) §. XLIX. *De s'attribuer un conseil comme sien.* Plutarque accuse Hérodote d'avoir attribué à Mnésiphile le sage conseil que Thémistocles donna à Eurybiades, et d'avoir dit que Thémistocles se l'étoit approprié.

Quel intérêt avoit Hérodote de ternir la gloire de Thémistocles ? Mnésiphile étoit-il donc un personnage assez important pour que notre Historien cherchât à faire sa cour à ses descendans au préjudice de cet illustre Général ? Il

(a) In notis ad Herodotum, pag. 643.

est certain qu'il échappe bien des choses aux hommes du plus rare mérite, et que des gens qui leur sont très-inférieurs, donnent quelquefois d'excellens conseils. Mais du moins, dit Plutarque, Thémistocles ne devoit pas s'attribuer ce conseil. Mais Mnésiphile ne jouoit pas dans sa Patrie un rôle distingué, il y étoit peu connu; et Eurybiades qui n'en avoit jamais entendu parler, auroit peut-être rejeté cet avis, parce qu'il ne venoit pas d'un homme de poids. Si Hérodote a cru devoir rendre en cette occasion justice à Mnésiphile, il n'a pas oublié pour cela les excellens conseils de Thémistocles, conseils dont il lui attribue toute la gloire et qu'il ne lui fait partager avec personne. Aussi dit-il, livre VIII, §. CX : « Que Thémistocles s'étoit » fait auparavant la réputation d'un homme sage, mais » que dans l'occasion présente, il avoit donné par ses bons » conseils, des preuves de sa prudence ». Ainsi, je ne vois pas comment Plutarque a osé reprocher à Hérodote d'avoir avancé que Thémistocles n'étoit pas un homme prudent.

J'ai parlé de Mnésiphile, liv. VIII, §. LVII, note 82.

(115) §. XLIX. *Mais que Artemisia natifve de mesme ville que lui.* Plutarque avoit dit, §. XLVI, qu'Hérodote étoit regardé de quelques-uns comme s'il fut né à Thurium. On l'a quelquefois surnommé du nom de cette ville, parce qu'il y avoit fait un long séjour; mais personne n'a dit qu'il y eût pris naissance, et Plutarque convient ici que c'étoit à Halicarnasse qu'il avoit vu le jour.

(116) §. XLIX. *Il ne s'en fault que des vers qu'Herodote ne face de ceste Artemisia une sibylle.* En faisant d'Artemisia une sibylle, Plutarque lance contre Hérodote les traits les plus mordans. Les conseils que donne cette Princesse, sont excellens, et si elle n'est pas inspirée, comme la Pythie, sa prudence ne lui fait pas moins prévoir, avec autant de certitude que si elle l'eût été, les dangers que

couroit l'armée navale de Xerxès, en s'obstinant à combattre dans le détroit de Salamine.

(a) Multa bene, ac divinitus invenientes,
Ex adyto tanquam cordis responsa dedêre
Sanctius, et multo certâ ratione magis, quam
Pythia, quæ tripode ex Phœbi, lauroque profatur.

(117) §. L. *Je ne veux point parler de ce qu'il a controuvé et faulsement inventé contre nous.* Le texte de Plutarque porte : Ἀλλ' ὃ μὲν ἔψευσται, λόγον ἡμῖν οὐδεὶς. ἀδετ... ψεῦσται μόνον ἐξετάζομεν. Ce texte est visiblement corrompu; Je le rétablis ainsi : ἀλλ' ἃν μὲν ἔψευσται ἡμῖν, λόγος οὐδεὶς· ἃ δὲ ἑτέροις ἔψευσται, μόνον ἐξετάζωμεν. On croiroit qu'Amyot a lu de la sorte. Feu M. Reiske corrigeoit ἀλλ' ἃν μὲν ἔψευσται, λόγος ἡμῖν οὐδεὶς· ἃ δὲ κακοήθως ἔψευσται, μόνον ἐξετάζωμεν. Cette correction me paroît approcher moins de ce qui nous reste du texte.

(118) §. L. *Thucydides introduisant l'Ambassadeur Athenien.* Il n'est point étonnant que ces bruits se fussent accrédités parmi les Athéniens. Ils n'ignoroient pas la manière injurieuse dont Adimante (b), leur Général, s'étoit conduit à l'égard de Thémistocles. Il étoit d'autant plus naturel qu'ils en eussent du ressentiment, qu'ils étoient près d'entrer en guerre avec les Corinthiens; mais si la mauvaise conduite d'Adimante étoit regardée à Athènes comme indubitable, il y auroit eu bien de la maladresse à l'Ambassadeur d'Athènes, d'insister là-dessus à Lacédémone, où l'on n'en avoit pas la même opinion, et où du moins l'on devoit paroître ne la pas avoir. Ainsi, le silence de l'Ambassadeur d'Athènes n'est pas une raison péremptoire, comme le prétend Plutarque. Voyez *Thucydid. lib. I, §. LXXIII et seq.*

Les offrandes faites à Delphes, le vœu des femmes de

(a) Lucret. lib. I, vers. 737.
(b) Herodot. lib. VIII, §. LIX, LXI.

Corinthe,

Corinthe, et les inscriptions de Simonides ne prouvent pas qu'Adimante n'ait fait paroître en cette occasion beaucoup de lâcheté. Il la répara et les Corinthiens se conduisirent en gens de cœur. Il n'en faut pas davantage pour autoriser les offrandes faites à Delphes, et le vœu des femmes de Corinthe. Quant aux inscriptions de Simonides, elles ne prouvent rien. On sait que pour un vil intérêt il prostituoit sa plume. On connoît ce vers d'Aristophanes dans la comédie intitulée la Paix, qui est le 696, où le poëte peint d'un seul trait l'avarice de Simonides et celle de Sophocles qui étoit devenu avare sur ses vieux jours. Mercure demande des nouvelles de ce poëte à Trygæus. « *Merc.* Que » fait actuellement Sophocles? *Tryg.* Il mène une vie heu- » reuse, mais il lui est arrivé quelque chose de bien mer- » veilleux. *Merc.* Quoi donc? *Tryg.* De Sophocles, il est » devenu Simonides. *Merc.* Simonides? comment cela? » *Tryg.* Depuis qu'il est devenu vieux et cassé, il s'em- » barqueroit pour un vil intérêt sur une planche. » *Voyez* le Scholiaste sur ces vers.

(119) §. L. *Ne met sus aux Corinthiens aucune imputation de trahison.* J'ajoute à ce que j'ai déjà dit dans la note précédente, que le silence de l'Ambassadeur d'Athènes ne justifie pas Adimantus. Il prouve seulement que cet Ambassadeur crut par prudence ne devoir pas parler dans cette occasion de la lâcheté de ce Général des Corinthiens.

(120) §. L. *Nous habitions jadis, &c.* Cette inscription est de Simonides; elle se trouve dans (*a*) Dion Chrysostôme. Théodore Cantérus l'a fait imprimer plus correctement (*b*) dans ses Diverses Leçons. M. Brunck l'a publiée dans ses (*c*) Analectes. Comme elle est plus correcte dans

---

(*a*) Dio Chrystom. in Corinthiaco, pag. 459.

(*b*) Theodori Canteri Var. Lect. lib. II, cap. VII, in Thesauro Critico, tom. III, pag. 745.

(*c*) Analecta Veter. Poetarum Græcor. tom. I, pag. 133.

cette édition que par-tout ailleurs, nous allons la transcrire ici en faveur de ceux qui n'ont pas son ouvrage :

Ω ξεῖν', εὔυδρόν ποτ' ἐναίομεν ἄστυ Κορίνθου·
Νῦν δ' ἄμμ' Αἴαντος νᾶσος ἔχει Σαλαμίς.
Ενθάδε Φοινίσσας νῆας καὶ Πέρσας ἑλόντες
Καὶ Μήδους, ἱερὰν Ἑλλάδα ῥυόμεθα.

« Etrangers, nous habitions autrefois la ville de Corin-
» the, abondante en eau; maintenant l'île d'Ajax, Sala-
» mine, nous retient dans son sein. C'est ici, qu'après
» avoir pris des vaisseaux aux Phéniciens, aux Perses et
» aux Mèdes, nous avons délivré la Grèce de l'escla-
» vage ».

On pourroit faire quelques observations sur les corrections de M. Brunck; mais ce seroit un hors-d'œuvre.

(121) §. L. *Nous cy gisans avons perdu la vie.* Cette inscription est aussi de Simonides. Plutarque n'en a publié que les deux premiers vers. On ne trouve que ces deux premiers vers dans les éditions de l'Anthologie, données par Alde, Henri Étienne, et Brodeau, et ce qu'il y a de plus étonnant, le précieux manuscrit de l'Anthologie, qui a passé de la bibliothèque d'Heidelberg dans celle du Vatican, n'en contient pas davantage, comme je m'en suis assuré, en jetant les yeux sur une exacte copie de ce manuscrit qu'a fait faire à ses frais M. Chardon de la Rochette, et que ce Savant a bien voulu me communiquer. Aristides a publié cette inscription avec quatre vers de plus qu'il n'y en a dans Plutarque. Elle se trouve dans l'Oraison περὶ τοῦ παραφθέγγματος dans l'édition première publiée à Florence en 1517, pag. 52, *in aversâ parte, lin.* 10. *Ex Edit. Canteri, tom. III, pag. 648. Ex Edit. Sam. Jebb, Oxonii, tom. II, pag. 380, lin. 15.* C'est sans doute dans ce Rhéteur, que M. Brunck a puisé cette inscription, puisqu'il l'a publiée en six vers, *in Analectis veterum poetarum Græcorum, tom. I, pag. 133.* Mais il n'a pas jugé à propos de nous en

instruire. Quoi qu'il en soit de ses motifs, voici cette inscription, à laquelle je joins une traduction :

Ἀκμᾶς ἑστακυῖαν ἐπὶ ξυροῦ Ἑλλάδα πᾶσαν
Ταῖς αὐτῶν ψυχαῖς κείμεθα ῥυσάμενοι
Δουλοσύνας· Πέρσαις δὲ περὶ πήματα πάντα
Ἥψαμεν, ἀργαλέας μνάματα ναυμαχίας.
Ὀστέα δ' ἄμμιν ἔχει Σαλαμίς· πατρὶς δὲ Κόρινθος
Ἀντ' εὐεργεσίας μνᾶμ' ἐπέθηκε τόδε.

« La Grèce étoit sur le penchant de sa ruine (sur le tran-
» chant du rasoir) ; au péril de notre vie, nous l'avons pré-
» servée de l'esclavage. Ce monument de notre terrible
» combat naval, rappelle continuellement à l'esprit des
» Perses leur défaite. Nos ossemens reposent à Salamine ;
» mais Corinthe, notre patrie, nous a élevé ce monument
» pour perpétuer le souvenir de nos grandes actions ».

(122) §. L. *Les mariniers de Diodorus*. Cette inscription est encore de Simonides. Feu M. Reiske l'a publiée le premier in Anthologiâ Constantini Cephalæ, pag. 28, telle qu'il l'a trouvée dans son manuscrit, et sans y joindre de notes. La voici telle qu'elle se trouve dans son édition :

Ταῦτ' ἀποδυσαμένων Μήδων ναῦται Διοδώρου
Ὅπλ' ἀνέθεντο Λατοῖ μνάματα ναυμαχίας.

Cette leçon suppose que les matelots de Diodorus avoient recueilli, après la bataille, les boucliers des Mèdes qui flottoient sur la mer, afin d'en faire une offrande à Latone. Si M. Reiske se fût rappelé que cette inscription se trouvoit dans les Œuvres de Plutarque, je suis persuadé qu'il auroit donné la préférence à la leçon de cet auteur. Quoi qu'il en soit, M. Brunck l'a publiée dans ses Analectes, tome 1, page 132.

(123) §. L. *Adimantus, Estranger, se repose dans ce tombeau*. Cette inscription est aussi rapportée par (*a*) Dion

(*a*) Dio Chrysotom. in Corinthiaco, pag. 459.

Chrysostôme. M. Reiske l'a publiée dans (*a*) son Anthologie. Ce Savant dit dans une note, qu'il ignore de quel Adimante cette inscription veut parler, parce que les louanges qu'on lui donne, ne lui paroissent pas convenir à l'Adimante d'Hérodote. Si ce Savant se fût rappelé les passages de Dion Chrysostôme et de Plutarque, il n'auroit pas hésité. M. Brunck l'a fait réimprimer dans ses Analectes, tom. I, pag. 133.

Voyez sur Adimante, §. L, et la note 117; Hérodote, livre VIII, §. V, LIX, LXI, XCIV, et les notes 6 et 132 sur ce livre.

J'ajoute seulement ici que Plutarque, en voulant trop prouver, ne prouve rien du tout; car s'il falloit ajouter foi à cette inscription, il s'ensuivroit que ce fut Adimante qui remporta la victoire à Salamine, que lui seul y acquit de la gloire, et que l'on doit compter pour rien les talens de Thémistocles et d'Eurybiades dans la manière de ranger la flotte et d'attaquer celle des ennemis, ainsi que les manœuvres savantes des Athéniens et leur valeur distinguée. Peut-on sans pudeur rapporter une inscription qui ne paroît avoir été dictée que par la plus insigne flatterie ?

(124) §. L. *S'il n'eust acquis quelque grande reputation et illustre gloire par ces faicts là.* On sait que c'étoit le père qui donnoit à ses enfans leurs noms. Il est naturel de penser qu'Adimante n'imposa aux siens que des noms qui perpétuoient les belles actions par lesquelles il s'étoit efforcé d'effacer la tache dont il s'étoit couvert, en prenant la fuite au commencement de l'action. Plutarque pense-t-il donc qu'Adimante fût assez imbécille pour donner à ses enfans des noms qui eussent éternisé cette tache ? C'est se jouer du public que d'apporter en preuve de la bravoure d'Adimante, les noms que ce Général donna à ses enfans.

Consultez aussi sur Aristeus ou Aristeas, ma traduc-

(*a*) Anthologia Constantini Cephalæ, pag. 81 et 133.

tion d'Hérodote, livre VII, notes 195 et 197; livre VIII, note 132.

(125) §. L. *Ait ignoré ceste glorieuse et memorable priere que feirent lors les dames Corinthienes à Venus.* Plutarque a puisé ce trait d'Histoire dans Théopompe ou dans Timée; mais il s'est donné de garde de nous apprendre que ce n'étoient pas les femmes des Corinthiens, mais les courtisanes de Corinthe qui avoient fait cette prière. « Lors» que (*a*) le Roi de Perse, disent ces deux Historiens, tenta » la conquête de la Grèce, les courtisanes de Corinthe, » s'étant assemblées dans le temple de Vénus, adressèrent » à la Déesse leurs prières pour le salut des Grecs. Les » Corinthiens firent faire un tableau où ces courtisanes » furent représentées chacune en particulier. Ils offrirent » ce tableau dans son temple, et l'y appendirent. Simonides » l'ayant vu, fit cette inscription pour être placée au bas » du tableau ».

Les Grecs vivoient familièrement avec un petit nombre de courtisanes, qui s'étoient fait une sorte de célébrité; ils ne les en estimoient pas davantage pour cela. Hérodote regardant ce trait comme indigne de l'Histoire, l'a supprimé. Mais Plutarque, qui vouloit noircir notre Historien, a tâché de l'ennoblir, en métamorphosant ces courtisanes en femmes de Corinthe.

(126) §. L. *Saincte Venus n'a voulu de la Grece.* Cette inscription est rapportée par le Scholiaste de Pindare sur le vers 32 de la treizième Olympique, ainsi que par Athénée. Simonides a voulu sans doute ennoblir ces courtisanes, ainsi que Plutarque, en les traitant d'illustres. Cette inscription ne parle ni de statues ni de tableau, et l'on ne voit pas pourquoi Amyot a traduit : *De quoy on a ces statues dressées.* S'il eût eu connoissance du passage de Théopompe rapporté dans la note précédente, il n'auroit

---

(*a*) Athen. Deipnosoph. lib. XIII, cap. IV, pag. 573, C, D.

pas fait cette faute. M. Brunck a publié cette inscription dans ses Analectes, tome I, page 132.

(127) §. LI. *Qu'Aminoclès avoit tué son fils.* Voyez ci-dessus, §. XXXIX, note 36.

(128) §. LI. *Et la met sur la teste des Æginetes.* Ceci regarde un passage d'Hérodote, liv. VIII, §. CXXII. Plutarque accuse en cent occasions Hérodote d'avoir falsifié l'Histoire pour faire sa cour aux Athéniens; ici il lui reproche d'avoir donné aux Æginètes la préférence sur ces mêmes Athéniens. Diodore de Sicile (*a*) dit que les Lacédémoniens, voulant abaisser les Athéniens, se servirent de leur crédit pour faire adjuger le prix de la valeur aux Æginètes. Ces motifs et cette conduite n'étoient pas honorables aux Lacédémoniens. Hérodote a cru devoir supprimer ces particularités, afin de ne se pas attirer la haine de ce peuple. Lorsque Plutarque écrivoit la Vie de Thémistocles, sa colère contre Hérodote étant refroidie, il se contente de dire : « Hérodote (*b*) écrit que de toutes les » villes de Grèce, celle qui se signala le plus dans cette » bataille, fut celle d'Ægine ». Plutarque ne fait paroître en cette occasion aucun signe de mauvaise humeur.

La jalousie des Lacédémoniens contre les Athéniens se manifesta d'autant plus par cette conduite, qu'il n'y avoit alors personne en Grèce qui ignorât les démêlés d'Athènes avec Ægine, que les Æginètes avoient osé lutter contre les Athéniens, et qu'il y avoit entre ces deux peuples une inimitié déclarée.

(129) §. LII. *Et si d'adventure quelque particuliere affaire, &c.* On a omis ces mots-ci dans la version d'Amyot : « Ce fut ce conseil qui amena Pausanias à Platæes avec ses » frères ». Je ne sais si Amyot a réellement omis ces mots, ou si c'est le dernier éditeur; ce que je puis assurer, c'est

---

(*a*) Diodor. Sicul. lib. XI, §. XXVII.

(*b*) Plutarch. in Themistocle, pag. 120.

qu'ils ne sont pas dans l'édition de 1786, publiée en partie par l'Abbé Brotier, neveu du célèbre Brotier. Dans cette même édition, on a imprimé avec des guillemets ceci : *Et si d'adventure quelque particuliere affaire eust retenu ce Chileus là en Tegée, la Grece ne fust point demourée victorieuse.* Cependant ce n'est plus Hérodote qui parle; c'est Plutarque qui fait une réflexion maligne sur le trait d'Histoire rapporté par cet Ecrivain.

Ce Censeur impitoyable, je veux dire Plutarque, a eu plus de raison qu'il ne le croyoit. La jalousie aveugle souvent les hommes sur leurs véritables intérêts. Les Lacédémoniens ne se servoient qu'à regret du secours des Athéniens. Afin de s'en passer, ils avoient imaginé de fermer l'Isthme de Corinthe d'un mur. Au moyen de ce mur, ils se croyoient en sûreté chez eux, et ils auroient laissé les Athéniens sortir d'embarras comme ils auroient pu. Chileus, qui étoit de leurs amis, les tira heureusement de cette dangereuse sécurité. Ainsi Plutarque a eu raison, sans s'en douter, de dire que si quelque affaire particulière eût retenu Chileus à Tégée, la Grèce n'auroit pas remporté la victoire à Platées. Les plus grands événemens sont quelquefois produits par de bien petites causes.

(130) §. LIII. *Tant ils avoient d'envie et de convoitise.* Il n'y avoit en Grèce que deux peuples qui par leur puissance et leurs belles actions, eussent le privilége de commander au reste de la nation. On est par conséquent révolté de la sotte et ridicule prétention des Tégéates qui disputoient aux Athéniens (*a*) le droit de commander la gauche de l'armée. Les Lacédémoniens firent paroître en cette occasion de l'équité, en adjugeant le commandement de cette aile aux Athéniens.

(131) §. LIII. *Comme si les Atheniens eussent restivés à combattre contre les Barbares.* Amyot a fait ici un contre-

(*a*) Herodot. lib. IX, §. XXVI et seq.

sens. Ce ne furent pas les Athéniens, mais les Lacédémoniens qui refusèrent de combattre contre les Perses. L'accusatif ἀπολογουμένους se rapporte à Παυσανίαν καὶ Σπαρτιάτας, qui précèdent. Il auroit donc fallu traduire : *Comme si les Lacedæmoniens eussent restivés à combattre contre les Barbares*. Ce passage regarde le livre IX, §. XLVI. Il n'est pas étonnant que les Lacédémoniens, qui ne s'étoient pas encore mesurés contre les Perses, proposassent aux Athéniens de combattre contre eux, parce que ceux-ci les ayant déjà battus à Marathon, connoissoient par expérience leur manière de combattre. Cela ne déroge en aucune manière au courage des Lacédémoniens. La proposition qu'ils font aux Athéniens est dictée par la prudence.

(132) §. LIV. *Les gens de cheval, dit il, s'en fussent volontiers fuis dedans la ville de Platœes*. Amyot a mal rendu ce passage. Ce n'est pas la cavalerie des Grecs qui cherche à s'enfuir ; ce sont les gens de pied, qui, voulant éviter la cavalerie des Perses, *s'en fussent volontiers fuis dedans la ville de Platœes*. Cela regarde le liv. IX, §. LII.

(133) §. LIV. *Et par ainsi ne rencontrerent pas la chevalerie des Thebains*. Les Grecs avoient résolu de se rendre au temple de Junon. Les Corinthiens ayant pris leur route par les collines, ne pouvoient rencontrer les Barbares. Les Mégariens et les Phliasiens s'étant avancés par la plaine, rencontrèrent la cavalerie des Thébains qui les battit. Si les Corinthiens ne se trouvèrent pas à cette action, Simonides ne leur en attribue pas la gloire, et Hérodote ne déroge en rien à leur bravoure, puisqu'il en fait un grand éloge, livre IX, §. CI.

(134) §. LIV. *En recompense des picqueures qu'ils leur avoient faites au visage*. Voyez ci-dessus, §. XLI, avec la note 88. Il est certain que les Thébains, qui furent flétris au détroit des Thermopyles, s'attirèrent ce traitement par leur conduite équivoque, qui donnoit à penser qu'ils vouloient ménager les deux partis. Quant aux autres Thébains,

ils se montrèrent très-décidés en faveur des Barbares. Ils sentirent qu'il n'y avoit pas moyen de tergiverser, et que s'ils ne combattoient pas généreusement pour les Perses, ils courroient risque de périr après la bataille de la main des Grecs. La plaisanterie de Plutarque est donc hors de saison.

(135) §. LIV. *Les habitans d'Ephyre.* Plutarque rapporte cette inscription pour faire voir, par le témoignage de Simonides, la place que les Corinthiens occupoient à la bataille de Platées, et la valeur qu'ils firent paroître dans ce combat, et pour donner plus de poids à ce témoignage, il ajoute : *Simonides a escrit cela d'eulx, non comme tenant escholle des lettres en la ville de Corinthe, ny comme aiant exprès entrepris d'escrire un cantique à leur louange, mais comme escrivant une histoire de ces affaires là en vers elegiaques.*

Plutarque lui-même n'a pas toujours si bien pensé de ce Poète. Il rapporte en effet dans la Vie (*a*) de Thémistocles, que ce grand homme lui reprochoit d'avoir perdu le sens en déchirant dans ses vers les Corinthiens, dont la ville étoit grande et puissante.

Plutarque n'a-t-il donc point senti qu'en rapportant ce trait de la vénalité de la plume de Simonides, il infirmoit le témoignage qu'il prétendoit tirer de l'inscription de ce Poète en faveur de la bravoure des Corinthiens? Le fait est que les louanges de Simonides ne sont d'aucun poids, parce que son caractère vénal est connu, et que tantôt il dit du bien de ce peuple et tantôt du mal. Je n'en veux pas d'autre preuve que le vers de ce Poète que nous a conservé Aristote dans sa (*b*) Rhétorique : « Les Troyens ne se plai- » gnent pas des Corinthiens ». Rien de si mordant que ce vers, et les Corinthiens le sentirent bien. Il signifie que les

(*a*) Plutarch. in Themistocle, pag. 114.
(*b*) Aristotelis Rhetorica, cap. VI, pag. 29; ex Edit. Oxoniensi.

Troyens avoient sujet d'en vouloir à Achilles et à tous les héros qui s'étoient distingués contre eux, mais que les Corinthiens s'étant toujours conduits lâchement, ils n'avoient aucun sujet de s'en plaindre.

On sait que la ville de Corinthe s'appeloit anciennement Ephyre. Cependant Simonides paroît distinguer l'une de l'autre. Seroit-ce parce qu'il y avoit près de Sicyone une bourgade de ce nom, comme nous l'apprend (*a*) Strabon ? Je crois plutôt qu'il y avoit près de Corinthe une bourgade qui avoit conservé le nom d'Ephyre.

M. Brunck a donné place à cette inscription dans le premier volume de ses Analectes, page 129, et l'on fera bien de consulter la note de ce Savant, tome III, page 19.

(136) §. LIV. *Non comme tenant escholle des lettres.* Cela fait allusion à l'historiette rapportée plus haut, §. XL.

(137) §. LIV. *Qui ait ouy reputer ceste abscence de la battaille, trahison.* Cette absence de la bataille n'étoit pas une trahison. Hérodote ne l'a jamais fait envisager sous ce point de vue. Il en dit les motifs, et l'on ne peut les blâmer.

(138) §. LIV. *Pour l'erection du trophée.* Il y a une prodigieuse différence ; la jalousie et la haine ont empêché Plutarque de s'en appercevoir. Une inscription, honorable pour un peuple, prouvoit seulement que ce peuple avoit eu part à la victoire, ou au plus qu'il s'étoit distingué dans l'action ; mais le peuple qui érigeoit le trophée, étoit censé avoir remporté la victoire, et c'est par cette raison que les Athéniens et les Lacédémoniens se disputoient l'honneur de l'élever.

(139) §. LIV. *Les Grecs vainqueurs.* « Les Grecs, dit (*b*) » Aristides, étoient partagés en trois factions. Celle des » neutres, tels que les Argiens, les Corcyréens, les Siciliens,

(*a*) Strab. lib. VIII, pag. 521, C.

(*b*) Aristidis Orat. 2da pro Quatuorviris, tom. II, pag. 183; ex Edit. Sam. Jebb.

» et, peu s'en faut, tous les Italiotes, les Crétois et d'autres » encore. Celle de ceux qui avoient embrassé le parti des » Barbares contre la Grèce, tels que les Thessaliens et tous » les peuples qui sont sur cette route jusqu'à l'Attique, » excepté les Thespiens et les Platéens, qui étoient en » petit nombre. Enfin le troisième parti étoit composé des » Athéniens, des Lacédémoniens, et de tous ceux qui s'é» toient réfugiés auprès d'eux ».

Ce furent ces derniers qui firent élever cet autel à Jupiter, et qui y firent graver cette inscription. Parmi ceux-ci il y en eut quelques-uns que des événemens imprévus empêchèrent de se trouver à la bataille. Ils obtinrent cependant, par faveur ou par argent, l'honneur d'un monument. Hérodote le dit, et il n'a été contredit ni par les Auteurs contemporains, ni par ceux qui sont venus après lui, excepté par le seul Plutarque, qui lui étoit postérieur de plus de six cents ans.

Plutarque a publié aussi cette inscription dans (*a*) la Vie d'Aristides; mais le second vers y manque. *Voyez* encore l'Anthologie, page 438, *ex Edit. Henr. Stephani*, et les notes de M. d'Orville sur Chariton d'Aphrodise, page 629. M. Brunck l'a publiée, *in Analectis veterum Poetarum Græcorum, tom. 1, pag. 134*, avec les corrections de M. d'Orville, sans faire aucune mention de ce Savant.

(140) §. LIV. *N'a ce point esté Cleadas, Herodote, ou quelque autre, &c.* Cette apostrophe sent son déclamateur. Il auroit fallu prouver que tel peuple, en l'honneur de qui on avoit fait cette inscription, s'étoit trouvé à la bataille, quoique Hérodote eût avancé qu'il ne s'y étoit pas trouvé.

(141) §. LIV. *Pausanias souverain Capitaine des Grecs, &c.* Plutarque veut prouver que les Lacédémoniens étoient si éloignés de souffrir que des peuples qui n'avoient eu aucune part à la gloire de la Grèce, eussent

(*a*) Plutarch. in Aristide, pag. 330, F.

l'honneur d'une inscription, qu'ils ne voulurent pas même permettre à leur Général Pausanias de s'attribuer à lui seul cette gloire, exclusivement aux autres Grecs. On pourroit répondre que les Lacédémoniens craignoient la mauvaise humeur des Athéniens et du reste des Grecs, qui auroient pu être choqués d'une inscription où ils n'auroient pas même été nommés, quoiqu'elle eût été censée faite au nom de toute la Grèce; au lieu que quelques inscriptions qui ne regardoient que des particuliers, n'intéressoient ni les Lacédémoniens ni les autres peuples. Plutarque, qui prétend que les Lacédémoniens firent effacer le nom de Pausanias, et y firent substituer les noms des villes qui avoient eu part à la bataille de Platées, a omis, de propos délibéré, qu'ils le firent parce qu'ils y furent forcés par un décret des Amphictyons, qui les condamna en outre à une amende de 100 talens, cinq millions quatre cent mille livres de notre monnoie. Démosthènes nous apprend ces particularités dans son (*a*) Oraison contre Néæra. « Pausanias, dit-» il, fit graver cette inscription, comme si la victoire et » l'offrande lui eussent été personnelles, et non communes » aux peuples confédérés. Les Grecs étant irrités de cette » conduite, les Platéens intentèrent une accusation aux » Lacédémoniens devant les Amphictyons, et conclurent » contre eux à mille talens d'amende envers les alliés. Ils » les forcèrent d'effacer l'inscription, et de faire graver les » noms des villes qui avoient eu part à ces exploits ».

Thucydides (*b*) a publié aussi cette inscription, et nous apprend qu'elle fut gravée par ordre de Pausanias sur le trépied consacré à Apollon. Elle étoit de Simonides, comme nous le savons par (*c*) Pausanias, et c'est une nouvelle preuve de la vénalité de ce Poète. M. Brunck lui a donné

(*a*) Demosthen. contra Neæram, tom. III, pag. 599, ex Edit. Jo. Taylor.

(*b*) Thucydid. lib. I, §. CXXXII.

(*c*) Pausan. lib. III, cap. VIII, pag. 222.

place dans ses (*a*) Analectes, avec quelques changemens; car il a rétabli les Dorismes, a changé au premier vers ὤλισε en ὤλεσα, et au second ἀνέθηκε en ἀνέθηκα. Ce Savant a-t-il fait ces changemens de son propre mouvement, ou d'après quelque manuscrit? C'est ce qu'il nous a laissé ignorer.

(142) §. LIV. *Les Lacedæmoniens faisant effacer et racler le nom de leur Capitaine.* Ce furent les Platéens qui intentèrent une action contre les Lacédémoniens pardevant les Amphictyons, à l'instigation des Athéniens, des Thespiens et de quelques autres petits peuples, et ce furent les noms de ces peuples qui furent gravés sur le monument en la place de celui de Pausanias, comme on l'a vu dans la note précédente. Ceux d'entre les Grecs qui avoient trahi la cause commune, contens de n'être point recherchés pour leur trahison, se gardèrent bien de chicaner les Lacédémoniens, et de demander que leurs noms fussent gravés sur le monument. On ne reconnoît point ici la candeur de Plutarque.

Le texte de toutes les éditions, même de celle d'Alde, la première de toutes, et de celle de Henri Etienne, porte ἐγχαράξαντας. On trouve ἐκχαράξαντες dans les diverses leçons de Turnèbe et de Vulcobius qui sont à la fin de Plutarque de l'édition de Ruauld. Amyot qui, à beaucoup de sagacité, joignoit une grande connoissance de la langue grecque, avoit lu de même, comme il le paroît par sa traduction.

(143) §. LIV. *Car c'est chose fort indigne si Socharès et Dipnistus.* Les éditions d'Alde et de Henri Etienne portent, ainsi que toutes les autres, Σωχάρης μὲν καὶ Δείπνιστος, Socharès et Dipnistus. M. Reiske dit en note qu'il n'a point trouvé ces deux noms dans Hérodote; le dernier lui paroît avoir l'air étranger et lui est suspect; il a raison. Ces deux noms sont corrompus; M. Wesseling les a parfaitement bien

(*a*) Analecta veterum Poetar. Græcorum, tom. 1, pag. 135.

rétablis dans sa Dissertation sur (*a*) Hérodote. Ce Savant lit, ainsi que M. Valckenaer (*b*), Σωφάνης καὶ Αείμνηστος, Sophanès et Aimnestus. Il est parlé du premier, livre VI, §. XCII, et livre IX, §. LXXIII, et d'Aimnestus, livre IX, §. LXIV, ainsi que dans Thucydides, livre III, §. LII. Il est aussi question de celui-ci dans Plutarque, dans la Vie d'Aristides, page 330. C; mais il y est mal nommé Arimnestus.

(144) §. LIV. *Herodote attribuant ceste battaille à trois villes seules.* Hérodote a raison et Plutarque a tort. Il n'y eut en effet, à proprement parler, que trois peuples de la Grèce qui eurent part à ces victoires.. Ce n'est pas cependant qu'il n'y en eût eu que trois strictement parlant; mais comme c'étoient les principaux, et que les autres étoient trop peu considérables pour faire aucune sorte de sensation, on ne les met pas en ligne de compte. *Voyez* ci-dessus, note 139, un passage d'Aristides, qui, n'étant pas Béotien, n'avoit pas les même préventions que Plutarque.

(145) §. LIV. *Il dit que les Grecs s'enfuirent du chef d'Artemisium.* Lorsque Xerxès eut forcé le passage des Thermopyles, il pouvoit sans aucun obstacle pénétrer dans l'intérieur de la Grèce. La flotte grecque devenoit alors inutile à la rade d'Artémisium, et n'avoit rien de mieux à faire que de se retirer au plus vîte dans l'intérieur de la Grèce, afin de la défendre. C'est cette prompe retraite, qui avoit plutôt l'air d'une fuite que d'une retraite, qu'Hérodote a qualifiée de fuite, terme qui a tellement choqué Plutarque, qu'il en fait à notre Historien des reproches amers ici et §. XLVI, où l'on peut voir la note 102; mais si Hérodote avoit en cette occasion déguisé la vérité, Plutarque auroit été le premier à l'en blâmer, et tous les gens sensés auroient souscrit à son jugement.

(*a*) Dissertat. Herodotea, pag. 61.

(*b*) Valckenaer in notis ad Herodot. lib. IX, §. LXIV, pag 722; §. LXXIII, pag. 725.

(146) §. LIV. *Ains celebroient les festes et jeux Olympiques et Carniens.* Les jeux Olympiques et les Carniènes étoient des fêtes religieuses. Les Grecs croyoient qu'en les célébrant, ils se rendroient les Dieux propices. L'invasion de leur pays par les Barbares étoit une raison de plus pour les célébrer avec un soin particulier, afin d'attirer sur eux, sur leurs femmes et sur leurs enfans, la protection des Dieux. D'ailleurs, les Grecs pensoient que le corps de troupes envoyé au Pas des Thermopyles, suffisoit pour arrêter l'ennemi et l'empêcher de pénétrer dans la Grèce. La sécurité des Grecs n'a donc rien d'étonnant, et de plus, elle leur servit beaucoup, puisqu'elle en imposa aux Perses mêmes qui, sur le rapport qu'on leur en fit, jugèrent que les Grecs ne tenoient pas grand compte d'eux. *Voyez* Hérodote, livre VIII, §. XXVI.

(147) §. LIV. *Les autres Grecs, assis à leur aise, ne sceurent rien du combat.* Plutarque a beau faire le plaisant en cet endroit; il est très-certain que le reste des alliés n'avoit et ne pouvoit avoir aucune connoissance du combat, parce qu'ils étoient trop éloignés du lieu où il se donna. *Voyez* Hérodote, livre IX, §. LI et LXVIII.

(148) §. LIV. *Pigrès Artemisien.* C'est un contre-sens d'Amyot. Il falloit traduire Pigrès, frère d'Artémise, Πίγρης ὁ Ἀρτεμισίας. Ἀρτεμισίας est un génitif. Il paroît par ce passage que Plutarque étoit de l'avis de ceux qui revendiquoient à Pigrès la Batrachomyomachie, que d'autres, en plus grand nombre, et fondés sur de bonnes raisons, attribuoient à Homère. On peut consulter là-dessus l'édition de la Batrachomyomachie publiée par Maittaire, pag. 18 et suiv. Cependant, il ne faut pas dissimuler que Henri Etienne (*a*) a vu un manuscrit de la Batrachomyomachie, où ce poëme étoit sous le nom de Pigrès Carien, ou Tigrès.

(*a*) Henr. Stephani Schediasmata, lib. VI, Schediasm. XXII, pag. 253, in Supplemento, tom. V, Lampadis Artium.

Ainsi Nunnésius n'a point commis de faute, à proprement parler, lorsque dans ses notes sur Phrynichus, il a dit page 13 : *Tigreti cuidam Cari ascribitur in quodam libro anonymo perantiquo manuscripto.*

Ce Pigrès étoit, selon Suidas au mot Πίγρης, Carien de la ville d'Halicarnasse, et frère d'Artémise, femme de Mausole, qui s'étoit distinguée à la guerre. Il avoit ajouté à chaque vers de l'Iliade un vers élégiaque. Par exemple :

Μῆνιν ἄειδε θεὰ, Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος
Μοῦσα, σὺ γὰρ πάσης πείρατ' ἔχεις σοφίης.

« Chantez, déesse, la colère d'Achilles, fils de Pélée, » car vous êtes habile dans toutes les parties des connois- » sances ».

Il me semble que cet échantillon ne doit pas faire regretter le reste de ce poëme. Pigrès étoit aussi, selon le même Suidas, auteur du Margitès; mais Platon, dans le second (*a*) Alcibiades, Aristote dans sa (*b*) Poétique, Dion Chrysostôme dans sa cinquante-troisième (*c*) dissertation, l'attribuent tous à Homère, et même celui-ci ajoute que le philosophe Zénon avoit (*d*) écrit un commentaire sur ce poëme, ainsi qu'il en avoit composé un sur l'Iliade et sur l'Odyssée; mais peut-être Pigrès avoit-il fait un poëme de ce nom, dont les principales idées étoient puisées dans celui d'Homère. La manière dont il avoit traité l'Iliade, me le fait soupçonner.

(149) §. LV. *Les Lacedæmoniens ne furent de rien plus vaillans ny meilleurs combattans que les Barbares.* Hérodote remarque avec raison que les Perses avoient deux grands désavantages ; le premier, que leurs piques étoient trop courtes ; le second, que combattant dans un défilé, ils

(*a*) Plat. tom. II, pag. 147, C, D.
(*b*) Aristotelis Poetic. cap. IV, pag. 12.
(*c*) Dion. Chrysost. Orat. LIII, pag. 554, B.
(*d*) Id. ibid.

ils ne pouvoient pas déployer leurs forces, et que le grand nombre de leurs troupes leur nuisoit plus qu'il ne leur étoit utile; mais après être convenu de ces deux désavantages, il fait le plus bel éloge des Lacédémoniens. *Voyez* livre VII, §. CCXI et sur-tout CCXXV. Ce dernier passage a paru si beau à Longin, qu'il l'a cité dans son Traité du Sublime, §. XXXVII.

(150) §. LIV. *Estant tout nuds, ils avoient à combattre contre les Lacedæmoniens qui estoient bien seurement armez.* Voici le passage d'Hérodote, que Plutarque rapporte lui-même. C'est le paragraphe LXIII de l'édition de M. Wesseling, et le LXIIe des autres éditions. Πλεῖστον γάρ σφεας ἐδηλέετο ἡ ἐσθὴς ἔρημος ἐοῦσα ὅπλων. πρὸς γὰρ ὁπλίτας ἐόντες γυμνῆτες ἀγῶνα ἐποιεῦντο. Le mot ἐσθὴς doit s'entendre de l'habit long et flottant des Perses, comme Diodore de Sicile le remarque, livre II, §. VI; et c'est par cette raison que j'ai traduit ce passage: « Ils avoient deux désavantages; » leur habit long et embarrassant, et leurs armes légères; » celui-ci étoit d'autant plus grand, qu'ils avoient à com-» battre des hommes pesamment armés ».

Il est bien étonnant que Plutarque ait interprété cette phrase, comme si les Perses n'avoient point d'armes. Il ne pouvoit ignorer sa langue; et comme l'observe M. Wesseling, en note, il s'est servi lui-même des termes γυμνοὺς et ἀνόπλους dans le sens d'hommes armés à la légère.

Plutarque reproche encore à Hérodote d'avoir dit qu'à la journée de Platées, les Perses se conduisirent en hommes de cœur, et qu'ils ne montrèrent pas moins de hardiesse, de force de corps, et de fermeté d'ame que les Grecs. Mais plus Hérodote a exalté les Perses, et plus les Lacédémoniens méritent de louanges, pour avoir défait de si braves ennemis. Ainsi, bien loin qu'Hérodote ait dérogé à la gloire des Grecs en publiant les grandes actions des Perses, il l'a au contraire relevée plus que ne l'ont fait les plus illustres Ecrivains qui ont eu occasion de parler de

ces événemens. Plutarque semble aussi reprocher à notre Historien de n'être pas conséquent ; puisqu'après avoir peint en d'autres occasions les Perses comme des lâches, il les représente à la journée de Platées comme des hommes courageux. Hérodote n'est pas plus répréhensible en ceci que dans le reste. Les Asiatiques, peuples efféminés, ramassés au hasard de toutes les parties de l'Empire, et qui n'avoient jamais vu l'ennemi, faisoient le gros de l'armée des Perses. Mais à la journée de Platées, c'étoit l'élite des troupes Perses, comme l'a remarqué Hérodote, et de plus il y avoit des corps composés d'illustres guerriers, tels que celui des Immortels, où l'on n'entroit qu'après s'être distingué par de hauts faits d'armes. Ce fut à ces vaillans hommes que les Lacédémoniens eurent affaire à Platées. Les Perses avoient d'ailleurs à leur tête Mardonius, et combattoient, pour ainsi dire, sous ses yeux. Il n'est donc pas étonnant qu'ils aient fait des prodiges de valeur et qu'ils aient opposé aux efforts des Lacédémoniens une résistance opiniâtre. Mais ce Général n'eut pas plutôt été tué qu'ils perdirent courage et qu'ils furent renversés. Les autres tournèrent alors le dos, et cédèrent la victoire aux Lacédémoniens. *Voyez* Hérodote, liv. IX, §. LXI et LXII.

FIN DES NOTES SUR LE TRAITÉ DE LA MALIGNITÉ D'HÉRODOTE.

DÉFENSE D'HÉRODOTE

contre les accusations de Plutarque,

PAR M. L'ABBÉ GEINOZ.

PREMIER MÉMOIRE (*a*).

LES meilleurs auteurs (*b*) ont été de tout temps exposés à la critique la plus injuste. Homère a eu ses Zoïles; Hérodote, imitateur d'Homère, et père de l'Histoire comme Homère l'est de la Poésie, n'a pas été mieux traité par la plupart des auteurs qui l'ont suivi. Les critiques de Zoïle ne sont pas venues jusqu'à nous; elles étoient apparemment si injustes et de si mauvais sens, qu'on ne les a pas jugées dignes d'être transmises à la postérité; mais les jugemens désavantageux que différens auteurs ont portés sur Hérodote, subsistent encore aujourd'hui : plusieurs d'entre eux en ont parlé comme d'un conteur agréable, mais fabuleux, à qui les mensonges et les fictions ne

---

(*a*) Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, vol. XIX, page 115 et suiv.

(*b*) Les notes sont du traducieur d'Hérodote.

coûtent rien, lorsqu'il les croit propres à l'amusement de ses lecteurs; ils lui ont reproché d'avoir sacrifié la vérité au desir de plaire par l'agrément du style et le merveilleux de la narration. Plutarque, plus outré que tous les autres critiques, ne s'est pas contenté d'accuser Hérodote d'avoir rempli son Histoire de fables et de mensonges, il lui a reproché d'avoir altéré tous les faits par pure malignité, et d'avoir pris à tâche de flétrir, par des impostures et des calomnies, la gloire de la Grèce en général, et celle de chaque peuple en particulier.

S'il étoit vrai qu'Hérodote, en écrivant l'Histoire, eût été animé de cet esprit de malignité que Plutarque lui reproche, s'il étoit coupable de toutes les fautes qu'il lui impute, bien loin de mériter les éloges qu'on lui a donnés dans tous les temps, il seroit digne au contraire du plus profond mépris, tout ce qu'il raconte deviendroit suspect, on ne pourroit plus compter sur le rapport d'un Historien qu'on auroit convaincu d'être de mauvaise foi; c'est néanmoins de cet Historien que nous tenons presque toutes les connoissances que nous avons de l'antiquité; ses ouvrages sont le fondement ordinaire et le principal objet des recherches et de l'érudition des Savans. Il n'est donc pas indifférent de savoir si Hérodote est en effet aussi coupable, et d'un caractère aussi odieux que Plutarque nous le représente.

Il est même surprenant qu'il ne se soit encore trouvé personne qui ait entrepris la défense d'Hérodote. Joachim Camérarius a fait à la vérité dans sa Préface sur une édition de cet Historien, une courte réfutation de quelques accusations de Plutarque; mais il n'a pas traité le sujet avec assez d'étendue: soit que les raisons de Plutarque lui parussent frivoles, soit que les bornes d'une Préface ne lui permissent pas de s'étendre davantage, il n'a touché qu'en passant les principaux chefs d'accusation. Je vais donc tâcher de suppléer ce que Camérarius a négligé; je me propose de réfuter dans (*a*) un autre Mémoire les faux jugemens que plusieurs Auteurs, tant anciens que modernes, ont portés sur l'Histoire d'Hérodote; je m'attache dans celui-ci à détruire les mauvaises impressions que Plutarque s'efforce de donner à ses lecteurs, contre ce célèbre Historien.

(*a*) Ce Mémoire est intitulé: *Défense d'Hérodote contre les accusations de Plutarque. Second Mémoire, où l'on s'attache à développer le système de morale qu'Hérodote a suivi.* Il est imprimé dans le vol. XXI des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Mém. page 120. Il fut suivi d'un autre, dont le titre est: *Défense d'Hérodote contre les accusations de Plutarque. Troisième Mémoire, où l'on expose la méthode et le plan de cet Historien.* Il a paru dans les Mémoires de la même Académie, vol. XXIII, Mém. page 101. On a jugé à propos de les mettre à la suite de celui-ci, afin de compléter tout ce qui regarde Hérodote.

Il y a lieu de s'étonner qu'un Ecrivain plein de goût et de bon sens, tel que Plutarque, ait publié un traité rempli d'invectives et de critiques amères, contre un auteur qu'il auroit dû naturellement estimer : les bonnes qualités, qui lui sont communes avec Hérodote, auroient dû, ce semble, l'engager à n'en parler qu'avec éloge. Quelles raisons a-t-il donc eues pour se déchaîner contre lui avec tant de passion? il nous les apprend lui-même dès le commencement de son livre ; il dit qu'il n'a pu voir sans indignation les traits de malignité qu'Hérodote lance sur les Grecs en général, et sur les Béotiens et les Corinthiens en particulier : le zèle pour la gloire des Béotiens, et l'amour de la vérité, l'ont, dit-il, également engagé à prendre leur défense. Plutarque étoit Béotien, et en cette qualité il se crut obligé de venger ses ancêtres, qu'Hérodote n'avoit point épargnés dans le récit de l'invasion de la Grèce par les Perses. En effet, cet Historien raconte que les Béotiens, non contens d'avoir trahi la cause commune de la Grèce, et de s'être soumis à Xerxès, combattirent à la bataille de Platées contre les autres Grecs avec la même ardeur que les Perses naturels. Ce fait étoit si connu, que Plutarque n'a osé s'engager dans une apologie directe de la conduite des Béotiens : mais voulant, à quelque prix que ce fût, satisfaire son ressentiment contre Hérodote, et rendre suspect le récit de la défection des Thébains et des Béotiens,

il a entrepris une critique générale de l'Histoire d'Hérodote, où il s'efforce de montrer que cet Historien n'est pas digne de foi, qu'il a altéré par pure malignité la vérité de l'Histoire; que sa méchanceté paroît, non-seulement dans les horreurs qu'il a mises sur le compte des Béotiens, mais aussi dans la manière indigne dont il a traité les autres peuples de la Grèce.

Avant que d'entrer en matière, Plutarque prévient le lecteur, et l'avertit que le « venin » de la malignité est caché dans les écrits d'Hé» rodote, sous le masque de la candeur et de la » sincérité; sa diction simple et facile trompe, » dit-il, la plupart des lecteurs; on est porté à » juger du caractère d'Hérodote par son style : » comme le style de cet Ecrivain est doux et » coulant, et qu'il a un certain air d'ingénuité et » de franchise, on croit aisément que ses inten» tions sont droites, et éloignées de toute malice; » mais c'est, dit-il, l'excès de la méchanceté, de » paroître extérieurement doux et simple, et » d'être dans le fond le plus méchant des hommes ».

Pour traiter son sujet avec plus d'ordre et de clarté, Plutarque établit des règles générales qui renferment tous les caractères d'une narration maligne, et il se propose de rapprocher de ces règles les endroits d'Hérodote qui lui paroîtront répréhensibles : voici sa première règle. « Tout (*a*)

(*a*) Traité de la Malignité d'Hérodote, §. III.

» Ecrivain qui se sert d'expressions fortes et
» odieuses, lorsqu'il en peut trouver de plus dou-
» ces et de plus mesurées; qui, par exemple, au
» lieu de dire que Nicias avoit du penchant à la
» superstition, dit qu'il étoit un enthousiaste et
» un fanatique; qui au lieu de taxer Cléon de lé-
» géreté dans ses discours, l'appelle arrogant et
» furieux : un Ecrivain, dit-il, qui en use ainsi,
» est un homme mal disposé, et porté à la ma-
» lignité ».

Cette régle ne me paroît pas juste; il est du devoir de l'Historien de proportionner les termes à la qualité des faits qu'il raconte; il ne lui est pas permis d'adoucir les expressions, ou de les enfler suivant son bon plaisir; l'exacte vérité en doit régler la douceur et la force. Ainsi on ne sera pas en droit d'accuser un Historien de malignité, pour avoir dit que Nicias étoit un fanatique, si effectivement ce Capitaine des Athéniens avoit mérité par sa conduite une semblable qualification.

La seconde maxime est conçue en ces termes : « Lorsqu'un (*a*) Historien use de circuits et de
» détours pour faire entrer dans son Histoire des
» récits de malheurs ou de méchantes actions,
» qui n'y ont aucun rapport, il est évident que
» cet Historien prend plaisir à médire; car s'il
» est permis, ajoute-t-il, de rompre le fil de

(*a*) Traité de la Malignité d'Hérodote, §. IV.

» l'Histoire et de faire des digressions, ce n'est
» qu'en faveur des antiquités, ou des fables, ou
» pour insérer des éloges; mais celui qui ne se
» permet ces sortes de parenthèses, que pour
» blâmer et attaquer la réputation d'autrui en ra-
» contant des faits étrangers à son sujet, est un
» méchant, qui se fait un plaisir d'insulter aux
» malheureux ».

Plutarque ajoute, comme une règle incontestable, que l'omission des discours et des actions honnêtes et vertueues, quand elles entrent naturellement dans le tissu de l'Histoire, est une marque certaine que l'Historien n'est pas porté d'inclination à rendre justice au mérite : il n'y a pas moins de méchanceté, dit-il, à taire les louanges qui sont dues, qu'à se plaire à reprendre et à blâmer.

Je ne conviens pas de la vérité de ces règles de critique; il peut se faire, 1°. qu'un motif très-louable détermine un Historien à s'écarter de son sujet, pour rapporter des malheurs arrivés aux hommes, ou même de méchantes actions, dont la connoissance d'ailleurs peut être utile et intéressante. Le seul objet de l'Historien n'est pas de satisfaire la curiosité de son lecteur par la simple exposition des faits, et par le récit des événemens arrivés depuis le temps où il a commencé son Histoire; il doit, de plus, se proposer d'instruire tout le monde : il écrit pour les Rois, les Princes et les Particuliers; il donne aux uns

des leçons de politique, en leur exposant les causes de la durée ou de la décadence des Etats, et en leur présentant des exemples de bons ou de mauvais gouvernemens ; il instruit les autres des choses qui peuvent procurer ou troubler leur bonheur, et servir au réglement de leurs mœurs, et à la sage conduite de la vie.

Or, le récit des infortunes et des malheurs, tant publics que particuliers, la peinture des vices et des passions, d'où naissent les cruautés, les perfidies et tous les excès dont les hommes sont capables, est sans contredit la partie de l'Histoire la plus précieuse, et celle qui fournit le plus de réflexions utiles au bonheur de la vie. Lors donc qu'un Historien interrompt sa narration pour présenter à nos yeux de ces sortes de tableaux, bien loin de le soupçonner de prendre un plaisir malin à raconter les calamités et les fautes des hommes, nous devons au contraire lui savoir gré des instructions qu'il nous donne.

2°. Un Historien, qui est en même temps philosophe, peut avoir dessein de prouver par plusieurs faits semblables, certaines observations générales qu'il aura faites sur le sort des hommes ; il peut avoir en vue, par exemple, de prouver qu'il n'y a pas de bonheur parfait sur la terre, que les grandes fortunes et les prospérités trop suivies sont ordinairement troublées et terminées par les plus grands malheurs. Alors le récit des accidens fâcheux devient, non seulement par-

donnable à un Historien, mais il devient nécessaire; et si l'Histoire fait mention de quelques personnages, dont la vie fournisse des exemples de la maxime qu'il a dessein de prouver, quoique le récit de ces malheurs n'entre pas naturellement dans la narration, il peut néanmoins les raconter sans encourir le blâme de la malignité.

3°. C'est un trait d'habileté dans un Historien, de placer à propos de courtes digressions pour varier la narration, et délasser par ce moyen l'attention du lecteur, qui ne veut point être continuellement occupé du même objet. Hérodote a mieux senti que tous les autres Ecrivains l'utilité de cette pratique; et c'est particulièrement à l'admirable variété des choses, qu'il a fait entrer avec art dans son Histoire, qu'il doit sa grande réputation et le succès prodigieux de ses écrits. Si on vouloit retrancher tous les récits particuliers qui semblent ne pas avoir une liaison nécessaire au plan de son Histoire, non-seulement on défigureroit un si bel ouvrage, mais on ôteroit au lecteur l'amusement le plus agréable, et on le priveroit de la connoissance d'une infinité de faits intéressans, qu'il ne retrouveroit point ailleurs.

Ainsi pour être en droit de taxer de malignité un Ecrivain qui se permet de ces sortes de digressions, il faudroit qu'il lui fût échappé quelque expression qui marquât une secrète envie de

calomnier ou de médire. Tant qu'il y aura lieu de lui supposer un motif plus raisonnable, on ne doit pas le croire coupable, et s'il se trouve des critiques, qui, sans preuve convaincante, interprètent en mal les intentions d'un auteur, c'est sur eux-mêmes, et non sur l'auteur qu'ils censurent, que doit tomber le reproche de malignité.

Je ne trouve pas plus de justesse dans la troisième règle que dans les deux précédentes. Un Historien n'est pas obligé de rapporter toutes les actions louables et vertueuses appartenantes à l'Histoire qu'il écrit ; il pourroit arriver qu'on (*a*) exigeroit de lui qu'il racontât certaines actions vertueuses qu'il auroit ignorées lui-même. D'ailleurs, suivant la maxime de Plutarque, qui veut que l'Historien soit plus porté à louer qu'à blâmer, l'Histoire deviendroit un éloge continuel ; ce ne seroit qu'un tissu de belles actions ; elle ne nous apprendroit que ce qu'il y a d'estimable dans les hommes, sans nous en faire connoître les foiblesses, les passions et les vices : or,

(*a*) De plus, des faits, qui n'intéressent qu'une petite province, une ville particulière, une communauté, ne sont pas assez importans pour en faire mention. Un Historien ne doit jamais oublier qu'il écrit l'histoire de la nation et non celle de quelques individus. Je renvoie le lecteur aux réflexions sages et judicieuses, dont M. l'Abbé Garnier, de l'Académie des Belles-Lettres, a fait précéder l'Histoire de Charles IX. *Voyez* Histoire de France, tome XV, page 9.

ce n'est pas là l'idée qu'on doit avoir de l'Histoire; l'Historien ne doit louer ni blâmer qu'avec beaucoup de réserve; il ne doit pas marquer plus de penchant à l'un qu'à l'autre. Dans une Histoire bien faite, la louange et le blâme résultent le plus souvent de la simple exposition des faits : le bon Historien prend rarement un parti; il abandonne presque toujours au lecteur le jugement qu'il faut porter sur chaque chose.

Plutarque établit en quatrième lieu comme une maxime constante, que lorsqu'il y a plusieurs traditions sur un même événement, et qu'il est incertain quelle est la véritable, l'Historien doit choisir celle qui est la plus honnête et la plus favorable aux personnes dont il parle. « Il est (*a*) permis aux Sophistes, dit-il, » pour s'exercer, ou pour montrer leur habileté, » d'employer tous les ornemens de l'éloquence à » soutenir des opinions absurdes, et à louer ce » qui est blâmable en soi-même : ces sortes de » discours ne sont jamais dangereux. Comme on » voit clairement à quel dessein ils ont été com- » posés, ils ne persuadent point ceux qui les li- » sent : mais il n'en est pas de même de celui qui » écrit l'Histoire; il est obligé de dire la vérité » quand il la connoît, et lorsqu'il se trouve dans » la nécessité d'opter entre plusieurs traditions » incertaines, il doit s'attacher à celle qui est

(*a*) Traité de la Malignité d'Hérodote, §. VI.

» avantageuse aux personnes dont il est question.
» On attend de lui qu'il ne dira rien que de vrai,
» et on ajoutera foi plus aisément à ses récits, lors»
» qu'il aura suivi l'opinion la plus favorable ».

Cette règle suppose ce qui n'arrive presque jamais ; savoir, que les différentes manières dont on raconte un fait, ont toutes le même degré de probabilité. Il n'est pas douteux que si l'Historien compare ces différentes traditions entre elles, s'il pèse exactement les témoignages sur lesquels elles sont fondées ; il n'est pas douteux, dis-je, qu'il ne trouve quelques raisons pour en croire une plus vraisemblable que les autres : dès-lors il pourra la suivre, sans faire attention si elle intéresse en bien ou en mal la mémoire des personnes dont il rapporte les actions.

Plutarque pose pour cinquième maxime, qu'à l'occasion des faits que personne ne révoque en doute, mais dont la cause et les motifs sont cachés, il n'est pas permis de faire des conjectures désavantageuses aux auteurs d'une entreprise ou d'un événement : que, si l'Historien veut pénétrer les motifs d'une action, il ne doit en imaginer que d'honnêtes et de louables, et que celui qui, sans nécessité, en attribue de mauvais, doit être regardé comme un homme mal intentionné, et qui prend plaisir à médire. « Il (*a*) ressemble,

(*a*) Traité de la Malignité d'Hérodote, §. VII. *Voyez* aussi ma note 8 sur ce Traité.

» dit-il, aux Poètes comiques d'Athènes, qui
» dirent que Périclès n'avoit suscité et fomenté
» la guerre du Péloponnèse, qu'à cause d'Aspasie
» et de Phidias; au lieu de dire que son dessein
» étoit d'abattre la fierté des Lacédémoniens, et
» de leur faire sentir que les Athéniens ne leur
» étoient inférieurs ni en force ni en valeur ».

Je tombe d'accord avec Plutarque de la vérité de cette règle; mais j'ajoute que si les motifs d'une action étant inconnus, il n'est pas permis à un Historien d'en imaginer de mauvais, au moins ne lui est-il pas défendu de rapporter les divers sentimens de ceux qui étant contemporains, ont été à portée de connoître les véritables motifs. Si, par exemple, un auteur, recherchant les causes de la guerre du Péloponnèse, exposoit entre autres motifs de cette guerre, ceux que les Poètes comiques ont attribués à Périclès, on ne seroit pas en droit de l'accuser de malignité. Or, il me sera aisé de montrer qu'Hérodote a tenu sur ce point une conduite irréprochable : s'il lui est arrivé d'hasarder des conjectures désavantageuses aux auteurs des actions qu'il décrit, il ne les prend jamais sur son compte; ou il cite ses auteurs, ou il parle d'après le bruit public : dès qu'il est obligé de dire du mal de quelqu'un, il a soin d'avertir que c'est malgré lui, mais qu'il ne peut se dispenser de rapporter tout ce qu'il a entendu dire.

Plutarque ajoute encore d'autres tours, dont

les auteurs malicieux se servent pour diminuer le mérite des grandes actions : « Les uns, dit-il, attri-
» buent à l'argent répandu à propos le succès
» d'une entreprise, qui n'est que l'effet de la
» valeur et de la bonne conduite ; d'autres tâchent
» d'obscurcir la gloire d'une conquête, en disant
» que les ennemis étoient aisés à vaincre, et tous
» les obstacles faciles à surmonter : d'autres enfin
» donnent tout à la fortune, et prétendent que
» la prudence n'a eu aucune part au succès d'une
» entreprise. Tels sont les jugemens que divers
» auteurs ont portés sur Philippe, sur Alexandre
» et sur Timothée : on a peint ce dernier, dor-
» mant, et tenant un filet dans lequel les villes
» entroient d'elles-mêmes ».

Toutes (*a*) ces observations de Plutarque ne sont point exactes ; car enfin, s'il est vrai, comme on l'a dit de Philippe, que l'argent donné à propos ait facilité ses conquêtes, pourquoi ne sera-t-il pas permis à l'Historien de le dire ? traitera-t-on un auteur de médisant, pour avoir dit qu'Alexandre n'a pas eu beaucoup de peine à vaincre les Perses amollis par le luxe ? Fera-t-on de même un crime à Hérodote, et l'accusera-t-on d'avoir voulu ternir la gloire des Grecs, parce qu'il a dit qu'à la bataille de Platées les Lacédémoniens avoient un grand avantage sur les

(*a*) Traité de la Malignité d'Hérodote, §. VIII, notes 11 et 12.

Perses,

Perses, en ce qu'ils étoient armés de pied en cap, au lieu que les Perses n'avoient d'autres armes défensives que leurs boucliers ? Voilà où Plutarque en veut venir ; il n'a cherché et rassemblé avec tant de soin toutes ces prétendues règles de critique, que pour en faire plus aisément le procès à notre Historien.

« On (*a*) peut placer à côté de ceux-ci, con-
» tinue Plutarque, une autre espèce d'Auteurs
» malicieux, qui ne blâment jamais personne
» sans lui donner en même temps quelques
» louanges ; comme fit Aristoxène à l'égard de
» Socrates. Après avoir dit de ce Philosophe, que
» c'étoit un homme sans éducation, ignorant et
» débauché, il ajoute, *mais il n'étoit pas porté*
» *à l'injustice.* Il en est de ces auteurs médi-
» sans comme des flatteurs, qui entendent par-
» faitement leur art. Les flatteurs mêlent de lé-
» gers reproches à beaucoup de louanges, et
» donnent ainsi à leurs flatteries une espèce d'as-
» saisonnement, par le mélange d'une liberté ap-
» parente : de même l'auteur médisant com-
» mence quelquefois par donner des louanges,
» afin de rendre plus croyable le mal qu'il se pré-
» pare à dire ».

Ces deux dernières règles souffrent aussi leurs exceptions : il arrive souvent qu'un Historien est obligé de rapporter des bruits qui attaquent di-

(*a*) Traité de la Malignité d'Hérodote, §. x.

rectement l'honneur et la réputation des hommes illustres ; ces bruits, vrais ou faux, peuvent avoir acquis un tel degré de publicité et de croyance dans l'esprit des peuples, qu'un Historien croiroit manquer au devoir que l'Histoire lui impose, s'il n'en faisoit aucune mention: d'un autre côté, l'Historien doit avoir une grande répugnance à transmettre à la postérité des bruits capables de flétrir la mémoire des grands hommes. Quel parti prendra-t-il dans un tel embarras? Il semble qu'alors le parti le plus sage, c'est d'écrire fidellement tout ce que la renommée publie; mais l'Historien témoignera en même temps qu'il est forcé, et qu'il n'ajoute pas foi à ces bruits diffamans. Il rappellera toutes les belles actions des grands hommes dont on attaque la réputation, pour rendre incroyables les lâchetés dont on voudroit les charger : enfin il prendra toutes les précautions possibles pour sauver l'honneur des hommes illustres, et pour se mettre lui-même à couvert des reproches de médisance et de calomnie. Voilà ce qu'Hérodote a scrupuleusement observé dans le cours de son Histoire: or je demande si on peut accuser de malice un auteur qui tient une conduite si prudente et si mesurée.

C'est-là néanmoins ce que Plutarque appelle (*a*) se mettre en embuscade, pour décocher

---

(*a*) Traité de la Malignité d'Hérodote, §. IX.

ses traits avec plus d'effet et de sûreté; c'est ce qu'il a voulu désigner, lorsqu'il a dit que certains auteurs lâches et malicieux tournent à l'entour de ceux qu'ils veulent calomnier, qu'ils s'avancent, qu'ensuite ils se retirent, dissimulant leurs pensées, et protestant de ne pas croire eux-mêmes ce qu'ils ont plus à cœur de persuader aux autres. Mais Plutarque ne s'est pas apperçu qu'en interprétant ainsi en mauvaise part les intentions d'Hérodote, et en lui supposant des sentimens bas et lâches, sans en alléguer aucune preuve, il n'observe pas lui-même les règles qu'il vient de prescrire.

Voici l'endroit de l'Histoire d'Hérodote, qui a donné lieu à Plutarque d'imaginer cette maxime de critique si peu exacte et si propre à induire en erreur. Il a eu en vue de confondre cet auteur sur ce qu'il dit des Alcmæonides au sixième livre de son (*a*) Histoire. Hérodote y raconte le bruit qui avoit couru, qu'après la bataille de Marathon on avoit montré un bouclier du haut des murailles d'Athènes, comme un signal qui invitoit l'armée navale des Perses à venir s'emparer de la ville; il dit que le bruit étoit, que les Alcmæonides eux-mêmes avoient montré ce bouclier. Or, quoique Hérodote témoigne le grand étonnement que ce discours lui cause; quoiqu'il

---

(*a*) Hérodote, livre VI, §. CXV, CXXI, CXXIII, et mes notes. Traité de la Malignité d'Hérodote, §. XXXV, et notes.

déclare positivement qu'il n'ajoute aucune foi à cette calomnie; malgré les éloges qu'il donne en cet endroit aux descendans d'Alcmæon, pour montrer combien on devoit les croire incapables d'une si lâche trahison, Plutarque l'accuse néanmoins d'avoir pensé que les Alcmæonides étoient coupables. Un moment après il se contredit, et il soutient que le bouclier en question n'a point été montré, et la preuve qu'il en (*a*) apporte, c'est qu'on n'auroit pas osé le montrer, parce que les Athéniens avoient remporté la victoire, et qu'on l'auroit montré inutilement, parce que les Perses prirent la fuite, et que, par conséquent, ils ne furent pas à portée de le voir.

Mais Plutarque ne veut pas faire attention au texte d'Hérodote, qui assure que les Perses, vaincus à Marathon, ne firent pas voile d'abord pour retourner en Asie; qu'au contraire ils descendirent avec leurs vaisseaux le long des côtes de l'Attique, et s'avancèrent jusqu'à Phalère, et que de-là ils avoient pu voir le (*b*) signal. Enfin Plutarque, sans aucune espèce de preuve, accuse Hérodote d'avoir imaginé ce faux bruit, pour avoir occasion, dit-il, en le réfutant, de donner les plus grands éloges à la maison des Alcmæonides, et de faire bassement sa cour à (*c*) Hip-

---

(*a*) Traité de la Malignité d'Hérodote, §. xxxv.
(*b*) Herodot. lib. vi, §. cxv et cxxiv.
(*c*) Traité de la Malignité d'Hérodote, §. xxxvi.

ponicus, descendant d'Alcmæon, qui, du temps d'Hérodote, étoit le plus puissant et le plus riche citoyen d'Athènes. C'est ainsi que Plutarque viole lui-même toutes les loix de la critique qu'il vient d'établir, et qu'il se rend coupable du crime dont il accuse Hérodote.

Après avoir exposé ces caractères par où l'on peut reconnoître si une narration est sincère ou maligne, Plutarque se prépare à en faire l'application à l'Histoire d'Hérodote. On sent d'abord qu'une critique fondée sur de si faux principes, ne peut être que fort injuste; mais on sera bien surpris que les prétendus griefs de Plutarque sont la plupart si absurdes et si frivoles, qu'il suffit de les exposer tout simplement, pour en faire sentir la foiblesse et l'injustice : tel est celui par où il commence sa critique. Il accuse Hérodote d'avoir débuté par un trait de méchanceté, contre la fille d'Inachus; il trouve fort étrange que cet Historien raconte d'après les Savans (*a*) de la Perse et de la Phénicie, comment cette Princesse s'étoit abandonnée à un Capitaine de vaisseau Phénicien, et s'étoit fait enlever pour cacher sa grossesse : il se récrie contre l'indécence avec laquelle il parle d'une héroïne, à qui les Barbares ont rendu les honneurs divins, qui a donné son nom à tant de mers, qui est la tige

(*a*) Herodot. lib. 1, §. 1. Traité del a Malignité d'Hérodote, §. XI.

de tant de Rois et de tant de races illustres : il fait entendre qu'Hérodote a imaginé ce conte infâme, et qu'il l'a publié sous le nom des Savans de la Phénicie, afin qu'on ne le crût pas l'auteur d'une si grande imposture.

Cette critique est d'autant plus injuste, que dans le récit de l'enlévement d'Io, Hérodote n'avance rien de lui-même, et qu'il cite les Perses et les Phéniciens pour ses garans. Plutarque soupçonne qu'Hérodote a imaginé ce conte, et qu'il l'a débité malignement sous le nom des Phéniciens : mais quelle preuve en allègue-t-il? est-il échappé à Hérodote un seul mot qui puisse autoriser ce soupçon? Quand Plutarque voudra rendre Hérodote responsable de tous les propos des divers personnages qui parlent dans le cours de son Histoire, je comprends qu'il lui sera aisé de le reprendre, et qu'il trouvera une abondante matière de critique.

Mais l'endroit de ce récit qui a le plus choqué Plutarque, c'est celui où Hérodote rapporte le sentiment des Perses touchant l'enlévement des femmes : *Les Perses*, dit (a) l'Historien, *pensent qu'il y a de l'injustice à enlever des femmes, de la folie à venger leur enlévement, et de la sagesse à n'en tirer aucune vengeance, parce qu'il n'est pas douteux qu'elles n'auroient pas été enlevées, si elles ne l'avoient bien*

(a) Herodot. lib. I, §. IV, et mes notes.

voulu. Plutarque s'attache à montrer la fausseté de ce propos, et il prend Hérodote à partie, comme si c'étoit lui et non les Perses qui en fussent les auteurs : « S'il est (*a*) constant, dit-il, qu'il n'y » a de femmes enlevées que celles qui veulent » l'être, disons que les Dieux ont eu tort de té- » moigner tant de colère contre les Lacédémo- » niens, en punition de l'outrage commis envers » les filles de Leuctres, et de punir Ajax avec » tant de rigueur, pour avoir insulté Cassandre ; » car enfin, il n'est pas douteux, suivant Héro- » dote, que ces filles n'ont été outragées que » parce qu'elles l'ont bien voulu : et cependant, » continue Plutarque, Aristomène fut enlevé » par les Lacédémoniens: bien long-temps après, » Philopœmen, chef des Achéens, a eu le même » sort; et le Consul Régulus a été pris au fort de » la mêlée par les Carthaginois. Il seroit difficile » de trouver des hommes plus aguerris, plus » forts et plus intrépides, mais cela n'est pas » étonnant, puisque les hommes prennent les » léopards et les tigres tout en vie. Hérodote néan- » moins jette la faute sur les femmes enlevées, » et fait l'apologie des ravisseurs ».

Est-il rien de plus étonnant que le sérieux avec lequel Plutarque réfute ce propos sur l'enlévement des femmes? A-t-il pu croire qu'Hérodote fût assez simple pour avoir pensé qu'il

(*a*) Traité de la Malignité d'Hérodote, §. XI.

n'étoit pas possible d'enlever une femme malgré elle? Doit-on prendre à la rigueur ces sortes de propositions générales, dont on se sert tous les jours, et qui ne trompent personne, parce qu'on sait qu'elles ne sont vraies que moralement parlant? Ce n'est pas tout : Plutarque joint ici la mauvaise foi à la fureur de la critique; il veut nous persuader qu'Hérodote fait parler les Phéniciens et les Perses d'après ses propres sentimens; mais quelle preuve en apporte-t-il? Est-il donc permis d'imputer à un Historien tous les sentimens de ceux qu'il fait parler dans son Histoire? Doit-il être garant de toutes les traditions des peuples qu'il rapporte?

En second lieu, Plutarque accuse Hérodote d'aimer les Barbares, de leur être favorable dans ses récits, de supprimer les faits déshonorans pour les nations étrangères, et de publier au contraire avec malignité tout ce qui est à la honte de sa propre nation : il apporte pour preuve de cette mauvaise disposition de notre Historien, un endroit du (*a*) second livre où Hérodote dit que Ménélas ayant reçu Hélène des mains de Protée, Roi d'Egypte, et ayant été comblé par ce Prince d'honneurs et de présens, ne répondit à tant de bienfaits que par la plus noire ingratitude. L'Historien raconte, d'après les Prêtres Egyptiens, que Ménélas étant retenu dans le

(*a*) Herodot. lib. II, §. CXVIII et CXIX.

port par des vents contraires, prit deux enfans du pays, qu'il immola aux Dieux infernaux, pour obtenir par ce sacrifice les vents qu'il desiroit; et que s'étant attiré la haine des Egyptiens par cette action barbare, il avoit été obligé de prendre la fuite vers la Libye.

Plutarque fait observer que si d'un côté Hérodote est soigneux de publier les méchantes actions des Grecs, il affecte d'un autre côté de passer sous silence celles des Barbares. Il lui fait un crime de n'avoir pas fait mention des cruautés de (*a*) Busiris à l'égard des étrangers, et des victimes humaines que ce Roi d'Egypte avoit coutume d'immoler à ses Dieux; ensuite il tâche de rendre suspect le trait d'inhumanité qu'Hérodote attribue à Ménélas; il voudroit faire croire que cet Historien l'a imaginé. « Je ne sais, dit-il, » quel est le Prêtre Egyptien qui a si bien ins- » truit Hérodote; bien loin que la mémoire de » Ménélas et d'Hélène soit un objet d'horreur en » Egypte, on y conserve au contraire plusieurs » monumens honorables du séjour qu'ils ont fait » à la Cour de Protée ».

Il ne faut que jeter les yeux sur le texte d'Hérodote, pour sentir l'injustice de cette accusation. Hérodote déclare, en commençant et en finissant le récit du voyage de Ménélas en Egypte, qu'il ne raconte que ce qu'il a entendu

(*a*) Traité de la Malignité d'Hérodote, §. XII, et note 21.

dire aux Prêtres Egyptiens : il ne paroît pas même ajouter foi à leurs discours, du moins ne lui est-il échappé aucune expression qui marque cette malveillance envers les Grecs, que Plutarque lui reproche. Or, je demande si un Ecrivain est censé manquer aux égards qu'il doit à sa Patrie, quand il publie les fautes et les crimes que les étrangers attribuent aux gens de sa nation. Les loix de l'Histoire n'exigent-elles pas au contraire qu'il rapporte indifféremment les diverses traditions des peuples, et que demeurant dans une exacte impartialité, il écrive le bien et le mal qu'on a dit de sa nation, avec le même désintéressement que s'il s'agissoit d'une nation étrangère ?

Peut-on, d'ailleurs, accuser Hérodote de n'être pas zélé pour la gloire de la Grèce? Quel autre but cet Auteur a-t-il eu en écrivant l'Histoire, que de publier les grandes actions des Grecs, et de transmettre à la postérité les victoires signalées qu'ils ont remportées sur les Barbares à la journée de Marathon, et à celles de Salamine et de Platées ?

Denys d'Halicarnasse, plus juste critique que Plutarque, et meilleur juge du mérite des anciens Ecrivains, porte un jugement bien différent sur l'Histoire et le caractère d'Hérodote. Dans la comparaison qu'il a faite d'Hérodote et de Thucydides, il regarde l'Histoire du premier comme le monument le plus glorieux pour la nation

Grecque; il admire sur-tout le plan de ce bel ouvrage, et la prudence de l'Historien dans le choix de son sujet. Hérodote, dit-il, ne pouvoit pas choisir un sujet plus agréable pour ses lecteurs, ni plus glorieux pour sa Patrie : il débute par l'exposition des injustices et des hostilités que les Barbares commirent contre les Grecs, et il finit par le récit des châtimens qu'ils en reçurent. Il prend le commencement de son Histoire dans un temps où les peuples de la Grèce, renfermés chacun dans les bornes de leur pays et vivant dans l'obscurité, ne songeoient point encore à signaler leur nom par aucune action éclatante dans la guerre; à mesure qu'il avance dans sa narration, il fait connoître les progrès de leur puissance, et il termine son Histoire au moment où la Grèce, victorieuse par mer et par terre du plus puissant Prince de l'Univers, est arrivé au comble de la gloire. Thucydides, au contraire, poursuit Denys d'Halicarnasse, n'annonce dès le commencement de son Histoire que des malheurs et des calamités; et il dit qu'il va décrire une guerre qui a été la cause de la ruine de plusieurs villes Grecques, et qui a fait périr une infinité d'hommes. Il commence sa narration au temps où la Grèce étoit montée au plus haut degré de prospérité; et en finissant il laisse sa Patrie dans un état d'épuisement qui annonce sa prochaine ruine.

Continuant la comparaison de ces deux Histo-

riens, le même Critique examine dans la manière dont ils traitent leurs sujets, quelle est leur disposition à l'égard des événemens qu'ils racontent. Denys d'Halicarnasse rend en cet endroit le témoignage le plus flatteur à l'équité et à la candeur d'Hérodote. Bien loin de trouver en lui la secrète envie de médire, et le caractère de méchanceté que Plutarque lui impute, il le propose au contraire comme un modèle de douceur et de bienveillance. Hérodote, dit-il, partage avec sa nation la joie qui naît des heureux succès, et il s'afflige avec elle des pertes et des malheurs qui lui arrivent ; bien supérieur en cette partie à Thucydides, dont le style amer et chagrin porte par-tout des marques du ressentiment qu'il conservoit contre sa Patrie, à cause de l'exil auquel elle l'avoit condamné.

Je ne finirois point, si, pour appuyer le témoignage de Denys d'Halicarnasse, je voulois recueillir dans l'Histoire d'Hérodote tous les traits particuliers qui prouvent son affection pour la Patrie et son zèle pour les intérêts de la Grèce ; je n'ai qu'à suivre les critiques de Plutarque, elles ne me fourniront que trop d'occasions d'établir cette vérité.

J'ai dit que Plutarque soupçonnoit Hérodote d'avoir imaginé l'infâme sacrifice de Ménélas, et qu'il fondoit ce soupçon sur ce qu'il n'est pas vraisemblable que les Prêtres Egyptiens, que cet Historien cite pour ses garans, lui aient

appris cette anecdote, puisque les monumens honorables de Ménélas et d'Hélène, que l'on conserve en Egypte, montrent que la mémoire de ce (*a*) Prince et de cette Princesse y est encore en grande vénération.

Je réponds à ce raisonnement de Plutarque, que l'Histoire d'Egypte ne fait mention d'aucun monument honorable à la mémoire de Ménélas, et que le seul que nous connoissions d'Hélène, est celui qu'Hérodote a rapporté dans son second (*b*) livre. Cet Historien dit qu'on voyoit encore de son temps dans l'enclos où étoit le temple de Protée, un autre temple, ou une chapelle dédiée à Vénus Etrangère; et qu'il conjecture que ce temple avoit été érigé en l'honneur d'Hélène, parce qu'il a entendu dire que cette Princesse avoit été à la Cour de Protée, et parce qu'il n'y a point d'autre temple en Egypte qui porte le nom de Vénus Etrangère. Si Plutarque avoit eu connoissance de quelques autres monumens, il auroit dû les produire pour justifier sa critique; et une preuve bien certaine qu'il n'en connoissoit pas, c'est qu'il n'en a point produit. Or, le monument d'Hélène, rapporté par Hérodote, n'est pas incompatible avec la tradition des Prêtres Egyptiens; car quand même il seroit vrai que Ménélas se fût rendu coupable d'une action aussi

(*a*) Traité de la Malignité d'Hérodote, §. XII, note 23.
(*b*) Herodot. lib. II, §. CXII.

barbare que celle dont ces Prêtres l'ont accusé, étoit-ce une raison qui dût empêcher Protée de consacrer un temple à la mémoire d'une Princesse qu'il avoit retirée des mains de son ravisseur, qui avoit fait un long séjour en Egypte, et à laquelle il n'avoit peut-être pas été lui-même insensible ? C'est l'idée que fait naturellement naître le culte de Vénus Etrangère, établi dans le temple de Protée.

La prétendue affectation dont Plutarque accuse Hérodote d'avoir passé sous silence (*a*) les cruautés de Busiris, n'est pas mieux fondée. Lorsqu'Hérodote a entrepris de donner la suite des Rois d'Egypte, il n'a cru devoir la commencer qu'à Sésostris ; l'obscurité répandue sur des temps plus reculés, l'a empêché d'y remonter. L'histoire du règne de Busiris, antérieur (*b*) de plusieurs années à celui de Sésostris, n'entroit donc pas naturellement dans le plan d'Hérodote; ainsi le silence de l'Historien n'a rien d'affecté : mais supposé même qu'Hérodote eût eu occasion de parler de la méchanceté et de la barbarie de ce Prince, pourroit-on envisager le silence qu'il auroit gardé sur ce point, comme une preuve d'amour pour les Barbares ? N'a-t-on pas d'ailleurs assez de

(*a*) Traité de la Malignité d'Hérodote, §. XII, note 21.

(*b*) Je ne conçois pas comment M. Geinoz s'est contenté de dire que Busiris étoit antérieur à Sésostris de plusieurs années, puisqu'il résulte du récit de Diodore de Sicile que Busiris précédoit Sésostris de 1140 ans.

témoignages de l'impartialité de cet historien ? et sans en aller chercher plus loin que dans l'Histoire des Rois d'Egypte, dont il est ici question, la manière dont il a relevé l'impiété et la dureté du Gouvernement de Chéops et de Chéphren, ne montre-t-elle pas qu'il n'est pas moins porté à blâmer les vices des Egyptiens qu'à louer leurs vertus?

Plutarque apporte pour seconde preuve de la mauvaise disposition d'Hérodote à l'égard de sa Patrie, et de son amour pour les Barbares, les recherches que cet Historien a faites sur l'origine du culte des Dieux dans la Grèce. Il lui fait un crime d'avoir dit que les Grecs ont reçu des Egyptiens la connoissance des douze Dieux; que les mystéres de Cérès ont été apportés par les filles de Danaüs; que Mélampe a appris des compagnons de Cadmus le nom de Bacchus, et qu'ensuite il a enseigné aux Grecs les cérémonies qu'on observoit en Egypte dans la célébration des mystères de ce Dieu. Il est à remarquer que Plutarque ne conteste pas la vérité de ces faits, et que s'il paroît en douter, il ne produit du moins ici (*a*) aucun témoignage contraire. Quel est donc le crime d'Hérodote? Le voici : c'est d'avoir dit que les Grecs n'ont été que les disciples et les imitateurs des Barbares, en ce qui concerne le culte des Dieux. Suivant l'idée de Plutarque,

---

(*a*) Traité de la Malignité d'Hérodote, §. XIV. *Voyez* aussi Hérodote, liv. II, §. XLIX, et mes notes.

Hérodote auroit dû, en bon citoyen, ou faire honneur à sa Patrie de l'établissement de la Religion, ou ne pas rechercher avec tant de soin, de qui, en quel temps, et comment les Grecs ont appris à connoître les Dieux, et à qui ils sont redevables de l'institution de leurs fêtes et de leurs mystères. Les savantes recherches et les réflexions sensées que l'Historien a faites à ce sujet, sont regardées par le Critique, non-seulement comme un vain étalage d'érudition, mais comme un témoignage manifeste de son estime et de son penchant pour les Barbares, et de son mépris pour les Grecs.

Mais Hérodote pouvoit-il se dispenser de faire ces recherches? Considérons le plan de son Histoire; qu'est-ce que cet auteur s'est proposé, sinon de remonter à l'origine des nations, autant que l'obscurité des temps a pu le lui permettre, de fixer le temps et les circonstances de l'établissement des différens usages, et de marquer, autant qu'il est possible, le commencement et les progrès des connoissances humaines, par rapport aux objets les plus importans de la société, tels que sont la Religion, les Arts et les Sciences? C'est cet esprit de recherches, et la sagacité admirable avec laquelle Hérodote a pénétré dans les antiquités de toutes les nations connues, qui ont rendu son Histoire si précieuse à la postérité, et si digne de l'estime de tous les Savans. Or, je demande si ayant recherché les antiquités des Egyptiens,

Egyptiens, des Scythes, des peuples de l'Asie et de l'Afrique, il pouvoit raisonnablement nous laisser ignorer celles des Grecs? Mais s'il étoit obligé par le plan de son ouvrage de les rapporter, a-t-il dû altérer la vérité de l'Histoire, pour ne rien dire de désobligeant de sa propre nation? Falloit-il contre toute vraisemblance représenter les Grecs comme le plus ancien peuple de l'Univers, qui bien loin d'avoir adopté aucune cérémonie religieuse, ni aucune coutume étrangère, avoit au contraire servi de modèle à toutes les autres nations?

C'est cependant à cette alternative qu'Hérodote se seroit vu réduit en suivant les idées de Plutarque : ou il auroit gardé, sur les antiquités de son pays, un silence absolument contraire au plan de son Histoire, ou s'il avoit pris le parti d'en parler, il auroit fait un faux éloge de la Grèce. Hérodote ne connoissant de gloire desirable que celle qui est fondée sur la vérité, et persuadé que l'honneur de la Grèce n'étoit pas intéressé à cacher l'origine de ses usages, a pris une route tout opposée à celle que Plutarque lui auroit prescrite.

Après avoir établi une vérité constante chez tous les anciens auteurs, savoir, que les Pélasges, dans le sein desquels les Hellènes se sont formés, ne connoissoient pas l'idolâtrie, il a cru qu'il étoit naturel de rechercher d'où ce culte étoit venu, et par qui il avoit été introduit dans la Grèce.

Frappé ensuite de la parfaite ressemblance qu'il avoit remarquée entre les cérémonies Grecques et Egyptiennes, il n'a pu s'empêcher de dire que la nation Grecque, plus récente que l'Egyptienne, et même considérablement augmentée par les colonies d'Egypte, avoit reçu de celle-ci les fêtes et les mystères qui leur étoient communs. Voilà ce que Plutarque appelle un trait de méchanceté et une marque de mépris pour la Grèce.

Mais l'indignation de ce Critique augmente à la vue des observations qu'Hérodote a faites sur la nouveauté du (*a*) culte d'Hercules, de (*b*) Pan et de (*c*) Bacchus; il traite cet Historien d'impie et de blasphémateur, pour avoir osé dire qu'il y avoit eu plusieurs Hercules, que l'Hercule Egyptien n'étoit que de la (*d*) seconde classe des Dieux, qu'ainsi il n'étoit pas éternel, et que l'Hercule Béotien, étant fils d'Amphitryon, et ayant vieilli dans la condition humaine aussi bien que Dionysus, fils de Sémélé, ne devoit pas être honoré du même culte que les Dieux immortels, qu'il ne falloit pas lui offrir des sacrifices, et que c'étoit assez de lui faire des (*e*) libations comme à un héros.

(*a*) Herodot. lib. II, §. XLII et seq.

(*b*) Id. ibid. §. CXLV.

(*c*) Id. ibid.

(*d*) Il étoit un des douze Dieux, et né des huit Dieux plus anciens. Herodot. lib. II, §. XLIII.

(*e*) Id. ibid. §. XLIV.

« C'est ainsi, s'écrie (*a*) Plutarque, que sans » avoir d'autres fondemens que les fables et les » vains raisonnemens des Egyptiens, Hérodote » renverse ce qu'il y a de plus sacré dans la reli- » gion des Grecs : mais, non content d'avoir » dégradé Hercule et de l'avoir réduit à la con- » dition des héros, il le bannit de la Grèce, et il » le rélègue en Assyrie par une généalogie ima- » ginaire, le faisant descendre de Persée, qu'il » a dit ailleurs être Assyrien d'origine; et cepen- » dant ajoute Plutarque, les Poètes et les Savans » de l'antiquité, Homère, Hésiode, Archiloque, » Pisandre, Stésichore, n'ont nulle part fait » mention d'un Hercule Egyptien ou Phénicien, » ils n'ont connu que notre seul Hercule, c'est- » à-dire, le Béotien ou l'Argien ».

Quand les plaintes et les déclamations de Plutarque ne seront accompagnées d'aucune preuve, je croirai pouvoir me dispenser d'y répondre; et comme le silence des anciens Poètes est l'unique raison qu'il oppose à la pluralité des Hercules établie par Hérodote, je me contenterai de montrer que cette raison n'est d'aucun poids contre les observations de notre Historien. L'objet des anciens Poètes n'étoit pas de rechercher d'où le culte des Dieux avoit été apporté dans la Grèce,

(*a*) Traité de la Malignité d'Hérodote, §. XIV, sur la fin, et §. XV. La traduction d'Amyot est plus exacte et plus littérale que celle de M. l'Abbé Geinoz.

il étoit au contraire de leur intérêt de persuader aux Grecs que les Dieux étoient nés dans leur pays, ou du moins qu'ils étoient la première nation à qui les Dieux s'étoient manifestés, et qu'ils avoient honorée de leur présence et de leur protection. Un systême de théogonie qui représentoit la Grèce comme le berceau des Dieux, et comme le lieu de leur résidence ordinaire, étoit en même temps, et le plus flatteur pour la nation Grecque, et le plus favorable à la poésie, les anciens Poètes en connoissoient trop les avantages, pour ne pas chercher à l'établir : c'est dans cette vue qu'Homère et Hésiode, qu'on croit avoir été les premiers qui donnèrent des noms aux Dieux, et qui en déterminèrent le rang, les fonctions et les attributs, ont pris ces noms dans la langue Grecque, ont fait naître les Dieux dans la Grèce même, et ont éloigné avec soin toute idée de culte venu des pays étrangers. Si les anciens Hellènes ont reçu des Barbares quelque cérémonie religieuse, ou la connoissance de quelque divinité, les Poètes ont aussi-tôt imaginé tant de fables pour en déguiser l'origine, qu'il n'étoit plus possible quelque temps après de la reconnoître. Il n'est donc pas étonnant qu'ils n'aient fait mention que du seul Hercule Béotien ou Argien ; la qualité de Poètes les dispensoit d'ailleurs de recherches savantes, et les autorisoit à flatter, aux dépens de la vérité, la nation à laquelle ils avoient envie de plaire.

Mais il n'en étoit pas de même d'Hérodote; le devoir d'Historien l'obligeoit à dire la vérité, il devoit une égale justice à toutes les nations dont il rapportoit les antiquités. Comme il avoit appris dans ses voyages d'Egypte et de Phénicie que le culte d'Hercule étoit établi dans ces contrées bien long-temps avant qu'il fût connu dans la Grèce, il ne pouvoit se dispenser de raconter ce qu'il avoit vu et entendu. Ayant ensuite comparé les diverses histoires d'Hercule suivant les traditions des Egyptiens, des Phéniciens et des Grecs, il reconnut que le culte de ce Dieu étoit, à-peu-près, le même chez toutes ces nations, et que s'il n'avoit été reçu en Grèce que depuis Hercule, fils d'Amphitryon, c'est parce qu'il n'étoit pas venu plutôt à la connoissance des Grecs.

Au reste, je n'entreprendrai pas de justifier les sentimens d'Hérodote sur la Divinité : il paroît par le discours qu'il a mis dans la bouche de Solon, qu'il s'en étoit formé une idée fort étrange. Comme Crésus témoignoit beaucoup d'indignation de ce que Solon ne le mettoit pas au nombre des hommes heureux, ce Sage, qui avoit pour maxime de ne prononcer sur le bonheur des mortels qu'après leur mort, répondit en ces termes : « Seigneur, la question que vous me faites sur » votre propre bonheur et sur le sort des hommes » en général, est d'autant plus embarrassante, » que je sais que tout ce qu'on appelle divinité

» est un être envieux et qui se plaît dans le » trouble »: (a) Ὦ Κροῖσε, ἐπιστάμενόν με τὸ θεῖον πᾶν ἐὸν φθονερόν τε καὶ ταραχῶδες, ἐπειρωτᾷς ἀνθρωπηΐων πρηγμάτων πέρι.

Plutarque a relevé ces paroles, et les a regardées non-seulement comme un outrage fait à la Divinité, mais encore comme une preuve de la malice d'Hérodote. Cet Historien n'a pas osé déclarer en son nom ce qu'il pensoit des Dieux ; mais en prêtant ses propres sentimens à Solon, il a trouvé le secret de joindre la calomnie au blasphême, et de satisfaire le penchant qu'il a à la méchanceté, en déshonorant un des sept Sages de la Grèce.

Je tombe d'accord avec Plutarque, qu'Hérodote a déclaré ses propres sentimens par la bou-

(a) Herodot. lib. I, §. XXXII. Je crois que ma traduction de ce passage est plus exacte que celle de M. Geinoz. Quoi qu'il en soit, Plutarque paroît avoir quelque raison de reprocher cette maxime à Hérodote, et M. Geinoz l'a tellement senti, qu'au lieu de réfuter Hérodote, il se contente d'éluder la question. Il est hors de doute que Solon et Hérodote n'avoient pas des idées bien justes de la Divinité, et que tous les peuples connus, à l'exception des Hébreux, n'en avoient pas alors de meilleures. Cependant il est certain que cette maxime est susceptible d'un sens très-orthodoxe, sur-tout si on la traduit ainsi qu'elle doit l'être. « La » Divinité est jalouse du bonheur des humains, et se plaît à » le troubler ». *Voyez* livre I, §. XXXII, note 84; liv. III, §. XL, note 78, et le Traité de la Malignité d'Hérodote, §. XVI, note 30.

che de Solon; ce qui me le persuade, c'est que je retrouve les mêmes expressions dans la lettre qu'Amasis (*a*) écrit à Polycrate. Le Roi d'Egypte dit, par cette lettre au tyran de Samos, qu'il est fâché de le voir dans une prospérité si continuelle, parce que sachant que les Dieux sont envieux, il craint qu'ils ne l'accablent tout-à-coup par les plus grands malheurs, et ne terminent sa vie par la catastrophe la plus tragique. Quoi qu'il en soit, Plutarque ne me persuadera pas cependant que l'intention d'Hérodote fût de ternir la réputation de Solon, en lui prêtant une opinion impie. Le discours de Solon est d'ailleurs rempli de si grandes maximes et d'une si haute sagesse, qu'il n'y a nulle apparence qu'Hérodote ait eu le malicieux dessein de faire tenir à ce Sage un propos indigne de son caractère.

Je ne veux d'autre témoignage de la droiture des intentions de notre Historien, que celui de Plutarque même : voici comment il s'explique sur ce fameux discours dans la vie de Solon. « Quelques auteurs (*b*) rejettent l'entrevue de » Solon avec Crésus, comme un événement dé- » montré impossible par la chronologie; mais je » ne crois pas cependant devoir passer sous silence » un si beau discours attesté par tant d'auteurs, » et, qui plus est, un discours si convenable au

(*a*) Herodot. lib. III, §. XL.

(*b*) Plutarch. in Solone, page 93, B et C.

» caractère de Solon, et si digne de la sagesse et de » la grandeur d'ame de ce Philosophe » : λόγον.... οὕτω πρέποντα τῷ Σόλωνος ἤθει καὶ τῆς ἐκείνου μεγαλοφροσύνης καὶ σοφίας ἄξιον, ὅυ μοι δοκῶ προήσεσθαι. « Non, je ne crois pas, continue-t-il, devoir cette » déférence aux Canons chronologiques que plu» sieurs Savans ont tâché jusqu'aujourd'hui de » rectifier, sans pouvoir s'accorder entre eux, et » sans lever les contradictions qu'ils impliquent » avec l'Histoire ».

C'est ainsi que Plutarque a parlé, lorsqu'exempt de passion, il ne songeoit point à critiquer Hérodote; il n'a rien vu alors dans le discours en question que de convenable au caractère de Solon, et il s'est fait un devoir de le rapporter, comme le monument le plus glorieux à la mémoire de ce Sage.

Mais la maxime que Plutarque a regardée comme impie, soit par humeur, soit par superstition, et que nous jugeons telle (*a*) aujourd'hui par de meilleurs principes, est-elle en effet si condam-

(*a*) Cette maxime seroit certainement impie, si on la prenoit dans le sens que nous lui donnons, en disant qu'un homme est jaloux d'un autre. Mais lorsqu'on parle de Dieu, on entend que Dieu ne veut pas qu'on rende hommage à d'autres qu'à lui; ou que, si on en rend par devoir, on le rapporte toujours ultérieurement à l'Être Suprême. Cela signifie aussi qu'il ne faut pas se glorifier de ses succès, et qu'il faut les rapporter à Dieu qui en est l'auteur. *Ego sum Dominus tuus fortis*, Zelotes. *Exod. cap. xx, vers. 5.* Dieu

nable dans la bouche d'un Sage du paganisme? Transportons-nous au temps d'Hérodote, et examinons quelle idée on attachoit au mot Θεῖον : ce terme n'avoit pas une signification aussi étendue que celle que nous donnons aujourd'hui au mot *Dieu*. Il ne signifioit pas l'Être Suprême, l'Être souverainement parfait, l'Auteur de la Nature : τὸ Θεῖον n'étoit autre chose, dans le langage des Païens, qu'une intelligence supérieure, tout aussi portée à faire le mal physique des créatures, qu'à procurer leur bien ; c'étoit une cause invisible des événemens imprévus et inévitables ; c'étoit le destin qui préside au sort des mortels. Cette Divinité ne devoit, ce semble, son existence qu'à l'embarras où étoient les Grecs d'assigner une cause aux malheurs dans lesquels les hommes se précipitent involontairement, et que toute la prudence humaine ne sauroit quelquefois ni prévoir ni éviter. Or, une divinité de cette espèce ne pouvoit-elle pas être appelée envieuse et turbulente sans impiété? L'idée qu'Hérodote s'en étoit formée étoit le fruit de l'expérience et

---

hait les orgueilleux et se plaît avec les humbles. *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles. Luc. cap. 1, vers. 52.* Je n'ose par cette raison condamner cette maxime, quoique je sois persuadé qu'Hérodote, qui ne pouvoit avoir de la Divinité des idées aussi saines que nous, ne l'a pas tout-à-fait prise dans le sens que nous lui donnons. *Voyez* aussi page 550, note *a*, et le Traité de la Malignité d'Hérodote, §. XVI, note 30.

des réflexions qu'il avoit faites sur les vicissitudes de la vie. Au reste cette doctrine ne lui étoit (*a*) pas particulière : les Poètes tragiques étoient dans les mêmes principes ; on ne voit dans leurs Pièces que des héros accablés par des malheurs qu'ils ne se sont pas attirés par leurs fautes. Le théâtre des Grecs ne retentissoit que des cris de ces infortunés, qui se plaignoient des caprices du sort, et qui vomissoient les imprécations les plus horribles contre les Dieux mêmes, qu'ils regardoient comme les auteurs de leurs maux. Aussi ne voit-on pas que les contemporains d'Hérodote aient été scandalisés de cette maxime. Plutarque est même le seul des Ecrivains postérieurs qui l'ait relevée, et il entre tant d'aigreur dans le ton de sa critique, qu'on sent bien que la passion y a plus de part que le zèle pour les Dieux et la Religion.

Hérodote ne s'est pas contenté, si nous en croyons Plutarque, de renverser les autels de la Grèce ; il a tâché encore de la dépouiller de ses plus beaux ornemens. jusqu'à cet Historien, la Grèce avoit joui de la gloire d'avoir produit les sept Sages si renommés dans l'antiquité ; mais Hérodote lui a enlevé (*b*) Thalès d'un trait de plume,

---

(*a*) Appiani Historia, pag. 1226.

(*b*) Herodot. lib. 1, §. LXX, et la note 208 sur le §. LXXV. Plutarque, Traité de la Malignité d'Hérodote, traduit par Amyot, §. XVI.

en disant que les ancêtres de ce Philosophe étoient originaires de Phénicie. Ayant eu occasion de parler de Pittacus, il s'est bien gardé, ajoute Plutarque, de raconter le beau fait d'armes de ce Philosophe contre Phrynon, Général des Athéniens, et de faire mention de la récompense qu'il demanda aux habitans de Mytilène. On sait que Pittacus s'étant engagé dans un combat particulier contre Phrynon, qui étoit vigoureux et de grande taille, l'enveloppa d'un filet et le tua; et qu'ayant jeté son dard, il ne demanda pour toute récompense aux Mytiléniens, qu'un champ de la même étendue en quarré, que l'espace que son trait avoit parcouru. Au lieu de raconter une si belle action, Hérodote rapporte comment le poète Alcée jeta ses armes, et prit la fuite dans une bataille. Plutarque observe là-dessus qu'en omettant ainsi les traits (*a*) honorables pour les Grecs, et en publiant avec soin ceux qui sont à leur honte, Hérodote a vérifié le proverbe, qui dit que l'envie et la joie qu'on a du mal d'autrui proviennent de la même tige.

Cette critique me paroît si absurde, que je ne daignerois pas y répondre, si je ne m'étois fait un devoir de donner une réfutation complète du Traité de Plutarque. En disant que les ancêtres

(*a*) Plutarque, Traité de la Malignité d'Hérodote, §. XVI. *Voyez* la note 31.

de Thalès étoient sortis de la Phénicie, Hérodote n'a prétendu en aucune sorte priver la Grèce de l'un de ses Sages : quel tort en effet la remarque de l'Historien sur l'origine de Thalès fait-elle à la Grèce? Quoique issu d'ancêtres Phéniciens, Thalès en est-il moins Grec de naissance? en a-t-il moins été élevé et nourri à Milet? Hérodote nous dit-il que Thalès ait puisé ailleurs que dans le sein de la Grèce même, la sagesse et les lumières qui l'ont élevé au rang des Sages? Car enfin, si un pays tire quelque lustre des grands hommes qu'il a produits, c'est moins à raison de la naissance qu'il leur a donnée, qu'à cause de l'excellente éducation par laquelle il les a formés aux sciences et à la vertu (*a*).

Pour ce qui regarde l'action de valeur de Pittacus, dont Hérodote n'a pas fait mention, je dis, 1°. qu'il a pu se faire que cet Historien l'ait ignorée; 2°. quand même il l'auroit eue présente à

(*a*) Hérodote n'est pas le seul auteur qui ait remarqué que Thalès étoit d'une famille originaire de Phénicie. Douris et Démocrite nous l'avoient également appris, comme l'assure Diogène de Laërte, *in Thalete sub init.* Ils avoient fait plus, ils avoient particularisé ce qu'Hérodote avoit dit en général, et nous avoient instruits qu'il étoit de l'illustre maison des Thélides, et Platon ajoutoit qu'il descendoit de Cadmus et d'Agénor. Pourquoi Plutarque ne s'en prend-il pas à ces grands hommes? Par quelle raison attaque-t-il le seul Hérodote? Il est évident que c'est la haine qui lui a dicté cette accusation.

l'esprit, il n'étoit pas obligé de la rapporter. L'objet d'Hérodote n'étoit pas de décrire en détail la longue guerre que les Athéniens firent aux Mytiléniens ; c'est par cette raison qu'il s'est contenté de dire en peu de mots, que cette guerre a été accompagnée d'événemens très-singuliers. 3°. Ayant jugé à propos d'omettre l'action (*a*) de Pittacus, il a pu prendre ce parti par tout autre motif que celui que Plutarque lui suppose ; il faut même être aussi aveuglé par la fureur de critiquer que l'étoit Plutarque, pour imaginer que l'envie ait été le motif de ce silence. Quel Historien fut jamais plus éloigné d'un sentiment si bas, et qui fut jamais plus attentif qu'Hérodote à relever les belles actions des particuliers Grecs, lorsque son sujet le demandoit ? Je n'en veux d'autre témoignage que le récit des batailles de Marathon, de Salamine, de Platées et de Mycale. Après avoir donné à la Grèce en général les éloges qu'elle avoit justement mérités, Hérodote y raconte les belles actions de ceux qui s'y distinguèrent le plus ; il porte même l'attention jusqu'à nommer ceux qui, au juge-

(*a*) L'action de Pittacus étoit plutôt capable de ternir sa gloire que d'en soutenir l'éclat, comme je l'ai prouvé sur le Traité de la Malignité d'Hérodote, §. XVI, note 31. Si Hérodote avoit raconté cette action avec ses particularités, Plutarque n'auroit pas manqué de l'accuser d'avoir cherché à flétrir la réputation de l'un des plus illustres personnages de la Grèce.

ment des combattans, avoient remporté le prix de la valeur.

Mais ce qui prouve, suivant (*a*) Plutarque, qu'Hérodote est mal intentionné pour les Grecs, c'est que dans le même endroit où il omet le fait d'armes de Pittacus, il publie la fuite du poète Alcée.

Cette remarque auroit quelque apparence de raison, s'il étoit vrai que la fuite d'Alcée eût été une anecdote inconnue à la plupart des Grecs, et qu'Hérodote fût le premier qui l'eût publiée; mais l'Historien dit que les (*b*) Athéniens vainqueurs suspendirent les armes d'Alcée dans le temple de Minerve, à Sigée, comme un monument de sa fuite, et que le Poète lui-même avoit composé une pièce de vers (*c*) intitulée εἰς Μυτιλήνην, qu'il avoit adressée à Ménalippe son ami, dans laquelle il racontoit son accident, et plaisantoit apparemment sur sa peur. On voit par ces circonstances que la malignité n'a eu aucune part au récit d'Hérodote, et que la seule raison qui l'ait engagé à transmettre ce fait à la posté-

---

(*a*) Traité de la Malignité d'Hérodote, §. xvi.

(*b*) Herodot. lib. v, §. xcv.

(*c*) M. l'Abbé Geinoz s'est trompé. Cette pièce n'étoit pas intitulée : εἰς Μυτιλήνην, *sur Mytilène*. On en ignore le titre. Hérodote dit : ταῦτα δὲ Ἀλκαῖος ἐν μέλει ποιήσας, ἐπιτιθεῖ ἐς Μυτιλήνην. Mot à mot : « Alcée composa sur ce sujet » une Ode qu'il remit à quelqu'un pour être envoyée à » Mytilène ».

rité, c'est que l'idée d'un Poète, qui loin d'être honteux de sa lâcheté, la publie au contraire dans ses vers, et en fait une matière de plaisanterie, lui a paru singulière, et propre à amuser ses lecteurs. Hérodote n'est pas en cela plus coupable que le seroit un Historien Romain, qui parlant de la bataille de Philippes, diroit que c'est dans cette action qu'Horace (*a*) jeta son bouclier, et prit la fuite : accuseroit-on cet Ecrivain de se plaire à publier les mauvaises actions de ses concitoyens, et d'être mal intentionné envers sa Patrie ?

La critique de Plutarque la mieux fondée en apparence, est celle qui regarde les motifs qui engagèrent les Lacédémoniens et les Corinthiens à entreprendre l'expédition (*b*) contre Polycrate, dont il est parlé au troisième livre d'Hérodote : il s'agissoit de faire rentrer dans Samos un assez grand nombre de citoyens, que le Tyran en avoit

---

(*a*) Horace, à l'imitation d'Alcée, a consigné dans ses vers cette anecdote qui ne lui fait pas d'honneur, lib. II, Od. VII, vers. 9.

> Tecum Philippos et celerem fugam
> Sensi, relictâ non bene parmulâ ;
> Cum fracta virtus, et minaces
> Turpe solum tetigêre mento.

Archiloque s'étoit pareillement vanté dans ses vers d'avoir abandonné son bouclier. *Voyez* ma traduction d'Hérodote, livre I, note 33.

(*b*) Herodot. lib. III, §. XLIV et seq.

chassés, parce qu'ils portoient le joug fort impatiemment, et qu'il y avoit lieu de craindre qu'ils ne se révoltassent. Hérodote dit que les Samiens et les Lacédémoniens ne sont pas d'accord sur les motifs de cette guerre : « Les Samiens, dit-il, » prétendent que la reconnoissance des secours » qu'ils avoient donnés à Lacédémone contre (*a*) » Messène, fut l'unique raison qui engagea les » Lacédémoniens à prendre la défense des ci- » toyens exilés, contre le Tyran ».

Les Lacédémoniens disent au contraire, suivant Hérodote, que leur projet n'étoit pas tant de chasser Polycrate, et de rendre la liberté à Samos, que de punir les Samiens, qui avoient enlevé un grand cratère d'airain, que leur République envoyoit à Crésus, et leur avoient pris une cotte d'armes de lin d'un ouvrage admirable, présent qu'Amasis, Roi d'Egypte, envoyoit à Lacédémone. « On sait cependant, » dit (*b*) Plutarque, qu'il n'y eut jamais de peu- » ple plus avide de gloire, ni plus ennemi de la » tyrannie que celui de Sparte. N'est-ce pas ce » peuple, s'écrie-t-il, qui chassa les Pisistratides » d'Athènes, et les Cypsélides de Corinthe et » d'Ambracie; qui délivra Sicyone de la tyran- » nie d'Æschine, et la ville de Thasus de celle de

(*a*) Herodot. lib. III, §. XLVII.

(*b*) Traité de la Malignité d'Hérodote, traduit par Amyot, §. XXIV.

» Symmaque;

» Symmaque; qui affranchit les Phocéens (*a*) du » joug d'Aulis, et les Thessaliens de celui d'An- » gélus et d'Aristomède? qu'Hérodote nous dise » pour quel autre cratère, et pour quelle autre » cotte d'armes les Lacédémoniens formèrent » toutes ces glorieuses entreprises. Selon Héro- » dote, les Lacédémoniens ont été tout à-la-fois » et les plus méchans et les plus insensés de tous » les hommes; si pouvant alléguer le prétexte le » plus juste et le plus honnête, ils ont mieux » aimé avouer qu'ils n'ont voulu opprimer les Sa- » miens, déjà assez malheureux par eux-mêmes, » que pour se venger d'une petite injure, et pour » satisfaire un ressentiment indigne de la gran- » deur d'ame qu'ils avoient fait paroître jus- » qu'alors ».

« Mais ce n'est pas assez pour cet Historien, » ajoute Plutarque, d'avoir prêté des sentimens » si lâches aux Lacédémoniens, il va prendre la » ville de Corinthe, qui en cet endroit ne se trou- » voit pas sur son chemin, pour l'impliquer dans » ses calomnies : il trouve le moyen de la faire » entrer dans sa narration, et de l'associer à cette » guerre, par un motif aussi honteux et aussi » peu vraisemblable que celui qu'il vient d'attri- » buer aux Lacédémoniens. Les (*b*) Corinthiens,

(*a*) Il falloit dire *les Phocidiens*, parce qu'il s'agit des habitans de la Phocide. Les Phocéens sont les habitans de Phocée, ville de l'Asie mineure.

(*b*) Herodot. lib. III, §. XLVIII.

» dit Hérodote, prirent part avec beaucoup d'ar-
» deur à cette expédition ; ils voulurent se ven-
» ger d'un outrage que les Samiens leur avoient
» fait quelques années auparavant : voici quel est
» cet outrage. Périandre, tyran de Corinthe,
» avoit envoyé à Alyatte, Roi de Lydie, trois
» cents jeunes garçons des premières familles de
» Corcyre, pour en faire des eunuques. Comme
» ceux-ci furent descendus à Samos, les habitans
» leur conseillèrent de se réfugier dans le temple
» de Diane : ensuite leur ayant fourni pendant
» long-temps les alimens nécessaires, ils les sau-
» vèrent de cette sorte des mains de leurs con-
» ducteurs. Voilà ce que l'Historien appelle une
» insulte de la part des Samiens envers les Co-
» rinthiens ; et c'est pour cela que ceux-ci exci-
» tèrent les Lacédémoniens à faire la guerre aux
» Samiens, à qui on ne pouvoit reprocher autre
» chose, que d'avoir été les bienfaiteurs de trois
» cents jeunes Grecs. En mettant une infamie de
» cette espèce sur le compte de la ville de Co-
» rinthe, Hérodote la représente beaucoup plus
» odieuse et plus lâche que n'étoit son tyran.
» Périandre se vengeoit des Corcyréens, qui
» avoient tué son fils ; mais quelle raison les Co-
» rinthiens avoient-ils de punir les Samiens ?
» étoit-ce pour avoir mis obstacle (*a*) à la cruauté

(*a*) Les Corinthiens se croyoient outragés en la personne de Périandre par les Corcyréens qui avoient massacré le

» du tyran? Est-il vraisemblable qu'ils eussent » conservé pendant trois générations entières » un tel ressentiment contre les Samiens, et qu'a- » près avoir gémi si long-temps sous le joug de » Périandre, ils eussent voulu entreprendre de » venger ses querelles, eux qui après s'être affran- » chis de la tyrannie, ne cessèrent d'en abolir les » monumens, et ne voulurent pas qu'il en restât le » moindre vestige? Voilà quelle est l'offense des » Samiens envers les Corinthiens : voyons main- » tenant quelle est la vengeance des Corinthiens » contre les Samiens. Si les Corinthiens, dit Plu- » tarque, étoient véritablement en colère contre » les Samiens, ils ne devoient pas exciter les Lacé- » démoniens à faire la guerre à Polycrate; ils de- » voient au contraire les en détourner, afin que » la tyrannie subsistant dans Samos, les Samiens » demeurassent esclaves, et ne pussent jamais re- » couvrer leur liberté ».

Plutarque ajoute encore un raisonnement, qu'il regarde comme le plus propre à confondre Hérodote : « Pourquoi, dit-il, les Corinthiens » étoient-ils irrités contre les Samiens, qui à la » vérité ont bien voulu, mais n'ont pas pu sau- » ver les enfans des Corcyréens, et n'ont-ils fait » aucun reproche aux Cnidiens, qui les ont sau-

---

fils de ce Tyran. Ils étoient d'ailleurs les ennemis jurés de ceux-ci, parce que l'île de Corcyre avoit été fondée par des exilés de Corinthe.

» vés effectivement, et les ont transportés de Sa-
» mos à Corcyre? Aussi ne voit-on pas que les
» Corcyréens aient rien fait d'extraordinaire
» pour marquer leur reconnoissance aux Sa-
» miens, mais ils ont accordé des honneurs et des
» immunités aux Cnidiens, par des décrets qui
» subsistent encore chez eux : ce furent en effet
» les Cnidiens qui vinrent à Samos avec une
» flotte, qui chassèrent du temple les gardes de
» Périandre, qui firent monter les trois cents
» jeunes Corcyréens sur leurs vaisseaux, et qui
» les ramenèrent à Corcyre. Ce fait est attesté
» par Anténor de Crète, et par Dionysus de
» Chalcide, dans son ouvrage sur les fondations
» des villes ».

C'est ainsi que Plutarque triomphe, lorsqu'il croit avoir trouvé Hérodote en défaut; mais j'ai plusieurs choses à dire pour la justification de notre Historien. J'observe, 1°. qu'Hérodote est bien persuadé que le véritable motif de cette expédition étoit de rendre la liberté à l'île de Samos; Plutarque même en convient, et il lui rend cette justice. 2°. Lorsqu'il dit que les Lacédémoniens se déterminèrent à la guerre par un motif de vengeance, il n'avance pas cela de lui-même, mais il rapporte seulement ce que les Lacédémoniens disoient encore de son temps, ὡς λέγουσι Λακεδαιμόνιοι. 3°. Lorsqu'il dit d'après les Lacédémoniens, que la vengeance fut le prétexte de cette guerre, il s'exprime de manière qu'il ne

donne pas l'exclusion au projet de chasser le tyran Polycrate. Voici ses propres paroles : (*a*) ὡς δὲ Λακεδαιμόνιοι λέγουσι, ὀυκ οὕτω τιμωρῆσαι δεομένοισι Σαμίοισι ἐστρατεύοντο, ὡς τίσασθαι βουλόμενοι τοῦ κρητῆρος τῆς ἁρπαγῆς, τὸν ἦγον τῷ Κροίσῳ, καὶ τοῦ θώρηκος τὸν αὐτοῖσι Ἄμασις ὁ Αἰγύπτου βασιλεὺς ἔπεμψε δῶρον. « S'il faut en croire les Lacédémoniens, ils en» treprirent cette expédition, moins pour accor» der aux exilés les secours qu'ils demandoient, » que pour se venger des Samiens qui avoient en» levé le cratère qu'ils portoient à Crésus, et le » corselet qu'Amasis, Roi d'Egypte, leur en» voyoit en présent ». Nous voyons par ces paroles, que suivant les Lacédémoniens mêmes, le dessein de secourir les Samiens avoit eu quelque part à leur détermination. 4°. Après qu'Hérodote a dit que les Corinthiens prirent les armes pour punir les Samiens de ce qu'ils avoient sauvé les trois cents jeunes Corcyréens, sentant bien que ce prétexte tout seul n'étoit pas vraisemblable, il en ajoute aussi-tôt un autre, en disant que si la haine que les Corinthiens ont eue de tout temps contre les Corcyréens n'eût pas subsisté même après la mort de Périandre, ils n'auroient pas fait la guerre aux Samiens pour la raison qu'il vient de dire. Mais cette haine, dit-il, a commencé (*b*) de régner entre eux depuis la fondation de la

(*a*) Herodot. lib. III, §. XLVII.
(*b*) Id. ibid. §. XLIX.

colonie de Corcyre, et elle subsiste encore aujourd'hui dans toute sa force; et c'est pour cette raison, ajoute-t-il, que les Corinthiens conservoient un ressentiment très-vif contre les Samiens.

Plutarque n'a pas jugé à propos de rapporter cette raison ; elle pouvoit cependant servir de prétexte à la vengeance des Corinthiens, et donner une apparence de vérité aux motifs qu'Hérodote leur attribue. Mais on m'objectera peut-être ce que Plutarque a déjà remarqué; si les Corinthiens, dira-t-on, étoient irrités contre les Samiens, loin de porter les Lacédémoniens à leur faire la guerre, ils devoient au contraire les en détourner; parce qu'ils ne pouvoient pas punir les Samiens plus efficacement qu'en les laissant dans la servitude et l'oppression où les tenoit Polycrate.

Je réponds que leur haine étoit peut-être telle qu'ils voulurent se venger par eux-mêmes, que la perte de la liberté ne leur paroissoit peut-être pas un châtiment assez rigoureux, et que d'ailleurs on ne peut pas répondre de toutes les imaginations et de toutes les fureurs qu'inspire le desir de la vengeance.

Quoi qu'il en soit, je ne conviendrai jamais qu'Hérodote ait imaginé ces prétextes et les ait faussement attribués aux Lacédémoniens et aux Corinthiens, dans la vue de diffamer ces peuples, et pour satisfaire le prétendu penchant

qu'il avoit à calomnier et à médire. On n'imagine pas qu'un Ecrivain qui a passé toute sa vie à faire des voyages et des recherches pour la composition d'un ouvrage aussi considérable que l'est l'Histoire d'Hérodote, et qui dans ses travaux n'a été vraisemblablement soutenu que par l'espérance de s'acquérir une grande réputation, ait voulu en perdre le fruit pour goûter la froide satisfaction de médire de ceux mêmes dont il vouloit gagner l'estime, et mériter l'approbation. En écrivant, Hérodote a eu sans doute plus en vue de plaire à ses contemporains qu'à la postérité; et comment auroit-il pu espérer d'y réussir, s'il avoit pris à tâche de déchirer la réputation de tous les peuples de la Grèce? La lecture publique qu'il a faite de son ouvrage dans (*a*) l'Opisthodome des Jeux Olympiques, en présence de tous les Savans de la Grèce, nous répond de la sincérité de ses vues, et de la droiture de ses intentions, et les applaudissemens qu'il y reçut, sont un témoignage évident de la satisfaction des peuples, et montrent assez que les personnages

(*a*) L'Opisthodome étoit une grande salle dans la partie postérieure du temple de Jupiter Olympien à Elis, où Hérodote récita, pendant la tenue de Jeux Olympiques, une partie de son Histoire, en présence des hommes les plus distingués par leur esprit, par leurs connoissances et par leurs talens, qui s'y étoient rassemblés de toutes les parties de la Grèce. *Lucian. in Herodoto*, *§. 1*, *tom. 1*, *pag. 833.*

les plus éclairés n'ont point remarqué dans ses écrits ce caractère de méchanceté que notre Censeur y trouve.

SECOND MÉMOIRE,

Où l'on s'attache à développer le systéme de morale qu'Hérodote a suivi.

J'AI exposé dans mon premier Mémoire le reproche que Plutarque fait à Hérodote sur ce que, de deux traditions répandues dans la Grèce au sujet des motifs qui avoient engagé les Lacédémoniens et les Corinthiens à secourir les Samiens exilés contre le tyran Polycrate, l'Historien a suivi la moins favorable à la réputation de ces deux peuples. J'ai montré l'injustice du procédé de Plutarque, qui, sans apporter aucune preuve de ce qu'il avance, accuse Hérodote d'avoir imaginé cette tradition pour satisfaire le penchant qu'il avoit à la malignité. J'ai fait voir qu'il n'est pas vraisemblable qu'un Historien, qui n'a pu se proposer d'autre prix de ses travaux que l'estime de sa nation, ait, de dessein prémédité, calomnié les peuples mêmes à qui il vouloit plaire, et que la malignité l'ait aveuglé au point de sacrifier sa gloire et ses plus chers intérêts au plaisir de médire.

Quelle est donc la raison qui a pu engager Hérodote à s'attacher à une tradition également in-

jurieuse à Lacédémone et à Corinthe? Pourquoi, pouvant attribuer l'expédition de ces deux Républiques au généreux projet d'affranchir les Samiens de la tyrannie, ne la fonde-t-il que sur le lâche motif de venger des querelles particulières? c'est ce que je me propose de discuter dans ce Mémoire. Cette discussion me conduira à rendre raison des digressions d'Hérodote, que tant de Lecteurs n'ont blâmées, que parce qu'ils n'avoient pas assez senti le lien par lequel elles tiennent au plan de son Histoire. J'aurai lieu en même temps de développer l'art qui règne dans la méthode d'Hérodote, et de faire connoître les vues, l'esprit et le vrai caractère de cet Historien. Cette recherche me fournira non-seulement une réponse générale à toutes les accusations de Plutarque, mais elle me donnera lieu encore de faire voir que plusieurs récits particuliers où ce Critique a cru entrevoir une bassesse et une méchanceté d'esprit, coulent au contraire de la source la plus noble et la plus pure, et montrent dans notre Historien les vues les plus dignes d'un Philosophe, et un talent auquel n'ont pu atteindre les Ecrivains postérieurs qui ont voulu se distinguer dans le genre historique.

Quoiqu'il y ait tout lieu de croire que dans l'endroit dont il est question, Hérodote n'a suivi la tradition la moins favorable, que parce qu'il l'a crue vraie, et qu'il la tenoit des Lacédémoniens, comme il le dit lui-même; je soupçonne

cependant qu'il y a peut-être été déterminé par une autre raison. Je vois que cette tradition lui fournit une occasion naturelle de raconter plusieurs faits intéressans qu'il avoit à cœur de transmettre à la postérité, et que peut-être il n'auroit pu placer dans aucun endroit de son Histoire sans rompre brusquement le fil de la narration : c'en étoit assez pour engager Hérodote à la suivre. Ceux qui ont lu cet Auteur avec attention, ont dû remarquer le soin avec lequel il se ménage des transitions, et l'art qu'il emploie à lier les divers événemens qu'il raconte. L'Histoire d'Hérodote est, à la vérité, remplie de digressions ; mais il n'y en a aucune qui ne soit préparée par quelque circonstance contenue dans le récit qui la précède. Il est vrai aussi que ces sortes de circonstances ne sont pas toujours essentielles au sujet ; il paroît même que l'Historien en a souvent inséré sans autre dessein que de donner lieu à une digression. Mais de quelque manière que ces digressions soient amenées, elles nous intéressent chacune en particulier par la nature et la diversité des objets qu'elles contiennent ; et réunies avec le fond de l'Histoire, elles forment un tout d'autant plus agréable qu'il est plus varié : bien loin qu'on soit fâché de perdre de vue pour quelques momens le principal objet de l'Histoire, on y revient au contraire avec plus de plaisir. La variété des objets que les digressions présentent, délasse l'esprit du Lecteur,

elle soutient son attention, elle donne même un air de nouveauté aux événemens dont elle a interrompu le récit et dont on va reprendre la suite.

J'ai remarqué que les digressions d'Hérodote ne déplaisoient ordinairement qu'à ceux qui, destitués de goût et insensibles aux beautés de l'art, ne cherchent dans l'Histoire que les faits et les dates. Le dégoût que ces Lecteurs témoignent pour Hérodote, n'a rien qui me surprenne. Comme on ne peut leur plaire qu'en leur présentant des annales sèches et fastidieuses, il est clair que ce n'est pas pour eux qu'Hérodote a écrit. Il est une autre espèce de Lecteurs qui, nés avec du goût, mais impatiens de voir la suite et la fin des grands événemens qu'une Histoire annonce, ne veulent point en être distraits. Ils ne supportent qu'avec peine les digressions qui leur font perdre de vue l'unique objet de leur curiosité. Rebutés des longs détours par où Hérodote les promène, ils regardent son Histoire comme un labyrinthe où ils se perdent. Ils quittent le livre avant que d'avoir achevé de le lire, et ils portent sur tout l'ouvrage un jugement d'autant plus injuste, qu'ils n'en ont pas saisi le plan dans sa totalité. C'est l'erreur et l'injuste préjugé de ces derniers que je me propose de combattre. Mon dessein est de leur montrer de quels plaisirs et de quels avantages ils se privent par trop d'impatience et de précipitation. Je prétends leur faire voir que les digressions d'Hérodote, bien loin de mériter leur

censure, doivent au contraire leur donner la plus haute idée des talens de cet Historien.

Il y a plusieurs sortes de digressions dans Hérodote : les unes ont pour objet les antiquités des nations, les mœurs, les coutumes et la Religion des peuples, la constitution des Etats et la description géographique des pays. Les digressions de cette espèce, quoique la plupart extrêmement longues, n'ont rien cependant qui puisse blesser la délicatesse du Lecteur. La critique est d'autant moins autorisée à les censurer, qu'elles font une partie essentielle du plan d'Hérodote, et que cet Auteur a eu soin de les annoncer et de les comprendre dans sa proposition. Il les a désignées lorsqu'il a dit qu'il raconteroit non-seulement les grandes actions des Grecs et des Barbares, mais encore tout ce qui s'est passé de considérable parmi les hommes, τὰ γενόμενα ἐξ ἀνθρώπων. Il s'explique encore plus clairement sur le dessein qu'il a de remonter jusqu'aux antiquités des nations, quand il dit qu'en faisant le récit des guerres qui se sont élevées entre les Grecs et les Perses, il parlera des grandes et des petites villes, des anciennes et des nouvelles cités, parce que la plupart de celles qui étoient très-grandes autrefois, ont beaucoup perdu avec le temps de leur ancienne splendeur, et sont devenues peu considérables : Προβήσομαι ἐς τὸ πρόσω τοῦ λόγου, ὁμοίως μικρὰ καὶ μεγάλα ἄστεα ἀνθρώπων ἐπεξιών. τὰ γὰρ τοπάλαι μεγάλα ἦν, τὰ πολλὰ αὐτῶν σμικρὰ γέγονε.

Il y a dans Hérodote d'autres digressions moins étendues qui coupent en une infinité d'endroits la narration des démêlés des Grecs et des Barbares. Elles tendent la plupart à répandre du jour sur les faits que l'Historien raconte, à développer les causes de certains événemens, à faire connoître les nouveaux personnages qui paroissent sur la scène, et à montrer les prédictions des Devins et l'accomplissement des Oracles, objets toujours intéressans pour une nation religieuse, telle que la Grecque, qui croyoit que tout étoit réglé par les ordres d'une providence supérieure, et qui avoit coutume de consulter les Dieux sur le succès de toutes ses entreprises, et quelquefois même sur les événemens les moins considérables.

Ces sortes de digressions n'ont pas besoin d'être justifiées; elles sont amenées si naturellement, que la critique la plus sévère est forcée de les approuver. Telle est la digression du premier livre où Hérodote représente l'état actuel des deux plus puissans peuples de la Grèce, je veux dire des Athéniens et des Lacédémoniens, lorsque Crésus rechercha leur alliance pour fortifier son armée et attaquer Cyrus avec plus de succès. Il étoit non-seulement agréable au lecteur Grec de détourner un moment les yeux de dessus la Lydie pour voir le tableau de son propre pays, mais il étoit encore nécessaire que tous les Lecteurs en général fussent instruits de la situation

où étoient alors les affaires de la Grèce, et de l'espèce de secours que Crésus pouvoit en attendre pour l'expédition qu'il méditoit.

Telles sont encore les courtes digressions du second livre, où parlant des Dieux et des cérémonies religieuses de l'Egypte, l'Historien en prend occasion de rechercher l'origine du culte des Dieux, des oracles et des mystères établis dans la Grèce. Rien n'étoit par lui-même plus intéressant pour les Grecs que cette espèce de recherches; et dans l'endroit où elles sont placées, elles produisent un effet d'autant plus agréable, qu'elles réveillent, par la variété des objets, l'attention du Lecteur qui commençoit à se lasser du long récit des antiquités et des usages des Egyptiens.

Enfin il y a dans Hérodote une troisième espèce de digressions qu'on est d'autant plus porté à blâmer, que le rapport qu'elles ont au plan général de l'Histoire est moins sensible. Ces digressions contiennent des faits détournés qui paroissent d'abord étrangers au fil de la narration. Elles offrent quelquefois des récits de malheurs ou de méchantes actions que l'Auteur auroit pu, ce semble, passer sous silence. Bien plus, on diroit qu'il fait une espèce de violence à son texte pour les y introduire; elles ne tiennent assez souvent qu'à une circonstance insérée à dessein dans le récit qui les précède, ou à une tradition peu vraisemblable que l'Historien paroît n'avoir

tices, de leurs cruautés et de leurs perfidies? Quel objet plus intéressant et plus instructif l'Historien peut-il présenter à ses Lecteurs, que les accidens imprévus qui troublent tout-à-coup le bonheur de la vie, et qui terminent quelquefois par une catastrophe subite, un long cours de prospérités? Quoi de plus digne de notre attention que ces coups terribles de la fortune, qui renversent les trônes les mieux affermis en apparence, et qui précipitent les Rois et les Grands de la terre, du plus haut point de puissance et de gloire, dans l'esclavage, dans le tombeau ou dans des abîmes de malheurs? N'est-ce pas dans ces tableaux bien mieux que dans le récit des événemens ordinaires, que nous apprenons à connoître l'incertitude de notre sort, la vanité des biens que nous recherchons, et les conditions auxquelles nous sommes obligés de vivre? Est-il rien de plus important pour nous que cette espèce de connoissances; et l'Historien qui se permet des digressions pour nous la procurer, peut-il être censé avoir eu d'autres desseins que celui de nous instruire?

Il faudroit être aussi prévenu et aussi passionné que l'étoit Plutarque, pour imaginer qu'Hérodote ait cherché à médire et à insulter au genre humain par ces sortes de digressions. Quoi qu'en dise ce Critique, le caractère de notre Historien n'étoit pas tel qu'il s'est efforcé de nous le faire croire. Pour peu d'attention qu'on apporte à la

lecture de son Histoire, on reconnoît la droiture de ses vues et la pureté de ses intentions. Je vais tâcher de faire envisager cet ouvrage du vrai point de vue où il faut être pour s'en former une juste idée, et pour en sentir tout le mérite. Plus je l'ai médité, plus j'ai eu lieu de me persuader qu'Hérodote a eu en vue d'en faire un ouvrage moral.

Cet Auteur ne s'est pas seulement proposé de travailler à la gloire de sa Patrie, en publiant comme Historien les grandes victoires qu'elle a remportées sur les Perses, ni de satisfaire notre curiosité en nous apprenant ce qui s'est passé de plus remarquable parmi les hommes; mais il a eu encore dessein en qualité de Philosophe, d'instruire tous les hommes de ce qui leur étoit le plus important de savoir pour la conduite de la vie. Il n'ignoroit pas que l'Histoire est par elle-même une source de toutes sortes de réflexions morales et politiques; mais il n'a pas cru devoir se borner à des instructions si vagues et si arbitraires.

Il a voulu de plus établir d'une manière plus particulière, certaines maximes qui étoient le fruit de ses propres réflexions, et dont il avoit eu occasion de se convaincre en recueillant les monumens de son Histoire.

Il nous expose, dès le commencement du premier livre, le précis de sa doctrine, afin que nous puissions en voir les preuves dans les divers événemens qu'il va raconter; et pour donner plus de

poids à ses maximes, il les met dans la bouche d'un des sept Sages de la Grèce. C'est dans l'entretien de Solon avec Crésus qu'Hérodote établit les maximes dont je parle ; et c'est-là aussi qu'il faut chercher la raison de ces digressions qui ont été l'objet de tant de critiques.

L'Historien nous y apprend, entre autres choses, qu'on ne doit pas se laisser éblouir par l'éclat de la puissance et des richesses, qu'un homme qui jouit d'une fortune médiocre est souvent plus heureux que celui qui est assis sur le trône ; qu'on ne peut se soustraire aux ordres du destin ; qu'ici-bas tout est soumis aux caprices (*a*) d'une Divinité envieuse qui se plaît à confondre l'orgueil et la vanité des hommes et à troubler leur félicité; que par conséquent on ne peut dire qu'un homme a été véritablement heureux que lorsqu'il a terminé heureusement sa vie.

Tel est le précis de la philosophie morale d'Hérodote, et telles sont les maximes de sagesse qu'il a eu le plus à cœur de nous inculquer. Il a regardé la persuasion de ces maximes comme le fruit le plus précieux qu'on puisse retirer de l'Histoire ; aussi n'a-t-il laissé échapper aucune occasion de les prouver par les exemples les plus éclatans.

On peut ranger ces exemples en deux diffé-

(*a*) Je ne crois pas cela tout-à-fait exact. *Voyez* page 550 note, et page 552 note.

rentes classes : les uns se présentent tout naturellement dans le tissu de l'Histoire ; les autres y sont insérés par manière de digression. Je ferai observer dans les uns et les autres un rapport marqué avec les maximes énoncées dans le discours de Solon : je dis plus, ce rapport ou cette allusion se manifestera par les expressions mêmes de ce Sage, qu'on trouvera répétées dans le récit des événemens. Je commence par les accidens funestes que le fil de la narration offre naturellement à la plume d'Hérodote.

Atys, fils de Crésus, Adraste, fils de Gordias, Roi de Phrygie, et Crésus lui-même, sont les premières victimes de la fatalité du destin ou de la colère des Dieux, qu'Hérodote présente à nos regards. Nous voyons dans Atys un Prince infortuné qui, quoique menacé par un songe qu'avoit eu Crésus, de périr d'un coup de javelot, emploie néanmoins les plus vives sollicitations pour obtenir la permission d'aller à une chasse où il devoit être tué, et où il meurt effectivement.

Adraste, plus malheureux encore qu'Atys, ayant tué involontairement son frère, fut chassé de la Cour de Phrygie : abandonné des siens, et destitué de tout secours humain, il se réfugie en Lydie ; Crésus le reçoit, le purifie de son meurtre, et le comble de bienfaits ; il le charge de veiller à la conservation de son fils dans la fameuse chasse du sanglier qui ravageoit les champs des Mysiens. L'infortuné Adraste lance son javelot sur la bête,

il la manque, et il tue de ce même coup Atys, que Crésus avoit confié à sa garde. Enfin, détestant la vie, et se regardant comme le plus malheureux de tous les hommes, il se tue lui-même sur le tombeau de ce jeune Prince Lydien. Que ne m'est-il permis de m'étendre sur ces terribles événemens? Que ne puis-je représenter dans une traduction fidelle, la douleur et les plaintes de Crésus, la pompe funèbre d'Atys, et le désespoir du malheureux Adraste, tels qu'Hérodote les a exprimés? Ce récit est rempli de beautés inimitables : les Poètes tragiques ne nous ont point offert de scène plus touchante ; mais ce n'est pas ici le lieu de relever les beautés du style et les divers talens de notre Historien ; il me suffira d'observer que les expressions poétiques dont il se sert, le ton pathétique dont il anime sa narration, et le soin qu'il prend de détailler toutes les circonstances de ces tristes événemens, montrent combien il en étoit frappé lui-même, et combien il les croyoit dignes de notre attention. Il ne nous permet pas de douter que par ces récits de malheurs, son dessein ne fût de vérifier les maximes qu'il venoit d'avancer dans le discours de Solon. La transition qui lie ces événemens au discours qui les précède, en est une preuve suffisante. « Solon, dit l'Historien, ne fut pas plutôt
» parti de la Cour de Lydie, que Crésus éprouva
» les effets de la vengeance divine, en punition,
» comme on peut le conjecturer, de ce qu'il s'étoit

» regardé comme le plus heureux de tous les » hommes ». Μετὰ δὲ Σόλωνα οἰχόμενον, ἔλαβε ἐκ θεῶν νέμεσις μεγάλη Κροῖσον, ὡς εἰκάσαι, ὅτι ἐνόμισε ἑωυτὸν εἶναι ἀνθρώπων ἁπάντων ὀλβιώτατον.

Ce même dessein d'Hérodote n'est pas marqué moins visiblement dans la situation tragique où il représente Crésus, lorsque condamné par Cyrus à être brûlé vif, il s'écrie sur le bûcher : *ô Solon!* Cette voix, en exprimant les regrets de Crésus, nous rappelle à l'esprit les importantes vérités que Solon lui avoit dites, et dont ce malheureux Prince ne faisoit alors qu'une trop funeste expérience.

Avant que de rapporter la fatale expédition de Cyrus contre les Massagètes, et l'ignominie où la tête de ce Prince fut exposée par l'ordre de Tomyris, l'Historien a eu soin de faire observer que Cyrus avoit porté la vaine gloire jusqu'au point de se croire invincible et égal aux Dieux ; voulant, par l'opposition du châtiment au crime, justifier le propos de Solon, qui avoit dit que Dieu est jaloux de sa gloire, et qu'il se plaît à confondre les orgueilleux.

On reconnoît le même esprit dans le récit de la mort de Cambyse. Hérodote observe que ce Prince montant à cheval, se blessa dans le même endroit de la cuisse où il avoit frappé le Dieu Apis, voulant nous faire regarder cet accident comme un effet de la vengeance divine, et comme une juste punition de l'impiété de Cam-

byse. L'Historien met encore dans la bouche de ce malheureux Prince une sentence qui a un rapport bien marqué à la doctrine de Solon, lorsqu'il lui fait dire qu'il a ordonné la mort de son frère Smerdis avec plus de précipitation que de prudence ; mais qu'il n'est pas dans le pouvoir de l'homme de se soustraire aux dispositions et aux ordres du (a) Destin.

L'Histoire de Polycrate, tyran de Samos, à qui tout réussit dans la vie, qu'aucun accident fâcheux n'afflige, mais qui termine ce long cours de prospérités par une mort infâme, est un de ces traits frappans qui ne nous laissent aucun doute sur le dessein de notre Historien. C'est ici où il répète les mêmes expressions dont il s'étoit servi dans le discours de Solon. Il nous représente Amasis, Roi d'Egypte, écrivant à Polycrate, et lui mandant que ses prospérités continuelles ne lui font pas plaisir, sachant que Dieu est envieux de la félicité des hommes, *τὸ Θεῖον ἐπισταμένῳ ὡς ἔστι φθονερόν*, qu'il desire à la vérité que ses amis et ses hôtes réussissent dans la plupart de leurs projets et de leurs entreprises, mais

(a) Cette traduction ne me paroît pas tout-à-fait exacte. Il me semble qu'Hérodote ne reconnoît nulle part cet être fantastique que l'on a appelé Destin. C'est toujours Dieu, la vengeance Divine, la Providence, qui répand avec sagesse sur les hommes les biens et les maux. Cela regarde le liv. III, §. LXIV.

qu'il veut aussi qu'ils éprouvent quelques contrariétés de la part de la fortune.

Nous retrouvons ces mêmes expressions touchant la Divinité, dans le fameux entretien de Xerxès avec Artaban ; elles y sont accompagnées des mêmes réflexions sur les accidens, les calamités, les peines et la briéveté de cette vie. Xerxès étant arrivé à Abyde, monta sur une colline pour jouir du spectacle de ses armées. L'Historien dit que ce Monarque voyant la terre et la mer couvertes de ses troupes et de ses vaisseaux, se félicita d'abord de commander à tant d'hommes; mais qu'un moment après, il versa des larmes, considérant que dans cent ans, il ne resteroit pas un seul de ces hommes sur la terre. Artaban enchérit encore sur la pensée de Xerxès; il ajoute que la briéveté de la vie n'est pas la seule chose qui rende le sort de l'homme digne de compassion ; mais que ce qui doit nous le faire plaindre, c'est que dans le court espace de temps que dure la vie, il n'est aucun mortel qui soit assez constamment heureux pour ne pas desirer plus d'une fois d'être mort plutôt que d'être en vie. « Car (*a*) les malheurs, dit-il, qui surviennent, et les maladies qui accablent, font paroître la vie longue, quoiqu'elle soit très-courte » par elle-même ; et la mort devient alors un refuge que l'homme préfère à une vie de douleurs

(*a*) Herodot. lib. VII, §. XLVI.

» et de traverses. C'est ainsi que Dieu, après nous » avoir fait goûter les douceurs de la vie, montre » qu'il est jaloux de notre félicité ». Ὁ δὲ Θεὸς γλυκὺν γεύσας τὸν αἰῶνα, φθονερὸς ἐν αὐτῷ εὑρίσκεται ἐών.

Est-il enfin une preuve plus éclatante des vérités qu'Hérodote a annoncées dès le commencement de son ouvrage, que celle que Xerxès lui-même nous fournit ? Ce Prince orgueilleux, qui avoit transporté dans la Grèce toutes les forces de l'Asie ; qui avoit fait châtier la mer, et qui avoit voulu assujettir les élémens à son empire ; ce Prince, dis-je, lorsque nous le voyons fuir après la bataille de Salamine, et retourner dans ses Etats tout tremblant, et suivi seulement d'un petit nombre de courtisans, ne nous retrace-t-il pas tout ce qu'Hérodote avoit dit sur l'instabilité des choses humaines, sur les revers de la fortune, sur les vengeances de cette Divinité jalouse, qui se plaît à confondre l'orgueil et à troubler le bonheur des mortels ? Ne diroit-on pas même qu'Hérodote, qui auroit dû, ce me semble, terminer son Histoire à la bataille de Mycale, ne la pousse plus loin que pour achever de nous convaincre de la vérité de ces maximes, en nous racontant les foiblesses, les passions honteuses et les déréglemens de ce malheureux Prince, et en nous représentant les chagrins dont il fut accablé, le sang de sa famille qu'il fit répandre, et les troubles dont il fut agité le reste de sa vie, en punition de son orgueil et de sa vanité ?

Je pourrois appuyer mon opinion d'un plus grand nombre d'exemples de même espèce. L'Histoire d'Hérodote en fournit presque à chaque page ; mais la crainte de donner inutilement trop d'étendue à ce Mémoire, m'oblige de me borner à ceux que je viens de rapporter. Je passe aux exemples qu'Hérodote a insérés dans son texte par manière de digression. Ceux-ci méritent d'autant plus que je m'y arrête, qu'ils montrent plus sensiblement les vues que j'attribue à cet Auteur, et qu'ils me fournissent un moyen naturel de réfuter la plupart des critiques de Plutarque.

Quoique le plan qu'Hérodote s'est tracé lui ait offert une infinité d'occasions naturelles d'établir ses maximes, cet Auteur n'a pas cru cependant devoir négliger quelques autres traits d'histoire qui avoient rapport au même objet, mais qui étant d'une date antérieure aux événemens qu'il racontoit, ne pouvoient trouver place dans le texte que par manière de digressions. Je mets de ce nombre l'Histoire de Périandre et de son fils Lycophron, que nous lisons dans le troisième livre.

Périandre étoit un de ces hommes ambitieux qui, après avoir joui long-temps de tous les avantages que peut procurer la Tyrannie, ont été accablés de malheurs et de chagrins dans leur vieillesse. Ce Tyran avoit fait mourir Mélisse sa femme, sur un soupçon d'infidélité, ou par un transport de jalousie. Depuis ce meurtre, il ne

cessa d'être agité des plus cuisans remords. Il avoit eu deux fils de Mélisse : l'aîné n'avoit reçu de la Nature aucun des talens nécessaires pour soutenir le poids de la souveraineté ; le cadet, qui s'appeloit Lycophron, étoit au contraire d'un heureux naturel, et son père le destinoit pour son successeur au gouvernement de Corinthe. Ces deux enfans ayant obtenu la permission d'aller passer quelques jours chez Proclès, Tyran d'Epidaure, leur aïeul maternel, apprirent de lui que Périandre avoit fait mourir leur mère. L'aîné ne fit pas attention à ce propos; mais Lycophron en conçut une si grande aversion pour son père, qu'à son retour, il ne voulut plus lui parler. Périandre, irrité de la mutinerie de son fils, le chassa de sa maison et défendit aux habitans de Corinthe de le recevoir chez eux, de lui donner à manger, et même de lui parler. Malgré toutes ces rigueurs, Lycophron persista dans son obstination. Périandre le voyant défait, languissant et sur le point de périr de faim, en eut pitié, et prit le parti de l'envoyer dans l'île de Corcyre. Enfin, accablé par le poids des années, et ne pouvant plus vaquer aux affaires du gouvernement, il manda son fils pour venir prendre possession de la souveraine puissance ; et afin de l'y engager, il se condamna lui-même à passer le reste de ses jours à Corcyre ; mais les Corcyréens, craignant que Périandre ne vînt habiter leur île, tuèrent Lycophron.

C'est ainsi, suivant Hérodote, que ce malheureux Tyran perdit le seul héritier capable de lui succéder dans la Tyrannie. Meurtrier de sa femme, objet d'horreur pour ses propres enfans, détesté de tous ses sujets, il se vit sans appui sur la fin de sa vie, et il eut le chagrin en mourant, de voir tomber avec lui sa puissance et la famille des Cypsélides. Voilà à quoi aboutirent les inquiétudes et les alarmes continuelles que lui causa la crainte de perdre ses Etats : voilà quel fut le fruit des meurtres et des violences de toute espèce qu'il commit par le conseil de Thrasybule, Tyran de Milet.

On sent d'abord combien cette Histoire étoit propre à confirmer les maximes philosophiques d'Hérodote, et on peut juger par-là du desir qu'il avoit de la raconter ; mais il étoit difficile de la faire entrer dans son texte sans rompre le fil de la narration. Le règne de Périandre étoit antérieur de trois générations, aux événemens qui font le sujet du troisième livre. Hérodote ne pouvoit donc raconter les malheurs de ce Tyran qu'à la faveur de quelque circonstance qui donnât occasion à ce récit : or, il l'a trouvée cette circonstance précieuse à ses vues, dans la tradition qui portoit que les Corinthiens n'avoient pris part à l'expédition de Samos que par un motif de vengeance; et c'est une des raisons, sans doute, qui l'ont déterminé à préférer cette tradition, tout injurieuse qu'elle pouvoit être à la

mémoire des Corinthiens, à celle qui portoit qu'ils avoient pris les armes par le glorieux motif d'affranchir les Samiens du joug de la tyrannie. Ayant une fois dit que le motif qui avoit armé les Corinthiens, étoit un projet de vengeance, l'Historien s'est vu dans l'obligation de parler de l'offense que les Corinthiens avoient reçue de la part des Samiens, et de raconter comment ceux-ci avoient sauvé les trois cents enfans des Corcyréens que Périandre envoyoit à Alyatte, Roi de Lydie, pour en faire des Eunuques, et comment, en rendant service aux Corcyréens, ils avoient offensé les Corinthiens qui regardoient comme leurs ennemis tous ceux qui obligeoient les habitans de Corcyre. Après avoir fait mention de ce trait de cruauté de Périandre, il étoit naturel encore que l'Historien rapportât ce qui avoit si fort irrité le Tyran contre les Corcyréens, et qu'il racontât par conséquent la mort de Lycophron, l'aversion de ce jeune homme contre son père, et enfin tous les malheurs domestiques qui accablèrent Périandre.

Tel est le caractère qui distingue la narration d'Hérodote de celle de tous les Ecrivains qui l'ont suivi. Tel est l'art auquel cet Historien a recours lorsqu'il ne peut autrement faire entrer dans son Histoire des récits intéressans et propres à appuyer son système de morale. Il s'attache quelquefois à une tradition peu vraisemblable, il profite d'un bruit qui se sera répandu dans la Grèce,

et la moindre circonstance lui devient précieuse, dès qu'elle lui procure une occasion de narrer des événemens qui ont un rapport direct à ses vues philosophiques.

Je crois devoir faire observer qu'on abuseroit de ce que je dis touchant le caractère et l'art d'Hérodote, si on en vouloit conclure qu'il n'est pas digne de foi dans la plupart de ses récits. Il est à remarquer que lorsque cet Historien rapporte une tradition peu vraisemblable, et qu'il en prend occasion de raconter des événemens qui rentrent dans ses vues, il a coutume de citer ses garants, il ne prend rien sur son compte, et il n'affirme que les choses dont il a une connoissance certaine. Il a prévenu ses lecteurs en plus d'un endroit de son Histoire, sur l'obligation que le devoir d'Historien lui impose de rapporter tout ce qu'il a entendu dire : d'ailleurs, jamais Historien ne marqua plus de zèle pour découvrir la vérité; témoins les voyages qu'il fit dans l'Afrique, l'Egypte, la Babylonie, la Perse, l'Asie mineure et la Scythie même, dont il ne donne la description que sur le témoignage de ses propres yeux. J'aurai lieu, avec le temps, de le justifier (*a*)

(*a*) La mort de M. Geinoz l'a empêché de tenir l'engagement qu'il avoit pris. C'est elle aussi qui nous a privés de la suite de ses Observations critiques sur le texte de notre Historien. Celles qu'on a publiées sur le premier livre dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, nous font regretter la perte des autres.

contre ceux qui l'ont mal-à-propos accusé d'avoir rempli son Histoire de fables et de mensonges.

Je reviens à mon sujet. L'observation que j'ai faite sur le caractère de la narration d'Hérodote, est nécessaire pour l'intelligence de plusieurs endroits de cet Historien ; et c'est pour ne l'avoir (*a*) pas faite, que Plutarque a tant blâmé certaines digressions d'Hérodote, et en particulier celle où il est question des motifs qui engagèrent la guerre contre Samos. Dans le choix qu'Hérodote a fait de la tradition la moins favorable aux Corinthiens et aux Lacédémoniens, Plutarque n'a vu qu'une méchanceté de caractère et une envie de déchirer ces peuples. Nous n'en devons pas être surpris : il avoit intérêt à trouver Hérodote coupable, et à relever plusieurs fautes de cette espèce dans le cours de son ouvrage, pour montrer que tout ce qu'il a dit contre les Béotiens, n'étoit qu'une suite de la méchanceté de son caractère. J'ai fait voir dans le précédent Mémoire, qu'il n'est pas probable qu'Hérodote ait eu aucune intention de noircir la réputation des Corinthiens et des Lacédémoniens; je viens d'exposer le véritable motif qui a porté cet Historien à suivre la tradition qui lui a été tant reprochée par

(*a*) Je suis très-persuadé que Plutarque avoit été frappé de cette observation, ainsi que M. Geinoz, mais qu'il n'a eu garde d'en faire mention, parce qu'il n'auroit pu satisfaire le ressentiment qu'il avoit contre notre Historien.

Plutarque; il ne me reste qu'à produire encore quelques exemples de ces digressions, dont Hérodote se sert lorsqu'il ne peut autrement faire naître l'occasion de raconter des événemens propres à ses vues.

Un endroit singulier, qui marque bien le caractère d'Hérodote, et l'empressement qu'il avoit de raconter des faits favorables à son systême, est le discours de Sosiclès, Corinthien, dans l'assemblée des députés de la Grèce. Les Lacédémoniens, jaloux de voir jusqu'à quel point de prospérité et de puissance la république d'Athènes étoit montée depuis qu'elle avoit repris le gouvernement démocratique, proposent à leurs alliés de rétablir Hippias dans la possession de la Tyrannie. Sosiclès s'élève contre cet avis; il témoigne l'étonnement où il est de voir que les Lacédémoniens qui jusqu'alors avoient été les ennemis déclarés des Tyrans, et les protecteurs de la liberté des villes Grecques, songeoient à faire rentrer les Pisistratides dans Athènes. On s'attend que l'Orateur Corinthien va déclamer contre la Tyrannie, et opposer les raisons les plus fortes à un projet si indigne. Non, ce n'est point par la voie du raisonnement que Sosiclès combat la proposition des Lacédémoniens. Hérodote saisit cette occasion pour lui faire raconter la manière dont la Tyrannie des Cypsélides s'est érigée, et les maux qu'elle causa dans la ville de Corinthe. L'Historien ne se borne pas dans ce récit aux circons-

tances

tances qui peuvent faire sentir les inconvéniens de la Tyrannie; mais il rapporte l'Oracle qui avoit annoncé la naissance et la future grandeur de Cypsélus, fils d'Eétion; il décrit la conspiration des Bacchiades contre la vie de cet enfant; il rapporte la manière dont il fut conservé, et il a soin de faire remarquer que la Providence divine ne le sauva des mains des Bacchiades, que parce qu'il devoit être un jour le fléau de Corinthe, et qu'il falloit que cette malheureuse ville fût exposée à toutes sortes de calamités, ἔδει (a) δὲ ἐκ τοῦ Ἠετίωνος γόνου Κορίνθῳ κακὰ ἀναβλαστεῖν. Ces détails paroissent étrangers au but de l'Orateur, qui n'avoit autre chose à prouver, sinon que la Tyrannie est le plus grand de tous les maux qui puissent affliger un Etat; mais ils ne le sont pas au dessein d'Hérodote, dont un des principaux objets est de vérifier dans le cours de l'Histoire, les sentences et les maximes qu'il a avancées au commencement de son ouvrage, et de montrer que tout est accident dans la vie, que les hommes ne peuvent se soustraire aux ordres du Destin, qu'ils sont soumis aux caprices d'une Divinité jalouse de leur félicité.

Hérodote emploie encore le même artifice dans le discours qu'il fait prononcer à Leutychide, Roi de Sparte, lorsque ce Prince (b) veut en-

---

(a) Herodot. lib. v, §. XCII.
(b) Id. lib. VI, §. LXXXVI.

gager les Athéniens à lui rendre les dix principaux citoyens d'Egine qu'il avoit mis en dépôt à Athènes. Au lieu d'insister sur les principes du droit naturel, et d'alléguer les raisons qui établissent la nécessité de la bonne-foi parmi les hommes, Leutychide raconte fort au long l'histoire d'un Lacédémonien nommé Glaucus, fils d'Epicyde, qui vivoit trois générations avant lui. Il dit que ce Glaucus avoit la réputation d'être l'homme de son temps le plus attaché aux principes de la probité et de la justice; que la renommée ayant publié ses vertus jusques dans l'Asie mineure, un riche Milésien réduisit la moitié de son bien en argent; qu'il apporta cet argent à Lacédémone, et qu'il le mit en dépôt chez Glaucus, ne croyant pas que sa fortune fût en sûreté à Milet, à cause des troubles qui agitoient l'Ionie; que Glaucus donna une marque au Milésien, à la représentation de laquelle il pourroit reconnoître la personne à qui il faudroit restituer le dépôt; que les enfans du Milésien vinrent longtemps après à Lacédémone avec la marque dont on étoit convenu, pour redemander le bien de leur père; que Glaucus fit semblant de ne pas savoir de quoi ils vouloient lui parler; qu'ensuite il alla à Delphes pour demander à l'Oracle si, étant cité en justice, il devoit jurer qu'il n'avoit pas reçu ce dépôt; que la Pythie lui répondit en ces termes : « Glaucus, fils d'Epicyde, il t'est » plus avantageux pour le présent de jurer et de

» t'approprier cet argent; jure, puisque l'homme » juste n'est pas moins sujet à la mort que l'in- » juste; mais sache que le parjure a un fils qui n'a » point de nom, et qui sans avoir des pieds et des » mains, court avec une vîtesse incroyable; et » qu'en peu de temps, il renverse la maison et » fait périr la postérité de celui qui s'est rendu » coupable d'un faux serment; qu'au contraire, » la maison du juste et sa postérité seront com- » blées de biens ». Leutychide ajoute que Glaucus effrayé par la réponse de l'Oracle, rendit l'argent; mais que la Pythie lui dit qu'il n'étoit pas moins criminel pour avoir tenté le Dieu, que s'il avoit retenu le dépôt. Il dit encore que, de son temps, la famille de Glaucus étoit entièrement éteinte, et qu'il ne restoit à Sparte aucun vestige de sa postérité.

Il est à remarquer que cet exemple, quoique beau en lui-même, manque de justesse dans l'application qu'en a faite Hérodote. Les Athéniens, suivant cet auteur, n'étoient pas dans la même obligation de restituer le dépôt qu'on leur avoit confié. Lorsque Cléomène et Leutychide, Rois de Sparte, déposèrent à Athènes les dix principaux citoyens d'Egine qu'ils avoient pris pour otages, ils savoient que les Eginètes n'avoient pas de plus cruels ennemis que les Athéniens. Ces deux Rois ne devoient donc pas s'attendre qu'on les leur rendît dès qu'ils les redemanderoient. Il est certain, d'ailleurs, par le témoignage même d'Hé-

rodote, que Cléomène et Leutychide n'avoient remis les dix Eginètes entre les mains des Athéniens que par un sentiment de vengeance, et que leur intention ne fut pas alors de les mettre dans un lieu d'où ils pourroient facilement les retirer. Or, puisque ces deux dépôts que Leutychide compare tacitement étoient différens dans plusieurs circonstances, il s'ensuit que les Athéniens n'avoient pas les mêmes châtimens à craindre que Glaucus, supposé qu'ils ne rendissent pas les Eginètes; et nous devons présumer qu'Hérodote avoit assez de justesse d'esprit pour sentir que ce discours de Leutychide ne devoit pas produire sur eux l'effet pour lequel il avoit été composé.

Quel étoit donc le dessein d'Hérodote en faisant raconter à Leutychide l'histoire de Glaucus? je ne vois pas qu'il pût avoir d'autre dessein que celui d'apprendre en général à son lecteur que la volonté seule de manquer aux devoirs de la justice et de la probité étoit punie sévèrement par les Dieux, et de rapporter le fameux Oracle de Delphes au sujet du parjure. C'est ainsi qu'Hérodote a coutume d'insérer de temps en temps dans sa narration des faits singuliers qui, en piquant la curiosité du lecteur, l'instruisent des plus importantes vérités de la morale. Les occasions qu'il saisit pour raconter ces sortes d'événemens ne sont pas toujours naturelles et également heureuses; mais cet Auteur aime

mieux faire une espèce de violence à son texte, et sortir en quelque manière des bornes d'une exacte vraisemblance, que de ne pas rapporter des événemens qu'il croit propres à l'instruction de ses lecteurs. Il est bon d'observer ici que plus la manière dont ces récits sont amenés paroît forcée, mieux elle prouve le dessein que j'attribue à Hérodote d'avoir voulu établir, en écrivant l'Histoire, un système de philosophie morale qui lui étoit particulier.

Si je croyois qu'il fût nécessaire de produire un plus grand nombre d'exemples pour appuyer mon opinion, je pourrois rapporter ici l'histoire de Phérétime, Reine de la Cyrénaïque, qui, en punition des cruautés énormes qu'elle exerça sur les habitans de Barcé, pour venger la mort de son fils Arcésilaüs, fut mangée des vers, et fit voir en mourant, comme le remarque Hérodote, que la vengeance portée à un certain excès déplaît à Dieu, et attire les plus grands malheurs sur les hommes. Je pourrois encore rapporter ce fameux trait de vengeance de l'eunuque Hermotime, favori de Xerxès, qu'Hérodote raconte dans son huitième livre, et plusieurs autres événemens tragiques qui étant, pour ainsi dire, étrangers au plan de l'Histoire, n'y ont été introduits que par des vues dignes d'un Historien philosophe : mais l'étendue que j'ai donnée à ce Mémoire, m'oblige de me borner à éclaircir un fait rapporté dans le septième livre, que Plutarque

a relevé comme une preuve de la méchanceté de notre Historien.

Il est question dans cet endroit d'Améïnocle, fils de Crétine, Magnésien, qui possédoit de grandes terres près du bord de la mer, où périrent quatre cents vaisseaux de l'armée navale de Xerxès, et qui eut occasion de s'enrichir par les vases d'or, l'argent et les meubles précieux que la mer jeta sur le rivage. Après avoir fait mention des grandes richesses d'Améinocle, Hérodote observe que cet homme, quoique fort riche, n'étoit pas heureux; qu'il avoit eu le malheur (*a*) de tuer son fils, et que l'affliction et le regret causés par cette perte, troubloient la satisfaction qu'il auroit trouvée dans la possession de ses richesses. Plutarque relève cette observation d'Hérodote; il la regarde comme un trait de méchanceté : il dit que l'Historien n'a introduit dans sa narration tout cet or et tous ces trésors que la mer a jetés sur le rivage, que pour avoir occasion de dire qu'Améïnocle avoit tué son fils.

(*a*) Hérodote ne s'est pas exprimé ici avec la clarté qui lui est ordinaire. Plutarque savoit bien sa langue; il n'en est que plus inexcusable d'avoir mal interprété ce passage; mais quand on adopteroit son interprétation, ainsi que l'a fait M. Geinoz, les reproches qu'il a faits à Hérodote n'en seroient pas plus fondés, et M. Geinoz le prouve bien. Paulmier de Grentemesnil a donné une très-bonne explication du passage de notre Historien, je l'ai rapportée dans le Traité de la Malignité d'Hérodote, note 86.

C'est, sélon ce Critique, un coup de dent qu'Hérodote donne en passant à un infortuné dont il pouvoit nous laisser ignorer les malheurs.

Mais pour autoriser cette interprétation, Plutarque auroit dû, ce semble, nous montrer qu'Hérodote avoit quelque intérêt à publier la mauvaise action d'Améïnocle. On n'imagine pas qu'un Ecrivain remplisse son livre de récits d'infortunes et de méchantes actions, sans autre dessein que celui d'insulter aux malheureux : d'ailleurs il n'est pas permis, suivant les règles de critique établies par Plutarque lui-même, d'interpréter en mauvaise part ce qui est susceptible d'une interprétation favorable. Or il est aisé de voir que l'intention d'Hérodote a été de montrer par l'exemple d'Améïnocle, *qu'il y a un mélange de bien et de mal dans les fortunes des hommes, et qu'il n'y a point de bonheur parfait sur la terre.* C'est le sens que le texte présente au premier coup-d'œil ; et il faudroit être aussi intéressé que l'étoit Plutarque à trouver des torts à Hérodote, pour y voir le mauvais dessein que ce Critique lui impute. Les expressions mêmes ne nous permettent pas de douter que l'Historien n'eût en vue de prouver par ce trait les maximes qu'il avoit avancées dans le discours de Solon. Ces paroles, τἆλλα μὲν οὐκ εὐτυχέων, εὑρήμασι μέγα πλούσιος ἐγένετο, nous rappellent ce qu'il a dit dans ce discours touchant la différence qui est entre l'homme riche et l'homme

favorisé de la fortune; et celles-ci, ἦν γάρ τις καὶ τοῦτον ἄχαρις συμφορὴ λυπεῦσα παιδοφόνος, nous font ressouvenir de l'histoire du malheureux Adraste, où l'Auteur se sert des expressions ἄχαρις συμφορή, histoire qu'Hérodote a rapportée en premier lieu pour confirmer les maximes énoncées dans le discours de Solon (*a*).

(*a*) Je ne donne point la suite de ce Mémoire, parce qu'elle est absolument étrangère aux accusations de Plutarque. M. Geinoz a pris occasion de ce qu'il venoit de dire du discours de Solon à Crésus, pour prouver contre M. Freret, que ce Philosophe étoit contemporain de ce Roi de Lydie, et qu'il a pu avoir un entretien avec lui. Il me semble qu'il a très-bien réussi dans cette partie; cependant lorsqu'il s'appuie sur l'opinion de M. Gibert, qui donne cinquante-sept ans de règne à Crésus, il me semble qu'il n'est pas aussi heureux. Au surplus, j'ai discuté ce point de Chronologie, livre premier, note 75, sans recourir au moyen employé par M. Gibert, je veux dire, aux cinquante-sept ans de règne que ce Savant donne gratuitement à Crésus. Il est certain que ce Prince n'a régné que quatorze ans. L'époque de la prise de Sardes par Cyrus, l'avénement au trône de Gygès, premier Roi de Lydie de la maison des Mermnades, et la suite des Rois de ce pays, concourent à prouver que Crésus n'a régné et n'a pu régner que quatorze ans, comme Hérodote l'a avancé.

TROISIÈME MÉMOIRE,

Où l'on expose la méthode et le plan de cet Historien.

J'AI développé dans la Dissertation précédente le système de morale qu'Hérodote a eu dessein d'établir dans son Histoire : j'ai tâché par-là de justifier certaines digressions qui lui ont attiré tant de critiques et de reproches de la part de Plutarque ; il me reste à rendre compte de sa méthode, et à examiner avec quel art il a su disposer le nombre prodigieux d'événemens, d'observations et de connoissances de toute espèce, qu'il vouloit transmettre à la postérité. Cet examen me paroît d'autant plus nécessaire, qu'à la première lecture de cet Auteur, on n'apperçoit point la beauté de son plan ; qu'au contraire la plus grande partie des Lecteurs est choquée du désordre qui paroît y régner : je dis plus, il y a eu des Savans qui, après avoir passé un temps considérable à lire et à relire Hérodote, parloient de sa méthode avec le plus grand mépris. Ils comparoient cet Historien à un homme ivre, qui ayant acquis par beaucoup de voyages et de lectures une infinité de connoissances historiques, raconte confusément, sans

choix et sans suite, tout ce qui lui vient à l'esprit.

Ce jugement n'a rien qui m'étonne; c'est ainsi que doivent penser d'Hérodote tous ceux à qui la Nature n'a point donné de goût pour les beautés de l'art, et pour tout ce qui constitue le mérite des ouvrages d'esprit. Plus avides d'érudition que sensibles aux agrémens du style, les Savans, pour la plupart, ne cherchent dans une Histoire que des faits et des dates; et par cette raison même, ils ne connoissent point de plan d'Histoire préférable à celui qui arrange les faits suivant l'ordre des temps.

Mais Hérodote, qui joignoit à l'amour de l'érudition un goût exquis pour tout ce qui est du ressort de la belle littérature, a pensé bien différemment. Il savoit que pour faire un ouvrage durable, et sur-tout pour plaire à des lecteurs aussi délicats que l'étoient ses contemporains, ce n'étoit pas assez de remplir l'Histoire d'événemens curieux et intéressans, ni même de satisfaire l'imagination du lecteur, en racontant ces événemens avec toutes les graces dont le style est susceptible; mais qu'il falloit encore éviter l'uniformité et la sécheresse de la narration, toujours inséparables de l'ordre chronologique, et toujours suivies de l'ennui et du dégoût; qu'il falloit soutenir l'attention du lecteur en l'amusant par une grande variété d'objets; qu'il falloit en un mot trouver un plan fécond qui

produisît cette variété, et dont toutes les parties fussent tellement disposées, qu'elles se prêtassent de l'agrément les unes aux autres, et qu'elles fussent cependant liées entre elles de manière qu'elles ne fissent qu'un tout parfait et sans interruption.

Il l'a heureusement trouvé, ce plan fécond et agréable ; et c'est Homère, son modèle en toutes choses, qui lui en a donné l'idée. Je n'hésite pas à le dire ; j'ai pour garant, Denys d'Halicarnasse, un des plus habiles Critiques de l'antiquité, et un des meilleurs juges en matière d'ouvrages d'esprit. Hérodote a transporté dans l'Histoire la méthode du Poëme épique : il a non-seulement imité Homère dans la diction, dans l'art de peindre et de parler à l'imagination ; il a encore pris l'Iliade et l'Odyssée pour modèles, en ce qui concerne la disposition des monumens qui composent son Histoire. Ὁμήρου ζηλωτὴς γενόμενος, dit Denys dans son Epître à Pompée, en parlant de la méthode d'Hérodote ; et c'est pour cette raison que ce Critique n'a pas fait difficulté de donner le nom de *poésie* à l'ouvrage de notre Historien. Développons cette idée en faisant le parallèle de l'Iliade et de l'Odyssée avec l'Histoire d'Hérodote : cette théorie ne peut être, ce me semble, que très-intéressante pour tous ceux qui aiment les Belles-Lettres ; elle pourra même être de quelque utilité à ceux qui entreprendront d'écrire l'Histoire.

De tous les plans d'ouvrages qu'on a jamais imaginés, celui de l'Iliade a toujours passé pour le plus ingénieux, le plus riant à l'imagination, le plus fécond en beautés, en un mot, pour un chef-d'œuvre de l'art. Je crois donc que si je parviens à démontrer qu'Hérodote l'a aussi parfaitement imité que la différence de l'Histoire et de la Poésie pouvoit le permettre, j'aurai prouvé qu'il ne manque rien à la bonté et à la perfection de son plan. Hérodote aura même un avantage sur les autres Historiens, qu'Homère n'a point eu sur les Poètes qui l'ont suivi. Aucun Historien n'a pu, ou du moins ne s'est avisé d'imiter Hérodote dans cette partie, au lieu qu'il s'est trouvé quelques Poètes qui ont imité le plan d'Homère avec assez de succès.

Rien n'est plus simple en lui-même que le sujet de l'Iliade ; rien cependant n'est plus abondant en événemens et en choses intéressantes que le beau Poëme qui a mis en œuvre ce sujet. Je n'entreprendrai pas d'en tracer ici le plan : je parle devant une Compagnie qui le connoît; je me contenterai donc de remarquer qu'Homère, qui d'abord ne s'étoit proposé que de montrer les pernicieux effets de la discorde parmi les chefs d'une armée, et en particulier de raconter les funestes suites de la colère d'Achille, instruit cependant le lecteur par différens épisodes de tout ce qui s'est passé durant la guerre de Troie, et lui rappelle le souvenir de plusieurs actions

glorieuses des héros Grecs, qui étoient antérieures à cette fameuse expédition. Voulant décrire la guerre de Troie, il n'en commence point le récit, comme l'a observé Horace, à la naissance des Tyndarides, *nec gemino bellum Trojanum orditur ab ovo*, ni même à l'enlévement d'Hélène, ni aux grands préparatifs que firent les Grecs pour passer en Asie. Pressé d'arriver au but, il jette tout d'un coup le lecteur au milieu de cette guerre, comme s'il l'avoit déjà mis au fait de ce qui s'y passe : *Semper ad eventum festinat, et in medias res, non secus ac notas, auditorem rapit.* Le récit d'une action particulière, c'est-à-dire, de la colère et de la vengeance d'Achille, lui donne occasion de décrire les combats, et de raconter les événemens qui en ont été les suites, et de rapporter un grand nombre de traits historiques qui étoient antérieurs au mécontentement de son Héros. Telle est en un mot l'adresse du Poète, que dans un sujet si simple, il trouve les moyens de déployer les trésors immenses des connoissances qu'il avoit acquises, et d'étaler toutes les richesses de la plus vaste et de la plus brillante imagination.

Comparons Hérodote à Homère; voyons comment l'Historien a imité le Poète, et comment il a su transporter dans l'Histoire la méthode du Poëme épique. Hérodote se propose en général de raconter ce qui s'est passé de plus considé-

rable (*a*) parmi les hommes, et en particulier les démêles et les grandes actions des Grecs et des Barbares. Cette proposition a deux parties : la première comprend les origines et les antiquités des Nations, les usages et les mœurs de tous les peuples connus, la description géographique des pays qu'ils habitoient, en un mot, l'Histoire générale du Genre-humain; la seconde a pour

---

(*a*) Hérodote s'exprime différemment. « Je me propose, » dit-il, de préserver de l'oubli les actions des hommes, de » célébrer les exploits des Grecs et des Barbares, et indé- » pendamment de toutes ces choses, de développer les mo- » tifs qui les portèrent à se faire la guerre ». Il me paroît évident que lorsque notre Historien dit qu'il se propose de préserver de l'oubli les actions des hommes, il ne veut parler que de celles des hommes qui se distinguèrent dans les guerres des Grecs contre les Perses, ou tout au plus encore, de ceux qui acquirent de la célébrité chez les peuples qu'il étoit obligé de faire connoître à cause de leur connexité avec les Perses. Car s'il falloit donner à ces deux mots l'extension que M. Geinoz leur donne, Hérodote n'auroit pas rempli son plan. 1°. Carthage étoit parvenue de son temps à un très-haut point de gloire et de splendeur, et cependant il n'en a point parlé, quoiqu'il ait eu trois belles occasions de le faire : la première, lorsqu'en faisant la description de la Libye, il fait mention des Gyzantes, qui touchoient, pour ainsi dire, à Carthage : la seconde, lorsque Cambyses propose de leur faire la guerre; la troisième, lorsqu'Hérodote parle de la victoire que Gélon remporta sur Amilcar Suffète des Carthaginois. 2°. Il y avoit deux cent soixante-quinze ans que Rome étoit fondée, lorsque se donna la bataille de Platées. Cette ville, qui s'étoit sour-

objet une guerre particulière (*a*) entre deux nations ennemies de tout temps : c'est une Histoire des démêlés des Grecs avec les Perses, qui commence au règne de Cyrus, et finit par le récit des célèbres batailles de Platées et de Mycale, où les armées de Xerxès furent défaites ; ce qui comprend l'espace d'environ quatre-vingt-dix ans.

Que fait Hérodote pour remplir ces deux objets ? Il ne commence pas, comme Diodore de Sicile et tous les compilateurs de l'Histoire universelle, par le débrouillement du chaos, l'origine des hommes, le règne des Dieux sur la terre, ni par tout ce qui s'est passé dans le premier âge du monde : il débute par une courte exposition des injures réciproques, qui mirent la dissension entre les Grecs et les Barbares, et

---

dement accrue, étoit puissante à cette époque, et vingt-quatre ans avant la guerre du Péloponnèse les Romains avoient envoyé aux Athéniens une célèbre ambassade pour leur demander les loix de Solon. Hérodote devoit donc connoître ce peuple, et cela d'autant plus, qu'ayant fait un long séjour à Thurium dans la grande Grèce, il étoit à portée d'acquérir sur ce peuple des renseignemens exacts. Si le plan d'Hérodote eût été tel que le suppose M. Geinoz, il n'auroit pas oublié cette célèbre république. Je pourrois pousser cette réflexion plus loin, et l'étendre à tous les peuples connus alors, et dont cependant notre Auteur n'a point parlé ; mais le peu que je viens de dire suffit pour démontrer la frivolité du moyen employé par ce Savant.

(*a*) Ce n'est point un autre objet, c'est l'objet principal, et même le seul et unique objet.

qui furent, pour ainsi dire, les semences des grandes guerres dont il entreprend la narration. Il transporte tout d'un coup le lecteur au règne de Crésus, roi de Lydie. Il raconte la malheureuse entreprise de ce Prince contre Cyrus, fondateur de la monarchie des Perses; de-là il suit Cyrus et ses successeurs dans leurs différentes expéditions. Comme ces conquérans ont porté successivement leurs armes contre toutes les Nations connues, tant de l'Asie que de l'Europe et de l'Afrique, le fil de la narration offre à l'Historien des occasions naturelles de décrire les loix, la religion, les mœurs et les antiquités de ces Nations, et de faire connoître les divers monumens et les productions de la Nature, propres à chaque pays. Ainsi l'Histoire générale des Nations, et la description géographique de l'Univers, est insérée par manière d'épisode dans l'Histoire particulière des Rois de Perse; elle y est distribuée par morceaux en différens endroits. Ces morceaux, placés à de justes distances les uns des autres, sont comme autant de lieux de repos, où l'esprit du lecteur, s'amusant agréablement à contempler tant d'objets divers, prévient la lassitude et le dégoût que n'auroient pas manqué de lui causer un long récit historique et une attention continuelle aux mêmes objets. De ces digressions enfin naît la variété, qui est l'ame et la vie de l'Histoire, aussi bien que de la Poésie.

Tel

Tel est l'art avec lequel Hérodote a su imiter le plan de l'Iliade dans l'arrangement des différentes parties de son Histoire. Le récit des conquêtes et des différentes entreprises des Rois de Perse sert au même usage dans l'Histoire d'Hérodote, que le récit des effets de la colère d'Achille dans le Poëme de l'Iliade ; c'est une chaîne, aux anneaux de laquelle l'Historien attache les descriptions les plus intéressantes, les instructions les plus utiles, les observations les plus curieuses, en un mot, tout ce que la vie de l'homme et le spectacle de l'Univers ont de plus agréable et de plus frappant. Si Homère s'étoit borné à décrire simplement les cruels effets de la colère d'Achille, s'il n'avoit pas enrichi son Poëme de descriptions et de peintures continuelles ; s'il ne l'avoit pas varié par le récit de plusieurs événemens particuliers, qui, quoique amenés d'une manière naturelle, peuvent néanmoins, à la rigueur, être regardés comme étrangers à son sujet, il n'auroit pas enlevé les suffrages de toute l'antiquité ; il n'exciteroit pas encore aujourd'hui dans les meilleurs esprits cette admiration qui le fait placer au-dessus de tous les Poëtes ; l'Iliade, quelque élégante qu'en fût la versification, ne seroit plus qu'un Poëme historique, sec et décharné ; elle n'auroit rien de tout ce qui fait, je ne dis pas l'agrément, mais l'essence même de la poésie.

Il en eût été de même de l'Histoire d'Hérodote, si cet Auteur s'étoit contenté de narrer tout de

suite les guerres des Perses avec les diverses Nations qu'ils ont tâché de subjuguer. Quelle sécheresse ne régneroit pas dans cet ouvrage, si on en retranchoit les digressions? Quelle perte d'ailleurs n'auroit-ce pas été pour la postérité, si elle avoit été privée de la connoissance des antiquités des peuples, qu'Hérodote seul lui a conservée? A quoi cet Historien doit-il les noms des Muses, ces titres glorieux, dont on a décoré les frontispices de ses neuf livres? Je suis persuadé qu'il ne les doit qu'au rapport et à la ressemblance que les gens de goût ont remarqués entre la structure et la disposition de son ouvrage, et celle du plus parfait des Poëmes.

Le dessein qu'Hérodote a eu d'imiter Homère deviendra encore plus sensible, si l'on compare le plan de son Histoire avec celui de l'Odyssée. L'Iliade se passe presque toute en actions et en descriptions de combats; la nature de son plan ne fournit que très-peu d'occasions d'y insérer des épisodes : aussi remarquons-nous que, lorsque pour tempérer l'horreur que les images continuelles de la guerre excitent dans l'esprit du lecteur, Homère veut narrer des événemens d'une autre espèce, il ne les rapporte point en son propre nom, il les fait raconter aux Héros de son Poëme. C'est par les reproches d'Achille à Agamemnon, que nous apprenons la plupart des circonstances de la guerre que les Grecs faisoient depuis neuf ans dans l'Asie mineure. Tan-

tôt Nestor raconte les combats des Centaures et des Lapithes, et plusieurs autres traits d'Histoire auxquels il a eu part, ou dont il a été témoin dans sa jeunesse. Tantôt Glaucus rapporte sa généalogie, et entre dans un grand détail sur les aventures de Bellérophon, son aïeul. Tantôt Phénix raconte ses propres disgraces, les funestes effets de la colère de son père, sa fuite de la maison paternelle, et les soins qu'il a pris de l'enfance d'Achille, son élève, pour tâcher par ces exemples, de fléchir la colère de cet indomptable héros.

Tel est l'art auquel Homère a eu recours pour répandre de la variété dans la narration, et pour transmettre à la postérité plusieurs faits intéressans, qui, sans cet expédient, n'auroient pu trouver place dans son Poëme. Hérodote a fait usage du même artifice, toutes les fois que la nature et les circonstances de son sujet ne lui offroient pas d'autre moyen de faire entrer dans le tissu de l'Histoire certains faits écartés, qu'il croyoit propres à l'amusement et à l'instruction de ses lecteurs; et c'est encore un trait d'imitation et un nouveau rapport de l'Histoire d'Hérodote avec le Poëme de l'Iliade.

J'ai observé, dans le premier de ces Mémoires, que l'Historien a fait usage de ce tour pour amener le récit de l'établissement de la tyrannie des Cypsélides, et des maux dont Cypsélus et Périandre accablèrent la ville de Corinthe. Il a mis

ce récit dans la bouche de Sosiclès, député par les Corinthiens à l'assemblée convoquée à Sparte, où les Lacédémoniens proposèrent aux villes Grecques de rétablir le tyran Hippias dans Athènes. Il en a usé de même pour rapporter l'histoire de Glaucus, Lacédémonien, qui ayant voulu retenir un dépôt qu'on lui avoit confié, attira la vengeance des Dieux sur sa famille. Il l'a fait raconter à Leutychide, Roi de Sparte, lorsque ce Prince redemandoit aux Athéniens dix des principaux citoyens d'Egine, qu'il avoit mis en dépôt dans leur ville.

Il faut avouer que ces épisodes ont un air de contrainte; il semble que le Poète et l'Historien n'y ont eu recours que faute d'occasions d'insérer autrement dans leurs ouvrages des faits importans, dont ils desiroient de perpétuer la mémoire. On est obligé du moins de convenir que ces traits épisodiques ne sont pas aussi naturellement amenés que ceux qui se lient avec quelques circonstances de la narration, et que l'Auteur peut rapporter en son nom et sans emprunter l'organe des personnes qu'il introduit sur la scène. L'Odyssée a cet avantage sur l'Iliade, qu'elle est plus féconde en événemens divers, et plus susceptible d'épisodes et de digressions. Je vais tâcher, en la comparant avec l'Histoire d'Hérodote, de faire sentir la conformité du plan et de la conduite de ces deux ouvrages; ce qui me sera d'autant plus facile, que ce Poëme,

consistant presque tout entier en récits, a plus de rapports à l'Histoire que n'en a l'Iliade.

Homère se propose de raconter dans l'Odyssée comment Ulysse, après avoir erré en différens pays pendant dix ans, et avoir couru mille dangers sur terre et sur mer, est enfin arrivé à Ithaque, et comment à son retour il a défait les poursuivans de Pénélope, qui s'étant emparés de sa maison, consumoient ses biens et ruinoient ses Etats.

Voilà le principal objet du Poëme; les vues d'Homère s'étendent encore plus loin. Son dessein est de nous apprendre, non-seulement toutes les aventures d'Ulysse, mais encore une partie de celles des autres Héros qui avoient été au siége de Troie; il veut de plus nous tracer, dans les voyages et les travaux d'Ulysse, un tableau de la vie humaine, et en représentant la sage conduite de ce héros au milieu des dangers auxquels il fut exposé, nous montrer de quel courage et de quelle prudence nous avons besoin pour surmonter les obstacles qui s'opposent à notre bonheur, et pour éviter les piéges et les écueils dont nous sommes environnés. C'est ce qui lui a fait imaginer cette multitude d'aventures diverses, qui sont une source féconde d'amusement et d'instructions. Si nous cherchons la vraie cause du plaisir que nous sentons en lisant ce Poëme, nous trouverons qu'elle vient autant de la belle dispo-

sition des faits que du merveilleux qui les accompagne.

Homère ne commence point l'histoire des voyages d'Ulysse à la prise de Troie : il ne suit pas ce héros dans toutes les côtes où il a été jeté par la fureur des flots ; il le prend dans l'île d'Ogygie, chez la nymphe Calypso, lorsqu'il est presque arrivé à la fin de ses voyages ; il le conduit de-là dans l'île des Phéaciens, où il lui fait raconter ses aventures. Mais comme l'économie du Poëme demandoit que le lecteur fût d'abord instruit de la situation où étoient les affaires à Ithaque, afin qu'il prît plus d'intérêt au retour d'Ulysse, le Poète représente d'abord l'insolence des poursuivans de Pénélope, et l'état d'oppression où cette Princesse et son fils Télémaque se trouvoient en l'absence d'Ulysse. Il fait voir que leurs maux étoient portés à un tel excès, que Télémaque est obligé de partir secrètement d'Ithaque, et d'aller à Pyle et à Lacédémone pour s'informer de la destinée de son père. Les entretiens que Télémaque eut avec Nestor et Ménélas, fournissent au Poète des occasions naturelles de raconter quel fut le sort des héros qui avoient été au siége de Troie, et de rapporter plusieurs autres événemens, dont les récits produisent une agréable variété dans le Poëme. Le voyage d'Ulysse à Ithaque, à le prendre depuis le départ de ce héros de l'île d'Ogygie, jusqu'à la défaite des poursuivans, est, à proprement parler, le sujet

du Poëme; c'est l'action principale que le Poète a dessein de célébrer. La durée de l'action ne s'étend point au-delà de l'espace de temps que comprend ce voyage; en un mot, c'est le fonds sur lequel Homère a bâti l'édifice de l'Odyssée, et qu'il a su embellir par des digressions amusantes et des récits variés. Tout ce qui étoit arrivé antérieurement à Ulysse y rentre par manière d'épisode; le voyage même de Télémaque n'est qu'un fait accessoire, subordonné à l'action principale, et imaginé par le Poète pour ouvrir heureusement la scène, pour servir d'exposition du sujet, et pour donner au lecteur les connoissances nécessaires à l'intelligence du grand événement qu'il va raconter. Lorsqu'Ulysse est enfin arrivé à Ithaque, il n'est plus question d'épisodes; le Poète ne s'occupe plus alors qu'à préparer le dénouement de la pièce, et à montrer avec quelle adresse et quel courage Ulysse, inspiré et fortifié par Minerve, détruit la nombreuse troupe des poursuivans.

Voilà en peu de mots le plan de l'Odyssée; voyons maintenant en quoi le plan de l'Histoire d'Hérodote lui ressemble. J'y trouve des traits de ressemblance si marqués, qu'ils ne me permettent pas de douter que l'Historien n'ait eu un dessein formel d'imiter le Poète.

Le premier n'est pas différent de celui que j'ai déjà observé en comparant l'Histoire d'Hérodote avec l'Iliade; il consiste en ce qu'Hérodote,

ayant embrassé dans son plan les antiquités des Peuples et l'Histoire générale des Nations, ne remonte point d'abord aux temps les plus reculés. Ayant à raconter ce qui s'est passé de plus remarquable depuis environ deux mille ans, il ne commence cependant son Histoire qu'au règne de Crésus, c'est-à-dire, environ un siècle avant la défaite des armées de Xerxès aux batailles de Platées et de Mycale, où il termine son ouvrage : il trouve le moyen de rappeler, dans des digressions placées à propos, la mémoire de tout ce qui s'est passé de plus considérable parmi les hommes ; il sait en un mot faire entrer l'Histoire générale des Nations dans l'Histoire des cent dernières années, imitant en ce point Homère, qui, ayant à raconter les événemens de dix années, ne prend le commencement de sa narration qu'au départ d'Ulysse de l'île d'Ogygie, c'est-à-dire, au vingtième jour avant le massacre des poursuivans, par où finit l'Odyssée.

2°. Ce n'est pas seulement par le plan et l'arrangement des matières que l'Histoire d'Hérodote ressemble à l'Odyssée, c'est par la nature même du sujet, par le contexte de la narration, et par une imitation suivie du début, de la conduite et de la catastrophe du Poëme.

Homère chante la gloire d'Ulysse, qui, après dix années d'absence et de travaux, rentre dans ses Etats, délivre sa maison des tyrans qui l'opprimoient, et triomphe de tous ses ennemis par

sa valeur et par sa prudence. Hérodote raconte les grandes actions des Grecs, dans la guerre qu'ils eurent à soutenir pour la défense de leur liberté et la conservation de leur Patrie; son principal objet est de montrer par quels progrès dans l'art militaire la Grèce est parvenue à ce haut degré de puissance, qui l'a mise en état de résister à l'invasion des Perses.

Homère rappelle en différens récits les aventures et les travaux d'Ulysse, pour donner une juste étendue à son Poëme, pour l'orner et y répandre de l'agrément par le merveilleux des fictions. Les divers monumens historiques qu'Hérodote enchâsse avec tant d'art dans le tissu de sa narration, quoique remplis d'instructions, et tous intéressans par eux-mêmes, ne sont cependant, à proprement parler, que des ornemens épisodiques, adroitement employés pour embellir le fonds de son Histoire, et pour en rendre la lecture plus agréable par la grande variété des objets.

Le Poète commence l'Odyssée par l'exposition de l'état malheureux où la maison d'Ulysse étoit réduite; il feint que Télémaque, ne pouvant plus supporter les outrages qu'il recevoit tous les jours de la part des poursuivans, prend la fuite et va chercher son père.

L'Historien semble aussi ne commencer son Histoire au règne de Crésus, que pour avoir occasion de montrer l'état de foiblesse et d'obs-

curité où étoient alors les principales Républiques de la Grèce. L'alliance que Crésus voulut faire avec Athènes et Lacédémone pour attaquer Cyrus, donne lieu à cette description; le tableau qu'il présente n'a rien qui présage la gloire que ces deux villes devoient acquérir un jour par les armes. Athènes étoit sous la puissance de Pisistrate; Lacédémone resserrée dans les étroites bornes de la Laconie, n'avoit encore rien entrepris de considérable au-dehors pour son agrandissement : on est en peine de savoir comment des Etats si foibles soutiendront l'effort de la puissance des Perses, qui, sous le règne de Cyrus, avoient déjà fait la conquête de l'Asie; on est d'autant plus inquiet du sort de la Grèce, qu'Hérodote a annoncé dans sa proposition qu'il va raconter la guerre qu'elle eut avec les Barbares.

L'Odyssée nous laisse dans une semblable inquiétude jusqu'au retour d'Ulysse, et même après son arrivée à Ithaque : on n'est pas exempt de crainte, lorsqu'on le voit se présenter à la porte de sa maison sous la figure d'un pauvre mendiant, se mêler avec les poursuivans de Pénélope, devenir leur jouet et essuyer leurs mépris; on ne sent naître la confiance, que lorsqu'inspirés par Minerve, Ulysse et Télémaque concertent des mesures pour détruire les poursuivans, et préparent les armes pour le combat.

Hérodote a imité la conduite du Poëme en cette partie autant que le devoir d'Historien et

la différence du sujet ont pu le lui permettre. Comme il n'a pas créé lui-même son sujet, et qu'il n'avoit point la liberté de changer l'ordre et la suite des faits (ce qu'il n'auroit pu faire sans altérer la vérité de l'Histoire), on ne doit pas s'attendre à trouver une parfaite ressemblance entre son ouvrage et l'Odyssée; mais on trouvera du moins qu'en suivant des routes différentes, Hérodote est parvenu au même but, c'est-à-dire qu'il excite les mêmes mouvemens dans l'esprit du lecteur, et qu'il y produit le même intérêt.

Le Poète et l'Historien ont une égale attention à préparer la catastrophe de leurs ouvrages; ils n'oublient rien l'un et l'autre de ce qui peut la rendre vraisemblable. Le massacre des poursuivans étoit une action fort au-dessus des forces d'Ulysse et de Télémaque; la Grèce paroissoit de même n'être point en état de résister à l'invasion des Perses. Il étoit donc de l'art et du devoir de l'Historien, aussi bien que du Poète, de nous apprendre avec quelle adresse ces entreprises ont été conduites, de nous montrer par quels degrés et quels secours leurs héros sont parvenus à exécuter de si grandes actions, et de nous tenir cependant jusqu'à la fin dans une attente mêlée d'espérance et de crainte. C'est en quoi Hérodote a parfaitement imité Homère; il nous jette d'abord dans une grande inquiétude par le récit de la prise et de l'incendie de Sardes. Cette action

hardie excite toute la colère de Darius; ce Prince menace les Athéniens du ravage de leur pays et de la destruction de leurs villes. Mais si les projets de vengeance, les préparatifs de guerre et la descente même des troupes de Darius dans l'Attique causent les plus vives alarmes, on est bientôt rassuré par la victoire que les Athéniens remportent dans la plaine de Marathon. On est surpris qu'une poignée de soldats ait vaincu une armée si nombreuse : l'Historien prend de-là occasion de relever les (*a*) avantages du gouvernement démocratique; il fait observer que les Athéniens étoient devenus de nouveaux hommes depuis qu'ils avoient chassé les Pisistratides, et il montre par leur exemple de quelle résolution et de quelle valeur l'homme est capable quand il s'agit de défendre sa liberté.

La bataille de Marathon n'étoit que le prélude de la guerre dont toute la Grèce étoit menacée. Xerxès, en succédant à l'Empire, hérite de la haine de Darius contre les Grecs : il arme toute l'Asie; il couvre la mer de vaisseaux; il

---

(*a*) Quand Hérodote fait l'éloge du Gouvernement Démocratique, ce n'est que relativement à la Tyrannie, je veux dire, au gouvernement des Pisistratides; car par-tout ailleurs, lorsqu'il compare cette sorte de gouvernement à celui d'un Roi, il préfère toujours celui-ci à l'autre. *Voyez* les discours de Mégabyse et de Darius, l'un contre la Démocratie, l'autre en faveur de la Royauté, liv. III, §. LXXXI et LXXXII, et la note 151.

vient en personne pour animer ses troupes par sa présence, et pour jouir du spectacle des Nations vaincues. Comment la Grèce soutiendra-t-elle l'effort d'une puissance si énorme ? Quels vaisseaux opposera-t-elle à une flotte aussi nombreuse que celle de Xerxès ? Hérodote a pris soin de nous tirer de cette inquiétude ; il nous a appris d'avance le progrès que les Athéniens avoient fait depuis quelques années dans l'art militaire, et en particulier dans la marine. Il a dit que la guerre qu'ils avoient eue avec les Eginètes et les autres Insulaires, les mit dans l'obligation de construire un grand nombre de vaisseaux, et qu'ils acquirent beaucoup d'expérience pour les combats de mer pendant le cours de cette guerre.

Après ces instructions préliminaires, Hérodote passe au récit de l'expédition de Xerxès ; on sent alors que sa plume s'anime et prend une nouvelle vigueur. Il décrit les grands préparatifs de cette guerre ; il fait le dénombrement des troupes ; il suit la marche des armées de mer et de terre, et il n'oublie aucune des circonstances propres à exciter l'espèce d'émotion qu'on a coutume de sentir à l'approche des grands événemens.

Tout occupé de son sujet, il ne s'abandonne plus à de longues digressions ; il éloigne même avec soin tout ce qui pourroit refroidir la chaleur de son style ; fidèle imitateur d'Homère

dans la conduite du sujet, il est plein du même enthousiasme quand il arrive à la catastrophe. Il peint avec des traits de feu les combats des Thermopyles et les fameuses batailles de Salamine et de Platées. La description de ce qui se passe en ces grandes journées n'est pas moins terrible que celle du massacre des Princes qui prétendoient au mariage de Pénélope, par où finit l'Odyssée.

J'aurois pu m'étendre davantage sur ce parallèle, et montrer dans un plus grand détail la conformité de l'ouvrage d'Hérodote avec l'Odyssée d'Homère; mais je crois en avoir assez dit pour prouver que l'Historien a eu dessein d'imiter ce Poëme dans l'arrangement des divers monumens qui composent son ouvrage, et qu'il a choisi par conséquent la plus excellente et la plus agréable de toutes les méthodes, Ὁμήρου ζηλωτὴς γενόμενος. Il y a encore d'autres traits de ressemblance entre l'Historien et le Poète : les maximes de morale répandues dans l'Histoire d'Hérodote sont les mêmes que celles qu'Homère enseigne dans l'Odyssée ; le style, les tours de phrase et les expressions du Poète se retrouvent à chaque page dans les neuf livres de l'Historien. Mais m'étant borné dans cette Dissertation à ne traiter que de la méthode, je renvoie à une autre occasion ce qui regarde l'imitation du style et de la morale ; j'observerai seulement qu'en suivant de si près son modèle, Hérodote ne s'est jamais écarté des

devoirs d'un bon Historien, et qu'on ne peut pas le soupçonner d'avoir sacrifié la vérité de l'Histoire, ni à la gloire de sa Nation, ni aux agrémens du style : s'il donne des louanges aux différens peuples de la Grèce, ce n'est jamais que lorsqu'ils les ont justement méritées. Il relève d'ailleurs avec tant de liberté et de franchise leurs torts et leurs fautes, leurs incertitudes dans les momens qui demandoient une prompte décision, et leur mésintelligence sur les partis qu'il y avoit à prendre pour le salut de la Patrie, qu'on est forcé d'admirer sa candeur, son impartialité et son amour pour la vérité.

Observations du Traducteur d'Hérodote sur ce troisième Mémoire.

M. l'abbé Geinoz a prouvé dans son second Mémoire qu'il y avoit dans l'Histoire d'Hérodote deux sortes de digressions, l'une amenée naturellement par son sujet; l'autre qui n'y a qu'un rapport assez éloigné. Ce Savant justifie supérieurement ces deux sortes de digressions; et de plus, il fait voir leur but moral, et qu'Hérodote ne perd jamais de vue d'établir par des faits incontestables la vérité des maximes de Solon. Mais il y a une autre sorte de digressions qui ne pouvoit entrer dans la classe précédente, telle que

l'Histoire de Lydie, celle de Perse jusqu'à la révolte des Ioniens, qui occasionna la guerre que les Perses firent aux Grecs; les descriptions géographiques de l'Egypte et de la Scythie, avec l'Histoire succincte et rapide de ces deux pays. M. Geinoz n'a rien dit pour la justifier dans son troisième Mémoire, où je m'attendois qu'il en auroit parlé. Il se contente de représenter Hérodote comme un grand imitateur d'Homère, et il croit avoir suffisamment pris sa défense en disant que le père de l'Histoire s'étant proposé pour modèle le créateur du Poëme épique, il avoit traité son sujet comme Homère avoit traité le sien. Quoique je me sois rendu très-familière la lecture des Poésies d'Homère et de l'Histoire d'Hérodote, je ne puis appercevoir dans ces digressions aucune sorte d'imitation de ce Poète; et je pense qu'un lecteur ordinaire n'y verra, même après avoir lu le mémoire de M. Geinoz, que des hors-d'œuvre. Je n'en veux pas d'autre preuve que ce que rapporte M. Geinoz, page 617.

« Le Poète commence l'Odyssée par l'exposition » de l'état malheureux où la maison d'Ulysse étoit » réduite; il feint que Télémaque, ne pouvant » plus supporter les outrages qu'il recevoit tous » les jours, de la part des poursuivans, prend la » fuite et va chercher son pere.

» L'Historien semble aussi ne commencer son » Histoire au règne de Crésus, que pour avoir » occasion de montrer l'état de foiblesse et d'obs-

» curité

» curité où étoient alors les principales Républi-
» ques de la Grèce, &c. ».

Mais pour écrire l'Histoire des démêlés des Perses avec les Grecs, étoit-il donc nécessaire de commencer, pour ainsi dire, *ab ovo?* L'Historien devoit dans un court préambule, parler rapidement de l'occasion de cette guerre; et comme pour donner à ses lecteurs une idée claire des forces des Grecs et des Perses, il falloit leur faire connoître l'état actuel de ces deux Peuples; il auroit pu nous en instruire en peu de mots. Mais devoit-il, pour remplir cet objet, faire l'Histoire des Rois de Lydie, celle des Rois de Perse et d'Egypte? Devoit-il accompagner ces Histoires de Descriptions géographiques très-étendues de l'Egypte, de la Scythie et de la Perse? Ces Histoires et ces Descriptions paroissent au premier coup-d'œil étrangères à son sujet, et quoi qu'en dise M. l'Abbé Geinoz, je ne vois rien, ni dans l'Iliade, ni dans l'Odyssée, qui puisse les justifier. On aura beau dire qu'elles fournissent aux Chronologistes, aux Historiens, aux Antiquaires, aux Savans de toute espèce, des matériaux précieux, dont sans cela ils auroient été privés à jamais; tout en reconnoissant leur utilité, on ne pourroit s'empêcher de dire que ces digressions ralentissent la marche de l'Histoire, et qu'au lieu d'aller au but, l'Auteur s'en écarte perpétuellement. On auroit beau dire qu'il a voulu imiter Homère dans son plan, ce qu'on ne

pourra cependant jamais prouver ; on répondroit que l'Histoire, assujettie à des règles plus austères que le Poème épique, doit suivre une marche différente. Je me vois donc forcé, quoiqu'à regret, de désapprouver le sentiment de M. Geinoz, quelque ingénieux qu'il soit, et quoiqu'il l'ait présenté avec toutes les graces dont il étoit susceptible.

Je suis donc éloigné de penser que dans la composition de son Histoire, Hérodote se soit proposé Homère pour modèle. Mais s'il ne s'est pas proposé de l'imiter dans son plan, que deviennent alors les Histoires et les Descriptions géographiques dont je viens de parler? Sont-elles étrangères à son sujet? sont-elles des hors-d'œuvres dont on peut se passer? Je réponds que ces digressions, si tant est qu'on puisse leur donner ce nom, entrent naturellement dans son plan ; que, membres d'un tout, elles sont parties nécessaires de ce tout ; qu'on ne peut retrancher une seule de ces prétendues digressions, sans rendre l'ouvrage non-seulement imparfait, mais encore inintelligible aux Lecteurs, même à ceux de son siècle. Il me faudroit un long discours pour développer cette idée, et pour présenter le plan d'Hérodote, du moins tel que je l'ai conçu. Les bornes d'une note ne me le permettent pas ; d'ailleurs je l'ai fait dans ma Préface, et quoique je ne m'y sois pas autant étendu que la matière l'auroit exigé, cependant j'en ai dit assez pour faire connoître

ce plan, pour en faire sentir la beauté, et pour prouver que toutes les parties qui entrent dans ce plan, loin d'avoir aucune sorte d'incohérence, sont bien liées entr'elles, et contribuent à former un tout parfaitement organisé. J'ai dit aussi deux mots de ce plan, tome second, page 588. Je prie le Lecteur de vouloir bien y recourir.

FIN DU TOME SIXIÈME.

